Léon Tolstoï

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION
INTRODUCTION À L'ÉTUDE DE L'ÉVANGILE
INTRODUCTION
CHAPITRE I. — L'incarnation de l'entendement
CHAPITRE II. — Observations générales
CHAPITRE III. — L'explication, par Jésus, du rôle de Jean
CHAPITRE IV. — Le Sermon sur la montagne

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V. — L'accomplissement de la loi donne la vraie vie. — La nouvelle doctrine sur Dieu
CHAPITRE VI. — La nourriture de la vie. — Ce n'est pas de pain que l'homme sera rassasié
CHAPITRE VII. — La preuve de la vérité de la doctrine. — Les exigences des preuves du Christ
CHAPITRE VIII. — Il n'y a pas d'autre vie. — Sur les récompenses du royaume de Dieu

LES QUATRE ÉVANGILES

PREMIÈRE PARTIE

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Mes amis m'ont demandé de publier cette traduction et exégèse des évangiles, que je fis il y a dix ans, et j'y ai consenti malgré que cet ouvrage soit loin d'être parachevé et qu'il ait beaucoup de défauts. Je ne me sens plus la force de le corriger et de le terminer, car cet état de tension morale, d'enthousiasme perpétuellement concentré, dans lequel je me trouvais en faisant ce long travail, ne peut déjà plus renaître en moi.

Cependant je pense que, tel quel, cet ouvrage peut être utile, même s'il ne reflète qu'une parcelle de la lumière qui se lit en moi durant ce long travail et de la ferme croyance en la véracité de la doctrine qui m'était révélée et dans laquelle, depuis lors, je persévère avec une joie de plus en plus grande.

LÉON TOLSTOÏ.

Iasnaïa Poliana, 29 août 1891.

Préface de l'édition de « La Parole libre. »

J'écrivis cet ouvrage au cours d'une période d'enthousiasme inoubliable pour moi, avec la conscience que la doctrine chrétienne, exprimée dans les Évangiles, n'a rien de commun avec cette doctrine étrange, dont les contradictions me blessent et que l'Église enseigne, mais qu'elle est au contraire une doctrine simple, claire et profonde, qui renferme le sens de la vie, et répond aux besoins supérieurs de l'âme humaine.

Malheureusement, sous l'influence de cet enthousiasme et de cet entraînement, je ne me suis point borné à comparer les passages compréhensibles de l'Évangile, qui exposent cette doctrine (en omettant ce qui ne s'accorde pas avec le sens général et ne le confirme ni ne l'infirme), et j'ai tâché de donner même aux passages obscurs, l'interprétation conforme au sens général. Ces tentatives m'ont entraîné dans des explications artificielles et probablement erronées au point de vue philologique, explications qui, au lieu d'augmenter la clarté du sens général, doivent l'affaiblir. M'étant rendu compte de l'erreur commise (outre que j'étais déjà absorbé par d'autres travaux dans le même ordre d'idées,) je ne me décidai pas à refaire mon ouvrage, à séparer le superflu du nécessaire, convaincu que le travail d'exégèse de ce livre admirable des quatre évangiles ne peut avoir de fin. C'est pourquoi j'ai laissé mon manuscrit tel que je le livre maintenant au public.

Ceux à qui la vérité est chère, les hommes sans prévention qui cherchent sincèrement la vérité, sauront d'eux-mêmes discerner ce qui est inutile de ce qui est essentiel. Quant aux hommes prévenus, qui ont décidé d'avance que la vérité n'est que dans l'interprétation de l'Église, ni l'exactitude ni la clarté de l'exposition ne sauraient les convaincre.

LÉON TOLSTOÏ.

Koreïz, 26 mars 1902.

INTRODUCTION À L'ÉTUDE DE L'ÉVANGILE

La raison seule, sans l'aide de la foi, m'avait conduit au désespoir et à la négation de la vie, mais en regardant l'humanité, qui vit autour de moi, je me rendis compte que ce désespoir n'est pas le sort commun des hommes, et que ceux-ci ont vécu et vivent toujours par la foi.

Je voyais autour de moi des gens qui avaient cette foi ; elle leur révélait le sens de la vie, qui leur donnait la possibilité de vivre tranquillement et joyeusement et de mourir de même. Ma raison ne m'indiquait rien sur le sens de la vie. Je m'évertuais à arranger ma vie de la même façon que les croyants, je m'efforcais de me confondre avec eux, de faire tout ce qu'ils faisaient, de les imiter jusque dans le culte extérieur, pensant qu'ainsi me serait révélé le sens de la vie. Plus je me rapprochais du peuple, plus je vivais comme lui, accomplissant ses pratiques religieuses, plus fortement je sentais se produire en moi l'action de deux forces contradictoires. D'un côté, c'était la révélation de plus en plus claire du sens de la vie qui me satisfaisait et que la mort ne pouvait plus détruire. De l'autre côté, je voyais dans la pratique extérieure de la religion beaucoup de mensonges. Je comprenais que le peuple pouvait ne pas voir ce mensonge, parce qu'il ne sait pas lire, et qu'il n'a ni le temps ni le désir de réfléchir. Mais moi je ne pouvais pas ne point voir le mensonge, et l'ayant vu, fermer les yeux, comme me le conseillaient certaines personnes instruites et croyantes. Plus je continuais à vivre en remplissant les devoirs du croyant, plus ce mensonge me frappait et m'imposait la nécessité d'examiner où, dans cette doctrine, finit le mensonge, et où commence la vérité. Que la vérité même de la vie fût dans la doctrine chrétienne, je n'en doutais déjà plus. Mon désaccord intérieur devint enfin si violent qu'il me fut impossible de fermer les yeux comme autrefois, sciemment, et que je dus me mettre à étudier cette doctrine que je voulais accepter.

D'abord je demandai des explications aux prêtres, aux moines, aux archiprêtres, aux métropolitains, aux savants théologiens. On m'expliqua tous les passages obscurs, souvent tendancieux, encore plus souvent contradictoires. Tous en référaient aux Saints Pères, au catéchisme, à la théologie. Je pris alors des ouvrages théologiques et me mis à les étudier. Cette étude m'a amené à la conviction que la religion confessée par notre hiérarchie et enseignée au peuple est non seulement un mensonge, mais une tromperie immorale. Dans la

doctrine orthodoxe j'ai trouvé l'exposition des dogmes les plus extraordinaires, sacrilèges et immoraux, non seulement inadmissibles pour la raison, mais absolument incompréhensibles et contraires à toute morale ; et je n'ai rien trouvé ni sur la vie, ni sur le sens de la vie. Au contraire, force m'était de voir que tout l'exposé de la théologie tendait non point vers l'explication du sens de la vie et de la doctrine de la vie, mais à affirmer des propositions dénuées de sens, inutiles, et à condamner ceux qui les rejetaient. Cet exposé s'efforçant de réfuter les autres doctrines m'amena, malgré moi, à examiner les autres doctrines religieuses. Celles-ci étaient juste de même valeur que la doctrine orthodoxe qui les condamnait : les unes un peu plus stupides, les autres un peu moins ; mais toutes avançant également des propositions incompréhensibles et inutiles à la vie. Et toutes, se niant mutuellement, détruisaient l'union des hommes — *base principale de la doctrine chrétienne*.

Je me convainquis alors qu'il n'existe pas d'Église. Tous les chrétiens qui ont une certaine croyance, se disent les vrais chrétiens, et renient les autres. Toute réunion particulière de chrétiens se proclame exclusivement l'Église, et affirme que c'est son Église qui est la seule vraie, que c'est d'elle que les autres se sont séparées, que ce sont les autres qui ont faibli, tandis qu'elle a résisté. Les croyants des diverses religions ne voient pas que le fait d'être restée telle ou autre ne prouve point que leur religion soit vraie. Mais ils la disent vraie parce qu'ils sont nés dans cette religion, ou l'ont choisie, et ils oublient que tous les autres croyants disent la même chose de leur religion. Il est donc impossible qu'il n'ait jamais existé qu'une Église ; qu'il n'y a pas une ou deux Églises mais des milliers d'Églises, que toutes se nient les unes les autres, et ne font qu'affirmer que chacune est la vraie, l'unique. Chaque Église dit de même : « Notre Église est vraie, sainte, apostolique, universelle. Notre Écriture est sainte, la tradition est sainte. Jésus-Christ est le chef de notre Église, le Saint-Esprit la guide, et elle seule descend du Christ-Dieu. »

Que l'on prenne une branche à un buisson développé, il sera tout à fait permis de dire que d'une branche à l'autre, et de proche en proche jusqu'au tronc, chaque branche provient de la racine. Mais ce n'est pas particulier à une seule branche, toutes sont dans le même cas. Dire que chaque branche est la seule vraie branche serait stupide. Or, c'est précisément ce que disent toutes les Églises.

En effet, il y a des milliers de traditions et chacune condamne les autres et considère qu'elle seule est la bonne. Les catholiques, les réformés, les protestants, les calvinistes, les mormons, les orthodoxes, les vieux-croyants, les molokhans, les ménonites, les baptistes, les

skoptzi, les doukhobors, etc. etc., tous affirment également que leur religion est la seule vraie, qu'elle seule est guidée par le Saint-Esprit, que son chef est Christ, et que toutes les autres croyances sont erronées. Il y a des milliers de religions et chacune bénévolement se déclare seule sainte. Or, chaque individu qui tient sa religion pour la seule vraie, sait qu'une autre religion, juste pareille — comme un bâton à deux bouts, — dit être aussi la seule vraie et tient les autres pour hérétiques. Et voilà bientôt 1.800 ans que dure cette tromperie ! Les hommes qui, dans les affaires courantes de la vie, sont habiles à remarquer les pièges les plus sournois et n'y tombent pas, vivent les yeux fermés dans cette tromperie religieuse et cela depuis 1.800 ans ! Dans notre monde européen, et en Amérique, où tout marche d'une façon nouvelle, tous paraissent s'être donné le mot pour entretenir la même tromperie grossière : chacun confesse les vérités de la religion qu'il estime la seule vraie et ne remarque point que les autres font juste de même.

C'est peu. Depuis fort longtemps déjà, les libres penseurs ont raillé avec finesse et esprit cette stupidité humaine, après l'avoir dénoncée. Ils ont montré clairement que toute cette religion chrétienne, avec toutes ses ramifications, a vécu, et depuis longtemps, que le moment est venu d'adopter une nouvelle religion, et quelques-uns même ont inventé cette religion nouvelle. Mais personne ne les écoute ni ne les suit et chacun, comme auparavant, croit à sa religion particulière, chrétienne : les catholiques, à la leur ; les protestants, à la leur ; les schismatiques, à la leur ; les mormons, à la leur ; les molokhans, à la leur, et les orthodoxes, ceux-mêmes auxquels je voulais me joindre, à la leur.

Que signifie donc cela ? Pourquoi les hommes n'abandonnent-ils pas cette doctrine ? Il n'y a qu'une réponse, sur laquelle sont d'accord tous les libres penseurs, qui nient la religion, et tous ceux qui y croient. La réponse, c'est que la doctrine du Christ est très bonne, et qu'elle est si chère aux hommes qu'ils ne peuvent vivre sans elle. Mais pourquoi les hommes qui croient en la doctrine de Christ se sont-ils divisés en diverses Églises ; pourquoi se séparent-ils de plus en plus, se niant et se réfutant les uns les autres ; pourquoi ne peuvent-ils se mettre d'accord sur une doctrine unique ? De nouveau la réponse est simple et évidente. Ce qui divise les chrétiens, c'est précisément la doctrine de l'Église, doctrine qui affirme que Christ a établi l'Église une et véritable, sainte et infaillible par essence, et qui peut et doit enseigner les hommes.

Sans cette conception de l'Église, il ne saurait être de division parmi les chrétiens.

Toute doctrine chrétienne, c'est-à-dire toute religion, provient indiscutablement de la doctrine du Christ ; mais elle n'est pas la seule qui en provienne. Toutes les autres doctrines en sont issues. Toutes sont sorties du même grain, et ce qui les unit, ce qui est commun à elles toutes, c'est leur origine — le grain. Pour comprendre véritablement la doctrine du Christ, il ne faut donc point l'étudier, comme le fait chaque religion, des branches vers le tronc ; de même il ne faut point l'étudier comme le fait aussi stérilement la science, — l'Histoire de la religion — du tronc vers les branches. Ni l'un ni l'autre procédé ne donnent le sens à la doctrine. Le sens ne s'acquiert qu'avec la connaissance du grain, des fruits, d'où toutes elles proviennent et pour lesquels toutes vivent. Toutes sont sorties de la vie et des œuvres du Christ, et toutes ne vivent que pour accomplir les œuvres du Christ, c'est-à-dire le bien. Et ce n'est que dans ces œuvres qu'elles seront toutes d'accord. Moi-même, j'ai été amené à la foi par la recherche du sens de la vie, c'est-à-dire la recherche de la manière dont il faut vivre. Ayant vu les œuvres et la vie des hommes qui professent la doctrine du Christ, je me suis attaché à eux. De pareils hommes, j'en ai rencontré indifféremment et également et parmi les orthodoxes, et parmi les schismatiques de toutes sectes, et parmi les catholiques et les réformés. Il est donc évident que le sens général de la vie, donné par la doctrine du Christ, tient non à une religion mais à quelque autre chose, commun à toutes les religions. J'ai trouvé de braves gens non dans une seule religion mais dans différentes, et chez tous la vie était basée sur la doctrine du Christ. Dans toutes les différentes sectes chrétiennes, j'ai constaté l'unanimité dans l'appréciation de ce qui est le bien et de ce qui est le mal, et dans la manière dont il faut vivre, et tous fondaient leur opinion sur la doctrine du Christ. Les religions se sont divisées, mais leur base est une. De sorte qu'à la base de toutes les religions il n'y a qu'une seule vérité. C'est cette vérité que je veux maintenant connaître. La vérité de la religion doit se trouver non dans les diverses interprétations de la révélation du Christ, dans ces mêmes interprétations qui ont divisé les chrétiens en milliers de sectes, mais elle doit se trouver dans la première révélation, celle de Christ lui-même. Cette première révélation, la parole de Christ lui même, se trouve dans les Évangiles. Je sais que, d'après l'Église, le sens de la doctrine se trouve non dans l'Évangile seul, mais dans toutes les Écritures et traditions conservées par l'Église. Je suppose qu'après tout ce qui a été dit auparavant[1], ce sophisme : que la Sainte Écriture qui sert de base à mon interprétation n'est pas sujette à l'examen, parce que l'interprétation vraie et sainte appartient à l'Église seule, ne saurait être invoqué, d'autant plus que chaque interprétation est détruite par l'interprétation contraire d'une autre Église. La prohibition de la lecture et de l'investigation critique

des Écritures atteste seulement la crainte où est l'Église de voir révéler ses erreurs d'interprétation.

Dieu a révélé aux hommes la vérité. Je suis homme, j'ai donc le droit indiscutable d'en profiter, de la regarder en face, sans intermédiaire. Si Dieu parle dans ce livre, connaissant la faiblesse de ma raison, il me parlera de manière à ne pas m'induire en erreur. Le prétexte que donne l'Église : qu'on ne peut permettre l'interprétation des Écritures, de peur que le fidèle ne tombe dans l'erreur et qu'il se forme ainsi un plus grand nombre de sectes, ce prétexte n'est pour moi d'aucune importance. Il pouvait avoir de l'importance quand l'interprétation de l'Église était compréhensible, et qu'il n'y avait qu'une seule Église et une seule interprétation. Mais maintenant, avec les interprétations de l'Église sur le fils de Dieu, Dieu, sur Dieu en trois personnes, sur la Vierge demeurée vierge en mettant au monde un fils ; sur le corps et le sang de Dieu pris sous les espèces du pain, etc., interprétations qui ne peuvent trouver créance dans un cerveau sain, et qui sont non pas une mais des milliers, un pareil prétexte, on a beau l'invoquer, n'a aucun sens.

Maintenant, au contraire, l'interprétation est nécessaire, une interprétation qui mettrait tout le monde d'accord. Et cela ne sera possible que quand l'interprétation sera raisonnable. Si cette révélation est la vérité, elle ne doit pas et ne peut pas avoir peur de la lumière de la raison. Elle doit l'appeler. Si cette révélation n'est que sottise, tant mieux qu'elle soit dénoncée. Dieu peut faire tout, c'est entendu, mais il y a une chose qu'il ne peut pas faire : dire des absurdités. Et écrire une révélation incompréhensible serait absurde.

J'appelle révélation ce qui se découvre à la raison arrivée à ses dernières limites — la contemplation de la vérité divine, c'est-à-dire placée au-dessus de la raison. J'appelle révélation ce qui donne la réponse à cette question non résolue par la raison, qui me conduisait au désespoir et au suicide : quel est le sens de ma vie ?

Cette réponse doit être compréhensible et non contraire aux lois de la raison, comme, par exemple, l'affirmation que le nombre infini est pair ou impair. La réponse ne doit pas être contraire à la raison, autrement je n'y pourrais croire. Elle doit être compréhensible, non arbitraire, et indiscutable pour la raison, comme l'idée de l'infini pour quiconque sait compter. Elle doit répondre à ma question sur le sens de la vie ; sinon elle m'est inutile. La réponse doit être telle que, bien qu'incompréhensible par son essence (comme l'essence de Dieu) et en soi-même, ses conséquences correspondent à mes exigences raisonnables, et que le sens attribué à ma vie résolve toutes les questions de mon existence. La réponse doit être non seulement

raisonnable, claire, mais aussi juste, c'est-à-dire telle que j'y puisse croire indubitablement comme je crois à l'infini.

La révélation ne peut pas être basée sur la foi, telle que la comprend l'Église : l'acceptation à priori de tout ce que l'on me dira. La foi découle de la conviction raisonnable touchant la véracité de la révélation. La foi, selon l'Église, est un engagement imposé à l'âme humaine avec menaces et récompenses. Selon moi, la foi est la certitude que la base sur laquelle est fondé chaque acte raisonnable est sûre. La foi, c'est la connaissance de la révélation sans laquelle il est impossible de vivre et de penser. La révélation, c'est la connaissance de ce que l'homme ne peut atteindre par la raison, mais qu'il reçoit de l'humanité tout entière : le commencement de tout ce qui est caché dans l'infini. Telle doit être, selon moi, la propriété de la révélation qui engendre la foi, et que je cherche dans la tradition chrétienne. C'est pourquoi je m'adresse à elle avec les exigences les plus sévères de la raison. Je ne lis pas l'Ancien Testament parce qu'il ne s'agit pas pour moi de savoir quelle était la religion des Juifs, mais en quoi consiste celle du Christ, dans laquelle les hommes trouvent un sens tel qu'il leur donne la possibilité de vivre.

Les livres hébraïques peuvent être intéressants pour nous comme explications des formes qu'a revêtues le Christianisme. Mais nous ne pouvons reconnaître la continuité de la religion d'Adam jusqu'à nos jours, puisque, jusqu'à Jésus-Christ, la religion des Juifs fut localisée. Étrangère pour nous, la religion des Juifs nous intéresse comme toute religion, comme celle des Brahmanes, par exemple, tandis que la religion du Christ est celle par laquelle nous vivons. Étudier la religion des Juifs pour comprendre la religion du Christ, c'est la même chose qu'étudier l'état de la bougie non allumée pour connaître la flamme de la bougie allumée.

Tout ce qu'il est possible de dire, c'est que la quantité, le caractère de la lumière, peuvent dépendre de la substance de la bougie, comme la forme d'expression du Nouveau Testament peut dépendre de ses rapports avec le judaïsme. Mais la lumière ne peut être expliquée du fait qu'elle provient de cette bougie plutôt que d'une autre. Cette erreur que commet l'Église, en reconnaissant que l'Ancien Testament est inspiré de Dieu comme le Nouveau, l'oblige de la façon la plus évidente à reconnaître en paroles ce qu'elle ne reconnaît pas en fait et l'entraîne à des contradictions dont elle ne sortirait jamais si elle jugeait le bon sens obligatoire pour elle. C'est pourquoi je laisse de côté l'Ancien Testament, histoire révélée, selon l'expression de l'Église, en vingt-sept livres. En réalité il ne saurait être question ici ni de vingt-sept livres, ni de cinq, ni de cent trente-huit, puisque la

révélation divine ne peut s'exprimer en un certain nombre de pages et de caractères. Dire que la révélation de Dieu est exprimée sur cent quatre-vingts feuilles de papier, c'est comme si l'on disait de l'âme d'un homme qu'elle pèse quinze pouds, ou que la lumière de la lampe mesure sept hectolitres. La révélation s'exprime dans les âmes des hommes ; les hommes se la transmettent ; ils en ont écrit certaines choses.

Ce qui fut écrit formait, on le sait, plus de cent évangiles et messages, rejetés par l'Église. L'Église a choisi vingt-sept livres et les a appelés canoniques. Il est évident que les uns expriment la tradition mieux que les autres, mais cette échelle n'offre pas de solution de continuité. L'Église devait mettre quelque part un trait pour délimiter ce qu'elle reconnaît comme inspiré de Dieu, mais il est évident que nulle part ce trait ne pouvait séparer nettement la vérité du mensonge. La tradition, c'est une ombre allant du blanc au noir, de la vérité au mensonge, et en quelque endroit que se place le trait, inévitablement il restera de l'ombre, du noir. C'est ce que l'Église a fait en délimitant la tradition, en appelant certains livres canoniques et les autres apocryphes. Du reste elle l'a fait fort habilement. Elle a si bien choisi que les recherches nouvelles ont montré qu'il n'y a rien à ajouter. Ces recherches ont démontré que le meilleur de ce qui est connu a été accaparé par l'Église dans les livres canoniques. En outre, comme pour réparer une erreur inévitable dans le tracé de cette ligne, l'Église a accepté quelques traditions des livres apocryphes.

Tout ce que l'on pouvait faire, on l'a fait admirablement. L'Église, cependant, a commis une erreur. Afin de rejeter plus définitivement ce qu'elle ne reconnaissait pas et de donner plus de poids à ce qu'elle reconnaissait, elle a apposé en bloc, sur tout ce qu'elle reconnaissait, le sceau de l'infaillibilité. Tout provient du Saint-Esprit, et chaque parole est infaillible. En agissant ainsi, elle compromettait tout ce qu'elle acceptait. En posant le sceau de l'infaillibilité sur le blanc, le clair et le gris, séparés dans la tradition, c'est-à-dire sur la doctrine plus ou moins pure, elle s'est privée du droit de coordonner, d'éplucher, d'expliquer ce qui est admis. Or, c'était son devoir, et elle ne le fait pas. Tout est sacré : les miracles et les actes des apôtres ; les conseils de saint Paul sur le vin ; le délire de l'Apocalypse, etc. De sorte qu'après dix-huit siècles d'existence, ces livres nous sont présentés sous le même aspect grossier, qu'ils revêtirent tout d'abord, pleins d'insanités et de contradictions.

Ayant admis que chaque parole de l'Écriture est une vérité sacrée, l'Église s'est efforcée de coordonner, d'expliquer, de résoudre ses contradictions, de les interpréter, et elle a fait dans ce sens tout ce

qu'elle pouvait ; c'est-à-dire qu'elle a donné le plus de sens possible à ce qui n'en a point. Mais la première erreur était fatale. Dès l'instant que l'Église avait reconnu tout comme la vérité sainte, il fallait justifier tout, fermer les yeux, cacher, fausser, tomber dans la contradiction, et hélas ! souvent aussi dans le mensonge. Acceptant tout sur parole, l'Église devait en fait renoncer à certains livres, par exemple, à l'Apocalypse et en partie aux Actes des Apôtres, qui, pour la plupart, n'ont rien d'instructif et parfois même sont séditieux. Il est évident que les miracles furent décrits par Luc afin d'affermir les hommes dans la foi, et il est probable que certains, impressionnés par ces récits, sont devenus plus fervents. Mais de nos jours on ne peut trouver un livre plus sacrilège, un livre qui détruise davantage la foi. La bougie est peut-être nécessaire où il y a les ténèbres, mais à la lumière elle est inutile ; on verra clair sans elle. Les miracles de Christ, ce sont les bougies qu'on apporte à la lumière pour l'éclairer. Il y a la lumière, point n'est besoin de bougies. Il n'y a pas de lumière, c'est la bougie seule qui éclaire.

Ainsi il ne faut pas, et on ne peut pas, lire les vingt-sept livres consécutivement, en tenant chaque mot pour la vérité, comme le fait l'Église, ou l'on arrive juste à la même conclusion que l'Église, c'est-à-dire à la négation de soi-même. Pour comprendre le contenu de l'Écriture appartenant à la foi chrétienne, il faut d'abord résoudre lesquels, parmi ces vingt-sept livres donnés pour sacrés, sont plus ou moins importants, essentiels, et commencer par ceux-ci. Tels sont indiscutablement les quatre Évangiles. Ce qui les précède peut être tout au plus intéressant comme matériaux historiques pour comprendre les Évangiles. Tout ce qui suit n'est que l'explication des mêmes livres. Il ne faut donc pas, comme le font les Églises, chercher la concordance de tous les livres (nous sommes persuadé que c'est cela surtout qui a amené les Églises à la proposition des choses incompréhensibles) ; il faut seulement chercher dans ces quatre livres, qui contiennent, de l'avis même de l'Église, la révélation la plus essentielle, les bases principales de la doctrine, abstraction faite de ce que contiennent les autres livres. Et si j'agis ainsi c'est que j'ai peur des erreurs des autres livres, dont on trouve un exemple si frappant et si évident.

Je chercherai dans ces livres : 1° ce qui m'est compréhensible ; car nul ne peut croire ce qu'il ne comprend pas, et la connaissance de l'incompréhensible équivaut à l'ignorance ; 2° ce qui répond à mes questions : Qui suis-je ? et qu'est-ce que Dieu ? 3° Quelle est la base principale et unique de toute la révélation.

Je lirai les passages incompréhensibles, obscurs, et demi-

compréhensibles, non suivant mon désir, mais de la façon dont ils sont le plus d'accord avec les passages tout à fait clairs et se réunissent en une seule base.

En lisant et relisant de cette façon l'Écriture sainte et les commentaires dont elle a été l'objet, je suis arrivé à cette conclusion que toute la tradition chrétienne se trouve dans les quatre Évangiles ; que les livres de l'Ancien Testament ne peuvent servir qu'à expliquer la forme qu'a choisie la doctrine du Christ ; qu'ils ne peuvent qu'obscurcir, non expliquer, le sens de la doctrine du Christ ; que les épitres de Jean, de Jacques, sont des explications individuelles de la doctrine, provoquées par la particularité des cas ; que dans ces épitres, il arrive de trouver la doctrine du Christ expliquée d'un nouveau point de vue, mais qu'on n'y trouve rien de neuf. Mais, par malheur, souvent on y peut trouver, surtout dans les messages de Paul, des expressions de la doctrine susceptibles d'entraîner le lecteur dans des énigmes qui obscurcissent la doctrine elle-même. De même les Actes des Apôtres souvent n'ont rien de commun avec l'Évangile, mais le contredisent. L'Apocalypse n'apprend déjà rien de nouveau. Enfin, bien qu'écrits à différentes époques, les Évangiles forment l'exposition de toute la doctrine ; tout le reste n'est que leur interprétation.

Je les ai lus dans le texte grec et j'ai traduit suivant le sens et le dictionnaire, m'écartant très rarement des traductions qui existent dans les langues modernes, et qui furent faites quand déjà l'Église avait compris à sa façon et défini l'importance de la tradition. Outre le travail de traduction, je fus fatalement conduit à la nécessité de fondre les quatre Évangiles en un seul : puisque tous, bien que de façons différentes, exposent les mêmes événements et la même doctrine.

Le nouveau point de vue de l'exégèse, d'après lequel : l'évangile de Jean, en tant qu'exclusivement théologique, doit être examiné à part, était pour moi sans importance, n'ayant pas pour but la critique ni historique, ni philosophique, ni théologique, mais la recherche du sens de la doctrine. Le sens de la doctrine est exprimé dans les quatre Évangiles ; c'est pourquoi, si tous les quatre sont l'exposition de la même révélation de la vérité, l'un doit confirmer et expliquer les autres, J'ai donc examiné les quatre Évangiles en les unissant, sans exclure l'Évangile de Jean.

Plusieurs tentatives de ce genre ont déjà été faites, mais toutes celles que je connais — d'Arnolde de Vence, de Farar, de Reuss, de Gretchulevitch — ont établi la concordance d'après les bases historiques, et toutes sont défectueuses. Aucune n'est meilleure que l'autre au point de vue historique et toutes sont également suffisantes

quant à la doctrine. Je laisse tout à fait de côté l'importance historique et je ne rapproche les textes que conformément au sens de la doctrine. Une pareille concordance des évangiles a cet avantage que la vraie doctrine se présente comme un cercle dont toutes les parties définissent également leur importance, et pour l'étude duquel il importe peu de commencer par l'un ou l'autre passage. En étudiant de cette façon les Évangiles, dans lesquels les événements historiques de la vie du Christ sont si étroitement liés à la doctrine, l'ordre historique m'indifférait complètement et il m'était totalement égal de prendre pour base l'une ou l'autre concordance des évangiles. J'ai choisi les deux plus récentes, qui avaient bénéficié des travaux des précédentes : celle de Gretchulevitch et celle de Reuss. Mais Reuss ayant séparé Jean des synoptiques, la concordance de Gretchulevitch m'était plus commode, et je l'ai prise comme base de mon travail. Je l'ai comparée à celle de Reuss, et me suis écarté de l'une et de l'autre quand le sens l'exigeait.

1. ↑ L.-N. Tolstoï, *Critique de la Théologie dogmatique orthodoxe. Œuvres complètes*, tome XX.

INTRODUCTION[1]

SIGNIFICATION DU TITRE

ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ, κατὰ Ματθαῖον, κατὰ Μάρκον, κατὰ Λουκᾶν, κατὰ Ἰωάννην.

Ἀρκή τοῦ εὐαγγελίου Ἰησοῦ Χριστοῦ (υἱοῦ Θεοῦ).

Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean.

Marc, I, 1. Le commencement de l'évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu.

L'annonciation du bien [1]) selon [2]) Matthieu, Marc, Luc et Jean.

Le commencement de l'annonciation du bien de Jésus-Christ [3]), fils de Dieu [4]).

Remarques.

1) Le mot Εὐαγγέλιον (Évangile) n'est ordinairement pas traduit. On désigne sous ce mot les livres du Nouveau Testament sur Jésus-Christ, et on ne lui attribue pas d'autre sens. Cependant ce mot a une signification précise, en rapport avec le contenu des livres. La traduction littérale du mot εὐαγγέλιον est en russe : *blagovest* (l'annonce du bien). Cette traduction est défectueuse : 1° parce que le mot *blagovest* a une autre signification (la sonnerie des cloches pour la messe) ; 2° parce qu'elle ne rend pas la signification des deux mots composants, εὐ et αγγέλιον. εὐ signifie : *bien, juste, bonheur* ; αγγέλιον ne signifie pas tant la *nouvelle communiquée* que *l'action*

même de communiquer la nouvelle. La traduction la plus exacte de ce mot est donc *Annonciation*. Et le mot composé εὐαγγέλιον doit être traduit : l'Annonciation du bien.

2) Les mots κατὰ Ματθαῖον, etc., signifient que l'annonciation du bien est faite d'après les descriptions et, en général, d'après les renseignements communiqués sur cette annonciation par Matthieu, Marc, Luc et Jean. Et puisque nous ignorons de quelle façon les évangélistes transmettaient leurs enseignements, qu'on ne dit pas qu'ils les écrivaient eux-mêmes, le mot κατὰ doit être traduit par *selon*, qui exprime que les renseignements sur l'annonciation, de quelque façon qu'ils aient été transmis, proviennent de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean.

3) Le mot Χριστός signifie « Souverain sacré ». Le sens de ce mot vient d'une ancienne tradition des Juifs. Ce mot n'a aucune importance quant au sens du contenu de l'Annonciation du bien, et peut être indifféremment traduit par « Sacré » ou « Christ » ; moi je préfère Christ, puisque le mot sacré a reçu en russe une tout autre signification.

4) L'expression « Fils de Dieu » est acceptée par l'Église comme l'appellation exclusive de Jésus-Christ. Mais selon les Évangiles, elle n'a pas cette signification exclusive. Elle se rapporte à tous les hommes. Cette signification est clairement exprimée dans plusieurs passages de l'Évangile.

Parlant du peuple, en général, Jésus-Christ dit (Matt., V. 16) : « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient *votre Père* qui est dans les cieux. »

Et ailleurs (Matth., V. 45) : « Afin que vous soyez enfants de *votre Père*, qui est dans les cieux ; »

Luc, VI, 36 : « Soyez donc miséricordieux, comme aussi *votre Père* est miséricordieux ».

Matth., VI, 1 : « … ; autrement vous n'en aurez point de récompense de *votre Père* qui est aux cieux. »

Matth., VI, 4 : « … et *ton Père* qui te voit dans le secret te le rendra publiquement. »

Matth., VI, 48 : « Soyez donc parfaits, comme *votre Père* qui est dans les cieux est parfait. »

Matth., VI, 6 : « …, prie *ton Père* qui est dans ce lieu secret, et *ton Père* qui te voit dans le secret te le rendra publiquement. »

Matth., VI, 8 : « … ; car *votre Père* sait de quoi vous avez besoin,

avant que vous le lui demandiez. »

Matth., VI, 14 : « Car si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, *votre Père* céleste vous pardonnera aussi les vôtres. »

Et d'autres passages encore des évangiles dans lesquels les hommes sont appelés fils de Dieu. En outre, dans l'évangile de Luc se trouve un passage où il est dit non seulement que par « Fils de Dieu » il faut entendre chaque homme, mais que Jésus en se nommant ainsi n'attachait pas à ce nom un sens exclusif quelconque. Il entendait dire simplement que lui-même, comme tous les autres hommes, provenait de Dieu, et par suite était Fils de Dieu. En exposant la généalogie de Jésus, Luc, après avoir nommé les grands-pères, les aïeux, etc., dit (III, 23-38) : « Jésus… fils… fils d'Enos, fils de Seth, fils d'Adam, qui fut créé de Dieu. »

Ainsi les paroles : *De Jésus-Christ fils de Dieu*, indiquent la personne par qui cette annonciation est faite, et qui est appelée, comme l'appellent les hommes, Jésus. En plus il s'appelle Christ, c'est-à-dire élu de Dieu ; et enfin, il est aussi appelé fils de Dieu.

Ce titre définit le contenu du livre. Il indique que dans ce livre on annonce aux hommes le bien. Il est nécessaire de se rappeler la signification de ce titre pour savoir séparer dans le livre les passages les plus essentiels des moins importants. Puisque le sujet du livre est l'annonciation du bien aux hommes, le plus essentiel est donc ce qui définit ce bien des hommes ; ce qui n'a pas pour but l'annonciation de ce bien est moins important. En résumé, le titre complet sera celui-ci :

L'Annonciation du vrai bien faite par Jésus-Christ fils de Dieu.

Les fins du livre.

Ταῦτα δέ γέγραπται ἵνα πιστεύητε ὅτι Ἰησοῦς ἐστιν ὁ Χριστός ὁ νἱὸς τοῦ Θεοῦ, καὶ ἵνα πιστεύοντες ζωὴν ἔχητε ἐν τῷ ὀνόματι αὐτοῦ.

Ἐπειδήπερ πολλοί ἐπεχείρησαν ἀνατάξασθαι δίηγησιν περὶ τῶν πεπληροφορημένων ἐν ἡμὶν πραγηάτων, καθὼς παρέδοσαν ἡμίν οἱ ἀπ' αρχῆς αὐτόπται καὶ ὑπηρέται γενόμενοι τοῦ λόγου, ἔδοξε κάμοὶ παρηκολουθηκότι ἀνωθεν πᾶσιν ἀκριβῶς καθεξής σοι γραψαι, κράτιστε Θεοφιλε, ἵνα ἐπιγνῷς περὶ ὧν κατηχήθης λόγων τήν ἀσφαλειαν.

Jean, XX, 31. Mais ces

Ceci est écrit afin que

choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayiez la vie par son nom.

chacun croie que Jésus-Christ [1]) est le fils de Dieu, et, ayant cru cela, reçoive la vie par l'essence même de ce qu'il était [2]).

Luc, I, 1. Plusieurs ayant entrepris d'écrire l'histoire des choses dont la vérité a été connue parmi nous avec une entière certitude ;

Puisque plusieurs ont déjà commencé à raconter les choses qui sont arrivées chez nous ;

2. selon que nous les ont apprises ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement, et qui ont été les ministres de la parole ;

comme nous les ont racontées ceux qui ont vu et suivi la doctrine [3]);

3. j'ai cru aussi, très excellent Théophile, que je devais te les écrire par ordre, après m'en être très exactement informé dès leur origine ;

moi aussi je me suis décidé, ayant appris tout de façon indiscutable, à t'écrire du commencement, en ordre, Théophile,

4. afin que tu reconnaisses la certitude des choses dont tu as été instruit.

pour que tu apprennes la vraie vérité sur les doctrines qu'on t'a enseignées [4]).

Remarques.

1) Dans quelques versions, ces paroles ne sont plus placées comme ici : ὅτι ὁ Ἰησοῦς ἐστὶν ὁ Χριστός ὁ υἱός τοῦ Θεοῦ, mais autrement : ὅτι Ἰησοῦς Χριστός υἱός ἐστίν τοῦ Θεοῦ. J'accepte le second ordre, le trouvant plus clair.

2) Les mots ἐν τῷ ὀνόματι αὐτοῦ, sont traduits littéralement par « en son nom ». Ces mots forment une de ces expressions auxquelles,

dans la traduction littérale, nous attribuons le plus souvent une signification abstraite et peu claire. Le mot hébreu qui correspond au mot ὄνομα, signifie non le nom mais la personne elle-même, ce qu'est cette personne. C'est pourquoi les paroles « ayez la vie par son nom » doivent être comprises ainsi : que la vie nous est donnée par l'essence de ce qu'est le Fils de Dieu. Je traduis : « *recevoir* la vie par l'essence même de ce qu'il était. »

3) Les paroles αὐτόπται καὶ ὑπηρέται γενόμενοι τοῦ λόγου sont mal traduites : « ceux qui les ont vues dès le commencement, et qui ont été les ministres de la parole », et en allemand « DIENER DES WORTS ». Dans cette expression, λόγος ne peut pas signifier « la *parole* » : on ne peut pas voir la parole. La traduction de la Vulgate : *viderunt et ministri fuerunt sermonis* est plus exacte. Ici le mot λόγος ne peut signifier autre chose que : *la propagande de la doctrine ou de la sagesse* ; et il faut traduire ainsi.

4) Cette préface de Luc s'adresse spécialement à Théophile, à qui l'auteur expose les raisons qui l'ont poussé à écrire son évangile.

Les versets qui parlent de ce qui a déjà été écrit et de ce qui a poussé Luc à écrire son évangile ne se rapportent point à la doctrine. En conséquence on peut les omettre ou les imprimer en petits caractères comme supplément.

Dans cette préface (Jean, XX, 31) il est dit que les hommes auront « la vie » s'ils croient que Jésus-Christ est le fils de Dieu.

De même par les paroles : *l'annonciation du bien*, on suppose un vrai bien particulier, plus durable que ce que les hommes appellent d'ordinaire de ce nom, et par la *vie* promise aux hommes on entend autre chose que ce que l'on appelle la vie. Cette autre vie on la reçoit par la foi en ce qu'est le fils de Dieu. Sans définir ce qu'il faut comprendre par l'expression « fils de Dieu », on indique qu'à cette filiation est liée l'annonciation même du bien.

Ainsi le sens de ce verset de Jean est le suivant : On a écrit l'annonciation du bien pour que tous les hommes qui croient Jésus-Christ fils de Dieu aient la vie par la foi en ce qu'est le fils de Dieu.

L'entendement de la vie.

Εν ἀρχὴ ἦν ὁ λόγος καὶ ὁ λόγος ἦν πρὸς τόν Θεόν, καὶ Θεός -ἦν

ὁ λὸγος.

Οὗτος ἦν ἐν ἀρχῆ πρὸς τον Θεόν.

Jean, I, 1. La parole était au commencement ; la parole était avec Dieu, et cette parole était Dieu.

2. Elle était au commencement avec Dieu.

Le commencement [1]) de tout [2]) est devenu [3]) l'entendement [4]) de la vie. Et l'entendement de la vie a pris la place de Dieu [5]). Et c'est l'entendement de la vie qui est devenu Dieu [6]). Il est devenu le commencement de tout pour Dieu [7]).

Remarques.

Avant d'expliquer la traduction du premier verset et des suivants de l'Introduction, il est nécessaire de se rendre un compte exact du sens des traductions existantes.

La traduction, par l'Église, du premier verset, non seulement n'a aucun sens, mais elle ne peut en avoir avec la signification qu'elle attribue au verbe ἦν. Cette traduction ; « La parole était au commencement » n'est pas la traduction de la pensée mais la traduction des mots. La pensée n'est pas rendue, mais on attribue à chaque mot une interprétation mystique et arbitraire. Pour trouver le sens de ces expressions, il faut renoncer à l'interprétation ecclésiastique et analyser chaque mot. Nous ne comprendrons le sens du premier verset qu'une fois réuni à toute l'introduction et au titre.

L'introduction (Jean I, 1-18) indique quel sens reçoit l'évangile d'après l'annonciation. Et ce sont les premiers mots qui expriment ce sens.

1) La préposition ἐν signifie le séjour en quelque chose. Avec le verbe de mouvement, elle signifie le changement et le séjour en quelque chose.

2) Ἀρχὴ, signifie le commencement ; non seulement provisoire mais fondamental, le commencement de tout le commencement, c'est pourquoi je le traduis : *le commencement de tout*.

3) Ἦν (du verbe εἶναι — être) outre l'existence, signifie aussi le

changement et souvent peut et doit se traduire par le mot *devenir*.

4) λόγος a onze significations principales : 1° la parole ; 2° le discours ; 3° la causerie ; 4° l'ouïe ; 5° l'éloquence ; 6° la raison, comme distinguant l'homme de l'animal ; 7° le raisonnement, l'opinion, la doctrine (ce que la Vulgate traduit par « sermo ») ; 8° la cause, la raison de penser ; 9° le compte ; 10° le respect ; 11° le rapport (λόγος ἐγένετο πρός — être en rapport avec quelqu'un).

Si à un élève connaissant bien le grec mais ignorant la doctrine de l'Église, on donne à traduire le premier verset de Jean, pour bien traduire ce passage selon le sens de ce qui suit, il rejettera sept significations impossibles du mot λόγος, à savoir : parole, discours, causerie, ouïe, éloquence, compte, respect. Il choisirait parmi : raison, cause, raisonnement, rapport. Ces quatre significations attribuées au mot λόγος, dans les traductions, se rapprochent du sens du texte, mais chacun de ces mots à part est insuffisant. Le mot *raison* ne définit que la faculté donnée à l'homme de raisonner, de réfléchir. Le *raisonnement* n'est que l'action, l'activité de cette capacité de penser. La *cause* c'est une des formes de la pensée. Chaque mot à part définit un côté de l'activité de la pensée, tandis que λόγος a ici évidemment la signification la plus large, la plus essentielle. C'est dans cette même introduction, du même auteur, sur le même sujet, que cette signification est le mieux définie. Dans la première épitre de Jean, (I, 1) il est dit : λόγος τὴς ζωῆς, c'est-à-dire le *sens de la vie*. Pous traduire λόγος, je préfère le mot entendement, parce qu'il unit les quatre significations possibles du mot λόγος. L'*entendement* c'est non seulement la raison, mais aussi l'action de la raison qui conduit à quelque chose ; non seulement la cause, mais *la recherche de la cause* ; non seulement le raisonnement, mais le raisonnement *expliquant la cause* ; non seulement le rapport, mais l'activité raisonnable en rapport avec la cause ; et en ajoutant τὴς ζωῆς, que Jean introduit dans l'Épître, le sens devient complètement exact et clair : *l'entendement de la vie*. Je ne condamne aucune autre traduction. On peut employer les mots raison, sagesse et même parole, mais en attribuant à ᾶ λογος une signification plus large qu'il ne comporte point. On peut même laisser non traduit le mot λόγος, le sens de tout le passage sera le même. Je traduis donc ainsi littéralement la première partie du premier verset : *Au commencement de tout est venu l'entendement de la vie*. Cette traduction devient tout à fait claire si l'on a en vue le titre, c'est-à-dire l'annonciation du bien par Jésus-Christ. *Au commencement de tout, ou le commencement de tout est devenu l'entendement de la vie selon l'annonciation de Jésus-Christ*.

5) La seconde partie du premier verset καί ὁ λόγος ἦν πρὸς τον

Θεόν, dans la traduction de l'Église, est encore plus incompréhensible. Pour dissiper cette obscurité il faut tout d'abord faire attention au mot « Dieu ». Le mot « Dieu » n'est rien d'autre qu'une définition du λόγος. Il est donc nécessaire de savoir ce que l'auteur entend par le mot « Dieu ».

Dans la conclusion de cette introduction, verset 18, et première épitre de Jean, chap. IV, 12, il est dit que *personne n'a jamais vu Dieu*. Pour que ces premiers versets ne soient pas compris faussement, pour que le lecteur n'associe point au mot Dieu une conception que l'auteur ne lie pas à ses paroles, il faut se rappeler comment l'auteur les comprend ; et l'on verra aussitôt qu'on ne peut pas, qu'il ne faut pas comprendre par le mot « Dieu » quelque chose de tangible et de défini, et alors le sens des premières paroles sera tout à fait clair.

πρός avec l'accusatif a onze significations : 1° vers ; 2° dans la direction ; 3° la plupart des significations du même mot avec le datif ; *a*) près ; *b*) en ; *c*) outre ; 4° pour, en vue de quelque chose ; 5° par rapport à quelque chose ; 6° contre, contre quelque chose ; 7° pour quelqu'un, pour quelque chose ; 8° envers quelque chose ; 9° à cause de quelque chose ; 10° pendant quelque chose ; 11° presque, autour de quelque chose. La signification la plus simple et la plus ordinaire, c'est *vers*.

Les paroles ἦν πρός τον Θεόν, traduites littéralement, comme elles le sont en slave, signifient *était vers Dieu*, ce qui n'a aucun sens. La traduction « chez Dieu » — *erat apud Deum* », « bei Gott » est également dénuée de sens. Mais il y a plus, c'est que la préposition πρός avec l'accusatif ne signifie jamais *apud*, « chez ». J'ai donné exprès toutes les significations de πρός avec l'accusatif, pour que chacun puisse se rendre compte qu'en aucun cas le mot « chez » ne peut rendre πρός avec l'accusatif. *Apud* signifie *chez, devant, à côté*, et rien de plus. La seule raison philologique pour traduire πρός avec l'accusatif par *apud* c'est que πρός avec l'accusatif, parfois, très rarement, a le même sens qu'avec le datif, c'est-à-dire « près » et que *apud*, parfois aussi, signifie « près ».

En admettant même cette signification, bien qu'il n'y ait guère qu'un cas sur mille que πρός, avec l'accusatif, signifie « près », néanmoins, nous aurons : « La parole était près de Dieu », et non « chez Dieu ».

Pour la traduction de l'Église, c'était la seule issue de la difficulté. La traduction de l'Église « chez Dieu », a reçu une interprétation mystique, et l'Église s'en est contentée, oubliant que ce n'est plus une traduction, mais une interprétation arbitraire. Quant à moi, qui

cherche le sens du livre que je lis, et ne me permets pas de donner aux mots une signification arbitraire, je dois ou rejeter ces paroles comme incompréhensibles ou leur trouver une signification conforme aux lois de la langue et du bon sens.

Pour attribuer un sens à la seconde partie de la phrase, on peut, le sens du mot grec λόγος étant « la parole », ou « la sagesse, » on peut donner à la préposition πρός la cinquième signification qu'elle a dans la langue grecque (la relation envers quelque chose) ; de sorte que le mot πρός ne peut être traduit dans ce passage que par le génitif. Ainsi : *Et l'entendement était, ou est devenu l'entendement de Dieu*. La traduction sera alors la suivante : *Au commencement était l'entendement. Et l'entendement était l'entendement de Dieu*. Mais alors la signification de la préposition πρός sera trop forcée.

On peut aussi attribuer au mot λόγος, le sens de raison, d'activité de la raison, toujours tendue vers quelque chose, et dans ce cas πρός peut être traduit par « vers », indiquant que l'entendement est tourné vers quelque chose. La traduction serait alors la suivante : *L'entendement était, ou est devenu tourné vers Dieu*. Elle introduirait la conception superflue « tourné », ou ne serait pas claire.

On peut encore donner au mot λόγος, la signification d'égalité, remplacement de l'un par l'autre, signification exprimée par l'expression « à la place de » (Les taureaux ne peuvent pas travailler à la place des chevaux. Il le respecte à la place de son père). Dans ce cas, la traduction serait la suivante : *Le commencement de tout était l'entendement. Et l'entendement a pris la place de Dieu*, c'est-à-dire *l'entendement a remplacé Dieu*.

Les deux premières traductions ont presque la même signification ; mais ni l'une, ni l'autre n'est tout à fait exacte. Dans la première, le mot πρός (deux fois répété, — ce qui montre qu'il est nécessaire pour l'explication de la pensée) est omis ; dans la seconde, pour donner un sens à cette préposition, on lui ajoute le mot « tourné ». La troisième traduction exprime la même pensée, et en outre a cet avantage qu'elle rend le mot πρός sans rien y ajouter.

Pour décider entre ces trois traductions, il faut analyser les quatre propositions liées entre elles (versets 1 et 2) où se trouve employé le mot πρός. Les quatre propositions sont les suivantes : 1° au commencement était le λόγος, ou le λόγος est devenu le commencement ; 2° λόγος était vers Dieu ou λόγος est devenu πρός τόν Θεόν. 3° λόγος était ou est devenu Dieu ; 4° au commencement λόγος était ou est devenu πρός τόν Θεόν.

Dans les trois traductions, une partie de la pensée est tout à fait

claire, et l'autre très vague. Ainsi la première proposition : *Au commencement, ou le commencement était ou est devenu l'entendement*, et la troisième : *l'entendement était ou est devenu Dieu*, sont très claires. Les trois traductions donnent le même sens à ces deux propositions, et la version de l'Église concorde même avec elles. *Au commencement, ou le commencement, était l'entendement. Et il était, ou est devenu, Dieu*. C'est la pensée principale, et l'une découle de l'autre.

La seconde proposition explique cette pensée, elle explique comment l'entendement était ou est devenu Dieu. Quant à la quatrième proposition, elle ne fait que répéter les deux premières. Il est dit que l'entendement est devenu Dieu parce qu'il était ou est devenu πρός τόν Θεόν. Trois significations de πρός rendent ce sens : 1º l'entendement était ou est devenu l'entendement de Dieu ; 2º Il était ou est devenu tourné vers Dieu ; 3º il était ou est devenu à la place de Dieu.

Les deux premières traductions ne concordent que sur un seul point, à savoir : que l'entendement est ce qui exprime Dieu. L'entendement était la compréhension de Dieu, cela signifie que l'*entendement exprime Dieu*. L'entendement était tourné vers Dieu, il est devenu Dieu, signifie aussi *qu'il s'est confondu avec Dieu, qu'il a exprimé Dieu*.

La troisième traduction signifie la même chose : *l'entendement a pris la place de Dieu, a exprimé Dieu*. Cette traduction contient aussi le sens des deux premières. La traduction la plus large, la plus complète, la plus exacte sera donc : *Et l'entendement a pris la place de Dieu*. 6º Dans la troisième proposition du premier verset ϰαὶ Θεός ἦν ὁ λόγος je change l'ordre des mots et traduis : *Et c'est l'entendement qui est devenu Dieu*. Je place « entendement » avant « Dieu », parce que, selon l'esprit de la langue russe, le sujet doit être avant le verbe, et le mot λόγος est le sujet, car il est accompagné de l'article, tandis que le mot Θεόν est sans article.

Le verbe εἶναι outre sa signification *être, vivre, exister*, signifie *provenir, se faire, devenir*. S'il est dit qu'au commencement était *l'entendement*, ou *la parole*, et que la parole était chez Dieu, ou à la place de Dieu, alors en aucune façon, on ne peut dire qu'elle « était Dieu ». Si elle était Dieu, elle ne pouvait être en aucun rapport envers Dieu. C'est pourquoi, dans ce passage, il est nécessaire de traduire le verbe ἦν — *est devenu* et non « était ».

7º Ainsi traduits, les versets 1 et 2 ont une signification très claire. La conception Dieu est supposée connue, et l'on parle de la source d'où elle est issue. On dit : Selon l'annonciation de Jésus-Christ, c'est l'entendement de la vie qui est devenu l'entendement de tout. Et

l'entendement de la vie, selon la doctrine de Jean, *a remplacé* la conception Dieu ou s'est confondu avec elle.

Si la confirmation d'une telle interprétation de ces deux versets était nécessaire, nous la trouverions dans le verset 18, qui contient tout le raisonnement et qui exprime nettement l'idée que personne n'a connu Dieu, *mais que c'est le fils qui l'a démontré dans le* λόγος, et dans les suivants où il est dit que tout est né du λόγος, et que sans lui rien ne peut être créé, ainsi que dans toute la suite de la doctrine qui développe la même pensée et confirme la même chose.

Le sens de ce verset est donc celui-ci : *Selon l'annonciation du bien par Jésus-Christ, c'est l'entendement de la vie qui est devenu la base et le commencement de tout. L'entendement de la vie a pris la place de Dieu. L'entendement de la vie est devenu Dieu.*

C'est lui, qui selon l'annonciation de Jésus-Christ, est devenu la base et le commencement de tout à la place de Dieu.

Πάντα δἳ αὐτοῦ ἐγένετο, καὶ χωρίς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδέ ἓν. ὅ γέγονεν ἐν (ἔν ὅ γέγονεν. ἐν) αὐτῷ ζωή ἦν, καὶ ἡ ζωὴ, ἦν τό φῶς τῶν ἀνθρώπων. καὶ τό φῶς ἐν τῆ σκοτία φαίνει, καὶ ἡ σκοτια αὐτὸ οὐ κατέλαβεν.

Jean, I, 3. Tout est venu d'elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.

4. C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

5. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

Tout est né [2]) par [1]) l'entendement. Et en dehors [3]) de l'entendement [4]) rien n'est paru de ce qui [5]) est vivant et vit [6]).
En lui [7]) est devenue la vie : et la lumière [8]) des hommes est devenue la vie [9]).
De même que la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'absorbent pas [10]).

Remarques.

1) Les mots δἳ αὐτοῦ signifient *par lui, par son intermédiaire*, et ne peuvent pas être traduits seulement par l'ablatif. Si l'ablatif était suffisant pour exprimer cette pensée, il serait employé ; δἳ αὐτοῦ ne signifie pas « par lui-même » mais *par son intermédiaire*.

2) Ἐγένετο signifie *est né*, dans son sens le plus ordinaire, le plus simple. D'après tous les dictionnaires ce mot n'a que cinq significations principales ; 1o naître ; 2o devenir ; 3o être, exister ; 4o être fréquent, arriver fréquemment ; 5o être occupé de quelque chose. Il n'y a pas d'autres traductions. La signification « facta sunt », selon la Vulgate, et « gemacht », selon Luther, ne peut être appliquée à ce verbe. Mais dans la Vulgate et chez Luther ces paroles sont traduites ainsi : « Omnia per ipsum facta sunt », et « Dinge sind durch Dasselbe gemacht ». En slave c'est traduit par « fut », mais les commentaires qui accompagnent ce mot lui donnent précisément le sens qu'il a dans la Vulgate et chez Luther, c'est-à-dire « créer ».

Je prends le mot ἐγένετο dans son premier sens, le plus simple, qui implique les significations *devenir* et *être*. Je n'ai donc point à justifier mon écart de la traduction habituelle, ce sont les traducteurs précédents qui doivent expliquer leur écart de l'original. On ne saurait justifier une traduction aussi arbitraire du mot ἐγένετο par « facta sunt » et « gemacht » ; mais le pourquoi de pareilles traductions inexactes s'explique par l'interprétation de tout ce passage par l'Église.

Λόγος, selon l'interprétation de l'Église, est la deuxième personne de la sainte trinité, et c'est à lui qu'on attribue la création du monde. Dans la traduction latine, au lieu de γίγνομαι, on a employé le verbe « fio » qui ne correspond pas à γίγνομαι, mais à l'une de ses significations : *devenir*. Dans la traduction de Luther, on a employé le verbe « machen » qui correspond à l'une des acceptions de « fio », dans sa forme active, et ce mot a déjà tout à fait perdu son sens littéral.

Voici l'interprétation de l'Église. (L'Évangile expliqué par l'archevêque Mikhaïl, 1874, p. 14.)

Jean, I, 3. *Tout est venu d'elle* : tout a reçu la vie, tout a été créé par elle. (Genèse, I ; Les Juifs, I. 2 ; Col. I, 16). *Tout* : l'apôtre Paul explique la même pensée sur la création de tout par la parole ; le mot *tout* est ainsi expliqué : « Tout ce qui est au ciel et sur la terre, visible et invisible, les Trônes, les États, les Autorités, les Puissances, tout a été créé par Elle et pour Elle. » (Col. I, 16). Ainsi dans le domaine de tout ce qui est créé au ciel et sur la terre, dans le monde spirituel et dans le monde matériel, il n'est rien qui n'ait reçu d'Elle l'existence. Le Verbe est donc le

créateur du monde. Donc la parole est Dieu. L'expression « par Elle » ne signifie point que la Parole n'est pas la créatrice du monde indépendant, n'est pas la cause première de la création du monde, que soi-disant Dieu a créé le monde par la parole, comme un artiste par le pinceau.

L'Écriture s'exprime de cette façon même quand il s'agit de la cause première et agissant indépendamment.

Ici ce n'est exprimé qu'à seule fin que nul ne puisse croire que le fils n'est point né. Ici, ce mot indique le rapport de la Parole envers le Père, selon lequel Dieu le père, invisible, habitant un monde inaccessible, paraît et agit toujours par son fils qui est l'image du Dieu invisible. Et le fils n'agit jamais en s'écartant ou se séparant du Père. De sorte que l'action créatrice du Fils est en même temps celle du Père, et la volonté du Père est en même temps la volonté du Fils (Jean, v, 19, 20). *Sans lui ne commençait à être rien de ce qui a été créé*. C'est la répétition, l'explication, et le renforcement de l'expression précédente sur l'action créatrice de la Parole. Dans le monde créé, tout est crée par Elle, sans rien exclure, mais seulement dans le monde créé. « Qu'on ne pense pas que si tout a passé par Elle, alors aussi le Saint-Esprit. L'Évangéliste a trouvé nécessaire d'ajouter ce qui a été créé par Elle ; mais l'Esprit n'est pas l'être créé. »

3) La signification la plus ordinaire du mot ϰωρίς, c'est *en dehors*. C'est celle que je garde.

4) Au lieu du pronom, je répète, pour plus de clarté, le mot qu'il remplace.

5) Au mot ὅ, comme l'exige la langue russe, j'ajoute : *ce qui*.

6) Γέγονεν c'est *perfectum* ; c'est pourquoi il n'est pas exact de traduire *être* ; *perfectum*, en grec, signifie *était* et *est*, il doit donc être traduit : *né* et *vivant*.

7) Ἐν, outre la signification *en*, signifie aussi, *en pouvoir de quelqu'un* : ἐν σοί, ἐν ευγὸνῳ, etc. Et c'est dans ce sens qu'il est employé ici. *En lui est la vie* signifie qu'*en lui est le pouvoir sur la vie ; en lui est la force de la vie, en lui est la possibilité de la vie*.

8) Selon la construction de la phrase, ϰαὶ ἦ ζωή ἦν τό φῶς, est semblable à elle, et, comme dans certaines rédactions ζωἡ-φῶς (la lumière), s'emploie sans l'article, il est le sujet. Jean, xii, 36 : « Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. »

9) Φῶς, *la lumière*, selon tous les contextes, signifie le véritable entendement de la vie.

10) Καταλαμβάνω — *saisir, prendre, rencontrer, accepter, retenir, absorber*. Je choisis le sens *absorber, éteindre*.

Auparavant il est dit que c'est l'entendement de la vie qui est devenu le commencement de tout, maintenant on dit que c'est l'entendement seul qui donne la vie, que sans l'entendement la vie ne

peut être. La vie n'est que dans son entendement. Le quatrième verset nous le confirme : la vie se trouve dans le pouvoir de l'entendement. Ce n'est que l'entendement qui donne la possibilité de la vie. La vraie vie est celle qui est éclairée par la lumière de l'entendement. La lumière des hommes, c'est la vraie vie. La lumière donne la lumière, et en elle il n'y a point les ténèbres. Ainsi l'entendement donne la vie dans laquelle il n'y a pas la mort.

Tout ce qui est devenu vrai, vivant, n'est devenu tel que par l'entendement. La vraie vie, selon l'annonciation de Jésus-Christ, n'est venue que de l'entendement. Autrement dit : la lumière, l'entendement des hommes, est devenue pour les hommes la vraie vie, de même que la lumière existe réellement et que l'obscurité n'est que l'absence de lumière. Et l'obscurité ne peut anéantir la lumière.

Ἐγένετο ἄνθρωπος ἀπεσταλμένος παρὰ Θεοῦ, ὄνομα αὐτῷ Ἰωάννης οὗτος ἦλθεν εἰς μαρτυρίαν, ἵνα μαρτυρήση περί τοῦ φωτός, ἵνα πάντες πιστεύσωσιν δί αὐτοῦ. οὐκ ἦν ἐκεῖνος τό φῶς ἀλλ' ἵνα μαρτυρήσῃ περὶ τοῦ φωτός. Ἦν τό φως τό ἀληθινόν ὅ φωτιζειν πάντα ἄντρωπον ἐρχόμενον εἰς τόν κόσμον. ἐν τῷ κυσμφ ἦν, καὶ ὁ κόσμος δί αότοῦ ἐγένετο, καὶ ὁ κόσμος αὐτόν οὐκ ἔγνω. Εἰς τά ἴδια ἠλθεν, καὶ οἱ ἴδιοι αὐτόν οὐ παρέλαβον. ὅσοι δέ ἔλαβον αὐτόν, ἔδωκεν αὐτοῖς ἐξουσίαν τέκνα Θεοῦ γενέσθαι, τοῖς πιστεύουσιν εἰς τό ὄνομα αὐτοῦ, οἵ οὐκ ἐξ αἱματων οὐδέ ἐκ θελήματος σαρκός οὐδέ ἐκ θελήματος ἀυδρός ἀλλ' ἐκ Θεοῦ ἐγεννήθησαν.

Jean, I, 6. Il y eut un homme, appelé Jean, qui fut envoyé de Dieu.
7. Il vint pour être témoin et pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui.

8. Il n'était pas lui-même la lumière, mais il était envoyé pour rendre témoignage à la

Il y avait un homme envoyé par Dieu. Son nom était Jean.
Il est venu pour témoigner [1]) pour montrer la lumière de l'entendement, afin que tous croient en la lumière de l'entendement.
Lui-même n'était pas la lumière, il n'est venu que pour montrer la lumière de

lumière.

9. C'était la véritable lumière qui éclaire tous les hommes en venant au monde.

10. Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle ; mais le monde ne l'a pas connue.

11. Il est venu chez soi ; et les siens ne l'ont point reçu.

12. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu ; savoir, à ceux qui croient en son nom ;

13. qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu.

l'entendement [2]).

Il est devenu [3]) la véritable lumière, telle [4]) qu'elle éclaire chaque homme venant au monde.

Il est paru dans le monde et le monde est né [6]) par lui [5]), et le monde ne le savait point.

Il est paru chez les hommes à part [7]), et les hommes à part ne l'acceptaient point en eux [8]).

Mais à tous ceux qui l'ont compris [9]) à tous ceux-là, il a donné la possibilité [10]) de devenir [11]) fils de Dieu par la foi en sa signification [12]).

Puisqu'ils [13]), étaient nés [14]) non du sang et de la lubricité de la chair et de la volupté de l'homme, mais de Dieu.

Remarques.

1) Ἡ μαρτυρια — veut dire le témoignage, la preuve.

2) Ces versets interrompent brusquement la marche de la pensée, et la pensée elle-même, sur la signification de la lumière, en introduisant des détails sur Jean-Baptiste. Par leur contenu ils ne confirment ni n'infirment la pensée principale, ils ne font donc point partie de l'exposition et forment une sorte de supplément.

3) Ἦν — comme précédemment, signifie non seulement *était*, mais aussi *est devenu*.

4) Ἀληθινός — ne signifie pas le vrai, mais le véritable.

5) Διά — de nouveau doit être traduit : *par* ; il a la même signification que dans le cas précédent.

6) Ἐγένετο signifie *naître*.

7) Τά ἴδια signifie *particulier, à part*, et s'oppose évidemment au monde, en général. La lumière était dans le monde entier, et dans les hommes pris à part, c'est pourquoi au mot ἴδος, α, ον — *particulier, à part*, ce qui dans la langue scientifique s'exprime par le mot *individus*, j'ajoute *les hommes*.

8) Παραλαμβάνειν signifie *prendre en soi*.

9) Λαμβάνειν — *recevoir*, et le plus ordinairement *comprendre*.

10) Ἡ ἐξουσία signifie *permission, liberté, droit, possibilité de faire quelque chose*. Ce mot, d'autre part, exprime la même idée qui est exprimée par ἐν dans ἐν αὐτῷ ζωή ἦν. En lui était le pouvoir de donner la vie, c'est pourquoi, lui étant né en cela, ils ont reçu la possibilité, etc.

11) Γενέσθαι, bien que signifiant *naître*, peut être traduit ici par *devenir*.

12) Ὄνομα αὐτοῦ. Ce mot se rencontre pour la seconde fois, et là encore employé après le mot croire : croire en ὀνομα αὐτοῦ. En russe ὀνομα signifie *le nom* ; en hébreu la *personne* même. Pour exprimer les deux conceptions : le nom et la personne, il faut dire : en son essence, en son importance, en son sens. Je traduis ainsi.

13) Οἳ qui se rapporte à τοῖς, doit être traduit : *puisqu'ils*.

14) Γεννάω signifie d'abord : *concevoir*, puis aussi *provenir, naître*.

Il est dit que la vie est semblable à la lumière dans l'obscurité. La lumière éclaire dans l'obscurité, l'obscurité ne l'absorbe pas. Ce qui vit, vit dans le monde, mais le monde ne retient pas la vie. Puis continuant à parler de l'entendement, on dit qu'il était cette lumière qui éclaire tout homme vivant, cette lumière de la vie que connaît chaque homme. De sorte que l'entendement est répandu dans le monde tout entier, dans ce monde qui en vit. Mais tout le monde ne sait pas cela, tout le monde ne sait pas que la force, la base, le pouvoir de la vie ne résident qu'en l'entendement. L'entendement était en chaque individu, mais tous ne l'ont point pris, tous ne l'ont pas adopté et n'ont pas compris qu'en lui seul est la vie. L'entendement était dans son œuvre propre : le fils, mais le fils ne reconnaissait pas son père. Ni toute l'humanité, ni la majorité des individus ne comprirent qu'ils ne vivent que par l'entendement et leur vie fut comme la lumière qui

paraît dans l'obscurité, brille et s'éteint.

Il y avait la vie qui se manifestait parmi la mort, et qui était de nouveau absorbée par la mort. Mais à tous ceux qui l'ont compris, l'entendement a donné la *possibilité, par la foi en ce qu'il est leur origine, de devenir ses fils*.

Le douzième verset qui, à une première lecture, semble si mal construit, si obscur, est au contraire très net et très clair si on le traduit exactement, et pour l'expliquer il n'y a rien à ajouter, il suffit de le relire en remplaçant le participe πιστεύουσιν par le substantif exprimant strictement la même chose.

Après avoir dit que la vie, pour les hommes, était comme la lumière dans les ténèbres, qu'elle se manifestait et s'absorbait par la mort, il est dit : mais malgré cela, l'entendement donnait aux hommes la possibilité de devenir les enfants de l'entendement, et par là de s'affranchir de la mort. Dans le douzième verset on dit que l'entendement a donné aux hommes la possibilité de devenir les fils de Dieu. Pour comprendre ce que signifie cette expression : devenir le fils de Dieu, ce qui est exposé clairement dans l'entretien avec Nicodème (Jean, III, 3-21), il faut se rappeler ce qui est dit au commencement. L'entendement c'est Dieu. Alors devenir fils de Dieu signifie devenir fils de l'entendement. Que signifie : fils ?

Dans le troisième verset il est dit que tout ce qui est né est né de l'entendement. Ce qui est né, c'est-à-dire le fils, et par conséquent nous tous, sommes les fils de l'entendement. Que signifie donc : devenir le fils de l'entendement ? C'est le quatrième verset qui répond à cette question. Il est dit que la vie se trouve au pouvoir de l'entendement, il y a donc double filiation envers l'entendement : l'une, naturelle — tous sont les fils de l'entendement, — et l'autre qui dépend de la volonté de l'homme, de la reconnaissance de la dépendance de sa vie envers l'entendement. De même la filiation charnelle est aussi double : qu'il le veuille ou non, chacun est le fils de son père, mais chacun peut reconnaître ou non son père. C'est pourquoi : devenir le fils de l'entendement signifie comprendre que la vie est au pouvoir de l'entendement. Dans les versets 9-11 il est dit que les hommes ne reconnaissent pas que la vie est tout entière dans l'entendement ; et dans le douzième verset il est dit que cependant, ayant cru en la signification de l'entendement, ils peuvent devenir ses fils, tout à fait, parce que tous les hommes sont nés non de la lubricité de l'homme et du sang de la femme, mais de l'entendement. Il suffit d'admettre cela pour être complètement, par l'origine et la reconnaissance, les fils de l'entendement.

Le sens de ces versets est le suivant :

L'entendement était en tous les hommes. Il était en ce qu'il a procréé : les hommes ne sont vivants que parce qu'ils sont nés de l'entendement. Mais les hommes n'ont pas reconnu l'entendement comme leur père, et ils n'ont pas vécu par lui, supposant la source de la vie en dehors de lui. Mais à chacun des hommes qui ont compris cette source de la vie, l'entendement a donné la possibilité, par la foi en cela, de devenir fils de Dieu — l'entendement, puisque tous les hommes sont mis au monde et vivent non du sang de la femme et de la lubricité de l'homme mais de Dieu — par l'entendement. En Jésus-Christ se manifesta pleinement l'entendement.

Καὶ ὁ λόγος σάρξ ἐγένετο καὶ ἐσκήνωσεν ἐ ἡμῖν, καὶ ἐθεασάμεθα τὴν αὐτοῦ, δόξαν ὡς μονογενοῦς παρά πατρός, πλήοης χάριτος καὶ ἀληθείας (Ιωάννης μαρτυρεῖ περὶ αὐτοῦ καὶ κεκραγεν λέγων — οὗτος ἦν ὁ εἶπών..

— Ὁ ὀπίσω μου ἐρχόμενος ἔμποσθεν μου γέγονεν, ὅτι πρῶτός μου ἦν ὅτι ἐκ τοῦ πληρώματος αὐτοῦ ἡμεῖς πάντες ἐλάβομεν, καὶ χάριν ἀντί χάριστος ὅτι ὁ νόμος διά Μωυσέως ἐδοθη, ἡ χάρις καὶ ἡ ἀλήθεια διά Ἰησοῦ χριστοῦ ἐγένετο.

Jean, I, 14. Et la parole a été faite chair et a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons vu sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils unique venu du Père.

Et l'entendement est devenu chair et s'installa [1]) parmi nous ; et nous vîmes la doctrine [2]) ; la doctrine [3]) du fils monogène [4]) du [5]) Père, la doctrine complètement définie [6]), du culte de Dieu [7]) par les œuvres [8]).

15. C'est de lui que Jean rendait témoignage, lorsqu'il criait : C'est ici celui

Jean témoigne de lui, il crie et dit : C'est celui dont je disais : Celui qui est venu après moi,

dont je disais : « Celui qui vient après moi m'est préféré, parce qu'il est plus grand que moi. »

est né avant moi, parce qu'il était [9]) le premier.

16. Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce sur grâce.

Puisque par l'accomplissement [10]), de sa doctrine, nous tous avons compris [11]) le nouveau culte au lieu de [12]) l'ancien.

17. Car la loi a été donnée par Moïse ; mais la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.

Car [13]) c'est par Moïse que la loi est donnée, et le culte de Dieu par les actes nous vient de Jésus-Christ.

Remarques.

1) Σκηνόω, ῶ — *construire une tente, faire une demeure, commencer à vivre, s'installer*.

2) Δόξα de δοκέω — ANSICHT, *l'opinion, la doctrine*. Δόξα dans ce cas ne peut se traduire ni par *bruit* ni par *gloire*. *La supposition, ce que quelqu'un suppose*, serait le plus exact. Mais comme cette expression s'emploie rarement, je la remplace par le mot *doctrine*.

3) Ὡς ne peut être traduit ici que par *comme* dans le sens *en ce que*. (Nous le traduisons par *du*) (N. d. T.)

4) Μονογενής, outre les significations *né, seul, unique*, signifie encore : *de même genre, égal par l'essence à quelqu'un* ; EINES GESCHLECHTS ; μόνος dans ce cas ne signifie pas *unique*, mais *un*, comme dans plusieurs mots analogues. Par exemple μονοχρόνος : signifie en même temps μονολόγος : — qui parle seul. Dans l'Évangile de Jean, ce mot n'est employé que quatre fois : 1° dans le cas présent : 2° « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils monogène qui est dans le sein du Père » (Jean, I, 18), ; 3° « Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils monogène afin que quiconque croit en lui ne périsse point, et ait la vie éternelle » (Jean, III, 16) ; et 4° « Car celui qui croit en lui ne sera point condamné ; mais celui qui ne croit point est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils monogène de Dieu » (Jean, III, 18). Les quatre fois, ce mot est employé dans le même sens de monogénéité.

5) Παρά. Dans plusieurs passages de Jean, les prépositions sont employées dans le sens du verbe : tel est πρός dans le premier verset et ici παρὰ qui signifie *provenant de*. De même que παρά Θεοῦ signifie *descendant de Dieu*.

6) Au lieu de πλήρης, on trouve dans certaines copies πλήρη, c'est-à-dire l'accusatif, et se rapportant à δόξα et non à λόγος et signifiant *parfait, plein, terminé*. Le génitif χὰριτος et ἀληθείας peut dépendre de πλήρη et de δόξα. Dans les deux cas le sens est le même : l'entendement que la doctrine nous a donné est-il tout à fait parfait, ou la doctrine de l'entendement était-elle réalisée complètement ? Je préfère rapporter à δόξα et non à λόγος parce que δόξα dans la variante la plus ancienne, que j'adopte, est placé après et semble répété exprès.

7) Χάρις, signifie : 1, charme, agrément, amabilité, beauté ; 2, bienveillance ; 3, reconnaissance ; 4, tout ce qui provoque la reconnaissance ; 5, don, sacrifice, CULTE.

Dans ce passage je traduis χάρις par *culte de Dieu* parce que dans le verset 16, il est dit que Christ nous a donné χάριν ἀντί χάριτος, c'est à dire une χάρις au lieu de l'autre. Or une χάρις est la loi de Moïse, c'est-à-dire la loi du culte de Dieu ; donc χάρις du Christ, c'est le culte de Dieu selon la doctrine du Christ.

8) Ἀλήθεια — *vérité, réalité, actualité*. Si l'on traduit par réalité, pour rendre cette conception, il faut user de périphrase et dire : *par les œuvres* ; j'emploie cette expression. Mais si l'on prend l'ordre canonique des mots, à savoir : « Et la Parole a été faite chair et a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons vu sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils unique venu du Père », la traduction sera celle-ci : Et l'entendement s'installa parmi nous, l'entendement du culte parfait de Dieu, par la vérité (ou par les œuvres) et nous avons compris sa doctrine, comme la doctrine *du fils monogène* descendant du Père.

9) Le verset 15, sur Jean-Baptiste, frappe par son inutilité et son manque de sens, même au point de vue philologique.

Dans le verset 14, il s'agit de la gloire la plus parfaite, ou de la doctrine de la grâce, ou du culte de Dieu. Dans le verset 16 le même mot πλήρης — sous la forme substantive πλήρωμα — continue l'exposé postérieur sur la grâce, et tout d'un coup, au milieu de ces versets, il est question du témoignage de Jean-Baptiste, sans aucun lien ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Ce verset ne rentre pas dans l'exposition et doit être imprimé en petits caractères, comme supplément.

10) πλήρωμα signifie : *plénitude, perfection, accomplissement*. Je le traduis par *accomplissement*, puisqu'indûment tout ce passage de Jean, qui parle de la signification de la doctrine de Jésus-Christ envers la loi de Moïse, se trouve étroitement lié (et paraît l'expliquer) au verset 17 du chapitre V de Matthieu où ce même mot πληρῶσαι est employé dans le sens d'accomplissement : οὐκ ἠλθον καταλῦσαι τόν νόμον ἀλλά πληρῶσαι.

11) Λαμβάνω signifie *accepter* et *comprendre* c'est-à-dire *prendre en soi* — ἐν σοί λαμβάνειν. *Comprendre* traduit parfaitement.

12) Ἀντί a tout à fait la signification du latin PRO. Les Allemands l'ont traduit par « ÜBER » : GNADE ÜBER GNADE, et les Français par « SUR » et « APRÈS » : GRÂCE SUR GRÂCE, ET APRÈS GRÂCE comme traduit Reuss, traduction que rien ne justifie. Seule la traduction anglaise, à cause de la particularité de la préposition FOR — FOR GRACE — rend peut-être le sens « *au lieu de* ».

13) Ὅτι se trouve dans toutes les anciennes copies, et signifie *car*.

Pour les versets 16 et 17, je m'écarte de la traduction ordinaire. Ces écarts se justifient par les exigences de la langue, la clarté du sens et la concordance stricte avec ce qui précède. De même que pour la traduction des mots λόγος par : *la parole*, et γίγνομαι par : je crée, de même maintenant pour traduire les mots δόξα — la gloire, μονογενής ? — *seul*, la préposition ἀντί — *au-dessus, sur*, ὦς, QUASI, ALS, χάρις ? — *grâce* et le verbe λαμβάνειν, dans ce passage, par *recevoir*, que l'on ne me demande pas d'explications, mais que l'on s'adresse aux traducteurs anciens. Seul le désir de substituer des mots exprimant une opinion préconçue pouvait amener les traducteurs à donner de ce passage une traduction aussi peu conforme à la langue, et en même temps aussi obscure.

Δόξα signifie *dogme, doctrine, croyance*, ce n'est qu'en certains cas très rares qu'il signifie *gloire*, et encore dans le sens que lui attribue le peuple russe, *la réputation*.

Dans ce passage, l'Église a traduit δόξα par : GLORIA, HERRLICHKEIT, *gloire*. Mais le sens de ce mot n'est pas applicable à l'entendement, c'est pourquoi l'Église attribue au mot *gloire* cette signification de doctrine, de croyance, qu'il a parfois, et c'est pourquoi elle dit : « Mais nous avons vu sa *gloire*, une gloire telle qu'est celle du fils unique », comprenant par le mot *gloire*, pas tout à fait GLOIRE mais quelque autre chose. Souvent l'Église emploie le mot *gloire* dans le sens de *doctrine*, de *croyance*, comme par exemple dans l'expression : Ὀρθὴ δόξα, (orthodoxe). Je mets doctrine au lieu de gloire, comme plus exact, mais je suis prêt à laisser le mot *gloire* si on lui attribue le

sens de *croyance*. La signification μονογενής — *monogène, de même espèce* est confirmée par la version de ce passage dans Origène. Là il est dit : ἀληθῶς μονογενής ὡς παρὰ πατρός, c'est-à-dire, véritablement né tel que le Père. Παρὰ πατρός n'est que l'explication de ce que signifie — μονογενής *tout à fait pareil, comme du Père*.

Χάρις est traduit par les mots GRATIA, GRÂCE, GNADE. Les deux premiers — GRATIA et GRÂCE — signifient *le charme*. Mais, bien que traduits ainsi, ces mots ne sont pas compris dans le sens qu'ils ont reçu ultérieurement. De même le mot GNADE qui signifie la grâce, n'est pas compris dans ce sens mais dans un autre qui lui fut donné après. Il en va de même avec le mot russe *blagodat* (grâce) qui signifie le *don gracieux* ; il est entendu non dans le sens de don gracieux, mais dans le sens qui lui fut attribué postérieurement.

Mais si l'on attribue au mot Χάρις le sens de grâce, comme l'entend l'Église, le verset 8, où il est dit : « Grâce sur grâce » annihile ce sens. « Grâce sur grâce » signifie que l'ancienne grâce est remplacée par la nouvelle. Or cette signification est contraire au sens de l'Église. Les traducteurs ont donc été obligés de changer le sens de la préposition ἀντί, sur laquelle est basé tout le sens, et, tout à fait arbitrairement, l'ont traduit par : SUR, ÜBER, FOR. Grâce à ce changement on a obtenu le sens qui était nécessaire ; que c'est précisément du Christ que nous avons reçu l'adjuvant de la grâce. Mais avec cette traduction arbitraire l'explication de tout le passage, et surtout du verset 16, est devenue encore plus difficile. Il est dit : « De sa plénitude nous avons reçu grâce sur grâce », et on explique ces paroles en disant que nous avons reçu de Jésus-Christ un supplément à la grâce reçue par Moïse. Mais ensuite, on dit que la loi est donnée par Moïse, et la grâce et la vérité par Jésus-Christ, c'est-à-dire que la grâce et la vérité sont opposées à la loi de Moïse.

La difficulté de la traduction de ce passage tient à ce que dans le verset 14 il était dit ; « Que l'entendement est devenu la chair… et nous avons vu sa doctrine, ou sa gloire, telle qu'est celle du Fils monogène du Père, plein (comme le comprend l'Église) de Χάρις et de *vérité*. On a beau entendre n'importe comment Χάρις, jusqu'ici il est clair que λόγος était plein de Χάρις et de *vérité*. Mais dans le verset 16, qui commence par ὅτι, il est dit : « Parce que nous avons reçu de la plénitude de Jésus-Christ Χάρις au lieu de, ou pour, Χάρις », et l'on ne dit rien de la vérité, tandis qu'au commencement, il était dit que lui, Christ, était plein de Χάρις et de vérité. De nouveau, dans le verset 17 on dit que Χάρις et la vérité sont de Jésus-Christ. S'il n'y avait pas le verset 16, on pourrait à la rigueur établir un lien : λόγος était plein de Χάρις et de vérité (bien qu'on dise très

maladroitement : au lieu de nous *a enseigné*, nous *a donné* Χάρις et vérité, *qu'il en était plein*. S'il est plein de Χάρις et de vérité, ce qui est dit dans le verset 16 : que la loi est donnée par Moïse, mais non pas Χάρις et la vérité, est tout à fait clair. Mais Χάρις et la vérité sont données par Jésus-Christ ; et le verset 15, qui paraît établir le lien entre les versets 14 et 17, le brise complètement. Si même on traduit (ce qui est impossible) ἀντί par *sur* et Χάρις par *grâce sur grâce*, en comprenant par la première grâce la loi de Moïse, il demeure incompréhensible pourquoi, dans le verset 17, il est dit que la grâce et la vérité sont données par Jésus-Christ. On aurait dit le *supplément* de la grâce, et non la grâce et la vérité. Pour donner un sens à ce passage il faut traduire Χάρις par *culte de Dieu* et ἀλήθεια par *acte, œuvre*. Le sens est alors que la doctrine parfaite du culte de Dieu par les œuvres, nous est donnée par Jésus-Christ, parce que c'est de sa perfection que nous avons reçu le culte joyeux, libre, vital, au lieu des moyens extérieurs de servir Dieu. La loi nous est donnée par Moïse, mais le culte de Dieu au moyen des œuvres, nous est donné par Jésus-Christ.

Dans les versets précédents, on dit comment se manifesta l'entendement dans le monde et dans les hommes. Les hommes pouvaient, ayant reconnu l'entendement comme base de leur vie, devenir les fils de Dieu, retenir en eux l'entendement. Maintenant on dit comment cela s'accomplit dans le monde. L'entendement est devenu chair et s'est installé en nous. Ces paroles liées au verset 17, où il est dit que la nouvelle doctrine nous est donnée par Jésus-Christ, ne sauraient être comprises autrement que rapportées à Jésus-Christ.

La doctrine est en cela même que, comme il est dit plus haut, elle donne la vraie vie, en se reconnaissant comme fils de Dieu, pareil à Lui. Ces paroles, d'après le sens de tout ce qui précède, signifient que la base de la doctrine de Jésus-Christ est celle que la vie provient de l'entendement et qu'elle est semblable à lui. Plus loin on dit que cette doctrine est la doctrine parfaite, précise, du culte de Dieu par les actes. Cette doctrine est parfaite et finie parce qu'à la doctrine du culte par la loi elle ajoute celle du culte par les œuvres.

Toute la doctrine suivante — comme chez Jean sur les rapports du Père envers le Fils, comme chez Matthieu et d'autres évangélistes — que Christ est venu non pour changer la loi mais pour l'exécuter, et beaucoup d'autres choses, — confirme nettement l'exactitude de ce sens.

Dans le verset 14, il est dit que la doctrine de Jésus-Christ comme

du fils pareil au Père, est une doctrine parfaite sur le culte de Dieu par les actes.

Le sens des versets sera donc celui-ci : *Chez Jésus-Christ l'entendement s'est uni à la vie, et il a vécu parmi nous, et nous avons compris sa doctrine, en ce que la vie provient de l'entendement et est pareille à lui comme le fils provient du père et est pareil à lui. Nous avons reçu la doctrine définie du culte de Dieu par les actes, parce que, selon Jésus-Christ nous avons tous compris le nouveau culte de Dieu, au lieu de l'ancien, puisque c'est par Moïse que nous a été donnée la loi, et quant au culte de Dieu par les actes, il nous est révélé par Jésus-Christ.*

EN QUOI CONSISTAIT L'ENTENDEMENT DE JÉSUS-CHRIST

Θεὸν οὐδείς ἑώρακεν πώποτε ὁ μονογενής υἱὸς ὁ ὢν εἰς τόν χόλπον τοῦ παρός ἐκεῖυος ἐξηγήσατο.

Jean, I, 18. Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a fait connaître.

Personne ne comprenait [1]) Dieu et ne le comprendrait jamais, le fils monogène étant [2]) dans [3]) le cœur [4]) de son Père, il a indiqué le chemin [5]).

Remarques.

1) Ὁρόω, *voir, comprendre, connaître directement*. Ici il y a PERFECTUM c'est pourquoi cela signifie : *ne comprenait et ne comprendrait jamais*.

2) Ὢν, la traduction la plus exacte est celle du participe, indiquant que lui seul étant dans le Père, montre le chemin.

3) Εἰς signifie le mouvement en quelque chose. Il y a εἰς, non ἐν, précisément parce que ὁ ὢν εἰς est celui qui se trouve toujours dans le Père, comme s'il avait le désir d'être dans le cœur, dans le milieu du Père.

4) Κόλπον — la *poitrine*, le *giron*. Être dans la poitrine, dans le giron, dans le cœur, signifie que l'un est enfermé dans l'autre, s'y trouve.

5) Ἐξηγέομαι, a le sens de *raconter, guider, indiquer le chemin*.

Les mots « personne n'a jamais vu Dieu », outre leur signification générale, ont encore ce sens particulier qu'ils nient la représentation juive de Dieu, vu au mont Sinaï et dans le buisson.

S'il pouvait subsister encore le moindre doute sur la signification exacte et logique des paroles du premier verset : que l'entendement est devenu Dieu, alors ce verset 18, n'admettant aucune fausse interprétation, dit que nous ne pouvons pas parler de Dieu, que nous ne le comprenons pas, qu'il n'y a pas et ne peut être d'autre Dieu que celui que nous découvre le Fils de Dieu par l'entendement de la vie, si elle se renferme dans la recherche de cet entendement. Personne n'a jamais vu ni compris Dieu. Seul le fils monogène, qui était dans le cœur de son père, a indiqué le chemin. Le fils signifie la vie, l'homme vivant, comme il est dit dans le verset 3. « Tout ce qui est né est né de l'entendement », et dans le verset 4 : « qu'en lui est la vie », et dans les versets 12, 13 : « les fils de Dieu sont ceux qui ont reconnu qu'ils sont nés de l'entendement. » *Le fils monogène* signifie pareil à Dieu. *Étant dans le cœur de son père*, cela signifie que la vie, l'homme vivant, étant dans le cœur, c'est-à dire se confondant avec l'entendement, lui indique seulement le chemin, mais ne le manifeste pas.

Le sens du verset est le suivant : *Personne n'a vu Dieu et ne le verra jamais. Ce n'est que la vie dans l'entendement qui indique le chemin vers Lui.*

L'ANNONCIATION DU BIEN PAR JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU

Introduction.

Cette annonciation est écrite pour que les hommes croient que Jésus-Christ est le fils de Dieu, et par cette foi même reçoivent la vie (Jean, XX, 31).

Personne n'a jamais connu ni ne connaîtra Dieu ; tout ce que nous savons de Dieu, nous le savons parce que nous avons l'entendement. C'est pourquoi le vrai commencement de tout, c'est l'entendement. (Ce que nous appelons Dieu, c'est l'entendement. L'entendement c'est le commencement de tout, c'est le vrai Dieu) (Jean I, 1, 2).

Sans l'entendement rien ne peut-être : tout provient de l'entendement. Dans l'entendement est la force de la vie. De même que la lumière nous révèle toute la diversité des choses, de même c'est l'entendement seul qui nous révèle toute la diversité de la vie ou la vie elle-même. L'entendement est le commencement de tout (Jean, I,

3, 4).

Dans le monde la vie n'embrasse pas tout. Dans le monde la vie se manifeste comme la lumière dans les ténèbres. La lumière éclaire tant qu'elle brille, et l'obscurité ne retient pas la lumière et reste l'obscurité, de même dans le monde la vie se manifeste parmi la mort et la mort ne retient pas la vie, mais reste la mort (Jean, I, 5).

La source de la vie — l'entendement — était dans le monde et en chaque homme vivant. Mais les hommes vivants, seulement parce qu'en eux était l'entendement, ne comprenaient pas qu'ils provenaient de l'entendement (Jean, I, 9, 10).

Ils ne comprenaient pas que l'entendement leur donnait la possibilité de se confondre avec lui, puisqu'ils étaient nés, non de la chair mais de l'entendement. L'ayant compris et croyant en leur filiation envers l'entendement, les hommes pouvaient avoir la vraie vie (Jean, I, 12, 13).

Mais les hommes ne l'ont pas compris, et la vie dans le monde était comme la lumière dans les ténèbres. Dieu, le commencement de tout commencement, personne ne l'a jamais connu ni ne le connaîtra ; ce n'est que la vie dans l'entendement qui indique le chemin vers lui (Jean, I, 18).

Mais voilà que Jésus-Christ vivant parmi nous a manifesté l'entendement en chair, en cela que la vie est provenue de l'entendement et qu'elle est pareille à lui, de même que le fils provient de son père, et lui est pareil. En regardant sa vie nous avons compris la doctrine absolue du culte de Dieu par les actes, et à cause de sa perfection, nous avons compris le nouveau culte, au lieu de l'ancien. Moïse a donné la loi, mais le culte par les actes nous est donné par la vie de Jésus-Christ. Personne n'a vu Dieu et ne le verra jamais, ce n'est que le fils de Dieu en l'homme qui indique le chemin vers Lui.

1. ↑ NOTE TRÈS IMPORTANTE. — Pour la plus grande commodité du lecteur, nous adopterons la division de chaque page en deux colonnes, pour la traduction des textes grecs.

   La colonne de gauche contient la traduction couramment admise des Évangiles.

   La colonne de droite contient la traduction de Tolstoï. (N. d. T.)

CHAPITRE PREMIER

L'INCARNATION DE L'ENTENDEMENT

La naissance et l'enfance de Jésus-Christ.

Luc, chapitre I, versets 5-25.

Dans ces versets sont racontés les événements merveilleux qui se rapportent à la naissance de Jean-Baptiste, et qui n'ont rien de commun non seulement avec la doctrine de Jésus-Christ et l'annonciation du bien, mais avec Jésus-Christ lui-même. De sorte que ces événements, de quelque façon qu'on les comprenne, ne peuvent en rien modifier le sens de la doctrine de Jésus-Christ.

Luc, I, 26-79.

Ces versets exposent les événements miraculeux qui précédèrent la naissance de Jésus-Christ ; ils sont associés à d'autres événements également miraculeux et étrangers à la doctrine, qui ont accompagné la naissance de Jésus-Christ.

Matthieu, I 1-17, et Luc, III, 23-28.

Dans ces versets sont exposées deux généalogies de Jésus Christ. Si même ces généalogies étaient d'accord entre elles, comme elles n'ont aucun rapport avec la doctrine, elles ne peuvent en rien lui ajouter quelque chose ou la diminuer, de quelque manière du reste qu'on les interprète. C'est pourquoi tous les versets cités doivent être rapportés au supplément.

Τοῦ δὲ Ἰησοῦ χριστοῦ ἡ γένεσις οὕτως ἦν. Μνηστευθείσης τῆς μητρὸς αὐτοῦ Μαρίας τῷ Ἰωσήφ, πρίν ἤ συνελθεῖν αὐτοὺς εὑρέθη ἐν γαστρί ἔχουσα ἐκ πνεύματος ἁγίου. Ἰωσήφ δέ ὁ ἀνήρ αὐτῆς

δίκαιος ὢν καὶ μὴ θέλων αὐτὴν δειγματίσαι, ἐβουλήθη λάθρα ἀπολῦσια αὖτήν. Ταῦτα δέ αὐτοῦ ἐνθυμηθέντος ἰδού ἄγγελος Κυρίου κατ' ὄναρ ἐφάνη αὐτῷ λέγωὺ Ἰωσήφ νιός Δανείδ, μή φοβηθῆς παραλαβεῖν Μαρίαν τήν γυναῖκά σου, τό γάρ ἐν αὐτῆ γεννηθὲν ἐκ πνεύματός ἐστιν ἁγίου πνευματός ἐστιν ἁγίου τέξεται δέ υἱόν καὶ καλέσεις τύ ὄνομα αὐτοῦ Ἰησοῦν, αὐτός γάρ σώσει τόν λαόν αὐτοῦ ἀπό τῶν ἁμαρτιῶν αὐτῶν.

Ἐγερθεὶς δέ ὁ Ἰωσήφ ἀπό τοῦ ὕμνου ἐποίησεν ὠ προσέταξεν αὐτῷ ὁ ἄγγελος Κυριου καὶ παρέλαβεν τήν γυναῖκα αὐτοῦ, καὶ οὐκ ἐγινωσκεν αὐτήν ἕως (οὗ) ἔτεκεν υἱόν καὶ ἐκάλεσεν τό ὄνομα αὐτοῦ Ἰησοῦν.

Matthieu, I, 18. Or la naissance de Jésus-Christ arriva ainsi : Marie, sa mère, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit, avant qu'ils fussent ensemble.

La naissance de Jésus-Christ arriva de la façon suivante : sa mère, mariée à Joseph, avant d'être à lui, se trouvait déjà enceinte.

19. Alors Joseph, son époux, étant un homme de bien, et ne voulant pas la diffamer, voulut la quitter secrètement.

Joseph, son époux, était un homme de bien ; il ne voulut pas la diffamer, et songea à la laisser partir sans scandale.

20. Mais comme il pensait à cela, un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains point de prendre Marie pour ta femme : car ce qu'elle a conçu est du Saint-Esprit.

Tandis qu'il réfléchissait à cela, il eut un rêve : un envoyé de Dieu parut devant lui et lui dit : Ne crains pas de prendre Marie pour ta femme, car ce qui naîtra d'elle naîtra du Saint-Esprit [1]).

21. Et elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus ; car

Et elle mettra au monde un fils, et tu le nommeras Jésus, ce

c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.	qui signifie Sauveur, car il sauvera les hommes de leurs péchés.
24. Joseph donc, étant réveillé de son sommeil, fit comme l'ange du Seigneur lui avait commandé, et il prit sa femme.	Étant éveillé, Joseph fit ce que lui avait ordonné l'ange de Dieu ; il l'accepta comme femme.
25. Mais il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son fils premier-né, et il lui donna le nom de Jésus.	Mais il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eut mis au monde son premier fils qu'elle appela Jésus.

Remarques.

1) Les paroles « du Saint-Esprit », dans ce passage signifient la naissance d'en haut, cette même naissance qui, d'après l'entretien avec Nicodème, est propre à chaque homme. Les versets 22 et 23 affirment que la naissance de Jésus était l'accomplissement de la prophétie. Cette prophétie est contestable au dernier degré et non seulement ne confirme pas mais infirme la thèse de l'auteur.

Voici le sens des versets :

Il y avait une jeune fille, Marie. Cette fille devint enceinte, on ne sait de qui. Son époux, qui avait été fiancé avec elle avant cela, eut pitié d'elle et cacha sa honte, l'accepta. C'est d'elle et d'un père inconnu que naquit un garçon auquel on donna le nom de Jésus (c'est ce Jésus qui était l'entendement en chair, c'est lui qui a montré au monde Dieu, que personne ne connaissait ni ne connaît). Ce Jésus était ce Jésus, fils de Dieu, qui a donné au monde la doctrine de laquelle parle Jean et qui est exposée dans les Évangiles.

Luc, II, 1-12.

Matthieu, II, 1-12.

Luc, II, 22-38.

Matthieu, II, 13-23.

Luc, II, 39.

Dans ces versets sont décrits la naissance de Jésus-Christ, et son voyage avec sa mère, voyage accompagné d'événements miraculeux et de prophéties.

Ces versets ne contiennent rien qui se rapporte à la doctrine de Jésus, ni même aux événements qui pouvaient avoir de l'influence sur elle. L'explication de ce chapitre est la suivante : ce sont des légendes qui se sont formées, comme elles se forment maintenant autour de l'enfance d'un personnage dont l'importance est devenue très grande après sa mort. Le but de ce chapitre est d'attribuer la plus grande importance à la personne par les miracles et les prophéties. Le ton vulgaire de ces descriptions, surtout chez Luc, qui rappelle plus les légendes apocryphes, frappe par sa dissonnance avec d'autres passages des mêmes livres. On ne peut se représenter l'homme qui, ayant parfaitement compris la doctrine exposée dans l'introduction de Jean, accepterait les légendes sur la naissance. L'un exclut l'autre. Pour celui qui a compris l'importance du fils de Dieu, comme fils de l'entendement, ainsi qu'il est expliqué dans l'introduction, pour celui-ci, les récits sur les événements qui précédèrent la naissance de Jean et celle de Jésus-Christ et sur la naissance elle-même et sur les circonstances postérieures, ne peuvent être compris, et, principalement sont inutiles. Celui qui attribue un sens et une importance à la naissance miraculeuse de Jésus, né de la Vierge et du Saint-Esprit comme époux, évidemment n'a pas compris la signification du fils de l'entendement. Tout ce passage ne tend qu'à justifier la naissance honteuse de Jésus-Christ. On dit que Jésus-Christ était l'entendement, que lui seul a montré Dieu, et ce même Jésus-Christ est né d'une fille, dans les conditions qui sont jugées les plus honteuses.

Tous ces chapitres tendent à justifier le point de vue humain de cette naissance honteuse. La naissance honteuse, et l'ignorance dans laquelle est Jésus au sujet de son véritable père, c'est l'unique point de quelque importance pour l'exposé ultérieur de la doctrine de Jésus-Christ.

Τὸ δέ παιδίον ηὔξανεν καὶ ἐκραταιοῦτο πληρούμενον σοφία, καί χάρις Θεοῦ ἦν ἐπ' αὐτό.

Καὶ ἐπερούοντο οἱ γονεῖς αὐτοῦ καὶ ἔτος εἰς Ἰερουσλήμ τῆ ἑορτῆ τοῦ πάσχα. Καὶ ὅτε ἐγένετο ἐτῶν δώδεκα, ἀναβαινόντων αὐτῶν κατά τὸ ἔθος τῆς ἑορτῆς καὶ τελειωσάντων τάς ἡμέρας, ἐν τῷ ὑποστρέφειν αὐτοὺς ὑπέμεινεν Ἰησοῦς ὁ παῖς ἐν Ἰερουσαλήμ,

καὶ οὐκ ἔγνωσαν οἱ γονεῖς αὐτοῦ. νομίσαντες δέ αὐτόν εἶναι -ἐν τῇ συνοδίᾳ ἦλθον ἡμέρας ὁδόν καὶ ἀνεξήτουν αὐτόν ἐν τοῖς συγγενεῦσιν καὶ τοῖς γνωστοῖς, καὶ μή εὑρόντες ὑπέστρεψαν εἰς Ἰερουσαλὴμ ἀναζητοῦντες αὐτόν. καὶ ἐγένετο μετά ἡμέρας τρεῖς εὗρον αὐτόν ἐν τῷ ἱερῷ καθεζόμενον ἐν μέσῳ τῶν διδσκάλων καὶ ἀκούοντα αὐτων καὶ ἐπερωτῶντα αὐτοὺς· ἐξισταντο δέ πάντες οἱ ἀκούοντες αὐτοῦ ἐπί τῇ συνέσει καὶ ταῖς ἀποκρισεσιν αὐτοῦ. καὶ ἰδόντες αὐτὸν ἐξεπλάγησαν, καὶ εἶπεν πρός αὐτόν ἡ μήτηρ αὐτοῦ. Τέκνον, τί ἐποίησας ἡμῖν οὕτως ; ἰδού ὁ πατήρ σου καὶ ἐγώ ὀδυνώμενοι ζητοῦμέν σε. καὶ εἶπεν πρός αὐτοὺς. Τί ὅτι ἐζύτεῖτε με ; οὐκ ἤδειτε ὅτι ἐν τοῖς τοῦ πατρός μου δεί εἶναι με ; καὶ αὐτοί οὐ συνῆκαν τὸ ῥημα δ' ἐλάλησεν αὐτοῖς. καὶ κατέβη μετ' αὐτῶν καὶ ἦλθεν εἰς Ναζαρέτ, καὶ ἦν ὑποστασσόμενος αὐτοῖς. καὶ ἡ μῆτρηρ οὐτοῦ διετήρει πάντα τά ῥήματα ἐν τῇ καρδὶα αὐτῆς. Καὶ Ἰησοῦς προέκοπτεν τῇ σοφία καὶ ἡλικία καὶ χάριτι παρά Θεῷ καὶ ανθρώποις.

Luc, II, 40. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse ; et la grâce de Dieu était sur lui.

L'enfant grandissait et devenait plus fort en esprit, et sa raison augmentait et la grâce de Dieu était sur lui.

41. Or, son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque.

Ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la fête de Pâque.

42. Et quand il eut atteint l'âge de douze ans, ils montèrent à Jérusalem selon la coutume de la fête.

Quand Jésus eut douze ans, ses parents vinrent à Jérusalem comme d'ordinaire, pour la fête.

43. Lorsque les jours de la fête furent achevés, comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem : et Joseph et sa mère ne s'en aperçurent point.

La fête étant terminée, le moment vint pour eux de retourner à la maison, et l'enfant Jésus resta à Jérusalem, et Joseph et la mère de Jésus ne le remarquèrent point.

44. Mais pensant qu'il était en la compagnie de ceux qui faisaient le voyage avec eux, ils marchèrent une journée ; et ils le cherchèrent parmi leurs parents et ceux de leur connaissance :

Ils pensèrent qu'il était avec des camarades, et ayant fait toute une journée de chemin, ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances.

45. Et ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher.

Ils ne le trouvèrent pas et retournèrent à Jérusalem pour le chercher.

46. Et au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et leur faisant des questions.

Ils le trouvèrent dans le temple, il était assis parmi les maîtres, les interrogeant et les écoutant.

47. Et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de sa sagesse et de ses réponses.

Et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de son intelligence et de ses paroles.

48. Quand Joseph et Marie le virent, ils furent étonnés, et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi as-tu agi ainsi avec nous ? Voici ton père et moi qui te cherchions, étant fort en peine.

Ses parents le virent et s'étonnèrent, et sa mère lui dit : Mon fils, que nous as-tu fait ? Voilà, ton père et moi, nous étions désespérés en te cherchant.

49. Et il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon père ?

Et il leur dit : Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas que je dois être dans la maison du Père ?

50. Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.

Et ils ne comprirent point ce qu'il leur disait.

51. Il s'en alla ensuite avec eux, et vint à Nazareth ; et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur.	Et il s'approcha d'eux et alla avec eux à Nazareth, et il leur obéissait, et sa mère enfermait dans son cœur toutes ses paroles.
52. Et Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes.	Et Jésus croissait en âge, en sagesse et en grâce envers Dieu et les hommes [1]).

Remarques.

1) Tous ces versets étant traduits sans altération du sens n'exigent pas d'explication.

Καὶ αὐτός ἦν Ἰησοῦς ἀρχομενος ὡσεὶ ἐτων τριάκοντα, ὢν υἱός, ἐνομὶζετο, Ἰωσήφ.

Luc, III, 23. Et Jésus était alors âgé d'environ trente ans, et il était, comme on le croyait, fils de Joseph, fils d'Héli.	Et Jésus avait environ trente ans et on le croyait fils de Joseph [1]).

Remarques.

1) Nous plaçons ici le verset 23 du chapitre III, pour la suite de l'exposition. Les versets sur Jean-Baptiste seront examinés en leur temps.

Le sens des versets précités est celui-ci :

En général, de l'enfance de Jésus on dit seulement qu'il grandit sans père, qu'il était d'une intelligence au-dessus de son âge, de sorte qu'on voyait qu'il était aimé de Dieu. De toute son enfance on ne raconte qu'un incident : comment il se perdit une fois que Marie et Joseph étaient allés à la fête, à Jérusalem, et comment on le retrouva au

temple avec les maîtres. Il écoutait, interrogeait, et tous étaient étonnés de ses réponses.

Sa mère lui reprocha de s'être éloigné d'eux et de les obliger à le chercher. Il leur répondit :

— Pourquoi m'avez vous cherché ? Ne savez-vous donc pas où il faut chercher chaque homme ? Dans la maison de son père. Moi, je n'ai pas de père, homme, alors mon père c'est Dieu. Le temple est la maison de Dieu ; dans le temple vous deviez me trouver.

Ce récit, outre qu'il indique l'intelligence extraordinaire de Jésus enfant, montre encore, avec une clarté particulière, la marche naturelle de la pensée d'un enfant intelligent, abandonné, qui voit autour de lui des enfants dont chacun a un père charnel, et qui lui-même, ne connaissant pas son père charnel, se reconnaît pour père le commencement de tout, Dieu. L'idée que Dieu est le père de tous les hommes était exprimée dans les livres juifs, Malachie, II, 10 : N'avons-nous pas tous un même Père ? Un seul Dieu fort ne nous a-t-il pas créés ?

Ἐγένετο Ἰωάννης ὁ βαπτίζων ἐν τῇ ἐρήμῳ κηρύσσων βάπτισμα μετανοὶας εἰς ὄφεσιν ἁμαρτιῶν.

Marc, I, 4. Jean baptisait dans le désert, et prêchait le baptême de repentance pour la rémission des péchés.

Est paru dans le désert Jean le Baigneur [1]), il prêchait le bain comme signe [2]) de la rénovation de la vie [3]), comme signe de la délivrance des erreurs [4])

Remarques.

1) Βαπτίζω — je baigne, je fais l'ablution. Je préfère l'expression baigner à baptiser, puisque le baptême a reçu dans l'Église la signification de sacrement et n'exprime pas l'action elle même du verbe Βαπτίζω.

2) Εἰς. Je traduis *comme signe*, traduction très fréquente de cette

expression, puisque le sens *en* n'est pas ici acceptable.

3) Μετάνοια — littéralement *réflexion, changement de pensée*. « Repentir » traduirait bien si ce mot n'avait pas une signification ecclésiastique particulière. J'emploie le mot *rénovation*.

4) Ἁμαρτία signifie le péché, mais non dans le sens du péché religieux, le péché en sens d'erreur. C'est pourquoi je traduis par ce mot.

Αὐτός δέ ὁ Ἰωάννης εἶχεν τὸ ἔνδυμα αὐτοῦ ἀπὸ τριχῶν καμὴλου καὶ ζὼνην δερματίνην περὶ τὴν ὀσφὺν αὐτοῦ, ἡ δέ τροφή ἦν αὐτοῦ ἀκρίδες καὶ ἠελι ἄγριον.

Matthieu, III, 4. Or, ce Jean avait un habit de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins ; et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage.

L'habit de Jean était de poil de chameau ; il était ceint d'une courroie, et il se nourrissait de sauterelles et du suc des plantes [1]).

Remarques.

1) Les savants supposent que par miel sauvage il faut entendre la résine des arbres. Pour être plus clair, et exprimer la même sévérité du jeûne, je traduis par *suc des plantes*.

Ἀρχὴ τοῦ εὐαγγελὶου Ἰησοῦ Χριστοῦ (υἱοῦ Θεοῦ).

Καθώς γέγραπται ἐν τῷ Ἡσαὶα τῷ προφὴτη Ἰδοὺ ἀποστέλλω τόν ἄγγελὸν μου πρὸ προσώπου σου, ὅς κατασκευάσειν τὴν ὁδόν σου·

Marc, I, 1. Le commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Le commencement de l'annonciation du bien de Jésus-Christ, fils de Dieu, était ainsi [1]),

2. Conformément à ce qui est écrit dans les prophètes : Voici, j'envoie mon messager devant ta face, qui préparera le chemin devant toi. Malachie, III, 1.

comme il est écrit chez les prophètes : Voici, j'envoie mon messager pour qu'il me prépare la route. (Malachie, III, 1.)

Remarques.

1) Pour lier les mots : *le commencement de l'annonciation* à ceux-ci : *comme il est écrit chez les prophètes*, il est nécessaire d'intercaler les mots *était ainsi* ; c'est-à-dire que le commencement de l'annonciation consistait en ce que, conformément aux paroles de certains prophètes, est paru Jean-Baptiste.

Φωνὴ βοῶντος ἐν τῇ ἐρήμῳ Ἑτοιμάσα τὴν ὁδόν Κυριόυ, εὐθείας ποιεῖτε τάς τριβους αὐτοῦ.

Πᾶσα φάραγξ πληρωθήσεται καὶ πᾶν ὄρος καὶ βουνός ταπεινωθήσεται, καὶ ἐσται τά σκολιά εἰς εὐθειας καὶ αἱ τραχεῖαι εἰς ὀλούς λεὶας καὶ ὄψεται πᾶσα σάρξ τό σωτὴριον τοῦ Θεοῦ.

Marc, I, 3. La voix de celui qui crie dans le désert est : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. (Esaïe, XL, 3)

La voix vous fait appel : Préparez dans le désert le chemin du Seigneur, faites léger son chemin [1]).

Luc, III, 5. Toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline sera abaissée, les chemins tordus seront redressés, et les chemins raboteux seront aplanis.

Pour que tout ravin soit comblé, chaque colline, chaque monticule abaissé, pour que toutes les courbes se redressent et que les aspérités s'aplanissent.

6. Et toute chair verra le salut de Dieu. (Esaïe XL, 3-5).

Et tout le monde verra le salut de Dieu.

Remarques.

1) Ce changement de sens, je l'emprunte à l'ouvrage de Reuss : *Les Prophètes*, tome second (1878).

Voici comment il traduit ce passage de l'hébreu :

Une voix crie :
Par le désert frayez le chemin de l'Éternel !
Aplanissez, à travers la lande, une route pour votre Dieu !
Que toute profondeur soit exhaussée,
Que toute montagne, toute colline s'abaisse,
Que ce qui est inégal se change en plaine,
Et les crêtes escarpées en vallons,
Pour que la gloire de l'Éternel apparaisse
Et que tous les mortels ensemble l'aperçoivent !
C'est la bouche de l'Éternel qui l'a dit.

Matthieu III, 1 ; Luc III, 1. Dans ces versets sont exposés des événements historiques qui n'ont rapport ni à Jésus-Christ ni à sa doctrine.

Μετανοείτε, ἤγγικε γάρ ἡ βασιλεὶα τῶν οὐρανῶν.

Matthieu, III, 2. Et disant : Amendez-vous, car le royaume des cieux est proche.

Jean disait : Rénovez-vous, car il est arrivé [1]) le royaume du ciel [2]).

Remarques.

1] ἤγγικε est le parfait, et signifie ce qui est arrivé et arrive

maintenant. Le verbe signifie *approcher*. Au parfait, il indique que le royaume de Dieu s'est déjà tant approché qu'il ne peut plus s'approcher. En effet, selon toutes les prophéties, le royaume de Dieu était dans l'avenir et s'approchait. Et maintenant il est déjà tout à fait proche. C'est pourquoi ἤγγικε doit être traduit dans ce passage par : *il est arrivé, il est venu*.

2) *Le royaume du ciel*. Ces mots ont reçu la signification que leur a donnée l'Église : le royaume composé de tous les croyants, et dont le roi est Jésus-Christ. Évidemment ce n'est pas de ce royaume du ciel que Jean pouvait parler avant Jésus-Christ. Dans la bouche de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ ces paroles devaient avoir une signification accessible à tous les auditeurs d'alors. Le royaume du ciel, pour tous les Juifs qui écoutaient, signifiait *l'avènement de Dieu dans le monde et son règne sur les hommes*, c'est-à-dire ce de quoi sont pleines toutes les prophéties de Zacharie, de Josué, de Malachie, de Joël, de Jérémie. Ce qui distingue les discours de Jean-Baptiste de ceux des autres prophètes, c'est que ces derniers parlaient vaguement du futur royaume de Dieu, tandis que Jean-Baptiste dit que ce royaume est venu et que le règne s'accomplit. Presque tous les prophètes associent à ce règne de Dieu des événements terribles, miraculeux ; seul Jérémie prédisait l'avènement de Dieu dans le monde non par des phénomènes extérieurs, mais par *l'union intérieure de Dieu avec les hommes*. C'est pourquoi l'affirmation de Jean-Baptiste que le royaume du ciel est arrivé, bien qu'aucun événement terrible ne se soit produit, doit être ainsi comprise, *qu'il est arrivé ce royaume de Dieu intérieur que prédisait Jérémie*.

Τὸτε ἐξεπορεὺετο πρὸς αὐτόν Ἰεροσόλυμα, καὶ πᾶσα ἡ Ἰουδαία, καὶ πᾶσα ἡ περίχωρος τοῦ Ἰορδάνου.

Καὶ ἐβαπτίζοντο ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ποταμῷ ὑπ' αὐτοῦ, ἐξομολογούμενοι τάς ἁμαρτίας αὐτῶν.

Ἔλεγεν οὖν τοῖς ἐκπορευομένοις ὄχλοις βαπτιςθῆναι ὑπ' αὐτοῦ Γεννήματα ἐχιδνῶν.

Matthieu, III, 5 (Marc, I, 5). Alors ceux de Jérusalem, et de toute la Judée, et de tout le

Et de Jérusalem, et des villages situés sur le Jourdain et de toute la terre hébraïque, le

pays des environs du Jourdain, venaient à lui.

peuple venait chez Jean.

6. (Marc, I, 5) Et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, confessant leurs péchés.

Et il baignait dans le Jourdain tous ceux qui reconnaissaient leurs erreurs.

Luc, III, 7. Il disait donc au peuple qui venait pour être baptisé par lui : Race de vipères !

Et il disait au peuple [1] : Race de serpents [2] !

Remarques.

1) Chez Matthieu, III, 7, il est dit que les paroles de Jean qui suivent ne s'adressent qu'aux Pharisiens et aux Saducéens. Chez Luc, elles sont adressées à tous. Puisque rien ne mentionne qu'elles se rapportent particulièrement aux Pharisiens et aux Saducéens, la version de Luc est préférable.

2) La légende dit que les serpents pressentent l'incendie et s'enfuient du lieu où il doit s'en produire.

Τὶς ὑπέδειξεν ὑμῖν φυλεῖν ἀπὸ τῆς μελλόυοης ὀργῃς ;

Luc, II, 7. Qui vous a appris à fuir la colère à venir ?

Qui vous a appris à fuir la volonté [1] de Dieu qui vient ?

Remarques.

1) Ὀργή — *l'humeur, l'expression de la volonté*. Je traduis « la volonté de Dieu ».

Ποιήσατε οὖν καρπους ἀξίους τῆς μετανοίας.

Luc, III, 8 (Matthieu, III, 8). Faites donc des fruits convenables à la repentance.

Apportez les fruits selon le changement.

La suite de ce verset : que les Hébreux considèrent Abraham comme leur père, ne se rapporte qu'aux Hébreux et ne contient aucun enseignement ; en outre elle coupe les paroles sur le fruit et l'arbre ; c'est pourquoi je l'omets ici.

Ἤδη δέ καὶ ἡ ἀξίνη πρὸς τὴν ῥίζαν τῶν δένδρων κεῖται πᾶν οὖν δένδρον μή ποιοῦν καρπόν καλόν ἐκκόπτεται καὶ εἰς πῦρ βάλλεται.

Καὶ ἐπηρώτων αὐτόν οἱ ὄχλοι λέγοντες· Τὶ οὖν ποιήσομεν ;

Ἀποκριθείς δὲ λέγει αὐτοῖς. Ὁ ἔχων δῦο χιτῶνας, μεταδότω τῷ μὴ ἔχοντι᾽ καὶ ὁ ἔχων βρώμτα ὁμοίως ποιέιτω.

Ἦλθον δὲ καὶ τελῶναι βαπτισθῆναι· καὶ εἶπον πρὸς αὐτον. Διδάσκαλε, τὶ ποιήσωμεν ;

Luc, III, 9. Or, la cognée est déjà mise à la racine des arbres. Tout arbre, donc, qui ne produit pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu.

La cognée est déjà mise à la racine de l'arbre ; et si l'arbre ne donne pas de bon fruit, on le coupe pour le bois et on le brûle.

10. Alors le peuple lui demanda : Que ferons-nous donc ?

Et le peuple lui demanda : Que devons-nous faire ?

11. Il leur répondit : Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a point ; et que celui qui a de quoi manger en fasse de

Il leur répondit : Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a point, et que celui qui a des pains fasse de même.

même.

12. Il vint aussi des péagers pour être baptisés ; et ils dirent : Maître, que ferons-nous ?

Les adjudicataires [1]) étant venus tandis qu'il baignait, ils lui dirent : Maître, que devons-nous faire ?

Remarques.

1) Τελώνης, le percepteur des impôts. Les impôts étaient donnés à l'adjudication, et les percepteurs étaient les adjudicataires.

Ὁ δέ εἶπεν πρὸς αὐτοὺς· Μηδέν πλέον παρά τὸ διατεταγμένον ὑμῖν πράσσετε. Ἐπηρώτων δὲ αὐτόν καὶ στρατευόμενοι, λέγοντες· Τὶ ποιήσωμεν καὶ ἡμεῖς ; καὶ εἶπε πρυς αὔτούς· Μηδένα διασείσητε, μηδέ συκοφαντήσητε. καὶ ἀρκείσθε τοῖς ὀψωνίοις ὑμῶν.

Luc, III, 13. Et il leur dit : N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné.

Jean leur dit : N'exigez rien au delà de ce qui vous est dû.

14. Les gens de guerre lui demandèrent aussi : Et nous, que ferons-nous ! Il leur dit : N'usez point de violence, ni de tromperie envers personne, mais contentez-vous de votre paye.

Et les gens de guerre lui demandèrent : Que devons-nous faire ? Il leur dit : Ne troublez personne, ne calomniez personne ; soyez contents de votre situation.

D'après Luc, les paroles du verset 15 : que celui qui est plus fort va

dans le monde, sont dites par Jean-Baptiste en réponse à la supposition qu'il est lui-même Christ. Mais ces paroles ne sont que la suite de ce qui a été dit sur la préparation de la voie de celui qui arrive, et elles ne répondent nullement à la question imaginaire s'il est Christ ou non ? Il ne dit point qu'il est Christ ou pas Christ, ni que celui qui le suit est Christ ou non. Même chez Jean il n'y a rien de pareil, c'est pourquoi nous omettons ce verset.

Πολλά μὲν οὖν καὶ ἕτερα παρακαλῶν εὐηγγελίζετο τόν λαόν.

Ἐγώ μὲν βαπτίζω ὑμᾶς ἐν ὕδατι, εἰς μετάνοιαν· ὁ δὲ ὀπίσω μου ἐρχόμενος ἰσχυρότερος μου ἐστὶν, οὗ οὐκ εἶμι ἱκανὸς τά ὑποδήμτα βαστάσαι· αὐτός ὑμάς βαπτίσει ἐν Πνεύματι Ἁγίῳ καὶ πυρὶ.

Ἐγώ ἐβάπτισα ὑμᾶς ὕδατι· αὐτός δὲ βαπτίσει ὑμᾶς Πνεύματι Ἁγίῳ.

Luc, III, 18. Il adressait encore plusieurs autres exhortations au peuple, en lui annonçant l'évangile.

Et il annonçait encore beaucoup d'autres choses sur le vrai bien, en appelant le peuple.

Matthieu, III, 11. Pour moi, je vous baptise d'eau pour vous porter à la repentance, mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de lui porter les souliers : c'est lui qui vous baptisera du Saint-Esprit et de feu.

Et il s'adressait au peuple et disait : Je vous baigne dans l'eau en signe de la rénovation, mais vient celui qui est plus fort que moi et que je ne vaux pas.

Marc, I, 8. Il est vrai que je vous ai baptisés d'eau ; mais il vous baptisera du Saint-Esprit.

Moi, je vous lave avec l'eau, lui vous purifiera [1]) par l'esprit (et par le feu, [2]}.

Remarques.

1) Βαπτιζω, outre qu'il signifie le *bain*, signifie encore *la purification*, et, selon le sens de ce passage, il faut le traduire par « purifier ».

2) « Par le Saint-Esprit et par le feu ». Le mot *saint* a été ajouté, comme on le voit par plusieurs copies, et il est ajouté presque partout au mot *esprit*. « Par le feu » ne se trouve pas chez Marc, ces mots ont été ajoutés chez Luc et chez Matthieu. L'idée est celle-ci : de même que le maître purifie le champ par le feu en brûlant les mauvaises herbes, de même nous purifiera celui qui est plus fort en esprit.

Οὗ τὸ πτύον ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ, καὶ διακαθαριεῖ τὴν ἅλωνα αὐτοῦ, καὶ συνάξει τόν σῖτον αὐτοῦ εἰς τὴν ἀποθήκην, τὸ δὲ ἄχυρον κατακαύσει πυρί ἀσβέστῳ.

Τότε παραγίνεται ὁ Ἰησοῦς ἀπό τῆς Γαλιλαιας ἐπὶ τὸν Ἰορδάνην πρὸς τὸν Ἰωάννην, τοῦ βαπτισθῆσαι ὑπ' αὐτοῦ.

Καὶ βαπτισθεὶς ὁ Ἰησοῦς, ἀνέβη, εὐθὺς ἀπό τοῦ ὕδατος·

Matthieu, III, 12 (Luc, III, 17). Il a son van dans ses mains, et il nettoiera parfaitement son aire, et amassera son froment dans le grenier : mais il brûlera la balle au feu qui ne s'éteint point.

Il a une pelle à la main et il nettoiera l'aire ; il ramassera le froment et brûlera les mauvaises herbes.

13. Marc, III, 9. Luc, III, 21. Alors Jésus vint de Galilée au Jourdain, vers Jean, pour être baptisé par lui.
16. Et quand Jésus eut été baptisé, il sortit aussitôt de l'eau.

Alors vint Jésus de Galilée au Jourdain, vers Jean, pour se baigner.

Et Jésus se purifia chez Jean.

Les versets 14 et 15 du chapitre III de Matthieu ne sont pas très compréhensibles, même dans le sens qu'on leur attribue ordinairement, et n'ajoutent rien à la doctrine.

La fin du verset 16 relate un miracle, un événement surnaturel et incompréhensible. Ces versets n'ajoutent rien à la doctrine, mais au contraire, l'obscurcissent, comme nous le verrons plus loin.

LE SENS GÉNÉRAL DE LA PRÉDICATION DE JEAN

En quoi consistait la doctrine de Jean ? On dit ordinairement que nous ne connaissons rien ou presque de ce que prêchait Jean. En effet, si l'on admet que Jean n'expliquait que la venue du royaume du ciel enseignée par Christ, ou qu'il propageait, comme les anciens prophètes, la venue de Dieu, dans le sermon de Jean il ne reste rien. Mais si nous cessons d'envisager les paroles écrites comme un conte de fée, en y cherchant partout miracles et prophéties, le sermon de Jean reçoit alors un sens profond.

Ordinairement, les hommes d'Église représentent Jean comme un précurseur du Christ, et les libres penseurs comme un de ces poètes libéraux qu'on appelait prophètes, qui ne manquaient jamais parmi les Juifs et disaient des lieux communs édifiants. Mais si nous nous donnons la peine de comprendre les textes qui sont sous nos yeux, simplement, le sujet de la prédication de Jean, et un sujet très important, apparaîtra de suite.

Il est dit que le royaume du ciel ἤγγικε, est tout à fait proche. Aucun des prophètes n'a dit cela. Tous prédisaient que Dieu viendrait, qu'il serait roi, qu'il ferait ceci et cela, mais plus tard. Jean dit : Le royaume du ciel s'est approché tout à fait. Rien de particulier ne s'est produit, cependant il est venu. Cette caractéristique de la prédication de Jean, proclamant que le royaume du ciel est tout à fait proche, ou arrivé, ou au moins que Jésus-Christ le comprenait ainsi, est prouvée par les paroles que Jésus-Christ prononce ensuite (Luc, XVI, 16). La loi et les prophètes, avant Jean ; depuis Jean le royaume de Dieu est annoncé et chacun, en faisant un effort, y entre.

Voilà donc la première signification du sermon de Jean. Pas un prophète n'a encore dit cela. Tous les prophètes anciens, sauf Jérémie, prédisaient les événements extérieurs, extraordinaires, de la venue de Dieu : supplices, froids, épidémies, guerres, et le bonheur matériel. Jean ne prédit rien de pareil. Il dit seulement que personne ne peut se

soustraire à la volonté de Dieu, que ce qui n'est pas nécessaire sera détruit et qu'il ne restera que ce qui est nécessaire. Il dit seulement : *Rénovez-vous* ! C'est la particularité essentielle de sa prédication, et le plus important de ce qu'il dit. Je vous purifie par l'eau, mais ce qui doit vous purifier, ce qui vous purifiera complètement, c'est l'esprit, c'est-à-dire quelque chose d'invisible, de non corporel. Jean dit : jusqu'à présent, on vous a appris que le royaume du ciel viendra un jour, et moi je vous dis qu'il est déjà venu. Pour y entrer, il faut se rénover, renoncer à ses erreurs. Moi je ne puis que vous purifier extérieurement ; ce n'est que l'esprit qui vous purifiera. Voilà la doctrine que le Christ a entendue ; le royaume du ciel est venu, mais pour y entrer il faut se purifier par l'esprit.

Et, plein de l'esprit, Jésus-Christ va dans le désert éprouver l'esprit.

LA TENTATION DANS LE DÉSERT

Ἰησοῦς δέ Πνεύματος Ἁγίου πλήρης ὑπέστρευψεν ἀπό τοῦ Ἰορδάνου· καὶ ἤγετο ἐν τῶ Πνεῦματι εἰς τὴν ἔρημον.

Ἡμέρας τεσαράκοντα, πειραζόμενος ὑπὸ τοῦ διαβόλου.

Luc, IV, 1. (Matthieu, IV, 1 ; Marc, I, 12). Jésus, étant plein du Saint-Esprit, revint des bords du Jourdain, et il fut conduit par l'Esprit dans le désert.	Alors Jésus, plein de l'Esprit, alla du fleuve Jourdain dans le désert [1]).
2. Et là il fut tenté par le diable pendant quarante jours.	Et là, le tentateur [2]) l'éprouva.

Remarques.

1) Chez Luc, il est dit : καὶ ἤγετο ἐν τῷ Πνεύματι εἴς τὴν ἔρημον, mais dans des copies plus anciennes, on trouve : ἐν τῇ ἐρήμῳ, c'est-à-dire, tout simplement et clairement, que Jésus, dans le même esprit qu'en quittant le Jourdain, passa quarante jours dans le désert. Il est vrai que chez Matthieu on lit : ἀνήχθη εἰς… ὑπό τοῦ πνεύματος, et chez Marc : καὶ τὸ πνεύμα ἐκβάλλε αὐτόν εἰς τής ἔρημον, c'est-à-dire qu'il fut transporté par l'esprit et que l'esprit le conduisit dans le désert. Luc, réunissant évidemment les deux versions, dit qu'il était plein de l'esprit et que, dans cet esprit, il passa quarante jours dans le

désert.

2) Διάβολος, je traduis par *tentateur* pour donner à ce mot son vrai sens, et non la conception qui s'y rattache maintenant.

Καὶ ἦν ἐκεῖ ἐν τῇ ερήμῳ ἡμερας τεσσαράκοντα, πειραζόμενος ὑπὸ τοῦ Σατανᾶ· καὶ ἦν μετὰ τῶν θηρίων·

Καὶ οὐκ ἔφαγεν οὐδέν ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις· καὶ συντελεσθεισῶν αὐτῶν, ὕστερον ἐπείνασε.

Καὶ νηστεύσας ἡμέρας τεσσαράκοντα καὶ νύκτας τεσσαράκοντα, ὕστερον ἐπείνασε.

Καὶ προσελθών αὐτῷ ὁ πειράζων, εἶπεν· Εἰ υἱός εἶ τοῦ θεοῦ, εἰπὲ ἵνα οἱ λιθοι οὗτοι ἄρτοι γένωται.

Ὁ δὲ ἀποκριθεὶς, εἶπεν· Γέγραπται· Οὐκ ἐπ' ἄρτῳ μονῳ ζήσεται ἄνθρωπος, ἀλλ' ἐπὶ παντὶ ῥήματι ἐκτορευομένῳ διά στόματος θεοῦ.

Marc, I, 13. Et il fut là au désert quarante jours, étant tenté par Satan ; et il était parmi les bêtes sauvages et les anges le servaient.

Et Jésus resta dans ce désert pendant quarante jours, il ne mangea rien et eut faim.

Luc, IV, 2. Il ne mangea rien durant ces jours-là ; mais après qu'ils furent passés, il eut faim.

Matthieu, IV, 2. Et après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim.

Matthieu, IV, 3. Et le tentateur s'étant approché de lui, lui dit : Si tu es le fils de Dieu, dis que ces

Et le tentateur vint le trouver et lui dit : Si tu es fils de Dieu, alors dis que ces pierres deviennent du pain.

pierres deviennent des pains.

Matthieu, IV, 4. Mais Jésus répondit et lui dit : Il est écrit : L'homme ne vivra pas seulement du pain, mais il vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Mais Jésus répondit : Il est écrit que l'homme vivra non de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. (Saint-Esprit) [1]).

Remarques.

1) J'omets le mot ῥήματι, puisqu'il ne se trouve pas dans le texte hébreu d'où ces paroles sont tirées. Voici la traduction du Deutéronome :

Deutéronome, VIII, 2-5 : Et souviens-toi de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans dans ce désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était en ton coeur, et si tu garderais ses commandements ou non.

3. Il t'a donc humilié et t'a laissé avoir faim ; mais il t'a repu de manne, qui était une nourriture inconnue à toi et à tes pères, afin de te faire connaître que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de Dieu.

4. Ton vêtement ne s'est point usé sur toi, et ton pied n'a point été foulé pendant ces quarante ans.

5. Reconnais donc en ton cœur que l'Éternel, ton Dieu, te châtie, comme un homme châtie son enfant.

Καὶ ἤγαγεν αὐτὸν εἰς Ἰερουσαλὴμ, καὶ ἔστησεν αὐτὸν ἐπὶ τὸ πτερὺγιον τοῦ ἱεροῦ, καὶ εἶπεν αὐτῷ. Εἰ ὁ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ, βάλε σεαυτὸν ἐντεῦθεν κάτω.

Γέγραπται γάρ· Ὅτι τοῖς ἀγγελοις αὐτοῦ ἐντελεῖται περὶ σοῦ, τοῦ διαφυλάζαι σε.

Καὶ ὅτι ἐπὶ χειρῶν ἀροῦσι σε, μὴποτε προσκόψῃς πρὸς λίθον τὸν πὸδα σου.

Καὶ ἀποκριθεὶς, εἶπεν αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· Ὅτι εἴρηται· Οὐκ ἐκπειράσεις Κὺριον τὸν Θεόν σου.

Luc, IV, 9. (Matthieu, Le tentateur mena

IV, 5). Il le mena à Jérusalem, et le mit sur le haut du temple, et lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas.

10. (Matthieu, IV, 6), car il est écrit qu'il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi, pour te garder ;

11. (Matthieu, IV, 6), et qu'ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne se heurte contre quelque pierre.

12. (Matthieu, IV, 7. Mais Jésus lui répondit : Il est dit : Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu. (Deut., VI, 16.)

Jésus-Çhrist à Jérusalem et le plaça sur le faîte du temple, et lui dit : Si tu es fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas.

Car il est écrit qu'il parlera de toi à ses messagers, pour qu'ils te protègent.

Et qu'ils te porteront dans leurs bras afin que ton pied ne se heurte pas contre la pierre.

Et Jésus lui répondit : Parce qu'il [1]) est écrit : N'éprouve [2]) ton Dieu.

Remarques.

1) Chez Luc on trouve dans ce passage ὅτι, *parce que*. Jésus dit : *Parce qu'il est écrit : n'éprouve pas ton Dieu*, c'est-à-dire : Je ne me jetterai pas en bas, *parce qu'il* est écrit : *N'éprouve pas*.

2) Ἐκπειράσεις, signifie *éprouver* ; mais dans le passage du Deutéronome, où il est cité, il signifie douter : Deut. VI, 16.

Καὶ ἀναγαγών αὐτόν ὁ διάβολος εἰς ὄρος ὑψηλόν, ἔδειξεν αὐτῷ πάσας τάς βασιλείας τῆς οἰκουμένης ἐν στιγμῇ χρόνου.

Καὶ εἶπεν αὐτῷ ὁ διάβολος· Σοὶ δώσω τὴν ἐζουσίνα ταὐτην ἅπασαν καὶ τὴν αὐτῶν· ὅτι ἐμοί παραδέδοται, καὶ ᾧ ἐὰν θέλω, δίδωμι αὐτὴν.

Luc, IV, 5 (Matthieu, IV, S). Ensuite le diable le mena sur une haute montagne, et il lui fit voir en un moment tous les royaumes du monde ;

Ensuite, le tentateur le mena sur une haute montagne et lui fit voir d'un regard tous les royaumes des hommes vivant sur la terre [1]).

6. (Matthieu, IV, 9). Et le diable lui dit : Je te donnerai toute la puissance de ces royaumes et leur gloire ; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux.

Et il lui dit : Je te donnerai toutes ces puissances et leur gloire, car elles m'ont été données et je les donne à qui je veux.

Remarques.

1) Οἰκούμενος, littéralement *habiter* ; cela veut dire *la terre* et doit être traduit : *des hommes vivant sur la terre*.

Σύ οὖν ἐὰν προσκυνήσῃς ἐνώπιον μου, ἔσται σου πάντα.

Καὶ ἀποκριθείς αὐτῷ εἶπεν ὁ Ἰησοῦς. Ὕπαγε ὀπίσω μου, Σατανᾶ· γεγραπται γάρ· Προσκυνήσεις Κύριον τὸν θεὸν σου, καὶ αὐτῷ μόνῳ λατρεύσεις.

Luc, IV, 7. (Matthieu, IV, 9.) Si donc tu te prosternes devant moi, toutes ces choses seront à toi.

Si tu me vénères, tout sera à toi.

8. (Matthieu, IV, 10). Mais Jésus lui répondit : Retire-toi de moi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le

Mais Jésus lui répondit : Retire-toi, mon ennemi [1]). Il est écrit : Respecte ton Seigneur Dieu et

Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul. (Deut., VI, 13.)

travaille [2]) pour lui seul.

Remarques.

1) Le mot Satan n'a pas de sens défini ; en hébreu il signifie ennemi. Je traduis ainsi.

2) Λατρεύω, signifie : *je travaille pour un salaire*. Ce mot qu'on emploie très rarement, et qui, dans ce sens, n'est employé qu'une seule fois, est très important. Il ne signifie pas servir, ni même travailler dans le sens de *faire une œuvre*. Il signifie travailler en vue d'une récompense, c'est-à-dire travailler sans bonne volonté, avec répugnance, non pour le travail lui-même, mais pour un autre but.

Καὶ συντελέσας πάντα πειρασμόν ὁ διάβολος, ἀπέστη ἀπ' αὐτοῦ ἄρχι χαιροῦ.

Καὶ ἰδού, ἄγγελοι προσῆλθον, καὶ διηκόνουν αὐτῷ.

Luc, IV, 13. Et le diable, ayant achevé toute la tentation, se retira de lui pour un temps.
Matthieu, IV, 11. Alors le diable le laissa ; et aussitôt des anges vinrent et le servirent.

Alors le tentateur s'éloigna de lui pour un certain temps et la force de Dieu [1]) vint à lui et le servit.

Remarques.

1) Ἄγγελοι, puisque par ce mot on entend le messager, l'envoyé de Dieu, je traduis par la force de Dieu.

Καὶ ὑπέστεψεν ὁ Ἰησοῦς ἐν τῇ δυνάμει τοῦ Πνεύματος εἰς τὴν

Γαλιλαίαν·

Luc, IV, 14. Et Jésus s'en retourna en Galilée par le mouvement de l'Esprit ; et sa réputation courut par tout le pays d'alentour.	Et Jésus s'en retourna en Galilée en pleine force de l'Esprit.

Ce passage de la tentation est particulièrement remarquable en cela qu'il sert de pierre d'achoppement à l'interprétation de l'Église, puisque la pensée même de Dieu, tenté par le diable, créé par Dieu, constitue une contradiction intime dont on ne peut sortir.

Voici comment l'Église explique ce passage[1].

Alors : Immédiatement après que le Saint-Esprit, pendant le baptême, fut descendu sur Jésus, et non, dans un temps postérieur, comme le supposent quelques-uns.

Par l'Esprit : On entend ici non l'esprit de Jésus, et non l'esprit tentateur, mais le Saint-Esprit qui est descendu sur Jésus. Après le baptême Jésus s'abandonne à l'Esprit, et il est conduit ou poussé et entraîné par lui dans le désert, pour lutter contre le diable.

Dans le désert : La tradition indique comme lieu où le Seigneur fut tenté, le désert sis à l'ouest de Jéricho, et dénommé le désert des quarante jours ; endroit sauvage et terrible où se cachaient les bêtes fauves et les brigands. (On l'appelle aussi le désert de Jéricho).

Là il fut tenté : Tenter signifie, en général, éprouver. Dans le sens le plus étroit, tenter signifie séduire les hommes, les inciter à quelque chose de mauvais en le présentant sous son aspect séduisant ; par là se montre la force morale de l'homme ou sa faiblesse. Ici, tenter signifie éprouver : éprouver par la séduction des actes mauvais si Jésus est le Christ.

Par le diable : Le diable c'est, à proprement dire, l'adversaire, l'ennemi. Dans la sainte Écriture, par diable, dans le sens propre, on entend un ange déchu, qui n'a pas persévéré dans le bien, l'ennemi de tout ce qui est bon, l'être méchant, hostile au bien, et, en particulier, hostile au salut de l'homme. Les Évangélistes ne disent pas sous quel aspect il se présenta au Sauveur. Ce ne fut peut-être pas sous l'aspect grossier, sensuel (avec lequel ses actes postérieurs ne sont pas entièrement d'accord), mais, d'autre part, il est indiscutable que ce ne fut pas, comme le supposaient quelques-uns, sous forme de pensées tentatrices. Ce fut réellement l'esprit du mal qui apparut au Sauveur.

Ayant jeûné : S'abstenant de toute nourriture (il ne mangea rien, de tout ce temps)

pendant quarante jours et quarante nuits. On connaît d'autres exemples de l'Ancien Testament de jeûnes aussi prolongés. Ainsi le prophète Élie jeûna pendant quarante jours ; de même Moïse ; et le Christ jeûna, non parce que le jeûne lui était nécessaire, mais pour notre exemple. S'il ne jeûna que quarante jours, ce fut pour ne pas faire douter de sa personnification par une durée extrême du miracle. La prolongation de son jeûne, eût servi de prétexte à plusieurs pour douter de la vérité.

Dans la suite, *il eut faim*. Au bout de quarante jours, il sentit le besoin de nourriture « montrant ainsi sa nature humaine. »

Et il s'approcha de lui. Quand le Seigneur eut faim, le tentateur, profitant de cette circonstance, s'approcha de lui ouvertement.

Le tentateur. C'est-à-dire le diable. Le vrai fils de Dieu, c'est-à-dire le Messie, que Dieu lui-même, au baptême, appela solennellement son fils bien-aimé, de qui la voix descendait du ciel, témoignant : « Celui-ci est mon fils bien-aimé », de qui Jean rendait un témoignage aussi glorieux, tout à coup le tentateur le voit affamé ! Il s'étonne, se rappelant ce que l'on a dit de Jésus ; il ne peut croire que ce soit un homme ordinaire ; d'autre part, le croyant affamé, il ne peut admettre qu'il soit le fils de Dieu. Plein d'étonnement il s'approche de lui avec des paroles à double sens.

Ces pierres, qui se trouvaient probablement dans le désert à l'endroit où avait lieu la tentation. Le sens et la force de la tentation consistaient en ce que l'on proposait au Christ de faire un miracle sans autre nécessité que la satisfaction de ses besoins sensuels, c'est-à-dire d'abuser du miracle, donnant ainsi une preuve d'orgueil et de défi aux intentions de Dieu. Et voici qu'il a l'occasion d'agir de la sorte. Il a faim, « s'il est le Messie, pourquoi avoir faim quand d'un mot il peut transformer les pierres en pain et s'en nourrir ? Quel péché y avait-il à transformer des pierres en pain ? » (Théophile).

Il est écrit, etc. Le Christ repousse cette tentation, comme les deux suivantes, en invoquant la parole de Dieu. Il cite le passage du Deutéronome, VIII, 3, dans lequel Moïse dit que Dieu, lorsqu'il matait le peuple d'Israël, le fit souffrir de la faim et le nourrit de manne, que ni ses pères ni lui ne connaissaient. Dieu fit cela pour montrer que l'homme peut vivre non seulement de pain, c'est-à-dire soutenir son existence, mais qu'il y a d'autres aliments capables de suffire à la vie humaine, par exemple la manne, et tout ce qu'indiquera la parole de Dieu. Le Sauveur, rappelant ce passage, indique par là au tentateur qu'il ne faut pas transformer miraculeusement les pierres en pain, qu'outre le pain il est d'autres moyens d'apaiser la faim, suivant la parole ou l'acte de Dieu. C'est le sens le plus direct, le plus naturel de ce passage. Toutefois il fait allusion à la nourriture spirituelle dont se nourrit le croyant et qui, pour un moment, lui fait oublier la nourriture corporelle, comme s'il n'en avait pas besoin. Cette nourriture spirituelle c'est la parole de Dieu, la doctrine divine, les commandements et les ordres divins, dont l'exécution fait la nourriture spirituelle plus nécessaire pour l'âme que la nourriture corporelle. Toute parole de Dieu adressée à celui qui l'entend soutient sa vie. Dieu peut nourrir un affamé rien que par la parole. Aussi le sens de la réponse du Christ est-il celui-ci : Mon besoin de pain n'est pas présentement si grand qu'il me force à faire un miracle. La vie dépend de la volonté de Dieu, Dieu peut la soutenir non seulement avec le pain, mais avec tout ce qu'il a indiqué comme nourriture. Or la parole de Dieu, ses commandements et ses ordres, que l'homme doit connaître, c'est une nourriture spirituelle qui sait faire oublier la faim corporelle. L'homme qui se nourrit de cette parole paraît ne pas éprouver le besoin de nourriture matérielle.

Le mena et le mit. Cela ne signifie pas que le diable ait transporté Jésus dans

l'espace ou l'ait forcé à se déplacer de cette manière, ou qu'il ait obtenu cela par quelque miracle. Rien ne prouve que le diable ait un tel pouvoir et une telle force, et l'importance du mot mena, n'oblige point à accepter une des hypothèses émises. Cette expression signifie : conduire quelqu'un ou l'accompagner. Satan a conduit Jésus, ou l'a accompagné, mais non contre sa volonté, ou par violence ou par contrainte. Le diable, lorsqu'il invite le seigneur Dieu à se jeter du haut du temple, cite le texte des Psaumes (XC, *ii*, 12), lui disant que s'il est le fils de Dieu il ne court aucun danger, car si Dieu promet son aide à quiconque espère en lui, à plus forte raison le fils de Dieu en est-il assuré, et les anges le garderont de tout mal. Le sens et la force de cette tentation c'était de provoquer en Jésus le désir de forcer Dieu à faire un miracle. Par là il montrerait sa présomption et son orgueil spirituel. Si tu es le fils de Dieu, dit le diable, Dieu fera tout pour toi, sur ton seul désir, il accomplira un miracle.

Il répondit, etc. À cette invite Dieu répond de nouveau par les paroles du Deutéronome, VI, 16 : Ne tente pas ton seigneur Dieu, ainsi parle Moïse au peuple israëlite, lui interdisant de tenter Jéhovah comme il le fit à Massa, disant : « Est-ce vrai ou non que le Seigneur est parmi nous ? » alors qu'il exigeait un miracle pour faire cesser le manque d'eau. De cette façon le sens de la réponse du Christ est le suivant : Il ne faut pas, par ton désir seul, exiger de Dieu un miracle. Il est vrai que Dieu assiste ceux qui le craignent, leur promet des miracles, mais seulement pour les délivrer des dangers, et non selon leurs désirs. Le tentateur qui défigurait le sens de l'Écriture était repoussé avec une citation qui interprétait justement le sens du passage indiqué.

Une haute montagne. On ignore laquelle, probablement un sommet d'où l'on peut apercevoir la plus grande partie de la Palestine. L'abbé Mérit parle d'un sommet semblable. C'est le point qui domine les montagnes d'Arabie, le pays de Galaad Amoré, sur le cours du Jourdain, et toute l'étendue de la Mer Morte. Ce sommet s'appelle jusqu'à ce jour le mont de la Tentation. De même Moïse, avant sa mort, monta sur le mont Nebo, au sommet d'Orasée, et Dieu lui-même a montré tout le pays de Galaad jusqu'à Don, et tout le pays d'Ephraïm et de Manassé, et même jusqu'à la mer d'Occident et la vallée de Jéricho, jusqu'à Sichar. On voit ainsi qu'il existait des montagnes desquelles on apercevait presque tout le pays de Chanaan, la Palestine et ses environs.

Tous les royaumes du monde. Il faut supposer que le tentateur les avait montrés à Jésus-Christ par une action magique quelconque, ce dont on peut trouver la preuve dans les paroles de Luc, IV, 5 : « Et lui fit voir, en un moment, tous les royaumes du monde. » (Théophile.)

Je te donnerai tout cela. Le tentateur s'approprie le pouvoir sur tous ces royaumes, qui soi-disant lui appartiennent, ainsi que le droit de les transmettre à qui il veut, pouvoir et droit qui n'appartiennent qu'à Dieu seul. Il est vrai que les païens se

trouvaient au pouvoir de Satan, et, provisoirement, les habitants de la Palestine, dont les mœurs étaient dépravées ; néanmoins, dans ces paroles du diable s'exprime l'orgueilleuse et mensongère main-mise sur un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu seul, créateur de l'univers, et duquel relèvent tous les royaumes de la terre.

Si tu te prosternes devant moi. S'étant approprié le pouvoir et le droit sur le monde, le tentateur exige qu'on l'adore comme Dieu, c'est-à-dire l'adoration religieuse par laquelle s'exprimerait la soumission complète. La force de la tentation réside en ceci, qu'on propose au Christ, au lieu de l'œuvre extraordinaire du rachat de l'humanité par la mort sur la croix, et la fondation, par ce moyen, du royaume spirituel, universel, éternel, le pouvoir extérieur sur le monde. Par là le Christ s'écartait de sa grande œuvre du rachat du genre humain comme Messie rédempteur.

Alors il lui répondit, etc. Cette tentation est plus audacieuse encore que les deux premières. De nouveau, Dieu, par sa parole toute puissante, ordonne au tentateur de s'éloigner : Va-t'en de moi, Satan ! (Deutéronome, IV, 13).

Reuss, écrivain très respecté de l'école de Tubingen, explique ainsi la tentation (pp. 179-185) :

Ce passage célèbre de l'Évangile, qui a exercé la sagacité des commentateurs plus qu'aucun autre, est connu sous le nom d'histoire de la tentation. Cette formule, cependant, n'exprime pas exactement la nature du fait relaté. Car tandis que le texte du second évangile ne parle que très vaguement d'une tentation qui dura quarante jours, celui du premier se borne à raconter explicitement trois diverses tentations qui eurent lieu après ces quarante jours. Luc enfin combine ces deux versions et les adopte toutes les deux. Cette différence n'affecte pas le fond du récit. On peut en dire autant de quelques autres que nous voulons signaler en passant, sans y attacher d'importance. Ainsi Matthieu seul dit que la tentation était le but de la retraite de Jésus au désert, l'Esprit voulant qu'il fût tenté. Les bêtes sauvages, mentionnées par Marc seul, servent simplement à exprimer d'une manière plus pittoresque l'idée de la solitude, rien ne nous obligeant de songer à des bêtes féroces. Des deux premiers textes nous recevons l'impression d'une retraite de Jésus en un lieu solitaire où il serait resté pendant quarante jours, pour s'y livrer (comme le veut l'explication populaire et usuelle) à des méditations sur son futur ministère.

Le texte de Luc, corrigé d'après les anciens manuscrits, nous suggère, au contraire, l'idée d'un séjour sans repos, d'une course agitée et prolongée, et troublée en même temps par les assauts répétés du tentateur. Puis il y a cette différence assez notable que les trois scènes particulières ne se suivent pas dans le même ordre chez les deux évangélistes qui les racontent. Tous les commentateurs sont d'accord pour donner à cet égard la préférence à Matthieu, et leurs raisons sont si évidemment fondées en logique et en psychologie que nous pouvons nous dispenser de les exposer au long. Nous ferons seulement observer qu'elles n'ont de valeur absolue qu'autant qu'on admet la réalité historique des faits eux-mêmes

Enfin les trois récits se terminent d'une manière différente. Matthieu donne à entendre que le tentateur, trois fois repoussé avec dédain, quitte la partie pour tout de bon ; Luc, au contraire, insinue qu'il revint à la charge plus tard. Cet auteur songeait sans doute, soit aux luttes que Jésus eut à soutenir pendant toute la durée de son ministère, soit à sa passion et à sa mort. Matthieu ajoute que le diable vaincu fut aussitôt remplacé auprès de Jésus par des anges serviteurs, envoyés, comme on

peut le penser, soit pour pourvoir à ses besoins, soit pour rendre hommage à sa sainteté victorieuse. Marc aussi parle d'anges, mais il paraît vouloir dire qu'ils se trouvaient présents pendant tout le séjour au désert, lui tenant compagnie et le servant, ce qui excluait encore l'idée du jeûne et de la faim dont parlent les autres textes.

Toutes ces différences, nous le répétons, ne portent que sur des détails accessoires. Nous avons maintenant à nous occuper du fond même de cette narration unique dans son genre, non seulement dans les Évangiles, mais dans la Bible tout entière. Avant tout rendons-nous bien compte du sens que nous devons attacher au mot tenter. Le langage biblique (Ancien et Nouveau Testament) emploie ce terme dans trois acceptions différentes : 1° on dit d'un homme qu'il tente Dieu quand il prétend provoquer, par des sollicitations impatientes, une manifestation quelconque de sa puissance, par exemple un miracle ; comme une pareille sollicitation a toujours sa source dans un manque de confiance ou de résignation, l'Écriture déclare qu'elle est un péché ; 2° on dit de Dieu qu'il tente les hommes quand il met leur foi à l'épreuve par des tribulations et des contrariétés de tout genre. Comme ici le but et les moyens sont également salutaires, les apôtres déjà ont compris que le terme était mal choisi (Jacques I,13) et le langage moderne l'abandonne de plus en plus pour y substituer celui d'épreuves ; 3° enfin un homme tente l'autre quant il cherche à l'entraîner au mal. Nul doute que les faits racontés dans ce passage de l'Évangile ne rentrent dans cette troisième catégorie et non dans la première. Le tentateur ne s'adresse pas à la puissance de Jésus pour lui extorquer des miracles à son propre profit ; il y a plutôt un conflit moral entre la sainte volonté du Christ et les tendances perverses du diable.

Ceci étant généralement reconnu, nous établirons avant toute autre chose que les trois narrateurs entendent bien raconter un fait objectif et matériel ; des rencontres et des conversations entre deux personnages distincts, dont l'un était Satan lui-même, apparaissant d'une manière visible, à l'effet d'entraîner Jésus à des actes que celui-ci repoussa avec énergie. Et d'abord, lorsque, après avoir miraculeusement traversé une période de quarante jours sans prendre aucune nourriture, les besoins physiques se firent de nouveau sentir chez lui, le diable lui proposa de les satisfaire par l'opération d'un miracle. Jésus s'y refusa en alléguant un passage scripturaire (Deut., VIII, 3) qui lui permet d'espérer ou de trouver des moyens de sustentation là même où les ressources ordinaires lui faisaient défaut. Dieu, dit-il, peut me nourrir de telle manière qu'il lui plaira ; il n'a qu'à parler, qu'à commander, sans que j'aie besoin d'intervenir moi-même de manière à changer la nature des choses. (Il est également faux de traduire : l'homme peut vivre de toutes les choses (mangeables) créées par Dieu ou : Je puis me nourrir de la parole de Dieu, spirituellement, et n'ai point besoin de nourriture matérielle). Le texte de Luc, rétabli d'après les plus anciens manuscrits, n'a pas cette phrase ; celle conservée par les copies vulgaires (toute parole de Dieu) ne donne point de sens plausible.

La seconde tentation consistait à inviter Jésus à s'exposer de gaîté de cœur à un danger imminent, en se précipitant du haut d'un édifice, dans la conviction ou dans l'espérance que Dieu le préserverait miraculeusement de tout accident. Nous ne savons pas quelle localité les évangélistes ont entendu désigner par le terme que nous avons traduit au hasard le faîte du temple ; il est douteux qu'il soit question du sanctuaire lui-même, sur le toit duquel on ne montait pas. Peut-être s'agit-il d'un autre édifice compris dans l'enceinte sacrée, et placé du coté de l'Est, où le mont Moria dominait la vallée profonde du Quedron, et présentait une paroi coupée à pic. Le tentateur prétend déterminer Jésus en lui rappelant les paroles du Psaume (XCI, 12) interprétées au pied de la lettre. Jésus lui répond par un autre passage (Deut., VI,

16) qui condamne tout essai de tenter Dieu, dans le sens que nous avons indiqué plus haut.

Enfin le diable l'emmène sur une montagne du haut de laquelle il pourrait voir tous les royaumes de la terre et contempler leur grandeur, leur puissance et leurs richesses. Tout cela lui est permis à condition qu'il serve les intérêts de celui qui s'en dit le maître. Jésus le repousse en invoquant simplement le principe fondamental de la religion révélée (Deut., VI, 13), lequel suffisait à lui seul pour écarter toute velléité ambitieuse. On pourrait presque dire à ce sujet que la tentation la plus séduisante des trois, est vaincue à la fois avec le moindre effort et le plus d'énergie.

La forme concrète de ces trois tentations a quelque chose de singulier, surtout la seconde dont on a de la peine à entrevoir le motif. Mais pour le fond elles ne sont point sans analogie dans l'histoire évangélique. Nous rappelons la scène de Gethsémani où Jésus disait : « Si je le voulais, mon Père m'enverrait douze légions d'anges » ; ou celle de Golgotha où le peuple criait : « S'il est le fils de Dieu qu'il descende de la croix » ; puis cette autre parole adressée aux Pharisiens : « Cette génération demande un signe ; mais elle n'aura que celui donné par Jonas aux Ninivites » ; enfin les occasions où la foule voulait le proclamer roi et sa déclaration solennelle : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

Tout de même le présent récit, tel qu'il est donné et interprété par les évangélistes, présente des difficultés insurmontables qu'il est de notre devoir de signaler. Nous ne nous arrêterons pas à celles qui ne tiennent qu'au cadre de l'histoire, par exemple à la question de savoir sous quelle forme le diable apparut ? comment Jésus fut transporté du désert au temple, du temple sur la montagne, et de là de nouveau au désert ? où doit être la montagne assez haute pour permettre à l'homme d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les royaumes de la terre ? et autres questions semblables qui peuvent embarrasser l'exégèse littérale, mais qui sont des bagatelles à côté de celles qui se présentent à la méditation du théologien. Celui-ci est autorisé à demander d'abord si Jésus a reconnu le diable ? Quelle que soit la réponse qu'on voudra donner (le texte dit positivement oui), la notion de sa divinité se trouvera singulièrement amoindrie ; car, ou bien lui, Dieu, n'aurait pas connu celui qu'il était venu combattre et vaincre sur la terre, ou bien, tout en le connaissant, il se serait mis ou trouvé en son pouvoir. Or, il nous semble impossible que le diable ait eu prise sur le Fils de Dieu, dans le sens physique, et beaucoup moins possible encore que celui-ci ait consenti à suivre le diable, à entrer en quelque sorte, en le suivant, dans ses vues, à lui donner prise sur lui-même, dans le sens moral. En général l'idée d'une tentation de Dieu dans ce sens est une idée contraire aux notions les plus élémentaires d'une religion digne de ce nom ; et cependant les textes eux-mêmes disent que la tentation était le but du séjour de Jésus au désert.

Il s'ensuit de tout ce qui précède que la narration contenue dans notre périscope telle qu'elle est sous nos yeux, est incompatible avec la formule ou conception consacrée officiellement, concernant la divinité du Christ. Ajoutons encore que cette conséquence résulte surtout de ce que le diable propose au Christ de l'adorer. D'après la théologie de l'Église, Christ, c'est-à-dire la seconde personne de la Trinité, est le créateur du diable comme de tout ce qui existe. Le diable le sait mieux que personne ; sa prétention n'est donc pas seulement un blasphème, elle est la plus inconcevable sottise. Or les évangélistes n'ont pas voulu raconter une absurdité ; ils nous représentent Jésus, tenté comme un homme, mais triomphant sans hésitation, sans effort, d'une manière parfaite et décisive.

Mais encore à cet autre point de vue, qui, nous le répétons, est celui des évangélistes, il y a de graves difficultés qui arrêtent le lecteur. Car lors même que

nous voudrions écarter toutes celles qui résultent de la présomption de la nature divine du Christ, notre sentiment religieux se refuse encore à admettre que la tentation, c'est-à-dire la provocation au mal, ait pu exercer sur lui une influence quelconque, ne fût-elle que passagère ou provisoire, ne se présentât-elle à son esprit que comme une question à résoudre, comme une hypothèse. En effet, si le mal a pu, nous ne disons pas obscurcir pour un instant la lucidité de son esprit, ou travailler furtivement sa conscience morale, mais seulement glisser pour ainsi dire comme une ombre devant ses yeux de manière à attirer momentanément son attention, la notion de sa sainteté absolue, qui est un élément indispensable de la foi chrétienne, est nécessairement remise en question, ou plutôt elle est positivement compromise.

Cela est si vrai que déjà quelques-uns des anciens Pères de l'Église ont été d'avis que les scènes du temple et de la montagne n'ont pu être des faits réels, puisque autrement, il faudrait admettre que Jésus a cédé jusqu'à un certain point à la tentation, sauf à s'arrêter au moment décisif. Des auteurs modernes ont été plus loin, et niant la réalité objective et extérieure de toute cette histoire, n'ont voulu y voir qu'un fait intérieur et subjectif, une évolution de la pensée de Jésus, une contemplation contradictoire de ses buts et moyens, un drame purement psychique. Mais il serait facile de prouver que cet expédient, dont le moindre tort est d'être contraire au texte, n'écarte pas les difficultés que nous venons de signaler ; tout au contraire, si nous mettons à la place du diable personnel, les propres pensées de Jésus, — qu'elles aient surgi dans un songe, ou dans une vision, ou dans une lutte intérieure, — nous ne faisons qu'affirmer la présence, dans sa nature morale, d'un élément de faiblesse qui est d'autant moins propre à nous rassurer, que l'objet de la tentation a été plus insolite. On pourrait même dire qu'à cet égard la ridicule explication des interprètes rationalistes, qui ont entrevu dans le diable un émissaire du Sanhédrin, ménageait beaucoup mieux l'intégrité du caractère de Jésus.

Un grand nombre de théologiens allemands de notre siècle, désespérant de faire accorder le récit des évangiles avec une saine appréciation de la personne et de la dignité de Jésus, et convaincus qu'aucune des transformations de l'histoire successivement essayées par les commentateurs n'efface complètement ce qui nous y arrête et nous choque, ont proposé l'explication très spécieuse que voici : Ce que les évangélistes nous racontent comme un fait historique aurait été, dans l'origine, une parabole racontée par Jésus à ses disciples à l'effet de leur faire saisir la différence entre une conception fausse et mauvaise de l'œuvre messianique et la conception vraie, qui était la sienne propre. Le diable, le désert, le temple et la montagne appartiendraient au cadre du récit figuré ; l'inévitable contradiction entre les quarante jours passés au désert, et les deux jours qui (d'après Jean) séparaient la noce de Cana du séjour sur les bords du Jourdain, disparaissait en même temps.

On a objecté avec raison que ce serait le seul exemple d'une parabole dans laquelle Jésus se serait introduit lui-même nominativement, et de plus qu'elle aurait dû être bien mal comprise par les auditeurs pour finir par nous arriver dans la forme actuelle. Cela est très vrai, cependant, de toute façon, à moins de dire que nous n'avons là qu'un pur mythe, il faudra admettre que la narration a été formulée primitivement par Jésus lui-même, qu'elle n'a pu être communiquée aux disciples que dans un but pédagogique, et qu'ainsi, parabole ou non, c'est le sens intime du récit, son élément moral et religieux, que nous avons à rechercher. Le jugement à porter sur les accessoires historiques est pour la chrétienté chose secondaire. Elle a un moindre intérêt à résoudre les questions que nous avons posées en commençant, qu'à savoir comment Jésus comprenait sa mission, ou plutôt quels moyens il entendait ne pas employer à l'appui de son ministère. Ses besoins personnels, dont la faim n'est ici que l'individualisation symbolique, ne devaient point être pour lui une

préoccupation, un souci ; un motif directeur de ses actes. Tout aussi peu la vaine gloire à obtenir auprès des hommes devait l'engager à faire parade de ce qui le distinguait du commun des mortels ; il devait se défendre jusqu'au plaisir de constater pour lui-même, et sans utilité pour le monde, la puissance protectrice du rapport qui le rattachait à Dieu et connaître la différence entre le dévouement salutaire qui sacrifie la vie parce qu'il en sait la valeur, et la folle témérité qui la risque parce qu'elle n'en a aucune. Enfin il ne pouvait se tromper sur la nature du royaume qu'il se proposait de fonder, ni ignorer que la direction mondaine, dans laquelle les espérances fantastiques et superstitieuses de son peuple auraient voulu l'entraîner, loin de servir son vrai but, lui ferait manquer sa vocation, et renier son Dieu par une idolâtrie aussi méprisable que blasphématoire.

Reuss, ainsi que l'Église, suppose que l'auteur se représente le personnage réel de Satan ; mais pourquoi cette supposition ? il ne l'explique pas, et c'est précisément dans cette supposition que réside toute l'erreur. Le sens de tout le chapitre non seulement n'indique pas que l'auteur fasse de Satan un personnage réel, mais c'est tout le contraire.

Si l'auteur se représentait un personnage, il dirait au moins quelque chose de lui, de son aspect, de ses actes. Ici, au contraire, pas un mot du personnage lui-même. On détaillerait la figure du tentateur juste autant qu'il serait nécessaire pour préciser les pensées et les sentiments du Christ. On ne dit pas comment il s'approchait de lui : ni comment Christ le supportait, ni comment il disparut ; il n'y a rien de cela. On parle seulement de Jésus-Christ, de cet ennemi qui est en chaque homme, de ce principe de lutte sans lequel l'homme vivant n'est pas compréhensible.

Il est évident que l'auteur veut, avec des moyens très simples, faire parler Jésus-Christ. Mais il est seul ; l'auteur fait parler le Christ avec lui-même ; et l'interlocuteur supposé, il le nomme tantôt diable, c'est-à-dire le menteur, tantôt le tentateur.

Suivant l'Église, qui le dit nettement, il ne faut pas, on ne peut pas (bien que, comme toujours, la raison n'en soit pas donnée) considérer le diable comme une image, c'est une personne réelle. Reuss suppose la même chose, mais pourquoi ? Cela demande une explication.

Pour quiconque est libéré de l'interprétation de l'Église, il est clair que les paroles attribuées au tentateur n'expriment que la voix de la chair, contraire à cet esprit dans lequel se trouve Jésus-Christ après le sermon de Jean. Une telle compréhension des mots tentateur, trompeur, Satan, qui tous signifient la même chose, est confirmée 1° par ce fait que le personnage du tentateur est introduit juste pour exprimer la lutte intérieure ; rien n'est ajouté pour caractériser le tentateur ; 2° parce que la parole du tentateur n'explique que la voix de la chair et rien de plus ; 3° parce que les trois tentations sont les

modes d'expression les plus habituels de la lutte intérieure qui se répète dans l'âme de chaque homme. En quoi donc consiste cette lutte intérieure ? Jésus a trente ans ; il se regarde comme le fils de Dieu. Voilà tout ce que nous savons de lui, au moment où il écoute le sermon de Jean. Jean prêche que le royaume du ciel est venu sur la terre, que pour y entrer, sauf la purification par l'eau, la purification par l'esprit est nécessaire. Jean ne promet aucun état extérieur ; aucun phénomène extérieur n'indiquera la venue du royaume du ciel ; le seul indice de sa venue c'est la purification par l'esprit, phénomène intérieur et non physique.

Pénétré de la pensée de cet esprit, Jésus-Christ va dans le désert. Ce qu'il pense alors de son rapport envers Dieu est exprimé dans ce qui précède. Il considère Dieu comme son père, il est fils de Dieu, et pour que son Père soit dans le monde et en lui-même, il lui faut trouver cet esprit qui doit purifier le monde, et, avec cet esprit, se purifier soi-même. Pour reconnaître cet esprit, il subit la tentation, il s'éloigne des hommes et va dans le désert. Là il souffre de la faim. Conscient de sa filiation divine et de son état spirituel, cependant il désire manger et souffre de la faim.

Et la voix de la chair lui dit : Si tu es le fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent du pain. Si l'on interprète ces paroles comme le fait l'Église, à savoir que le diable, en tentant le fils de Dieu, désire de lui la preuve de sa divinité, alors on ne comprend pas pourquoi Jésus n'a pas transformé les pierres en pain, s'il pouvait le faire. Ce serait la réponse la meilleure, la plus simple, la plus courte, pour atteindre le but. Si les paroles : « Si tu es le fils de Dieu, etc. » sont la provocation au miracle, alors il est nécessaire que Jésus dise : « Je ne veux pas faire de miracle », ou autre chose répondant à la question. Mais Jésus-Christ ne dit point s'il veut ou non faire ce que Satan lui propose. Il répond tout autre chose, sans même le mentionner. Il dit : *Ce n'est pas de pain seul que l'homme vivra, mais de tout ce qui vient de Dieu*, paroles qui non seulement ne répondent point à ce que dit le diable sur la faim, mais qui signifient tout autre chose. Du fait que Jésus ne change pas les pierres en pain, ce qu'évidemment on ne peut pas faire, et qu'il ne répond même pas à cette impossibilité, mais répond au sens général, il ressort que ces paroles : *ordonne que ces pierres deviennent du pain* ne pouvaient être prises au sens propre, et que leur signification est celle qu'elles ont lorsqu'elles sont adressées à l'homme et non à Dieu. Adressées tout simplement à un homme, ces paroles ont une signification très claire et très simple. Elles signifient : Tu veux du pain, prends donc la peine de t'en procurer, parce que tu vois toi-même qu'avec des paroles tu ne feras pas de pain. Et Jésus n'explique pas pourquoi il ne fait pas du pain avec des pierres, mais il

répond au sens contenu dans ces paroles : *Est-ce que tu te soumets aux exigences de la chair ? Il répond : l'homme vit non du pain mais de l'esprit.* Le sens de ces paroles est très général. Pour le comprendre, plus exactement, il faut se rappeler le commencement du chapitre, et à qui ces paroles sont dites. En citant les paroles scripturaires, Jésus-Christ, évidemment, parle dans le même sens, qui est celui du chapitre VIII du Deutéronome :

1º Prenez garde de faire tous les commandements que je vous donne aujourd'hui, afin que vous viviez, et que vous multipliiez, et que vous entriez au pays que l'Éternel a promis à vos pères, et que vous le possédiez ;

2º Et souviens-toi de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher, ces quarante ans, dans ce désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était en ton cœur, et si tu gardais ses commandements ou non.

3º Il t'a donc humilié, et t'a laissé avoir faim ; mais il t'a repu de manne, qui était une nourriture inconnue à toi et à tes pères, afin de te faire connaître que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de Dieu.

4º Ton vêtement ne s'est pas usé sur toi, et ton pied n'a point été foulé pendant ces quarante ans.

5º Reconnais donc en ton cœur que l'Éternel, ton Dieu, te châtie, comme un homme châtie son enfant ;

6º Et garde les commandements de l'Éternel, ton Dieu, pour marcher dans ses voies et pour le craindre ;

7º Car l'Éternel, ton Dieu, te va faire entrer dans un bon pays, un pays de torrents d'eaux, de fontaines, et d'abîmes, qui sortent par les campagnes et par les montagnes.

Aux paroles du diable sur la faim, Jésus, se souvenant d'Israël, qui vécut quarante années dans le désert et ne périt point, répond au tentateur : *Ce n'est pas de pain seul que l'homme vivra, mais par la volonté de Dieu*. C'est-à-dire, de même qu'Israël, espérant en Dieu, fut conduit par Dieu, de même moi j'espère en Dieu.

Après cette réponse, le diable emporte Jésus sur le temple, et de nouveau c'est la tentation : *Si tu es le fils de Dieu, jette-toi d'ici*.

Ces paroles ont provoqué beaucoup d'interprétations de la part des exégètes, tandis qu'il n'en est besoin d'aucune. C'est la voix de la chair qui parlait en Jésus qui s'appelle ici le diable ; et ces paroles signifient tout simplement : « Son imagination le transporta sur le temple » ou « Il s'imagina être sur une hauteur, et la voix de la chair lui cria de nouveau : « Si tu es le fils de Dieu, jette-toi d'ici. »

Selon l'Église ces paroles ne sont liées par rien aux précédentes, et

leur signification est encore celle-ci : que le diable incite Jésus-Christ à faire un miracle inutile. Les paroles du diable, celles du psaume 91, disant que les anges le soutiendront, n'ont également, d'après l'Église, aucun lien avec celles qui précèdent, et toute cette conversation paraît sans utilité, ni but. La stupidité de l'interprétation ecclésiastique de la deuxième tentation provient de l'erreur de compréhension du sens des premiers mots : *Des pierres, fais du pain*. Ces paroles comprises non comme l'expression de quelque chose d'impossible (avoir du pain quand on n'en a pas de réserve) mais comme la provocation au miracle obligent à envisager aussi comme une pareille provocation les paroles qui suivent : *jette-toi en bas*. Or ces paroles ont évidemment un lien avec les premières : les unes et les autres sont précédées de la même formule : *Si tu es le fils de Dieu*. En outre, dans la deuxième réponse le mot ὅτι — *parce que*, qui se trouve chez Luc, montre clairement que Jésus-Christ ne répond pas aux paroles du diable : « Jette-toi en bas », mais qu'il répond à son refus de se jeter en bas. Jésus-Christ, dans la première tentation, ainsi que dans la troisième, ne dit pas : *Il est écrit, etc*. ; il dit : « parce qu'il est écrit », c'est-à-dire : Je ne me jetterai pas, *parce qu'il est écrit*.

Dès les premiers mots la voix de la chair veut montrer à Jésus que c'est faussement qu'il se croit un être spirituel et le fils de Dieu. Tu te dis fils de Dieu, tu es allé dans le désert et penses t'affranchir des désirs de la chair. Et le désir de la chair te tourmente. Ici tu ne pourras le satisfaire ; tu ne feras pas de pain avec des pierres, alors va plutôt là-bas, où il y a de quoi faire du pain ou prends-en ta provision, emporte-la avec toi et mange comme tous les hommes.

Voilà ce que dit la voix de la chair dans la première tentation. À cela, Jésus-Christ se rappelle Israël dans le désert. Il dit : Israël est resté quarante ans dans le désert, sans pain, et il s'est nourri, et il est resté vivant, parce que Dieu le voulait. Ainsi ce n'est pas de pain que l'homme vit, mais par la volonté de Dieu.

Alors la voix de la chair, lui représentant qu'il est sur une hauteur, lui dit : s'il en est ainsi, alors toi, fils de Dieu, jette-toi en bas. Tu n'as pas besoin de te soucier du pain, alors prouve-le, jette-toi en bas. Tu dis toi-même que tout dépend non des soins de l'homme mais de la volonté de Dieu. C'est parfaitement vrai. Il est dit dans les Psaumes de David (91) : Ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne se heurte contre la pierre. Alors pourquoi souffres-tu ? jette-toi la tête en bas ; les anges te garderont et ne laisseront pas le mal t'atteindre.

Aussitôt qu'on donne l'explication vraie des *premières paroles*, à savoir que ce n'est pas une provocation au miracle, mais l'indication d'une impossibilité, alors celles-ci reçoivent le même caractère et le

même sens clair. Dans les paroles du diable : « Jette-toi en bas » se trouve l'objection à l'aide que Jésus espère en Dieu. Mais les paroles suivantes du psaume expriment que si l'homme croit dans la volonté de Dieu et ne vit que par elle, alors il ne peut éprouver de souffrances : les anges le garderont. C'est pourquoi le diable exprime sa pensée : 1º si l'on croit que l'homme vit par la volonté de Dieu et non par ses propres soins, à quoi bon sauvegarder sa vie ? et 2º pour un croyant il ne peut exister aucune privation ni souffrances, ni soif, ni faim, il n'y a qu'à se jeter la tête en bas, s'abandonner à la volonté de Dieu, et les anges nous garderont. Cette seconde pensée : que maintenant Jésus-Christ peut se débarrasser de la faim, si en effet, il croit à la volonté de Dieu, ce qu'il prouvera en se jetant du faîte du temple, est incluse dans les paroles du diable. Cela est confirmé par la réponse de Jésus-Christ qui ne veut pas tenter Dieu comme il fut fait à Massa. Par les paroles : « Jette-toi en bas », la voix de la chair prouve à Jésus non seulement l'erreur de sa raison : que la vie ne dépend pas uniquement du pain mais de Dieu. Cela est aussi prouvé par le refus de Jésus à se jeter en bas. S'il croyait que la vie ne tient pas au pain matériel, aux soins humains, qu'elle dépend de Dieu, alors il ne penserait pas à sa sécurité ; or il souffre de la faim et cependant il ne s'abandonne pas complètement à la volonté de Dieu. À cela Jésus répond par le refus de se jeter en bas. Il dit : Je ne me jetterai pas parce qu'il est écrit : *Ne tente pas ton Dieu* ».

Jésus répond de nouveau par les paroles du livre de Moïse, rappelant ce qui s'est passé à Massa (Exode XVII, 2-7).

2º Et le peuple querella Moïse, et ils lui dirent : Donne-nous de l'eau pour boire. Et Moïse leur dit : Pourquoi me querellez-vous ? Pourquoi tentez-vous l'Éternel ?

3º Le peuple donc eut soif dans ce lieu par manque d'eau, et ainsi le peuple murmura contre Moïse, disant : Pourquoi nous as-tu fait monter hors d'Égypte pour nous faire mourir de soif, nous et nos enfants, et nos troupeaux ?

4º Et Moïse cria à l'Éternel, disant : Que ferai-je à ce peuple ? Il s'en faut de peu qu'ils ne me lapident.

5º Et l'Éternel répondit à Moïse : Passe devant le peuple, et prends avec toi des anciens d'Israël, et prends en ta main la verge dont tu frappas le fleuve, et marche.

6º Voici, je vais me tenir là devant toi sur un rocher de Horeb, et tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux, et le peuple boira. Moïse donc fit ainsi à la vue des anciens d'Israël.

7º Et il nomma le lieu Massa et Meriba, à cause du débat des enfants d'Israël, et parce qu'ils avaient tenté l'Éternel, en disant : L'Éternel est-il au milieu de nous ou n'y est-il pas ?

Par ces réminiscences Jésus-Christ répond aux deux arguments du diable. À celui de la voix de la chair qui dit que s'il se garde il ne croit

pas en Dieu, il répond : *On ne peut pas éprouver son Dieu*. À celui de la voix de la chair qui dit que s'il croyait en Dieu il se jetterait du haut du temple pour s'abandonner aux anges et se débarrasser de la faim, il répond qu'il ne fait de reproches à personne pour sa faim, comme à Massa les Israélites en firent à Moïse. Il ne désespère pas de Dieu. C'est pourquoi il n'a pas besoin d'éprouver Dieu, et il supporte très facilement sa situation.

La troisième tentation découle strictement des deux premières. Tandis que celles-ci commençaient par la formule : *Si tu es le fils de Dieu*, la troisième rejette cet exorde. La voix de la chair dit à Jésus Christ, en lui montrant tout le royaume du monde, c'est-à-dire comment les gens vivent : *Si tu t'inclines devant moi je te donnerai tout cela*. La suppression de la formule : « Si tu es le fils de Dieu » et la forme de la phrase, qui ne s'adresse plus à un homme avec lequel on discute, mais à un homme soumis, indiquent le lien de ce passage avec les précédents, s'ils sont compris dans leur vrai sens. D'abord la voix de la chair raisonne et dit : Si tu étais le fils de Dieu et esprit, tu n'aurais pas faim ; et si tu avais faim tu pourrais par ta propre volonté faire du pain avec les pierres et satisfaire tous tes besoins. Si ayant faim, tu ne peux changer les pierres en pain, c'est que tu n'es ni fils de Dieu ni esprit. Mais tu dis que tu es fils de Dieu, en ce sens que tu espères en Dieu. Ceci encore n'est pas vrai. En effet, si tu avais espoir en Dieu, comme le fils en son père, tu ne serais pas maintenant tourmenté par la faim, tu t'abandonnerais au pouvoir de Dieu, tu ne garderais pas ta vie, tandis que tu ne te jettes pas du toit.

À cela Jésus-Christ répond qu'il ne doit rien exiger de Dieu. Plus loin on voit ce que Jésus entendait par ces paroles, mais le diable ne comprend pas cette raison. Le diable, lui, raisonne ainsi : Tu veux manger, alors procure-toi du pain. S'il était vrai que tu t'abandonnes à la volonté de Dieu, tu ne te soignerais pas, or tu veilles sur toi, donc tu ne dis pas vrai. Et la voix de la chair triomphante dit : Tu ne veux pas te soucier de la nourriture, alors ne prends pas soin de ta vie ; mais si tu prends soin de ta vie, si tu ne veux pas te jeter du haut du toit, alors pourquoi ne t'amasses-tu pas de pain ?

La voix de la chair semble vouloir forcer Jésus à avouer sa puissance et l'inéluctabilité de la vie charnelle ; c'est pourquoi elle dit : toutes tes espérances en Dieu, ta confiance en lui, tout cela, ce n'est que des mots ; tu n'as pas évité les souffrances de la chair, tu ne peux t'en affranchir. Tu fus et tu es le même fils de la chair comme tous les hommes ; et si tu es le fils de la chair, alors respecte-la et travaille pour elle. Moi je suis l'esprit de la chair, et il montre à Jésus le royaume du monde : Voici ce que je donne à ceux qui me servent.

Respecte-moi, travaille pour moi, et cela t'appartiendra. Et Jésus répond de nouveau par le livre de Moïse (Deutéronome VI, 13) : « Tu craindras l'Éternel ton Dieu, et tu le serviras, et tu jureras par son nom. » Ces paroles du Deutéronome ne sont point accidentelles. Elles apprennent aux Israélites que quand ils recevront tous les biens de la chair, c'est alors qu'il leur faudra craindre d'oublier Dieu et qu'ils devront travailler pour lui seul.

La voix se tait, et la force de Dieu aide Jésus-Christ à supporter la tentation.

Tout ce qu'il fallait dire est dit. Les interprétations de l'Église servent à présenter ce passage comme la victoire de Jésus sur le diable. Aucune interprétation n'autorise à dire qu'il y eut victoire. Le diable est aussi victorieux que Jésus-Christ. Il n'y a victoire ni d'un côté ni de l'autre ; il n'y a que l'expression de deux principes opposés de la vie et tous deux : l'un, que nie Jésus-Christ, l'autre qu'il choisit, sont très clairement exprimés. Les deux raisonnements sont remarquables en cela que les systèmes philosophiques, et les systèmes de morale, les sectes religieuses, les différentes directions de la vie à telle ou telle période historique n'en sont que les différentes faces. Dans chaque entretien sérieux sur l'importance de la vie, sur la religion, dans chaque cas de lutte intérieure d'un individu, se répètent les mêmes raisonnements de cette conversation du diable avec Jésus, ou de la voix de la chair avec celle de l'esprit. Ce que nous appelons le matérialisme n'est autre chose que la chaîne de tous les raisonnements du diable. Ce que nous appelons l'ascétisme n'est que la suite logique de la première réponse de Jésus-Christ : *ce n'est pas de pain que l'homme se nourrira*.

Les sectes des suicidés, la philosophie de Schopenhauer et de Hartmann, ne sont que le développement du second raisonnement du diable, qui, dans sa forme simplifiée est le suivant :

Le diable. — Fils de Dieu, tu as faim. Avec des paroles tu ne feras pas de pain. Tu peux dire de Dieu ce que tu voudras, mais ton estomac demande du pain. Si tu veux rester vivant, travaille, fais provision de pain.

Jésus. — L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de Dieu. Ce n'est pas la substance charnelle qui donne la vie à l'homme, mais l'autre : l'esprit.

Le diable. — Si ce n'est pas la chair qui donne la vie, alors l'homme est affranchi de la chair et de ses besoins. Si tu es libre, jette-toi en bas, les anges te soutiendront. Tue ta chair peu à peu ou tue-la d'un coup.

Jésus. — La vie du corps provient de Dieu. C'est pourquoi on ne peut murmurer contre elle ni douter d'elle.

Le diable. — Tu dis : Pourquoi le pain ? et tu as faim. Tu dis : la vie est à Dieu, en l'esprit, et tu gardes bien ton corps. Alors tout cela n'est que balivernes. Ce n'est pas avec toi qu'a commencé le monde ni avec toi qu'il finira. Regarde les hommes. Ils ont vécu et vivent. Ils amassent le blé et le gardent ; et ils l'amassent non pour un jour, non pour une année, mais pour des années, et non le blé seul, mais tout ce dont ils ont besoin. Ils veillent à ne pas tomber, à ne pas être tués accidentellement, à ne pas être offensés. Si tu veux manger, alors travaille. Si tu as peur pour ton corps, alors soigne-le. Respecte ta chair, travaille, et tu vivras, et elle te récompensera.

Jésus. — L'homme ne vit pas de la chair, mais de Dieu. On ne peut pas douter de la vie qui vient de Dieu, et dans cette vie, il faut respecter Dieu seul et travailler pour lui seul.

Tous les raisonnements du diable, c'est-à-dire de la chair, si l'on se place à son point de vue, sont indiscutables et irréfutables. Le raisonnement du Christ, si l'on se place à son point de vue, est également irréfutable. *La seule différence c'est que le raisonnement de Jésus-Christ contient le raisonnement de la chair ; Jésus-Christ comprend le raisonnement de la chair, il le prend pour base de toute la discussion, tandis que le raisonnement de la chair ne contient pas le raisonnement de Jésus-Christ et ne comprend pas son point de vue*.

L'incompréhension de Christ par le diable commence à la seconde question et à la réponse. Le diable dit : Si tu prétends pouvoir vivre sans le pain nécessaire pour la vie, alors tu peux renoncer à toute la vie de la chair, tu peux, tout simplement, la nier, et, pour supprimer la vie, te jeter de la hauteur.

Jésus répond : En renonçant au pain, je ne renonce pas à Dieu, mais en me jetant du haut du temple, je renonce à Dieu. La vie est de Dieu. La vie c'est la manifestation en moi, dans ma chair, de Dieu. En renonçant à la vie, je doute d'elle, je doute de Dieu. C'est pourquoi l'on peut renoncer à tout au nom de Dieu, mais pas à la vie, parceque la vie est la manifestation de la divinité.

Mais le diable ne veut pas comprendre cela. Il croit son raisonnement juste et dit : Pourquoi peut-on renoncer au pain nécessaire à la vie, et ne peut-on renoncer à la vie elle-même ? Il dit : Ce n'est pas logique. Si l'on ne peut pas renoncer à la vie, on ne peut renoncer davantage à ce qui est nécessaire pour vivre. Et il tire cette conclusion : Si tu ne te jettes pas du toit et si tu crois qu'il faut se garder, alors il faut se garder de tout et faire provision de pain.

Jésus dit : On ne peut comparer le pain à la vie. Il y a une différence. Et le raisonnement conduit Jésus à une tout autre conclusion.

La chair dit : J'ai mis en toi le besoin de me soigner. Si tu penses pouvoir négliger mes exigences, et ne pas manger quand tu as faim, ne pense pas cependant que tu peux t'enfuir de moi. Si tu négliges mes exigences, c'est seulement que tu négliges les unes pour les autres, tu les sacrifies pour un temps, provisoirement, mais, néanmoins, tu vis pour la satisfaction de mes besoins. Tu sacrifies certains besoins aux autres, mais la chair elle-même tu ne la sacrifieras point ; c'est pourquoi tu ne t'enfuiras pas de moi, et toujours, comme tous les autres hommes, c'est moi seule que tu suivras.

C'est cette vérité indiscutable que Jésus-Christ met à la base de son raisonnement, et, dès les premiers mots, reconnaissant toute la justesse de ses raisonnements, il place la question à un autre point de vue. Il se demande : Qu'est-ce que ce besoin de soigner ma chair, qui est en moi, cette lubricité, et cette lutte intérieure contre la chair ? Et il répond : C'est en moi la conscience de la vie. Qu'est-ce donc que cette conscience de la vie ? La chair n'est pas la vie. Qu'est-ce donc que la vie ? La vie c'est quelque chose d'inconnu, mais quelque chose qui ne ressemble pas à la chair. C'est quelque chose d'une autre essence. C'est pourquoi, ayant reconnu la première proposition : que la chair existe et qu'il est urgent de la soigner il se dit que cependant tout ce qu'il sait de la chair et de ses désirs, il ne le sait que parce qu'il y a en lui la vie ; et il se dit que la vie provient non de la chair mais de quelque autre chose. Et c'est cette autre chose, contraire à la chair, qu'il appelle Dieu. Alors il dit : L'homme vit non parce qu'il mange le pain, mais parce qu'il y a en lui la vie. Et la vie provient de quelque autre chose, de Dieu.

Au second raisonnement de la chair : qu'on ne peut pas se débarrasser de la chair, puisqu'on ne vit qu'en obéissant à l'instinct de conservation, en la soignant, Jésus-Christ répond, s'en tenant toujours à son point de vue, qu'il soigne sa vie non pour la chair, mais parce qu'elle est de Dieu, parce que la vie est la manifestation de Dieu. C'est pourquoi, dans la dernière conclusion : qu'il faut travailler pour la chair, il se sépare tout à fait du tentateur et dit : C'est pourquoi il faut travailler pour le seul principe spirituel de la vie, pour Dieu.

Jésus dit : C'est pourquoi il faut *travailler* λατρεύειν non pour la chair, mais *pour Dieu seul*. Le mot λατρεύειν, signifie le travail d'un ouvrier loué, un travail contraint, pour un certain prix, et ce n'est pas accidentellement qu'il est employé ici, et il faut en bien comprendre la signification.

Jésus dit : C'est vrai, je serai toujours au pouvoir de la chair, toujours elle déclarera ses exigences, mais, outre la voix de la chair, je connais la voix de Dieu, indépendante d'elle. C'est pourquoi, dans ces tentations au désert ainsi que dans toute la vie, la voix de la chair et la voix de Dieu seront toujours en opposition, et il me faudra par force, comme un ouvrier qui attend son salaire, travailler tantôt pour l'un tantôt pour l'autre. Deux voix m'appelleront et exigeront le travail pour l'un ou pour l'autre, et dans ces cas contraires, je ferai un effort pour Dieu. De lui seul j'attendrai le salaire (la récompense). Autrement dit, dans les cas de lutte je choisirai toujours l'effort pour Dieu.

Et l'esprit remporte la victoire sur la chair, et Jésus trouve cet esprit qui doit le purifier pour que vienne le royaume du ciel. Pénétré de cet esprit, Jésus quitte le désert.

Si l'on donne aux mots *Dieu* et *vie* le sens qu'ils ont dans l'introduction, les paroles de Jésus-Christ deviennent encore plus claires.

Au premier discours du diable sur le pain, Jésus répond : Ce n'est pas de pain, mais par l'entendement que l'homme vivra.

Quand le diable lui demande de se jeter du toit, il répond : je ne puis pas douter de l'entendement, il est toujours avec moi. Il me donne la vie et la vie c'est la lumière de l'entendement. Comment donc puis-je douter de l'entendement et l'éprouver ?

C'est pourquoi je ne puis travailler pour personne ; je ne puis travailler que pour la conscience de la vie, pour ce qui est la vie elle-même. Je respecte l'entendement seul et sers lui seul.

Outre la signification intérieure de ce passage relativement au développement de sa doctrine, en Jésus-Christ lui-même, il tend aussi à expliquer dans la conscience de Jésus-Christ, Dieu comme entendement. Au commencement de la tentation, Jésus-Christ parle du Dieu des Israélites créateur de tout, de Dieu personne distincte de l'homme, de Dieu principalement charnel.

Peux-tu faire le pain ? demande le tentateur, et Christ, en répondant, dit déjà, bien que pas clairement, que Dieu n'est pas exclusivement Dieu de la chair, *que l'homme ne vit pas de pain seul, mais par Dieu*.

Les paroles : jette-toi en bas, ou : si l'on peut se priver de pain, l'on peut aussi se priver de la vie, expriment le doute que la vie même est de Dieu. La vie n'est pas de Dieu, mais en mon pouvoir. Et Christ répond : Tout est en mon pouvoir, excepté la vie, parce que la vie

même est de Dieu. La vie c'est la manifestation de Dieu. La vie est en Dieu.

Ici, avec un autre sens que dans l'introduction est résumée la même pensée que la vie c'est la lumière de l'homme, que la lumière c'est l'entendement, et que l'entendement c'est ce que les hommes appellent Dieu ; c'est-à-dire le *commencement de tout*.

La troisième tentation transporte tout le raisonnement du domaine intérieur à l'extérieur. Elle dit : Ton raisonnement ne peut pas être juste quand tout le monde vit autrement. Christ, dans sa réponse, répète sa conception du Dieu intérieur, non charnel. Il dit : Parmi les biens que je ne me suis pas donnés, je dois respecter mon Dieu seul, et je dois travailler pour lui seul. En outre, il est nécessaire de se rappeler dans le développement postérieur de la doctrine, que cette conception de Dieu et les rapports de l'homme envers Dieu, exprimés dans ce passage, sont élaborés par Jésus-Christ par cette même voie de la pensée. Il faut se rappeler qu'à la question : De quoi vit l'homme, par le pain ou par Dieu ? la première fois Jésus s'explique lui-même sa doctrine sur la signification de Dieu et de l'homme et que par conséquent, en plusieurs passages de sa doctrine, quand il veut exprimer le rapport de l'homme envers Dieu, il suit cette même marche de la pensée et cette même comparaison avec le pain, par lesquelles, pour lui, s'exprimait cette signification.

Nous parlerons en son lieu de la concordance de ce passage avec tous ceux où il est question du pain, de la nourriture, de la boisson.

L'ARRIVÉE AUX NOCES DE CANA

Jean, II, 1-11. Cet événement à Cana de Galilée, décrit avec force détails, est l'un des passages les plus instructifs des évangiles, en ce sens qu'il montre combien il est dangereux d'accepter tous les textes des évangiles dits canoniques, comme paroles sacrées. Ce qui se passa à Cana de Galilée ne présente rien d'extraordinaire ni d'instructif sous n'importe quel rapport. Comme miracle cet événement est dénué de sens ; comme prestidigitation, il est blessant ; comme tableau de mœurs, inutile.

Dans les versets : Matt., XIV, 3-5 ; Marc, VI, 17-20 ; Luc, III, 19, 20, sont décrites les causes de l'emprisonnement de Jean.

Dans les versets : Matt., IV, 12 ; Jean, IV, 1-3 ; Luc, IV, 15 ; Jean, IV, 44-54 ; Luc, V, 1-10 ; Matt., IV, 19, 20 ; Marc, I, 17, 18, sont décrits

des événements n'ayant pas rapport à la doctrine, et que pour cette raison, je n'ai pas traduits.

LA PRÉDICATION DE JÉSUS

Ἀπὸ τότε ἤρξατο ὁ Ἰησοῦς κηρυσσειν…

… τὸ εὐαγγέλιον τῆς βασιλείας τοῦ θεοῦ.

Καὶ λέγων· Ὅτι πεπλήρωται ὁ καιρός, καὶ ἤγγικεν ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ· μετανοεῖτε καὶ πιστεύετε ἐν τῷ εὐαγγελίῳ.

Mathieu, IV, 17. Dès lors Jésus commença à prêcher et à dire : Amendez-vous ; car le royaume des cieux est proche.
Marc, I, 14. Or, après que Jean eut été mis en prison, Jésus s'en alla en Galilée, prêchant l'évangile du règne de Dieu,
15. et disant : Le temps est accompli et le règne de Dieu approche. Amendez-vous, et croyez à l'Évangile.

Dès lors Jésus commença à proclamer le royaume de Dieu. Il disait : Le moment est venu ; est venu le royaume de Dieu, rénovez-vous et croyez à l'annonciation du bien véritable.

Jean, II, 19-34. On y trouve seulement qu'ayant aperçu Jésus-Christ, Jean s'écria : « Il me suit, mais il était avant moi », mais sans dire s'il était le Christ. Il s'ensuit que dans ce passage ainsi que dans les suivants qui confirment que Jésus était le Christ, il faut séparer de la doctrine l'indication qu'il est le Messie, avec laquelle cette indication est souvent liée. Jésus, dont la doctrine a gagné la plus grande moitié du monde, était-il ou non ce Christ que les Juifs attendaient ? c'est

une question absolument étrangère à la doctrine.

Pour les Juifs qui embrassaient le christianisme, elle pouvait avoir de l'importance, c'est ce qui explique pourquoi, dans les évangiles, le sens des passages est souvent obscurci. Il n'est obscurci qu'afin de prouver que Jésus-Christ était Christ, c'est-à-dire sacré. De même que David et Saül étaient sacrés, de même Christ était sacré par Jean.

Pour ceux qui n'appartenaient pas à la religion juive, et que rien ne pouvait convaincre que Jésus était un véritable envoyé de Dieu, les affirmations de Jean concernant Jésus, si même elles furent dites, étaient complètement inutiles.

Les versets : Jean, I, 19-34 ; Matt., III, 16, 17 ; Marc, I, 10, 11 ; Luc, III, 21, 22, ont pour sujet l'affirmation et les preuves que Jésus-Christ est le fils de Dieu.

Jésus-Christ était-il le fils de Dieu, selon la conception des Juifs, c'est parfaitement indifférent pour quiconque n'est pas Juif. S'il n'y avait pas d'autre témoignage de sa filiation divine que la voix d'un inconnu, entendue il y a 1.800 ans, cette tradition de la voix céleste ne convaincrait personne. Or pour celui qui a compris la vérité de Jésus et sa filiation envers Dieu, comme elles sont expliquées dans le premier chapitre, les traditions sur la colombe et la voix du ciel sont au moins superflues.

LES PREMIERS DISCIPLES DU CHRIST

Τῇ ἐπαύριιον πάλιν εἱστήκει ὁ Ἰωάννης, καὶ ἐκ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ δύο.

Καὶ ἐμβλέψας τῷ Ἰησοῦ περιπατοῦντι λέγει· Ἴδε ὁ ἀμνος τοῦ θεοῦ.

Jean, I, 35. Le lendemain, Jean, étant encore là avec deux de ses disciples,
36. et voyant Jésus qui marchait, dit : Voilà l'agneau de Dieu.

Et Jean voyant de nouveau Jésus [1]), dit de lui : C'est l'agneau de Dieu.

Remarques.

1) Ἐμβλεψας τῷ Ἰησοῦ περιπατοῦντι, *ayant vu Jésus qui marchait*. Il faut comprendre que Jean vit de nouveau Jésus comme celui-ci allait en Galilée. Le mot πάλιν l'indique. Chez Jean l'Évangéliste, ces événements mêmes sont racontés très brièvement. Toutefois cela ne prouve point qu'il ne se passa que ce qui fut dit. Cela peut être comme le récit connu d'un événement duquel un conteur ne répéterait que les traits saillants et mémorables. Il est évident que Jésus, rencontrant Jean, cause avec lui ; et la conversation terminée, Jean dit : C'est l'agneau réservé à Dieu. Ces paroles expriment nettement ce qu'avait dit Jean.

Καὶ ἤκουσαν οἱ δύο μαθηταί αὐτοῦ λαλοῦντος, καὶ ἠκολούθησαν τῷ Ἰησοῦ.

Στραφείς δὲ ὁ Ἰησοῦς, καὶ θεασάμενος αὐτοῦς ἀκολουθοῦντας, λέγει αὐτοῖς. Τὶ ζητεῖτε ; Οἱ δὲ εἶπον αὐτῷ. Ῥαββεί (ὅ λέγεται ἑρμηνευόμενον, Διδάσκαλε, ποῦ μένεις ;

Jean, I, 37. Et ses deux disciples, l'ayant ouï parler ainsi, suivirent Jésus.
38. Jésus, s'étant retourné, et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire maître) ! où demeures-tu ?

Deux des disciples de Jean, ayant entendu ces paroles, suivirent Jésus.
Jésus, s'étant retourné, s'aperçut qu'ils le suivaient et leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire maître), où demeures-tu ? [1])

Remarques.

1) Ποῦ μένεις, *où demeures-tu* : Les paroles des disciples, et la réponse de Jésus, *vous verrez où je demeure*, et le fait que les disciples virent sa demeure, évidemment signifient plus que ce qui est exprimé.

Jean l'Évangéliste ne mentionne que les paroles saillantes de cette conversation. Mais le sens de tout le passage est évidemment que les disciples veulent être avec lui, écouter sa doctrine, peut-être observer sa vie ; et Jésus les invite à le suivre. Ils voient sa vie, écoutent son enseignement et se convainquent de sa vérité.

Λέγει αὐτοῖς· Ἔρχεσθε καὶ ἴδετε· Ἦλθον καὶ εἶδον ποῦ μένει. καὶ παρ' αὐτῷ ἔμειναν τὴν ἡμέραν ἐκείνην· ὥρα δὲ ἦν ὡς δεκάτη.

Ἦν Ἀνδρέας ὁ ἀδελφὸς Σίμωνος Πέτρου, εἷς ἐκ τῶν δύο τῶν ἀκουσάντων παρὰ Ἰωάννου, καὶ ἀκολουθησάντων αὐτῷ.

Εὑρίσκει οὗτος πρῶτος τὸν ἀδελφὸν τὸν ἴδιον Σίμωνα, καὶ λέγει αὐτῷ,

Εὑρήκαμεν τὸν Μεσσίαν (ὅ ἐστι μεθερμηνευόμενον, ὁ Χριστός).

Καὶ ἤγαγεν αὐτὸν πρὸς τὸν Ἰησοῦν· Ἐμβλέψας δὲ αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς εἶπε.

Σὺ εἶ Σίμων ὁ υἱὸς Ἰωνᾶ σὺ κληθήσῃ Κηφᾶς. ὃ ἑρμηνεύεται Πέτρος·

Καὶ προβὰς ἐκεῖθεν ὀλίγον, εἶδεν Ἰάκωβον τὸν τοῦ Ζεβεδαίου, καὶ Ἰωάννην, τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ, καὶ αὐτοὺς ἐν τῷ πλοίῳ καταρτίζοντας τὰ δίκτυα.

Καὶ εὐθέως ἐκάλεσεν αὐτούς· καὶ ἀφέντες τὸν πατέρα αὐτῶν Ζεβεδαῖον ἐν τῷ πλοίῳ μετά τῶν μισθωτῶν, ἀπῆλθον ὀπισω αὐτοῦ.

Τῇ ἀπαύριον ἠθέλησεν ὁ Ἰησοῦς ἐξελθεῖν εἰς τὴν Γαλιλαίαν· καὶ εὑρισκει Φίλιππον. καὶ λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· Ἀκολούθει μοι.

Ἦν δὲ ὁ Φίλιππος ἀπὸ Βηθσαϊδά, ἐκ τῆς πόλεως Ἀνδρέου καὶ Πέτρου.

Εὑρισκει Φίλιππος τόν Ναθαναήλ, καὶ λέγει αὐτῷ· Ὃν ἔγραψε Μωσῆς ἐν τῷ νόμῳ. καὶ οἱ προφῆται εὑρήκαμεν, Ἰησοῦς τὸν υἱόν τοῦ Ἰωσήφ τὸν ἀπὸ Ναζαρέτ.

Καὶ εἶπεν αὐτῷ Ναθαναήλ. Ἐκ Ναζαρέτ δύναταί τι ἀγαθόν εἶναι ; Λέγει αὐτῳ· Φίλιππος· Ἔρχου καὶ ἴδε.

Εἶδεν ὁ Ἰησοῦς τὸν Ναθαναήλ ἐρχόμενον πρὸς αὐτὸν, καὶ λέγει περὶ αὐτοῦ· Ἴδε, ἀληθῶς Ἰσραηλείτης ἐν ᾧ δόλος οὐκ ἔστι.

Jean, I, 39. Il leur dit : Venez, et voyez. Ils y allèrent, et vinrent où il logeait, et ils demeurèrent avec lui ce jour-là, car il était environ la dixième heure du jour.

Il leur dit : Venez et vous verrez ! Ils allèrent, ils virent où il demeurait, et restèrent avec lui un jour.

40. André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu ce que Jean disait, et qui avaient suivi Jésus.

Un de ces deux était André, frère de Simon Pierre.

41. Celui-ci trouva, le premier, Simon, son frère, et lui dit : Nous avons trouvé le Messie (c'est-à-dire le Christ).

Il trouva son frère Simon et lui dit : Nous avons trouvé le Messie, ce qui signifie l'élu de Dieu.

42. Et il l'amena à Jésus. Jésus, l'ayant regardé, lui dit : Tu es Simon, fils de Jona : tu seras appelé Céphas (c'est-à-dire Pierre).

Et il l'amena chez Jésus. Jésus l'ayant regardé lui dit : Tu es Simon, fils de Jona. Il faut l'appeler Pierre.

Marc, I, 19. Et de là passant un peu plus loin, il vitdans une barque Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui raccommodaient leurs filets.

Étant passé un peu plus loin, il aperçut Jacques fils de Zébédée, et Jean son frère. Ils raccommodaient des filets, dans une barque.

20. Au même instant il les appela ; et eux, laissant Zébédée leur père, dans la barque avec les ouvriers, le suivirent.

Aussitôt il les appela. Ils abandonnèrent Zébédée, leur père, dans la barque, avec les ouvriers.

Jean, I, 43. Le lendemain, Jésus

Ensuite, juste avant l'entrée en Galilée,

voulut s'en aller en Galilée, et il trouva Philippe et lui dit : Suis-moi.

Jésus rencontra Philippe et lui dit : Suis-moi.

44. Or, Philippe était de Beth-Saïda, qui était aussi la ville d'André et de Pierre.

Philippe était de Bethsaïda, du même village que Pierre et André.

45. Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi, et dont les prophètes ont parlé : c'est Jésus de Nazareth, le fils de Joseph.

Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Celui de qui Moïse a écrit dans la loi, nous l'avons trouvé. C'est Jésus fils de Joseph de Nazareth.

46. Nathanaël lui dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Viens et vois.

Et Nathanaël lui dit : Est-ce qu'il peut sortir quelque chose de bon, de Nazareth ? Philippe lui dit : Va toi-même, tu verras.

47. Jésus, voyant venir Nathanaël, dit de lui : Voici un véritable Israélite en qui il n'y a point de fraude.

Comme Nathanaël venait, Jésus, en se rencontrant [1]) avec lui, dit de lui : Voilà vraiment un homme en qui il n'y a point de ruse.

Remarques.

1) Apercevoir, ici, a le sens de rencontrer, de suivre.

Ἀπεκρίθη Ναθαναὴλ καὶ λέγει αὐτῷ· Ῥαββεί, σὺ εἶ ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ, σὺ εἶ ὁ βασιλεὺς τοῦ Ἰσραήλ.

Jean, I, 49. Nathanaël lui répondit : Maître ! tu es le fils de Dieu, tu

Et Nathanaël lui dit : Tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël [1]).

es le roi d'Israël.

Remarques.

1) L'affirmation de Nathanaël, que Jésus est le fils de Dieu, c'est-à-dire ce que Jésus avait pensé de soi-même dans le désert, et qu'il est roi d'Israël, c'est-à-dire qu'avec lui est venu le royaume de Dieu, prouve que Jean avait prêché cela à ses disciples et leur avait interprété beaucoup de choses. Nathanaël ayant compris cette interprétation dit : Oui, tu es le fils de Dieu, et tu es le roi d'Israël.

Le verset 48 du premier chapitre de Jean fait allusion à quelque chose connu de l'auteur mais qui est tout à fait perdu pour nous. Que se passait-il sous le figuier quand Jésus vit Nathanaël ? nous ne savons. C'est pourquoi nous omettons ce verset.

De même nous omettons le verset 50, se rapportant aussi à cet événement qui se passa sous le figuier.

Καὶ λέγει αὐτῷ· Ἀμὴν ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ἀπ' ἄρτι ὄψεσθε τὸν οὐρανὸν ἀνεῳγότα, καὶ τοὺς ἀγγέλους τοῦ θεοῦ ἀναβαίνοντας καὶ καταβαίνοντας ἐπὶ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου.

Jean, I, 51. Il lui dit aussi : En vérité, en vérité, je vous dis que désormais, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.

Et il lui dit : Tu apprendras ce qui est le plus important. Je vous le dis en vérité, vous saurez que désormais le ciel vous est ouvert, et les forces de Dieu descendront sur le fils de l'humanité [1]) et de lui remonteront au ciel.

Remarques.

1) Υἱος τοῦ ἀνθρώπου. *Le fils de l'humanité* ; par le sens et l'emploi, cette expression signifie et ne peut signifier que l'homme, dans le sens des qualités humaines propres à tous les hommes. Par ces paroles Jésus-Christ exprime ce qu'il a compris dans le désert. Selon la

doctrine précédente, Dieu était un être étranger à l'homme. Le ciel — la demeure de Dieu et Dieu lui-même — était inaccessible à l'homme.

Selon la doctrine de Jésus-Christ, le ciel est ouvert à l'homme. La communion de Dieu avec l'homme est établie. La vie de l'homme vient de Dieu, et Dieu est toujours avec l'homme. C'est pourquoi la force de Dieu descend sur le fils de l'humanité. L'homme la reconnaît en lui et monte au ciel. *L'homme reconnaît Dieu en soi*. C'est en cela qu'est la venue du royaume de Dieu que Jean prêchait et que Jésus confirme.

LA PRÉDICATION DE JÉSUS-CHRIST À NAZARETH

Καὶ ἦλθεν εἰς τήν Ναζαρέτ, οὗ ἦν τεθραμμένος· καὶ εἰσῆλθε κατά τό εἰωθος αὐτῷ, ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῶν σαββάτῶν, εἰς τὴν συναγωγήν, καὶ ἀνέστη ἀναγνῶναι.

Καὶ ἐπεδόθη αὐτῷ βιβλὶον Ἡσαΐου τοῦ προφὴτου· καὶ ἀναπτύζας τό βιβλίον, εὗρε τόν τόπον οὗ ἦν γεγραμμένον.

Πνεῦμα Κυρίου ἐπ' ἐμέ οὗ ἕνεκεν ἔχρισέ με εὐαγγελιζεσθαι πτωχοῖς ἀπέστολκέ με ἰάσασθαι τούς συντετριμμένονς τήν καρδίαν, κηρύζαι αἰχμαλώτοις ἀφεριν, καὶ τοφλοῖς ἀνάβλεψιν, ἀποστεῖλαί τεθραυσμένους ἐν ἀφέσει.

Κηρύξαι ἐνιαυτόν Κυρίου δεκτόν.

Luc, IV, 16. Et Jésus vint à Nazareth, où il avait été élevé ; et il entra, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue, où il se leva pour lire.

Et Jésus vint à Nazareth, où il avait été élevé. Et, selon son habitude, il alla à la réunion pendant les jours de fêtes, et se mit à lire.

17. Et on lui présenta le livre du prophète Isaïe ; et ayant ouvert le livre, il trouva l'endroit où il était écrit :

On lui présenta le livre du prophète Ésaïe. Il l'ouvrit au passage où il est écrit :

18. L'Esprit du Seigneur est sur moi,

L'Esprit de l'Éternel est sur moi, Il m'a oint

c’est pourquoi il m’a oint ; il m’a envoyé pour annoncer l’évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ;

19. pour publier la liberté aux captifs, et le recouvrement de la vue aux aveugles ; pour renvoyer libres ceux qui sont dans l’oppression, et pour publier l’année favorable du Seigneur. (Isaïe, XI, l, 2.)

pour annoncer le bonheur aux malheureux, aux cœurs brisés ; pour annoncer la liberté aux captifs, aux aveugles la lumière et, aux opprimés le salut et le repos ;
pour annoncer à tous l’année de la grâce de Dieu [1]).

Remarques.

1) Ce passage d’Ésaïe est pris au verset où l’on parle de la vengeance de Dieu (Ésaïe, LXI, 1, 2) : « Pour publier l’année de la bienveillance de l’Éternel, et le jour de la vengeance de notre Dieu ». Je cite le texte pour montrer qu’il ne faut donner aux paroles empruntées aux livres de Moïse et des prophètes, que le sens que leur donna Jésus-Christ. Il est évident qu’il choisit ces paroles, qu’il connaissait et qui exprimaient sa pensée, en rejetant celles qui la contredisaient.

Καὶ πτύξας τὸ βιβλίον, ἀποδούς τῷ ὑμηρέτη ἐκάθισε· καὶ πάντων ἐν τῇ συναγωγῇ οἱ ὀφθαλμοι ἦσαν ἀτενιζοντες αὐτῷ·

Ἤρξατο δὲ λέγειν πρὸς αὐτοῦς· Ὅτι σήμερον πεπλήρωται ἡ γραφή αὐτη ἐν τοῖς ὠσίν ὑμῶν.

Καὶ πάντες ἐμαρτυρουν· αὐτῷ, καὶ ἐθαύμαζον ἐπὶ τοῖς λόγοις τῆς χάριτος τοῖς ἐκτορευομένοις ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ, καὶ ἔλεγον. Οὐχ οὗτός ἐστιν ὁ υἱὸς Ἰῶσήφ ;

Οὐχ οὗτός ἐστιν ὁ τεκτῶν ;

Οὐχ οὗτός ἐστιν ὁ τοῦ τέκτονος υἱός ; οὐχι ἡ μήτηρ αὐτοῦ λέγεται Μαριάμ, καὶ οἱ ἀδελφοί αὐτοῦ Ἰακωβος καὶ Ἰωσῆφ καὶ Σίμων καὶ Ἰούδας ;

Καὶ εἶπε πρὸς αὐτους . Πάντως ἐρεῖτέ μοι τὴν παρβολὴν ταύτην. Ἰατρέ, θεράπευσον σεαυτόν.

Οὐκ ἐστι προφήτης ἄτιμος, εἰ μὴ ἐν τῇ πατρίδ: αὐτοῦ καὶ ἐν τῇ οἰκία αὐτοῦ.

Luc, IV, 20. Et ayant replié le livre et l'ayant rendu au ministre, il s'assit ; et les yeux de tous ceux qui étaient dans la synagogue étaient arrêtés sur lui.

Et ayant replié le livre, et l'ayant remis à un serviteur, il s'assit. Et les yeux de tous étaient fixés sur lui.

21. Alors il commença à leur dire : Cette parole de l'Écriture est accomplie aujourd'hui, et vous l'entendez.

Alors il commença à leur parler : Maintenant cette parole de l'Écriture s'accomplit sous vos yeux.

22. Tous lui rendaient témoignage et admiraient les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche, et ils disaient : N'es-tu pas le fils de Joseph ?

Tous s'étonnaient du bienfait de ses paroles et ils disaient : N'est-ce pas le fils de Joseph ?

Marc, VI, 3. N'es-tu pas le charpentier…

N'est-ce pas le charpentier ?…

Matthieu, XIII, 53. N'est-il pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? et ses frères Jacques, Josué, Simon et Jude ?

N'est-ce pas le fils du charpentier ? N'est-ce pas sa mère qui s'appelle Marie, et ses frères, Jacques, Josué, Simon et Jude ?

Luc, IV, 23. Et il leur dit : Vous me direz

Et il leur dit : Vous vous dites sans doute :

sans doute ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même !

Matthieu, XIII, 57. Un prophète n'est méprisé que dans son pays et dans sa maison.

Médecin, guéris-toi toi-même !

Parce que nul prophète n'est compris dans son pays [1]).

Remarques.

1) Je ne saisis pas bien le sens des paroles sur les prophètes dans leur pays et sur les médecins. Du reste le sens de ce passage, tel qu'il est interprété, est étranger à la doctrine, et, par conséquent, se rattache au supplément.

Καὶ καταλιπών τήν Ναζαρέτ, ἐλθών κατῷκησεν εἰς Καπερναυμ τήν παραλασσιαν, ἐν ὁρίοις Ζαβουλὼν καὶ Νεφθαλεῖμ.

Καὶ εὐθέως τοῖς σάββασιν εἰσελθών εἰς συναγωγήν, ἐδιδασκε.

Καὶ ἐξεπλήσσοντο ἐπί τῇ διδαχῇ αὐτοῦ· ἦν γὰρ διδάσκων αὐτοῦς ὡς ἐξουσιαν ἔχων, καὶ οὐχ ὡς οἱ γραμματεῖς.

Matthieu, IV, 13. Et ayant quitté Nazareth, il vint demeurer à Capernaüm, ville proche de la mer, sur les confins de Zabulon et de Nephthali ;

De Nazareth, Jésus alla demeurer à Capernaüm.

Marc, I, 21. (Luc, IV, 31.) Ensuite ils entrèrent à Capernaüm ; et Jésus, étant d'abord entré dans la synagogue le jour du sabbat, y enseignait.

Et aussitôt, le jour du sabbat, il participa à la réunion et se mit à enseigner.

22. (Luc, IV, 32.) Et ils étaient étonnés de sa doctrine ; car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes.

Et ils admiraient sa doctrine parce qu'il les enseignait librement [1]) et non pas comme les scribes.

Remarques.

1) Ὡς ἐξουσίαν ἔχων signifie *ayant la liberté*, Ἐξουσία signifie d'abord *liberté* ; et ici il a évidemment ce sens et non celui de pouvoir, puisqu'il est opposé à la manière des scribes. C'étaient les scribes qui avaient l'autorité ; on ne pouvait donc pas dire : avec autorité et non pas comme les scribes. L'opposition est en ceci que précisément les scribes qui avaient l'autorité n'enseignaient pas librement, tandis que Jésus-Christ enseignait librement. Autrement dit, les scribes considéraient les hommes comme les esclaves de Dieu, dépourvus de liberté, tandis que, selon la doctrine de Jésus-Christ, les hommes étaient libres. Cela admis on comprend aisément ce que le peuple pouvait admirer. Si Jésus-Christ avait enseigné avec autorité, c'est-à-dire avec audace, effronterie, le peuple n'eût rien pu admirer. Les Pharisiens et les scribes le savaient faire beaucoup mieux. Mais évidemment, sa doctrine renfermait autre chose, et c'était cela qu'il enseignait ὡς ἐξουσίαν ἔχων, c'est-à-dire librement, comme un homme libre de tout lien.

LA NAISSANCE ET L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST, ET SES PREMIÈRES PRÉDICATIONS

(Sens général du premier chapitre).

L'entendement s'incarna en Jésus-Christ. Jésus-Christ annonça aux hommes le vrai bien. Et voici comment s'opéra la naissance de Jésus-Christ. Sa mère, Marie, était fiancée à Joseph. Mais avant qu'ils vécussent ensemble comme époux, Marie se trouva enceinte. Joseph, homme bon, ne voulut pas l'humilier et l'accepta pour femme : toutefois, il n'eut aucune relation avec elle avant qu'elle n'eût mis au monde son premier fils qu'elle appela Jésus.

L'enfant grandit, se fortifia ; son intelligence était au-dessus de son âge. Or voici ce qu'il lui advint pendant son enfance : Jésus avait alors douze ans. Une fois, Marie et Joseph étant allés pour la fête à Jérusalem, le prirent avec eux. La fête terminée, ils repartirent chez

eux, oubliant l'enfant. Quand ils s'en aperçurent, ils pensèrent d'abord qu'il était parti avec d'autres enfants, et ils interrogèrent les passants. L'enfant ne se trouvait nulle part. Ils durent retourner à Jérusalem et le chercher. Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple.

Il était là avec les docteurs, les interrogeant et écoutant. Et tous admiraient son esprit. Sa mère le retrouvant lui dit :

Que nous as-tu fait ? Ton père et moi nous étions inquiets et te cherchions.

Il leur répondit :

Où donc m'avez-vous cherché ? Ne savez-vous pas qu'il faut chercher le fils dans la maison de son père ?

Mais ils ne le comprirent point. Ils n'ont pas compris que Jésus, sachant qu'il n'avait pas de père charnel, considérait Dieu comme son père unique. Jésus retourna chez ses parents ; il leur obéissait en tout. Il grandissait en âge et en raison, et était aimé de Dieu et des hommes. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de trente ans, et tous pensaient qu'il était le fils de Joseph. Alors Jésus commença à annoncer le vrai bien, et, comme les prophètes l'avaient prédit, que Dieu viendrait dans le monde. Le prophète Malachie avait dit : « Mon messager ira en avant pour me tracer la voie ». Et le prophète Isaïe : « La voix appelle à vous. Tracez dans le désert la voie pour le Seigneur ; aplanissez son chemin ; faites que tout soit uni, qu'il n'y ait ni ravins ni montagnes, ni montées ni descentes. Alors Dieu sera parmi vous et tous trouveront leur salut ».

Conformément à ces paroles des prophètes, à l'époque de Jésus-Christ parut un nouveau prophète, Jean. Jean vivait dans le désert de la Judée, au bord du Jourdain. Jean était vêtu d'une peau de chameau et ceint d'une courroie. Il se nourrissait de l'écorce des arbres et d'herbes. Il appelait les hommes à la nouvelle vie ; ceux-ci lui confessaient leurs fautes, et Jean les baignait dans le Jourdain en signe de leur rénovation.

Il leur disait :

Est-ce que vous aussi, avez senti que vous ne fuirez pas la volonté de Dieu ? Alors rénovez-vous ; et si vous voulez être rénovés, qu'on voie d'après vos actes que vous êtes changés. Jean disait : Jusqu'à présent les prophètes ont dit que Dieu viendra. Moi je vous dis : Amendez-vous, Dieu est déjà venu. Il disait : Je vous purifie par l'eau, mais celui qui vient après moi, et qui est plus grand que moi, vous purifiera par l'esprit. Quand il viendra, il vous purifiera comme le maître purifie son aire. Il ramasse le froment et brûle la paille. Si

l'arbre ne donne pas de bons fruits, on le coupe et le jette au feu, et la hache est déjà près de la racine de l'arbre.

Et le peuple lui demandait :

Que nous faut-il faire ?

Il répondait :

Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a pas ; et que celui qui a de la nourriture en donne à celui qui en manque.

Les percepteurs vinrent le trouver et lui demandèrent :

Que devons-nous faire ?

Il leur répondit :

N'exiger que ce qui est dû.

Les soldats lui demandèrent : Que devons-nous faire ?

Il leur dit :

N'offensez personne, ne trompez personne. Soyez contents de ce que vous avez.

Mais il disait encore bien d'autres choses au peuple sur ce qui est le vrai bien.

Jésus avait alors trente ans. Il alla trouver Jean au bord du Jourdain, et écouta ses paroles : que Dieu vient, qu'il faut s'amender, que maintenant les hommes seront purifiés par l'eau, mais qu'ils doivent se purifier par l'esprit, et qu'alors Dieu viendra. Jésus ne connaissait pas son père charnel et regardait Dieu comme son père. Il eut foi aux paroles de Jean et se dit : S'il est vrai que Dieu est mon père, et si je suis le fils de Dieu, alors ce que dit Jean est aussi vrai, et il me faut seulement me purifier en esprit pour que Dieu vienne en moi.

Et Jésus partit au désert pour éprouver s'il était vrai qu'il fût le fils de Dieu et que Dieu viendrait en lui. Il s'en fut dans le désert et resta là, sans boire ni manger ; et il dépérit. Alors le doute le saisit. Il pensa : « On dit que tu es esprit, fils de Dieu, et que Dieu viendra en toi, or tu souffres parce que tu n'as pas de pain, et Dieu ne vient point à toi. Alors tu n'es pas esprit, tu n'es pas le fils de Dieu. Mais il se dit : Ma chair désire le pain, le pain est nécessaire à la vie, mais l'homme vit non du pain mais de l'esprit, de ce qui lui vient de Dieu.

Cependant la faim le torture quand même et un autre doute le saisit. Il pense : Tu dis que tu es le fils de Dieu et que Dieu viendra à toi, et tu souffres et ne peux faire cesser tes souffrances. » Et il

s'imagine être sur le toit du temple et une idée lui vient : Si je suis l'esprit, fils de Dieu, je puis me jeter en bas, je ne me tuerai pas ; une force invisible me protégera, me soutiendra, et me sauvegardera de tout mal. Pourquoi ne me jetterais-je pas, pour cesser de souffrir de la faim ? Mais il se dit : Pourquoi tenterais-je Dieu pour savoir s'il est avec moi ou non ? Si je peux l'éprouver, je ne crois pas en lui et il n'est pas avec moi. Dieu l'esprit me donne la vie, c'est pourquoi la vie, l'esprit, est toujours en moi. Et je ne puis pas me tuer puisque je sens en moi l'esprit.

Mais la faim le tenaillait toujours. Et une autre idée lui vint : Si je ne dois pas tenter Dieu en me jetant du haut du temple, alors je ne dois pas non plus l'éprouver en ne satisfaisant pas mon besoin de manger. Je ne dois pas me priver de tous les désirs de la chair ; ils sont en moi et en tous les hommes. Et il se représenta tous les royaumes de la terre et tous les hommes, comment ils vivent et travaillent pour la chair en attendant la récompense. Et il pensa : Ils travaillent pour la chair, et elle leur donne tout ce qu'ils ont. Si je travaillais pour elle, j'aurais la même chose. Mais il se dit : Mon Dieu n'est pas la chair, mais l'esprit. C'est par lui que je vis. Je le sens toujours en moi, c'est lui seul que je respecte, et je travaille pour lui seul, et c'est de lui que j'attends la récompense. Alors le tentateur l'abandonna et l'esprit le rénova. Il comprit alors que Dieu était venu à lui et vivait en lui ; et ayant compris cela, fort de son esprit, il retourna en Galilée.

Dès ce moment, ayant compris la force de l'esprit, il se mit à annoncer la présence de Dieu. Il disait : le temps est venu, ressaisissez-vous, croyez à l'annonciation du bien.

Du désert Jésus retourna de nouveau près de Jean et demeura avec lui. Quand Jésus quitta Jean, celui-ci dit de Jésus : c'est le véritable fils de Dieu (l'élu). À ces paroles de Jean, deux de ses disciples l'abandonnèrent pour suivre le Christ.

Un de ces disciples s'appelait André. André avait un frère, Simon. Ayant écouté Jésus, André alla chez son frère Simon et lui dit : Nous avons trouvé l'élu de Dieu ; et il l'emmena chez Jésus.

Jésus donna à ce frère d'André le nom de Pierre ; et ces deux frères devinrent les disciples de Jésus. Jésus partit plus loin avec ses deux disciples. Ayant parcouru une certaine distance, Jésus aperçut des pêcheurs dans une barque. C'étaient le père Zébédée et ses deux fils Jacques et Jean avec des ouvriers. Ils étaient assis et réparaient un filet. Jésus se mit à causer avec Jacques et Jean, et tous deux, laissant leur père et les ouvriers dans la barque, suivirent Jésus et devinrent

ses disciples. Plus tard, avant d'entrer en Galilée, Jésus rencontra aussi Philippe et l'appela. Philippe était de Bethsaïde, le pays de Pierre et d'André.

Quand Philippe eut fait la connaissance de Jésus, il alla trouver son frère Nathanaël et lui dit : Nathanaël, nous avons trouvé l'élu de Dieu, celui de qui Moïse a écrit. C'est Jésus, fils de Joseph de Nazareth. Nathanaël s'étonna que l'élu de Dieu fût du village voisin et en fit la remarque. Philippe lui dit : Rejoignons-le, tu verras et entendras toi-même. Nathanaël y consentit et alla avec son frère. Il vit Jésus, et l'ayant entendu parler, lui dit : Oui, maintenant, je vois que c'est vrai que tu es le fils de Dieu et le roi d'Israël. Jésus lui dit : tu vas apprendre ce qui est plus important que cela : que le royaume du ciel est arrivé. C'est pourquoi je vous dis que la force de Dieu descendra sur tous les hommes et qu'en eux se reflétera la force divine. Désormais Dieu ne sera plus un être particulier, mais les hommes se confondront avec Dieu.

Du désert Jésus retournait à son pays, Nazareth. Pendant la fête, comme toujours il alla à la réunion et se mit à lire. On lui donna le livre du prophète Ésaïe. Il l'ouvrit et lut : L'esprit du Seigneur est en moi. Il m'a choisi pour annoncer le bonheur aux malheureux et à ceux qui ont le cœur brisé. Pour annoncer la liberté aux captifs, aux aveugles la lumière, et à ceux qui souffrent, le salut et le repos. Pour annoncer à tous le moment du salut de la grâce de Dieu. Il replia le livre, le remit au serviteur, et s'assit. Tous attendaient ce qu'il allait dire. Et il dit : Maintenant cela est réalisé devant vos yeux ; Dieu est dans le monde. Le royaume de Dieu est arrivé, et tous les malheureux, tous ceux qui ont le cœur brisé, et les captifs, les aveugles, les souffrants, tous reçoivent le salut.

Plusieurs s'étonnaient de la bonté de sa parole. D'autres disaient : Mais c'est un charpentier ; le fils d'un charpentier ; sa mère se nomme Marie ; et ses frères, Jacques, Simon, Jude et Josué. Nous les connaissons tous, ils sont pauvres comme nous. Et Jésus leur dit : Parce que je dis : Non, il n'y a plus de malheureux, plus d'affligés, et que mon père, ma mère et mes frères sont pauvres, vous pensez sans doute que je mens, ou que je dois les rendre tous heureux. Si vous pensez cela, alors vous ne comprenez pas ce que je dis. C'est ainsi qu'on ne comprend jamais le prophète en son pays.

Et Jésus alla à Capernaüm. Là, le jour du sabbat il entra dans l'Assemblée et se mit à prophétiser. Et tout le peuple s'étonna de sa doctrine, parce que sa doctrine était tout autre que celle des scribes. Les scribes enseignaient la loi à laquelle tous devaient obéir, et Jésus disait que tous les hommes sont libres.

1. ↑ Les interprétations des évangiles par l’archevêque Mikhaïl, p. 63.

CHAPITRE II

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Le sujet de ce chapitre est une définition négative de Dieu. Jean avait dit : quand vous serez purifiés en esprit, Dieu sera dans le monde. Jésus se rendit dans le désert, et là, ayant compris la force de l'esprit, il retourna dans le monde et annonça que Dieu était dans le monde et que son règne était venu.

Le sens du royaume de Dieu dans le monde, Jésus l'exprimait par les paroles du prophète Ésaïe : Le royaume de Dieu, c'est le bonheur pour les malheureux, la guérison pour les malades, la lumière pour les aveugles, la liberté pour les captifs. À ses disciples, Jésus disait que le royaume du ciel, cela signifiait que, désormais, Dieu ne serait plus ce Dieu inaccessible d'auparavant, mais que Dieu serait dans le monde et en communion avec les hommes. Si Dieu est dans le monde et en communion avec les hommes, quel Dieu est-ce donc ? Est-ce Dieu créateur qui est assis au ciel, qui apparut aux Patriarches et donna sa loi à Moïse, ce Dieu vengeur, cruel et terrible, que les hommes connaissaient et respectaient, ou est-ce un autre Dieu ?

Dans ce deuxième chapitre, Jésus définit ce que Dieu n'est pas.

Pour que ce soit tout à fait compréhensible, il est nécessaire de rétablir la véritable signification des paroles de Jésus-Christ, que toutes les Églises obscurcissent soigneusement.

La signification des paroles et des actes de Jésus-Christ, cités dans ce chapitre, est que Jésus-Christ nie toute la doctrine des Hébreux. En réalité c'est clair et indiscutable à un tel point qu'il est stupide de le

prouver. Il fallait que nos Églises fussent atteintes par cet étrange sort historique qui les a forcées, contrairement à tout bon sens, à unir en un tout indivisible les doctrines tout à fait contraires : la doctrine chrétienne et la doctrine juive ; il fallait cela pour qu'elles pussent affirmer une ineptie pareille et masquer l'évidence. Il suffit non de lire mais de parcourir les cinq livres de la Bible, dans lesquels sont définis, jusque dans les moindres détails, tous les actes de l'homme, par des milliers de raisons des plus diverses, pour voir clairement qu'avec une pareille définition détaillée de tous les actes de l'homme, il ne peut y avoir place pour un supplément quelconque de la doctrine de la loi, comme l'affirment les Églises. Il pourrait s'y trouver encore une place pour la nouvelle loi, s'il était dit que toutes ces lois sont humaines. Mais non, il est dit nettement et clairement que tout cela — quand et comment on fait ou l'on ne fait pas la circoncision ; quand et comment on tue les femmes et les enfants ; quels hommes on récompensera, et comment, pour un taureau tué par hasard — que tout cela, dis-je, est parole de Dieu lui-même. Quel supplément pouvait-on apporter à une loi pareille ? On ne peut qu'y ajouter certains détails sur la circoncision, sur la manière de tuer, etc. Mais en acceptant cette loi comme inspirée de Dieu, on ne peut plus non seulement propager la doctrine du Christ, mais même la doctrine la plus inférieure ; il n'y a rien à propager. Pour le premier mot d'une prédication quelconque, il faut détruire les cinq livres ; il faut détruire la loi de la Bible, tandis que l'Église doit affirmer que la Bible vient de Dieu ainsi que l'Évangile. Que peut-elle donc faire, sinon fermer les yeux à l'évidence et tendre toutes les forces de son esprit à unir ce qu'on ne peut unir. Cela se fit grâce à la doctrine fausse de Paul, qui précéda la connaissance de la doctrine du Christ, selon laquelle la doctrine du Christ, non comprise, était présentée comme la suite de la doctrine des Juifs. Une fois cela fait, et quand le but fut non de comprendre le sens de la doctrine du Christ mais d'unir des choses incompatibles entre elles, alors que pouvait-on faire sinon tergiverser, et n'user que de paroles vagues, incohérentes, pompeuses, comme l'Épître de Paul aux Hébreux, et tout ce galimatias du même genre que les Pères de l'Église et les Théologiens propagèrent pendant dix-huit siècles. Imaginons-nous que des hommes ayant reconnu la véracité absolue de deux œuvres, jusqu'à la dernière ligne, se proposent de les réunir, par exemple le premier tome du recueil des lois et les œuvres de Proudhon. Mais il serait plus facile de réunir ces deux ouvrages que d'associer la Bible à l'Évangile. En effet, il n'existe entre eux aucun lien.

Dans l'Évangile, non seulement il est interdit de tuer quelqu'un, mais même de se mettre en colère contre quelqu'un. Dans la Bible,

tuer, toujours tuer, tuer femmes, enfants, animaux.

Dans l'Évangile, la richesse est un mal ; dans la Bible, c'est le bonheur et la récompense suprêmes. Dans l'Évangile, la pureté corporelle : n'aie qu'une femme ; dans la Bible, prends autant de femmes qu'il te plaît.

Dans l'Évangile, tous les hommes sont frères ; dans la Bible tous sont des ennemis, seuls les Juifs sont frères. Dans l'Évangile aucune adoration extérieure de Dieu, dans la Bible, la plupart des livres définissent les détails du culte extérieur de Dieu.

Et c'est cette doctrine évangélique qu'on affirme être le complément, la continuation de la Bible ! Nous parlerons en son lieu de ce mensonge et de la compréhension fausse de la doctrine du Christ qui découle de cette affirmation inepte. Maintenant nous ne parlerons que de l'adoration extérieure, contre laquelle s'érigeait le Christ.

Tous les passages de ce deuxième chapitre — la négation des libations et de tout ce qui est considéré comme impur ; la négation du commandement le plus important des Hébreux, le sabbat ; la négation de tous les sacrifices, de la nécessité d'ériger un temple ; la négation même du lieu sacré des Juifs, Jérusalem, et enfin, la négation de Dieu lui-même comme quelque être extérieur, et la reconnaissance de Dieu esprit, qu'il faut servir en esprit — tout cela, selon l'interprétation de l'Église, n'est qu'attaques inventées par des Pharisiens quelconques.

S'il ne faut voir là que chicanes de Pharisiens, alors c'est complètement inutile, attendu que pour quiconque peut lire la Bible et réfléchir, l'affirmation que Jésus luttait non contre la loi de Moïse, mais contre les Pharisiens, est évidemment mensongère.

Jésus luttait contre toutes les lois de la Bible à l'exception sans doute des quelques vérités qui devaient se trouver dans cet amas de stupidités et d'absurdités. Il comprenait aussi les commandements d'aimer son père et sa mère, d'aimer son prochain. Du fait que dans la Bible se trouvaient deux ou trois phrases que Jésus pouvait accepter, il ne résulte pas qu'il l'ait continuée et suppléée ; pas plus qu'un homme ne se range à l'opinion de son adversaire parce que, dans une discussion, il lui emprunte quelques paroles pour confirmer sa thèse. Jésus discutait non avec les Pharisiens mais avec toute la loi. Du culte extérieur qu'il dénonçait, il a dégagé et analysé tout ce qui constituait le dogme de foi des Juifs. Voici, selon le Deutéronome, comment était définie l'adoration de Dieu chez les Juifs.

Lévitique, XVII, 7, 8, 9. Et qu'ils n'offrent plus leurs sacrifices aux démons auxquels ils se sont prostitués. Que ce leur soit une ordonnance perpétuelle dans

leurs âges.

Tu leur diras donc : Quiconque des enfants d'Israël, ou des étrangers qui font leur séjour parmi eux, aura offert un holocauste ou un sacrifice,

Et ne l'aura point amené pour le sacrifier à l'Éternel à l'entrée du tabernacle d'assignation, cet homme-là sera retranché d'entre ses peuples.

Nombres, XIX, 13, 22. Tout homme qui aura touché le cadavre de quelque personne qui sera morte, et qui ne se sera point purifié, a souillé le pavillon de l'Éternel ; aussi un tel homme sera retranché d'Israël, car il sera souillé, parce que l'eau d'aspersion n'aura pas été répandue sur lui : sa souillure demeure encore sur lui.

C'est ici la loi : Quand un homme sera mort, dans quelque tente, quiconque entrera dans la tente, et tout ce qui sera dans la tente, sera souillé sept jours.

Et tout vaisseau découvert, sur lequel il n'y a point de couvercle attaché, sera souillé.

Et quiconque touchera dans les champs un homme qui aura été tué par l'épée, ou quelque mort, ou quelques os d'homme, ou un sépulcre, sera souillé sept jours.

Et on prendra pour celui qui sera souillé de la poudre de la jeune vache brûlée pour le péché, et on la mettra dans un vaisseau, et de l'eau vive par-dessus.

Et un homme qui sera pur prendra de l'hysope, et l'ayant trempée dans l'eau, il en fera aspersion sur la tente, sur tous les vaisseaux, sur toutes les personnes qui auront été là, et sur celui qui aura touché l'os, ou l'homme tué, ou le mort, ou le sépulcre.

Cet homme donc, qui sera pur en fera aspersion sur celui qui sera souillé, au troisième jour et au septième, et il le purifiera le septième ; puis il lavera ses vêtements et il se lavera avec de l'eau ; et le soir il sera pur.

Mais l'homme qui sera souillé, et qui ne se purifiera point, cet homme sera retranché du milieu de l'assemblée, parce qu'il aura souillé le sanctuaire de l'Éternel : l'eau d'aspersion n'ayant pas été répandue sur lui, il est souillé.

Et ceci leur sera une ordonnance perpétuelle ; et celui qui aura fait aspersion de l'eau lavera ses vêtements ; et quiconque aura touché l'eau d'aspersion sera souillé jusqu'au soir.

Et tout ce que l'homme souillé touchera, sera souillé ; et l'homme qui le touchera, sera souillé jusqu'au soir.

Lévitique, XVI, 29. Et ceci vous sera pour une ordonnance perpétuelle : Le dixième jour du septième mois, vous affligerez vos âmes, et vous ne ferez aucune œuvre, ni celui qui est du pays, ni l'étranger qui fait son séjour parmi vous :

Lévitique, XXIII, 27. Dans ce même mois, qui est le septième, le deuxième jour sera le jour des propitiations, vous aurez une sainte convocation, et vous jeûnerez, et vous offrirez à l'Éternel des sacrifices faits par le feu.

Exode, XXXI, 13. Tu diras encore aux enfants d'Israël : Outre cela, vous garderez mes sabbats ; car c'est un signe entre moi et vous dans vos âges, afin que vous sachiez que je suis l'Éternel qui vous sanctifie.

Pour les sacrifices, il est inutile de citer, car toute la Bible est presque entièrement pleine de coutumes établies par Dieu lui-même

au sujet des sacrifices à lui faire, et de la forme sous laquelle les faire.

On peut dire la même chose de Jérusalem. Jérusalem c'est la ville de Dieu. Dieu y vit. De tous les passages où il est question de Dieu, on voit que Dieu n'est pas un esprit, mais un être extérieur, avec des mains, des yeux, des pieds. C'est pourquoi, en niant la purification, les jeûnes, le sabbat, les sacrifices, et le temple du dieu charnel, Jésus, non seulement n'a pas continué la religion de Moïse, mais l'a niée dans sa base même.

LA NÉGATION DU SABBAT

Ἐγένετο δὲ ἐν σαββάτῳ δευτεροπρώτω διαπορεύεσθαι αὐτὸν διά τῶν σπορίμων· καὶ ἔτιλλον οἱ μαθηταί αὐτοῦ τοὺς στάχυας, καὶ ἤσθιον ψώχοντες ταῖς χερσί.

Τινὲς δὲ τῶν Φαρισαίων εἶπον αὐτοῖς· Τι ποιεῖτε ὁ οὐκ ἔξεστι ποιεῖν ἐν τοῖς σάββασι ;

Luc, VI, 1. (Matth., XII, 1 ; Marc, II, 23.) Il arriva au jour du sabbat appelé second-premier, que Jésus, passant par des blés, ses disciples arrachaient des épis, et les froissant entre leurs mains, ils en mangeaient.

Il lui arriva de traverser des blés, un jour de sabbat ; et ses disciples arrachèrent des épis, les frottèrent entre leurs mains et mangèrent.

Luc, VI, 2. (Matthieu, XII, 2 ; Marc, II, 24.) Et quelques-uns des Pharisiens leur dirent : Pourquoi faites-vous ce qu'il n'est pas permis de faire les jours de sabbat ?

Quelques-uns des orthodoxes [1]) s'en aperçurent et leur dirent : Pourquoi faites-vous ce qu'il n'est pas permis de faire les jours de sabbat ?

Remarques.

1) Je traduis « Pharisiens » par « orthodoxes », me basant sur ce que, de toutes les études, il résulte que ce mot a exactement la même signification que chez nous « orthodoxe ».

Ce mot vient du mot hébreu « parach » et s'emploie dans le même sens, « interprète » — ἔξηγετὴς τοῦ νόμου, pour qui se donnaient les Pharisiens, selon Josèphe Flavius ; ou dans le sens de « parouch », c'est-à-dire celui qui se sépare des infidèles et croit avoir raison — l'orthodoxe. Les Pharisiens, (d'après toutes les études, d'accord entre elles) 1º reconnaissaient, outre la tradition sainte, la tradition verbale παράδοξις, la tradition sacrée qui exige certains rites extérieurs qu'ils tenaient pour particulièrement importants ; 2º interprétaient l'Écriture sainte littéralement et pour eux l'accomplissement des rites était plus important que l'exécution de la loi morale ; 3º reconnaissaient que l'homme dépend de Dieu sans toutefois exclure tout à fait la liberté de la volonté. En quoi donc différaient-ils de nos orthodoxes ?

Sans doute les Pharisiens n'étaient pas exactement nos orthodoxes, mais ils occupaient alors la place que ceux-ci occupent aujourd'hui.

Matthieu, XII, 3-5 ; Marc, II, 25, 26 ; Luc, VI, 3, 4. Ces versets contiennent les raisons pour lesquelles David a mangé le pain rituel et enseignent comment les prêtres violaient le sabbat. Ces raisons n'étaient convaincantes que pour les Hébreux. Pour nous elles sont d'autant plus inutiles que la dernière : Dieu se réjouit de l'amour et non des sacrifices, détruit les précédentes. De ces versets, il ne reste d'important que la doctrine du Christ qui se rapporte à nous.

Δέγω δὲ ὑμῖν, ὅτι τοῦ ἱεροῦ μειζων ἐστίν ὧδε.

Matthieu, XII, 6. Or je vous dis qu'il y a ici quelqu'un qui est plus grand que le temple.

Et je vous dis qu'il y a ici ce qui est plus important que le culte extérieur [1]).

Remarques.

1) Je traduis ὅτι τοῦ ἱεροῦ μειζων ἐστίν ὧδε par : *Il y a ici ce qui*

est plus important que le culte extérieur parce que ἱερον signifie : *la demeure de Dieu sur la terre*, c'est-à-dire la chose sacrée. Ici, il ne pouvait être question du temple parce que ces paroles, en général, se rapportent à la chose sacrée extérieure.

Εἰ δὲ ἐγνώκειτε τί ἐστιν· Ἔλεον θέλω καὶ οὐ θυσίαν, οὐκ ἄν κατεδικάσατε τοὺς ἀναιτιους.

Καὶ ἔλεγεν αὐτοῖς· Τὸ σάββατον διά ἄνθτωπον ἐγένετο, οὐχ ὁ ἀνθρωπος διά τὸ σάββατον.

Ὥστε κύριός ἐστιν ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου καὶ τοῦ σαββάτου.

Matthieu, XII, 7. Que si vous saviez ce que signifie ceci : Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice, vous n'auriez pas condamné ceux qui ne sont point coupables.

Marc, II, 27. Puis il leur dit : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat.

28. Ainsi le Fils de l'homme est maître du sabbat.

Il leur dit : Si vous saviez ce que signifie : je veux l'amour pour les hommes et non le sacrifice, alors vous ne condamneriez point les innocents.

Et il leur dit : Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat.

C'est pourquoi l'homme [1]) est le maître du sabbat.

Remarques.

1) Le *Fils de l'homme* ne peut être pris ici au sens de divinité, puisqu'il est dit que le sabbat est fait *pour l'homme* et non l'homme pour le sabbat. La conclusion ne peut donc se rapporter à un nouveau personnage — le Fils de l'homme, Dieu. Fils de l'homme a ici le sens qu'il a partout ; celui de *l'homme en général*.

Tout ce discours, qui avait une énorme importance, quand il était prononcé, est également important pour nous, si nous voulons comprendre la doctrine de Jésus. Grâce à cette fausse représentation

des interprètes : que Jésus ne fit que continuer la loi de Moïse, il ne reste rien d'elle, sauf une querelle inutile avec des Pharisiens quelconques. Pour le lecteur non prévenu ce passage a une énorme importance. Il en résulte que Jésus, dès sa première rencontre avec la loi de l'adoration extérieure de Dieu, la nie de toutes ses forces. Le sabbat est l'engagement principal de Dieu avec son peuple. L'inobservance du sabbat est punie de mort. La moitié du Talmud est consacrée au sabbat. L'observance du sabbat était pour les Juifs ce qu'est la communion pour les Églises. De même que celui qui n'observe pas le sabbat n'est pas un juif, de même celui qui ne communie pas n'est pas orthodoxe ou catholique. Blasphémer le sabbat ou la communion, est également terrible. Et voilà que Jésus déclare que le sabbat n'est rien de plus qu'une invention humaine, que l'homme est bien plus important que toutes les cérémonies extérieures, que pour le comprendre il faut comprendre ce que signifient les paroles : « Je veux la grâce et non le sacrifice, » et qu'il n'est point nécessaire d'observer le sabbat, c'est-à-dire l'adoration extérieure de Dieu, regardée comme la chose la plus importante.

Mais les interprètes ont caché cette signification. Ils disent :

Moïse a ordonné de travailler six jours par semaine, et a interdit de s'occuper des affaires ordinaires, sauf des plus nécessaires, le septième jour (le samedi). (Exode, XX, 9, 10 ; XXXV, 2, 3. Nombres, XV, 32, 36.)

La tradition des Patriarches a augmenté encore la sévérité du repos du samedi, si bien que même les bonnes œuvres, même les œuvres pieuses, étaient parfois interdites ce jour-là. D'ailleurs les Pharisiens, qui étaient hostiles au Sauveur, pouvaient exagérer, précisément envers lui et envers ses disciples, la sévérité de l'observance du sabbat, et se montrer plus indulgents envers eux et envers les autres. Les disciples de Jésus ayant cueilli des épis pour satisfaire leur faim, c'est-à-dire par nécessité, ils virent là l'inobservance du sabbat, un blasphème du sabbat, et ne manquèrent pas l'occasion d'attirer l'attention de Jésus sur ce fait, lui reprochant de permettre à ses disciples une pareille violation, évidente et pernicieuse, des lois sur le sabbat[1].

Ainsi toute la signification de ce passage est défigurée. Le clergé ne pouvait faire autrement. Les paroles contre le sabbat ne se rapportent qu'à l'adoration extérieure de Dieu que l'Église a établie. Tant qu'aux paroles : *Il y a ici ce qui est plus important que le temple*, l'Église défigurant le texte dit : Il y a *quelqu'un*. *Quelqu'un* signifie tout de même « l'homme », d'après le sens de tout ce qui suit ; mais les interprètes affirment que Jésus parle ici de soi-même comme Dieu.

Il y a ici quelqu'un qui est plus grand que le temple. Par ces paroles, le Seigneur a démontré la grandeur de son personnage comme Dieu. Le temple, avec ses rites, ses cérémonies, ses sacrifices, n'était que l'image de la vérité, et Christ c'est la vérité même. Alors, il est plus important que le temple, de même que la vérité est plus importante que l'image. Si donc aux prêtres du temple, aux serviteurs de l'image, il

est permis de faire du commerce le jour du sabbat, sans enfreindre par là le repos du samedi prescrit par la loi, alors les serviteurs de la vérité même, ceux qui ont le pouvoir de supprimer les lois mêmes du sabbat, ne sont-ils pas d'autant plus innocents, quand, par nécessité, pour apaiser la faim, ces serviteurs de la vérité arrachent des épis et mangent à la gloire de Dieu[2].

Le sens de cette interprétation est que Jésus est lui-même le temple, c'est pourquoi les disciples peuvent manger le jour du sabbat. C'est par une interprétation ainsi défigurée qu'est remplacé le sens profond des paroles du Christ.

Si vous saviez, etc. Ayant justifié ainsi l'acte de ses disciples, le Sauveur apprend ensuite aux Pharisiens que leur condamnation injuste des disciples tient à l'incompréhension ou à une fausse compréhension des exigences morales supérieures. Les Pharisiens n'ont pas cet amour miséricordieux envers le prochain que Dieu exige (Osée, VI, 6). Ils ne sont attentifs qu'aux rites, aux cérémonies, aux coutumes traditionnelles, qui éloignent d'eux la source de l'amour pur. S'ils comprenaient que l'amour miséricordieux est supérieur aux traditions et coutumes, même supérieur aux sacrifices, ils ne condamneraient pas des innocents qui, pour calmer leur faim, arrachèrent des épis de blé.

Maître du sabbat. Celui qui est plus grand que le temple est aussi supérieur à la loi, concentrée sur le temple et dans le temple ; supérieur aux lois du sabbat, maître du sabbat même. Lui qui peut supprimer le sabbat peut aussi ordonner à ses disciples de renoncer désormais à la doctrine ancienne[3].

Il résulte de ce qui précède que cette formule importante : le fils de l'humanité est le maître du sabbat, que le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, comme il est dit chez Marc, est complètement supprimée, et que le sabbat est abrogé non par l'homme mais par Dieu.

Ἦν δὲ διδάσκων ἐν μιᾷ τῶν συναγωγῶν ἐν τοῖς σάββασι.

Καὶ ἰδοὺ, γυνὴ ἦν πνεῦμα ἔχουσα ἀσθενείας ἔτη δέκα καὶ ὀκτώ, καὶ ἦν συγκύπτουσα, καὶ μὴ δοναμένη ἀνακύψαι εἰς το παντελές.

Ἰδών δέ αὐτὴν ὁ Ἰησοῦς προσφώνησε, καὶ εἶπεν αὐτῇ· Γύναι, ἀπολέλυσαι τῆς ἀσθενείας σου.

Καὶ ἐπέθηκεν αὐτῇ τάς χεῖρας ; καὶ παραχρῆμα ἀνορθώθη, καὶ ἐδόξαζεν τὸν θεόν.

Ἀποκριθεις δέ ὁ ἀρχισυνάγωγος, ἀγανακτῶν ὅτι τῷ σαββάτῳ ἐθεράπευσεν ὁ Ἰησοῦς, ἔλεγε τῷ ὄχλῳ· Ἓξ ἡμέραι εἰσιν ἐν αἷς δεῖ ἐργάζεσθαι· ἐν ταύταις οὖν ἐρχομενοι θεραπεύθε, καὶ μὴ τῇ ἡμέρᾳ τοῦ σαββάτου·

Καὶ ἀποκριθέις ὁ Ἰησοῦς εἰπε πρὸς τοὺς νομικούς καὶ

Φαφισαίους λέγων· Εἰ ἔξεστι τῷ σαββάτῳ θεραπεύειν ; οἱ δὲ ἡσύχασαν.

Ἀπερίθη οὖν αὐτῷ ὁ Κύριος, καὶ εἶπεν· Ὑποκριτὰ, ἕκαστος ὑηῶν τῷ σαββάτῳ οὐ λύει τὸν βοὺν αὐτοῦ ἢ τὸν ὄνον ἀπὸ τῆς φατνης, καὶ ἀπαγαγών ποτιζει ;

Ταύτην δὲ, θυγατέρα Ἀβραάμ, ἣν ἔδησεν ὁ Σατανᾶς ἰδού δέκα καὶ ὀκτώ ἔτη, οὐκ ἔδει λυθῆναι ἀπὸ τοῦ δεσμοῦ τούτου τῇ ἡμέρᾳ τοῦ σαββάτου ;

Καὶ οὐκ ἴσχυσαν ἀνταποκριθῆναι αὐτῷ πρὸς ταῦτα.

Καὶ ἀποκριθεις πρὸς αὐτοὺς εἶπε· Τινος ὑμῶν ὄνος ἢ βοῦς εἰς φρέαρ ἐμπεσεῖται, καὶ οὐκ εὐθεως ἀνασπάσει αὐτόν τῇ ἐμέρᾳ τοῦ σαββάτου ;

Πόσῳ οὖν διαφέρει ἄνθρωπος προβάτου ; ὥστε ἔξεστι τοῖς σάββασι καλῶς ποιεῖν.

Luc, XIII, 10. Comme Jésus enseignait dans une synagogue un jour de sabbat,

Il arriva à Jésus d'enseigner dans une réunion, un jour de sabbat.

11. il se trouva là une femme possédée d'un esprit qui la rendait malade depuis dix-huit ans, et qui était courbée, en sorte quelle ne pouvait point du tout se redresser.

Il se trouva là une femme, atteinte de faiblesse depuis dix-huit ans.

12. Jésus, la voyant, l'appela, et lui dit : Femme, tu es délivrée de ta maladie.

Jésus, la voyant, l'appela et lui dit : Femme, tu es délivrée de ta maladie.

13. Et il lui imposa les mains ; et à l'instant elle fut redressée, et elle en donna gloire à Dieu.

Et il lui imposa les mains, et aussitôt, elle se redressa, et glorifia Dieu.

14. Mais le chef de la synagogue, indigné de

L'ancien de la réunion s'indigna de ce que

ce que Jésus avait fait cette guérison un jour de sabbat, prit la parole, et dit au peuple : Il y a six jours pour travailler : venez donc ces jours-là pour être guéris et non pas le jour du sabbat.

Jésus eût fait cela un jour de sabbat, et il dit au peuple : Il y a six jours dans la semaine pour travailler, profitez de ces six jours et non du jour du sabbat.

Luc, XIV, 3. Et Jésus, prenant la parole, dit aux docteurs de la loi et aux Pharisiens : Est-il permis de guérir au jour du sabbat ?

Et Jésus s'adressant aux savants orthodoxes, demanda : N'est-il pas permis de secourir les hommes le jour du sabbat ?

4. Et ils demeurèrent dans le silence.

Et ils ne surent que répondre.

Luc, XIII, 15. Mais le seigneur lui répondit : Hypocrite ! Chacun de vous ne détache-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche le jour du sabbat, et ne le mène-t-il pas abreuver ?

Et Jésus, lui dit : Hypocrite ! Chacun de vous ne détache-t-il pas son bœuf ou son âne le jour du sabbat, et ne le mène-t-il pas à l'abreuvoir ?

16. Et ne fallait-il point, quoique en un jour de sabbat, délier de ce lien cette fille d'Abraham, que Satan tenait liée depuis dix-huit ans ?

Ne fallait-il point secourir cette malheureuse ?

Luc, XIV, 6. Et ils ne pouvaient rien répondre à cela.

Et à cela, ils ne pouvaient lui répondre.

Luc, XIV, 5. Puis il leur dit : Qui est celui d'entre vous qui, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire

Il dit encore : Qui de vous ne retirera pas la brebis tombée dans le puits, bien que ce soit le jour du sabbat ?

aussitôt le jour du sabbat ?

Matthieu, XII, 12. Et combien un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis ! Il est donc permis de faire du bien dans les jours de sabbat.

Et l'homme vaut bien mieux qu'une brebis. Il dit : C'est pourquoi il faut faire le bien, même les jours de sabbat.

Remarques.

S'il pouvait exister le moindre doute en ce que Jésus-Christ nia l'observance du sabbat, ce passage suffirait à le dissiper. Ce n'est pas à cause de sa divinité personnelle que Jésus nie le sabbat, c'est-à-dire l'adoration extérieure de Dieu, c'est au nom du bon sens, de l'entendement, qui est devenu la base de tout.

Il dit : On peut retirer une brebis du puits, l'on ne peut pas secourir un homme. C'est stupide. Le plus important c'est l'homme et les bonnes œuvres. Tout culte extérieur ne peut qu'entraver l'accomplissement de l'œuvre de la vie. De sorte que le culte extérieur non seulement n'est pas nécessaire, mais il est nuisible. Christ prend l'acte regardé comme le plus important : l'adoration de Dieu, et, par des exemples, il le montre contraire à l'œuvre du bien, et le nie.

Il semble impossible de ne point comprendre cela. Mais non, l'Église a son interprétation.

Le Seigneur donne un démenti formel à la soi-disant tradition des anciens, qui interdit même les œuvres de miséricorde le jour du sabbat. Quelqu'un voit son unique brebis tomber dans un puits, il y a danger de la perdre, ne tâchera-t-il pas de la tirer de là ? Il le fera sans doute, par pitié pour l'animal, et pour sauver son bien. L'homme est plus important que la brebis. Si vous agissez de façon miséricordieuse le samedi, envers un animal, à plus forte raison vous faut-il agir de même envers l'homme, image de Dieu, l'homme pour le salut duquel est venu le Saint Sauveur.

Il est permis de faire le bien le jour du sabbat. Les Pharisiens ne pouvaient l'ignorer, mais telle est la force des préjugés, des coutumes, de la tradition, qu'une chose abstraitement reconnue juste, mise en pratique est blâmée. Le Seigneur dénonce cette inconséquence[4].

« Le Seigneur dénonce cette inconséquence ». C'est bien, mais cela ne se rapporte pas uniquement au sabbat. Cela se rapporte à toute adoration extérieure de Dieu, dont l'expression la plus frappante était alors le sabbat. Jésus ne pouvait pas parler de nos églises, messes, images, sacrements qui n'existaient pas alors. Mais c'est précisément de quoi il parle.

Est ce que le dimanche n'est pas la même chose que le sabbat ? Et l'argent dépensé pour les cierges, pour les prêtres ? Et ces richesses des églises, ces rites, cette adoration extérieure de Dieu, qui sont toujours en contradiction avec les actes de l'amour, et ne peuvent point ne pas l'être pour cette simple raison que les actes de l'adoration de Dieu ne concernent jamais les hommes mais des choses inanimées, tandis que les actes de l'amour ne peuvent que concerner l'homme ?

On ne peut pas dire, ce qu'on m'objecte toujours : les messes, la communion, les prières, n'empêchent pas de faire le bien aux hommes. Comment, ils ne l'empêchent pas quand ils dirigent toute l'activité sur autre chose que l'homme ?

Il ne faut pas oublier que la doctrine de Jésus consiste à diriger chaque pas de la vie vers les actes du bien pour les hommes. Comment donc peut y aider l'activité qui n'a pas pour but les hommes ? C'est la même chose que de dire qu'il est très utile de fumer la pipe pour labourer les champs. Cela ne gêne sans doute pas beaucoup, cela prend peu de temps, et même donne peut-être du repos et du plaisir, mais cet acte en soi-même n'aide pas à labourer les champs.

Καὶ παράγων ὁ Ἰησοῦς ἐκείθεν, εἶδεν ἄνθρωπον καθήμενον ἐπί τὸ τελώνιον, Ματθαῖον λεγόμενον, καὶ λέγει αὐτω. Ἀκολούθει μοῖ· Καὶ ἀναστάς ἠκολούθησεν αὐτῷ·

Καὶ ἐγένετο, αὐτοῦ ἀνακειμένου ἐν τῇ οἰκίᾳ, καὶ ἰδοῦ, πολλοί τελῶναι καὶ ἁμαρτωλοι ἐλθόντες συνανέκειντο τῷ Ἰησοῦ καὶ τοις μαθηταῖς αὐτοῦ.

Matthieu, IX, 9. (Marc, II, 14 : Luc, V, 27, 28.) Et Jésus, étant parti de là, vit un homme nommé Matthieu, assis au bureau des impôts, et il lui dit : Suis-moi. Et lui, se levant, le suivit.

10. (Marc, II, 15 ; Luc, V, 29). Et au jour, Jésus étant à table dans la maison de cet homme, beaucoup de péagers et de gens de

Une fois, sur son chemin, Jésus vit un homme assis qui recevait les impôts. Cet homme s'appelait Matthieu. Jésus lui dit : Suis-moi. Et l'homme, se levant, le suivit.

Et Matthieu donna un festin à Jésus. Or, pendant que Jésus était dans la maison, il y vint des percepteurs d'impôts et des

mauvaise vie y vinrent, et se mirent à table avec Jésus et ses disciples.

mécréants [1]), et ils s'assirent avec Jésus et ses disciples.

Remarques.

1) ἁμαρτωλοί — Je traduis par mécréants au lieu de pécheurs, ce dernier mot, ayant déjà reçu une autre signification. Ici ἁμαρτωλοί est opposé aux Pharisiens, c'est-à-dire aux orthodoxes, aux gens qui croient avoir raison. C'est pourquoi je choisis le mot « mécréants » qui correspond à ἁμαρτωλοί et qui est le contraire du mot « orthodoxe ».

Καὶ ἰδόντες οἱ Φαρίσαῖοι, εἶπον τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ· Διατί μετὰ τῶν τελωνῶν καὶ ἁμαρτωλῶν ἐσθίει ὁ διδάσκαλος ὑμῶν ;

Καὶ ἀκοῦσας ὁ Ἰησοῦς, λέγει αὐτοῖς. Οὐ χρείαν ἔχουσιν οἱ ἰσχύοντες ἰατροῦ, ἀλλ' οἱ κακῶς ἔχοντες. Οὐκ ἦλθον καλέσαι δικαιους, ἀλλ' ἁμαρτωλούς εἰς μετανοιαν, Πορευθέντες δέ μάθετε τι ἐστιν· Ἔλεον θέλω, καὶ οὐ θυσίαν.

Matthieu, IX, 11. (Marc. II, 16.) Les Pharisiens, voyant cela, dirent à ses disciples : Pourquoi votre maître mange-t-il avec des péagers et des gens de mauvaise vie ?

Les savants orthodoxes voyant cela dirent à ses disciples : Comment votre maître mange-t-il avec les percepteurs et les mécréants ?

Marc, II, 17. (Matth. IX, 12 ; Luc, V, 31.) Et Jésus, ayant ouï cela, leur dit : Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais ce sont ceux qui se portent mal : je suis venu appeler à la repentance non les justes, mais les

Jésus entendant cela, leur dit : Ce n'est pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades [1]). Ce ne sont pas les orthodoxes que j'exhorte à se corriger, mais les mécréants.

pécheurs.
Matthieu, IX, 13. Mais allez et apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice.

Remarques.

Ayant nié la forme principale de l'adoration de Dieu par les Juifs, le sabbat, et montré qu'elle n'est pas compatible avec les actes du bien, Jésus montre qu'elle est encore nuisible parce que les hommes qui accomplissent les rites extérieurs, croient par cela même qu'ils agissent bien et ne tâchent pas à se corriger de leurs défauts. Et il répète de nouveau que ce ne sont pas les sacrifices qui sont nécessaires mais l'amour du prochain.

Καὶ συνάγονται πρὸς αὐτὸν οἱ Φαρισαῖοι, καὶ τινες τῶν Γραμματέων, ἐλθόντες ἀπὸ Ἱεροσολύμων.

Καὶ ἰδόντες τινὰς τῶν μαθητῶν αὐτοῦ κοιναῖς χερσί, τοῦτ' ἔστιν, ἀνιπτοις ἐσθιοντας ἀρτους, ἐμέμψαντο.

Οἱ γὰρ Φαρισαῖοι καὶ πάντες οἱ Ἰουδαῖοι, ἐάν μὴ πυρμῇ νιψονται τὰς χεῖρας, οὐκ ἐσθιουσι, κρατοῦντες τὴν παράδοσιν τῶν πρεσβυτέρων,

Καὶ ἀπό ἀγορᾶς, ἐὰν μή βαπτίσωνται, οὐκ ἐσθιουσι· καὶ ἄλλα πολλὰ ἐστιν ἅ παρέλαβον κρατεῖν βαπτισμοὺς πατηρίων, καὶ ξεστῶν, καὶ χαλκίων, καὶ κλινῶν.

Ἔπειτα ἐπερωτῶσιν αὐτόν οἱ Φαρισαῖοι καὶ οἱ Γραμαστεῖς· Διατί οἱ μαθηταὶ σου οὐ περιπατοῦσι κατὰ τὴν παράδοσιν τῶν πρεσβυτέρων, ἀλλά ἀνιπτοις χερσίν ἐσθίουσι τὸν ἄρτον ;

Ὁ δὲ ἀποκριθείς, εἶπεν αὐτοῖς· Ὅτι καλῶς προεφήτευσεν Ἡσαιας περὶ ὑμῶν τῶν ὑποκριτῶν· ὡς γέγραπται· Οὗτος ὁ λαός τοῖς χείλεσι με τιμᾷ, ἡ δέ καρδια αὐτῶν πόῤῥω ἀπέχει ἀπ' ἐμοῦ.

Μάτην δέ σέβονταί με, διδάσκοντες διδασκαλιας, ἐντάλματα ἀνθρώπων.

Ἀφέντες γὰρ τὴν ἐντολήν τοῦ θεοῦ, κρατεῖτε τὴν παράδοσιν τῶν ἀνθρώπων, βαπτισηοὺς ξεστῶν καὶ ποτηρνων, καὶ ἄλλα παρόμοια τοιαῦτα πολλὰ ποιεῖτε.

Καὶ ἔλεγεν αὐτοῖς· Καλῶς ἀθετεῖτε τὴν ἐντολήν τοῦ θεοῦ, ἵνα τὴν παράδοσιν ὑμῶν τηρήσητε.

Μωσῆς γὰρ εἶπε· Τίμα τόν πατέρα σου καὶ τὴν μητέρα σου καὶ Ὁ κακολογῶν πατέρα ἢ μητέρα, θανάτῳ τελευτάτω.

Ὑμεῖς δέ λέγετε· Ἐὰν εἴπῃ ἄνθρωπος τῷ πατρι ἢ τῇ μητρι· Κορβᾶν (ὅ ἐστι, Δῶρον), ὃ ἐὰν ἐξ ἐμοῦ ὠφεληθῇς.

Καὶ οὐκέτι ἀφίετε αὐτὸν οὐδέν ποιῆσαι τῷ πατρι αὐτοῦ ἢ τῇ μητρι αὐτοῦ.

Ἀκυροῦντες τὸν λόγον τοῦ θεοῦ τῇ παραδόσει ὑμῶν ἣ παρεδῶκατε· καὶ παρόμοια τουαῦτα πολλὰ ποιεῖτε.

Καὶ προσκαλεσάμενος πάντα τὸν ὄχλον, ἔλεγεν αὐτοῖς· Ἀκούετε μου πάντες καὶ συνίετε.

Οὐδέν ἐστιν ἔξῶθεν τοῦ {{|ἀνθδώπου|ἀνθρώπου}} εἴσπορευόμενον εἰς αὐτὸν, ὅ δύναται αὐτόν κοινῶσαι· ἀλλά τὰ ἐκπορευόμενο ἀπ' αὐτοῦ, ἐκείνα ἐστι τὰ κοινοῦντα τόν ἄνθρωπον.

Εἰ τις ἔχει ὦτα ἀκούειν, ἀκουέτω.

Καὶ ὅτε εισῆλθεν εἰς οἶκον ἀπὸ τοῦ ὄχλου, ἐπηρώτων αὐτὸν οἱ μαθηται αὐτοῦ περὶ τῆς παραβολῆς.

Καὶ λέγει αὐ τοῖς· Οὕτω καὶ ὑμεῖς ασύνετοι ἐστε ; οὐ νοεῖτε, ὅτι πᾶν τὸ ἔξωθεν εἰσπορευόμενον εἰς τὸν ἄνθρωπον, οὐ δύναται αὐτόν κοινῶσαι ;

Ὅτι οὐκ εἰσπορεύεται αὐτοῦ εἰς την καρδίαν, ἀλλ' εἰς τὴν κοιλιαν· καὶ εἰς τὸν ἀφεδρῶνα ἐκπορεύεται, καθαριξον πάντα τὰ βρώματα.

Ἔλεγε δέ· Ὅτι τὸ ἐκ τοῦ ἀνθρώπου ἐκπορευόμενον, ἐκεινο κοινοῖ τὸν ἄνθρωπον.

Ἔσωθεν γὰρ, ἐκ τὴς καρδίας τῶν ἀνθρώπων, οἱ διαλογισμοι οἱ κακοὶ ἐκπορεύονται, μοιχεῖαι, πορνεῖαι, φόνοι.

Χλοπαι, πλεονεξιαι, πονηριαι, δόλος, ἀσέλγεια, ὀφθαλμός πονηρός, βλασφημία, ὑπερηφανία, ἀφροσύνη.

Πάντα ταῦτα τὰ πονηρὰ ἔσωθεν ἐκπορεύεται, καὶ κοινοῖ τόν ἄνθρωπον.

Marc, VIII, 1. (Matthieu, XV, 1.) Alors des Pharisiens et quelques scribes, qui étaient venus de Jérusalem, s'assemblèrent vers Jésus ;

Et les orthodoxes se sont réunis chez lui, et parmi eux étaient des savants venus de Jérusalem.

2. et voyant que quelques-uns de ses disciples prenaient leur repas avec des mains souillées, c'est-à-dire qui n'avaient pas été lavées, ils les en blâmaient.

Voyant que ses disciples et lui-même prenaient le pain avec des mains non lavées et impures ils se mirent à l'en blâmer.

3. Car les pharisiens et tous les Juifs ne mangent pas sans se laver les mains jusqu'au coude, gardant en cela la tradition des anciens ;

Car si on ne se lave pas les mains, selon l'ancienne tradition, on ne peut se servir des mains pour manger.

4. et lorsqu'ils reviennent des places publiques, ils ne mangent point non plus sans s'être lavés. Il y a aussi beaucoup d'autres choses qu'ils ont reçues pour les observer, comme de laver les coupes, les pots, les vaisseaux d'airain et les lits.

De même on ne peut manger sans les laver les provisions rapportées du marché. Et il y a encore beaucoup de coutumes : comment laver les coupes, les pots, les vaisseaux.

5. (Matthieu, XV, 2.) Là-dessus les Pharisiens et les scribes lui demandèrent : D'où vient que tes disciples ne suivent pas la

C'est pourquoi les savants orthodoxes lui demandèrent : D'où vient que tes disciples ne suivent pas la tradition des anciens,

tradition des anciens, et qu'ils prennent leur repas sans se laver les mains ?

et prennent le pain sans se laver les mains ?

6. (Matthieu, XV, 3, 7.) Il leur répondit : Hypocrites ! c'est de vous qu'Ésaïe a prophétisé, quand il a dit : le peuple m'honore des lèvres ; mais leur cœur est bien éloigné de moi.

Il leur répondit : C'est bien de vous qu'Ésaïe a dit : Hypocrites ! Ces gens m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi.

7. (Matthieu XVII, 9.) Mais c'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes.

Ils m'honorent mal en enseignant comme doctrines les coutumes humaines.

8. Car en abandonnant le commandement du Dieu, vous observez la tradition des hommes, lavant les pots et les coupes, et faisant beaucoup d'autres choses semblables.

Vous abandonnez les commandements de Dieu, et vous observez les coutumes humaines du lavage des coupes et de la vaisselle, et plusieurs autres choses semblables.

9. Il leur dit aussi : Vous annulez fort bien le commandement de Dieu pour garder votre tradition.

Et Jésus leur dit : Vous avez habilement supprimé le commandement de Dieu pour observer votre tradition.

10. Matthieu, XV, 4.) Car Moïse a dit : Honore ton père et ta mère, et : Que celui qui maudira son père ou sa mère soit puni de mort.

Moïse vous a dit : Honore ton père et ta mère, et la mort à celui qui insultera son père ou sa mère.

(Exode XX, 12 ; XXI, 16.)

11. Mais vous, vous dites : Si quelqu'un dit à son père ou à sa mère : Tout ce dont je pourrais l'assister est corvan, c'est-à-dire un don consacré à Dieu,

Et vous avez inventé que si un homme dit corvan (c'est-à-dire un don fait à Dieu, il paraît qu'il a déjà profité de moi.

12. vous ne lui permettez plus de rien faire pour son père ou sa mère ;

À celui-ci vous permettez déjà de ne rien faire pour son père ou sa mère.

13. et vous anéantissez ainsi la parole de Dieu par votre tradition que vous avez établie, et vous faites beaucoup d'autres choses semblables.

Vous anéantissez la parole de Dieu par votre tradition que vous avez établie. Et vous faites plusieurs choses semblables.

14. (Matthieu, XV, 10.) Alors, ayant appelé toute la multitude il leur dit :

Et ayant appelé tout le peuple, Jésus dit : Écoutez-moi tous et comprenez.

15. (Matthieu, XV, 11). Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans lui, ne le peut souiller ; mais ce qui sort de lui, voilà, ce qui souille l'homme.

Il n'est rien qui, entrant dans l'homme, puisse le souiller. Mais ce qui sort de lui, voilà ce qui souille l'homme.

16. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende.

Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il comprenne.

17. Quand il fut entré dans la maison, après s'être retiré d'avec la multitude, ses disciples l'interrogèrent sur cette parabole,

Quand il eut quitté le peuple et fut dans la maison, ses disciples l'interrogèrent sur cette parabole.

18. (Matthieu, XV, 17.)

Et il leur dit : Est-ce

et il leur dit : Êtes-vous aussi sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui entre du dehors dans l'homme ne le peut souiller ?

19. Parce que cela n'entre pas dans son cœur, mais qu'il va au ventre, et qu'il sort aux lieux secrets avec ce que les aliments ont d'impur.

20. (Matthieu, XV, 18.) Il leur disait donc : Ce qui sort de l'homme c'est ce qui souille l'homme.

21. (Matthieu, XV, 19.) Car du dedans, c'est-à-dire du cœur des hommes, sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres,

22. les larcins, les mauvais moyens pour avoir le bien d'autrui, les méchancetés, la fraude, l'impudicité, l'œil envieux, la médisance, la fierté, la folie.

23. Tous ces vices sortent du dedans et souillent l'homme.

que vous non plus n'avez pas compris ? Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui entre du dehors dans l'homme ne peut le souiller ?

Parce que cela n'entre pas dans son cœur, mais dans son ventre, et après en sort avec les impuretés des aliments.

Mais ce qui sort de l'homme c'est ce qui souille l'homme.

Car du cœur de l'homme sortent les mauvaises pensées, la lubricité, le meurtre, le vol, le lucre, la colère, le mensonge, l'impudence, l'envie, la calomnie, l'orgueil, la sottise.

Toutes ces choses mauvaises sortent du dedans et souillent l'homme.

L'EXPULSION DU TEMPLE, ET LA NÉGATION DE L'ADORATION

Καὶ ἐγγὺς ἦν τὸ πάσχα τῶν Ἰουδαίων, καὶ ἀνέβη εἰς Ἱεροσόλυμα ὁ Ἰησοῦς.

Καὶ εὗρεν ἐν τῷ ἱερῷ τοὺς πωλοῦντας βόας καὶ προβατα καὶ περιστεράς, καὶ τούς κερματιστάς καθημένους.

Καὶ ποιήσας φραγέλλιον ἐκ σχοινίων, πάντας ἐξέβαλεν ἐκ τοῦ ἱεροῦ, τὰ τε πρόβατα καὶ τοῦς βόας· καὶ τῶν κολλυβιστῶν ἐξέχεε τὸ κέρμα, καὶ τάς τραπέξας ἐνέστρεψε.

Καὶ τοῖς τὰς περιστεράς πωλοῦσιν εἶπεν· Ἄρατε ταῦτα ἐντεῦθεν· μὴ ποιεῖτε τὸν οἶκον τοῦ πατρός μου οἶκον ἐμπορίου.

Jean, II, 13. Car la Pâque des Juifs était proche ; et Jésus monta à Jérusalem.
14. Il trouva dans le temple des gens qui vendaient des taureaux, des brebis et des pigeons, avec des changeurs qui y étaient assis.
15. Et ayant fait un fouet de petites cordes, il les chassa tous du temple, et les brebis et les taureaux ; il répandit la monnaie des changeurs, et renversa leurs tables ;
16. et il dit à ceux qui vendaient les pigeons : Ôtez tout cela d'ici et ne faites pas de la maison de mon père une maison de marché.

La Pâque des Juifs était proche. Et Jésus alla à Jérusalem.

Et dans le temple il vit qu'on vendait des taureaux, des brebis et des pigeons, et que des changeurs y faisaient le change de l'argent.

Ayant fait un fouet de cordes il chassa du temple les brebis et les taureaux, et répandit la monnaie des changeurs, et renversa les tables des vendeurs de pigeons [1]).
Et il dit : Emportez tout cela d'ici et ne pensez pas qu'un marché remplace la maison de mon père [2]).

Remarques.

1) Le point doit être mis après le mot πωλοῦσιν, et ensuite il faut

ajouter καὶ εἶπεν. Dans le cas contraire on ne comprendrait pas pourquoi Jésus n'a dit qu'aux vendeurs de pigeons, « emportez tout cela d'ici ». Il est évident que ces paroles s'adressent à tous ceux qu'il a chassés et concerne tout ce qu'il a renversé.

2) Μὴ ποιεῖτε ne doit pas être traduit ici par « ne faites pas » mais par « ne pensez pas, ne supposez pas » qu'un marché puisse devenir la maison de mon père. Il serait difficile de s'expliquer comment Jésus, qui, dans le même discours, a nié la nécessité du temple, pût appeler la maison de son père le temple. Il dit : « le marché ne s'appelle pas la maison de Dieu ».

Καὶ οὐκ ἤφιεν ἵνα τὶς διενέγκῃ σκεῦος διά τοῦ ἱερους,

Καὶ ἐδίδασκε, λέγων αὐτοῖς· Οὐ γέγραπαται· Ὅτι ὁ οἶκός μου, οἶκός προσευχῆς κληθήσεται, πᾶσι τοῖς ἔθνεσιν ; ὑμεῖς δὲ ἐποιήσατε αὐτόν σπήλαιον λῃστῶν.

Marc, XI, 16. Et il ne permettait pas que personne portât aucun vaisseau par le temple.
17. Et il les instruisait, en leur disant : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée par toutes les nations une maison de prière ? mais vous en avez fait une caverne de voleurs.

Et il défendit que des objets quelconques fussent portés par le temple.
Il commandait et disait : Ignorez-vous qu'il est écrit : ma maison est la maison de la prière, et elle s'appellera ainsi pour tout le peuple (Ésaïe, LVI, 7 [1]). Et vous prenez une caverne de brigands pour ma maison. (Jérémie, VII, 4-11 [2]).

Remarques.

1) Les paroles du prophète Ésaïe sont employées ici dans le même sens que les paroles de la Samaritaine dans le chapitre suivant : *Emportez tout cela parce que ma maison n'est pas celle où l'on fait les sacrifices, mais ma maison est partout où les hommes connaissent le Dieu*

véritable. 2) Le passage suivant de Jérémie confirme cette signification. Jérémie, VII, 4-11 :

Ne vous fiez point sur des paroles trompeuses en disant : c'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel.

Mais amendez sérieusement vos voies et vos actions et appliquez-vous à rendre la justice à ceux qui plaident l'un contre l'autre.

Et ne faites point de tort à l'étranger ni à l'orphelin, ni à la veuve et ne répandez point en ce lieu le sang innocent, et ne marchez point à votre ruine après les dieux étrangers.

Alors je vous ferai habiter, depuis un siècle jusqu'à l'autre siècle, en ce lieu, au pays que j'ai donné à vos pères.

Voici, vous vous liez sur des paroles trompeuses, sans aucun profit.

Ne dérobez-vous pas ? Ne tuez-vous pas ? Ne commettez-vous pas adultère ? Ne jurez-vous pas faussement ? Ne faites-vous pas des encensements à Baal ? N'allez-vous pas auprès des dieux étrangers que vous ne connaissez point ?

Toutefois vous venez et vous vous présentez devant moi dans cette maison-ci, sur laquelle mon nom est réclamé, et vous dites : Nous avons été délivrés pour faire toutes ces abominations-là.

Cette maison-ci, sur laquelle mon nom est réclamé devant vos yeux *n'est-elle pas devenue une caverne de voleurs* ?

Ἀπεκρίθησαν οὖν οἱ Ἰουδαῖσοι, καὶ εἶπον αὐτῷ· Τὶ σημείον δεικνύεις ἡμῖν, ὅτι ταῦτα ποιεῖς ;

Jean, II, 18. Les Juifs prenant la parole lui dirent : Par quel signe nous montres-tu que tu as le pouvoir de faire de telles choses ?

Les Juifs lui dirent : Quels droits [1]) as-tu à nous montrer pour commettre de tels actes ?

Remarques.

1) Σημεῖον signifie le signe, l'indice de la justice. Je traduis par droit, les droits.

Ἀπεκρίθν ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτοῖς. Αὐσατε τού ναόν τοῦτον,

καὶ ἐν τρισίν ἡμέραις ἐγερῶ αὐτόν.

Jean, I, 19. Jésus répondit et leur dit : Abattez ce temple et je le relèverai dans trois jours.	Et Jésus leur répondit : Détruisez ce temple et en trois jours j'éveillerai [1]) le temple vivant.

Remarques.

1) Ἐγείρειν ne signifie jamais et ne peut jamais signifier « construire », « relever », mais signifie « éveiller ». Et dans ce passage, il signifie précisément *éveiller quelque chose* de vivant. C'est pourquoi il faut traduire : *j'éveillerai le temple vivant.*

La signification de ce verset est expliquée par les versets 21 et 22, où il est dit que le temple veut dire le corps de Jésus, et que « trois jours » signifie le délai après lequel il ressuscitera. Et l'Église comprend justement ainsi ce passage. Cette explication ne saurait me satisfaire, tenant la résurrection comme l'invention la plus sacrilège, qui affaiblit la doctrine de Jésus-Christ, et dont il sera question en son lieu. Jésus-Christ ne pouvait pas comprendre sa résurrection corporelle, puisque cette conception détruit toute sa doctrine. Cette explication a été inventée plus tard par ceux qui croyaient à la fable de la résurrection. Mais les paroles qui ont donné prétexte à cette explication furent dites, et évidemment avaient une signification *nette*, tandis que celle-ci est fort peu satisfaisante.

Pourquoi en parlant de son corps, Jésus-Christ a-t-il dit *le temple* ? Pourquoi après l'expulsion des vendeurs du temple, a-t-il parlé de résurrection ? Qu'on oublie seulement l'explication fausse de l'Église, et le sens de ces paroles devient non seulement clair mais indispensable pour la compréhension de ce qui précède. Jésus chasse du temple tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices, c'est-à-dire pour la prière selon la conception hébraïque, et, se souvenant des paroles de Jérémie, il dit qu'il faut faire le bien et *non se réunir dans le temple pour y faire des sacrifices*. Après quoi il dit, non conditionnellement comme on comprend d'ordinaire les paroles de Jésus, mais positivement : *Détruisez le temple et moi je le ferai vivant, j'en établirai un nouveau*. Il emploie les paroles de Jérémie, qui dit que la maison de Dieu est partout où les peuples reconnaissent Dieu, et non un repaire de voleurs. Et Jésus dit : Détruisez donc le temple, moi je vous ferai le temple nouveau, le temple vivant. Je vous enseignerai.

Et ce temple vivant je le ferai très vite, car il ne me faut point le construire avec mes mains. En trois jours je ferai ce que vous avez fait en quarante-six ans.

Εἶπον οὖν οἱ Ἰουδαῖοι. Τεσσαράκοντα καὶ ἓξ ἔτεσιν ᾠκοδομήθη ὁ ναός οὗτος καὶ σύ ἐν τρισίν ἡμέραις ἐγερεῖς αὐτόν ;

Λέγω δὲ ὑμῖν, ὅτι τοῦ ἱεροῦ μείζων ἐστὶν ὧδε.

Εἰ δὲ ἐγνώκειτε τὶ ἐστιν· Ἔλεον θέλω καὶ οὐ θυσίαν.

Jean, II, 20. Les Juifs lui dirent : On a été quarante-six ans à bâtir ce temple, et tu le relèveras dans trois jours !
Matthieu, XII, 6. Or je vous dis qu'il y a ici quelqu'un qui est plus grand que le temple.
7. Que si vous saviez ce que signifie ceci : Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice, vous n'auriez point condamné ceux qui ne sont pas coupables.

Les Juifs lui dirent : On a mis quarante-six ans pour construire ce temple et toi, tu veux l'éveiller en trois jours !
Et Jésus leur dit : Je vous parle de ce qui est plus important que le temple [1] ;
à savoir : que vous compreniez ce que signifie : je veux la pitié [2] pour les hommes et non les sacrifices de l'Église.

Remarques.

1) Ce verset qui se trouve dans le chapitre où l'on reproche aux disciples d'arracher le blé, n'est pas à sa place, puisque là on ne parle aucunement du temple, tandis que Jésus dit : *Voici ce qui est plus important que le temple*. En tout cas, la pensée exprimée par ce verset est répétée chez Matthieu, IX, 13, et répond directement à l'objection des Juifs, en même temps qu'elle donne l'opinion de Jésus sur le temple.

2) ἔλεον — commisération. Je traduis : la pitié pour les hommes.

Les versets 21 et 22 du chapitre II de Jean, qui suivent, contiennent la soi-disant explication de ce mot par l'évangéliste.

Ὡς δὲ ἦν ἐν Ἰεροσολύμοις ἐν τῷ πάσχα ἐν τῇ ἑορτῇ, πολλοὶ ἐπίστευσαν εἰς τὸ ὄνομα αὐτοῦ, θεωροῦντες αὐτοῦ τὰ σημεῖα ἃ ἐποίει.

Αὐτὸς δὲ ὁ Ἰησοῦς οὐκ ἐπίστευεν ἑαυτὸν αὐτοῖς, διά τὸ αὐτόν γινώσκειν πάντας.

Καὶ ὅτι οὐ χρείαν εἶχεν, ἵνα τίς μαρτυρήσῃ περὶ τοῦ ἀνθρώπου, αὐτὸς γὰρ ἐγίνωσκε τί ἦν ἐν τῷ ἀνθροώπῳ.

Jean, II, 23. Pendant qu'il était à Jérusalem, à la fête de Pâque, plusieurs crurent en lui, voyant les miracles qu'il faisait.	Comme il était à Jérusalem, pendant la fête de Pâque, plusieurs crurent en sa doctrine, comprenant les preuves qu'il donnait.
24. Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous,	Mais Jésus ne se fiait point à leur foi, car Lui, savait tout [1]) ; par lui-même.
25. et qu'il n'avait pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il connaissait par lui-même ce qui était dans l'homme.	C'est pourquoi il ne fallait pas que quelqu'un lui parlât à propos d'un autre homme ; il savait lui-même ce qu'il y a en l'homme.

Remarques.

1) Dans plusieurs copies, au lieu de πάντας il y a πάντα, c'est-à-dire *tout*.

Καὶ ἔκουσαν οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ ἀρχιερεῖς, καὶ ἐξήτουν πῶς αὐτόν ἀπολέσουσιν· ἐφοβοῦντο γὰρ αὐτόν, ὅτι πᾶς ὁ ὄχλος ἐξεπλήσσετο ἐπί τῇ διδαχῇ αὐτοῦ.

Marc, XI, 18. Ce que les scribes et les principaux sacrificateurs ayant entendu, ils cherchaient les moyens de le faire périr : car ils le craignaient parce que tout le peuple était ravi de sa doctrine	Les scribes et les principaux prêtres ayant entendu cela, cherchaient le moyen de le faire périr, car ils le craignaient parce que tout le peuple admirait sa doctrine.

Voici comment l'Église explique l'expulsion du temple[5].

Et il trouva que dans le temple, c'est-à-dire dans la cour du temple, qui s'appelait la cour des païens, *on vendait*, etc. (Voir Matthieu, XXI, 12.)

Un fouet de cordes : C'est le symbole de la colère de Dieu contre ceux qui profanent la sainteté du temple. C'est également le symbole de la puissance du Seigneur, qui veille à purifier la maison de son père céleste.

Emportez cela, etc. Les pigeons étaient dans des cages ou dans des paniers, c'est pourquoi le Seigneur, chassant les marchands de bestiaux, ordonne aux vendeurs de pigeons de les emporter dehors.

Ne faites pas de la maison de mon père une maison de marché. Quand le seigneur sortit du temple pour la dernière fois, il ne l'appela pas la maison de son père, mais « votre maison » (Matthieu, XXIII, 38), indiquant ainsi l'abandon de ce temple par Dieu. Et maintenant Christ appelle le temple la maison de son père, car la rébellion de ses serviteurs envers Christ et Dieu ne s'est pas encore manifestée, et il attend encore le repentir du peuple dans la personne de ses représentants.

La maison de marché. Expression moins forte que celle employée à la seconde purification du temple, quand le Seigneur dit que les Hébreux ont fait de la maison de son père une caverne de voleurs. (Matthieu, XXI, 13.) La première signifie que dans le saint service du temple, sont entrés en grande partie les intérêts impurs des laïques ; l'autre signifie que la sainte œuvre est complètement défigurée ; le fanatisme contre Dieu jusqu'auquel est arrivée et dans lequel s'exprimait cette laïcisation du culte. Si l'on se demande comment il se fit que les vendeurs obéirent si volontiers à la parole de Dieu, et, sur son ordre, abandonnèrent leurs commerces et quittèrent la cour du temple emportant les objets de leur négoce, alors il faut remarquer : 1° que leur conscience disait à chacun qu'il ne faisait pas une bonne action dans ce lieu saint. C'est pourquoi, quand le Seigneur le leur rappela avec force, leur conscience parlant encore plus fortement les força d'exécuter immédiatement son ordre. 2° La gloire extraordinaire de Jésus de Nazareth, comme prophète ou homme extraordinaire de ce temps, était probablement assez répandue dans le peuple. Les pécheurs de Galilée avaient dû apporter à Jérusalem la nouvelle des miracles accomplis en Galilée, l'événement survenu pendant le baptême du Seigneur, et le témoignage qu'avait rendu de lui le prophète Jean ; et les gens de Jérusalem et des environs en avaient certainement gardé le souvenir. 3° Le Seigneur

montra ici sa puissance divine à laquelle, dans ce cas, rien ne pouvait s'opposer.

À cela les Juifs dirent : C'était peut-être quelques-uns des commerçants à qui l'on avait ordonné de quitter la cour du temple avec les objets de leur négoce, mais il est plus probable qu'il s'agit ici des dignitaires du temple : prêtres et anciens, qui se sentaient offensés dans leurs prérogatives sur le temple par l'acte aussi extraordinaire d'un Galiléen, qui n'appartenait pas à l'Église. Par cet acte, le Seigneur, même pour eux, se montrait indiscutablement prophète, envoyé extraordinaire de Dieu, et les plus raisonnables d'entre eux, pouvaient comprendre par les paroles du Seigneur, qui appelait le temple la maison de son père, qu'il était plus qu'un prophète. En effet, Moïse, Élie, et autres envoyés extraordinaires de Dieu, prouvaient parfois leur mission prophétique par des actes surnaturels, par les miracles. Les Juifs qui entouraient maintenant le Seigneur, exigeaient de lui une action extraordinaire quelconque, un miracle, comme preuve qu'il avait le pouvoir d'agir ainsi dans le temple en prophète ou en fils de Dieu.

Dirent : Confirme-nous par un miracle quelconque que tu es le fils de Dieu, et que tu es envoyé par lui, car où voit-on que le Seigneur de ce temple est ton père ? L'acte même de la purification du temple était quelque chose d'extraordinaire, d'une influence considérable sur ceux mêmes qui profanaient le lieu sacré par le négoce. Mais cette manifestation, ils la négligèrent et exigèrent du Seigneur un miracle plus sensible à leur aveuglement spirituel.

Détruisez (l'impératif a parfois la signification du futur) *ce temple, etc*. L'Évangéliste lui-même explique plus loin ce que signifie cette parole de Dieu, quand il dit qu'il parlait du temple de son corps (verset 21). Cela signifie qu'il faisait allusion à sa mort violente. Conformément à cela, les paroles, en trois jours je le relèverai, signifient sa résurrection, trois jours après sa mort, comme l'ont interprété ses disciples après sa résurrection (verset 22). Aussi, aux Juifs exigeant de lui le miracle comme preuve qu'il a le pouvoir d'agir comme il l'a fait dans le temple, le Seigneur répond en indiquant le miracle le plus grand, qui témoigne de lui comme Messie : le miracle de sa résurrection !… Ainsi le Seigneur, dès le commencement de sa mission sociale, prédisait sa mort et sa résurrection.

Je le relèverai. Par ces paroles Dieu donne la preuve de sa toute puissance divine, car aucun mort ne pourrait par sa force et sa puissance ressusciter son corps. Il n'a pas dit : Mon père le relèvera… mais *Je* le relèverai, employant sa propre force et n'ayant besoin d'aucune autre.

Et voici ce que dit Reuss[6].

En face des disciples qui croient, se trouvent (ici, pour la première fois) les Juifs qui doutent, qui ne comprennent point, qui refusent de croire. Loin d'être convaincus par ce qu'ils viennent de voir, ils demandent un signe, c'est-à-dire un acte extraordinaire, un miracle, quelque chose enfin qui puisse prouver que Jésus était autorisé à agir comme il l'a fait. Son procédé avait bien eu quelque chose d'imposant, de messianique même (Mat., III, 1 et suiv.), mais ils exigent une preuve plus palpable, une manifestation plus irrécusable. La réponse que Jésus leur fait a donné lieu à des discussions fort animées parmi les commentateurs.

D'après l'auteur lui-même, voici ce qu'il a voulu dire : Tuez-moi, et en trois jours je reprendrai la vie. En d'autres termes : la résurrection de Jésus sera la preuve la plus éclatante de sa dignité supérieure. Elle l'a été en effet, et toujours, dans l'enseignement apostolique, au point de vue duquel ce discours se comprend parfaitement (Comp. Matth., XII, 40). Si l'on objecte que Jésus n'a pas pu parler ainsi

en ce moment, où aucun danger ne le menaçait, où aucun conflit sérieux ne s'était encore élevé entre lui et le parti pharisaïque, on oublie complètement que dans notre livre il ne s'agit pas d'une évolution lente et successive des rapports ou des situations, mais que d'un bout à l'autre nous avons sous les yeux l'antagonisme du monde et de Christ, de la lumière et des ténèbres, et que Jésus n'est représenté nulle part comme ayant besoin d'apprendre peu à peu et par divers incidents qu'il a des adversaires, qu'il court des dangers, qu'il pourra éventuellement être mis à mort. Au contraire, il connaît dès le début tout ce qui arrivera, parce que cela ne dépend pas du caprice des hommes, mais de l'ordre providentiel établi d'avance. Ainsi rien n'est plus conforme à l'esprit de cet évangile que le discours mis ici dans sa bouche. Il y a plus : ce discours est très bien placé là où nous le lisons. Les scènes relatives aux disciples sont terminées, l'action du révélateur sur le monde doit maintenant commencer ; l'auteur, indique ici d'avance, quelles chances, pour un succès définitif, il a devant lui, le monde, sera sollicité, mais non gagné, il sera vaincu, non par une soumission volontaire, mais par la condamnation qu'il se sera attirée. C'est le programme de l'histoire que nous allons lire.

Ces réflexions écartent aussi l'objection que les paroles de Jésus, telles qu'elles sont relatées et expliquées ici, n'auraient pu être comprises par personne, par les disciples tout aussi peu que par les Juifs. À ce titre, on pourra faire des réserves à l'égard de la presque totalité des paroles mises dans la bouche du Seigneur dans tout le cours du livre, car à la fin les disciples n'en comprennent pas plus qu'au commencement. (Chap. XIV, 9). Jésus parle et l'auteur écrit pour les intelligences chrétiennes, et pas le moins du monde pour la plèbe juive qui l'entoure. Enfin il ne faut pas perdre de vue cette circonstance que l'auteur dit lui-même que les Juifs se méprirent complètement sur le sens des paroles prononcées, en les appliquant au temple dont la construction avait été commencée sous Hérode. Mais c'est un phénomène qui se reproduira désormais dans chaque scène, nous aurions presque dit à chaque ligne. C'est l'expression vivante et concrète de ce fait fondamental de la théologie de notre évangile, que le monde est incapable de saisir le sens des révélations célestes qui lui sont faites. (Chap. III, 12,)

On parle de tout, même du but pour lequel le Christ a fait le fouet, mais pas un mot du sens de tout ce passage reproduit dans les quatre évangiles. Des interprétations de toutes les Églises, il résulte que tout le sens de ce passage est dans la double exécution par Christ des fonctions policières, pour la purification du temple, et dans les deux versets (21, 22) qui ne sont pas du Christ mais de l'un des évangélistes, et que j'omets. Le sens est celui que Jésus-Christ ressuscitera après trois jours. Qu'il ait ressuscité et prédit sa mort, soit, mais alors ne pouvait-il le faire plus clairement et plus à propos ? Il s'agit de tout autre chose. Il est venu dans le temple et a jeté dehors tout ce qui était nécessaire pour le culte. Cette action est semblable à celle que pourrait faire maintenant un homme qui viendrait dans notre église, et jetterait dehors le pain, le vin, les reliques, les croix, et autres objets employés pour la messe. On lui demande quel σημεῖον il montrera pour justifier son acte. σημεῖον, jamais, d'après aucun dictionnaire, ne signifie le miracle. Mais admettons que ce soit le miracle, que signifie alors la question des Juifs ? L'homme a jeté tout ce qui était nécessaire pour le culte, et on lui demande : « Par quel

miracle nous montreras-tu que tu avais le droit de faire ce que tu as fait ? » Cette question est au moins incompréhensible. Les Juifs pouvaient lui demander pourquoi il avait fait cela ? par quoi il remplacerait ce qu'il avait détruit ? de quel droit il avait agi de la sorte ? Mais pourquoi, au lieu de le chasser, lui ont-ils dit : « Montre-nous un miracle ? » Chose non moins étonnante, pourquoi Jésus ne répond-il pas à cela : Je vous montrerai un miracle, ou : Je ne vous montrerai pas de miracle ; mais dit-il : « Détruisez ce temple, et, en trois jours, je vous en ferai un nouveau, vivant. » Selon l'Église, cette réponse signifie que le miracle qu'il fera se produira après sa mort, miracle auquel aucun des Juifs ne croira, même après la mort. Et ces paroles, dit-on, convainquirent tout le monde. Il suffit d'ôter les lunettes de l'Église pour voir que ce n'est pas là une conversation, mais le délire d'un fou. Jésus fait un acte incompréhensible, il chasse le bétail du temple. Les Juifs, au lieu de l'expulser, lui disent, on ne sait pourquoi : Montre-nous un miracle. Jésus, oubliant qu'il avait jeté dehors, pour un but quelconque, tout ce qui était nécessaire au service religieux, dit : Le miracle, je vous le montrerai quand je mourrai, mais de telle façon que vous ne le verrez pas. Et, après ces paroles, tous crurent à sa doctrine. Et le sens de tout cela, c'est que Christ ressuscitera après trois jours. Encore, n'est-ce pas Christ qui l'a dit, mais l'auteur de l'Évangile. Que seulement l'on se reprenne et se reporte pour un moment aux paroles de l'Évangile — la révélation divine selon la doctrine de l'Église — au moins avec le respect et l'attention que nous apportons à la lecture d'un vaudeville quelconque, c'est-à-dire sans supposer à l'avance que nous entendrons le délire d'un fou et ne comprendrons rien, mais en admettant que ce qui est écrit signifie quelque chose et qu'il nous est intéressant de le comprendre, et alors tout sera clair.

Selon la doctrine de Jean-Baptiste, pour connaître Dieu, il faut se purifier par l'esprit. Jésus, dans le désert, se purifie par l'esprit, et reconnaît la force de l'esprit et annonce le royaume de Dieu, c'est-à-dire Dieu en l'homme. Il dit aux disciples que Dieu est en communion avec les hommes.

Selon l'évangéliste Jean, le premier acte de Jésus est ce qu'on a nommé la purification du temple, et, en réalité, la destruction du temple, et non d'un temple quelconque, mais du temple de Jérusalem, de celui qui est considéré comme la maison de Dieu, le saint parmi les choses saintes. Jésus vient dans le temple et détruit tout ce qui est nécessaire pour le service religieux. Sans parler qu'il est dit dans l'introduction que personne n'a jamais vu Dieu et ne le verra pas, et que Jésus nous a institué la nouvelle adoration de Dieu au lieu de l'ancienne, Jésus lui-même, dans le temple, prononce la parole du

prophète : que le temple de Dieu, c'est l'univers des hommes et non la caverne des voleurs. Expliquer cela, c'est la même chose qu'expliquer, de nos jours, l'acte de Doukhobors qui viendraient dans une église orthodoxe, jetteraient dehors tous les antemenses et diraient : Dieu, c'est l'esprit, et il faut le servir par l'esprit et par les actes. Or, les actes et les paroles de l'Écriture ont une signification si claire, qu'il n'y a rien ni à ajouter, ni à interpréter. Les actes et les paroles signifient clairement : Votre adoration de Dieu est un vil mensonge. Vous ne connaissez pas le vrai Dieu, et le mensonge de son adoration est nuisible, il faut la supprimer.

Voilà ce qu'expriment les actes et les paroles de Jésus dans le temple. Ils nient le service religieux et la conception du Dieu juif. À ces actes et à ces paroles, les Juifs objectent : Quel droit as-tu d'agir ainsi ? Et il répond : Mon droit, c'est que votre culte divin est mensonge, tandis que le mien est vivant, c'est la vérité. Mon culte de Dieu est un culte vivant, par les actes. Et plusieurs croient Jésus. Jésus, par le premier acte de sa propagande, nie le faux dieu juif, le dieu visible. Dans le chapitre suivant, il dit que Dieu est esprit et qu'il faut le servir par les actes. Pour que les hommes puissent croire à Dieu esprit, il faut évidemment détruire le dieu mensonger inventé, et son faux culte. C'est ce que fait Jésus. On ne peut ne le point comprendre. Si ce passage n'est pas compris par l'Église, ce n'est pas qu'elle soit sotte, c'est qu'elle est trop habile. On rencontrera beaucoup de pareilles interprétations intentionnellement stupides ; et cela, chaque fois que l'Église a adopté ce que rejetait Jésus. Ainsi, dans ce passage, Jésus nie, rejette, Dieu créateur, Dieu extérieur ; il repousse tout culte divin, sauf le culte par les actes ; tandis que l'Église a reconnu un Dieu extérieur, créateur, et n'existe que pour célébrer le culte et les sacrements. Ici, évidemment, il faut se faire stupide pour accepter cette interprétation.

Mais celui qui veut comprendre l'Évangile, doit se rappeler fermement que le premier acte de Jésus, avant sa propagande, fut la négation de Dieu extérieur, et de tout culte extérieur. L'expulsion du temple, répétée par tous les évangélistes (ce qui est très rare), c'est la purification du terrain pour les semailles. Ce n'est qu'après avoir mis à néant l'ancien Dieu qu'est possible la doctrine de Dieu-Jésus, et le culte divin qu'enseigne Jésus.

Tout ce passage est l'explication du verset : *Personne n'a jamais vu et ne verra jamais Dieu*.

L'ENTRETIEN AVEC LA SAMARITAINE

Ἀφῆκε τὴν Ἰουδαίαν, καὶ ἀπῆλθε πάλιν εἰς τὴν Γαλιλαίαν.

Ἔδει δὲ αὐτὸν διέρχεσθαι διὰ τῆς Σαμαρείας.

Ἔρχεται οὖν εἰς πόλιν τῆς Σαμαρείας λεγομένην Συχάρ, πλησίον τοῦ χωρίον ὃ ἔδωκεν Ἰακὼβ Ἰωσὴφ τῷ υἱῷ αὐτοῦ.

Ἦν δὲ ἐκεῖ πηγὴ τοῦ Ἰακώβ. Ὁ οὖν Ἰησοῦς, κεκοπιακὼς ἐκ τῆς ὁδοιπορίας, ἐκαθέζετο οὕτως ἐπὶ τῇ πηγῇ· ὥρα ἦν ὡσεί ἕκτη.

Jean, IV, 3. Il quitta la Judée et s'en retourna en Galilée.
4. Or, il fallait qu'il passât par la Samarie.
5. Il arriva donc à une ville de Samarie, nommée Sichar, qui est près de la possession que Jacob donna à Joseph, son fils.

Jésus quitta la Judée et s'en retourna en Galilée.
Et il lui fallait traverser la Samarie.
Il arriva donc à une ville de Samarie, Sichar, qui est près de l'endroit que Jacob donna à son fils Joseph.

6. C'était là qu'était le puits de Jacob. Jésus donc, étant fatigué du chemin, s'assit près du puits : c'était environ la sixième heure du jour.

Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus étant fatigué du chemin s'assit près du puits.

Remarques.

1) Les détails inutiles, par exemple, l'indication de l'heure à laquelle le fait se passa, ainsi que quelques paroles de la Samaritaine, qui n'expriment rien, peuvent être omis pour que le lecteur ne perde pas de vue ce qu'il y a d'essentiel dans ce chapitre.

Ἔρχεται γυνὴ ἐκ τῆς Σαμαρείας ἀντλῆσαι ὑδωρ· λέγει αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς· Δός μοι πιεῖν.

Οἱ γὰρ μαθηταὶ αὐτοῦ ἀπεληλύθεισαν εἰς τὴν πόλιν, ἵνα τροφὰς

ἀγοράσωσι. Λέγει οὖν αὐτῳ ἡ γυνή Σαμαρεῖτις· Πῶς σὺ Ἰουδαῖος ὢν παρ' ἐμοῦ πιεῖν αἰτεις, οὔσης γυναικός Σαμαρείτιδος ; οὐ γὰρ συγχρῶνται Ἰουδαῖοι Σαμαρείταις.

Ἀπεπρίθη Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτῇ. Εἰ ᾔδεις τήν δωρεάν τοῦ θεοῦ, καὶ τίς ἐστιν, ὁ λέγων σοι· Δός μοι πιεῖν, σύ ἄν ᾔτησας αὐτὸν, καὶ ἔδωκεν ἄν σοι ὕδωρ ζῶν.

Λέγει αὐτῷ ἡ γυνὴ· Κύριε, οὔτε ἄντλημα ἔχεις, καὶ τὸ φρέαρ ἐστί βαθύ· πόθεν οὖν ἐχεις τὸ ὕδωρ τὸ ζῶν ;

Jean, IV, 7. Une femme samaritaine étant venue puiser de l'eau, Jésus lui dit : Donne-moi à boire ;

Une femme de Samarie étant venue chercher de l'eau, Jésus lui dit : Donne-moi à boire !

8. (car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres).

Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.

9. Cette femme samaritaine lui répondit : Comment toi qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains.

Et la Samaritaine lui répondit : Comment toi, qui es Juif demandes-tu à boire à une femme samaritaine ? les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains.

10. Jésus répondit, et lui dit : Si tu connaissais le don de Dieu, et celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui en aurais demandé toi-même, et il t'aurait donné une eau vive.

Et Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu [1]) et celui qui te dit : Donne-moi à boire, alors tu lui en demanderais toi-même et il te donnerait l'eau de source.

11. La femme lui dit : Seigneur ! tu n'as rien

La femme lui dit : Tu n'as pas de seau et le

pour puiser et le puits est profond, d'où aurais-tu donc cette eau vive ?

puits est profond, d'où aurais-tu donc cette eau de source ?

Remarques.

1) Les paroles : « Si tu connaissais, etc… » εἰ ἤδεις τὴν δωρεάν τοῦ Θεοῦ… peuvent se traduire ainsi : *Si tu savais en quoi est le don de Dieu, et qu'est-ce que Dieu*. Après ἐστιν, je mets une virgule, parce que, après cela, Jésus parle à la Samaritaine de ce *Qu'est ce Dieu*.

Μὴ σύ μείζων εἶ τοῦ παρὸς ἡμῶν Ἰακωβ, ὅς ἐδωκεν ἡμῖν τὸ φρέαρ, καὶ αὐτός ἐξ αὐτοῦ ἔπιε, καὶ οἱ υἱοί αὐτοῦ καὶ τὰ θρέμματα αὐτοῦ ;

Ἀπεκριθη ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτῇ· Πᾶς ὁ πίνων ἐκ τοῦ ὕδατος τούτου διψήσει πάλιν.

Ὃς δ' ἂν πίῃ ἐκ τοῦ ὕδατος οὗ ἐγώ δώσω αὐτῷ, οὐ μή διψήσῃ εἰς τὸν αἰῶνα· ἀλλά τὸ ὕδρων ὅ δώσω αὐτῷ, γενήσεται ἐν αὐτῷ πηγή ὕδατος ἀλλομένου εἰς ξωήν αἰώνιον.

Jean, IV, 12. Es-tu plus grand que Jacob, notre père, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux ?
13. Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ;
14. Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une

Es-tu plus grand que Jacob, notre père ? C'est lui qui nous a donné ce puits, et lui-même en a bu ainsi que ses fils et ses troupeaux.
Et Jésus lui objecta : celui qui boit de cette eau voudra boire encore.
Mais celui qui boira l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. Et l'eau que je lui donnerai fera naître en lui une

source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle.

source d'eau qui coulera dans la vie éternelle, qui est en dehors du temps.

Les versets 15, 16, 17, 18, n'ont aucune importance. On y raconte que Christ devina que la femme avait eu cinq maris, et qu'elle vivait maintenant avec un homme qui n'était pas son mari. Ces détails inutiles et altérés, ne font que troubler le récit.

Λέγει αὐτῷ ἡ γυνή· Κύριε, θεωρῶ ὅτι προφήτης εἶ σὺ.

Οἱ πατέρες ἡμῶν ἐν τούτῳ τῷ ὄρει προσεκύνησαν· καὶ ὑμεῖς λέγετε ὅτι ἐν Ἰεροσολύμοις ἐστὶν ὁ τόπος ὅπου δεῖ προσπυνεῖν. Λέγει αὐτῇ ὁ Ἰμσοῦς, Γύναι, πίστευσόν μοι, ὅτι ἔρχεται ὥρα, ὅτε οὐτε ἐν τῷ ὄρει τούτῳ οὔτε ἐν Ἰεροσολύμοις προσκυνήσετε τῷ πατρὶ.

Ὑμεῖς προσκυνεῖτε ὃ οὐκ οἴδατε· ἡμεῖς προσκυνοῦμεν ὃ οἴδαμεν· ὅτι ἡ σωτηριά ἐκ τῶν Ἰουδαιων· ἐστιν.

Ἀλλὰ ἔρχεται ὥρα, καὶ νῦν ἐστιν, ὅτε οἱ ἀλμθινοι προσκυνηται προσκυνήσουσι τῷ πατρί ἐν πνεύματι καὶ ἀληθεία· καὶ ἀληθεία· καὶ γὰρ ὁ πατήρ τοιούτους ζυτεῖ τοῦς προσκυνσῦντας αὐτόν.

Πνεῦμα ὁ θεός· καὶ τοῦς παοσκυνοῦντας αὐτόν ἐν πνεύματι καὶ ἀλμθεῖα δεῖ προσκυνεῖν.

Λέγει αὐτῷ ἡ γυνή. Οἶδα ὅτι Μεσσίας ἔρχεται, ὁ λεγόμενος χριστός ὅταν ἐλθῃ ἐκεῖνος, ἀναγγελεῖ ἡμῖν πάντα.

Jean, IV, 19. La femme lui dit : Seigneur ! je vois que tu es un prophète.
20. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.
21. Jésus lui dit : Femme, crois-moi ; le

La femme lui dit : Je vois, Seigneur, que tu es un prophète.

Nos pères ont adoré Dieu sur cette montagne, et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut l'adorer.
Jésus lui dit : Femme, crois-moi, le temps

temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.
22. Vous adorez ce que vous ne connaissez point ; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.
23. Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs.
24. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.
25. Cette femme lui répondit : Je sais que le Messie (c'est-à-dire le Christ) doit venir ; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

vient que vous n'adorerez Dieu ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.
Vous adorez celui que vous ne connaissez pas : nous, nous adorons celui que nous connaissons.

Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et par les actes, car le Père demande de tels adorateurs.

Dieu est esprit, et il faut l'adorer en esprit et par les actes [1]).

Et la femme lui dit : Je sais que viendra le Messie, appelé élu de Dieu ; quand il sera venu il nous annoncera tout.

Remarques.

1) Ἀληθεία, je traduis par *les actes*. En effet, dans plusieurs passages du Nouveau Testament il a cette signification, et ici il semble plutôt indiquer l'opposition de l'adoration extérieure aux actes. En outre « la vérité » et « l'esprit » serait un pléonasme.

Λέγει αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς· Ἐγω εἰμι, ὁ λαλῶν σοι.

Jean, IV, 26. Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle.	Et Jésus lui dit : Moi, qui te parle, je le suis.

Les versets 27-42, à l'exception des versets 32-38, qui seront cités en leur lieu, contiennent des détails oiseux, qui n'ont pas d'importance générale.

SENS GÉNÉRAL DE L'ENTRETIEN DE JÉSUS AVEC LA SAMARITAINE

Jésus, en prêchant le royaume de Dieu, qui consiste en l'amour des hommes les uns envers les autres parcourt les bourgs et les villages. Un jour, étant entré dans le pays de Samarie, hostile aux Juifs, il demande à boire à une femme samaritaine.

La femme, sous prétexte qu'il était Juif et elle Samaritaine, lui refuse le plus simple témoignage de l'amour.

Dans l'explication de ce passage, on oublie ordinairement le refus de la femme à donner de l'eau, c'est cependant ce qui permet de comprendre tout ce passage.

La femme dit que les Juifs ne peuvent pas avoir de communication avec les Samaritains, et que, par conséquent, elle ne lui donnera pas à boire. À cela, Jésus répond qu'en agissant ainsi elle se prive de l'eau vivante : la communion d'amour avec les hommes, cela même qui donne la vraie vie. Il lui dit que non seulement il ne lui répugne pas d'accepter à boire de sa part, mais qu'il est prêt à lui apprendre, comme à tous les hommes, cette rénovation qui donnera la véritable vie.

À cette objection qu'il ne peut faire cela, parce que les Juifs ont leur dieu, et que les Samaritains ont le leur, qu'ils adorent en un certain lieu, Jésus répond, comme s'il voulait expliquer la destruction du temple : « Le temps est venu d'adorer Dieu non ici ou là, mais partout, parce qu'il faut adorer non ce Dieu que nous ne connaissons pas, mais celui que nous connaissons comme le fils connaît son père. »

En un mot, il répète ce qui est dit dans l'Introduction : que personne n'a vu Dieu, que c'est le fils seulement qui le manifeste, et ce qui est dit dans l'entretien avec Nicodème : « Nous parlons de ce que nous connaissons et voyons, mais ce n'est que le fils, qui est descendu du ciel, qui a manifesté Dieu » ; et, en parlant de Dieu, il l'appelle Père. Exprimant la pensée de l'Introduction, où il est dit que la doctrine de Jésus est la doctrine du bien, il dit que le Père demande partout des

adorateurs, qui l'adorent par leurs actes et en esprit, parce que Dieu est esprit.

SUR LA PURIFICATION PAR L'ESPRIT ET SUR LA VÉRITABLE ADORATION DE DIEU

Μετὰ ταῦτὰ ἦλθεν ὁ Ἰησοῦς καὶ οἱ μαθηταί αὐτοῦ εἰς τὴν Ἰουδαΐας γῆν· καὶ ἐκεῖ διέτριβε μετ' αὐτῶν, καὶ ἐβάπτιζεν.

Ἦν δὲ καὶ Ἰωάννης βαπτιζων ἐν Αἰνών ἐγγύς τοῦ Σαλείμ ὅτι ὕδατα πολλὰ ἦν ἐκεῖ· καὶ παρεγίνοντο, καὶ ἐβαπτίζοντο·

Οὔπω γὰρ ἦν βεβλημένος εἰς τὴν φυλακήν ὁ Ἰωάννης.

Ἐγένετο οὖν ζήτεσις ἐκ τῶν μαθητῶν Ἰωάννου μετὰ Ἰουδαίων περὶ καθαρισμοῦ.

Καὶ ἦλθον πρὸς τὸν Ἰωάννην καὶ εἶπον αὐτῷ· Ῥαββί, ὅς ἦν μετὰ σοῦ πέραν τοῦ Ἰορδάνου, ᾧ σὺ μεμαρτύρηκας, ἴδε οὗτος βαπτίζει καὶ πάντες ἔρχονται πρὸς αὐτόν Ἀπεκρίθη Ἰωάννης καὶ εἶπεν' Οὐ δύναται ἄνθρωπος λαμβάνειν οὐδέν, ἐὰν μὴ ᾖ δεδομένον αὐτῷ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ.

Ὁ ἄνωθεν ἐρχόμενος, ἐπάνω πάντων ἐστὶν· ὁ ὢν ἐκ τῆς γῆς, ἐκ τῆς γῆς ἐστι. καὶ ἐκ τῆς γῆς λαλεῖ. ὁ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἐρχόμενος, ἐπάνω πάντων ἐστὶν.

Ὃν γὰρ ἀπέστειλεν ὁ θεὸς, τὰ ῥήματα τοῦ θεοῦ λαλεῖ.

Καὶ ὃ ἑώρακε καὶ ἤκουσε, τοῦτο μαρτυρεῖ· καὶ τὴν μαρτυρίαν· αὐτοῦ οὐδεὶς λαμβάνει.

Ὁ λαβών αὐτοῦ τὴν μαρτυρίαν, ἐσφράγισεν ὅτι ὁ θεός ἀληθής ἐστιν.

Οὐ γὰρ ἐκ μέτρου δίδωσιν ὁ θεός τὸ πνεῦμα.

Jean, III, 22. Après cela, Jésus s'en alla en Judée avec ses disciples ; et il y demeura avec eux et il y baptisait.

23. Et Jean baptisait

Après cela Jésus s'en alla en terre judaïque, avec ses disciples, et là il demeura avec eux et y purifia.

Jean purifiait aussi à

aussi à Énon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau, et on y allait pour être baptisé ;
24. Car Jean n'avait pas encore été mis en prison.
25. Or, il y eut une dispute des disciples de Jean avec les Juifs touchant le baptême.

26. Et ils vinrent à Jean, et lui dirent : Maître, celui qui était avec toi, au delà du Jourdain, auquel tu as rendu témoignage, le voici qui baptise, et tous vont à lui.
27. Jean leur répondit : Personne ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel.
31. Celui qui est venu d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est venu de la terre est de la terre ; celui qui est venu du ciel est au-dessus de tous.
34. Car celui que Dieu a envoyé annonce les paroles de Dieu.
32. Et il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, mais personne ne reçoit son témoignage.
33. Celui qui a reçu son témoignage a scellé que Dieu est véritable.

Énon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau, et l'on y venait pour être purifié.
Car Jean n'avait pas encore été mis en prison.
Or, une dispute s'éleva entre les disciples de Jean et un Juif à propos de la purification.
Et ils vinrent à Jean et lui dirent : Maître ! Celui qui était avec toi au Jourdain, et auquel tu as rendu témoignage, lui aussi purifie, et tous vont à lui.
Jean leur répondit : L'homme ne peut rien prendre sur soi s'il n'est instruit par Dieu.
Celui qui est d'en haut est supérieur à tous ; celui qui est de la terre appartient à la terre et parle de la terre.

Celui qui est inspiré par Dieu, prononce les paroles de Dieu.
Et ce qu'il a compris, il le prouve, mais personne n'accepte ses preuves.

Et celui qui accepte ses preuves, celui-là confirme que Dieu est la vérité.

34. Parce que Dieu ne lui donne pas l'esprit par mesure.

Parce qu'on ne peut pas mesurer [1]) l'esprit de Dieu.

Remarques.

1) Dans quelques manuscrits le verset 34 est ainsi rédigé : « Dieu est l'esprit ».

Ὁ πατήρ ἀγαπᾷ τὸν υἱόν, καὶ πάντα δέδωκεν ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ.

Ὁ πιστεύων εἰς τὸν υἱόν, ἔχει ζωὴν αἰώνιον· ὁ δὲ ἀπειθῶν τῷ υἱῷ, οὐκ ὄψεται ζωήν, ἀλλ' ἡ ὀργὴ τοῦ θεοῦ μένει ἐπ' αὐτόν.

Jean, III, 35. Le Père aime le fils et lui a donné toutes choses entre les mains.

Parce que le Père aime son Fils et lui a tout donné en son pouvoir.

36. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.

Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; et celui qui ne croit pas au Fils est contre Dieu [1]).

Remarques.

1) Ces deux versets sont la répétition de la pensée exprimée plus loin ; leur place n'est donc point ici.

Jean a déclaré auparavant que la vraie purification est la purification par l'esprit. Puis Jésus paraît, et détruit toutes les formes extérieures et purifie sans le temple et même sans eau. Alors naît le doute : quelle purification est la vraie ? Et les disciples de Jean discutent sur ce sujet avec un Juif et viennent trouver Jean pour l'interroger. Jean répète ce qu'il a dit auparavant : que la purification principale c'est la purification par l'esprit, et qu'elle ne peut être expliquée par les paroles. Jésus prononce-t-il vraiment les paroles de

Dieu ? Jean dit que personne ne le peut définir, qu'il ne peut exister de preuves que ce sont les paroles de Dieu. La seule preuve c'est que l'homme les accepte, car on ne peut appliquer de mesure à la manifestation de l'esprit.

Καὶ φήμν ἐξῆλθε καθ' ὅλης τῆς περιχώρου περὶ αὐτοῦ.

Ἐν δὲ τῷ λαλῆσαι, ἠρωτᾷ αὐτόν Φαρισαῖός τις ὅπως ἀριστήση παρ' αὐτῷ· εἰσελάων δὲ θνέπεσεν.

Ὁ δὲ Φαρισαῖος ἰδών ἐθαύμασεν ὅτι οὐ πρῶτον ἐβαπίσθη πρὸ τοῦ ἀρίστου.

Εἶπε δὲ ὁ Κύριος πρὸς αὐτόν· Νῦν ὑμεῖς οἱ Φαριαῖοι τὸ ἔξωθεν τοῦ ποτηρίου καὶ τοῦ πίνακος καθαρίζετε, τὸ δὲ ἔσωθεν ὑμῶν γέμει ἁρπαγῆς καὶ πονηρίας.

Ἄφρονες, οὐχ ὁ ποιήσας τὸ ἔξωδεν καὶ τὸ ἐσωθεν ἐποίῃσε. Πλήν τὰ ἐνόντα δότε ἐλεημοσυνην· καὶ ἰδού, πάντα καθαρά ὑμῖν ἐστιν.

Οὐκ ἐλήλυθα καλέσαι δικαίους, ἀλλά ἁμαρτωλούς εἰς μετάνοιαν.

Καὶ ἰδοῦ, γυνή ἐν τῇ πόλει, ἥτις ἦν ἁμαρτωλός, ἐπιγνοῦσα ὅτι ἀνάκειται ἐν τῇ οἰκία τοῦ Φαρισαῖου, κομισασα ἀλάβαστρον μύρου.

Καὶ πᾶσα παρά τούς πόδας αὐτοῦ ὀπίσω, κλαίουσα, ἤρξατο βρέχειν τοὺς πόδας αὐτοῦ τοῖς δάκρυσι, καὶ ταῖς θριξί τῆς κεφαλῆς αὐτῆς ἐξέμασσε, καὶ κατεφίλει τοὺς πόδας αὐτοῦ, καὶ ἤλειφε τῷ μύρῳ.

Ἰδών δὲ ὁ Φαρισαῖος ὁ καλέσας αὐτὸν, εἶπεν ἐν ἑαυτῷ, λέγων· Οὗτος, εἰ ἦν προφήτης, ἐγίνωσκεν ἄν τὶς καὶ ποταπὴ ᾗ γυνή, ἥτις ἅπτεται αὐτοῦ· ὅτι ἁμαρτωλός ἐστι.

Καὶ ἀποκριθείς ὁ Ἰησοῦς, εἶπε πρὸς αὐτόν· Σίμων, ἔχω σοὶ τι εἰπεῖν. Ὁ δὲ φησί.

Διδάσκαλε, εἰπέ.

Δύο χρεωφιλέται ἦσαν δανεστῇ τινι· ὁ εἷς ὤφειλε δηνάρια πεντακόσια, ὁ δὲ ἕτερος πεντήκοντα.

Μὴ ἐχοντων δὲ αὐτῶν ἀποδοῦναι, ἀμφοτέροις ἐχαρίσατο· τὶς οὖν αὐτῶν, εἰπὲ, πλεῖον αὐτὸν ἀγαπήσει ;

Ἀποκριθείς δὲ ὁ Σίμων, εἶπεν. Ὑπολαμβάνω, ὅτι ᾧ τὸ πλεῖον

ἐχαρισατο. Ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ· Ὀρθῶς ἔκρινας.

Καὶ στραφεὶς πρὸς τὴν γυναῖκα, τῷ Σίμωνι ἐφη· Βλέπεις ταύτην τήν γυναῖκα ; εἰσῆλθόν σου εἰς τὴς οἰκιαν, ὕδωρ ἐπὶ τοὺς πόδας μου οὐκ ἔδωκας· αὕτη δὲ τοῖς δάκρυσιν ἐβρεξέ μου τοὺς πόδας, καὶ ταῖς θριξὶ τῆς κεφαλῆς αὐτῆς ἐξέμαξε.

Φίλημά μοι οὐκ ἔδωχας· αὕτη δὲ, ἀφ' ἧς εἰσῆλθον, οὐ διέλεπε καταφιλοῦσά μου τοὺς μόδας.

Ἐλαιῳ τὴν κεφαλήν μου οὐκ ἤλειψας· αὐτη δὲ μύρῳ ἤλειψέ μου τοὺς πόδας.

Οὗ χάριν, λέγω σοι, ἀρέωνται αἱ ἁμαρτίαι αὐτῆς αἱ πολλαὶ· ὅτι ἠγάπησε πολύ· ᾧ δὲ ὀλίγον ἀφίεται, ὀλίγον ἀγαπᾷ.

Εἶπε δὲ αὐτῇ· Ἀφέωνται σου αἱ ἁμαρτίαι.

Καὶ ἤρξαντο οἱ συναακείμενοι λέγειν ἐν ἑαυτοῖς· Τὶς οὗτός ἐστιν ὅς καὶ ἁμαρτιάς ἀφίησιν ;

Εἰπὲ δὲ πρὸς τὴς γυναῖκα· Ἡ πίστις σου σέσωκε σε· πορεύου εἰς εἰρήνην.

Luc, IV, 14. Et sa réputation courut par tout le pays d'alentour.
Luc, XI, 37. Comme il parlait, un pharisien le pria à diner chez lui, et Jésus y entra et se mit à table.
38. Mais le pharisien s'étonna de ce qu'il vit qu'il ne s'était pas lavé les mains avant le dîner.

… Et par tout le pays des bruits couraient sur lui.
Après cela, un orthodoxe s'approcha de lui et l'invita à dîner chez lui.

Mais l'orthodoxe, ayant remarqué que Jésus ne se lavait pas avant le repas, s'en étonna.

39. (Matth., XXIII, 25). Et le Seigneur lui dit : Vous autres, pharisiens, tous nettoyez le dehors de la coupe et du plat ; mais au dedans vous

Et Jésus lui dit : Vous autres, orthodoxes, vous lavez l'extérieur des coupes et des plats, mais au dedans de vous fermentent la rapine et le mensonge.

êtes pleins de rapine et de méchanceté.	
40. (Matth., XXIII, 26). Insensés ! Celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans ?	Insensés que vous êtes ! Celui qui a fait le dehors a fait aussi le dedans.
41. Mais plutôt donnez en aumônes ce que vous avez, et toutes choses vous seront pures.	Soyez miséricordieux à l'intérieur et vous verrez que tout, chez vous, sera pur.
Luc, V, 32. Je suis venu pour appeler à la repentance, non les justes, mais les pécheurs.	Car je suis venu ici pour appeler à la rénovation non les justes mais les mécréants.
Luc, VII, 37. Et une femme de la ville, qui était de mauvaise vie, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante.	Et voici qu'une femme de la ville (elle était impie), ayant su que Jésus était dans la maison de l'orthodoxe, y vint apportant des vases d'huile.
38. Et se tenant derrière, aux pieds de Jésus, elle se mit à pleurer : elle lui arrosait les pieds de ses larmes, et les essuyait avec ses cheveux ; elle lui baisait les pieds, et elle les oignait avec cette huile.	Et, se tenant derrière, aux pieds de Jésus, elle se mit à pleurer ; elle lui arrosait les pieds de ses larmes, les essuyait de ses cheveux et les oignait d'huile.
39. Le pharisien qui l'avait convié, voyant cela, dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait sans doute qui est cette femme qui le touche, et qu'elle est de	L'orthodoxe qui l'avait convié, voyant cela, pensa : S'il était un vrai maître, il saurait qui est cette femme qui le touche.

mauvaise vie.

40. Alors Jésus, prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire. Et il dit : Maître ! dis-le.
41. Un créancier avait deux débiteurs, dont l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante ;
42. Et comme il n'avait pas de quoi payer, il leur quitta à tous deux leur dette. Dis-moi donc lequel des deux l'aimera le plus.

43. Simon lui répondit : J'estime que c'est celui à qui il a le plus quitté. Jésus lui dit : Tu as fort bien jugé.
44. Alors, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans la maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds ; mais elle a arrosé mes pieds de larmes, et les a essuyés avec ses cheveux.
43. Tu ne m'as point donné de baiser ; mais, elle, depuis que je suis entré, n'a cessé de me

Et se tournant vers lui, Jésus lui dit : Simon, veux-tu que je te dise quelque chose ? Celui-ci dit : Parle, maître.

Un maître avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante.
Et comme ni l'un ni l'autre n'avaient de quoi payer : le maître les en tint quittes tous les deux. Mais lequel des deux, dis-moi, aimera le plus le maître ?
Simon répondit : C'est évidemment celui à qui il a le plus abandonné. Jésus lui dit : Ton raisonnement est juste.

Alors, indiquant la femme, il dit à Simon : Eh bien, je suis venu chez toi, dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds ; et elle a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux.
Tu ne m'as point embrassé quand je suis entré, et elle n'a cessé de me baiser les pieds.

baiser les pieds.
46. Tu n'as point oint ma tête d'huile ; mais elle a oint mes pieds d'une huile odoriférante.
47. C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont en grand nombre, lui sont pardonnés ; et c'est à cause de cela qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui on pardonne moins aime moins.

Tu ne m'as point donné d'huile pour oindre ma tête ; tandis qu'elle oint mes pieds d'une huile précieuse.
C'est pourquoi je te dis qu'elle s'est débarrassée de ses fautes, grandes et petites, parce qu'elle aime beaucoup ; et celui à qui il n'y a pas beaucoup à pardonner, celui-là aime peu [1]).

48. Puis il dit à la femme : Tes péchés te sont pardonnés.
49. Et ceux qui étaient à table avec lui se prirent à dire entre eux : Qui est celui-ci qui même pardonne les péchés ?
50. Mais il dit à la femme : Ta foi t'a sauvée ; va en paix.

Et il lui dit : Oui, toutes tes erreurs sont rachetées.
Et ceux qui étaient assis avec lui commençaient à se dire entre eux : Mais qui est-il, qui délivre les erreurs ?
Et il dit à la femme : Ta foi t'a sauvée. Va et que la paix soit avec toi.

Remarques.

1) Selon moi le verset 47 doit être rédigé ainsi : ὅτι doit précéder non ἠγάπησε mais λέγω σοι. Et alors la traduction sera la suivante. *C'est pourquoi je te dis, que beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle aime beaucoup. Et celui à qui il y a peu à pardonner, celui-là aime peu.*

Il ne plaît pas au pharisien que la femme adultère touche le maître. Jésus dit : Un maître avait deux débiteurs ; à l'un il a fait grâce de

peu, à l'autre, de beaucoup ; comment donc celui à qui il a beaucoup remis n'exprimerait-il pas sa reconnaissance ? Ces débiteurs sont devant moi, et devant tous les hommes, devant Dieu — toi et cette femme adultère. Tu crois que tu n'as rien à te faire pardonner et tu ne montres pas un amour particulier. Elle, se juge coupable envers tous et envers moi et envers toi. Tu penses qu'on ne peut même admettre qu'elle me touche. Et moi je ne l'ai pas chassée ; et de même que tu ne m'as point répugné en entrant dans ta maison, de même, elle ne m'a pas répugné. C'est pourquoi elle m'exprime son amour. (Elle m'exprime son amour parce que je ne lui ai pas reproché ses péchés). Elle a beaucoup de péchés et elle exprime un grand amour. Toi, tu as peu de péchés et tu témoignes peu d'amour, et il te sera peu pardonné. Mais à elle, il sera pardonné ; parce qu'elle se croit pécheresse, elle est sauvée du péché.

Ἄνθρωποι δύο ἀνέβησαν εἰς τὸ ἱερόν προσεύξασθαι· ὁ εἷς Φαρισαῖος, καὶ ὁ ἕτερος τελώνς.

Ὁ Φαρισαῖος σταθείς πρὸς ἑαυτόν ταῦτα προσηύχετο· Ὁ Θεὸς εὐχαριστῶ σοὶ, ὅτι οὐκ εἰμὶ ὥσπερ οἱ λοιποὶ τῶν ἀνθρώπων ἅρπαγες, ἄδικοι, μοιχοί, ἢ καὶ ὡς οὗτος ὁ τελώνης.

Νηστεύω δὶς τοῦ σαββάτου ἀποδεκατῶ πάντα ὅσα κτῶμαι.

Καὶ ὁ τελώνης μακρόθεν ἑστὼς οὐκ ἤθελεν οὐδέ τοὺς ὀφθαλμοὺς εἰς τὸν οὐρανόν ἐπᾶραι· ἀλλ' ἔτυπτεν εἰς τὸ στῆθος αὐτοῦ, λέγων.

Ὁ Θεός, ἱλάσθητί μοι τῷ ἁμαρτωλῷ.

Λέγω ὑμῖν, κατέβη οὗτος δεδικαιωμένος εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ, ἢ ἐκεῖνος· ὅτι πᾶς ὁ ὑψῶν ἑαυτὸν ταπεινωθήσεται· ὁ δὲ ταπεινῶν ἑαυτόν ὑψωθήσεται.

Luc, XVIII, 10. Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était pharisien et l'autre péager.
11. Le pharisien, se tenant debout, pensait ainsi en lui-même : Ô Dieu ! Je te rends

Et Jésus lui dit : Deux hommes entrèrent dans le temple pour prier : l'un orthodoxe, l'autre infidèle.
L'orthodoxe avait une haute opinion de soi, et il priait ainsi : Je te remercie, mon Dieu, de

grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ni même aussi comme ce péager.

ce que je ne suis pas comme les autres hommes, impie, fornicateur, que je ne suis pas tel que cet infidèle.

12. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.
13. Mais le péager, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : Ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur !
14. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, préférablement à l'autre ; car quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé.

Je jeûne deux fois la semaine et je donne la dîme de tout ce que je reçois.
L'infidèle se tenait éloigné et n'osait pas même lever les yeux au ciel. Il se frappait la poitrine et disait : Seigneur, regarde moi, repentant.

Et je vous le dis : l'infidèle s'en retournera plus justifié que l'orthodoxe ; car celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.

L'orthodoxe ne croyait pas qu'il eût besoin d'être délivré, c'est pourquoi il ne pouvait l'être. L'infidèle désirait se débarrasser de ses erreurs, il les reconnaissait, c'est pourquoi il en était débarrassé.

Τότε προσέρχονται αὐτῷ οἱ μαθηταί Ἰωάννου, λέγοντες· Διατί ἡμεῖς καὶ οἱ Φαρισαῖοι νηστεύομεν πολλὰ, οἱ δὲ μαθηταί σου οὐ νηστεύουσις ;

Καὶ εἶπεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· Μὴ δύνανται οἱ υἱοί τοῦ νυμφῶνος πενθεῖν, ἐφ' ὅσον μετ' αὐτῶν ἐστιν ὁ νυμφίος ; ἐλεύσονται δὲ ἡμέραι ὅταν ἀπαρθῇ αὐτῶν ἀπ' αὐτῶν ὁ νυμφίος, καὶ τότε νηστεύουσιν.

Matthieu, IX, 14. (Marc, II, 18 ; Luc, V, 33). Alors les disciples de Jean vinrent à Jésus, et lui dirent : D'où vient que les Pharisiens et nous jeûnons souvent, et que tes disciples ne jeûnent point ?

Alors les disciples de Jean vinrent le trouver et lui dirent : D'où vient que nous et les légistes jeûnons souvent, tandis que tes disciples ne jeûnent point ?

15. (Marc, II, 19, 20 ; Luc, V, 34, 35). Et Jésus leur répondit : Les amis de l'époux peuvent-ils s'affliger pendant que l'époux est avec eux ?
Mais le temps viendra que l'époux leur sera ôté et alors ils jeûneront.

Et Jésus leur répondit : Les invités ne peuvent point s'affliger le jour de la noce, pendant que l'époux est avec eux. Quand l'époux ne sera plus là, c'est alors qu'ils jeûneront [1]).

Remarques.

1) Les paroles sur l'époux sont obscures, car on n'explique pas ce qu'il faut entendre par « époux ». D'après la parabole des dix vierges, par le mot « époux » il faut entendre « la vie ». Si l'on attribue ici, au mot « époux » la signification de « vie », le sens du passage sera qu'il ne faut point s'attrister tant que la vie est en l'homme. On ne peut s'affliger et jeûner qu'alors qu'il n'y a plus de vie.

Ἔλεγε δὲ καὶ παραβολὴν πρὸς αὐτούς· Ὅτι οὐδεὶς ἐπίβλημα

ἱματίου καινοῦ ἐπιβάλλει ἐπί ἱμάτιον παλαιόν· εἰ δὲ μήγε, καὶ τὸ καινὸν σχίμει, καὶ τῷ παλαιῷ οὐ συμφωνεῖ τὸ ἐπιβλημα τὸ ἀπὸ τοῦ καινοῦ.

Καὶ οὐδεὶς βάλλει οἶνον νέον εἰς ἀσκούς παλαιούς· εἰ δὲ μήγε, ῥήξει ὁ νέος οἶνος τοὺς ἀσκούς, καὶ αὐτός ἐκχυθήσεται, καὶ οἱ ἀσκοι ἀπολοῦνται.

Ἀλλά οἶνον νέον εἰς ἀσκούς καινούις βλητέον, καὶ ἀμφότεροι συντηροῦνται.

Luc, v, 36. (Matthieu, ix, 16 ; Marc, ii, 21). Il leur dit aussi une similitude : Personne ne met une pièce d'un habit neuf à un vieil habit ; autrement ce qui est neuf déchirerait, et la pièce de drap neuf ne convient point au vieux.

Personne ne déchirera un habit neuf pour mettre une pièce de l'habit neuf à un vieux ; car l'étoffe neuve serait trop forte et ne conviendrait pas au vieil habit.

37. (Matthieu, ix, 17 ; Marc, ii, 22). Personne aussi ne met le vin nouveau dans de vieux vaisseaux : autrement le vin nouveau romprait les vaisseaux et se répandrait, et les vaisseaux seraient perdus.

De même on ne met pas le vin nouveau dans de vieux vaisseaux, autrement les vaisseaux se rompraient, le vin se répandrait et les vaisseaux seraient perdus.

38. (Matthieu, ix, 17 ; Marc, ii, 22). Mais le vin nouveau doit être mis dans des vaisseaux neufs ; et ainsi tous les deux se conservent.

Mais le vin nouveau doit être mis dans des vaisseaux neufs et ainsi l'un et l'autre se conserveront.

Luc V, 39 n'est pas clair.

Luc IV, 33-37 ; Marc I, 23-28 ; Matthieu VIII, 17-18 ; Marc I, 35-39 ; Luc IV, 42-44. Ces versets qui renferment la description de l'expulsion de l'esprit impur, les prédictions, la répétition de ce que Christ enseignait, et où il est dit que des bruits sur lui se répandaient, n'ont pas une grande signification et peuvent être omis.

LES BRUITS SUR CHRIST

Καὶ αὐτός ἐδίδασκεν ἐν ταῖς συναγωγαῖς αὐτῶν, δοξαζόμενος ὑπὸ πάντων.

Καὶ ἦλθον ἕως αὐτοῦ, καὶ κατεῖχον αὐτόν τοῦ μὴ πορεύεσθαι ἀπ' αὐτῶν.

Ὁ δὲ εἶπε πρὸς αὐτούς. Ὅτι καὶ ταῖς ἑτέραις πόλεσιν εὐαγγελίσασθαι με δεῖ τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ· ὅτι εἰς τοῶτο ἀπέσταλμαι.

Ἵνα πληρωθῇ τὸ ῥηθέν διά Ἡσαΐου τοῦ προφήτου, λέγοντος·

Γῆ Ζαβουλών καὶ γῆ Νεφθαλείμ, ὁδόν θαλάσσης πέραν τοῦ Ἰορδάνου, Γαλιλαία τῶν ἐθνῶν, ὁ λαὸς ὁ καθήμενος ἐν σκότει εἶδε φῶς μέγα, καὶ τοῖς καθημένοις ἐν χώρᾳ καὶ σκιᾷ θανάτου, φῶς ἀνέτειλεν αὐτοῖς.

Ὅπως πληρωθῇ τὸ ῥηθέν διά Ἡσαΐου τοῦ προφήτου, λέγοντος·

Ἰδοὺ ὁ παῖς μου, ὅν ᾑρέτισα· ὁ ἀγαπητός μου, εἰς ὅν εὐδόκησεν ἡ ψυχή μου·

θήσω τὸ πνευμά μου ἐπ' αὐτόν, καὶ κρίσιν τοῖς ἔθνεσιν ἀπαγγέλεῖ.

Οὐκ ἐρίσει, οὐδὲ κραυγάσει· οὐδὲ ἀκούσει τις ἐν ταῖς πλατείαις τὴν φωνήν αὐτοῦ.

Κάλαμον συντετριμμένον οὐ ἀτεάξει, καὶ λῖνον τυφόμενον οὐ σβέσει· ἕως ἂν ἐκβάλῃ εἰς νῖκος τὴν κρίσιν.

Καὶ ἐν τῷ ὀνόματι αὐτοῦ ἔθνη ἐλπιοῦσι.

Καὶ ὁ Ἰησοῦς ἀνεχώρησε μετὰ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ πρὸς τὴν θάλασσαν· καὶ πολὺ πλῆθος ἀπὸ τῆς Γαλιλαίας ἠκολούθησαν αὐτῷ, καὶ ἀπό τῆς Ἰουδαίας.

Καὶ ἀπὸ Ἱεροσολύμων, καὶ ἀπὸ τῆς Ἰδομπαίας, καὶ πέραν τοῦ

Ἰορδάνου· καὶ οἱ περὶ Τύρον καὶ Σιδῶνα, πλῆθος πολὺ, ἀκουσαντες ὅσα ἐποίει, ἦλθον πρὸς αὐτὸν.

Καὶ πεσῆγεν ὁ Ἰησοῦς τὰς πόλεις πάσας καὶ τὰς κώμας, διδάσκων ἐν ταῖς συναγωγαῖς αὐτῶν, καὶ κηρύσσων τὸ εὐαγγέλιον τῆς βασιλείας.

Luc, IV, 15. Car il enseignait dans leurs synagogues, et il était honoré de tout le monde.

Et il enseignait dans les réunions et était honoré de tous.

42. Et une multitude de gens qui le cherchaient vinrent au lieu où il était, et ils voulaient le retenir afin qu'il ne les quittât pas.

Le peuple le retenait pour qu'il ne s'en allât pas.

43. Mais il leur dit : Il faut que j'annonce aussi le règne de Dieu aux autres villes ; car c'est pour cela que j'ai été envoyé.

Mais il leur dit : Il faut que j'annonce aussi le vrai bonheur aux autres : c'est à cela que je suis destiné.

Matthieu, IV, 14. En sorte que ce qui avait été dit par Ésaïe le prophète fut accompli.

Et la parole du prophète Ésaïe s'est accomplie.

15. Le pays de Zabulon et de Nephthali, le pays qui est sur le chemin de la mer, au delà du Jourdain, la Galilée des gentils,

Dans le pays païen le peuple marchait dans les ténèbres : et ce peuple a vu une grande lumière.

16. Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et la lumière s'est élevée sur ceux

Pour ceux qui vivaient dans les ténèbres de la mort, une nouvelle lumière brilla.

qui étaient assis dans la région et dans l'ombre de la mort. (Ésaïe, IX, 1, 2.)

Matthieu, XII, 17. De sorte que ce qui avait été dit par Ésaïe le prophète fut accompli :

18. Voici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé en qui mon âme a mis toute son affection ; je mettrai mon Esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations.

19. Il ne contestera point, et ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les places.

20. Il ne rompra pas tout à fait le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume encore, jusqu'à ce qu'il ait rendu la justice victorieuse.

21. Et les nations espéreront en son nom.

Marc, III, 7. Alors Jésus se retira avec ses disciples vers la mer, et une grande multitude du peuple le suivait de la Galilée, de la Judée.

De sorte que se réalisa une autre parole du prophète Ésaïe.

Voici mon enfant que j'aime, mon bien-aimé, qui réjouit mon âme. J'ai mis en lui mon esprit pour qu'il annonce aux peuples la vérité.

Il ne conteste point, ne crie pas ; on n'entend point sa voix sur les places.

Il ne rompra point le roseau froissé, et ne soufflera point la lumière mourante, pour que la vérité triomphe du mensonge.

C'est en lui qu'est tout l'espoir des hommes.

Après, Jésus se retira vers la mer ; une grande multitude de peuple le suivait de la Galilée, de la Judée.

8. De Jérusalem, de l'Idumée, et de delà du Jourdain. Et ceux des environs de Tyr et de Sidon, ayant entendu

De Jérusalem, de l'Idumée et du Jourdain. Les gens de Tyr et de Sidon le suivaient.

parler des grandes choses qu'il faisait, vinrent à lui en grand nombre.

Matthieu, IX, 35. Et Jésus allait par toutes les villes et par toutes les bourgades, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'évangile du règne de Dieu.

Et il traversait les villes et les bourgades, annonçant dans les réunions le vrai bien du royaume de Dieu.

LE NOUVEAU CULTE DE DIEU PAR L'ESPRIT ET LES ACTES

LA NÉGATION DU DIEU JUIF

(Sens général du chapitre II.)

Et à tous les hommes Jésus montrait que l'ancien culte de Dieu est mensonge et qu'il faut honorer Dieu par les actes et l'amour des hommes.

Il lui arriva de traverser les champs, avec ses disciples, un jour de sabbat. Chemin faisant ses disciples arrachèrent des épis de blé, les froissèrent entre leurs mains et mangèrent les grains.

Les pharisiens et les péagers, l'ayant vu, dirent : On ne peut faire cela le jour du sabbat. Le jour du sabbat on ne peut pas travailler, et vous arrachez des épis de blé. Jésus les ayant entendus leur dit : « Si vous compreniez ce que signifient les paroles de Dieu au prophète : « Je me réjouis de l'amour des hommes les uns pour les autres et non des sacrifices qu'ils m'apportent », vous ne condamneriez pas des innocents. Le sabbat a été institué non par Dieu mais par les hommes, donc l'homme est plus important que le sabbat. »

Une autre fois, également un jour de sabbat, comme Jésus enseignait dans une réunion, une femme malade s'approcha de lui et le pria de la guérir. Et Jésus la guérit. Alors un légiste, le chef de l'assemblée blâma Jésus pour cet acte et dit au peuple : « Dans la loi de Dieu il est dit : il y a six jours dans la semaine pour travailler, et le septième Dieu n'a pas ordonné de travailler. » À cela Jésus demande aux légistes et aux pharisiens : « Ainsi, selon vous, on ne peut pas même secourir un homme le jour du sabbat ? » Et ils ne savent que

répondre. Alors Jésus leur dit : Chacun de vous ne détache-il pas le bétail et ne le mène-t-il pas à l'abreuvoir le jour du sabbat ? et si sa brebis tombe dans un puits, ne court-il pas et n'essaie-t-il pas de l'en tirer même le jour du sabbat ? Or l'homme vaut beaucoup mieux que les brebis. Et vous dites qu'on ne peut pas secourir un homme le jour du sabbat. Que vous faut-il donc faire le jour du sabbat : le mal ou le bien ? Sauver l'âme ou la perdre ? Il faut faire le bien toujours, même le jour du sabbat. »

Des pharisiens et des légistes vinrent de Jérusalem trouver Jésus, et ils virent que lui et ses disciples mangeaient sans s'être lavé les mains. Les légistes se mirent à l'en blâmer, car eux-mêmes se conformaient strictement aux prescriptions anciennes pour laver les coupes et les plats d'une certaine façon ; et si la vaisselle n'était pas lavée de cette façon ils ne mangeaient point, de même ils ne mangeaient pas après le travail sans s'être lavé les mains. Et les légistes lui demandèrent :

« Pourquoi ne suivez-vous pas les prescriptions anciennes, et prenez-vous votre repas sans vous être lavé les mains ? »

Et il leur répondit :

« C'est précisément de vous que Dieu a dit par la bouche du prophète Ésaïe : « Parce que ce peuple ne me sert que par les paroles et ne m'honore que de la langue tandis que son cœur est loin de moi, et parce que sa crainte devant moi ne s'exprime que dans l'exécution des lois humaines qu'il a apprises par cœur, à cause de cela je ferai sur ce peuple un acte extraordinaire et la sagesse de ses sages périra et la raison de ses savants s'obscurcira. Malheur à ceux qui n'ont souci que de cacher leurs désirs à l'Éternel et qui font leurs affaires sans l'Éternel. » Ainsi vous abandonnez ce qui est important dans la loi, ce qui est le commandement de Dieu, et ne gardez que vos prescriptions concernant le lavage des vaisselles. Moïse vous a dit : Honore ton père et ta mère ; celui qui ne respectera pas son père et sa mère sera puni de mort. Et vous avez pensé que chacun peut dire : Je donne à Dieu ce que j'aurais donné à mes parents, donc je puis ne pas nourrir mon père et ma mère. Ainsi, avec les institutions humaines, vous détruisez les commandements de Dieu, et faites encore beaucoup de choses pareilles. »

Et Jésus rassemblant tout le peuple dit : « Écoutez tous et comprenez : Il n'y a rien au monde qui, rentrant en l'homme, puisse le souiller. Mais ce qui sort de lui, voilà ce qui souille l'homme. Qu'en votre âme soient l'amour et la miséricorde et alors tout sera pur. Tâchez de le comprendre. »

De retour chez lui, ses disciples lui demandèrent ce que signifiaient

ces paroles. Et il leur dit : « N'avez-vous donc pas compris ? Est-ce que vous ne comprenez pas que tout ce qui est extérieur, qui vient de la chair, ne peut souiller l'homme, parce que cela rentre non en son âme mais dans son corps, et en sort. C'est ce qui sort de l'homme, de son âme, qui peut souiller l'homme, car de l'âme de l'homme sort le mal : la fornication, la lubricité, le meurtre, le vol, le lucre, la colère, le mensonge, l'audace, l'envie, la calomnie, l'orgueil et toutes les choses mauvaises. Tout ce mal sort de l'âme et souille l'homme. »

Jésus enseigne au peuple que la nouvelle vie est commencée et que Dieu est dans le monde, sur la terre. Il le dit à tous ses disciples ; il dit qu'il y a toujours communion entre l'homme et Dieu. Il l'enseigne à tous, et tous sont ravis de sa doctrine, parce qu'il n'enseigne point comme les légistes. Les légistes enseignent aux hommes qu'ils doivent obéir aux lois de Dieu, et lui enseigne aux hommes qu'ils sont libres.

Ensuite, comme la Pâque approchait, Jésus vint à Jérusalem. Il entra dans le temple. Dans le vestibule du temple il y avait du bétail : taureaux, brebis, agneaux, et des pigeons. Devant des tables étaient assis des changeurs. Tout cela était nécessaire pour l'exercice du culte divin. On tuait les animaux et on les donnait au temple ; on apportait aussi de l'argent dans le temple. C'était en cela que consistait la prière chez les Juifs. Jésus entra dans le temple, s'arma d'un fouet, chassa tout le bétail, laissa partir tous les pigeons, dispersa tout l'argent, et ne permit pas de porter rien de tout cela dans le temple.

Il disait : « Le prophète Ésaïe vous a dit : La maison de Dieu ce n'est pas le temple de Jérusalem, c'est tout le monde des hommes de Dieu. Et le prophète Jérémie vous a dit aussi : Ne croyez pas aux paroles mensongères et qu'ici est le royaume de l'Éternel ; ne croyez pas cela, mais changez votre vie : Ne jugez pas faussement, n'opprimez pas le mendiant, la veuve et l'orphelin, ne versez pas le sang innocent et ne venez pas dans la maison, au nom de Dieu et ne dites pas : Maintenant nous pouvons, la conscience tranquille, commettre des vilénies. Ne faites pas de ma maison un repaire de brigands. »

Et les Juifs discutaient et disaient : « Si tu interdis notre prière et notre culte de Dieu, quelle autre prière nous donneras-tu ? » Et Jésus leur dit : « Abandonnez ce temple et en trois jours je vous donnerai un nouveau temple, un temple vivant, le temple de Dieu. »

Alors les Juifs lui dirent. « Comment pourras-tu faire si vite un nouveau temple, quand il a fallu quarante-six ans pour construire celui-ci ? » Jésus leur répondit : « Je vous parle de ce qui est plus important que le temple. Vous ne parleriez pas ainsi si vous compreniez ce que signifient les paroles du prophète : Je suis Dieu ; je

ne me réjouis pas de vos sacrifices, mais je me réjouis de votre amour les uns pour les autres ? Le temple vivant c'est tout le monde des hommes de Dieu quand ils s'aiment les uns les autres. »

À Jérusalem plusieurs crurent en ses paroles. Et lui-même ne se fiait pas à rien d'extérieur parce qu'il connaissait tout ce qui est en l'homme. Il n'avait point besoin que quelqu'un le renseignât sur l'homme, parce qu'il savait qu'en l'homme est l'esprit de Dieu.

Et les légistes et les anciens écoutaient tout cela et cherchaient le moyen de le perdre. Mais ils le craignaient car tout le peuple admirait sa doctrine.

Jésus alla de nouveau en Judée et en Galilée. Il devait traverser la Samarie. Il passa devant une ville de Samarie, Sichar, près de l'endroit que Jacob avait donné à son fils Joseph. Il y avait là le puits de Jacob. Fatigué de la route, Jésus s'assit près du puits, tandis que ses disciples allaient à la ville chercher du pain. De Sichar, une femme vint puiser de l'eau. Jésus lui demanda à boire. La femme lui dit : « Comment se fait-il que tu me demandes à boire, alors que vous autres Juifs ne voulez point avoir communication avec les Samaritains ? » Il lui répondit : « Si tu me connaissais et savais ce que j'enseigne, tu ne parlerais pas ainsi, mais tu me donnerais à boire. Moi je te donnerai l'eau vivante. Celui qui boira cette eau aura encore soif, tandis que celui qui boira l'eau que je lui donnerai sera désaltéré pour toujours ; et cette eau le conduira à la vie éternelle. »

La femme comprit qu'il parlait des choses célestes ; elle lui dit : « Je vois que tu es un prophète et que tu veux m'enseigner. Mais comment peux-tu m'enseigner des choses divines alors que tu es Juif et moi Samaritaine ? Les nôtres prient Dieu sur cette montagne, tandis que vous, les Juifs, vous dites qu'il faut prier à Jérusalem. Tu ne peux point m'enseigner les choses divines parce que vous avez un Dieu et nous un autre. »

Et Jésus lui dit : « Crois-moi, femme, le temps approche qu'on ne priera Dieu ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous priez celui que vous ne connaissez pas, tandis que nous prions le Père, celui que nous ne pouvons point ne pas connaître. Et le temps approche, il est venu, où les vrais adorateurs de Dieu honoreront le Père en esprit et par les actes. C'est d'adorateurs pareils que le Père a besoin. Dieu est esprit, et il faut l'honorer par les actes et en esprit. » La femme ne comprit point ces paroles et dit : « J'ai entendu que viendra l'envoyé de Dieu, celui qu'on appelle l'oint, et alors, il nous apprendra tout. »

Et Jésus dit : « Moi qui te parle, je le suis. N'attends pas d'avantage. »

Ensuite Jésus revint en terre juive. Il vécut là avec ses disciples, y enseignant.

Pendant ce temps, Jean purifiait les hommes près de Salim, dans la rivière Énon ; car Jean n'était pas encore emprisonné. Et entre les disciples de Jean et ceux de Jésus éclata une discussion au sujet de ce qui valait le mieux : la purification de Jean par l'eau ou la doctrine de Jésus ? Ils vinrent donc trouver Jean et lui dirent : « Toi tu purifies par l'eau, Jésus ne fait qu'enseigner et tous viennent à lui, que diras-tu de lui ? » Jean leur répondit : « L'homme par lui-même ne peut rien enseigner, si Dieu ne l'assiste. Celui qui parle de Dieu est de Dieu. On ne peut prouver par rien si les paroles prononcées sont de Dieu ou non. Dieu est esprit ; on ne peut ni le mesurer ni le prouver. Celui qui comprend la parole de Dieu prouve par là qu'il a compris Dieu. »

Une fois Jésus vit un percepteur en train de recueillir les impôts. Ce percepteur s'appelait Matthieu. Jésus se mit à causer avec lui. Matthieu le comprit, l'invita dans sa demeure et lui fit les honneurs du repas. Comme Jésus était chez Matthieu il y vit aussi des amis du percepteur, d'autres percepteurs et des gens débauchés. Jésus ne s'en indigna point. Il prit place à table avec ses disciples. Mais des légistes et des Pharisiens l'ayant vu dirent à ses disciples : « Comment votre maître peut-il manger avec des percepteurs et des débauchés ? » Jésus entendit cela et dit : « Celui qui se vante de sa santé n'a pas besoin de médecin ; mais celui qui est malade en a besoin. C'est pourquoi je ne veux pas convertir ceux qui se croient justes, j'enseigne ceux qui pensent qu'ils vivent dans le péché. »

Puis un Pharisien vint le trouver et l'emmena dîner chez lui. Il entra et se mit à table. Le Pharisien remarqua qu'il ne se lavait pas les mains avant le repas et s'en étonna. Jésus lui dit : « Vous autres, Pharisiens, vous lavez ce qui est extérieur, mais l'intérieur est-il propre ? Sois bienveillant aux hommes et tout sera pur. »

Tandis qu'il était dans la maison du Pharisien, une femme débauchée, de la ville, y entra. Elle avait appris que Jésus était chez le pharisien, et elle venait là, apportant des parfums. Elle s'agenouilla aux pieds de Jésus, lui arrosa les pieds de ses larmes, les essuya avec ses cheveux et les oignit de parfums. Le Pharisien, voyant cela, pensa : « Il ne doit pas être prophète, car s'il était vraiment prophète, il saurait quelle est cette femme qui lui lave ainsi les pieds ; il saurait que c'est une débauchée et ne lui permettrait pas de le toucher. »

Jésus devina sa pensée, et se tournant vers lui, lui dit : — Veux-tu, Simon, que je te dise ma pensée ?

— Parle, répondit Simon.

Et Jésus dit :

« Deux hommes étaient débiteurs d'un maître. L'un devait 500 deniers, l'autre 50. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient payer. Le maître les tint quittes tous les deux. Et bien, selon toi, lequel de ces deux hommes aimera le plus le maître et le soignera ? »

Simon répondit :

« Naturellement celui qui devait le plus. »

Alors Jésus, montrant la femme, dit :

« C'est comme toi et cette femme. Tu te considères comme devant peu, et elle comme devant beaucoup. Je suis venu dans la maison, tu ne m'as pas donné d'eau pour me laver les pieds ; elle lave mes pieds avec ses larmes et les essuie avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé, et elle embrasse mes pieds. Tu ne m'as pas donné d'huile pour oindre ma tête, et elle répand sur mes pieds des parfums précieux. Celui qui considère qu'il n'y a rien à lui pardonner, celui-là aime peu. Celui qui se croit très coupable, celui-là aime beaucoup. Et pour l'amour tout sera pardonné. »

Et il dit à la femme :

« Tes péchés te sont pardonnés ».

Jésus dit :

« Le principal est de savoir comment se considère chacun. Celui qui se trouve bon n'est pas bon ; celui qui se croit mauvais est bon. »

Et il leur raconta une parabole.

Une fois, deux hommes, un pharisien et un impie, entrèrent dans le temple pour prier. Le pharisien priait ainsi. « Seigneur je te remercie de ce que je ne suis pas comme les autres, ni avare, ni menteur, ni débauché, ni fripon comme ce percepteur. Je jeûne deux fois par semaine et donne la dîme de mes biens. » L'impie s'était mis à l'écart et n'osait regarder le ciel. Il ne faisait que se frapper la poitrine en disant : « Seigneur daigne jeter tes regards sur un misérable pécheur. » En vérité, il sera pardonné plus à l'impie qu'au pharisien, car celui qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé.

Après cela, les disciples de Jean vinrent trouver Jésus et lui dirent : Comment se fait-il que nous et les légistes jeûnions souvent, tandis que toi et tes disciples ne jeûnez point ? Et Jésus leur dit : Tant que l'époux est avec ceux de la noce, personne ne peut s'attrister ; ce n'est qu'après le départ de l'époux qu'ils pourront être tristes. S'il y a la vie, il ne faut pas s'attrister.

Jésus dit encore : « Personne n'arrachera un morceau d'un habit neuf pour en raccommoder un vieux ; car l'habit neuf serait gâté, et le vieux ne serait pas réparé. Ainsi nous ne pouvons pas accepter vos jeûnes. De même on ne peut mettre le vin nouveau dans de vieux fûts, car les vieux fûts éclateraient et le vin se répandrait. Mais il faut mettre le vin nouveau dans des fûts neufs et l'un et l'autre seront intacts ».

Et des bruits couraient sur Jésus ; et il était respecté de tous, de sorte que le peuple le retenait pour qu'il ne s'en allât pas. Mais il disait que ce n'était pas à une ville mais à tous les hommes qu'il était venu annoncer le bonheur.

Et il partit plus loin, en longeant la mer. Et beaucoup de gens le suivaient, des différentes villes, et il faisait du bien à tous. Il traversait les villes et les bourgades, annonçant partout le royaume de Dieu et débarrassant les hommes de la souffrance et du vice.

De sorte qu'avec Jésus-Christ se réalisaient les prophéties d'Ésaïe : que le peuple, qui vivait dans les ténèbres de la mort, a aperçu la lumière de la vie. Et que celui qui a apporté cette lumière ne fera aucune violence ni aucun tort aux hommes, qu'il est doux et pacifique ; que pour apporter la vérité dans le monde, il ne discute pas, ne crie point, qu'on n'entend pas les éclats de sa voix, qu'il ne brise pas même un roseau, qu'il ne souffle point la flamme de la veilleuse, mais que tout l'espoir des hommes est en lui.

1. ↑ Les interprétations des Évangiles, par l'archevêque Mikhaïl, pp. 206, 207.
2. ↑ Ibid., p. 209.
3. ↑ Ibid., pp. 209, 210.
4. ↑ Les interprétations des Évangiles, par l'archevêque Mikhaïl, p. 211.
5. ↑ Archiprêtre Mikhaïl. Évangile selon Saint-Jean p. 72-75.
6. ↑ Reuss. Bible Nouv. Test. Vol. II, p. 137-38.

CHAPITRE III

L'EXPLICATION, PAR JÉSUS, DU RÔLE DE JEAN

Ὁ δέ Ἰωάννης ἀκούσας ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ τὰ ἔργα τοῦ Χριστοῦ, πέμψας δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ,

Εἶπεν αὐτῷ· Σύ εἰ ὁ ἐρχόμενος, ἢ ἕτερον προσδοκῶμεν ;

Matthieu, XI, 2. (Luc, VII, 19.) Or Jean ayant ouï parler dans la prison de ce que Jésus-Christ faisait, envoya deux de ses disciples pour lui dire :

3. (Luc, VII, 19). Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?

Jean ayant entendu parler dans la prison des actes de Jésus [1]) lui fit dire par ses disciples [2]) :

Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?

Remarques.

1) Dans plusieurs copies il est dit précisément *de Jésus*.

2) Dans plusieurs copies au lieu de δύο, il y a διά. Διά est préférable, car le nombre des disciples n'est pas nécessaire.

Les paroles qui suivent, (Luc, VII, 21), sont évidemment là pour

expliquer des mots compréhensibles sans cela : les aveugles voient, etc.

Jean, dans le désert, prêchait le royaume de Dieu et disait qu'après lui viendrait celui qui est plus grand que lui et qui purifiera par l'esprit. Ayant entendu parler des actes de Jésus, Jean cherche à connaître si c'est lui qui doit venir ou s'il faut en attendre un autre, c'est-à-dire si Jésus accomplit les deux promesses : l'annonciation du royaume de Dieu et la purification par l'esprit.

Καὶ ἀποκριθείς ὁ Ἰησοῦς, εἶπεν αὐτοῖς· Ποορευθέντες ἀπαγγείλατε Ἰωάννη, ἃ ἀκούετε καὶ βλέπετε.

Τυφλοὶ ἀναβλέπουσι, καὶ χωλοὶ περιπατοῦσι, λεπροὶ καθαρίζονται, καὶ κωφοὶ ἀκούουσι, νεκροὶ ἐγείρονται, καὶ πτωχοὶ εὐαγγελίζονται.

Καὶ μακάριος ἐστιν ὅς ἐάν μὴ σκανδαλισθῇ ἐν ἐμοί.

Matthieu, XI, 4. (Luc, VII, 22.) Et Jésus répondant leur dit : Allez et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez.

Et en réponse, Jésus leur dit : Allez et rapportez à Jean ce que vous entendez et voyez :

5. (Luc, VII, 22.) Les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'évangile est annoncé aux pauvres.

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les impurs sont purifiés, les morts ressuscitent et les pauvres apprennent leur bonheur [1]).

6. (Luc, VII, 23.) Heureux celui qui ne se scandalisera pas de

Et heureux celui qui ne me [2]) reniera point.

moi.

Remarques.

1) Πτωκοὶ εὐαγγελίζονται. Chez Luc et chez Matthieu, ces mots : « Et les pauvres apprennent leur bonheur » sont les derniers. Dans toutes les langues ces paroles sont traduites : « Et l'évangile est annoncé aux pauvres ». Le sens de cette traduction est presque exact mais la traduction elle-même ne l'est pas.

Luc, XVI, 16. Il est dit ἡ βασιλεῖα τοῦ Θεοῦ εὐαγγελίζεται, qu'il ne faut pas traduire : « l'évangile est annoncé », mais *le royaume de Dieu est annoncé*.

De sorte que, ici, les paroles : « l'évangile est annoncé aux pauvres », signifient : les pauvres recevront la nouvelle du bonheur ; et il faut traduire : *les pauvres apprennent leur bonheur*.

En outre ces paroles expriment la même chose que celles-ci : *heureux les pauvres*.

Chez Matthieu et chez Luc ces paroles sont les dernières, ce qui indique qu'elles sont les plus importantes. Et il ne faut pas oublier que tout ce qui suit ne fait que développer et expliquer cette pensée sur le bonheur des pauvres, opposés aux riches pharisiens et légistes.

2) Σκανδαλίζειν ἐν τινί, signifie : *être fâché contre quelqu'un, renier quelqu'un*. (Matthieu, XIII, 57 ; XVII, 27 ; XXVI, 31.)

À la question de Jean : « Es-tu celui qui doit venir et qui établira le royaume de Dieu ? » Il répond : «Dites ce que vous voyez, et que sont heureux tous ceux qui ne me renient pas ».

Jean demande : « As-tu annoncé ce royaume que prêchait le prophète Ésaïe (XXXV, 5 ; LXI, 1) et duquel j'ai dit qu'il est proche et que pour l'atteindre il ne faut que la purification par l'esprit ; est-ce que les hommes sont purifiés par l'esprit ? » Et Jésus répond : « Allez, dites ce que vous voyez, à savoir que maintenant les hommes sont heureux en esprit. Il s'est accompli ce qu'a prédit Ésaïe : tous les hommes sont heureux en esprit ; les pauvres ont reçu la nouvelle du bonheur ».

Τούτων δὲ πορευομένων, ἤρξατο ὁ Ἰησοῦς λέγειν τοῖς ὄχλοις περὶ Ἰωάννου. Τί ἐξήλθετε εἰς ἔρημον θεάσασθαι ; κάλαμον ὑπὸ ἀνέμου σαλευόμενον ;

Ἀλλὰ τί ἐξήλθετε ἰδεῖν ; ἄνθρωπον ἐν μαλακοῖς ἱματίοις ἠμφιεσμένον ; ἰδοὺ, οἱ τὰ μαλακὰ φοροῦντες, ἐν τοῖς οἴκοις τῶν βασιλέων εἰσίν.

Ἀλλά τί ἐξήλθετε ἰδεῖν ; προφήτης ; ναὶ, λέγω ὑμῖν, καὶ περισσότερον προφήτου.

Οὗτος γάρ ἐστι περὶ οὗ γέγραπται. Ἰδοὺ, ἐγώ ἀποστέλλω τὸν ἀγγελόν μου πρὸ προσώτου σου, ὅς κατασκευάσει τὴν ὁδόν σου ἔμπροσθέν σου.

Ἀμήν λέγω ὑμῖν, οὐκ ἐγήγερται ἐν γεννητοῖς γυναικῶν μείζων Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ· ὁ δέ μικρότερος ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν ηείξων αὐτοῦ ἐστιν.

Matthieu, VI, 1. (Luc, VII, 24.) Comme ils s'en allaient, Jésus se mit à parler de Jean au peuple, et dit : Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Était-ce un roseau agité du vent ?

Comme ils s'en allaient, Jésus se mit à parler de Jean au peuple : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert. Voir s'agiter un roseau ?

8. (Luc, VII, 25.) Mais encore, qu'êtes-vous allés voir ? Était-ce un homme vêtu d'habits précieux ? Voici, ceux qui portent des habits précieux sont dans les maisons des rois.

Ou peut-être est-ce autre chose que vous êtes allés voir ? Peut-être êtes-vous allés voir un homme vêtu d'habits précieux ? Voici, ils sont devant vous ceux qui portent des habits précieux et mangent des mets délicats. Ils habitent les palais.

9. (Luc, VII, 26.) Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus

Alors, qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Je vous dirai la vérité sur ce

qu'un prophète.

qui est plus grand qu'un prophète [1]).

10. (Luc, VII, 27.) Car c'est celui de qui il est écrit : Voici, j'envoie mon ange devant ta face, qui préparera ton chemin devant toi. (Mal. III, 1.)

Il est celui de qui il est écrit : Voici, j'envoie un messager devant toi ; il prépara ton chemin devant toi.

11. (Luc, VII, 28.) Je vous dis, en vérité, qu'entre ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun plus grand que Jean-Baptiste ; toutefois celui qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui.

Et je vous dis, en vérité ; jamais d'une femme, il n'est né un homme plus grand que Jean-Baptiste. Le plus infime ici, dans le royaume de Dieu est plus grand que tous [2]).

Remarques.

1) Δέγω ὑμῖν, καὶ περιστότερον προφήτου. — *Je vous dirai ce qui est plus important qu'un prophète*.

2) Ordinairement on traduit les paroles : ὁ δὲ μικρότερος ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν μείζων αὐτοῦ ἐστιν par : « le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui ». Cette traduction est mauvaise parce que le plus petit dans le royaume de Dieu est opposé au plus grand dans quelque autre lieu. Il faudrait dire ainsi : *Le plus petit dans le royaume du ciel est plus grand que celui qui n'est pas dans le royaume*. Ce qui fait surtout cette traduction irrégulière c'est qu'elle détruit le sens de tout ce qui précède et suit. On vient de dire que Jean est plus grand que tous les hommes, et tout d'un coup, il est plus petit que le plus petit dans le royaume du ciel, alors que Jésus ne fait que prêcher le royaume du ciel pour tous. Αὐτοῦ, est ici adverbe et signifie *là-bas*, et alors le sens est très logique. *Jean est plus petit, plus minime que tous selon le jugement des hommes, — c'est un mendiant*. Mais il est dit que le plus petit est parfois *le plus grand* dans le royaume de Dieu. La même idée se retrouve plusieurs fois dans les évangiles, à commencer par le passage où il est dit que ce sont les pauvres qui sont heureux et non les riches. En outre les mots, μίκρος, μέγας, tels qu'ils sont employés dans l'Évangile, doivent être traduits non par « le plus

petit » et « le plus grand » mais par *misérable, bas*, et *important, grand*.

Ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται ἕως Ἰωάννου· ἀπὸ τότε ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ εὐαγγελίζται, καὶ πᾶς εἰς αὐτὴν βιάζεται.

Luc, XVI, 16. La loi et les prophètes ont eu lieu jusqu'à Jean ; depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé, et chacun le force.

La loi et les prophètes étaient avant Jean ; et depuis ce temps-là on annonce le bonheur du royaume de Dieu et chacun y entre selon ses forces [1]).

Remarques.

1) Chez Matthieu, XI, 12, il est dit : Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à ce jour, le royaume du ciel est pris par force, et ce sont les plus forts qui s'en emparent.

Chez Luc, On trouve : καὶ πᾶς εἰς αὐτὴν βιάζεται, c'est-à-dire, *par la force, comme passant à travers la foule en jouant des coudes, il y entre*. C'est pourquoi, choisissant la version de Luc, qui me paraît plus exacte je traduis βιάζεται par *entre selon ses forces*.

Πάντες γὰρ οἱ προφῆται καὶ ὁ νόμος ἕως Ἰωάννου προεφήτευσαν.

Καὶ εἰ θέλετε δέξασθαι, αὐτός ἐστιν Ἠλίας ὁ μέλλων ἔρχεσθαι.

Ὁ ἔχων ὦτα ἀκούειν ἀκουέτω.

Matthieu, XI, 13. Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean.

14. Et si vous voulez

Parce que tous les prophètes et la loi, avant Jean, ont exprimé la volonté de Dieu [1]).
Si vous voulez, prenez

recevoir ce que je dis, il est cet Élie qui devait venir.

15. Que celui qui a des oreilles pour ouïr entende.

le pour cet Élie qui devait venir.

Que celui qui veut comprendre comprenne [2]).

Remarques.

1) Προφητεύειν signifie : *avoir le don de prophétie, exprimer la volonté de Dieu*.

Il est dit que la loi et tous les prophètes exprimaient la volonté de Dieu, avant Jean. Mais depuis Jean, tout cela est terminé. Depuis son époque, le royaume de Dieu s'acquiert par l'effort intérieur. C'est pourquoi tout ce qu'on dit de la venue d'Élie, et tout le reste, il faut le laisser. Si vous croyez que la venue d'Élie devait précéder celle de Dieu, alors admettez que c'est Jean qui est venu à la place d'Élie.

2) Cette expression est répétée trois fois chez Matthieu, et chaque fois dans les passages où ces paroles peuvent avoir un double sens. Cette expression est une invite à ne pas comprendre grossièrement les paroles mais à les comprendre dans leur sens symbolique.

Καὶ πᾶς ὁ λαὸς ἀκούσας καὶ οἱ τελῶναι ἐδικαίωσαν τὸν Θεὸν, βαπτισθέντες τὸ βάπτισμας Ἰωάννου.

Οἱ δέ Φαρισαῖοι καὶ οἱ νομικοὶ τὴν βουλὴν τοῦ Θεοῦ ἠθέτησαν εἰς ἑαυτοὺς, μή βαπτισθέντες ὑπ' αὐτοῦ.

Εἶπε δὲ ὁ Κύριος· Τίνι οὖν ὁμοιώσω τοὺς ἀνθρώπους τῆς γενεᾶς ταύτης ; καὶ τίνι εἰσιν ὅμοιοι ;

Ὅμοιοί εἰσι παιδίοις τοῖς ἐν ἀγορᾷ καθημένοις, καὶ προσφωνοῦσιν ἀλλήλοις, καὶ λέγουσιν, Ηὐλήσαμεν ὑμῖν, καὶ οὐκ ὠρχήσασθε· ἐθρηνήσαμεν ὑμῖν, καὶ οὐκ ἐκλαύσατε.

Ἐλήλυθε γὰρ Ἰωάννης ὁ βαπτιστὴς μήτε ἄρτον ἐσθίων μήτε οἶνον πίνῶν, καὶ λέγετε, Δαιμόνιον ἔχει.

Ἐλήλυθεν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐσθίων, καὶ λέγετε, Ἰδοὺ ἄνθρωπος φάγος καὶ οἰνοπότης, τελωνῶν φίλος καὶ ἁμαρτωλῶν.

Καὶ ἐδικαιώθη ἡ σοφία ἀπὸ τῶν τέκνων αὐτῆς πάντῶν.

Luc, VII, 29. Et tout le peuple qui l'a entendu, et même les péagers, ont justifié Dieu, ayant reçu le baptême de Jean.

Et toute la plèbe qui l'avait entendu, et les péagers justifiaient Dieu en se purifiant par la purification de Jean.

30. Mais les pharisiens et les docteurs de la loi, ne s'étant pas fait baptiser par lui, ont rejeté le dessein de Dieu à leur égard.

Mais les pharisiens et les légistes ont rejeté le conseil de Dieu, ne s'étant pas fait purifier par Jean.

31. Alors le Seigneur dit : À qui donc comparerai-je les hommes de cette génération, et à qui ressemblent-ils ?

Et Jésus dit : À qui comparerai-je les gens de cette race [1]) ?

32. (Matthieu, XI, 16, 17.) Ils ressemblent aux enfants qui sont assis dans une place, et qui crient les uns aux autres, et disent : Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez point dansé ; nous nous sommes lamentés et vous n'avez point pleuré.

Ils sont semblables aux petits enfants. Les enfants sont assis dans la rue et bavardent entre eux. Ils disent : nous faisons la musique et vous ne dansez pas ; nous racontons et vous ne pleurez pas.

33. (Matthieu, XI, 18.) Car Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain et ne buvant point de vin ; et vous avez dit : Il a un démon.

Jean est venu, il ne boit pas, ne mange pas et l'on dit : le démon est en lui.

34. (Matthieu, XI, 19.) Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant ; et vous avez dit : Voilà un mangeur

Le Fils de l'homme est venu. Il mange et boit, et l'on dit : Voilà un mangeur et un buveur ami des péagers et des

et un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie.
Mais la sagesse a été justifiée par tous ses enfants

débauchés.

Mais la sagesse a été justifiée d'après ses actes [2]).

Remarques.

1) *Les gens de cette race*, se rapporte évidemment aux pharisiens.

2) Dans plusieurs manuscrits, il y a ἔργων, *les actes*. Le sens est le même mais plus clair. C'est pourquoi j'ai choisi ἔργων.

Le passage obscur, sur les enfants, devient clair si on le rapporte aux légistes et aux pharisiens, c'est-à-dire aux riches et aux puissants, opposés à la plèbe et aux adjudicataires méprisables. L'idée est que pour connaître Dieu, les Pharisiens et les légistes s'empruntent mutuellement la doctrine. La même pensée se retrouve chez Jean, V, 43, 44 : Je suis venu au nom de mon père et vous ne m'avez pas reçu, et si un autre vient en son nom vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, quand vous acceptez la gloire les uns des autres et ne cherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique ?

Ils sont comme les enfants dans la rue : ils bavardent et s'étonnent qu'on ne les écoute ni ne les admire. Et comment peut-on les comprendre quand eux-mêmes ne savent ce qu'ils disent ? Ils veulent s'amuser, mais Jean exige le repentir, le renoncement aux richesses. Ils veulent observer les jeûnes, le sabbat, répudier les pécheurs, et Jésus n'ordonne ni de jeûner ni d'observer le sabbat ni de renier les pécheurs.

Τότε ἤρξατο ὀνειδίζειν τὰς πόλεις, ἐν αἷς ἐγένοντο αἱ πλεῖσται δυνάμεις αὐτοῦ, ὅτι οὐ μετενόησαν.

Οὐαί σοι, Χοραζίν, οὐαί σοι, Βηθσαϊδάν· ὅτι εἰ ἐν Τύρῳ καὶ

Matthieu, XI, 20. Alors il se mit à faire des reproches aux villes où il avait fait plusieurs de ses miracles [1]), de ce qu'elles ne s'étaient point amendées :
(Luc, X, 13.) Malheur à toi Corazin ? malheur à toi Betsaïda [2]) ! car si

Σιδῶνι ἐγένοντο αἱ δυνάμεις αἱγενόμεναι ἐν ὑμῖν, πάλαι ἂν ἐν σάκκῳ καὶ σποδῷ μετενόησαν.

les miracles qui ont été faits au milieu de vous eussent été faits à Tir et à Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties en prenant le sac et la cendre.

Ηλὴν λέγω ὑμῖν, Τύρῳ καὶ Σιδῶνι ἀνεκτότερον ἔσται ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως, ἢ ὑμῖν.

22. (Luc, x, 14.) C'est pourquoi je vous dis que Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous au jour du jugement.

Καὶ σύ, Καφερναούμ, ἡ ἕως τοῦ οὐρανοῦ ὑψωθεῖσα, ἕως ἅδου καταβιβασθήσῃ· ὅτι εἰ ἐν Σοδόμοις ἐγένοντο αἱ δυνάμεις αἱ γενόμεναι ἐν σοὶ, ἔμειναν ἂν μέχρι τῆς σήμερον.

23. (Luc, x, 15.) Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'en enfer ; car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi eussent été faits à Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui.

Πλὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι γῇ Σοδόμων· ἀνεκτότερον ἔσται ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως, ἢ σοί.

24. (Luc, x, 12.1 C'est pourquoi je te dis que ceux de Sodome seront traités moins rigoureusement que toi au jour du jugement.

Remarques.

Ces versets, traduits de cette manière, non seulement n'ont pas de sens doctrinal, ils n'ont même aucun sens. Pourquoi adresse-t-il des reproches aux villes ? Si elles croyaient à ses miracles, alors il n'y avait point lieu d'en faire, ou il en faisait peu ou les faisait mal.

S'il les blâme pour leur méfiance à l'endroit des miracles, pourquoi alors dit-il que : si les miracles faits à Corazin et à Capernaüm eussent

été faits à Tyr et à Sidon, elles se repentiraient, prenant le sac et la cendre ; et que s'ils eussent été faits à Sodome, cette ville subsisterait encore aujourd'hui ?

En outre, une pareille traduction n'est liée ni à ce qui précède ni à ce qui suit. Tout d'un coup, à propos de l'explication de l'importance de Jean et du royaume du ciel, voilà des injures contre certaines villes. Tel est le sens, ou plutôt le non sens de ce passage.

La traduction de ce galimatias est tout à fait arbitraire :

1) δυνάμεις est interprété comme *miracle*, signification qu'il ne peut avoir.

2) ἔμειναν se rapporte à Sodome, quoique au pluriel, et bien que plus rapproché de δυνάμεις. De même μετενόησαν, au vingtième verset de Matthieu, se rapporte aussi à un inconnu quelconque, alors qu'il est lié à δυνάμεις.

J'ai essayé de traduire autrement, mais j'avoue que ma traduction ne tranche pas toutes les difficultés. Et ce passage obscur — qui ne renferme ni la négation de ce qui précède et suit ni un sens nouveau quelconque — reste incompréhensible.

SUR L'AVÈNEMENT DU ROYAUME DE DIEU

Ἐπερωτηθείς δέ ὑπό τῶν Φαρισαίων, πὸτε ἔρχεται ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ, ἀπεκρίθη αὐτοῖς, καὶ εἰπεν, οὐκ ἔγχεται ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ, μετὰ παρὰτηρήσεως.

Οὐδέ ἐροῦσιν, Ἰδού ὧδε, ἤ, Ἰδού ἐκεῖ· ἰδού γὰρ ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ ἐντὸς ὑμῶς ἐστιν.

Καὶ ἐροῦσιν ὑμῖν, Ἰδού· ὧδε, ἤ, Ἰδού, ἐκεῖ· μὴ ἀπέλθητε, μηδέ διώξητε.

Ἐαν οὖν εἰπωσιν ὑμῖν Ἰδοὺ ἐν τῇ ἐρήμῳ ἐστίν, μὴ ἐξέλθητε· Ἰδού ἐν τοῖς ταμείοις, μὴ πιστεύσητε.

Ὥσπερ γὰρ ἡ ἀστραπὴ ἡ ἀστράπτουσα ἐκ τῆς ὑπ' οὐρανόν εἰς τὴν ὑπ' οὐρανόν λάμπει, οὕτως ἔσται καὶ ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ἐν τῇ ἡμέρᾳ αὐτοῦ.

Luc, XVII, 20. Les pharisiens lui ayant

Les pharisiens ayant demandé à Jésus

demandé quand le règne de Dieu viendrait, il leur répondit : Le règne de Dieu ne viendra point avec éclat ;

21. et on ne dira point : Le voici qui est ici ; ou : Le voilà qui est là ; car voici : le règne de Dieu est au milieu de vous.

23. Alors on vous dira : Le voici qui est ici ; ou : Le voilà qui est là ; mais n'y allez point, et ne les suivez point !

Matthieu, XXIV, 26. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, n'y allez point : Le voici dans des lieux retirés, ne le croyez point.

Luc, XVII, 24. Car comme l'éclair brille et se fait voir depuis un côté du ciel jusqu'à l'autre, il en sera ainsi du fils de l'homme dans son jour.

quand et comment viendrait le royaume de Dieu ? il leur répondit : le royaume de Dieu ne vient pas de façon qu'on le remarque.

On ne peut pas dire de lui : le voici ici, ou le voilà, parce que le royaume de Dieu est en vous.

Et si l'on vous dit : le voici, il est venu, ou le voilà, il est là, n'y allez pas, n'y courez point.

Car tel le feu du couchant qui brille au ciel pour un moment, tel sera en son temps le fils de l'homme.

L'ENTRETIEN AVEC NICODÈME

Ἦν δὲ ἄνθρωπος ἐκ τῶν Φαρισαίων, Νικόδημος ὄνομα αὐτῷ, ἄρχων τῶν Ἰουδαίων.

Οὗτος ἦλθε πρὸς τὸν Ἰησοῦν νυκτὸς, καὶ εἶπεν αὐτῷ, Ῥαββὶ, οἴδαμεν ὅτι ἀπὸ Θεοῦ ἐλήλυθας διδάσκαλος· οὐδείς γὰρ ταῦτα τά σημεῖα δύναται ποιεῖν ἃ σύ ποιεῖς, ἐὰν μὴ ᾖ ὁ Θεὸς μετ' αὐτοῦ.

Jean, III, 1. Il y avait un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, l'un des principaux Juifs.

2. Il vint de nuit trouver Jésus et lui dit : Maître ! nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu ; car personne ne saurait faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui.

Il y avait un homme, un pharisien, nommé Nicodème, l'ancien des Juifs.

Il vint de nuit trouver Jésus et lui dit : Maître, nous savons que tu es venu de la part de Dieu pour enseigner, car personne ne pourrait donner des preuves pareilles [1]) si Dieu n'était avec lui.

Remarques.

1) Ποιεῖν, outre le sens *faire*, uni à un substantif qui indique une action, prend la signification de l'action qu'indique ce substantif ; par exemple πρόδεσιν ποιεῖν, *se décider* (Éphésiens, III, 11), ὁ ποιήσας τὸ ἔλεος, *être clément* (Luc, X, 37), etc. Σημεῖον signifie *l'indice* selon lequel on reconnaît. C'est pourquoi σημεῖα ποιεῖν doit être traduit : *donner de pareilles preuves*.

Ἀπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτῷ, Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω σοι, Ἐὰν μὴ τις γεννηθῇ ἄνωθεν, οὐ δύναται ἰδεῖν τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ.

Jean, III, 3. Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.

Et Jésus lui répondit : je te dis en vérité que celui qui n'est pas conçu [1]) par Dieu, au ciel [2]) peut seul ne pas comprendre ce que c'est que le royaume de Dieu.

Remarques.

1) γεννᾶσθαι, *être conçu, être né du père*. L'expression être conçu d'en haut signifie : *être conçu de Dieu-Père*.

2) ἄνωδεν, *d'en haut, du ciel, de celui qui est au ciel, de Dieu*. Pour éviter l'obscurité, je traduis du ciel, c'est-à-dire de l'infini.

Aux paroles de Nicodème : « Nous savons que tu viens de la part de Dieu », etc., Jésus répond sur le royaume de Dieu. L'absence de lien entre la réponse de Jésus et les paroles de Nicodème est remarquée de tous. Mais il me semble que si l'on comprend tout l'entretien avec Nicodème comme on le comprend d'ordinaire, alors non seulement il n'y a pas de lien entre les paroles de Jésus et celles de Nicodème, mais les paroles de ce dernier ne signifient rien, ne disent rien, ne provoquent aucune réponse et doivent être omises comme superflues.

Les paroles de Nicodème n'ont de sens que si on se rappelle qu'il leur faut ajouter : *Comment donc dis-tu qu'il ne faut pas de culte divin, qu'il ne faut pas de temple, tandis que tu parles du royaume de Dieu ?*

Nicodème voit que la doctrine est juste et importante, mais d'après tout ce que Jésus a dit auparavant, niant le culte religieux, il ne peut comprendre quel peut être le royaume de Dieu sans le Dieu des Juifs, qui était adoré dans le temple. Il ne le comprend pas, et seul, dans la nuit, il vient trouver Jésus et lui demande :

« Comment se fait-il que tu parles du royaume de Dieu alors que tu nies tout rapport envers Dieu ? »

Ce sens découle de ce qui précède — la destruction du temple ; et de ce qui suit — la réponse de Jésus. Jésus répond quel est son Dieu et ce qu'il entend par « le royaume de Dieu». Il est évident que si les paroles sur le Dieu des Juifs, qui lient le discours de Nicodème à celui de Jésus, ont été jamais prononcées, elles ont dû être supprimées ou dénaturées par les copistes qui croyaient au Dieu des juifs. Mais même sans ces paroles la logique de l'entretien est évidente si on le comprend comme tout ce qui précède.

La doctrine de Jésus Christ s'exprime en cela qu'il propage le royaume de Dieu et, en même temps, nie toute exécution de la loi et du culte au Dieu extérieur.

Le pensée de Nicodème est celle-ci : Tu propages le royaume de Dieu et tu nies le Dieu des Juifs : quel est donc ton royaume de Dieu, et quel est ton Dieu ? Et dès les premiers mots, Jésus répond à Nicodème qu'il est dit que le royaume de Dieu existe toujours, qu'il

est en nous (Luc, XVII, 21), qu'on ne peut point ne pas le voir ; que l'homme pourrait ne pas voir le royaume de Dieu que s'il n'était pas conçu de Dieu. La forme conditionnelle des versets 3 et 5 ne signifie pas qu'il faut être conçu de Dieu, que l'homme doit tâcher de renaître d'en haut et de l'esprit, comme le comprend l'Église, ce qui n'a pas de sens, mais que chaque homme, par cela même qu'il est homme, est véritablement conçu d'en haut et de l'Esprit.

Λέγει πρὸς αὐτὸν ὁ Νικόδημος, Πῶς δύναται ἄνθρωπος γεννηθῆναι γέμων ὤν ; μὴ δύναται εἰς τὴν κοιλίαν τῆς μητρός αὐτοῦ δεύτερον εἰσελθεῖν καὶ γεννηθῆσαι.

Jean, III, 4. Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère, et naître une seconde fois ?

Nicodème lui dit : Comment l'homme peut-il être conçu quand il est vieux ? Il ne peut pas rentrer pour la deuxième fois dans le sein de sa mère et être conçu [1]).

Remarques.

1) La signification de γεννᾶσθαι, *être conçu du père* est confirmée par les paroles de Nicodème. Nicodème dit : L'homme était déjà conçu, avant de naître ; comment peut-il donc être conçu une deuxième fois ? Est-ce qu'il faut se détruire et de nouveau être conçu de Dieu dans le sein de sa mère ?

Nicodème, dans son incompréhension, dit mot à mot ce que dit l'Église sur la conception de Jésus dans le sein de Marie, par le Saint-Esprit, dans le sens de père charnel.

Ἀπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς, Ἀμὴν ἀμὴν λέγω σοι, ἐὰν μή τις γεννηθῇ ἐξ ὕδατυς καὶ Πνεύματυς, οὐ δύναται εἰσελθεῖν εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ.

Jean, III, 5. Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

Jésus lui répondit : Je te dis en vérité que celui-là seul qui n'est pas conçu de la chair [1]) et aussi de l'esprit, ne peut pas entrer dans le royaume de Dieu.

Remarques.

1) ὕδωρ, *eau*, signifie encore *le liquide du corps humain, la chair liquide*.

(Jean, XIX, 34). « Sorti du sang et de l'eau ».

Τὸ γεγεννημένον ἐκ τῆς σαρκὸς σάρξ ἐστι· καὶ τὸ γεγεννημένον ἐκ τοῦ Πνεύματος πνεῦμά ἐστι.

Τὸ πνεῦμα ὅπου θέλει πνεῖ, καὶ τὴν φωνὴν αὐτοῦ ἀκούεις, ἀλλ' οὖκ οἶδας ποθεν ἔρχεται καὶ ποῦ ὑπάγει· οὕτως ἐστι πᾶς ὁ γεγεννημένος ἐκ τοῦ Πνεύματος.

Jean, III, 6. Ce qui est né de la chair, est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit.
8. Le vent souffle où il veut et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.

Ce qui est conçu du corps est corps et ce qui est conçu de l'esprit est esprit.
L'esprit souffle là où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais pas d'où [1]) il vient et où il va. Ainsi en est-il de quiconque est conçu de l'esprit [2]).

Remarques.

1) ὅπου signifie indifféremment *où* et *quand*.

2) J'intervertis les versets 7 et 8, parce qu'il est plus naturel à notre esprit de donner d'abord l'explication, et ensuite d'ajouter : « *C'est pourquoi ne t'étonne point*…, que de dire, comme chez Jean : « Pour que tu ne t'étonnes pas… je te dis », et de donner ensuite *l'explication*.

μὴ θαυμάσῃς ὅτι εἶπον σοι, Αεῖ ὑμᾶς γεννηθῆναι ἄνωθεν.

Jean, III, 7. Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau.

C'est pourquoi ne t'étonne point que je te dise : Nous devons être conçus de Dieu.

Ce verset a une signification importante et profonde, et chacun des mots qui le composent a également une signification importante et profonde. Et cette signification n'est nullement mystérieuse et mystique ; elle est très claire bien que profonde.

Dans le verset 3, il est dit que l'homme doit être conçu du ciel, c'est-à-dire de Dieu. Nicodème ayant compris cette conception au sens charnel, Jésus lui dit que, outre la conception charnelle, il y a encore une conception non charnelle. Et pour exprimer ce qui n'est pas la chair, il emploie le mot *esprit*.

Maintenant (versets 6 et 8) il explique qu'en l'homme il y a la chair de la chair et l'esprit de l'esprit. Ici Jésus définit ce qui est le commencement de la vie non charnelle, et il dit l'esprit, c'est-à-dire ce qui n'est pas la chair, ce qui souffle, c'est-à-dire se meut et vit *où et quand il veut*, librement, indépendamment. *Et on comprend sa voix*, c'est-à-dire que c'est raisonnable ; mais *on ne sait pas d'où il vient ni où il va*, c'est-à-dire qu'il est hors des causes et des conséquences, en dehors de la loi de causalité.

Il faut dire : *l'élément spirituel vit librement, raisonnablement, et en dehors des causes et des fins*. De cette façon chacun comprend ; et on ne peut pas dire autrement.

Ἀπεκρίθη Νικόδημος καὶ εἶπεν αὐτῷ, Πῶς δύναται ταῦτα γενέσθαι ;

Ἀπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτῷ, Σὺ εἶ ὁ διδάσκαλος τοῦ Ἰσραὴλ, καὶ ταῦτα οὐ γινώσκεις ;

Jean, III, 9. Nicodème lui dit : Comment ces choses se peuvent-elles faire ?
10. Jésus répondit : Tu es un docteur en Israël, et tu ne sais pas ces choses ?

Et Nicodème lui dit : Comment cela peut-il être ?

Jésus lui répondit : Tu es maître et tu ne comprends pas cela [1]).

Remarques.

1) Le point d'interrogation n'est pas nécessaire. Jésus dit : Toi, docteur en Israël, naturellement tu ne peux le savoir.

Ἀμὴν ἀμὴν λέγω σοι, ὅτι ὁ οἴδαμεν λαλοῦμεν, καὶ ὁ ἑωράκαμεν μαρτυροῦμεν· καὶ τὴν μαρτυρίαν ἡμῶν οὐ λαμβάνετε.

Εἰ τὰ ἐπίγεια εἶπον ὑμῖν, καὶ οὐ πιστεύετε. πῶς, ἐάν εἴπω ὑμῖν τά ἐπουράνια, πιστεύσετε ;

Jean, III, 11. En vérité, en vérité, je te dis que nous disons ce que nous savons, et que nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; mais vous ne recevez point notre témoignage.

Je le dis justement : nous disons ce que nous savons ; nous montrons ce que nous avons vu et vous n'acceptez point notre témoignage.

12. Si je vous ai parlé des choses terrestres, et

Je vous ai dit ce qu'il y a sur la terre et vous

que nous ne les croyiez point comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes ?

ne me croyez pas ; comment donc me croirez-vous si je vous dis ce qu'il y a dans le ciel [1]) ?

Remarques.

1) τὰ ἐπίγεια et τὰ ἐπουράνια sont mal traduits par *terrestre* et *céleste* ; cela signifie ce qui est sur la terre et ce qui est au ciel.

Καὶ οὐδεὶς ἀναβέβηκεν εἰς τὸν οὐρανόν, εἰ μὴ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καταβάς, ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ὁ ὢν ἐν τῷ οὐρανῷ.

Jean, III, 13. Aussi personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, savoir le Fils de l'homme qui est dans le ciel.

Personne donc [1]) n'est allé au ciel excepté le fils de l'homme [2]) qui est descendu du ciel, celui qui est au ciel [3]).

Remarques.

1) Dans plusieurs manuscrits il y a οὐδεὶς δή, *donc*.

2) Ici pour la première fois se rencontre l'expression « le Fils de l'homme » dans le sens particulier que lui attribue Jésus. Dans le verset sur le sabbat où il est dit : « *Le sabbat a été institué par le fils de l'homme* », « le fils de l'homme » signifie simplement « l'homme ». Dans le verset. « *Les anges monteront et descendront* » cette expression peut être comprise simplement : « l'homme ». Mais ici l'expression est précisément employée dans son sens particulier.

Auparavant on a dit qu'il y a en l'homme cet esprit conçu au ciel, de Dieu. Maintenant il est dit que jamais personne n'est allé au ciel, que personne n'est monté jusqu'à Dieu, ce qui fait que nous ne pouvons parler de Dieu, mais que Dieu du ciel est descendu, a été conçu, le fils de l'esprit, l'esprit de l'homme, celui-là même qui reste toujours au ciel avec Dieu. C'est pourquoi « le fils de l'homme » signifie *l'esprit, le fils de l'esprit en l'homme*. Pour celui qui connaît l'évangile il est inutile

de citer les passages dans lesquels se rencontrent les expressions « fils de l'homme » et « fils de Dieu » en parlant des hommes. Tous ont cette seule signification.

Jean, VI, 27. *Que le fils de l'homme* vous donnera, car le Père qui est Dieu, l'a marqué de son sceau.

Matthieu, V, 45. Afin que vous soyez enfants de votre père.

Luc, VI, 35, … et vous serez les enfants du Très-Haut.

3) ὁ ὢν ἐν τῷ οὐρανῷ signifie littéralement, *celui qui est au ciel*. « Être au ciel » signifie *être Dieu* ; Ciel et Dieu s'équivalent. C'est pourquoi *celui qui est au ciel* signifie *celui qui est Dieu*.

Καὶ καθώς Μωσῆς ὕψωσε τὸν ὄφιν ἐν τῇ ἐρήμῳ, οὐτως ὑψωθῆναι δεῖ τὸν υἱόν τοῦ ἀνθρώπου.

Jean, III, 14. Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même, il faut que le Fils de l'homme soit élevé.

Et comme Moïse rehaussa [1]) le serpent dans le désert (pour que les hommes ne périssent pas), de même il faut rehausser le fils de l'homme.

Remarques.

1) ὑψόειν signifie *élever, rehausser*, au sens spirituel, par l'orgueil. (Matth. XI, 23 ; Luc I, 52 ; Actes XIII, 17 ; ii Corinth. XI, 7, etc).

Ici, où l'on parle du serpent que Moïse ordonna d'adorer, et dont l'adoration sauvait, à cause du sens des paroles, il faut comprendre le mot ὕψωσεν comme *l'adoration* τὸν ὄφιν ἐν τῇ ἐρήμῳ. Pour comprendre parfaitement l'expression : *rehaussé comme le serpent dans le désert*, il faut comprendre ce qui est dit du serpent dans le désert. Livre des Nombres, XXI, 5-8.

Le peuple donc parla contre Dieu et contre Moïse, et dit : Pourquoi nous as-tu fait monter hors de l'Égypte, pour mourir dans ce désert ? car il n'y a point de pain, ni d'eau et notre âme est ennuyée de ce pain si léger.

Et l'Éternel envoya sur le peuple des serpents brûlants qui mordaient tellement le peuple, qu'il en mourut un grand nombre de ceux d'Israël.

Alors le peuple vint vers Moïse, et dit : Nous avons péché ; car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi. Prie l'Éternel, et qu'il ôte de dessus nous les serpents. Et Moïse pria pour le peuple.

Et l'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant et mets-le sur une perche ; et il arrivera que quiconque sera mordu, et le regardera, sera guéri.

« Rehausser le fils de l'homme, comme Moïse rehaussa le serpent », signifie *se rapporter envers le fils de l'homme comme les Israélites se rapportèrent envers le serpent, dans le désert : c'est-à-dire : croire en lui et en lui chercher son salut et sa vie*. Par conséquent « rehausser le fils de Dieu en l'homme » comme Moïse rehaussa le serpent, signifie *donner l'image du salut*.

Ἵνα πᾶς πιστεύων εἰς αὐτὸν, μὴ ἀπόληται, ἀλλ' ἔχῃ ζωὴν αἰώνιον.

Jean, III, 15. Afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

Afin que quiconque croit en lui ne périsse point [1]), mais ait la vie en dehors du temps [2]).

Remarques.

1) ἀπολλύναι signifie *tuer, détruire, périr*. Opposé ici à la vie éternelle, il signifie évidemment *périr, mourir*.

2) αἰώνιον signifie : *qui se trouve en dehors du temps*.

Οὕτω γὰρ ἠγάπησεν ὁ Θεός τὸν κόσμον, ὡστε τόν υἱόν αὐτοῦ τὸν μονογενῆ ἔδωκεν, ἵνα πᾶς ὁ πιστεύων εἰς αὐτόν ἀπόληται, ἀλλ' ἔχῃ ξωὴν αἰώνιον.

Jean, III, 16. Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin

Car Dieu a tellement [1]) aimé le monde des hommes qu'il a donné son fils tel que lui, afin

que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

que quiconque croyant en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie en dehors du temps.

Remarques.

1) Le mot grec οὕτω ne se rapporte pas à ὥστε, premièrement, parce que, dans tout l'évangile il n'existe pas de rapport pareil entre ces deux mots, et qu'il est impropre à la langue évangélique ; deuxièmement, et principalement, parce qu'un tel rapport donnerait un sens impropre et déformé à toute la phrase. « Dieu a aimé tellement, qu'il a donné le fils », comme le comprend l'Église, c'est une conception impossible envers Dieu. On peut dire d'un homme : Il aimait tant qu'il a donné son dernier rouble ; mais d'un principe infini, de Dieu, on ne peut dire cela. On ne peut pas mesurer l'amour de Dieu, ni parler des sacrifices de Dieu. Οὕτω γὰρ ne fait qu'unir ce qui précède à ce qui suit. Il était dit : de même que Moïse a rehaussé le serpent, il faut rehausser le fils de l'homme pour que les hommes ne meurent point, pour qu'ils aient la vie. Et maintenant il est dit : de même que Moïse, aimant le peuple, fit le serpent pour que les hommes fussent sauvés, de même Dieu a donné au monde son fils pour le salut des hommes.

Ce verset et le suivant répondent à la pensée que devait avoir Nicodème, et qui se retrouve en tous les hommes quand ils songent à l'importance de leur vie : Pourquoi quelqu'un m'a-t-il créé pour mourir ? C'est à ce sentiment de chaque homme que Jésus répond. Il a dit auparavant que l'homme peut ne pas périr, ne pas se détruire, maintenant il le confirme et dit :

Dieu ne pouvait pas, pour la perte des hommes, leur donner son fils, sa vie ; mais il aimait le monde, et pour son bien il lui a donné la vie, non pour qu'elle périsse, mais pour qu'elle soit éternelle. Il faut aussi se rappeler que dans ce passage le mot Dieu ne peut être compris comme notre Dieu ou celui des Juifs, ni comme aucun être défini.

Il a été dit que personne n'a jamais connu ni ne connaît Dieu ; que personne n'est jamais allé au ciel, mais qu'il n'existe que le fils de l'homme descendu du ciel. Il est dit aussi que l'homme est né de l'Esprit, c'est pourquoi ici, par le mot Dieu, il ne faut entendre que la source, le commencement de l'Esprit en l'homme. De ce commencement il est dit seulement qu'il aimait le monde. Autrement dit, ce que nous savons de lui, c'est qu'il est subjectivement — amour,

objectivement — bonheur.

Οὐ γὰρ ἀπέστειλεν ὁ Θεός τὸν υἱόν αὐτοῦ εἰς τὸν κόσμον ἵνα κρίνῃ τὸν κόσμον, ἀλλ' ἵνα σωθῇ ὁ κόσμος δὶ αὐτοῦ.

Jean, III, 17. Car Dieu n'a point envoyé son fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui.

Dieu a envoyé [1]) son fils dans le monde [2]) non pour punir [3]) le monde, mais pour que le monde en soit vivifié.

Remarques.

1) « Venir » dans le monde, selon la construction hébraïque de la phrase, signifie *naître*. C'est pourquoi « *a envoyé dans le monde* » peut être traduit *est né pour le monde*.

2) κόσμος, le *monde*, dans le sens du *monde des hommes*.

3) κρίνειν, *diviser, choisir, distinguer, juger*. Mais dans les Évangiles, les Messages, les Actes et surtout chez Jean, il a, le plus souvent, le sens de *punir*.

Jean, VII, 24. Ne *jugez* point selon l'apparence, mais *jugez* selon la justice.

Jean, VIII, 50. Je ne cherche point ma gloire, il y en a un autre qui la cherche et qui en *jugera*.

Jean, XVIII, 31. Sur quoi Pilate leur dit : Prenez-le vous-même et le *jugez* selon votre loi.

Actes, XXIII, 3, Alors Paul lui dit : Dieu te frappera, muraille blanchie, car tu es assis pour me *juger* selon la loi, et en transgressant la loi, tu commandes qu'on me frappe.

Actes, XXIV, 6. Il a même tenté de profaner le temple ; de sorte que nous l'avions saisi, et nous voulions le *juger* selon notre loi.

Dans ces passages, et plusieurs autres, le sens est indiscutablement celui de punir. Dans les passages doctrinaux où se rencontrent les mots κρίνειν et κρίσις, un seul mot, *punition* ou *punir*, les traduit ; et dans tous les passages sans exception :

Jean, V, 24. En vérité, en vérité je vous dis que celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne sera point sujet à la punition ; mais il est passé de la mort à la vie.

Jean, XII, 47. Et si quelqu'un entend mes paroles et ne croit pas, je ne le juge point ; car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde.

Jean, XII, 31. C'est maintenant que se fait le *jugement* de ce monde ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé.

Jean, III, 17. Car Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour *condamner* le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui.

Tous ces passages indiquent nettement qu'on oppose la mort à la vie et que par κρίνειν on entend l'état de mort.

Dieu a envoyé, donné, engendré le Fils pour le monde. Personne n'est monté au ciel ; ce n'est que le fils de l'homme qui est descendu du ciel. Chaque homme est né de Dieu. Alors cet esprit qui est en l'homme et qui est né de Dieu, et le fils de l'homme, qui est descendu du ciel, et le fils de Dieu donné au monde, et la lumière qui est venue dans le monde, tout cela c'est la même chose.

La lumière est ce que, dans l'introduction, on appelle l'entendement, λόγος. Le fait que « la lumière » signifie la même chose que « le fils de Dieu », « le fils de l'homme », « l'esprit » est confirmé par tout ce qui suit.

Il importe donc de retenir que tous ces noms 1) Dieu, 2) esprit, 3) fils de Dieu, 4) fils de l'homme, 5) lumière, 6) entendement, ont la même signification, et s'emploient l'un pour l'autre selon la phrase.

Quand on dit que c'est le commencement de tout, on l'appelle *Dieu* ; que c'est le centre de la chair, on l'appelle esprit. Quand on parle de lui, en tant que source, origine, on l'appelle le *fils de Dieu* ; et *fils de l'homme* quand on a en vue sa manifestation ; et quand on parle de son rapport envers la raison, cela s'appelle *la lumière* et *l'entendement*.

Ὁ πιστεύων εἰς αὐτὸν οὐ κρίνεται· ὁ δέ μὴ πιστεύων ἤδη κέκριται, ὅτι μὴ πεπίστευκεν εἰς τὸ ὄνομα τοῦ μονογενοῦς υἱοῦ τοῦ Θεοῦ.

Αὕτη δὲ ἐστιν ἡ κρίσις, ὅτι τὸ φῶς ἐλήλυθεν εἰς τὸν κόσμον, καὶ ἠγάπησαν οἱ ἄνθρωποι μᾶλλον τὸ σκότος, ἤ τὸ φῶς· ἦς γὰρ πονηρὰ αὐτῶν τὰ ἔργα.

Πᾶς γὰρ ὁ φαῦλα πράσσων μισεῖ τὸ φῶς, καὶ οὐκ ἔρχεται πρὸς τὸ φῶς, ἵνα μὴ ἐλεγχθῇ τὰ ἔργα αὐτοῦ·

Ὁ δέ ποιῶν τὴν ἀλήθειαν ἔρχεται πρὸς τὸ φῶς ἵνα φανερωθῇ αὐτοῦ τὰ ἐργα, ὅτι ἐν Θεῷ ἐστιν εἰργασμένα.

Jean, III, 18. Celui qui croit en lui ne sera point condamné ; mais celui qui ne croit point est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.

Celui qui croit au Fils ne sera pas puni, mais celui qui ne croit point est déjà puni, parce qu'il ne croit pas en cela même qu'il existe un fils pareil [1]) à Dieu.

19. Or, voici la cause de la condamnation : c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

Cette punition est celle que la lumière est venue dans le monde, mais que les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

20. Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière de peur que ses œuvres ne soient reprises.

Car quiconque fait de mauvaises actions [2]), fuit la lumière, de sorte que [3]) ses actes [4]) ne paraissent point [5]).

21. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites selon Dieu.

Et celui qui vit en vérité, celui-là marche à la lumière, de sorte que ses actes paraissent.

Remarques.

1) μονογένης signifie *de même espèce, pareil.*

2) φαῦλος signifie *mauvais, nul, vide.*

3) ἵνα a dans la langue évangélique, surtout chez Jean, la signification ὥστε, *de sorte que*. Et ici il a cette signification (Jean XIX, 2, 39 ; XII, 38, 40 ; XVIII, 9, 32 ; XIX, 24. Apoc. XIII, 13).

4) Dans quelques manuscrits il y a φανερωθῆ.

5) Dans la plupart des copies il n'y a pas le mot qui termine ce verset.

L'entretien avec Nicodème, c'est l'exposé complet de toutes les bases de la doctrine de Jésus sur le royaume de Dieu sur la terre. C'est l'explication de ce qu'est l'homme, de ce qu'est Dieu, de ce qu'est le royaume de Dieu. Cet entretien est d'une part, le développement des pensées principales exprimées dans la tentation au désert ; d'autre part, l'exposition, au nom de Jésus, de ces mêmes bases de la doctrine exprimées au nom de l'évangéliste Jean, dans l'Introduction.

Dans les chapitres postérieurs de l'évangile de Jean, excepté l'entretien d'adieu, où est exprimé ce qui ne l'est pas ici, les mêmes choses sont répétées mais considérées d'un autre point de vue. Mais les pensées principales sont toutes exprimées ici. Le chapitre V, sur la guérison le jour du sabbat ; le chapitre VI, sur le pain du ciel ; les entretiens dans le temple et les paroles à propos de la guérison de l'aveugle-né, expliquent, éclairent et confirment plusieurs choses. Mais les différents cas exposés sont détachés, ils répètent ce qui était dit auparavant, sont incomplets et parfois paraissent vagues, si l'on n'a pas en vue l'entretien avec Nicodème qui explique la pensée exprimée dans la tentation et répète celle de l'Introduction. Pour bien comprendre les entretiens suivants il est donc nécessaire de comprendre clairement ces pensées.

CE QUI EST DIT DANS L'ENTRETIEN AVEC NICODÈME

1. Dans les versets 1-5 il est dit : Outre cette cause de la vie que l'homme voit dans la conception de l'enfant dans le sein de sa mère, dans le père, la cause charnelle, il y a encore une autre cause de la vie de l'homme, non charnelle, spirituelle.

Ce commencement non charnel de la vie, Jésus l'appelle *Père, Esprit*. Cette pensée, Jésus l'exprima étant encore enfant, dans le temple, quand il appela Dieu, son Père. C'est par la même pensée que commencent les tentations : « *Si tu es le fils de Dieu* », et la même pensée est exprimée dans la réponse : *Ce nest pas de pain que l'homme vivra, mais de l'Esprit qui descend de la bouche de Dieu*. La même pensée

est exprimée dans l'introduction : *Au commencement était l'entendement*, etc. (Jean I, 1). *Tout est né par lui* etc (Jean I, 3).

2. Les versets 7, 8, 9 expriment cette idée que ce commencement non charnel de la vie — *raisonnable et libre* — chaque homme le sent en soi et le comprend, bien qu'il n'en connaisse pas la source.

Dans l'Introduction la même pensée est exprimée dans les versets 4 et 5.

3. Dans les versets 11, 12, 13, il est dit que nous ne pouvons pas comprendre ce qui est au ciel, ce commencement non charnel, infini, comme le commencement en soi-même, mais que nous connaissons ce commencement infini parce qu'en nous, en l'homme, se trouve cet esprit qui est venu de l'infini, qui est l'infini lui-même. Et cet esprit en l'homme est ce que nous devons considérer comme le commencement de tout le commencement.

La même pensée est exprimée dans l'introduction et dans les versets de Jean, I, 18, 19.

4. Dans le verset 14 il est dit que c'est cet esprit en l'homme qui est venu de l'infini et qui se rapporte envers lui comme le fils envers le père. Que c'est ce commencement infini en l'homme qu'il faut adorer ; c'est-à-dire qu'il faut remplacer le Dieu inventé par ce véritable et unique Dieu.

Nous retrouvons la même chose dans les paroles de Jean-Baptiste sur le royaume de Dieu : *quand l'esprit purifiera les hommes*. De même quand il est dit à Nathaniel : *que le ciel est ouvert à l'homme et que l'homme est en communion avec Dieu*. De même il est dit à la Samaritaine : *Dieu est esprit et il le faut servir en esprit et par les actes*.

5. Dans le verset 15, il est dit que la foi en ce Dieu unique et véritable délivre les hommes de leur perte et leur donne la vie en dehors du temps.

La même pensée est exprimée dans les versets 10, 11, 12, et dans XX, 31.

Dans le verset 15 de l'entretien avec Nicodème, il est dit que la foi dans le fils de l'homme donne la vie qui ne se détruit pas. Dans l'Introduction il est dit que la foi les fera fils de Dieu. Croire au fils ou avoir la vie en dehors du temps, c'est la même chose. La même pensée est exprimée dans la tentation, où il est dit que Jésus, après la tentation, comprit la puissance de l'Esprit.

6. Dans les versets 16 et 17, il est dit que si nous avons le bien suprême pour nous, — la vie, — ce qui nous a donné ce bien devait

désirer notre bonheur, c'est-à-dire nous aimer. De sorte que, bien que nous ne puissions connaître le commencement infini, nous savons de lui qu'il est le bonheur, (qu'il nous aime), que son rapport envers nous est l'amour et que notre vie est le bonheur.

Si Dieu, nous aimant, nous a donné la vie comme bonheur, alors il ne nous punit pas, ne nous fait pas périr, mais nous donne la vraie vie, en dehors du temps, sans aucun mal, comme il est dit dans l'épître de Jean : « Dieu est la lumière, et il n'y a pas en lui les moindres ténèbres ». Et c'est cette vie que nous avons, en supposant notre vie dans cet esprit — lumière, Dieu, qui est la source de notre vie.

L'idée que l'amour est la source de notre vie est exprimée en détail dans la parabole du vigneron et dans l'entretien d'adieu.

7. Dans le verset 18, il est dit que la vie nous est donnée en dehors du temps, en notre esprit ; qu'en nous écartant de la source de la vie nous nous détruisons temporairement, tandis que, si nous ne nous en écartons pas, nous avons la vie en dehors du temps.

La même pensée est exprimée dans l'Introduction, versets 4 et 5, et dans la tentation quand, après que Jésus a résolu de travailler pour Dieu seul, la force de Dieu lui vient en aide.

8. Dans les versets 19, 20, 21, il est dit que ce qui se présente à nous comme la punition, la mort, la destruction, n'est pas la conséquence d'une volonté quelconque, en dehors de nous, de Dieu, comme nous nous le figurons, mais la conséquence de notre propre volonté.

Pour comprendre clairement cette pensée, il ne faut pas perdre de vue que Jésus n'a jamais rien dit de la vie future. Au contraire, la niant absolument, il disait : *que les morts ensevelissent leurs morts ; Dieu est le Dieu des vivants et non des morts*. Il a dit seulement que la vie a une source temporaire, la chair, et une source en dehors du temps, l'esprit, le fils de Dieu.

En croyant à la source de la vie temporaire, l'homme se détruit, meurt ; en ne se fiant qu'à la source de la vie, l'esprit, en ne croyant qu'en lui, — le fils de Dieu, l'homme a la vie en dehors du temps, qui ne se détruit pas.

La manifestation dans le monde de la vie de l'entendement est semblable à la manifestation de la lumière dans les ténèbres ; et le rapport des hommes envers la vie est le même que le rapport des hommes envers la lumière. De même qu'il est au pouvoir de chaque homme de marcher dans la lumière ou de s'en éloigner, de même il est du pouvoir de chaque homme d'aller à l'entendement et à la vie ou de s'en éloigner. La perte, la destruction des hommes, ce n'est que

l'éloignement volontaire de l'entendement et de la vie, de même que l'obscurité n'est que la conséquence de l'éloignement volontaire des hommes de la lumière.

La punition consiste en ceci : que les hommes qui font le mal s'éloignent eux-mêmes de l'entendement de la vie. Et de même que les hommes qui font le mal n'aiment pas la lumière et ne la recherchent point, pour qu'on ne voie point que leurs actes sont mauvais, de même les hommes qui font le mal n'aiment pas l'entendement et ne vont pas vers lui pour qu'on ne voie pas que leurs actes sont mauvais.

Être dans la lumière, cela signifie vivre dans l'esprit en dehors du temps. Être dans les ténèbres, cela signifie vivre en dehors de l'entendement, périr.

La même chose est dite dans l'Introduction, versets 4, 5, 9, 10, Jean I, ainsi que dans la tentation, quand Jésus dit qu'il ne travaille que pour Dieu, et que par cela même il triomphe du démon.

9. Toutes ces pensées expriment ce que Jésus entend par « le royaume de Dieu », que Jean et lui-même prêchent.

L'entretien commence par cette affirmation de Jésus : que chaque homme, du fait seul de la conception de Dieu, se trouve déjà dans le royaume de Dieu ; et tout l'entretien expose ce qu'il faut entendre par le royaume de Dieu et comment y entrer.

Élever le fils de Dieu en l'homme, se fier à lui, vivre dans la vérité, — cela signifie être dans le royaume de Dieu. Faire le contraire signifie se détruire ou ne pas être dans le royaume de Dieu.

L'entretien avec Nicodème se termine par les paroles suivantes : Dieu a envoyé son fils, tel que lui-même — la vie de l'entendement, et par cela il a fait que chaque homme peut éviter sa propre perte et vivre en dehors du temps, être le fils du royaume de Dieu.

Le but de Dieu n'est pas la mort des hommes, mais la vie. Ce n'est pas pour la mort mais pour la vie que la vie a été donnée à l'homme — la lumière de l'entendement.

Quiconque croit en l'esprit du fils vit dans la lumière de l'entendement ; celui-là ne meurt pas mais reste dans le royaume de Dieu. Mais celui qui ne croit pas en la lumière de l'esprit du fils, celui-là ne vit pas, il meurt.

La lumière de la vie est donnée aux hommes, mais ils font le mal et par là se privent de la vie. C'est la mort. Quiconque fait le mal sort de la lumière de l'entendement et se détruit, et celui qui vit d'après la vérité reste dans la lumière de l'entendement, il vit dans le royaume

de Dieu.

Le parabole du semeur éclaire l'idée de ce verset. Le semeur c'est Dieu ; la semence c'est l'entendement. Les hommes gardent l'entendement, comme la route pierreuse et la bonne terre retiennent la semence. Tout le monde comprend ainsi cette parabole, et moi de même. Mais mon interprétation diffère de celle de l'Église en ce que moi, j'entends par le mot Dieu, ce que Jésus a défini par ce mot dans *la tentation*, dans *l'entretien avec Nicodème*, et *l'entretien avec la Samaritaine*, et non ce Dieu créateur, juif, que Jésus niait et que l'Église désigne par le mot « Dieu ».

Si Dieu est le créateur tout-puissant, bon et omniscient comme l'Église le comprend, alors une question se pose : comment, étant bon, a-t-il créé l'homme susceptible d'être mauvais et périssable ; pourquoi la mort ?

Dieu tout-puissant, omniscient, pouvait ne pas créer le mal, ou le faire cesser ; au lieu de cela, il a admis sa perpétuation et sa multiplication. Pourquoi fait-il périr les hommes qu'il pouvait délivrer du péché et de la mort ? Pourquoi a-t-il créé Satan et l'a-t-il laissé déchoir ? Admettant Dieu créateur de tout, pour expliquer cette contradiction, il devint nécessaire d'inventer le diable, la chute d'Adam, la rédemption, la grâce…

L'ignorance de la doctrine de Jésus, niant le Dieu créateur juif, et remplaçant ce Dieu par *Dieu esprit unique, père du fils de l'homme — l'entendement*, conduisait fatalement à l'invention des dogmes stupides et immoraux sur la création, par Dieu, d'esprits méchants, sur la rédemption, sur les souffrances éternelles. Il suffit de comprendre ce qui est dit dans le chapitre précédent et dans tout l'évangile, sur le fils de l'homme, pareil au Père, que Jésus reconnaît, pour que cette contradiction disparaisse. Les paraboles du semeur et autres semblent pressentir la question sur ce que l'homme appelle le mal, et répondent à cette question.

Jésus a déclaré que personne n'a vu et ne connaît Dieu créateur, législateur et juge, mais qu'en l'homme existe l'esprit qui est descendu du commencement infini — le fils de l'esprit, la lumière de l'entendement, et que la vie est en lui.

Dans l'entretien avec Nicodème, il est dit que la source de la vie, Dieu, a donné la vie au monde, en l'aimant. Il n'est dit nulle part que Dieu aime chaque homme, mais il est dit expressément que Dieu aima le monde, c'est-à-dire les hommes, en général, et voulut leur donner la vie ; et c'est pourquoi il donna au monde le fils, et par cela donna au monde, c'est-à-dire aux hommes, en général, la vie et la possibilité de

rentrer dans le royaume de Dieu. Et c'est à ce verset que sont liées les paraboles du semeur.

LES PARABOLES DU SEMEUR ET AUTRES QUI EXPLIQUENT LE ROYAUME DE DIEU

La première parabole du semeur est la représentation extrême de ce qu'est ce Dieu qui a donné la vie au monde, et pourquoi et comment il donna cette vie. Cette représentation extrême de Dieu, commencement de tout, ne peut être exprimée que par la similitude.

La similitude est la suivante : le semeur qui aime le froment, qui le cultive, représente Dieu qui aime le monde et en prend soin. Le semeur ne se soucie pas de chaque grain en particulier ; de même Dieu ne se soucie pas de chaque homme en particulier. Le semeur se soucie de la récolte, sachant que malgré la perte de plusieurs grains la récolte viendra quand même ; et il sème partout ; de même Dieu sème partout, sachant que malgré la perte de plusieurs semences il sera la récolte.

Et Dieu ne s'occupe pas davantage des actes de ce monde, comme cela est exprimé dans la parabole (Marc, IV, 26-29).

Si l'on entend Dieu comme Jésus le définit, l'accusation dressée contre Dieu d'avoir créé le mal et la mort, et par suite d'aimer le mal et la mort, tombe d'elle-même. Cette accusation devient une question personnelle appliquée inexactement à un cas général.

L'homme accusant Dieu d'avoir permis la mort, cela est aussi absurde que le seraient les plaintes d'un des millions de grains de bouleaux, voyant que les autres germent, tandis que lui, tombé dans la rivière, périt.

Celui qui créa des millions de grains ne les fit point pour qu'ils périssent, mais au contraire, il en a fait des millions pour qu'ils ne périssent point. C'est pourquoi son but, c'est la vie et non la mort.

Du point de vue général, du point de vue de Dieu, du commencement de tout, c'est raisonnable.

Mais si l'on demande pourquoi l'on porte en soi la mort, la réponse à cette question est intérieure : Cette réponse est donnée dans la parabole et dans tous les passages doctrinaux de l'évangile : parce que vous le voulez. Chaque grain a la possibilité de croître et de porter des

fruits, et chaque homme a la possibilité de devenir fils de Dieu et de ne pas connaître la mort.

Jésus fait attention à l'inexactitude de la comparaison dans l'explication de la parabole quand il dit (Luc) : *Regardez comme vous comprenez*. De sorte que la parabole répond à la question des deux côtés : du côté extérieur et du côté intérieur, et établit une démarcation nette entre l'intelligence extérieure du royaume de Dieu, buts et intentions de Dieu, et l'intelligence intérieure du royaume de Dieu, la possibilité pour chacun d'y entrer.

Ἐν δὲ τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ, ἐξελθών ὁ Ἰησοῦς ἀπό τῆς οἰκίας ἐκάθητο παρὰ τὴν θαλασσαν·

Καὶ συνήχησαν πρὸς αὐτὸν ὄχλοι πολλοί, ὥστε αὐτόν εἰς τὸ πλοῖον ἐμβάντα καθῆσθαι καὶ πᾶς ὁ ὄχλος ἐπὶ τὸν αἰγιαλόν εἱστήκει.

Καὶ ἐλάλησεν αὐτοῖς πολλά ἐν παραβολαῖς, λέγων. Ἰδού, ἐζῆλθεν ὁ σπείρων τοῦ σπείρειν.

Καὶ ἐγένετο ἐν τῷ σπείρειν, ὅ μέν ἔπεσε παρὰ τὴν ὁδόν, καὶ ἦλθε τὰ πετεινά τοῦ οὐρανοῦ καὶ κατέφαγεν αὐτό·

Ἄλλο δέ ἔπεσεν ἐπί τὸ πετρῶδες, ὅπου οὐκ εἶχε γὴν πολλήν· καὶ εὐθέως ἐξανέτειλε, διά τὸ μὴ ἔχειν βάθος γῆς.

Ἡλιου δέ ἀνατείλαντος ἐκαυματίσθη, καὶ διά τὸ μὴ ἔχειν ῥίζαν ἐξηράνθη.

Καὶ ἄλλο ἔπεσεν εἰς τάς ἀκάνθας· καὶ ἀνιβησαν αἱ ἄκανθαι, καὶ συνέπνιξαν αὐτό, καί καρπόν οὐκ ἔδωκε.

Καὶ ἄλλο ἔπεσεν εἰς τὴσς γῆς τὴς καλήν· καί ἐδιδου καρπὸν ἀναβαίνοντα καὶ αὐξάνοντα, καὶ ἔφερεν ἐν τορὰκοντα, καὶ ἕν ἐξήκοντα, καὶ ἕν ἑκατόν.

Καὶ ἔλεγεν αὐτοῖς, Ὁ ἔχων ὦτα ἀκούειν ἀκουέτω.

Matthieu, XIII, 1. Ce même jour Jésus étant sorti de la maison s'assit au bord de la mer.

Jésus sortit de la maison et s'assit au bord de la mer.

2 Et une grande foule

Et une telle foule

de peuple s'assembla vers lui ; en sorte qu'il monta dans une barque. Il s'y assit et toute la multitude se tenait sur le rivage.

s'assembla vers lui que du bord il monta dans une barque. Et le peuple resta sur le rivage.

3. Et il leur dit plusieurs choses par des similitudes, et il leur parla ainsi : Un semeur sortit pour semer.

Et il leur dit : Une fois, un propriétaire se mit à semer.

Marc, IV, 4. Et il arriva qu'en semant, une partie de la semence tomba le long du chemin ; et les oiseaux vinrent, et la mangèrent toute.

Des grains tombèrent sur la route et les oiseaux les picorèrent.

5. Une autre partie tomba sur des endroits pierreux, où elle avait peu de terre ; et elle leva d'abord, parce qu'elle n'entrait pas profondément dans la terre ;

D'autres tombèrent parmi les pierres [1]), ils levèrent rapidement et sortirent.

6. Mais quand le soleil fut levé, elle fut brûlée ; et parce qu'elle n'avait pas de racine, elle sécha.

Mais quand le soleil les chauffa ils se fanèrent aussitôt parce qu'ils n'avaient point de terre pour enfoncer leurs racines, et c'est pourquoi ils desséchèrent.

7. Une autre partie tomba parmi les épines, et les épines crûrent, et l'étouffèrent, et elle ne rapporta point de fruit.

D'autres tombèrent parmi les mauvaises herbes, poussèrent ; mais les mauvaises herbes les étouffèrent, (et ils ne donnèrent pas de grains).

8. Et une autre partie tomba dans une bonne terre, et rendit du fruit, qui monta et crût ; en sorte qu'un grain en rapporta trente, un autre soixante, et un autre cent.
9. Et il leur dit : Que celui qui a des oreilles pour ouïr entende.

Enfin les autres tombèrent sur une bonne terre, et les épis poussèrent et les uns donnèrent cent fois plus de grains, les autres cinquante, les autre trente.
Celui qui a du bon sens comprendra.

Remarques.

1) J'ai déplacé les mots sur le manque de terre, pour garder une forme plus littéraire.

Dans le monde infini, incompréhensible des hommes, l'entendement fut envoyé et vint.

L'entendement est répandu parmi tous les hommes, de même qu'un nombre incalculable de grains est répandu par le semeur sur tout son champ, ainsi que sur la route, les cailloux et les mauvaises herbes.

Le semeur sait que dans son champ il y a le chemin, les pierres, les mauvaises herbes, que beaucoup de grains se perdent, cependant il sait que le champ vaut la peine d'être ensemencé. Il sait que malgré la perte, beaucoup de grains croîtront et qu'il y aura une récolte. Ainsi est dispersée la vie de l'entendement parmi les hommes. Il y aura perte, mais aussi récolte. De ce nombre incalculable de grains une petite partie périra, mais l'autre rendra cent fois, cinquante fois, trente fois plus.

De même, la vie de l'entendement est dispersée sur tous les hommes : les uns perdent cette vie, les autres rendent en double.

Le semeur sème les grains, et ce ne sont que les grains qui lui sont nécessaires, et il ne ramassera que des grains. L'amour mystérieux sème la vie de l'entendement et il ne récoltera que la vie de l'entendement.

Les hommes qui ont la vie de l'entendement sont nécessaires au semeur ; ceux qui l'ont perdue ne lui sont pas nécessaires.

Tous étaient des grains. Les uns se sont perdus encore à l'état de grain ; les autres en poussant. Ainsi sont les hommes : les uns avant, les autres après ont perdu la vie de l'entendement. Seuls ceux qui gardent en eux l'entendement, pour ne pas cesser d'avoir la vie, d'être ce de quoi ils sont sortis, ceux-là seuls vivent ; les autres périssent.

Tel est le sens extérieur. Les uns, tels les grains tombés sur le mauvais terrain, semblent prédestinés à la perte ; les autres à la vie exubérante. Mais, ayant dit cela, Jésus ajoute aussitôt : « Celui qui a des oreilles entendra », paroles qu'il ajoute toujours quand on peut comprendre faussement ce qu'il dit, quand le sens de ses paroles est double.

Une autre parabole du semeur (Marc IV, 26 29) exprime la même pensée sur la manière de comprendre le but de Dieu et sa participation à la vie du monde.

Καὶ ἔλεγεν· Οὕτως ἐστίν ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ, ὡς ἐὰν ἄνθρωπος βάλῃ τὸν σπόρον ἐπὶ τῆς γῆς.

Καὶ καθεύδῃ, καὶ ἐγείρηται νύκτα καὶ ἡμέραν· καὶ ὁ σπόρος βλαστάνῃ, καὶ μηκυνηται ὡς οὐκ οἶδεν αὐτὸς.

Αὐτομάτη γὰρ ἡ γῆ καρποφορεῖ, πρῶτον χόρτον, εἶτα στάχυν, εἶτα πλήρη σῖτον ἐν τῷ ρτάχυϊ.

Ὅταν δέ παραδῷ ὁ καρπός, εὐθέως ἀποστέλλει τὸ δρέπανον, ὅτι παρέστηκεν ὁ θερισμός.

Marc, IV, 26. Et il dit : Il en est du royaume de Dieu comme si un homme avait jeté de la semence en terre ;	Et il dit : le royaume de Dieu est tel comme si un propriétaire jetait des grains en terre.
27. soit qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit ou le jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment.	Il dort la nuit, se lève le jour et le grain pousse et croît, et lui-même ne sait comment.
28. Car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et puis le	La terre elle-même fait croître le grain, ensuite l'épi, et ensuite, dans l'épi, le grain.

grain tout formé dans l'épi ;
29. Et quand le fruit est dans sa maturité, on y met aussitôt la faucille, parce que la moisson est prête.

Et si le grain se dessèche, il envoie aussitôt les faucheurs, car le temps de la moisson est venu.

L'entendement donne la vie aux hommes ; mais la source de l'entendement, Dieu, *ce Dieu que personne ne vit jamais et qui ne dirige pas les hommes*, comme ce paysan qui a semé le grain ne s'en occupe plus. Il ne sait qu'une chose qu'il accepte, c'est l'entendement. De même que le paysan prend au champ le même grain qu'il sème, de même l'entendement chez les hommes s'unit à la source de l'entendement.

La même pensée est ainsi exprimée dans *la parabole du levain*.

Ἄλλην παραβολήν ἐλάλησεν αὐτοῖς. Ὁμοία ἐστίν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν ζύμῃ, ἣν λαβοῦσα γυνὴ ἐνέκρυψεν εἰς αλεύρου σάτα τρία, ἕως εζυμώθη ὅλον.

Matthieu, XIII, 33. Il leur dit une autre similitude : le Royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et qu'elle met parmi trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.

Le royaume du ciel est comme le levain. La femme le prend et le met dans la farine jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.

La femme a mis le levain et a laissé la pâte jusqu'à ce qu'elle soit toute levée. La femme n'a besoin de rien faire. Ce qu'elle a fait suffit pour atteindre le résultat dont elle a besoin.

La terre produit elle-même ; le levain fermente lui-même ; de même

la vie de l'entendement, vit elle-même et ne cesse pas.

À nouveau, la parabole *du semeur et de la mauvaise herbe* exprime la même pensée (Matthieu XIII, 24-30), mais avec une signification nouvelle et profonde qui donne une réponse directe à cette question des hommes : Qu'est-ce qui est le mal, comment l'homme doit-il le comprendre et se comporter envers lui ?

Ἄλλην παραβολὴν παρέθηκεν αὐτοις, λέγων· Ὡμοιώθη ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν ἀνθρώπῳ σπείροντι καλόν σπέρμα ἐν τῷ ἀγρῷ αὐτοῦ.

Ἐν δὲ τῷ καθεύδειν τοὺς ἀνθρώπους, ἦλθεν αὐτοῦ ὁ ἐχθρός, καὶ ἔσπειρε ζιζάνια ἀνὰ μέσον τοῦ σίτου καὶ ἀπῆλθεν.

Ὅτε δὲ ἐβλάστησεν ὁ χόρτος, καὶ καρπόν ἐποίησε, τότε ἐφάνη καὶ τὰ ζιζάνια.

Προσελθόντες δὲ οἱ δοῦλοι τοῦ οἰκοδεσπότου εἶπον αὐτῷ· Κύριε, οὐχί καλόν σπέρμα ἔσπειρας ἐν τῷ σῷ ἀγρῷ ; πόθεν οὖν ἔχει τὰ ζιζάνια ;

Ὁ δὲ ἔφη αὐτοῖς· Ἐχθὸς ἄνθρωπος τοῦτο ἐποίησεν. Οἱ δὲ δοῦλοι εἶπον αὐτῷ·

Θέλεις οὐν ἀπελθόντες συλλέζωμες αὐτά ;

Ὁ δὲ ἔφη· Οὔ, μήποτε συλλέγοντες τὰ ζιζάνια, ἐκριζώσητε ἅμα αὐτοῖς τὸν σῖτον.

Ἄφετε συναυξάνεσθαι ἀμφότερα μέχρι τοῦ Θερίσμοῦ· καὶ ἐν τῷ καιρῷ τοῦ Θερισμοῦ ἐρῶ τοῖς Θερισταῖς· Συλλέξατε πρῶτον τὰ ζιζάνια, καὶ δήσατε αὐτὰ εἰς δέσμας, πρὸς τὸ κατακαῦσαι αὐτά τὸν δὲ σῖτον συναγάγετε εἰς τὴν ἀποθήκην μου.

Matthieu, XIII, 24. Jésus leur proposa une autre similitude, en disant : le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bonnes semences dans son champ.

Et Jésus dit : Voici à quoi l'on peut comparer le royaume de Dieu. Un propriétaire avait ensemencé son champ avec de bons grains.

25. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint qui sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla.

Pendant la nuit son ennemi vint et sema de l'ivraie [1]) parmi le froment, et s'en alla.

26. Et après que la semence eût poussé et qu'elle eût produit du fruit, l'ivraie parut aussi.

Et après que le froment eût poussé et commencé à se remplir de grains, l'ivraie parut.

27. Alors les serviteurs du père de famille lui vinrent dire : Seigneur, n'as-tu pas semé de bonne semence dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?

Les ouvriers vinrent chez leur patron et dirent : Est-ce toi qui as semé de mauvais grains dans ton champ ? Il y a beaucoup d'ivraie là-bas.

28. Et il leur dit : C'est un ennemi qui a fait cela. Et les serviteurs lui répondirent : Veux-tu donc que nous allions la cueillir ?

Le maître dit : Ce n'est pas moi, c'est un étranger qui a fait cela. Les ouvriers dirent : alors donne des ordres et nous arracherons l'ivraie.

29. Et il leur dit : Non, de peur qu'il n'arrive qu'en cueillant l'ivraie vous n'arrachiez le froment en même temps.

Et le maître dit : Il ne faut pas l'arracher ; autrement vous commenceriez à arracher l'ivraie et gâteriez le blé.

30. Laissez-les croître tous les deux ensemble jusqu'à la moisson ; et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et liez-la en faisceaux pour la brûler ; mais assemblez le froment dans mon grenier.

Laissez le blé croître avec l'ivraie jusqu'à la moisson et pendant la moisson j'ordonnerai aux moissonneurs de séparer l'ivraie et de la brûler, et le blé je le ramasserai et le mettrai dans la grange [2]).

Remarques.

1) ζιζάνιον, cette plante est semblable au froment, jusqu'au moment de la formation des grains.

2) Ce que dit le maître : qu'il brûlera ce qui n'est pas nécessaire, et que le nécessaire, le froment, il le rassemblera dans la grange, n'est que la répétition de Matthieu III, 12 ; « Il a son van dans ses mains et nettoiera parfaitement son aire, et amassera son froment dans le grenier ; mais il brûlera la bale au feu qui ne s'éteint point. »

Ici, il est dit expressément qui détruira les choses inutiles et ramassera les choses nécessaires : celui qui purifiera par l'esprit.

Plus loin, il sera dit que c'est *le fils de l'homme*.

Τότε ἀφεις τοὺς ὄχους, ἦλεν εἰς τὴν οἰκίαν ὁ Ἰῆσοῦς· καὶ προσῆλθον αὐτῷ οἱ μαθηταί αὐτοῦ, λέγοντες· Φράσον ἡμῖν τὴν παραβολήν τῶν ζιζανίων τοῦ ἀγροῦ.

Ὁ δὲ ἀποκριθεὶς εἶπεν αὐτοῖς· Ὁ σπείρων τὸ καλὸν σπέρμα ἐστίν ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου.

Ὁ δὲ ἀγρός ἐστιν ὁ κόσμος· τὸ δὲ καλὸν σπέρμα, οὗτοί εἰσιν οἱ υἱοί τῆς βασιλείας· τὰ δὲ ζιζάνια εἰσιν οἱ υἱοί τοῦ μονηροῦ.

Ὁ δὲ ἐχθρός ὁ σπείρας αὐτά ἐστιν ὁ διάβολος· ὁ δέ Θερισμός συντέλεια τοῦ αἰωνός ἐστιν· οὐ δὲ Θερισταὶ ἄγγελοί εἰσιν.

Ὥσπερ οὖν συλλέγεται τὰ ζιζάνια, καὶ πυρὶ κατακαίεται· οὕτως ἔσται ἐν τῇ συντελεία τοῦ αἰῶνος τούτου.

Ἀποστελεῖ ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου τοὺς ἀγγέλους αὐτοῦ, καὶ συλλέξουσιν ἐκ τῆς βασιλείας αὐτοῦ πάντα τὰ σκάνδαλα, καὶ τοὺς ποιῦντας τὴν ἀνομίαν.

Καὶ βαλοῦσιν αὐτούς εἰς τὴν κάμινον τοῦ πυρός· ἐκεῖ ἔσται ὁ κλαυθμός καὶ ὁ βρυγμός τῶν ὀδόντων.

Τότε οἱ δίκαιοι ἐκλάμψουσιν ὡς ὁ ἥλιος, ἐν τῇ βασιέᾳ τοῦ πατρός αὐτῶν· Ὁ ἐχων ὦτα ἀκούειν ἀκουέτω.

Matth. XIII, 36-42 ; Marc IV, 10, 14-20 ; Luc VIII, 9, 11-15.

Matthieu, XIII, 36. Alors Jésus, ayant renvoyé le peuple, s'en

Et les disciples se mirent à interroger Jésus : Explique-nous

alla à la maison, et ses disciples, étant venus vers lui, lui dirent : Explique-nous la similitude de l'ivraie du champ.

cette similitude de l'ivraie du champ.

37. Il leur répondit, et leur dit : Celui qui sème la bonne semence, c'est le fils de l'homme ;

Et Jésus leur dit : le maître sème du bon grain, c'est le fils de l'homme.

38. Le champ, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les enfants du royaume ; l'ivraie, ce sont les enfants du malin ;

Le champ, c'est le monde des hommes ; les bons grains sont les fils du royaume de Dieu ; l'ivraie ce sont les méchants.

39. L'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; et les moissonneurs sont les anges.

L'étranger, c'est la tentation ; la moisson c'est la fin de la vie terrestre ; les moissonneurs, c'est le pouvoir de Dieu.

40. Comme donc, on amasse l'ivraie, et qu'on la brûle dans le feu, il en sera de même à la fin du monde.

De même qu'on ramasse l'ivraie et la brûle, de même ce sera à la fin de la vie terrestre.

41. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ôteront de son royaume tous les scandales et ceux qui font l'iniquité ;

Le fils de l'homme enverra ses ouvriers, et l'on écartera, parmi les hommes de son royaume, toutes les tromperies et tous ceux qui font le mal.

42. et ils les jetteront dans la fournaise ardente ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Et on les jettera dans la fournaise et alors [2]), il y aura des gémissements et des grincements de dents.

43. Alors les justes luiront comme le soleil

Alors les justes brilleront comme le

dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende.

soleil dans le royaume de leur Père. Celui qui a du bon sens comprendra.

Remarques.

1) Ici l'on doit employer le présent. Il n'est pas dit qu'on écartera tous ceux qui *ont fait* le mal, comme il le faudrait si l'on entendait par là le jugement dernier, comme l'interprète l'Église ; mais il est dit : *Ceux qui font*. C'est-à-dire que ceux qui font le mal s'excluent d'eux-mêmes, comme il est dit dans l'entretien de Nicodème.

2) ἐκεῖ, outre « là-bas », signifie aussi « alors » ; et, dans le cas présent, il a cette signification, comme chez Luc (XIII, 28) où ἐκεὶ signifie « alors » dans la même expression. Le sens est donc qu'alors les hommes pourraient, mais trop tard, pleurer et grincer des dents de dépit, parce qu'ils n'ont pas vécu dans l'entendement.

L'esprit de Dieu en l'homme — le fils de l'homme, tout ce que nous savons de Dieu donne la vie de l'entendement aux hommes ; de même que le paysan sème le bon grain dans son champ et il pousse.

Dans la vie de l'entendement surgit quelque chose de semblable à la vie et qui se termine par la mort.

Qu'est-ce donc que ce semblant de vie ? D'où vient-il ? Cette question ne se rapporte pas à Dieu esprit, mais aux hommes. Dieu-esprit, la source de la vie, sème la vie et conserve la vie. Seuls les ouvriers insensés peuvent conseiller de piétiner la vie pour arracher ce qui n'est pas la vie. La vie seule est nécessaire, et elle restera seule, et il n'y a rien de plus pour Dieu-esprit. La vie temporaire se termine ; tout temporaire disparaît, périt ; seule la vie de l'entendement, ce qui est de l'esprit, ce qui est de Dieu, ne se termine pas, ne périt pas.

Cette parabole renferme deux pensées principales ; deux réponses aux questions posées :

1° Qu'est-ce qui, pour Dieu, est mal ?

2° Qu'est-ce qui, pour l'homme, est mal ?

La réponse à la première question est celle-ci : que pour Dieu — le fils de l'homme, le mal n'existe pas. Il est le Dieu de la vie et du bonheur, et ne connaît pas le mal. Puisqu'il est le Dieu de la vie et du

bonheur, pour lui le mal n'existe pas, il ne peut donc désirer le détruire. Le désir de la destruction du mal, c'est le mal, et il ne peut exister que chez les hommes et non en lui.

La conclusion de la deuxième pensée, qui n'est exprimée ici que d'un seul côté, sera développée plus loin, dans la doctrine de la non-résistance au mal.

Le fils de l'homme donne la vie, et il ne connaît que la vie de l'entendement. C'est pourquoi, chaque homme, s'il transporte sa vie dans le fils, dans l'esprit, ne peut connaître le mal, et, par conséquent, ne peut résister au mal.

La seconde pensée est la réponse à la question : Qu'est-ce donc, ce que nous, les hommes, nous appelons le mal ? Ce que nous appelons le mal, c'est le libre éloignement du monde, déchéance à propos de laquelle il est dit dans l'entretien avec Nicodème : Il y a que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes se sont éloignés d'elle.

Cette pensée, que pour Dieu le mal n'existe pas, et que pour les hommes le mal est leur séparation de l'entendement, est exprimée dans la *parabole du filet*.

Πάλιν ὁμοία ἐστὶν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν σαγήνῃ βληθείσῃ εἰς τὴν θάλασσαν, καὶ ἐκ παντὸς γένους συναγαγούσῃ.

Ἥν, ὅτε ἐπληρώθη, ἀναβιβάσαντες ἐπὶ τὸν αἰγιαλόν, καὶ καθίσαντες, συνέλεξαν τὰ καλὰ εἰς ἀγγεῖα, τὰ δὲ σαπρά ἔξω ἔβαλον.

Matthieu, XIII, 47. Le royaume des cieux est encore semblable à un filet qui, étant jeté dans la mer, ramasse toutes sortes de choses.
48. Quand il est rempli, les pêcheurs le tirent sur le rivage ; et s'étant assis, ils mettent ce qu'il y a de bon à part dans leurs vaisseaux, et ils jettent ce qui ne vaut rien.

Le royaume de Dieu est encore semblable à un filet. On le jette dans l'eau et il prend des poissons de toutes sortes.
Le filet rempli, on le tire sur le rivage ; on s'assied, on ramasse le bon poisson dans des seaux et l'on rejette le reste.

Dieu fait ce que font les pêcheurs. Il rejette les mauvais poissons, et ne garde que ce qui est nécessaire. On choisit le poisson qui est nécessaire aux pêcheurs, et l'on jette le reste à la mer parce qu'il n'est pas nécessaire. Il n'est pas question de savoir si ce sera pis ou mieux. Le poisson qui est dans la mer n'existe pas pour le pêcheur ; de même pour Dieu n'existent pas les hommes qui ne sont pas ses fils, dont la vie n'est pas dans la lumière de l'entendement. Pour Dieu le mal n'existe pas, mais pour l'homme il existe. Le mal, pour lui, c'est la vie en dehors de l'entendement. C'est pourquoi il faut distinguer nos conceptions sur le mal, en général, le mal objectif, comme disent les philosophes, le mal extérieur, et nos conceptions sur le mal pour chaque homme, le mal subjectif, le mal intérieur. Le mal objectif n'existe pas. Le mal subjectif c'est l'éloignement envers la compréhension, c'est la mort. Cette séparation des deux sortes de mal est exposée dans l'interprétation de la parabole du semeur et des grains qui sont tombés sur différents terrains.

Καὶ προσελθόντες οἱ μαθηταὶ εἶπον αὐτῷ· Διατί ἐν παραβολαῖς λαλεῖς αὐτοῖς ;

Τίς εἴη ἡ παραβολή αὕτη ;

Ἠρώτησαν αὐτόν τὴν παραβολήν.

Matthieu, XIII, 10. Alors les disciples s'étant approchés lui dirent :	Et les disciples, s'étant approchés de lui, lui dirent :
Luc VIII, 9. Que signifiait cette parabole ?	
Marc, IV, 10. Ils l'interrogèrent touchant le sens de cette parabole.	Pourquoi nous racontes-tu des paraboles [1]) ?

Remarques.

1) Selon Marc et Luc, les disciples demandent : Que signifie cette similitude ? Et selon Matthieu, ils demandent : Pourquoi nous parles-tu avec des similitudes ? Je pense que ces deux questions signifient la

même chose : Pourquoi nous racontes-tu des similitudes et que signifient-elles ? Et les paroles de Jésus répondent aux deux questions. Il explique ce que signifie la parabole, et de sa signification il découle qu'à ceux qui ignorent le royaume de Dieu on ne peut parler autrement que par des exemples, comme dans les paraboles : ils ne voient que le sens extérieur, et ne voient pas le sens intérieur. Chez Matthieu il est dit : διατί ἐν παραβολαῖς λαλεῖς αὐτοῖς. Le mot αὐτοῖς manque dans plusieurs manuscrits, parce qu'il n'a pas de substantif correspondant. Évidemment il est ajouté parce que la question διατί se rapporte également à la façon de parler par paraboles et aux paraboles elles-mêmes. Le mot grec Διατί signifie comme l'allemand « warum », *pourquoi*.

Les disciples demandent : Pourquoi nous racontes-tu ces paraboles ? Ainsi disent Marc et Luc, c'est pourquoi le mot αὐτοῖς est inutile, et c'est pourquoi les versets de Matthieu 11-19, ne sont pas des maximes de hasard mais l'explication de la parabole. Unissant le sens de la réponse et de la question dans les trois évangiles, je traduis : *Pourquoi nous racontes-tu des paraboles* ? question qui se rapporte et au sens de la parabole et à la raison pour laquelle il parle au peuple par paraboles.

Ὁ δὲ ἀποκριθείς, εἶπεν αὐτοῖς· Ὅτι ὑμῖν δέδοται γνῶναι τὰ μυστήρια τῆς βασιλείας τῶν οὐρανῶν, ἐκείνοις δὲ οὐ δέδοται.

Ἐκείνοις δὲ τοῖς ἔξω, ἐν παραβολαῖς τὰ πάντα γίνεται.

Διά τοῦτο ἐν παραβολαῖς αὐτοῖς λαλῶ.

Matthieu, XIII, 11. Il leur répondit et leur dit : Parce qu'il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais cela ne leur est point donné.	Il leur répondit : Parce qu'il vous est donné de connaître le sens intérieur du royaume de Dieu.
Marc, IV, 11. Mais pour ceux qui sont du dehors, tout se traite par des paraboles.	Et à ceux qui sont dehors, cela leur paraît en paraboles.

Matthieu, XIII, 13. C'est à cause de cela que je leur parle en similitudes.

C'est pourquoi je leur interprète [1]) tout en paraboles.

Remarques.

1) λαλεῖν, *parler, communiquer*. Ici il serait plus juste d'employer *se communiquer* puisque ce passage correspond à ceux de Marc et de Luc, où il est dit : *Et pour eux tout paraît en paraboles*. L'idée n'est pas : « C'est pourquoi je leur parle en paraboles », mais : *C'est pourquoi ils ne peuvent comprendre autrement que par des paraboles* ; et plus loin on trouve l'explication.

Διὰ τοῦτο indique que ce qui est dit est la réponse à la question διατί. Après le mot λαλῶ, il faut un point-virgule. Alors le sens n'a plus cet aspect douteux : Jésus leur parle en paraboles parce qu'ils ne comprennent pas, ce qu'on pourrait interpréter : exprès pour qu'ils ne comprennent pas. Au contraire, le sens devient très net, lorsqu'on l'interprète ainsi : que ne connaissant pas le sens intérieur du royaume de Dieu, ils ne peuvent comprendre autrement que d'une façon extérieure, c'est-à-dire par les paraboles. C'est pourquoi je prends la première moitié du verset de Matthieu, XIII, 11, et la dernière de Marc, IV, 21.

Il vous est donné de connaître le sens intérieur du royaume de Dieu. Vous êtes la bonne terre qui produit cent, cinquante, trente fois plus.

Et aux autres, cela n'est pas donné. Les autres sont la route, les pierres, les mauvaises herbes. La signification de la parabole est celle-ci : Qu'aux uns le sens est révélé, tandis qu'il ne l'est pas aux autres. Il dit : La raison pour laquelle je leur parle par paraboles est celle-ci, que, ne comprenant pas le sens intérieur, ils ne peuvent comprendre autrement. Chez Luc il est dit : Il vous est donné de connaître le sens intérieur du royaume de Dieu, et aux autres c'est par les exemples.

Ὁ ἔχων ὦτα ἀκούειν, ἀκουέτω.

Καὶ ἀναπληροῦται ἐπ' αὐτοῖς ἡ προφητεία Ἡσαΐου, ἡ λέγουσα.

Ἀκοῇ ἀκούσετε, καὶ οὐ μὴ συνῆτε· καὶ βλέποντες βλέψετε, καὶ

οὐ μὴ ἴδητε.

Ἐπαχύνθη γὰρ ἡ καρδία τοῦ λαοῦ τούτου, καὶ τοῖς ὠσὶ βαρέως ἤκουσαν, καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτῶν ἐκάμμυσαν· μήποτε ἴδωσι τοῖς ὀφθαλμοῖς καὶ τοῖς ὠσίν ἀκουσωσι, καὶ τῇ καρδίᾳ συνῶσι, καὶ ἐπιστρέψωσι, καὶ ἰάσωμαι αὐτούς.

Ὑμῶν δὲ μακάριοι οἱ ὀφθαλμοὶ, ὅτι βλέπουσι· καὶ τὰ ὦτα ὑμῶν ὅτι ἀκούει.

Ἀμὴν γὰρ λέγω ὑμῖν, ὅτι πολλοὶ προφῆται καὶ δίκαιοι ἐπεθύμησαν ἰδεῖν ἃ βλέπετε, καὶ οὐκ εἶδον· καὶ ἀκουσαι ἃ ἀκούετε, καὶ οὐκ ἤκουσαν.

Ὑμεῖς οὖν ἀκούσατε τὴν παραβολὴν τοῦ σπείροντος.

Ὁ σπόρος ἐστίν ὁ λόγος τοῦ Θεοῦ.

Παντὸς ἀκούοντος τόν λόγον τῆς βασιλεῖας, καὶ μὴ συνιέντος ἔρχεται ὁ πονηρὸς καὶ ἁρπάζει τὸ ἐσπαρμένον ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ· οὗτος ἐστιν ὁ παρὰ τὴς ὁδόν σπαρείς.

Ὁ δὲ ἐπὶ τὰ πετρώδη σπαρείς, οὗτός ἐστιν ὁ τὸν λόγον ἀκούων, καὶ εὐθύς μετὰ χαρᾶς λαμβάνων αὐτόν.

Οὐκ ἔχε δὲ ῥίζαν ἐν ἑαυτῷ, ἀλλά πρόσκαιρος ἐστι· γενομένης δὲ θνίψεως ἢ διωγμοῦ διὰ τὸν λόγον, εὐθύς σκανδαλίζεται.

Ὁ δὲ εἰς τὰς ἀκάνθας σπαρείς, οὗτός ἐστιν ὁ τὸν λόγον ἀκούων· καὶ ἡ μέσιμνα τοῦ αἰῶνος τούτου, καὶ ἡ ἀπάτη τοῦ πλούτου συμπνίγει τὸν λόγον, καὶ ἄκαρπος γίνεται.

Ὁ δὲ ἐπὶ τὴν γῆν τῆν καλήν σπαρείς, οὗτός ἐστιν ὁ τὸν λόγον ἀκούων, καὶ συνιῶν· ὅς δὴ καρποροεῖ, καὶ ποιεῖ, ὁ μὲν ἑκατόν, ὁ δὲ ἑξήκοντα, ὁ δὲ τριάκοντα.

Βλέπετε οὖν πῶς ἀκούετε· ὅς γὰρ ἄν ἔχῃ, δοθήσεται αὐτῷ· καὶ ὅς ἄν μὴ ἔχῃ, καὶ ὃ δοκεί ἔχειν, ἀρθήσεται ἀπ' αὐτοῦ.

Matthieu, XIII, 9. Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende.
14. Ainsi s'accomplit en eux la prophétie d'Ésaïe, qui dit : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; Celui qui a du bon sens comprendra.

Et sur eux se réalise la prédiction du prophète Ésaïe : Vous entendrez par l'ouïe et ne comprendrez pas ; vous regarderez par les yeux

vous verrez de vos yeux et vous n'apercevrez point.

15. Car le cœur de ce peuple est appesanti ; ils ont ouï dur de leurs oreilles, ils ont fermé les yeux, afin qu'ils n'aperçoivent pas de leurs yeux, et qu'ils n'entendent pas de leurs oreilles, et qu'ils ne comprennent pas du cœur, et qu'ils ne se convertissent pas, et que je ne les guérisse pas, (Ésaïe, 6, 9, 10).

16. Mais pour vous, vous êtes heureux d'avoir des yeux qui voient et des oreilles qui entendent.

17. Car je vous dis en vérité que plusieurs prophètes et plusieurs justes ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ; et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu.

18. Vous donc écoutez ce que signifie la similitude du semeur.

Luc, VIII, 11. La semence c'est la parole de Dieu.

Matthieu, VIII, 19. Lorsqu'un homme entend la parole du royaume de Dieu, et qu'il ne la comprend

et ne verrez pas.

Car le cœur de ce peuple s'est engraissé, et ils ont fermé les yeux de telle façon qu'ils ne voient point avec leurs yeux, et ils n'entendent pas avec leurs oreilles, et ne reçoivent rien dans leur cœur pour ne pas se convertir et pour que je ne les guérisse point.

Et vos yeux sont heureux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent.

Je vous dis en vérité que les prophètes et les saints ont désiré voir ce que vous voyez et ils n'ont pu ni connaître ni entendre ce que vous entendez.

Maintenant [1]) vous comprendrez la similitude du semeur.

Le grain, c'est l'entendement de Dieu.

Quand un homme entend la doctrine du royaume de Dieu et ne la reçoit pas dans son cœur, l'ennemi vient et

point, le malin vient, et ravit ce qui est semé dans le cœur : c'est celui qui a reçu la semence le long du chemin.

ravit ce qui était semé dans son cœur. C'est le grain semé au bord du chemin.

20. Et celui qui a reçu la semence dans les endroits pierreux, c'est celui qui entend la parole, et qui la reçoit d'abord avec joie.

Ce qui est semé parmi les pierres, c'est celui qui entend la doctrine du royaume de Dieu, qui la comprend, et ensuite la reçoit avec joie dans son cœur.

21. Mais il n'a point été raciné en lui-même ; c'est pourquoi il n'est que pour un temps ; et lorsque la persécution ou l'affliction surviennent à cause de la parole, il se scandalise aussitôt.

Mais il ne tient point la racine en lui-même, et ce n'est que pour un temps. Et lorsque vient la persécution à cause de la doctrine, aussitôt il cède au mensonge.

22. Et celui qui a reçu la semence parmi les épines, c'est celui qui entend la parole ; mais les soucis de ce monde et la séduction des richesses étouffent la parole, et elle devient infructueuse.

Celui qui est tombé parmi les mauvaises herbes, c'est celui qui comprend la doctrine, mais les soucis de ce monde et l'amour [2]) de la richesse étouffent la doctrine et elle ne porte pas de fruits.

23. Mais celui qui a reçu la semence dans une bonne terre, c'est celui qui entend la parole, et qui la comprend, et qui porte du fruit ; en sorte qu'un grain en produit cent, un autre soixante, et un autre trente.

Et ce grain qui est tombé dans la bonne terre, c'est celui qui comprend la doctrine et la reçoit dans son cœur, et qui produit tantôt cent fois plus, tantôt cinquante, tantôt trente.

Luc, VIII 18. (Matth.,

Maintenant examinez

XIII, 12). Prenez donc garde de quelle manière vous écoutez ; car on donnera à celui qui a déjà, mais pour celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il croit avoir.

comment vous comprenez. À celui qui tient [3]) la doctrine se donne ; et à celui qui ne tient pas, on la lui reprend [4]).

Remarques.

1) οὖν se traduit par *maintenant*, et ici, a précisément ce sens.

2) Dans plusieurs manuscrits on trouve ἀγάπη, c'est-à-dire l'amour, ce qui est plus clair, plus simple et plus exact.

3) ἔχειν, *tenir*. Cette expression est de forme proverbiale, et peut se rapporter à un seau ou à un sac : « Dans un sac solide ça tient, dans un mauvais ça tombe ».

4) Je prends ce verset chez Matthieu et Luc, où il est rédigé de la même façon.

Les disciples demandent : Pourquoi nous racontes-tu ces similitudes, et que veux-tu dire par là ?

Et Jésus répond : Vous seuls pouvez comprendre le royaume de Dieu, comme les grains tombés sur une bonne terre ; mais les autres, comme les grains qui se perdent, ne le peuvent pas. À vous, comme au grain dans une bonne terre, il est permis de vous accroître, tandis qu'aux autres est ôtée cette vie même, qui, semblait-il, existait en eux ; de même que disparaît le grain tombé sur la route, parmi les pierres ou parmi les mauvaises herbes.

C'est ce que je dis dans les similitudes, parce qu'ils ne voient pas et ne comprennent pas leur bonheur. Ils sont semblables à ces hommes dont parle Ésaïe, et que Dieu a punis parce qu'ils regardent et ne voient point, écoutent et n'entendent point. Le cœur de ces hommes s'est engraissé, c'est pourquoi ils ne comprennent pas ce qui est devant eux. Vous êtes heureux, vous comprenez.

Telle est la signification extérieure de la parabole. Mais le sens caché est tout autre. Et Jésus explique ce sens caché.

Le sens extérieur de la parabole est celui que pour Dieu les uns sont

prédestinés à la mort et les autres à la vie. Le sens caché est qu'il n'y a aucune prédestination mais que chacun peut retenir l'entendement et l'acquérir en abondance.

Le grain tombé sur la route, c'est *l'indifférence, le mépris pour l'entendement*. C'est pourquoi Jésus met en garde contre l'indifférence et le mépris et dit que les hommes doivent faire un effort pour recevoir dans leur cœur l'entendement.

Le grain tombé sur les pierres, c'est *la faiblesse*. C'est pourquoi Jésus met en garde contre elle et indique que l'homme doit faire un effort pour ne pas se laisser ébranler par les injures et les persécutions.

Les mauvaises herbes, ce sont *les soucis du monde*. Jésus met en garde contre eux et indique que l'homme doit faire un effort pour les rejeter.

La bonne terre, c'est *la compréhension et l'accomplissement*, malgré les persécutions et les soucis, et Jésus montre que celui qui fera cet effort, recevra la vie en abondance.

Πάλιν ὁμοία ἐστίν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν θησαυρῷ κεκρυμμένῳ ἐν τῳ ἀργῷ, ὅν εὑρών ἄνθρωπος ἔκρυψε, καὶ ἀπὸ τῆς χαρᾶς αὐτοῦ ὑπάγει, καὶ πάντα ὅσα ἔχει, πωλεῖ, καὶ ἀγοράζει τὸν ἀγρον ἐκεῖνον.

Πάλιν ὁμοία ἐστίν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν ἀνθρώπῳ, ἐμπόρῳ ζητοῦντι καλούς μαργαρίτας.

Ὃς εὑρών ἕνα πολύτιμον μαργαρίτην, ἀπελθών πέπρακε πάντα ὃσα εἶχε, καὶ ἠγόρασεν αὐτόν.

Matthieu, XIII, 44. Le royaume des cieux est encore semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme a trouvé, et qu'il cache ; et de la joie qu'il en a, il s'en va, et vend tout ce qu'il a et achète ce champ-là.

Le royaume de Dieu est semblable à un trésor caché dans un champ. Un homme a trouvé un trésor et le cache de nouveau. Et, de la joie de l'avoir trouvé, il va, vend tout ce qu'il a et achète ce champ.

45. Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles.
46. Et qui, ayant trouvé une perle de grand prix, s'en va, et vend tout ce qu'il a, et l'achète.

Le royaume de Dieu est encore semblable à un marchand qui achète des pierres précieuses.

Ayant trouvé une pierre précieuse, il va, vend toutes celles qu'il possédait et achète celle-ci.

Le royaume du ciel est semblable à celui qui désire avoir une perle ou un trésor qu'il sait enfouis dans un champ.

Et sachant cela, il vend tout pour acquérir la perle et le champ.

Ὁμοία ἐστίν ἡ βασιλεία τῶ οὐρανῶν κόκκῳ σινάπεως, ὅν λαβών ἄνθρωπος ἔσπειρεν ἐν τῳ ἀργῷ αὐτοῦ.

Ὸ μικρότερον μὲν ἔστι πάντων τῶν σπερμάτων· ὅταν δὲ αὐξηθῇ, μεῖζον τῶν λαχάνων ἐστί, καὶ γίνεται δένδρον, ὥστε ἐλθεῖν τὰ πετεινά τοῦ οὐρανοῦ, καὶ κατασκηνοῦν ἐν τοῖς κλάδοις αὐτοῦ.

Matthieu, XIII, 31. Il leur proposa une autre similitude et il dit :
Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde que quelqu'un prend et sème dans son champ.
32. Ce grain est la plus petite de toutes les semences ; mais quand il a crû, il est plus grand que les autres légumes, et il devient un arbre ; tellement que les oiseaux du ciel y viennent, et font leurs nids dans ses

Le royaume du ciel est semblable à une graine de bouleau. L'ayant prise, l'homme la sème dans son champ.

Bien qu'elle soit la plus petite de toutes les semences, quand elle a crû, elle est plus grande que toute herbe et devient un arbre ; et les oiseaux font leurs nids dans ses branches.

branches.

LE ROYAUME DE DIEU

Exposé général du chapitre premier.

Jésus déclare que le royaume de Dieu est arrivé, et cependant, il ne s'est produit aucun phénomène visible.

Il déclare à ses disciples que depuis ce jour le ciel est ouvert, et qu'entre le ciel et les hommes il y a une communion constante.

Il dit qu'il ne faut pas s'éloigner des gens débauchés et adultères, qu'ils ne sont pas coupables, que les coupables sont ceux qui se croient bons parce qu'ils accomplissent la loi de Dieu.

Il dit qu'il n'est pas besoin de purification extérieure, que seul ce qui sort de l'intérieur souille, et que c'est l'esprit seul qui purifie.

Il dit qu'il ne faut pas observer le sabbat, que cette observance est stupide et mensongère ; que le sabbat une institution humaine.

Il dit que non seulement il ne faut pas observer le jeûne, mais que tous les anciens rites extérieurs sont pernicieux pour sa doctrine.

Enfin il déclare qu'il ne faut pas servir Dieu par les sacrifices. Il ne faut ni bœufs, ni brebis, ni argent, ni pigeons, ni même de temple ; que Dieu est esprit et désire non des sacrifices mais l'amour ; qu'il faut le servir toujours et partout en esprit et par les actes.

Ayant vu et entendu cela, des pharisiens vinrent trouver Jésus et lui demandèrent comment il pouvait prêcher le royaume de Dieu et nier Dieu ? Il leur répondit : « Le royaume de Dieu que je prêche n'est pas celui qu'ont annoncé les prophètes anciens. Ils disaient que Dieu viendrait, précédé de divers phénomènes, et moi je parle d'un royaume de Dieu dont on ne peut voir la venue. Et si l'on vous dit : le voici, il est arrivé ou arrivera ; ou le voilà, il est là, ne le croyez point. Le royaume de Dieu n'est ni dans le temps ni dans l'espace, ni dans un endroit quelconque. Il est comme l'éclair ici et là, et partout, et pour lui n'existe ni le temps, ni le lieu, parce que le voilà, il est en nous. »

Puis l'ancien des Juifs, un pharisien, Nicodème, vient secrètement chez Jésus et lui dit : « Tu enseignes que le royaume de Dieu est venu et qu'il est en nous, et tu n'ordonnes ni de jeûner, ni de faire des sacrifices. Tu as détruit le temple, quel est donc ton royaume de Dieu, où est-il ?

Et Jésus lui répond : « Comprends donc que si l'homme est conçu de

Dieu le Père, alors il verra le royaume de Dieu. »

Nicodème ne comprend pas que Jésus voulait dire *que chaque homme est déjà conçu de Dieu*. Et il dit : « Comment donc un homme, s'il est conçu de la chair de son père, et a vieilli, peut-il rentrer de nouveau dans le sein de sa mère, et être de nouveau conçu par l'*esprit de Dieu* ? »

Et Jésus lui répond : « Comprends donc ce que je dis. Je dis que l'homme, outre son origine charnelle, est encore conçu par l'esprit. C'est pourquoi chaque homme est fait de chair et d'esprit, et peut entrer dans le royaume de Dieu. La chair est de la chair. De la chair ne peut naître l'esprit. Ce n'est que de l'esprit que peut naître l'esprit. L'esprit c'est ce qui vit en toi et vit librement, par la raison, et ce dont tu ignores le commencement et la fin. Et chaque homme le sent en lui. Pourquoi donc est-tu étonné que je te dise que nous devons être conçus du ciel, de Dieu, de l'esprit ? »

Nicodème dit : « Et cependant, je ne crois pas qu'il en puisse être ainsi. »

Alors Jésus lui dit : « Quel maître es-tu donc si tu ne le comprends pas ? Comprends donc que ce ne sont pas des subtilités quelconques que j'interprète. J'interprète ce que nous connaissons tous ; je parle de ce que nous voyons tous. Comment donc croiras-tu en ce qui est au ciel si tu ne crois pas en ce qui est sur la terre, qui est en toi-même. Personne n'est allé au ciel, mais en l'homme, fils de Dieu, qui est sur la terre, il y a l'esprit, *celui-là même qui est Dieu*.

« Voici, il faut précisément adorer ce même fils de Dieu en l'homme, comme vous avez adoré Dieu, comme Moïse a adoré dans le désert non la chair du serpent mais son image ; et cette image est devenue le salut des hommes. De même il faut adorer le fils, Dieu en l'homme, non la chair de l'homme mais le fils de Dieu, afin que les hommes, se fiant à lui, ne connaissent point la mort, mais aient la vie éternelle dans le royaume de Dieu.

« Dieu a envoyé son fils, pareil à lui, non pour la perte des hommes mais pour leur bonheur. Il l'a donné pour que chacun, en se fiant à lui, ne périsse point mais ait la vie en dehors du temps. Il a procréé son fils, la vie, non pour la destruction du monde des hommes, mais pour que le monde des hommes soit vivant par lui dans le royaume de Dieu.

« Et celui qui a foi au fils, celui-ci est dans le royaume de Dieu, dans le pouvoir de Dieu. Celui qui n'a pas foi en lui se détruit soi-même, parce qu'il ne s'est pas fié en ce qui est la vie. La destruction consiste

précisément en cela que la vie est venue dans le monde, mais que les hommes se sont volontairement éloignés de la vie. La vie c'est la lumière des hommes. La lumière est venue dans le monde ; mais les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière ; et ils ne marchent pas vers la lumière. La lumière c'est l'entendement ; c'est pourquoi celui qui fait le mal évite la lumière de l'entendement pour que l'on ne voie point ses actes. Et celui-ci s'éloigne du royaume de Dieu, du pouvoir de Dieu. »

Dans les paroles adressées aux pharisiens et dans l'entretien avec Nicodème, Jésus explique ce qu'il comprend par le royaume de Dieu, et Dieu.

Dieu et le royaume de Dieu sont en l'homme. Dieu c'est le principe non charnel qui donne la vie à l'homme. Ce principe non charnel il l'appelle le fils de Dieu en l'homme, le fils de l'homme. Le fils de l'homme c'est l'entendement. Il faut l'élever, l'adorer et en vivre. Les hommes qui font le mal périssent. Ceux qui font la vérité, vivent. Celui qui vit dans l'entendement vit hors du temps. Celui qui ne vit pas dans l'entendement ne vit pas mais périt. Qu'est-ce donc que Dieu le Père, non le créateur de tout, mais le Dieu particulier du monde, comme le pensaient autrefois les Juifs ? Comment comprendre ce Père dont le fils est en l'homme, et comment comprendre son rapport envers l'homme ?

À cela Jésus répond par les paraboles.

« Il faut comprendre le royaume de Dieu non comme vous le comprenez : que pour tous les hommes, à un moment donné, et d'un lieu quelconque, viendra le royaume de Dieu ; mais, que dans tout le monde, toujours, les uns — ceux qui croient au fils de Dieu — deviennent les fils du royaume de Dieu, et les autres — ceux qui ne croient pas en lui — disparaissent. »

Dieu esprit, le père de cet esprit qui est en l'homme, n'est Dieu et Père que de ceux qui se reconnaissent ses fils. C'est pourquoi, au regard de Dieu ceux-là seuls existent qui ont retenu ce qu'il leur a donné.

Et Jésus commençant à leur interpréter le royaume de Dieu, le faisait par des exemples. Il leur disait :

« Dieu le Père sème dans le monde la vie de l'entendement. C'est comme un propriétaire qui ensemence son champ. Il sème dans tout le champ sans faire attention où tombent les grains. Les uns tombent sur le chemin, et les oiseaux accourent et les picorent. D'autres tombent sur des pierres ; ils germent mais ils se flétrissent, parce qu'ils n'ont

pas de quoi se fortifier. D'autres tombent parmi les mauvaises herbes, et les mauvaises herbes étouffent le froment, l'épi pousse mais ne se remplit pas. Enfin, les autres tombent sur la bonne terre. Ceux-là poussent et dédommagent des grains perdus. Ils se remplissent et les uns donnent cent fois plus de grains, les autres soixante, les autres trente.

« Ainsi Dieu a semé l'entendement parmi les hommes. Chez les uns il périt, chez les autres il s'accroît ; et ce sont eux qui font le royaume de Dieu.

« Ainsi le royaume de Dieu n'est pas ce que vous pensez, que Dieu viendra pour régner sur vous. Dieu ne fait que semer l'entendement, et le royaume de Dieu sera en ceux qui le recevront. Dieu ne gouverne pas les hommes.

« Le propriétaire ensemence la terre, et ne s'en occupe plus ; les grains germent, croissent et se multiplient d'eux-mêmes ; et seulement, quand le grain est venu, le maître envoie des faucheurs. De même Dieu a donné au monde son fils, l'entendement. L'entendement croît de lui-même dans le monde et les fils de l'entendement font le royaume de Dieu.

« De même que la femme met le levain dans le pétrin, le mélange avec la pâte, et n'y touche plus jusqu'à ce que la pâte lève d'elle-même.

« Tant que les hommes vivent, Dieu ne s'occupe pas de leur vie. Dieu a donné au monde l'entendement, et l'entendement vit lui-même dans les hommes et fait le royaume de Dieu. Dieu-esprit, c'est Dieu de la vie et du bonheur ; c'est pourquoi il n'y a pour lui ni mort ni mal. La mort et le mal existent pour les hommes et non pour Dieu.

« Voici à quoi peut se comparer le royaume de Dieu : le maître a semé du bon grain dans son champ. Le maître c'est l'esprit de Dieu ; le champ c'est le monde ; les grains sont les fils du royaume de Dieu. Le maître se couche pour dormir, et son ennemi vient et sème dans le champ de mauvais grains. L'ennemi, c'est la tentation ; les mauvais grains, les fils de la tentation. Alors les ouvriers viennent chez le maître et lui disent : As-tu donc semé de mauvais grains dans ton champ, car il y a beaucoup de mauvaises herbes ? Envoie-nous les arracher. Et le maître dit : Il ne faut pas, autrement vous commenceriez à arracher les mauvaises herbes et piétineriez le froment. Qu'ils croissent ensemble ; la moisson viendra, alors j'ordonnerai aux moissonneurs de mettre à part les mauvaises herbes et je les brûlerai ; et le froment je le mettrai dans la grange.

« La moisson c'est la fin de la vie humaine ; les moissonneurs c'est la force de Dieu. On brûlera les mauvaises herbes et le froment sera mis dans la grange ; ainsi, à la fin de la vie périra tout ce qui était la tromperie du temps, et il ne restera que la seule vraie vie de l'esprit. Pour Dieu le mal n'existe pas. Dieu garde ce qu'il lui faut, et qui est à lui ; et ce qui n'est pas à lui n'existe pas pour lui. »

« Le royaume de Dieu est comme un filet. On jette le filet dans la mer, il garde des poissons de toutes sortes. Quand on a retiré le filet, on rejette à la mer le mauvais poisson. Il en sera de même à la fin du monde. La force de Dieu choisira le bon, et rejettera le mauvais. »

Quand il eut fini de parler, ses disciples lui demandèrent comment il fallait comprendre ces paraboles.

Et il leur dit :

Il faut comprendre ces paraboles dans les deux sens. Je dis ces paraboles parce que les uns, — comme vous, mes disciples, qui comprenez en quoi consiste le royaume de Dieu — comprennent que le royaume de Dieu est en chacun de nous, et savent comment y entrer ; tandis que les autres ne le comprennent pas. Les autres regardent et ne voient pas, écoutent et n'entendent pas, parce que leur cœur s'est engraissé.

Je dis que ces paraboles, dans les deux sens, s'adressent aux uns et aux autres. Aux uns je dis ce que c'est que le royaume de Dieu, je raconte que les uns rentrent dans ce royaume, et que d'autres n'y rentrent pas ; et ils peuvent le comprendre. À vous, je dis comment entrer dans le royaume de Dieu ; vous écoutez et comprenez comme il faut la parabole du semeur. Voici ce que pour nous elle signifie :

« En celui qui écoute la doctrine du royaume de Dieu et ne l'accepte pas dans son cœur, la tromperie entre, et arrache de son cœur la doctrine. C'est le grain tombé au bord de la route. Le grain semé sur la pierre, c'est celui, qui entend la doctrine, l'accepte avec joie ; mais il n'y a pas en lui de racine ; il ne l'accepte que provisoirement ; il répudie la doctrine dès qu'à cause d'elle il est persécuté.

« Le grain semé parmi les mauvaises herbes, c'est celui qui entend la doctrine mais la laisse étouffer par les soucis du monde, l'amour des richesses ; et elle ne donne point de fruits. Le grain semé sur la bonne terre, c'est celui qui écoute la doctrine et la comprend ; et elle donne des fruits, tantôt cent, tantôt soixante, tantôt trente pour un. C'est pourquoi celui qui comprend donne beaucoup et celui qui ne comprend pas, perd le reste. Veillez donc à la façon de comprendre les paraboles. Comprenez de façon à ne pas céder aux tromperies, aux

injures, aux soucis, mais à donner des fruits au centuple et à entrer dans le royaume de Dieu.

« Le royaume du ciel se forme dans l'âme, de rien, mais donne tout. Il est semblable au grain de bouleau, le plus petit des grains, mais quand il croît il devient le plus grand de tous les arbres, et les oiseaux y font leurs nids. »

Après cela, les disciples de Jean vinrent demander à Jésus si c'était de lui que Jean avait dit : « Il découvre le royaume de Dieu et rénove les hommes par l'esprit. » Jésus leur répond : « Regardez, écoutez, et racontez à Jean si le royaume de Dieu est venu et si les hommes se rénovent par l'esprit. Racontez-lui comment j'enseigne le royaume de Dieu. Dans les prophéties, il est dit que quand viendra le royaume de Dieu tous les hommes seront heureux. Eh bien ! dites-lui que mon royaume de Dieu est tel que les mendiants sont heureux, et que quiconque m'écoute devient joyeux. »

Et laissant partir les disciples de Jean, Jésus se met à expliquer au peuple ce qu'est le royaume de Dieu annoncé par Jean.

Il dit : « Quand vous allâtes vous faire purifier par Jean, dans le désert, qu'espériez-vous voir ? Un homme habillé somptueusement ? mais il en est de pareils vivant ici, dans les palais. Qu'espériez-vous donc voir dans le désert ? Un prophète ? Non, ne le pensez point, Jean n'est pas un prophète ; mais il est celui de qui les prophètes ont parlé. Il est celui qui annonça la venue du royaume de Dieu. Je vous dis la vérité : Il n'est pas encore né l'homme plus grand que Jean. Il était dans le royaume de Dieu, c'est pourquoi il était supérieur à tous. La loi et les prophètes, tout cela était nécessaire avant Jean. Mais depuis Jean et jusqu'à ce jour, on annonce que le royaume de Dieu est sur la terre, et que celui qui fait un effort entre dans le royaume de Dieu. Les docteurs et les pharisiens n'ont pas compris ce qu'annonçait Jean, et l'ont considéré comme rien. Cette race — les docteurs et les pharisiens — ne considère comme vérité que ce qu'elle invente elle-même. Ils répètent leurs lois et ne s'écoutent qu'entre eux. Ni ce que Jean disait, ni ce que je dis, ils ne l'écoutent pas, ne comprennent point. De ce que disait Jean, ils ont compris seulement qu'il jeûnait dans le désert, et ils dirent : Le démon est en lui. De ce que je dis, moi, ils ont compris seulement que je ne jeûne pas, et ils disent : Il boit et mange avec les adjudicataires, et il est l'ami des débauchés. Ils sont comme les enfants dans la rue. Ils bavardent entre eux et s'étonnent que personne ne les écoute. Leur sagesse, on la voit d'après leurs actes. Tout ce que j'enseigne est facile et simple parce que le royaume de Dieu s'annonce comme le bien suprême ».

CHAPITRE iv

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

Les pauvres et les riches.

Καὶ περιῆγεν ὁ Ἰησοῦς τὰς πόλεις πάσας καὶ τὰς κώμας, διδάσκων ἐν ταῖς συναγωγαῖς αὐτῶν, καὶ κηρύσσων τὸ εὐαγγελιον τῆς βασιλείας, καὶ θεραπεύων πᾶσαν νόσον καὶ πᾶσαν μαλακίαν ἐν τῷ λαῷ.

Matthieu, IX, 35. Et Jésus allait par toutes les villes et par toutes les bourgades, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'évangile du règne de Dieu, et guérissant toutes sortes de maladies et toutes sortes d'infirmités parmi le peuple.

Et Jésus parcourait toutes les villes et toutes les bourgades, enseignait dans les réunions, et annonçait partout la présence de Dieu [1]).

Remarques.

1) J'omets « guérissant toutes les maladies », comme inutile et se rapportant aux preuves miraculeuses de la vérité de la doctrine.

Ἰδὼν δὲ τούς ὄχλους, ἐκπλαγχνίσθη περὶ αὐτῶν, ὅτι ἦσαν ἐκλελυμένοι καὶ ἐῤῥιμένοι ὡσεί πρόβατα μὴ ἔχοντα ποιμένα.

Τότε λέγει τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ· Ὁ μὲν θερισμὸς πολὺς, οἱ δὲ ἐργάται ὀλίγοι.

δεήθητε οὖν τοῦ κυρίου τοῦ θερισμοῦ, ὅπως ἐκβάλῃ ἐργάτας εἰς τόν θερισμόν αὐτοῦ.

Ἰδὼν δὲ τούς ὄχλους, ἀνέβη εἰς τὸ ὄρος· καὶ καθίσαντος αὐτοῦ, προσῆλθον αὐτῷ οἱ μαθηταί αὐτοῦ.

Καὶ αὐτὸς ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμούς αὐτοῦ εἰς τοὺς μαθητὰς αὐτοῦ, ἔλεγε, μακάριοι οἱ πτιοχοί· ὅτι ὑμετέρα ἐστὶν ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ.

Μακιάριοι οἱ πεινῶντες νῦν· ὅτι χορτασθήσισθε.

Matthieu, IX, 36. Et voyant la multitude du peuple, il fut ému de compassion avec eux, de ce qu'ils étaient dispersés et errants comme des brebis qui n'ont point de berger.

Et regardant le peuple, Jésus les plaignit d'être comme des brebis galeuses, sans berger.

37. Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.

38. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

Matthieu, V, 1. Or, Jésus voyant le peuple monta sur une montagne ; et, s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui.

Ayant vu le peuple, Jésus monta sur la montagne et s'assit, et ses disciples s'approchèrent de lui.

Luc, VI, 20. (Matthieu, V, 3). Alors Jésus levant les yeux vers ses disciples leur dit : Vous

Et ayant levé les yeux sur ses disciples [1]) il dit : Bienheureux les pauvres [2]), les

êtes bienheureux, vous, pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous.

21. (Matthieu, v, 6). Vous êtes bienheureux vous qui avez faim maintenant, parce que vous serez rassasiés.

vagabonds, car c'est à vous [3]) qu'est le royaume de Dieu.

Bienheureux ceux qui ont faim maintenant, seront-ils rassasiés [4]).

Remarques.

1) Quand, chez Matthieu, il est dit qu'avant que Jésus eut commencé de parler : « Ses disciples s'approchèrent de Lui », et chez Luc : « Ayant levé les yeux sur les disciples, il se mit à parler » ; il ne faut pas oublier que si Jésus parle au peuple, son discours s'adresse aux disciples ; et selon Luc, il leur dit : « Vous êtes heureux les pauvres », entendant par le mot « pauvres » lui-même et ses disciples.

2) Chez Matthieu il y a πτωχοὶ τῷ πνεύματι ; et chez Luc tout simplement πτωχοὶ. Y a-t-il addition à l'évangile de Matthieu, ou omission dans celui de Luc ? Pour résoudre cette question, il faut d'abord comprendre ce que signifie dans ce passage πνεύματι.

Voici ce que dit l'Église sur ce mot πνεύματι, « l'esprit[1] ».

Heureux : Quel bonheur comprendre ici, c'est ce que montrent les explications suivantes qui accompagnent chaque fois l'expression *heureux* ; c'est-à-dire le bonheur du royaume du Messie.

Les pauvres d'esprit. Être pauvre d'esprit signifie avoir une conception modeste de ses qualités spirituelles, s'amoindrir, se regarder comme un pécheur. En général le pauvre d'esprit c'est un humble, celui qui possède la qualité opposée à l'orgueil, à l'ambition, à l'amour propre. Puisque Adam est tenté par orgueil, ayant rêvé d'être Dieu, c'est Christ qui nous réhabilite par l'humilité. Il a ajouté d'esprit pour que l'homme comprenne qu'il s'agit bien de l'humilité et non de la pauvreté (Jéronime).

Pourquoi donc n'a-t-il pas dit humble mais pauvre ? Parce que ce dernier est plus expressif que le premier. À ceux-ci appartient le royaume du ciel, c'est-à-dire qu'ils sont capables et dignes de recevoir le bonheur dans le royaume du ciel, car un humble, reconnaissant son indignité, s'adonne entièrement à la béatitude divine, n'espérant nullement en ses forces spirituelles ; et la béatitude l'amène au royaume. L'humilité c'est la porte du royaume du ciel.

Et voici ce que dit Reuss[2] :

En général, ces macarismes exaltent la condition de ceux qui préfèrent aux jouissances de ce monde la vie en Dieu et la paix avec le ciel. L'expérience prouve qu'il est douloureux et difficile d'obéir, parce que la faiblesse humaine se heurte

contre deux écueils également formidables et dangereux. D'un côté on se trouve en face de l'antipathie du monde qui n'a que le mépris ou la haine pour tout ce qui lui est étranger ; de l'autre côté il y a l'orgueil naturel de l'esprit et les mauvais penchants du cœur, qui nous sollicitent incessamment et nous écartent de la voie du salut. Voilà pourquoi Jésus appelle heureux ceux qui savent éviter ces écueils, vaincre leurs affections vicieuses, reconnaître leur imperfection naturelle, braver les séductions et les menaces d'un monde pervers et hostile, et accepter ce que cette résolution courageusement prise et exécutée peut leur valoir d'épreuves et de tribulations.

Tout cela est peut-être profond, mais ce sont les pensées des Théophilacte, des Jeronime, des Reuss, et non celles de Christ. Si dans ce passage Christ avait voulu parler de l'humilité, il l'aurait dit clairement, comme il l'a fait dans plusieurs autres passages. Mais ici, il est évident que Christ ne voulait point parler de l'humilité.

1o Parce que la pauvreté d'esprit, c'est-à-dire l'union des mots πτωχοὶ τῷ πνεύματι n'a aucun sens. Πτωχός veut dire le mendiant, le vagabond, celui qui n'a pas de domicile, moins le sens péjoratif attaché à ces mots. Or on ne peut pas dire le « vagabond de l'esprit ».

2o Parce que tout l'Évangile enseigne qu'il faut élever l'esprit, *vivre en esprit*. Comment donc Jésus dirait-il que sont heureux les pauvres d'esprit ?

3o Chez Matthieu il est dit, sont heureux, en général, les pauvres d'esprit ; et ensuite outre cette béatitude, on en énumère d'autres, qui découlent de cet état de bonheur. Tandis que « ceux qui désirent ardemment la vérité » ne s'unit nullement à la conception d'humilité. Si la conception « ceux qui désirent ardemment la vérité », n'est pas contraire à la conception humilité, en tout cas elle n'en découle point.

4o Toutes les béatitudes suivantes — parce que les mots : *c'est à eux qu'appartient le royaume de Dieu* ne sont ajoutés qu'à la première béatitude — doivent évidemment expliquer le bonheur qui découle de la première. Mais les conceptions : *Ceux qui désirent ardemment la vérité, pauvres, purs de cœur*, ne découlent pas de la conception humilité.

5o Les récompenses promises pour les qualités énumérées sont contraires à la conception humilité : *ils verront Dieu, ils recevront la terre ; ils seront nommés fils de Dieu*.

On voit par là que la traduction de πτωχοὶ τῷ πνεύματι, par « les humbles » est fausse et impossible ; que l'union de ces deux mots n'a pas de sens.

Que signifie donc πτωχοὶ, sans πνεύματι ?

Selon Luc, Jésus dit : Vous êtes heureux, vous, *vagabonds*, parce que

vous êtes dans le royaume de Dieu.

1o La signification de ces paroles peut être en plein désaccord avec les conceptions de Jéronime et du riche adolescent, et de tous les riches d'aujourd'hui et d'autrefois, qui s'appellent chrétiens et se croient les détenteurs des vérités divines. Mais cette signification, philologiquement, est tout à fait exacte. Jésus dit que, selon sa doctrine, ce sont les vagabonds qui sont heureux ; c'est exactement ce qu'il a fait dire à Jean quand celui-ci lui a demandé en quoi consiste sa doctrine.

2o Cette signification concorde tout à fait avec les versets suivants, où sont énumérés les maux qu'éprouvent les vagabonds ; selon Luc : la douleur, la faim, et les persécutions ;

3o Cette signification concorde parfaitement avec tout le sens de la doctrine, avant et après le sermon sur la montagne, et avec tout le sermon sur la montagne.

Jean était un mendiant, un vagabond. Jésus, toute sa vie, fut un vagabond. Jésus enseigne que les riches ne peuvent entrer dans le royaume de Dieu ; qu'il faut renoncer à tout, etc. Tout le sermon sur la montagne ne parle guère que de cela ; il débute en disant que les vagabonds sont heureux et il finit en disant qu'il ne faut pas amasser mais vivre comme les oiseaux et les fleurs des champs.

De tout cela il est clair que le mot πνεύματι n'est pas omis chez Luc mais ajouté chez Matthieu.

Mais comment et pourquoi ce mot est-il ajouté ?

Il se peut qu'on ait écrit dans une copie : Les mendiants sont heureux en esprit, μακάριοι οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι, c'est-à-dire que les mendiants, les vagabonds, sont quand même heureux en esprit. On peut s'expliquer ainsi l'apparition inattendue de πνεύματι. Puis les hommes, guidés par ce même sentiment dont fut saisi le riche adolescent quand il apprit que le royaume de Dieu appartenait aux vagabonds, dans les copies suivantes ajoutèrent ce mot πνεύματι ἁ πτωχοί, et, comme Jéronime, expliquèrent que Jésus avait ajouté intentionnellement « d'esprit » afin qu'il soit clair, qu'il s'agit non des pauvres mais des humbles. Le sens obscur de ce premier mot chez Matthieu a fait que dans les copies, de ces mêmes premiers versets, sont entrées, chez Matthieu, des maximes qui ne s'accordent pas du tout avec la première béatitude ; à savoir les versets 5, 6, 7, 8, 9.

Matthieu, v, 5. Heureux les débonnaires, car ils hériteront de la terre.

6. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; car ils seront rassasiés.

7. Heureux les miséricordieux ; car ils obtiendront miséricorde.

8. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

9. Heureux ceux qui procurent la paix car ils seront appelés enfants de Dieu.

Les pensées exprimées dans ces versets — sans parler de l'obscurité de quelques-unes, ni de ce que ces versets ne sont que la répétition de l'Ancien Testament — n'apportent rien qui n'ait été dit ailleurs dans l'Évangile, et plus à propos et plus fortement. Ici, évidemment, elles ne sont pas à leur place et ont été intercalées là par hasard. Peut-être l'ont-elles été pour obtenir ce sens obscur que reçoit le troisième verset avec le mot « d'esprit ». Mais avec le sens clair que donne la version de Luc, évidemment elles sont de trop et déplacées, et altèrent le sens. C'est pourquoi j'omets cet incompréhensible mot πνεύματι ainsi que les versets ajoutés. Pour bien montrer que cette omission ne change en rien le sens du sermon et n'apporte aucune idée nouvelle, je cite ici l'interprétation de ce passage par l'Église et par Reuss. On voit que l'une et l'autre interprétations donnent un sens arbitraire, qu'on pourrait appliquer aux paroles les plus obscures et les plus insuffisantes.

Les humbles. L'humilité s'exprime dans l'endurance patiente des offenses faites par autrui. Ce n'est point faiblesse de caractère, ni négligence de ses droits légitimes, ni lâcheté, c'est une qualité opposée à la colère, à la méchanceté, à la vengeance. Un humble, en supportant les offenses, est convaincu que Dieu, par sa justice, vengera lui-même son offense, s'il est nécessaire. (Rom., XII, 19). L'humilité crée la paix, dompte la colère et les querelles.

Hériteront de la terre. Expression imagée suggérée, probablement, par l'héritage de la terre promise par les Juifs. La promesse d'hériter la terre de Canaan était l'expression de la toute bienveillance. Dans le passage cité, cette expression signifie non que les humbles recevront en héritage la possession de la terre, mais qu'ils recevront les marques de la bienveillance supérieure, les plus grands biens surnaturels de la vie future. *Ce qui ici n'exclut pas d'ailleurs les biens matériels dans cette vie*.

L'humble pouvant penser qu'il perd ses biens, Christ lui promet le contraire, en disant que l'humble possède sans danger ses biens. Il n'est ni audacieux ni ambitieux, au contraire, celui qui sera tel perdra même ses biens d'héritage et même son âme. C'est pourquoi la promesse du Saint Sauveur signifie que dans son royaume les humbles reçoivent le bien qu'il apporte avec lui, ici, sur la terre et dans le royaume supérieur, dans le royaume du ciel.

Ceux qui désirent ardemment la vérité, c'est-à-dire le bien spirituel. La vérité c'est la vérité devant Dieu, ou c'est la justification devant le tribunal de la vérité divine. Désirer ardemment la vérité cela signifie le désir avide, semblable à un désir physique, d'être juste ou justifié devant Dieu par la foi en Jésus-Christ, comme le rédempteur du monde.

Ils seront rassasiés, c'est-à-dire qu'ils seront rassasiés par cette vérité. L'absolution leur sera donnée dans le royaume du Messie ; ils l'attendront, ils y seront amenés. Si l'on comprend ici la vérité au sens étroit du mot, comme cette espèce de vérité qui est opposée à l'amour du gain, alors par rassasiement on peut entendre la récompense sensuelle. « Car celui qui aime la justice *possède* tout sans danger ». Ils

seront rassasiés ici parce qu'ils se contentent de peu, et beaucoup plus dans la vie future.

Graciés. Ceux qui étant touchés par les malheurs et, en général, par les souffrances d'autrui, les aident comme ils peuvent, par leurs conseils, ou par la pitié pour leurs maux, ou, en général, par ce dont le prochain a besoin, seront graciés eux-mêmes. Le Seigneur Dieu lui-même leur sera généreux à cause de leur générosité. Il les recevra dans son royaume, ce qui est le signe de la plus grande miséricorde de Dieu pour l'homme (Comp. Matthieu, X, 42, XXV, 34-40). D'ailleurs ils seront graciés même ici-bas par les hommes. Car à celui qui était indulgent et qui tombe dans la misère, tous rendront grâce.

Purs de cœur : ceux dont les actions, les pensées, les intentions, et les règles morales sont pures, désintéressées, justes ; en général, les hommes qui observent la pureté morale, qui ont acquis toute la pureté et ne connaissent aucune ruse ou qui passent leur vie dans la chasteté. Car pour voir Dieu, rien ne nous est plus nécessaire que cette vertu.

Ils verront Dieu. Non seulement en contemplation spirituelle mais par les yeux, dans ses manifestations, et non seulement dans les siècles futurs, quand eux tous, avec tous les saints, jouiront de la contemplation de Dieu, mais aussi à présent, quand, par la pureté de leur cœur, ils sont capables plus que les autres dans leur propre aveuglement, de voir Dieu, et d'entrer en union avec lui. De même qu'un miroir reflète les images quand il est pur, de même seule l'âme pure peut contempler Dieu et comprendre l'Évangile. Cette promesse ne contredit pas les passages des Saintes Écritures où il est parlé de l'impossibilité pour l'homme de voir Dieu (Exode, XXXIII, 20 ; Jean, I, 18 ; VI, 46). En effet, dans ces derniers passages on parle de la contemplation parfaite, ou de la connaissance de Dieu dans son essence, ce qui est impossible. Mais dans l'Écriture on parle souvent de la contemplation de Dieu, par l'homme, autant qu'il est possible pour ce dernier. Car Dieu se révèle à l'homme en images accessibles pour lui, bien que lui-même soit l'esprit le plus pur.

Les pacificateurs : ceux qui, vivant dans le monde, emploient leurs moyens, leur influence, à purifier les hommes, en n'importe quelles circonstances ; qui préviennent les querelles, apaisent les adversaires, etc.

Les Fils de Dieu. Tous les croyants sont les enfants du même Père céleste, mais surtout les pacificateurs (Matth., I, 1 ; Rom, VIII, 17 ; Gal., IV, 5).

Dieu c'est le Dieu de la paix (i Cor. ??, 33) ; ceux qui font naître la paix entre les hommes ressemblent à Dieu et sont particulièrement dignes d'être appelés les Fils de Dieu. Ils ressemblent à Dieu qui est venu sur la terre précisément pour réconcilier les hommes avec Dieu ; et dans ce cas, ils sont les vrais enfants de l'homme Dieu !

Seront nommés, c'est-à-dire, seront en effet tels[3].

Et Reuss[4] :

Nous pensons qu'on peut facilement ramener toutes les qualités du vrai disciple du Christ, énumérées dans notre texte, à cette idée fondamentale et simple. La pauvreté en esprit n'est donc ni la misère matérielle supportée pieusement, ni le manque de capacités intellectuelles. Elle est opposée à la richesse imaginaire, qui est essentiellement celle de l'homme qui prétend être moralement parfait ou quitte envers Dieu ; et de même qu'elle a la conscience de ce qui lui manque à cet égard, elle s'empresse aussi d'aller à la véritable source du bien et de la vérité. (Le terme est fréquemment employé dans les Psaumes dans un sens analogue). Les autres

qualifications n'ont pas besoin d'explication ; nous aurons seulement à justifier l'emploi du mot résigné, que nos prédécesseurs remplacent par doux et débonnaire. Cette dernière version est acceptable, et semble bien s'accorder avec la miséricorde et l'esprit pacifique. Mais comme dans les premières phrases, il s'agit plutôt de rapports religieux que sociaux, et qu'à vrai dire tout se concentre dans l'idée qu'il faut agir de manière à être bien avec Dieu, la douceur d'humeur s'exprimera dans la soumission à la volonté suprême, l'amour de la paix se révélera dans l'abnégation, dans la patience, dans le renoncement à la lutte agressive ou rémunératrice avec le monde. Et la miséricorde même (dont le nom en hébreu est identique avec celui de la charité) peut rentrer dans le même cercle d'idées. La pureté du cœur est naturellement opposée à la pureté légale, à une pratique réglementaire des devoirs civils ou rituels. Enfin la justice, qui dans le sens judaïque est l'exact accomplissement des prescriptions positives, sera dans le sens évangélique la perfection intérieure, telle que la suite du discours la décrira par une série d'exemples.

3) ὅτι ὑμετέρα ἐστίν… signifie : *vous est accessible, vous êtes déjà dans le royaume de Dieu, parceque vous êtes des vagabonds*. Aux vagabonds le royaume de Dieu est ouvert, accessible, et il est fermé aux riches.

4) χορτάζειν, *soigner, nourrir*. Ce mot signifie ici la satisfaction complète, par opposition à la satisfaction incomplète que donne la nourriture.

Μακάριοι οἱ κλαίοντες νῦν· ὅτι γελάσετε.

Μακάριοι ἐστε, ὅταν μισήσωσιν ὑμᾶς οἱ ἄνθρωποι, καὶ ὅταν ἀφορίσωσιν ὑμᾶς, καὶ ὀνειδίσωσι, καὶ ἐκβάλωσι τὸ ὄνομα ὑμῶν ὡς πονηρὸν, ἕνεκα τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου.

Χαίρετε ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ καὶ σκιρτήσατε· ἰδού γὰρ ὁ μισθός ὑμῶν πολύς ἐν τῷ οὐρανῷ· κατὰ ταῦτα γὰρ ἐποίουν τοῖς προφήταις οἱ πατέρες αὐτῶν.

Πλὴν οὐαί ὑμῖν τοῖς πλουσίοις· ὅτι ἀπέχετε τὴν παράκλησιν ὑμῶν.

Οὐαὶ ὑμῖν οἱ ἐμπεπλησμένοι νῦν· ὅτι πεινάσετε. Οὐαὶ ὑμῖν οἱ γελῶντες νῦν· ὅτι πενθήσετε καὶ κλαύσετε.

Οὐαὶ ὑμῖν ὅταν καλῶς ὑμᾶς εἴπωσι πάντες οἱ ἄνθρωποι· κατὰ ταῦτα γὰρ ἐποίουν τοῖς ψευδοπροφήταις οἱ πατέρες αὐτῶν.

Luc, VI, 21. (Matth., V, 4). Vous êtes heureux, vous qui pleurez

bienheureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous serez dans la joie.

22. (Matth., v, 11). Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous retrancheront de leurs synagogues, qu'ils vous diront des outrages, et rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme.

23. (Matth., v, 12). Réjouissez-vous en ce temps-là et tressaillez de joie, car voici que votre récompense sera grande dans le ciel ; et c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes.

24. Mais malheur à vous, riches ! parce que vous avez déjà reçu votre consolation.

25. Malheur à vous qui êtes rassasiés ! parce que vous aurez faim. Malheur à vous, qui

maintenant, parce que vous rirez.

Vous êtes heureux même quand les hommes vous méprisent et s'écartent de vous, quand ils vous injurient, quand ils blâment votre œuvre et l'appellent mauvaise pour le fils de l'homme.

Réjouissez-vous alors et dansez parce que votre mérite est grand devant Dieu. Leurs pères ont agi de même avec les prophètes.

Mais [1]) misérables [2]) êtes-vous, riches ! Vous êtes misérables parce que vous éloignez de vous la consolation [3]). Misérables êtes-vous, rassasiés ! parce que vous traînerez la misère. Misérables sont tous ceux qui rient maintenant, parce que vous connaîtrez la douleur et pleurerez.

riez maintenant, car vous vous lamenterez et vous pleurerez.

26. Malheur à vous lorsque tous les hommes diront du bien de vous ! car leurs pères en faisaient de même des faux prophètes.

Misérables, vous êtes si tous les hommes vous glorifient ; car c'est ainsi que leurs pères glorifiaient les faux prophètes.

Remarques.

1) πλήν qui indique l'opposition, montre que οὐαί avec le datif est opposé à μακάριος.

2) οὐαί ὑμῖν, avec le datif ne peut se traduire autrement que par *misérable*.

3) Les mots ὅτι ἀπέχετε τὴν παράκλησιν ὑμῶν, sont en général traduits inexactement : « ont reçu la consolation ». Ἀπέχω signifie *écarter de soi*, c'est-à dire *ne pas entrer dans le royaume de Dieu*. Cette expression correspond à celle-ci : *parce que le royaume de Dieu vous appartient.*

De même que les béatitudes futures sont la conséquence de la pauvreté, de même ici, les malheurs à venir sont les conséquences de l'éloignement de soi de la consolation du royaume de Dieu.

De toute la doctrine et de l'exemple de Jésus, il résulte que pour atteindre le royaume de Dieu il faut ne pas se soucier de la vie matérielle. Jean qui, le premier, a annoncé le royaume de Dieu vivait dans le désert. Et Jésus est allé dans le désert, et ensuite vécut sans abri ni propriété. La pensée principale de la tentation c'est la négation des biens terrestres.

L'entretien avec Simon et avec la femme adultère, la parabole des pharisiens et des péagers, le sermon sur ce qui souille l'homme, l'entretien avec la Samaritaine et ceux avec les pharisiens et Nicodème, tous expriment l'inutilité des biens terrestres et charnels pour le bonheur et la vie. La parabole des grains, où il est dit que la peur des persécutions et l'amour de la richesse sont les deux obstacles

principaux pour entrer dans le royaume de Dieu, tout cela prêche le renoncement aux soucis terrestres. L'homme qui a renoncé aux soucis terrestres est un mendiant.

Et voilà que Jésus déclare que cet état est nécessaire pour entrer dans le royaume de Dieu. Il dit : *Heureux sont les pauvres, le royaume de Dieu leur appartient.*

Dans l'entretien sur Jean, Jésus dit que sa doctrine consiste en ce que les mendiants et les vagabonds sont heureux.

Auparavant, l'affirmation que pour être heureux il ne faut pas se soucier des biens terrestres découlait de propositions antérieures. Maintenant, Jésus, exposant l'essence de sa doctrine au peuple, et exprimant sa pensée sous une forme accessible à lui, dit que seuls *les mendiants et les vagabonds* peuvent entrer dans le royaume de Dieu ; que les riches, les rassasiés, les glorifiés, n'y entreront point parce que la richesse, l'abondance et la gloire éloignent du royaume de Dieu. Et tout le sermon suivant n'est que la preuve de cette proposition.

Le sel de la terre ; la lumière du monde.

Ὑμεῖς ἐστε τὸ ἅλας τῆς γῆς· ἐάν δὲ τὸ ἅλας μωραυθῇ, ἐν τίνι ἁλισθήσεται, εἰς οὐδὲν ἰσχύει ἔτι, εἰ μὴ βληθῆναι ἔξω, καὶ καταπατεῖσθαι ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων.

Ὑμεῖς ἐστε τὸ φῶς τοῦ κόσμου. Οὐ δύναται πόλις κρυβῆναι ἐπάνω ὄρους κειμένη.

Οὐδὲ καίουσι λύχνον, καὶ τιθέασιν αὐτόν ὑπὸ τὸν μόδιον, ἀλλ' ἐπὶ τὴς λυχνίαν, καὶ λάμπει πᾶσι τοῖς ἐν τῇ οἰκία.

Οὕτω λαμψάτω τὸ φῶς ὑμῶν ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων, ὅπως ἴδωσιν ὑμῶν τὰ καλά ἔργα, καὶ δοξάσωωι τὸν πατέρα ὑμῶν τὸν ἐν τοῖς οὐρανοῖς.

Matthieu, v, 13. (Marc, ix, 50 ; Luc, xiv, 34, 35). Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel perd sa saveur avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne vaut plus rien qu'à être jeté

Vous êtes le sel du monde [1]), et si le sel n'est pas salé [2]), alors avec quoi le rendre salé ? Il n'est plus bon à rien, sauf peut-être à jeter sous les pieds des hommes.

dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes.	
14. Vous êtes la lumièredu monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée.	La ville qui est sur lesommet de la montagne ne peut être cachée.
15. (Luc, XI, 33). Et on n'allume point une chandelle pour la mettre sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier ; et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.	Et celui qui allume une chandelle ne la met point sous un boisseau mais la place sur un chandelier pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la chambre.
16. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.	Ainsi doit briller votre lumière devant les hommes pour qu'ils voient vos bonnes œuvres et comprennent [3]) votre Père, Dieu.

Remarques.

1) γῆ, *la terre peuplée, le monde*. C'est pourquoi je traduis *du monde*.

2) μωρανθῇ signifie devenir stupide, mais on ne peut traduire autrement que par *perdre sa saveur*. Le sel, en Palestine, ne provenait pas, comme le nôtre, de mines, mais du bitume ; c'est pourquoi il perdait bientôt sa saveur salée. Le sens est celui-ci : « Vous servez de sel au monde, c'est-à-dire, vous le faites bon. Mais si le sel perd sa saveur, alors avec quoi le monde des hommes sera-t-il salé, qu'est-ce qui le fera bon ? »

3) δοξάζω — *penser, comprendre, supposer*. « Glorifier » est le sens figuré, inacceptable ici.

Voici comment ce passage est expliqué par l'Église[5] :

Vous se rapporte aux disciples les plus proches de Dieu ; ceux qui l'écoutaient directement, et, en général à tous les disciples du Christ, aux vrais chrétiens.

Le sel de la terre. C'est une image. Le sel conserve la nourriture, la rend saine et agréable. Semblables au sel les chrétiens doivent, par leur activité, leur conduite, leur vie, préserver le monde de la pourriture morale et aider à sa santé spirituelle. Appelant sur le monde les bénédictions de Dieu par leurs prières, leur vie pure, agissant moralement sur leur milieu, ils doivent prévenir la chute complète du monde dans le vice et le crime, développer et fortifier en lui les idées et conceptions saines, les bons principes pour l'activité morale.

Si le sel perd sa force, etc., c'est-à-dire s'il cesse d'être salé. Sans doute cela est impossible. Le Saint Sauveur suppose seulement le cas pareil : le sel cessant d'être salé. D'ailleurs les voyageurs ont remarqué que dans ces pays il y a une sorte de sel qui peut perdre complètement sa force, et qui n'est plus bon qu'à être jeté dehors.

« J'ai cassé un morceau d'un sel, raconte un des voyageurs (Reuss nach Palestina von Maundrell, p. 102.), je l'ai exposé à la pluie, au soleil et à l'air, et bien que conservant l'aspect d'un morceau de sel, il avait complètement perdu sa saveur. À l'intérieur la saveur était conservée, ainsi que je pus m'en rendre compte par l'expérience. »

Cette expression imagée signifie : Si vous — disciples et les maîtres de l'univers — perdez la force intérieure, morale, ayant de l'influence sur le monde, alors que peuvent donner cette force et cette influence ? Rien. Si vous n'avez pas de force pour rénover le monde en le préservant de la décomposition et le fortifiant moralement, alors qu'adviendra-t-il de lui, et qui peut vous fortifier vous-mêmes et vous rendre capables de rénover le monde ? Rien.

Et vous-mêmes vous périrez, comme le sel qui a perdu sa saveur et que l'on jette sur la route. Surtout *le maître s'il perd la raison*, c'est-à-dire s'il n'enseigne pas et devient paresseux, comment s'amendera-t-il ? Il doit être privé de son grade de maître et livré au mépris.

Vous êtes la lumière du monde. De nouveau la parole imagée. C'est le soleil qui s'appelle la lumière du monde. Le soleil rend les objets visibles, montre leur forme, leur beauté ou leur laideur et les anime. Le mot « lumière » est employé ici dans le sens d'éclairement moral et spirituel. La lumière c'est la source et l'image de l'instruction. En ce sens le mot lumière se rapporte à Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque c'est lui qui est la lumière qui éclaire le monde, la source de la lumière, de toute connaissance. Les apôtres, les disciples du Christ et tous les vrais chrétiens sont des rayons du soleil de la vérité et la lumière du monde en tant que par leur vie et leur doctrine ils éclairent ce que Dieu lui-même nous annonce sur lui. Ils doivent éclairer spirituellement les aveugles et animer les morts.

Du monde. De nouveau dans le sens non d'un seul peuple, mais de tout l'univers.

La ville ne peut être cachée, etc. Plusieurs villes de la Judée, comme d'autres pays, étaient situées sur les sommets des montagnes et des collines, de sorte qu'on les voyait de loin. Maundrell dit que près de cet endroit où (on le suppose) Dieu prononça ce sermon, jusqu'à ce jour existe sur la montagne une petite ville nommée Safat, qu'on aperçoit de loin. Le Sauveur, en prononçant ces paroles désignait peut-être cette ville, la comparant à ses disciples. Eux aussi doivent être vus de loin, leurs œuvres ne peuvent et ne doivent être cachées. Les yeux du monde doivent être et seront tournés vers eux. S'ils désiraient se cacher ce serait aussi peu naturel que pour une ville sise sur la montagne, d'être invisible ou cachée.

On ne la place pas sous un vase qui cacherait la lumière. Autrement dit, il n'y aurait pas lieu d'allumer une chandelle. De même pour les rapports de la religion

chrétienne envers tous les chrétiens. Ils doivent être la lumière de la religion et, par une vie conforme à la religion, éclairer l'univers, répandre son bonheur sur tous. Les chrétiens ne doivent pas la cacher mais la montrer et la répandre partout ; autrement le but élevé du Christ ne serait pas atteint.

Que la lumière soit, etc. Que votre religion, votre vie vertueuse et votre confession pure de la foi soient visibles, connues de tous et partout, dans toutes les classes de la société, dans toutes les fonctions, à la maison et au dehors, aux heureux et aux malheureux, aux riches et aux pauvres.

Bénissez le Père, etc. La stimulation selon laquelle les chrétiens doivent ainsi paraître au monde, non seulement pour être vus des hommes, ce qui serait de la vantardise, mais uniquement pour la gloire du Père céleste. Il n'a pas dit : Montrez votre vertu, ce n'est pas bien, mais qu'elle brille d'elle-même, que vos ennemis mêmes en soient frappés, et glorifiez non pas vous, mais votre Père céleste. Les Pharisiens faisaient montre de leur vertu, pour être vus des hommes. Le chrétien, lui, ne doit pas se soucier de cela, mais seulement de ce que, par lui, les hommes glorifient Dieu, en voyant sa vie supérieure et la pureté de la religion, non de l'ambition, que condamne sévèrement le Saint Sauveur, mais de la gloire de Dieu. Voilà le but de la conduite du chrétien envers les autres.

De ces interprétations il résulte de nouveau que ces paroles sur le sel et la lumière ne signifient rien, n'ont aucun lien ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit, et ne sont là que pour que l'Église les interprète à sa façon.

Selon Reuss, c'est la même chose. Reuss dit même tout franchement que ces paroles ne sont pas là à propos, mais qu'on peut leur trouver un sens. Et il le trouve[6] :

Ce second morceau non seulement se détache de ce qui précède et de ce qui suit, de sorte qu'on aurait tort de rechercher péniblement une liaison plus intime des divers éléments, mais les passages parallèles des autres évangiles, que nous avons dû emprunter à quatre contextes absolument différents, peuvent faire naître des doutes au sujet de la place qui est assignée ici aux sentences alléguées. Néanmoins il y aura moyen de leur trouver un sens parfaitement approprié à la tendance de tout ce discours, celui-là même que le rédacteur a dû avoir en vue en les plaçant ici.

Il s'agit encore des disciples de Jésus, mais pas le moins du monde exclusivement de ceux qu'il a appelés ses premiers apôtres. Tout à l'heure il leur a été dit qu'ils avaient à s'attendre à des conflits avec le monde, et à une séparation d'avec lui, laquelle à plusieurs égards serait même un devoir pour eux. Maintenant, au contraire, il leur est parlé de devoirs qui les rapprocheront du monde, qui les mettront avec lui dans des relations directes et suivies. Cela est exprimé d'une manière figurée ou allégorique.

i *Vous êtes le sel de la terre*. Le sel sert à assaisonner la nourriture, mais surtout à la préserver de la corruption ou décomposition. Jésus se servait de cette image avec l'application spéciale à la fabrication du pain (Matth., XIII, 33), et de manière que sa pensée ne présente pas d'obscurité. Sur la terre, c'est-à-dire sur la grande masse de l'humanité, ses disciples sont et doivent être un élément salutaire, destiné à la pénétrer et à lui communiquer une vertu ou qualité indispensable pour la santé, comme le levain est pour la pâte de farine une condition de saveur et de salubrité.

Il importe donc que ce principe de santé, cette puissance de régénération active,

soit réellement en eux d'abord, car si elle faisait défaut, il n'y aurait pas moyen de la remplacer. Le sel qui a perdu sa force, sa nature, ne peut plus la recouvrer, littéralement, ne peut plus être salé de nouveau, il n'existe pas d'autre matière qui puisse lui donner ce qu'il possédait et ce qu'il aurait perdu. Il convient de se placer au point de vue d'une époque où Jésus lui-même n'y serait plus, et où, par conséquent, il ne susciterait plus d'autres disciples à la place de ceux qui auraient manqué à leur vocation. Il parle ici à la totalité et n'a pas égard à la distinction à faire éventuellement entre ceux qui resteraient fidèles et ceux qui feraient défaut.

ii *Vous êtes la lumière du monde*. Cette seconde image est si populaire qu'il suffira de rappeler qu'elle ne doit pas être restreinte au progrès de l'intelligence. Le Nouveau Testament ne sépare pas dans l'homme la nature spirituelle et la nature morale. Dans le ménage, quand on allume un flambeau, c'est pour éclairer la chambre ; il serait absurde d'aller cacher sous un meuble ce qui doit répandre la clarté. C'est ainsi que ceux qui ont eux-mêmes reçu communication de la lumière que Jésus est venu apporter au monde, doivent à leur tour la faire servir à d'autres. Il ne suffit pas de la posséder soi-même, on ne doit pas s'en contenter comme d'un bien à mettre à profit individuellement : le grand devoir, c'est l'activité au dehors, c'est le travail pour le bien général, ce que l'apôtre plus tard, en se servant d'une autre image, a appelé l'édification.

Voilà les bonnes œuvres dont parle le texte. S'il s'agissait d'œuvres de bienfaisance, Jésus ne parlerait pas de la nécessité de les faire voir (chap. VI). Glorifier Dieu, veut dire, en style biblique, se ranger de son côté, se convertir à lui.

La phrase incidente qui parle de la ville bâtie sur la montagne et qu'on voit de loin, dérange la simplicité de la comparaison, et pourrait bien avoir été primitivement étrangère à ce contexte. Elle ne saurait se rapporter au devoir dont il vient d'être question, elle constate plutôt un fait. Appliqué aux disciples de Christ, ce fait, c'est qu'ils se trouveront placés en évidence, que tous les regards se porteront sur eux ; il en résultera également des devoirs particuliers qu'il est facile d'entrevoir, mais auxquels notre texte ne s'arrête pas ; ce serait une exégèse bien singulière et bien froide qui ferait dire au Seigneur : De même qu'une ville bâtie sur le haut d'une montagne ne peut pas être invisible, de même vous devez vous faire voir.

Il est naturel que n'ayant pas compris la signification des premières paroles : Heureux sont les pauvres… ou même leur ayant attribué volontairement une signification obscure, toute l'explication de la pensée faussement comprise doit paraître déplacée et embrouillée. Mais il suffit de s'en tenir aux paroles et à la pensée de Jésus pour que les paroles sur le *sel* et la *lumière* non seulement ne soient pas obscures, mais même soient nécessaires à la clarté de tout ce qui précède et de tout ce qui suit.

Les paroles : *vous êtes heureux, vous, les pauvres et les vagabonds, parce que le royaume de Dieu vous appartient*, ce ne sont pas des fleurs de rhétorique mais une effrayante vérité pour les hommes qui croient bonne la société qu'ils se sont arrangée, et une vérité joyeuse pour les malheureux.

Ces paroles, comprises dans toute leur importance, exigent une explication, et elle est fournie par tout ce qui suit.

L'explication est que vous, mendiants, le sel de la terre, vous êtes heureux parce que le royaume de Dieu vous appartient. Mais il n'est à vous que quand vous (le sel) savez que le bonheur réside dans la pauvreté, que quand vous la désirez. C'est alors que vous êtes le sel du monde. Vous êtes l'ornement et le sens du monde. Mais si vous, mendiants, désirez ne pas être mendiants, alors, comme le sel qui a perdu sa saveur, vous n'êtes plus bons à rien, vous êtes le rebut du genre humain. Les vagabonds, les mendiants mécontents de leur sort ne sont plus bons à rien, et si les hommes les piétinent, ils le méritent.

Du fait que vous avez compris que vous êtes heureux en votre état de mendicité, vous êtes la lumière du monde. Et de même que loin de cacher la lumière on la montre, de même, vous autres, ne renoncez pas à votre misère et ne la cachez pas, mais montrez-la comme la lumière. Et cette lumière éclairera les autres hommes ; et les autres hommes regardant votre misère volontaire et votre vie heureuse, comprendront la vie de l'esprit de votre Père.

La loi éternelle.

Μὴ νομίσητε ὅτι ἦλθον καταλῦσαι τὸν νόμον ἢ τοὺς προφήτας· οὐκ ἦλθον καταλῦσαι, ἀλλὰ πληρῶσαι.

Ἀμὴν γὰρ λέγω ὑμῖν, ἕως ἄν παρέλθῃ ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ, ἰῶτα ἕν ἢ μία κεραία οὐ μή παρέλθῃ ἀπὸ τοῦ νόμου, ἕως ἄν πάντα γένηται.

Matthieu, v, 17. Ne pensez point que je sois venu abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir.

Ne pensez point que j'enseigne [1]) comment détruire [2]) la loi [3]). J'enseigne non à détruire mais à accomplir.

18. (Luc, xvi, 17). Car je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul iota et à un seul trait de lettre.

Je vous dis la vérité : tant que le ciel et la terre resteront, chaque loi subsistera devant vous jusqu'à ce que tout [4]) ne soit accompli.

Remarques.

1) ἔρχεσθαι (ἦλθον). Dans tous les passages où il a un complément, ce verbe doit être traduit par : *être venu découvrir, expliquer, montrer, enseigner*, ou, tout simplement, *montrer, enseigner*.

2) καταλῦσαι τὸν νόμον signifie *détruire* ; et νόμος, avec l'article, signifie, dans tout l'Évangile, *la loi de Dieu*, en opposition à la loi de Moïse, qui s'exprimait toujours par le même mot, mais sans l'article. Voici des exemples de l'emploi de la *loi en général*, avec l'article, dans l'Évangile :

Matthieu, XII, 36 : Διδάσκαλε, ποία ἐντολή μεγάλη ἐν τῷ νόμῷ.

XXIII, 23. Οὐαί ὑμῖν, γραμματεῖς καὶ Φαρισαῖοι, ὑποκριταὶ, ὅτι ἀποδεκατοῦτε τὸ ἡδύοσμον καὶ τὸ ἄνηθον καὶ τὸ κύμινον, καὶ ἀφήκατε τὰ βαρύτερα τοῦ νόμου.

Et de l'emploi de la *loi de Moïse*, sans l'article :

Luc, II, 23. Παραστῆσαι τῷ Κυρίῳ, καθὼς γέγραπται ἐν νόμῳ Κυρίου.

24. Καὶ τοῦ δοῦναι θυσίαν, κατὰ τὸ εἰρημένον ἐν νόμῳ Κυρίου.

Les exemples de l'un et de l'autre sont surtout fréquents dans les épîtres.

3) Dans plusieurs manuscrits les paroles ἢ τούς προφήτας « et les prophètes » sont omises.

« La loi et les prophètes » c'était l'expression habituelle ; c'est pourquoi, naturellement, au mot τὸν νόμον on pouvait ajouter προφήται. Mais cette addition change le sens, car il s'agit non de la loi et des prophètes, mais de la *loi en général*.

Jésus dit : D'après tout ce que vous avez entendu et vu de moi : la négation des rites, du temple, et d'après ce que je vous dis maintenant : que les vagabonds sont heureux et que j'exhorte tous les hommes à le devenir, vous pouvez penser que je délie les mains à tous les hommes et dis : fais ce que tu veux, il n'y a ni bien ni mal, il n'y a pas de loi. Ne pensez pas cela. Je n'enseigne point du tout cela. Au contraire, j'enseigne l'accomplissement de la loi, et la voici. Et il parle des préceptes qu'il donne : « Celui qui agira ainsi, c'est-à-dire, comme je vais le dire, celui-là sera dans le royaume de Dieu. »

Dans quelques citations des Pères de l'Église, tout ce passage est lu de la façon suivante :

Τί δοκεῖτε ; ὅτι ἦλθον πληρῶσαι τὸν νόμον ἢ τοὺς προφήτας ;

οὐκ ἦλθον πληρῶσαι, ἀλλά καταλῦσαι.

Mot à mot : « Que pensez-vous ; suis-je venu exécuter les lois et les prophètes ? Je ne suis pas venu exécuter, mais détruire ». Ce n'est que dans cette rédaction que sont compréhensibles les paroles « et les prophètes ». Il est évident que « et les prophètes » a été pris de ce verset et transporté dans un passage où cela n'est pas compréhensible.

4) Le verset 18 a été, jusqu'à maintenant, la pierre d'achoppement des théologiens. Voici ce que dit Reuss[7] :

> À première vue on dirait que l'intention du Seigneur est de déclarer, de la manière la plus positive et la plus énergique, qu'il entend maintenir l'autorité absolue de la Loi jusque dans ses moindres parties. (La Loi et les Prophètes, c'est la formule consacrée dans la Synagogue pour désigner les livres saints dont on faisait la lecture à la communauté assemblée. Voyez notre histoire du Canon, chap. i). Mais en y réfléchissant, on est d'abord arrêté par le fait que l'Église chrétienne a mis de côté une bonne partie de la Loi, celle-là même à laquelle les contemporains de Jésus attachaient le plus d'importance ; ensuite on se souvient que l'apôtre Paul a proclamé très hautement la déchéance de la Loi, pour y substituer un principe régulateur tout différent. Enfin on se représente nécessairement les nombreuses occasions où Jésus lui-même, ou bien se met au-dessus de la loi (Marc, II, 27 ; Matth., XII, 6, etc.), ou bien en proclame la fin (Marc, XIV, 58; Jean, IV, 24), ou la réduit à l'un de ses éléments de manière à écarter les autres ou du moins à les refouler sur l'arrière-plan. (Matth., XXIII, 23 ; VII, 12 ; XXII, 40 ; IX, 13, etc.) ou enfin la condamne directement comme imparfaite. (Matth., XIX, 8; comp., XV, 1 et suiv.). À moins de supposer un changement survenu dans ses idées, ou une contradiction flagrante dans les traductions relatives à son enseignement, on se trouve donc dans une grande perplexité en face des versets 18 et 19 de notre texte, et beaucoup d'interprètes n'ont cru pouvoir se tirer d'embarras qu'en accusant les judéo-chrétiens d'avoir coloré à leur gré les paroles du Maître, si tant est qu'ils ne l'aient pas fait parler tout à fait gratuitement dans leur sens. D'autres encore, fermant les yeux sur tout le reste, se sont arrêtés à ces déclarations pour en conclure que Jésus ne s'est point élevé, pour sa part, au-dessus du niveau de la conception de ses disciples Galiléens. Nous ne parlons pas d'une troisième supposition, absolument inadmissible, qui consiste à dire que Jésus n'a eu en vue ici que la loi morale.
>
> Ces suppositions sont infirmées d'un côté déjà par le fait que Luc, l'évangéliste dit paulinien et universaliste, reproduit la même assertion, de l'autre par celui que notre texte même contient des éléments très caractéristiques dans le sens évangélique et anti-légal. Il ne peut donc être question ni de rejeter les déclarations des versets 18 et 19, comme purement et simplement inauthentiques, ni de les accepter dans un sens qui serait absolument incompatible avec ce dernier point de vue.

Tout cela est tout à fait juste, sauf la dernière conclusion, superficielle et injustifiée : qu'il est inadmissible que Jésus n'ait eu en vue que la loi morale. Cette négation est même étonnante. La mention du texte de Luc, rappelant que Luc rejette toutes les explications supposées, est plus étonnante encore. Une telle négation, non justifiée, du sens unique, clair et simple de ce verset, serait absolument inexplicable, si l'on ne voyait que dès le commencement même, le

sens de tout ce passage n'est pas compris. La non compréhension du sens simple, et la recherche d'un sens artificiel, tiennent à la même cause que l'incompréhension des versets 14, 15, 16. On a attribué un sens faux au premier verset des béatitudes, qui contient la thèse de tout ce passage. Comment donc ne pas s'embrouiller dans les explications de ce qui suit.

Pour Reuss (ainsi que pour l'Église), les versets sur *le sel et la lumière* forment une intercalation, sans lien avec ce qui précède, et tout ce passage, depuis le verset de Matthieu, v. 17-48, est une intercalation inutile. Reuss le dit tout nettement[8] :

(v, 17-48). Ce morceau, qui ne se trouve dans aucune liaison d'idées avec celui qui précède et dont il ne se rencontre que quelques fragments dans la rédaction de Luc, forme un tout, et doit être étudié dans son ensemble, quoique l'évangéliste y ait inséré par ci par là des éléments qui, tout en présentant quelque analogie avec le texte principal, lui ont été primitivement étrangers. Cette circonstance nous explique pourquoi cette page, l'une des plus belles et des plus importantes dans les Évangiles, offre maintenant quelques difficultés et a pu donner lieu à des méprises.

Il est facile de voir que Jésus parle ici de sa position à l'égard de la Loi. La question est de savoir au juste ce qu'il en dit.

Voici ce que dit l'Église[9] :

Je vous dis en vérité. C'est l'affirmation de l'infaillibilité de ce qu'il dit.

Jusqu'à ce que, etc. Tant que ce monde existe ; c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles ; ou : plutôt disparaîtront le ciel et la terre, plutôt viendra la fin du monde, que la Loi, dans son esprit et son essence, reste inexécutée.

Un iota. La plus petite lettre de l'alphabet hébraïque, un trait dont une lettre se distingue d'une autre lui ressemblant. Par ce mot on exprime ici, que la chose la plus petite, la plus minime de la loi, ne restera pas sans exécution, comme la parole sûre de Dieu qui ne peut être stérile ni rester inaccomplie.

Tant qu'il ne se réalisera pas, c'est-à-dire en esprit et en essence et non à la lettre. Toute la loi était l'ombre du futur. Quand parut le corps lui-même, l'ombre perdit sa signification, mais en même temps se réalisait ce que l'ombre indiquait. La loi ancienne, vieillie, est abolie, mais elle est remplacée par la loi plus parfaite dont elle était l'ombre. Celui qui exécute la loi nouvelle exécute en même temps la loi ancienne, seulement pas comme la lettre morte, mais d'une façon plus parfaite, en esprit. Par exemple, celui qui ne se met pas en colère contre son frère exécute le commandement très ancien : tu ne tueras point ; car celui qui ne se met pas en colère, évidemment ne peut pas tuer, etc.

Cette explication, comme toutes les explications de l'Église, n'explique rien et ne fait qu'éluder la question. Elle n'explique pas ce qu'il faut comprendre par *la parole de Dieu* et quel rapport existe entre la doctrine du Christ et la loi de Moïse, ni ce qu'il faut comprendre par la loi.

Il suffit de ne pas détacher ce passage et de l'examiner uni à ce qui

précède et suit, pour que, de nouveau, il devienne non seulement clair, mais nécessaire au sens. Jésus dit : il faut être mendiant, vagabond, pour entrer dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire se libérer de toutes les formes de la vie. Le vagabond fut toujours un être méprisé, à qui tout semblait permis, vivant hors la loi. Dans les versets 15 et 16, Jésus a dit : Il faut être vagabond mais libre. Dans ces deux versets, il dit de nouveau qu'il faut être vagabond, non pas ce vagabond à qui tout est permis, qui vit hors la loi, mais au contraire, le vagabond qui exécute la loi ; c'est-à-dire obéit à certains préceptes.

Le mot ὁ νόμος est dérivé de νέμω *la loi* et *divisée* ; autrement dit c'est une limite où se termine la loi, *qu'on ne peut franchir*.

Le contexte de Luc, que cite si légèrement Reuss pour confirmer ses arguments, montre on ne peut plus clairement ce qu'il faut comprendre par νόμος et par toute la phrase : *pas un seul trait de la loi ne se perdra*.

Luc, XVI, 16. La loi et les prophètes ont eu lieu jusqu'à Jean : depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé et chacun le force.

Il est dit : *La loi et les prophètes*, c'est-à-dire la loi écrite, la loi juive, était nécessaire avant Jean, mais maintenant *le royaume de Dieu est arrivé*, etc. Puis le verset 17. Luc a mis exprès deux versets qui se contredisent, où il comprenait par *la loi et les prophètes* seulement ce qui était détruit depuis Jean, et par *la loi*, sans ajouter « les prophètes », l'autre chose, ce qui ne peut pas se détruire tant que les hommes existent. S'il fallait encore une confirmation d'une telle compréhension de la loi, le mot *trait*, la donnerait. S'il s'agissait de la loi écrite, de la loi de Moïse, on aurait dit : *pas un seul verset, pas un seul mot, pas une seule lettre*, mais nullement, *pas un seul trait*.

La compréhension du mot *loi*, comme loi morale (avec l'article) et comme loi écrite (sans article), est particulièrement claire dans les passages suivants des Épîtres de Paul aux Romains :

Rom., III, 26. Où est donc le sujet de se glorifier ? Il est exclu. Par quelle loi ? Est-ce par la loi des œuvres ? Non ; mais c'est par la loi de la foi.

27. Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi.

30. Anéantissons-nous donc la loi par la foi ? Nullement. Au contraire, nous établissons la loi.

Ici il s'agit de « la loi et des prophètes », de la loi écrite. Plus loin :

Rom., VII, 16. Or, si je fais ce que je ne voudrais pas faire, je reconnais par là que la loi est bonne.

21. Je trouve donc cette loi en moi : c'est quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi.

23. Mais je vois une autre loi dans mes membres, qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché, qui est dans mes membres.

Ici il s'agit de la loi, en général ; de la loi morale.

Que dans les versets 17 et 18 du chapitre V de Matthieu, il s'agisse de la loi morale, c'est encore clair parce qu'à la fin, ayant énuméré tout ce qu'il faut faire, Jésus dit : En cela (c'est-à-dire dans cette petite règle) est toute la loi et les prophètes. Autrement dit, ces règles peu nombreuses remplacent toute la loi écrite. Jésus dit : Je ne détruis pas la loi, au contraire, je l'exécute, car il n'y a rien de plus immuable que la loi *tant que tout ne sera pas accompli*.

Chez Luc il faut comprendre : *tant que tout ne sera pas accompli selon la loi*.

L'idée est celle-ci : que la loi, c'est-à-dire l'indication de ce que l'on doit faire, existe et existera toujours, tant que le monde existera et tant que tout ne sera pas réalisé. C'est-à-dire que la loi pourrait ne pas exister dans deux cas : 1° si le monde cessait d'être, et 2° si les hommes accomplissaient toujours la loi, puisque la loi n'est que l'indication de ce qui n'est pas accompli : l'indication d'un écart.

Ὃς ἐὰν οὖν λύσῃ μίαν τῶν ἐντολῶν τούτων τῶν ἐλαχίστων, καὶ διδάξῃ οὕτω τούς ἀνθρώπους, ἐλάχιστος κληθήσεται ἐν τῇ βασιλειᾳ τῶν οὐρανῶν· ὅς δ' ἄν ποιήσῃ καὶ διδάξῃ, οὗτος μέγας κληθήσετι ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν.

Λέγω γὰρ ὑμῖν, ὅτι ἐάν μὴ περσσεύσῃ ἡ δικαιοσύνη ὑμῶν πλεῖον τῶν.

Γραμματέων καὶ Φαρισαίῶν, οὐ μὴ εἰσέλθητε εἰς τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν.

Matthieu, v, 19. Celui donc qui aura violé l'un de ces plus petits commandements et qui aura ainsi enseigné les hommes, sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux ; mais celui qui les aura

De sorte que si quelqu'un considère comme inutile [1]) une seule de ces [2]) règles [3]), même la plus petite, et enseigne ainsi les hommes, celui-là sera le plus petit dans le royaume de Dieu, et

observés et enseignés, celui-là sera estimé grand dans le royaume des cieux.

20. Car je vous dis que si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

celui qui les observera et les enseignera, celui-ci sera le plus grand dans le royaume de Dieu.
Je vous dis d'avance que si votre observance est pareille à celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume de Dieu [4]).

Remarques.

1) λύειν, ne peut se traduire autrement que *considère comme inutile*.

Jean, v, 18. À cause de cela les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parcequ'il avait violé le sabbat, mais encore parcequ'il disait que Dieu était son propre père, se faisant égal à Dieu.

VII, 23. Si donc un homme reçoit la circoncision au jour du sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi parceque j'ai guéri un homme dans tout son corps le jour du sabbat ?

3) ἐντολή, *l'ordre, la règle*. Je ne traduis pas par commandement, parceque nous sommes habitués d'entendre par ce mot le commandement de Moïse.

2) τούτων, *ces*, se rapporte aux commandements, règles, ordres.

Si l'on perd de vue que le sens est déformé du commencement même, on ne peut comprendre comment ce mot τούτων a l'air d'être omis, et se rapporte aux commandements de la loi de Moïse. S'il s'agissait des commandements de Moïse, dans ce cas pourquoi dire : *ces commandements*. Lesquels, *ces ? Tous ?* Alors il ne faut pas dire « ces » ou « les autres », afin qu'on les détruise. Comment donc est-il dit que pas une lettre de la loi ne se perdra ?

Et cependant l'Église et Reuss comprennent que dans ces versets 18, 19, il s'agit des commandements de Moïse.

Reuss dit[10] :

Nous pourrions encore demander la permission de regarder les deux versets suivants comme n'étant pas ici à leur vraie place, et le vingtième comme se rattachant directement au septième, mais nous n'insistons pas sur cette simplification.

Et l'Église dit[11] :

Violera, fera quelque chose de contraire aux commandements, ou, par une fausse interprétation, enlèvera au commandement sa force obligatoire ; en présentant, par exemple, que le commandement est peu important, que sa violation n'est pas un péché, que le coupable n'est nullement responsable.

Du plus petit de ces commandements. Les Pharisiens divisaient les commandements de la loi en grands et en petits ; et ils disaient que ce n'était pas péché de violer ces derniers, bien que, parmi ceux-ci se trouvât le commandement se rapprochant à l'essence même de la loi : à l'amour, à la grâce, à la justice. C'est de ce commandement que Dieu parle, l'appelant petit selon la conception fausse des pharisiens.

Et plus loin :

1º Théophilacte interprète d'ailleurs que le Seigneur appelle petits, non les commandements de la loi ancienne mais ceux qu'il avait l'intention de donner lui-même, et il les appelle ainsi par humilité, comme pour s'humilier lui-même. Dans plusieurs passages il parle de lui très humblement ; il fait de même pour sa loi.

Mais comment comprendre ce passage, cela n'est pas expliqué.

4) Jésus dit ; *Soyez vagabonds*, mais la loi existe et doit exister pour chaque homme ; et voilà : je vous donnerai de petites règles, et si vous les observez vous aurez le royaume du ciel. Et, ayant expliqué cela, il dit : Pour entrer dans le royaume de Dieu il faut faire mieux que les pharisiens. Ceux-ci exécutent la loi écrite, mais pour entrer dans le royaume du ciel il est nécessaire que votre vérité envers la loi soit plus grande que la vérité des pharisiens, qui ne remplissent pas la loi.

Premier précepte : Ne te mets pas en colère.

Ἠκούσατε ὅτι ἐρρέθη τοῖς ἀρχαίοις. Οὐ φονεύσεις· ὅς δ' ἄν φονεύσῃ, ἔνοχος ἐσται τῇ κρίσει.

Ἐγώ δὲ λέγω ὑμῖν, ὅτι πᾶς ὁ ὀργιζόμενος τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ εἰκῇ, ἔνοχος ἔσται τῇ κρίσει· ὅς δ' ἄν εἴπῃ τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ, Ῥακὰ, ἔνοχος ἔσται τῷ συνεδριῷ· ὅς δ' ἄν εἴπῃ, Μωρὲ, ἔνοχος ἔσται εἰς τὴν γέενναν τοῦ πυρός.

Matthieu, v, 21. Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point ; et celui qui tuera sera punissable par le jugement. (Exode, xx,

Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point. Celui qui tuera sera soumis au tribunal [1]).

13.)

22. Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère en vain, sera puni par le jugement ; et celui qui dira à son frère « Raca » sera puni par le conseil ; et celui qui lui dira fou, sera puni par la géhenne.	Et moi je vous dis : Celui qui se met en colère [2]) contre son frère, celui-là doit être soumis au tribunal. Et celui qui dira à son frère : Canaille [3]), celui-là doit être soumis au tribunal criminel [4]). Et celui qui dira à son frère : fou, celui-là doit être soumis au feu [5]).

Remarques.

1) Le livre des Nombres XXXV, 10-34.

2) Dans plusieurs manuscrits il n'y a pas le mot εἰκῆ, « en vain ». Ce mot ne se trouve ni chez Luther, ni dans la Vulgate ; il a été ajouté postérieurement. Il est inutile de montrer l'évidence de l'addition de ce mot. Chacun comprend combien il contredit grossièrement tout le sens de la doctrine, combien il est absurde. S'il n'est pas bien de se fâcher « en vain », alors on peut se fâcher non « en vain ». Et qui sera juge de ce qui est « en vain » et de ce qui est non « en vain ? »

Voici le raisonnement que fait l'Église au sujet de ce mot[12] :

Et moi je vous dis : Christ, législateur omnipuissant, parle ici, comme en d'autres passages, comme quelqu'un qui a le pouvoir et non comme les scribes et les pharisiens. (Matthieu, v. 29.)

Celui qui se met en colère en vain. Il y a la colère pour ainsi dire légitime, juste, quand elle est tournée contre le péché, contre le crime, quand elle provient du zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain. Dieu lui-même se met en colère contre les pécheurs. Christ regarde avec colère les pharisiens, les hypocrites. (Marc, III, 5). Ce n'est pas d'une colère pareille qu'on parle ici, mais de la colère sans cause, vaine, orgueilleuse ; de la colère non basée sur l'amour de la vérité et de la vertu. Si quelqu'un se fâche justement, celui-là ne sera point condamné. (Théophilacte.)

Cette addition est remarquable comme exemple de ces déformations qu'a subies l'Évangile.

3) *Raca*, mot chaldéen, indiquant le mépris. Il peut se traduire par *canaille, rebut de la société*.

4) *Le conseil*, tribunal particulier, qui, presque toujours, condamnait à mort.

5) « Dans la géhenne du feu ». C'était la vallée dans laquelle se faisaient les sacrifices à Moloch, et où l'on brûlait les hommes. « Jeter dans la géhenne » veut dire, « brûler ».

Tout ce passage, commencé par l'exemple de la loi de Moïse : que pour le meurtre, il faut juger, est conduit conformément à cette comparaison. Selon la loi de Moïse, pour le meurtre il faut juger, c'est-à-dire infliger la punition suprême. Jésus dit : De même que le meurtre vous est défendu, avec la même sévérité je vous défends la colère contre votre frère. Je vous défends encore plus sévèrement la manifestation de cette colère dans l'expression du mépris pour l'homme, et plus sévèrement encore le terme suprême du mépris : l'appellation de fou, c'est-à-dire d'homme que l'on ne peut prendre au sérieux.

La sévérité de la défense s'exprime par la punition. Jésus en use de même. Mais il est évident que Jésus ne prescrit ni le conseil ni la géhenne. Si l'on comprend qu'il en sera ainsi dans l'autre monde, alors on ne comprend pas quel conseil pourrait être là-bas.

C'est pourquoi il est évident que le conseil, de même que la géhenne, indiquent non quelque chose qui aura lieu dans l'autre monde, mais le degré de la culpabilité.

Ἐὰν οὖν προσφέρῃς τὸ δῶρὸν σου ἐπὶ τὸ θυσιαστήριον, κάκε μνησθῇς ὅτι ὁ ἀδελφὸς σου ἔχει τι κατὰ σοῦ.

Ἄφες ἐκεῖ τὸ δῶρόν σου ἐμπροσθεν τοῦ θυσιαστηρίου, καὶ ὕπαγε, πρῶτον διαλλάγηθι τῷ ἀδελφῷ σου, καὶ τότε ἐλθῶν πρόσφερε τὸ δῶρὸν σου.

Matthieu, v, 23. Si donc tu apportes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi.

Si donc tu apportes ton offrande à l'autel, et te souviens que tu as un frère et qu'il a quelque chose contre toi.

24. Laisse là ton offrande devant l'autel, et va-t'en premièrement te réconcilier avec ton frère ; et après cela viens, et offre ton offrande.	Alors laisse ton offrande devant l'autel, et va auparavant te réconcilier avec ton frère, puis va offrir ton offrande [1]).

Remarques.

1) *Après cela viens et offre ton offrande*. Auparavant il a été dit que Dieu ne veut pas d'offrandes ; tout ce qui servait aux offrandes a été chassé du temple, et on a interdit d'apporter quoi que ce soit. Jésus ne pouvait donc pas se contredire. Les derniers mots seraient plus clairs ainsi : *Va te réconcilier avec ton frère, et, par cela même, tu feras offrande à Dieu*. Qu'il faille comprendre ainsi ces paroles, cela découle de la prière : Notre Père… dans laquelle tout le rapport envers Dieu s'exprime par le pardon des offenses.

À ce verset l'Église met la note suivante[13] :

Il est plus nécessaire et plus important d'avoir le cœur droit que d'exécuter uniquement les rites extérieurs. Les derniers, sans le premier, n'ont pas de valeur devant Dieu. Ils sont impuissants et n'ont de force devant Dieu que dans la paix et l'amour du prochain. Quand il n'y a pas la possibilité de se réconcilier personnellement avec le prochain, il faut se réconcilier avec lui au moins de cœur.

Et Reuss parle ainsi[14] :

À ce premier exemple le rédacteur rattache deux autres sentences qui lui semblaient appartenir au même ordre d'idées : 1o L'esprit de conciliation doit se trouver en opposition avec la colère. C'est une très belle pensée, que le rétablissement de l'accord fraternel entre des hommes mal disposés l'un contre l'autre doit primer même ce qu'on appelle le devoir religieux, et que Dieu agréera mieux les offrandes qui sont présentées avec de pareils gages de sincérité. Mais cette sentence n'est pas à sa place dans ce contexte, elle n'a rien à faire avec l'explication évangélique du sixième commandement. L'analogie est tout juste assez grande pour nous faire comprendre le procédé du rédacteur ; 2o Mais cette analogie n'existe plus du tout et la combinaison devient incompréhensible à l'égard de la seconde sentence que Luc nous a conservée aussi dans un tout autre contexte. En effet, l'adversaire dont il y est question ne peut être qu'un créancier qui emmène son débiteur devant le juge pour le faire condamner à la prison. Le débiteur doit se hâter de s'arranger à l'amiable avec le créancier avant que l'arrêt ne soit prononcé. On dit

que par cet exemple de prudence Jésus a voulu faire comprendre l'importance de la réconciliation. Il est possible que l'évangéliste l'ait compris ainsi ; mais outre que l'application est abandonnée à la sagacité des lecteurs, toute cette parabole nous mène bien loin du sujet essentiel du discours.

Ἰσθι εὐνοῶν τῷ ἀντιδίκῳ σου ταχύ, ἕως ὅτου εἶ ἐν τῇ ὁδῷ μετ' αὐτοῦ μήποτε σε παραδῷ ὁ· ἀντίδικος τῷ κριτῇ, καὶ ὁ κριτής σε παραδῷ τῷ ὑπηρέτη, καὶ εἰς {{|φολακήν|φυλακήν}} βληθήσῃ.

Ἀμὴν λέγω σοι, οὐ μὴ ἐξέλθῃς ἐκεῖθεν, ἕως ἂν ἀποδῷς τὸν ἔσχατον κοδράντην.

Matthieu, v, 25. (Luc, xii, 58). Accorde-toi au plus tôt avec la partie adverse, pendant que tu es en chemin avec elle, de peur que ta partie adverse ne te livre au juge, et que le juge ne te livre au sergent, et que tu ne sois mis en prison.

Sois accommodant avec ton adversaire tant qu'il est encore avec toi en chemin [1]) et prends garde qu'il ne te livre au juge ; celui-ci te donnerait au sergent et tu irais en prison.

26. (Luc, xii, 59). Je te dis en vérité que tu ne sortiras pas de là, jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrin.

Alors, comme tu le sais toi-même [2]), tu n'en sortirais plus jusqu'à ce que tu aies payé le dernier sou.

Remarques.

1) Le mot ταχύ, *plus tôt*, est omis dans plusieurs manuscrits, et il est inutile. *En chemin* exprime la même pensée : il faut se réconcilier au plus vite.

2) ἀμήν, simplement ἀμήν λέγω σοι s'emploie toujours dans les passages où Jésus exprime ce que tout le monde connaît. La meilleure

traduction est donc : *tu le sais toi-même*.

Selon Reuss, cette parabole est tout à fait inutile. Mais, selon le vrai sens, elle continue la pensée commencée.

Il est dit, au sujet de la colère, que le sens intérieur de l'abstention de la colère c'est qu'il ne faut pas penser à Dieu, s'adresser à Dieu, quand on a de la colère contre les hommes. Maintenant il est question de la signification extérieure, pratique, de la colère.

La colère — c'est ton ennemi, l'ennemi de la vérité, ἀντίδικος, c'est pourquoi débarrasse-toi d'elle le plus vite possible, de même qu'il est beaucoup plus avantageux, comme tu le sais, de se débarrasser de son adversaire avant le procès. Chez Luc, cette parabole est employée dans le même sens, comme on le verra en temps et lieu.

Dans presque toutes les explications des règles données par Jésus, sont citées deux raisons pour lesquelles il faut faire ce qu'il ordonne : une raison intérieure, pourquoi c'est bien ; une raison extérieure, pourquoi c'est avantageux. Dans ce cas, l'exemple de la réconciliation avec son adversaire avant le jugement est donné pour montrer que non seulement il est bien de s'abstenir de la colère, mais encore que c'est avantageux.

Deuxième précepte : Tu ne commettras point l'adultère.

Ἠκούσατε ὅτι ἐρρέθη τοῖς ἀρχαίοις· Οὐ μοιχεύσεις.

Ἐρρέθη δέ ὅτι ὃς ἂν ἀπολύσῃ τὴς γυναῖκα αὐτοῦ, δότω αὐτῇ ἀποστάσιον.

Ἐγῶ δὲ λέγω ὑμῖν, ὅτι ὅς ἂν ἀπολύσῃ τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, παρεκτός λόγου πορνείας, ποιεῖ αὐτήν μοιχευθῆναι· καὶ ὅς ἐάν ἀπολελυμένην γαμήση, μοιχᾶται.

Ἐγώ δὲ λέγω ὑμῖν, ὅτι πᾶς ὁ βλέπων γυναῖκα πρὸς τὸ ἐπιθυμήσαι αὐτὴν, ἤδη ἐμοίχευσεν αὐτήν ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ.

Matthieu, v, 27. Vous avez entendu qu'il a

Vous avez entendu qu'il a été dit : Ne

été dit aux anciens : Tu ne commettras point l'adultère. (Exode, XX, 14).

31. Il a été dit aussi : Si quelqu'un répudie sa femme, qu'il lui donne la lettre de divorce. (Deut., XXIV, 1.)

32. Mais moi je vous dis que quiconque répudiera sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, il l'expose à devenir adultère ; et que quiconque se mariera à la femme qui aura été répudiée, commet un adultère.

28. Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.

commettez pas l'adultère [1]).

Il a été dit aussi : Que celui qui se sépare de sa femme lui donne la lettre de divorce.

Et moi je vous dis : Celui qui se sépare de sa femme, outre que c'est un crime d'adultère, la rend adultère ; et celui qui se marie à une femme répudiée, commet aussi un adultère.

Et pour celui qui regarde une femme avec convoitise, c'est la même chose que s'il commettait l'adultère [2]) avec elle.

Remarques.

Pour la clarté de la pensée et de l'expression, le verset 31 doit suivre le verset 27. Ensuite le verset 32, puis les versets 28, 29.

1) Dans le Lévitique, il est dit (XX, 10) : « Et pour l'homme qui aura commis l'adultère avec la femme d'un autre, puisqu'il a commis l'adultère avec la femme de son prochain, on fera mourir l'homme et la femme adultères. » Ces paroles se rapportent évidemment aux prescriptions de ce qu'il faut infliger à ceux qui commettent l'adultère.

2) Dans plusieurs manuscrits les paroles « dans son cœur » n'existent pas ; et il estpréférable de les omettre parcequ'elles obscurcissent le sens.

Εἰ δέ ὁ ὀφθαλμός σου ὁ δεξιός σκανδαλίζει σε, ἔξελε αὐτόν, καὶ βάλε ἀπό σοῦ· συμφέρει γὰρ σοι ἕνα ἀποληται ἔν τῶν μελῶν σου· καὶ μὴ ὅλον τὸ σῶμά σου βληθῇ εἰς γέενναν.

Καὶ εἰ ἡ δεξιά σου χείρ σκανδαλίζει σε, ἔκκοψον αὐτήν, καὶ βάλε ἀπό σου· σομφέρει γὰρ σοι, ἵνα ἀπόληται ἕν τῶν μελῶν σου, καὶ μὴ ὅλον τό σῶμα σου βληθῇ εἰς γεένναν.

Matthieu, v, 29. Que si ton œil droit te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne.

Si ton œil [1]) te tente [2]) arrache-le et jette-le loin de toi ; car il est plus avantageux pour toi de perdre un œil [3]) que de brûler tout entier.

30. Et si ta main droite te fait tomber dans le péché, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne.

Si ta main droite te fait tomber dans le péché, coupe-la et rejette-la loin de toi. Il vaut mieux pour toi qu'une de tes mains périsse que si tout ton corps brûlait.

Remarques.

1) Le mot δεξιός, *droit*, n'a ici aucun sens, n'ajoutant rien au crime d'adultère, et alourdit seulement la phrase. Il est évident qu'il existait autrefois un proverbe disant qu'il faut couper la main droite si elle nous fait tomber dans le péché. Ce proverbe est exprimé, chez Marc et Matthieu, dans un autre passage où le mot δεξιός est ajouté à ὀφθαλμός (œil).

2) σκανδαλίζω vient de σκάνδαλο, le *piège*. Ici, comme partout ailleurs dans les évangiles, ce mot est employé dans son sens propre. De même qu'un oiseau tombé dans un piège donnerait volontiers ses yeux, qui l'ont séduit, pour ne pas périr, et que le renard donnerait sa patte pour ne pas rester tout entier dans le piège, ce qu'il fait souvent, de même sache que (Salomon, xxii, 14) mieux vaut arracher ce par

quoi tu es pris, que de périr tout à fait.

3) Au lieu de « membre », je répète œil ; puisque le mot membre ne s'applique pas à l'œil.

Les mots παρεκτὸς λόγου πορνείας, (Matthieu, v, 32) me semblent mal traduits. Cette circonstance, dans laquelle on peut répudier la femme, contredit toute la doctrine. Ou ces mots doivent être omis, ou la virgule doit être supprimée, et l'autre phrase rapportée non au participe « répudiée » mais à « commis l'adultère ». Le sens sera alors le suivant : L'époux qui répudie sa femme, outre que c'est un crime en soi, est encore coupable par cela qu'il l'a abandonnée et la force à commettre l'adultère, ainsi que celui qui s'unira à elle.

De même que Jésus a donné une raison intérieure pour expliquer pourquoi il ne faut pas se mettre en colère contre son frère : parcequ'on ne peut penser à Dieu étant en colère, et une raison extérieure : parceque c'est désavantageux pour soi-même, de même, dans ce cas, Jésus donne une raison intérieure : l'homme qui commet l'adultère perd son âme, et il vaut mieux couper, comme le bras, tout ce qui attire l'âme à sa perte ; et une raison extérieure : que chaque adultère, comme chaque colère, augmente et se multiplie de soi-même.

Il dit : un homme marié ne doit pas avoir d'autre femme et abandonner la sienne, parceque, l'abandonnant, il la pousse au mal ainsi que celui qui s'unit à elle et alors il n'y a pas de limite au mal.

Reuss trouve de nouveau que ces versets ne sont pas à leur place, et il dit[15] :

> Ici encore le rédacteur intercale quelques sentences intimement liées entre elles, que l'on retrouve ailleurs, dans d'autres contextes, et dont la première pouvait paraître à sa place après ce qui venait d'être dit du péché commis, ou se manifestant par un simple regard. La combinaison se fait facilement dans ce sens. Il vaudrait mieux être aveugle que de se laisser entraîner à des pensées, éventuellement à des actes, coupables et conduisant à la perdition éternelle.
>
> Cependant nous concevons des doutes très sérieux au sujet de ces sentences qui ne nous paraissent pas du tout être à leur place ici. D'abord on ne voit réellement pas ce que la seconde formule (qui parle de la main droite) doit apporter de lumière à la pensée principale.
>
> En second lieu, la mention expresse de l'œil droit, écarte complètement la seule association possible des idées, un homme borgne étant absolument dans la même position qu'un homme qui a ses deux yeux, dans les circonstances mentionnées ; enfin il est de fait que le manque de l'un de ses membres ne change pas les instincts vicieux de l'homme. Il y a même à objecter que le parallélisme du langage figuré

compromet l'idée morale elle-même : Plutôt perdre un membre que le corps entier, plutôt renoncer à quelque chose de moins grand, moins nécessaire que de perdre tout. Avec ce parallélisme le péché serait, à vrai dire, représenté comme quelque chose de relativement inférieur, tandis qu'il est absolument mauvais. Nous verrons que toutes ces difficultés disparaissent quand nous retrouverons ces textes dans un autre entourage.

Et voici ce que dit Théophilacte[16] :

Le Seigneur ne détruit pas la loi de Moïse *mais la corrige* et défend à un mari de haïr sa femme sans raison. S'il l'abandonne pour une raison sérieuse, c'est-à-dire pour adultère, il n'est pas blâmable. Mais si ce n'est pour adultère il doit être soumis au tribunal, car en agissant ainsi, il la pousse à la débauche. Et celui qui la prend devient également débauché, car si personne ne la prenait, elle retournerait peut-être à son ancien mari

Il résulte des interprétations de l'Église et de Reuss que Jésus, d'après Reuss, donne un exemple de la manière de remplir la loi de Moïse, et, d'après Théophilacte, il corrige la loi, c'est-à-dire définit ce qui doit s'appeler adultère. En réalité Jésus ne définit rien du tout, mais, comme dans la première règle sur la colère, où il montre que les enfants du royaume de Dieu ne doivent pas s'abandonner à la colère, maintenant il montre pourquoi les enfants du royaume de Dieu ne doivent pas commettre l'adultère.

Il dit : Si l'homme convoite une femme, il perd son âme ; s'il répudie sa femme, il incite au vice la femme et l'homme. Jésus montre le désavantage que le vice porte en soi, mais il ne définit pas ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas, ce qu'il faut appeler adultère et ce qu'on ne peut appeler ainsi. Il expose son deuxième précepte. La première règle était : « Ne te mets jamais en colère » ; l'ayant énoncée il montre en quoi elle est nécessaire et raisonnable. Puis il donne la deuxième règle : « Ne considère jamais comme bon le sentiment d'amour pour la femme », ce que la société chrétienne juge de meilleur ; ce que l'on chante de mille façons dans des millions de livres. Et Jésus, ayant dit cela, montre pourquoi cet autre précepte est nécessaire et raisonnable.

TROISIÈME PRÉCEPTE : NE JURE POINT.

Πάλιν ἠκούσατε ὅτι ἐρρέθη τοῖς ἀρχαίοις· Οὐκ ἐπιορκήσεις, ἀποδώσεις δὲ τῷ Κυρίῳ τοὺς ὅρκους σου.

Ἐγὼ δέ λέγω ὑμῖν. Μή ὀμόσαι ὅλως· μήτε ἐν τῷ οὐρανῷ ὅτι θρόνος ἐστίν τοῦ θεοῦ.

Μήτε ἐν τῇ γῇ, ὅτι ὑποπόδιον ἐστιν τῶν ποδῶν αὐτοῦ· μήτε εἰς Ἱεροσόλυμα, ὅτι πόλις ἐστιν τοῦ μεγάλου βασιλέως.

Μήτε ἐν τῇ κεφαλῇ σου ὀμόσης, ὅτι οὐ δύνασαι μίαν τρίχα λευκὴν ἢ μέλαιναν ποιῆσαι·

Ἔστω δέ ὁ λόγος ὑμῶν· Ναί, ναὶ· Οὔ, οὔ τό δέ περισσόν τούτων, ἐκ τοῦ πονηροῦ ἐστίν.

Matthieu, v, 33. Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de ce que tu auras promis avec serment.	Vous avez entendu aussi qu'il a été dit aux anciens : Prête le serment, exécute ce que tu as juré devant Dieu [1]).
34. Mais moi je vous dis : Ne jurez point du tout : ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu ;	Et moi je vous dis : Ne jure point [2]) : ne jure pas par le ciel. — Dieu est là-bas ;
35. Ni par la terre, car c'est son marchepied ; ni par Jérusalem, car c'est la ville du grand roi ;	Ni par la terre, — elle est à Dieu ; ni par l'Église [3]) — elle est aussi à Dieu.
36. Ne jure pas non plus par ta tête ; car tu ne peux faire devenir un seul cheveu blanc ou noir.	Ne jure pas non plus par ta tête, car tu ne peux rendre un seul de tes cheveux blanc ou noir.
37. Mais que votre parole soit : Oui, oui ; non, non ; ce qu'on dit de plus vient du malin.	C'est pourquoi, que votre parole soit : Oui, oui ; non, non. Ce qu'on dit en plus de ces paroles [4]) provient [5]) du démon (le mensonge).

Remarques.

1) Lev., xix, 12. Tu ne jureras point par mon nom en mentant ; car tu profanerais le nom de ton Dieu. Je suis l'Éternel.

Deut.. XXIII, 21. Quand tu auras fait un vœu à l'Éternel, ton Dieu, tu ne différeras point de l'accomplir, car l'Éternel ton Dieu, ne manquerait point de te le redemander ; ainsi il y aurait du péché en toi.

Ce sont les deux passages sur le serment qu'indique l'Église. Il n'y en a pas d'autres. Ces deux passages expriment l'idée sur le serment autrement qu'elle est exprimée ici. La pensée ancienne est celle que le serment doit être tenu.

2) Dans plusieurs manuscrits il y a : *Ne jure point*, et ce doit être ainsi parceque toute la force est dans le mot ὅλως.

3) Je remplace le mot « Jérusalem », par Église afin de rendre le sens plus compréhensible, sans l'altérer.

4) J'ajoute *de ces paroles* afin de rendre plus clairement la signification du mot περισσόν.

5) Je dis *provient* parceque telle est la signification de ἐκ.

Voici ce que dit Reuss sur ce passage remarquable pour nous par son sens prophétique[17] :

> Le quatrième exemple est celui du serment. Le décalogue, au troisième commandement, et la loi en général (Lev., XIX, 12) se contentait de défendre le parjure, soit dans le sens propre de ce mot, d'après lequel il signifie un mensonge placé sous le patronage de Dieu, invoqué comme témoin, et où il est par conséquent un crime de lèse-majesté divine, soit dans le sens de la rupture d'une promesse faite sous la foi du serment (il ne s'agit pas spécialement dans notre texte de ce qu'on appelle des vœux). Jésus va beaucoup plus loin ; il accomplit la loi, comme il l'a déjà fait dans l'exemple précédent, de manière à la contredire en quelque sorte, du moins à la représenter comme imparfaite, comme restant au-dessous du niveau auquel doivent se placer les membres du royaume des cieux. (Matth., XIX, 8). Il interdit le serment péremptoirement. L'usage de cette forme particulière de l'assertion est la conséquence du manque de véracité parmi les hommes, qui ont ainsi voulu se prémunir contre les chances de fraude dont ils auraient pu devenir les victimes. Ce fait seul fait reconnaître le serment comme indigne d'une société comme doit l'être celle du royaume des cieux. Là, on se bornera à dire oui ou non, selon le cas. Cette seule parole doit être une garantie suffisante.
>
> Tout ce qu'on y ajouterait, dans le but d'écarter toute méfiance, prouverait plutôt que celle-ci a sa raison d'être et que, par conséquent, le malin, le diable, l'instigateur de tout mal, y a sa main de manière ou d'autre, ne serait-ce que parce que celui qui jure justitie par cela même les soupçons de celui qui demande le serment.

Évidemment Reuss ne comprend pas le sens de ce passage. L'Église, elle, le comprend, mais sciemment cache ce qu'elle comprend, rabaisse la doctrine, la dénature et la ravale au service de ses honteux

desseins.

Voici ce que dit l'Église[18] :

Ne te parjure point, etc. Ce n'est pas la répétition littérale des commandements de la loi de Moïse. (Luc., XIX, 2 ; Deut., XXIII, 21-23). Ne jure point par mon nom en mentant. Si tu fais une promesse à Jéhovah, ton Dieu, exécute-la immédiatement. Les paroles de Christ expriment évidemment la même chose que la lettre de la loi : Ne jure pas le mensonge, jure pour témoigner de la vérité, et si tu as juré ne te parjure point.

Exécute immédiatement, c'est-à-dire dans le serment, tu dois dire la vérité et exécuter ce que tu as promis en jurant. Le serment est le témoignage solennel, au nom de Dieu, de la vérité de ce que l'homme dit, et l'on suppose naturellement que Dieu punira celui qui aura prêté serment, s'il jure en mentant, puisque par là on blasphème le nom de Dieu.

Les Juifs prirent la coutume d'éviter de jurer en invoquant le nom de Dieu, et de jurer par différentes choses ; par exemple : par le ciel, la terre, Jérusalem, le temple ; et ils ne tenaient pas ces serments pour absolument obligatoires. Ils se permettaient de jurer en mentant sans violer la lettre de la loi.

Ne jure point, par aucun des moyens indiqués qui étaient alors en usage, car tout est crée par Dieu, et tout est crée saint. Jurer par une de ces choses créées, c'est jurer par leur créateur. Jurer en mentant c'est offenser la sainteté du serment même.

Ni par le ciel. Le ciel c'est le lieu de la présence particulière de Dieu. C'est pourquoi on dit qu'il est le trône de Dieu. Jurer par le ciel c'est donc la même chose que de jurer par celui qui est sur le trône du ciel, c'est-à-dire par Dieu lui-même.

Ni par la terre. La terre c'est le support des pieds de Dieu. Jurer de la terre c'est donc jurer de Dieu lui-même.

Ni par Jérusalem. Jérusalem, la ville du grand roi, c'est-à-dire de Dieu, qui est le roi véritable de toute la terre, et par conséquent du royaume des Juifs dont la ville principale était Jérusalem où était le temple unique au monde où l'on pouvait célébrer le service au Dieu-roi.

Ni par ta tête. Le serment par la tête était très fréquent ; c'était comme chez nous ces jurons de toutes sortes dont use le peuple. Jurer par sa tête signifiait jurer par sa vie, c'est-à-dire je donne ma vie, ou que la vie me soit ôtée si je mens, si je ne dis pas la vérité. Dieu est le créateur de la vie, il est dans son pouvoir d'ôter la vie ou de la laisser. Donc celui qui jure par sa vie, jure par ce qui ne lui appartient pas mais appartient à Dieu ; il jure par Dieu.

Pas un seul cheveu. Votre pouvoir sur le changement de la vie est si petit que vous ne pouvez même changer la couleur d'un cheveu. Il ne faut donc pas jurer sur ce qui n'est pas à vous.

Oui, oui ; non, non. Cela ne signifie point que le chrétien doive toujours employer au lieu du serment précisément ces mots. Cela signifie seulement qu'il doit affirmer simplement et clairement la vérité ou nier le mensonge ; dire la vérité ou ne pas dire de mensonge.

En interdisant de jurer. Jésus-Christ, évidemment, n'entend pas ici le serment légal, nécessaire dans la vie sociale et privée, le serment au nom de Dieu. Lui-même a confirmé le serment devant le tribunal quand, aux paroles du premier juge : « Je te

supplie au nom du Dieu vivant », il a répondu : « Tu l'as dit », puisque chez les Juifs, d'ordinaire le juge prononçait la formule du serment et l'accusé répondait par les paroles : *Amen ; ainsi soit-il ; tu l'as dit.* (Matth., XXVI, 63, 64.)

L'apôtre Paul appelle Dieu en témoignage de la vérité de ses paroles, ce qui est, évidemment, le même serment. (Rom., I, 9 ; IX, 1 ; ii Cor., I, 23 ; II, 17 ; Gal., I, 20 ; Philip., I, 8 ; Thess., II, 5 ; Eph., VI, 16.)

Le serment était prescrit par la loi de Moïse et Dieu n'a pas abrogé ce serment. (Exode, XXII, 11 ; Lev., V, 1 ; Nombres, V, 19 ; Deut., XXIX, 12-14.)

Sont interdits seulement les serments mensongers et hypocrites.

Voilà la troisième des règles que Jésus nous a données pour entrer dans le royaume de Dieu ; et l'Église se rapporte également à toutes les trois : elle les nie.

Dans la première règle : *Ne te mets pas en colère*, l'Église glisse un petit mot εἰκῆ (« en vain ») et explique qu'on peut se mettre en colère et que les paroles de Jésus ne signifient rien. « Si tu veux prier, va, et réconcilie-toi avec ton frère. » L'Église dit : Cela peut être incommode, c'est pourquoi on peut prier même quand on ne va pas se réconcilier. Quand des hommes souffrent à cause de moi ; quand des milliers sont dans la misère, dans les prisons, poussés au meurtre, et qu'on me le reproche, je puis prier ; il suffit de dire que je me suis réconcilié de cœur, et les paroles de Jésus ne signifient rien.

La deuxième règle dit : *Ne commets pas l'adultère* ; et, comme conséquence : celui qui se sépare de sa femme a déjà commis l'adultère lui-même, et rend adultère sa femme et celui qui l'épousera.

L'Église a compris que Jésus indique ce qu'il faut regarder comme légitime et illégitime ; et elle bénit le divorce.

Pour la troisième règle, on fait la même chose, mais d'une façon plus étonnante encore. La troisième règle est formulée si brièvement, si clairement qu'il semble qu'il ne saurait être question de l'interpréter, sauf les versets inutiles sur les paroles par lesquelles il ne faut pas jurer.

Dans la troisième règle, Jésus dit seulement : Les anciens disaient : prête serment, et moi je vous dis : *Ne jure point, ni par Dieu, ni par ta tête, parce que tout est dans le pouvoir de Dieu, ta tête aussi ; c'est pourquoi, dis : oui, oui, non, non, car tout ce que l'on peut dire en plus de ces paroles est le mal.* Il est impossible de n'en pas comprendre le sens. Si l'Église ment, elle en sait le pourquoi. Elle sait que la société et elle-même reposent sur le serment. C'est pourquoi elle est obligée de

mentir. Je parle précisément de ce même serment que l'Église veut justifier.

La vraie signification de ces paroles est dans les paroles mêmes. Il est dit : *Ne jure point*. Le lien avec toute la doctrine est le suivant : μή ὀμόσαι ὅλως. Ὄμιω signifie *la condition, l'engagement, la promesse*, confirmée par des gages quelconques. Quand l'engagement est confirmé par une adresse à Dieu, quand on dit : que Dieu me tue si je ne le fais pas, alors Dieu est le gage, et c'est un serment. En expliquant pourquoi il ne faut pas prêter serment, Jésus dit que l'homme ne doit prendre aucun engagement. S'il jure par le ciel, le gage de sa promesse est Dieu, mais Dieu ne s'est point porté garant pour lui. C'est pourquoi tous ces serments sont stupides ; et jurer sur sa tête, seul peut le faire celui qui n'est pas dans le royaume de Dieu. Dans le royaume de Dieu, chaque homme sait qu'il est tout entier dans le pouvoir de Dieu et qu'il ne peut rien faire par soi-même, pas même changer la couleur de ses cheveux. Tout serment est la promesse de faire une certaine chose, quoi qu'il advienne. Comment donc l'homme qui reconnaît le royaume de Dieu, *c'est-à-dire le pouvoir de Dieu sur lui*, peut-il promettre quelque chose de terrestre ? Une même chose peut-être bonne ou mauvaise, conforme au contraire à la volonté de Dieu. Je jurerai de venir dans tel ou tel endroit samedi, et ce jour, mon ami, ou mon frère ou ma femme sera à la dernière extrémité, et me demandera de rester près de lui. Je jure de donner tel jour, trois roubles, mais ce jour, un homme qui meurt de faim, me demande ces trois roubles, comment puis-je ne les lui pas donner ? Je jure d'obéir à Ivan Ivanovitch, et il m'ordonne de tuer des hommes, ce que Dieu défend.

On pouvait prêter serment quand on ne connaissait pas la volonté de Dieu, quand il y avait la loi et les prophètes, mais non quand le royaume de Dieu est arrivé.

L'homme est tout entier dans le pouvoir de Dieu, et il obéit à lui seul. Mais il n'a qu'une chose à faire, exécuter la volonté de Dieu. Alors que peut-il jurer ? À qui ? Pourquoi ? Ainsi donc ne jurez point ; dites oui si c'est oui, non si c'est non, et sachez que n'importe quelle promesse confirmée par serment est une mauvaise action. C'est un acte qui vient du malin, c'est un acte sous lequel est cachée la mauvaise intention.

Quatrième précepte : Ne résiste pas au mal par le mal.

Ἠκούσατε ὅτι ἐῤῥέθη· Ὀφθαλμὸν ἀντὶ ὀφθαλμοῦ, καὶ ὀδόντα ἀντὶ ὀδόντος.

Ἐγώ δὲ λέγω ὑμῖν, μὴ ἀντιστῆναι τῷ πονηρῷ· ἀλλ’ ὅστις σε ῥαπίσει ἐπί τήν δεξιάν σου σιαγόνα, στρέψον αὐτῷ καὶ τὴν ἄλλην.

Καὶ ὅστις σε ἀγγαρεύσει ηίλιον ἕν, ὕπαγε μετ’ αὐτοῦ δύο.

Τῷ αἰτοῦντι σε δίδου· καὶ τόν θέλοντα ἀπὸ δανίσασθαι, μὴ ἀποστραφῇς·

Καὶ τῷ θέλοντὶ σοι κριθῆναι, καὶ τόν χιτῶνά σου λαβεῖν, ἄφες αὐτῷ καὶ τὸ ἱμάτιον.

Καὶ μὴ κρίνετε, καὶ οὐ μὴ κριθῆτε· μὴ καταδικάζετε, καὶ οὐ μὴ καταδικαθῆτε, ἀπολῦετε καὶ ἀπολυθήσεσθε.

Ἐν ᾧ γὰρ κρίματι κρίνετε, κριθήσεσθε· καὶ ἐν ᾧ μέτρῳ μετρεῖτε, ἀντιμετρηθήσεται ὑμῖν.

Τί δέ βλέπεις τό κάρφος τό ἐν τῷ ὀφθαλμῷ τοῦ ἀδελφοῦ σου, τὴν δέ ἐν τῷ σῷ ὀφθαλμῷ δοκὸν οὐ κατανοεῖς ;

Ἢ πῶς ἐρεῖς τῷ ἀδελφῷ σου· Ἄφες ἐκβάλω τό κάρφος ἀπὸ τοῦ ὀφθαλμῷ σου, καὶ ἰδού ἡ δοκός ἐν τῷ ὀφθαλῷ σου ;

Ὑποκριτά, ἔκβαλε πρῶτον τὴν δοκόν ἐκ τοῦ ὀφθαλμοῦ σου, καὶ τότε διαβλέψεις ἐκβαλεῖν τὸ κάρφος ἐκ τοῦ ὀφθαλμοῦ τοῦ ἀδελφοῦ σου.

Εἶπε δέ παραβολήν αὐτοῖς· Μήτι δύναται τυφλὸς τυφλὸν ὁδηγεῖν, οὐχί ἀμφότεροι εἰς βόθυνον πεσοῦνται ;

Οὐκ ἔστι μαθητής ὑπέρ τόν διδάσκαλον αὐτοῦ· κατηρτισμένος δέ πᾶς ἔσται ὡς ὁ διδάσκαλος αὐτοῦ.

Οὐ γὰρ ἐστι δένδρον καλόν, ποιοῦν καρπόν σαπρόν. οὐδέ δένδρον σαπρόν, ποιοῦν καρπόν καλόν.

Ἕκαστον γὰρ δένδρον ἐκ τοῦ ἰδίου καρποῦ γινώσκεται.

Ὁ ἀγαθός ἄνθρωπος ἐκ τοῦ ἀγαθοῦ θησαυροῦ τῆς καρδίας ἐκβάλλει τὰ ἀγαθα· καὶ ὁ πονηρὸς ἄνθρωπος ἐκ τοῦ πονηροῦ ἐκβάλλει πονηρά.

Μή δῶτε τό ἅγιον τοῖς κυσί, μηδὲ βάλητε τοὺς μαργαρίτας ὑμῶν ἔμπροσθεν τῶν χοίρων, μήποτε καταπατήσωσιν αὐτούς ἐν τοῖς ποσίν αὐτῶν καὶ σταφέντες ῥήζωσιν ὑμᾶς.

Προσέχετε δὲ ἀπὸ τῶν ψευδοπροφητῶν, οἵτινες ἔρχονται πρὸς ὑμᾶς ἐν ἐνδύμασι προβάτων, ἔσωθεν δέ εἰσι λύκοι ἅρπαγες.

Γεννήματα ἐχιδνῶν, πῶς δύνασθε ἀγαθά λαλεῖν, πονηροί

ὄντες ; ἐκ γὰρ τοῦ περισσεύματος τῆς καρδίας τὸ στὸμα λαλεῖ.

Λέγω δέ ὑμῖν, ὅτι πᾶν ῥῆμα ἀργόν, ὅ ἐάν λαλήσωσιν οἱ ἄνθρωποι, ἀποδώσουσι περὶ αὐτοῦ λόγον ἐν ἡμέρα κρίσεῶς.

Ἐκ γὰρ τῶν λόγων σου δικαιωθήσῃ, καὶ ἐκ τῶν λόγων σου καταδικασθήσῃ.

Matthieu, V, 38. Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent. (Exode, XXI, 24.)

Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent [1]).

39. Luc, VI, 29.) Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal ; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente lui aussi l'autre ;

Et moi je vous dis : Ne résiste pas au mal : si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui la gauche.

41. Et si quelqu'un te veut contraindre d'aller une lieue avec lui, vas-en deux.

Et si quelqu'un te force à aller pour lui une verste, fais-en deux pour lui.

42. (Luc, VI. 30.) Donne à celui qui te demande et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi.

Donne à quiconque te demande et ne te détourne pas de celui qui veut t'emprunter ; et à celui qui t'a pris quelque chose ne demande pas de le rendre.

40. (Luc, VI, 29). Et si quelqu'un veut plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore l'habit.

Si quelqu'un veut te faire un procès [2]) pour t'ôter ta chemise, donne lui ton habit.

Luc, VI, 37. (Matth., VII, 1.) De plus ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne

Ne jugez pas pour ne pas faire le procès et ne condamnez personne, et vous ne

condamnez point et vous ne serez point condamnés ;
pardonnez et on vous pardonnera ;

serez point condamnés. Pardonnez, on vous pardonnera [3]).

Matthieu, VII, 2. Car on vous jugera du même jugement que vous aurez jugé ; et on vous mesurera de la même mesure que vous avez mesuré les autres.

Or, par le même jugement que vous faites, on vous jugera aussi ; par la mesure que vous mesurez, on vous mesurera.

3. (Luc, VI, 41.) Et pourquoi regardes-tu une paille qui est dans l'œil de ton frère, tandis que tu vois pas une poutre qui est dans le tien ?

Tu cherches à voir un petit grain de poussière dans l'œil de ton frère, et tu ne vois pas [4]) que dans le tien il y a un copeau tout entier.

4. Ou comment dis-tu à ton frère : Permets que j'ôte cette paille de ton œil, toi qui as une poutre dans le tien ?

Comment donc diras-tu à ton frère : frère laisse-moi retirer un grain de poussière de ton œil, quand tu ne sens pas la présence du copeau dans le tien ?

5. (Luc, VI, 42.) Hypocrite ! ôte premièrement de ton œil la poutre, et alors tu penseras à ôter la paille hors de l'œil de ton frère.

Trompeur ! ôte d'abord le copeau de ton œil, alors tu verras comment on peut retirer le grain de poussière de l'œil de ton frère.

Luc, VII, 39. Il leur disait aussi une parabole : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse ?

Est-ce qu'un aveugle peut conduire un aveugle ? Tous les deux tomberont dans le fossé [5]).

40. Le disciple n'est point au-dessus de son

Le disciple ne peut pas être supérieur à son

maître ; mais tout disciple accompli sera comme son maître.

43. (Matth., VII, 17, 18.) L'arbre qui produit de mauvais fruit n'est pas bon ; et l'arbre qui produit de bon fruit n'est pas mauvais.

44. (Matth., VII, 16, 20.) Car chaque arbre se connaît par son propre fruit.

Matthieu, XII, 35. (Luc, VI, 45.) L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur ; mais le méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur.

Matthieu, VII, 6. Ne donnez point les choses saintes aux chiens et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne le foulent à leur pieds, et que, se tournant, ils ne vous déchirent.

15. Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui, au dedans, sont des loups ravissants

maître ; même s'il a tout appris, il ne sera que tel que son maître.

C'est pourquoi du bon arbre ne peut naître de mauvais fruit. Il n'y a pas de bon arbre duquel provienne le mauvais fruit.

Chaque arbre se reconnaît par son fruit.

L'homme bon tire le bien de la bonté de son cœur ; l'homme méchant tire le mal de la méchanceté de son cœur.

Ne donnez point les choses sacrées aux chiens, et ne jetez pas devant les pourceaux ce que vous avez de plus précieux, pour qu'ils ne les foulent pas à leurs pieds, puis, se tournant contre vous, ne vous déchirent [6]).

Éloignez-vous donc des faux maîtres qui viennent à vous sous des habits de brebis, et qui sont à l'intérieur de loups voraces.

|- | valign="top"|Matthieu, XII, 34. Race de vipères ! comment pourriez-vous dire de bonnes choses étant méchants ? Car c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. || | valign="top"|Espèces de monstres ! Comment pouvez-vous parler pour (le

bien) étant méchants ? |- | valign="top"|36. Or, je vous dis que les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toutes les paroles vaines qu'ils auront dites : || | valign="top"|Et je vous dis que pour chaque parole vide que diront les hommes, ils paieront quand le moment viendra. |- | valign="top"|37. car tu seras justifié par tes paroles, et, par tes paroles, tu seras condamné. || | valign="top"|Car on sera justifié par les paroles, et par les paroles on sera condamné. |}

Remarques.

1) « Œil pour œil, dent pour dent », paroles tirées du passage suivant de l'Exode :

Exode, XXI, 1. Ce sont ici les lois que tu leur proposeras :

2. Si tu achètes un esclave hébreu, il te servira six ans, et au septième, il sortira pour être libre, sans rien payer.

3. S'il est venu avec son corps seulement, il sortira avec son corps ; s'il avait une femme, sa femme aussi sortira avec lui.

4. Si son maître lui a donné une femme qui lui ait enfanté des fils ou des filles, sa femme et ses enfants seront à son maître, mais il sortira avec son corps.

5. Que si l'esclave dit : J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne sortirai point pour être libre.

6. Alors son maître le fera venir devant les juges, et le fera approcher de la porte et du poteau, et son maître lui percera l'oreille avec un poinçon, et il le servira à toujours.

7. Si quelqu'un vend sa fille pour être esclave, elle ne sortira point comme les esclaves sortent.

8. Si elle déplaît à son maître, qui ne sera point fiancé avec elle, il la laissera racheter ; mais il n'aura point le pouvoir de la vendre à un peuple étranger, après lui avoir été perfide.

9. Mais s'il l'a fiancée à son fils, il lui fera selon le droit des filles

10. Que s'il en prend une autre pour lui, il ne retranchera rien de sa nourriture, de ses habits, ni de l'amitié qui lui est due.

11. S'il ne lui fait pas ces trois choses, elle sortira sans payer aucun argent.

12. Si quelqu'un frappe un homme et qu'il en meure, on le punira de mort

13. Que s'il ne lui a point dressé d'embûches, mais que Dieu l'ait fait rencontrer sous sa main, je lui établirai un lieu où il se réfugiera.

14. Mais si quelqu'un s'est élevé de propos délibéré contre son prochain, pour le tuer par ruse, tu le tireras même de mon autel, afin qu'il meure.

15. Celui qui aura frappé son père ou sa mère sera puni de mort.

16. Si quelqu'un dérobe un homme et le vend, ou s'il est trouvé entre ses mains, on le punira de mort.

17. Celui qui aura maudit son père ou sa mère sera puni de mort.

18. Si quelques-uns ont eu querelle, et que l'un ait frappé l'autre d'une pierre, ou du poing, dont il ne soit pas mort, mais qu'il soit obligé de se mettre au lit ;

19. S'il se lève, et marche dehors, s'appuyant sur son bâton, celui qui l'aura frappé sera quitte de la peine ; toutefois il le dédommagera pour ce qu'il a chômé, et le fera guérir entièrement.

20. Si quelqu'un a frappé son serviteur ou sa servante d'un bâton et qu'il soit mort sous sa main, on ne manquera point d'en faire la punition ;

21. Mais s'il survit un jour ou deux, on n'en fera pas la punition, car c'est son argent.

22. Si des hommes se battent, et frappent une femme enceinte, et qu'elle en accouche, et que, cependant, l'accident ne soit pas mortel, que celui qui l'a frappé soit condamné à l'amende que le mari de la femme lui imposera : et il la donnera selon qu'en ordonneront les juges.

23. Mais si l'accident est mortel, tu donneras vie pour vie.

24. Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied ;

25. Brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure.

23. Si quelqu'un frappe l'œil de son serviteur, ou l'œil de sa servante, et leur gâte l'œil, il les laissera aller libres, pour leur œil.

27. Que s'il fait tomber une dent à son serviteur ou à sa servante, il les laissera aller libres pour leur dent.

28. Si un bœuf heurte de sa corne un homme ou une femme, et que la personne en meure, le bœuf sera lapidé saus aucune rémission, et on ne mangera point de sa chair, et le maître du bœuf sera absous.

29. Mais si le bœuf avait auparavant accoutumé de heurter de sa corne, et que son maître en eût été averti avec protestation et qu'il ne l'eût point renfermé, en sorte qu'il tue un homme ou une femme, le bœuf sera lapidé, et même on fera mourir son maître.

30. Que si on lui impose un prix pour se racheter, il donnera la rançon de sa vie, selon tout ce qui lui sera imposé.

31. Si un bœuf heurte de sa corne un fils ou une fille, on le traitera selon cette même loi.

32. Si le bœuf heurte de sa corne un esclave, soit homme ou femme, celui à qui est le bœuf donnera trente sicles d'argent à son maître, et le bœuf sera lapidé.

33. Si quelqu'un ouvre une fosse ; ou si quelqu'un creuse une fosse, et ne la

couvre point, et qu'il y tombe un bœuf ou un âne,

34. le maître de la fosse lui en fera satisfaction, et rendra l'argent à leur maître ; mais ce qui est mort sera pour lui.

35. Et si le bœuf de quelqu'un blesse le bœuf de son prochain, et qu'il en meure, ils vendront le bœuf vivant, et ils en partageront l'argent, et ils partageront le mort.

36. Mais s'il est notoire que le bœuf avait auparavant accoutumé de heurter de sa corne, et que le maître ne l'ait point gardé, il restituera bœuf pour bœuf ; mais le bœuf mort sera pour lui.

XXII. 1. Si quelqu'un dérobe un bœuf ou un agneau, et qu'il le tue, ou qu'il le vende, il restituera cinq bœufs pour le bœuf, quatre agneaux pour l'agneau.

2. (Si le larron est trouvé perçant, et est frappé de mort, celui qui l'aura frappé ne sera point coupable de meurtre.

3. Mais si le soleil est levé sur lui, il sera coupable de meurtre). Il fera donc une entière restitution ; et s'il n'a pas de quoi, il sera vendu pour son larcin.

4. Si ce qui est dérobé est trouvé vivant entre ses mains, soit bœuf, soit âne, soit menue bête, il rendra le double.

5. Si quelqu'un fait du dégât dans un champ ou dans une vigne, en lâchant sa bête qui paisse dans le champ d'autrui, il rendra du meilleur de son champ et du meilleur de sa vigne.

6. Si le feu sort, et qu'il trouve des épines, et que le blé qui est en tas, ou celui qui est sur la plante, ou le champ, soit consumé, celui qui aura allumé le feu rendra entièrement ce qui en aura été brûlé.

7. Si quelqu'un donne à son prochain de l'argent ou des vaisseaux à garder, et qu'on les dérobe et enlève de sa maison, si l'on découvre le larron, il rendra le double.

8. Mais si le larron ne se trouve point, on fera venir le maître de la maison devant les juges pour jurer qu'il n'a point mis sa main sur le bien de son prochain.

9. Quand il sera question de quelque chose où il y ait prévarication, touchant un bœuf ou un âne, ou une menue bête, ou un habit, même touchant toute autre chose perdue, dont quelqu'un dira qu'elle lui appartient, la cause des deux parties viendra devant les juges, et celui que les juges auront condamné rendra le double à son prochain.

10. Si quelqu'un donne à garder à son prochain quelque âne, quelque bœuf, quelque menue ou grosse bête, et qu'elle meure, ou qu'elle se soit cassé quelque membre, ou qu'on l'ait emmenée sans que personne l'ait vu ;

11. le serment de l'Éternel interviendra entre les deux parties, pour savoir s'il n'a point mis sa main sur le bien de son prochain ; et le maître de la bête se contentera du serment, et l'autre ne la rendra point.

12. Mais si en effet elle lui a été dérobée, il la rendra à son maître.

13. Si en effet elle a été déchirée par les bêtes sauvages, il lui en apportera des preuves, et ne rendra point ce qui a été déchiré.

14. Si quelqu'un emprunte de son prochain quelque bête, et qu'elle se casse quelque membre, ou qu'elle meure, son maître n'y étant point présent, il ne

manquera point de la rendre.

15. Mais si son maître y est présent, il ne la rendra point ; si elle a été louée, on paiera seulement son louage.

16. Si quelqu'un suborne une vierge qui n'était point fiancée, et couche avec elle, il faut qu'il la dote, la prenant pour femme.

17. Mais si le père de la fille veut refuser absolument de la lui donner, il lui comptera autant d'argent qu'on en donne pour la dot des vierges.

18. Tu ne laisseras point vivre la sorcière.

19. Qui aura eu la compagnie d'une bête sera puni de mort.

20. Celui qui sacrifie à d'autres dieux qu'à l'Éternel seul, sera détruit à la façon de l'interdit.

Voilà tous les passages qu'avaient en vue les Juifs, quand Christ dit : Il vous a été dit « œil pour œil… etc. » En citant ces paroles qui se rapportent à une femme blessée, évidemment, Jésus ne parle pas de ce cas particulier, mais, en général, du tribunal, et des punitions qui font l'objet de ces chapitres. Il parle des anciens moyens de répression, du tribunal et des punitions et ajoute : « Et moi je vous dis : Ne luttez pas contre le mal, ou plutôt ne résistez pas au mal par ces moyens, mais faites le contraire ». Et il montre quelles sont les actions contraires.

C'est pour cette raison que je transporte dans ce chapitre les versets sur les jugements humains, qui se trouvent, chez Matthieu, dans le septième chapitre et chez Luc, — tout de suite après le passage où il est dit qu'il faut donner à celui qui demande et être miséricordieux — où ils découlent du passage de l'Ancien Testament, et où l'on parle du tribunal criminel.

La présence de ces versets dans le septième chapitre où ils se trouvent sans lien ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit s'explique par cela que les paroles sur le tribunal criminel sont comprises comme ne se rapportant qu'à la calomnie.

De même, je place le verset 40 du chapitre V de Matthieu, après les versets 41, 42, puisque le verset 40 parle du tribunal ; et, après ce verset, suivent naturellement les versets du chapitre VII de Matthieu et le verset 37 du chapitre VI de Luc.

2) κριθῆναι, et καὶ τὸν χιτῶνά σου λαβεῖν, *juger* et *prendre la chemise*.

Ici, dans le sermon sur la montagne, le mot κρίνειν est employé pour la première fois, et sa signification ressort clairement de ce passage. S'il n'existait pas une interprétation fausse des mots κρίνω et κρίνομαι, dans le sens de calomnie, il ne viendrait en tête à personne d'interpréter la signification claire de ces paroles : *condamner et ôter la*

chemise.

Dans le sermon où Jésus expose devant les vagabonds le sens de sa doctrine, lui faire dire que les vagabonds ne doivent pas être grossiers, ce serait une plaisanterie stupide, si nous n'étions habitués à l'interprétation sacrilège de l'Église. Par bonheur le mot est placé ici de telle façon qu'on ne peut l'interpréter faussement. Mais l'Église, poursuit ici même son sacrilège. Voici ce qu'elle dit[19] :

Il voudra faire un procès. À l'oppresseur qui veut prendre quelque chose d'après le jugement, il faut céder même davantage. Le premier commandement doit être compris dans le sens général, comme le précédent. *Le Saint Sauveur désire que nous montrions une indulgence pareille non seulement quand on nous frappe, mais même quand on veut nous ôter la propriété. D'ailleurs cela n'exclut pas la défense légitime de la propriété, ainsi que les procès justes*. L'apôtre Paul ayant appris que dans l'Église de Corinthe il y avait des procès, ne les bannit pas définitivement de la société chrétienne. Il dit seulement : Pourquoi n'ont-ils pas préféré être offensés, mais offenseurs eux-mêmes ? (i, Cor., I, 6, 7).

Et voici ce que dit Reuss[20] :

C'est encore la recommandation de la patience et de la résignation en face de l'injustice, considérée comme préférable à des procédés, légaux à la vérité, mais étrangers au sentiment fraternel qui doit rapprocher les hommes, durs, violents, agressifs. Mais dans ces nouveaux cas il ne s'agit plus de rendre la pareille, seulement de repousser une attaque contre la personne ou la propriété. Nous devons donc les étudier à part. Quant à la forme de la pensée, nous voulons dire quant aux exemples choisis pour l'exposer populairement, voici ce qu'il y a à dire. On remarquera la différence entre les deux rédactions dans ce qui est dit du manteau et de la tunique. On serait porté à dire que la version de Luc est la meilleure, parce que celui qui dépouille l'autre commence par le vêtement qui recouvre les autres. Cependant l'autre version nous paraît de beaucoup préférable. Il s'agit d'un procès injuste, par lequel un homme est méchamment dépouillé de son bien. Or il faut se rappeler que le manteau est considéré comme l'objet le plus indispensable du pauvre homme, parce qu'il lui sert de lit et que la loi mosaïque déjà (Exode, XXII, 25 ; Deut., XXIV, 13), contient des dispositions protectrices à cet égard. Le sens est donc : Si quelque adversaire méchant veut, par des intrigues judiciaires, vous enlever une partie de votre bien, plutôt que de faire des efforts pour vous défendre énergiquement, laissez-lui prendre le tout. Le mot grec, d'origine persane, que nous avons rendu par « corvée », se rapporte proprement à des services publics pour lesquels on met un homme à réquisition. (Matth., XXVII, 32). La recommandation porte donc qu'il faut plutôt faire plus qu'il n'est exigé que de refuser tout à fait.

Il se présente ici une difficulté en vue de laquelle on a souvent reproché à la morale de Jésus d'être simplement inapplicable, parce qu'aucune société ne saurait subsister là où d'honnêtes gens laisseraient ainsi patiemment le champ libre aux méchants. Pour écarter cette objection, il ne suffit pas de dire qu'il ne s'agit pas ici de lois sociales, mais de devoirs privés, ni de rappeler que d'autres passages de l'Écriture sauvegardent l'ordre public. Il faut admettre que la recommandation de Jésus, bien que figurée dans sa forme, est sérieuse et réellement praticable. Or, on trouvera sans peine qu'il y a des coups plus durs et plus irritants que des soufflets, que le chrétien peut être dans le cas de supporter et de pardonner : des attaques contre le fruit de son travail, plus méchantes que ne le sont d'injustes procès ; des

charges plus lourdes que de brutales extorsions, qu'on peut lui imposer sans qu'il regimbe. Nous parlons de cas où aucune loi positive n'est violée, mais où un sentiment plus délicat du devoir nous engage à subir les effets de l'égoïsme d'autrui sans nous opposer à ses exigences ; où il nous serait même aisé de dire : non, en nous prévalant du droit strict, et où l'esprit de Jésus nous fait dire : oui, en nous guidant par son exemple.

Le verset 42 est plus étranger au contexte, en ce qu'il n'y a plus là aucune liaison quelconque avec la loi du talion. Pour le fond, même observation que tout à l'heure. Prise à la lettre et dans son acception la plus illimitée, cette règle ferait plus de mal que de bien. Mais il restera toujours le principe que la rédaction de Luc insère en cet endroit même et que notre évangéliste ne mentionne pas plus bas (VII, 12) ; ce n'est pas mon intérêt, mais celui de mon prochain, qui doit régler mes actes.

Pour celui qui cherche le sens de la doctrine et ne voit pas, dans l'état de choses actuel, la réalisation de l'état chrétien des sociétés, ce passage indique indiscutablement que les paroles μὴ κρίνετε καὶ οὐ κριθῆτε doivent se traduire : *juger au tribunal et faire le procès*.

3) Chez Luc, il est dit : VI, 37 καὶ μὴ κρίνετε, καὶ οὐ μὴ κριθῆτεν μὴ καταδικάζετε, καὶ οὐ μὴ κατακασθῆτε. Ἀπολύετε, καὶ ἀπολυθήσεσθε..

Ne jugez pas, pour ne pas être jugés, et ne condamnez pas, et on ne vous condamnera pas ; pardonnez et on vous pardonnera.

Chez Matthieu, il y a : VII, 1 : μὴ κρίνετε, ἵνα μὴ κριθῆτε. *Ne jugez pas, de la sorte vous ne serez pas jugés*. Et dans plusieurs manuscrits, de même que chez Luc, on trouve μὴ καταδικάζετε, c'est-à-dire : *Ne condamnez pas*.

4) Tel est le lien de ce verset chez Luc. Le fait que ces versets sont ici à leur place n'est pas douteux pour quiconque donne aux mots κρίνω et καταδικάζω leur vraie signification et non celle qu'il désire. Le *juge* et les *tribunaux*, sont les gens avec les poutres dans les yeux, qui cherchent les grains de poussière dans ceux des autres. Ce sont les aveugles qui conduisent les aveugles. Ce sont les maîtres de la vengeance et de la colère qui ne peuvent enseigner que la vengeance et la colère.

5) Ce verset, chez Luc, suit le verset sur le tribunal et la condamnation, et, évidemment, se rapporte aux juges. Les tribunaux ne peuvent pas être bons s'ils sont cause de peines de mort.

6) Ce verset ne se trouve que chez Matthieu ; il vient immédiatement après le verset sur la poutre dans l'œil. L'Église et Reuss donnent à ce verset une signification indépendante.

Voici l'interprétation de l'Église[21] :

Ne donnez pas les choses sacrées aux chiens, etc. De nouveau la parole figurée. Les

choses sacrées aux chiens : comme si quelqu'un voulait jeter aux chiens les choses sanctifiées destinées à être offertes à Dieu. Les choses sacrées signifient ici tout ce qui se rapporte à la religion chrétienne : toute la vérité évangélique, les commandements, les préceptes, la doctrine ainsi que les objets du culte.

La perle. Un objet précieux d'ornement. Ici, l'image des grands biens moraux signifie aussi les grands objets de la foi chrétienne ou de la vérité évangélique.

Les chiens et les porcs. Ces animaux impurs signifient les hommes dépravés moralement et incapables de recevoir les vérités évangéliques, à qui tout ce qui est sacré et moral est étranger et même repoussant, dont ils ne peuvent pas comprendre le prix.

Piétinent. Les porcs, qui ne peuvent comprendre la grande valeur de la perle, la piétinent ; de même les gens dépravés moralement ne comprennent pas la grande valeur des vérités évangéliques, les mélangent aux objets impurs, les défigurent, et souvent se moquent d'elles.

Et, se retournant, ils pourraient vous déchirer. Les chiens sauvages, dont l'avidité est excitée et non satisfaite, et les porcs voraces qui, au lieu de nourriture, reçoivent quelque chose qu'ils ne peuvent pas manger, irrités, peuvent se jeter sur celui qui les a excités et n'a pas satisfait leur avidité, et le déchirer. De même les hommes débauchés, incapables de comprendre et d'accepter la vérité évangélique, l'ayant piétinée peuvent se tourner avec fureur contre les propagateurs de la vérité et leur causer différents malheurs, la mort même.

Le sens est le suivant : Ne proposez point les vérités évangéliques et les choses sacrées aux hommes moralement dépravés, impurs et méchants, pour que n'ayant pas compris ce qu'il y a de plus sacré et de plus précieux, ils ne le confondent avec des sottises humaines, ne les défigurent et ne les raillent et pour que vous-même puissiez éviter les malheurs causés par eux. Que de fois, les apôtres eurent-ils l'occasion de s'en convaincre quand, durant leur propagande, ils devaient supporter différents maux de la part des gens mauvais, stupides et immoraux.

Également, Dieu interdit ici l'outrage que nous faisons par le crime aux paroles saintes du Seigneur.

Selon Reuss, c'est la même chose.

Pour moi la signification de ce verset découle du précédent, et elle est beaucoup plus simple que celle de l'Église.

Il s'agit de ne pas se juger les uns les autres. Si l'homme va au tribunal et cherche la justice chez ceux qui jugent *dent pour dent*, ce faisant, il donne aux chiens, et jette sous les pieds des pourceaux ce qu'il y a en lui de plus sacré, de plus précieux : *le désir de la justice*.

Les chiens et les porcs piétinent son sentiment de la justice et le déchirent lui-même, c'est-à-dire le condamnent ou le forcent de condamner un autre.

Voilà le quatrième de ces préceptes de Jésus qui doivent aider à exécuter la loi. Ce précepte, de même que les précédents, montre clairement que Jésus, en parlant de la loi, ne pensait jamais à la loi de Moïse, mais à la loi générale et éternelle : la loi morale des hommes. Jésus n'enseigne pas comment il faut exécuter les commandements des livres de Moïse, sur le serment, mais il enseigne comment exécuter la loi éternelle qui interdit tout serment.

Il en va de même envers la justice. Jésus n'enseigne pas à exécuter la loi de Moïse, mais il dit tout simplement que la justice des hommes est un mal, et il enseigne à exécuter la loi éternelle, la non résistance au mal. Il retient une seule chose, le but de la loi, comme prétexte pour prêcher ses commandements. Et il dit : (Matthieu, V, 38-39).

« Pour atteindre ce bien, il vous est dit dans la loi : arrache l'œil à celui qui a arraché l'œil ; arrache la dent à celui qui a arraché la dent, coupe la main et tue celui qui a tué. Et moi je vous dis : pour atteindre le bonheur ne vous défendez pas de l'homme méchant, *ne vous défendez pas du tout. Il t'a frappé une joue, donne l'autre. Il veut que tu travailles pour lui, fais pour lui le double. Il veut remprunter, ne le fuis pas, mais donne, et si tu donnes ne lui demande pas de te rendre. Il veut te condamner, t'ôter la chemise, donne même l'habit*. »

Christ s'arrête aux détails et énumère les cas dans lesquels un méchant peut offenser un non méchant. Et pour chaque cas, il dit clairement ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire : Il faut donner tout et ne pas avoir recours à la justice humaine, au tribunal, et ne pas participer au tribunal.

Le but de la loi c'est de faire que personne n'attente ni à la liberté ni à la vie d'un autre. C'est pourquoi la loi ne peut porter atteinte ni à la vie ni à la liberté. Il ne peut exister une loi : *Ne tue pas*, et une loi : *tue-le*.

Ce précepte découle naturellement du premier : « Ne te mets pas en colère et réconcilie-toi avec ton frère. » Son sens principal est exclusivement la négation du jugement humain affirmé par la loi fausse.

Jésus dit : *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ; mais pardonnez, pardonnez à tous. Pardonnez et l'on vous pardonnera. Si vous jugez on vous jugera aussi et le mal n'aura jamais de fin*.

Pour ce précepte, comme pour les autres, Jésus, l'ayant exposé, l'explique dans ses deux sens : intérieur, pour chacun ; extérieur, pour tous. Pour chacun il dit : Comment un homme peut-il juger un autre. Celui qui juge doit voir ce qui est bien et ce qui est mal. Or comment peut-il voir ce qui est bien et ce qui est mal quand lui-même juge, c'est-à-dire se propose de venger et de punir. Du fait même qu'il juge, il confirme le mal ; par conséquent, s'il juge, il est lui-même l'aveugle qui veut conduire l'aveugle. Voilà pour chacun.

Pour tous il résulte que : 1° s'il juge, on le jugera aussi ; et 2° il pense corriger, donner l'exemple, et il ne fait que gâter et dépraver. C'est bien ! Il enseigne, il punit, mais le disciple ne peut apprendre plus que ne sait son maître. Le maître enseigne qu'il faut se venger, c'est ce qu'apprend l'élève.

Ainsi les hommes enseignent aux autres la punition, et ils s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres. Ils disent qu'ils agissent pour le bien, et ils tuent ! Le meurtre ne peut pas provenir du bon

désir, de même que le mauvais fruit ne peut croître sur un bon arbre. Le bon arbre donne le bon fruit, de même, d'un homme bon ne peuvent naître la vengeance et la punition. C'est pourquoi, s'ils punissent, ne croyez pas qu'ils sont bons.

Tel est le sens de ce passage, et voici comment l'Église l'interprète :

Ne résiste pas à la violence : à la méchante action d'un homme non bon ou méchant ; et puisque l'auteur du mal c'est le diable, on peut comprendre ici que c'est le diable qui agit par l'homme qui fait l'offense. Alors est-ce possible qu'il ne faille pas résister au diable ? Il le faut, mais pas de la façon ordinaire, mais comme l'a ordonné le Saint Sauveur, c'est-à-dire en étant prêt à supporter le mal. De cette façon, en effet, tu vaincras le malin.

Celui qui te frappera : le sentiment de l'amour et de la bonté qui à une offense répond par la possibilité de recevoir une nouvelle offense, qui satisfait l'exigence injuste, et qui est prêt à donner à qui demande. C'est le signe particulier de ceux qui se sont perfectionnés dans l'esprit de la loi chrétienne.

Mais cela va sans dire que tous ces commandements sur le pardon des offenses, sur le renoncement à la vengeance, dirigés contre les Juifs, n'excluent pas les mesures sociales pour borner le mal et punir ceux qui le font, mais aussi les efforts particuliers, personnels, et les soins de chaque homme en vue de priver les méchants de la possibilité de nuire aux autres. Sans quoi les lois les plus morales du Sauveur se transformeraient en lettre morte qui pourrait servir à faire progresser le mal et à supprimer la vertu.

L'amour chrétien doit être semblable à l'amour de Dieu. Mais l'amour de Dieu défend et punit le mal, et l'amour chrétien ne doit souffrir le mal que dans les mesures où il reste plus ou moins indifférent pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Dans le cas contraire il faut borner le mal et le punir, *ce qui est le devoir de l'autorité*. (Rom., XIII, 1-4.)

Dieu lui-même, quand on le frappa à la joue dit à celui qui l'avait frappé : Pourquoi me frappes-tu ? Et il ordonna à ses disciples d'échapper par la fuite à leurs oppresseurs et insulteurs. L'apôtre Paul, dans le cas d'injustice, au lieu de souffrir sans protester, va demander justice aux autorités, et, au prêtre qui a ordonné de le frapper, il adresse des reproches.

Ne jugez pas : ce n'est pas un simple jugement ou la juste appréciation des actes d'autrui qui sont interdits. Cette appréciation est en tout cas nécessaire dans la vie, surtout la vie sociale ; c'est la condamnation des actes de son prochain, non par le tribunal légal, *qui est nécessaire* dans chaque société, mais la condamnation personnelle dans les rapports privés, dans quels cas la condamnation provient, pour la plupart, de motifs ambitieux et impurs, d'orgueil, etc. Les raisonnements sur la qualité de tel ou tel acte du prochain, même une action provoquée par tel jugement est permise si elle est basée sur la vraie compréhension et sur le zèle et sur la gloire de Dieu. Christ lui-même et les apôtres et tous leurs vrais partisans blâmaient toujours les actions contraires à la foi et à la piété et prenaient certaines mesures contre tout ce qui, à leur avis, était mauvais. Dieu parle non d'un jugement pareil, mais d'un jugement injuste, égoïste, exprimé sans nécessité, par des motifs personnels, et surtout par les hommes qui sont eux-mêmes plus vicieux que ceux qu'ils jugent si sévèrement. Probablement que Dieu avait en vue les pharisiens orgueilleux de leur soi-disant pureté dans la conduite extérieure, jugeant sévèrement

les actions d'autrui, sans en connaître ni les circonstances ni les motifs, et ne tâchant pas de se corriger eux-mêmes. Dieu a dit cela non pour que nous agissions ou faisions quelque chose sans jugement, mais ayant en vue les pharisiens qui jugeaient les autres mais ne se corrigeaient pas.

Voici l'opinion de l'Église catholique[22] :

(VII, 1-5). Ces maximes se rattachent de plus près à ce qui a déjà été dit plus haut, chap. V, 25 ; VI, 12,14, 15. Car il est impossible de méconnaître que c'est le jugement de Dieu qui est ici mis en parallèle avec celui des hommes et qu'il ne s'agit pas de la réciprocité entre ceux-ci. En apparence il y a là une conception anthropopathique du jugement de Dieu, en ce qu'il est dit que celui-ci jugera les hommes comme ils auront jugé leurs semblables, comme si les passions, les antipathies, les préventions, qui nous dictent si souvent nos jugements, pouvaient se retrouver dans les motifs du juge suprême. Le point de comparaison ne porte pas sur les défauts comme tels, mais sur la présence ou l'absence de cet amour fraternel qui doit primer le droit strict. Il ne faut pas oublier que Dieu, le Saint et le Juste par excellence, serait autorisé à nous mettre en jugement pour chaque faute ou transgression et à nous appliquer la peine méritée, tandis que nous, qui sommes tous pécheurs, nous avons tous grandement besoin de la grâce de Dieu ; donc avant tout, il convient que nous soyons animés, nous aussi, les uns envers les autres, d'un sentiment analogue.

Sans parler de la manière dont est employé κριθῆται, dans le verset 37 du chapitre VI de Luc, que tous traduisent : *se juger*, — κρίνω seul pourrait encore, à la rigueur, être employé dans le sens de « juger, blâmer », bien que désignant directement : *séparer le mauvais du bon*, il ne signifie pas « blâmer de la langue », mais *juger ou séparer* ; il est uni à καταδικάζειν, qui a l'air d'être placé exprès pour qu'on ne puisse interpréter faussement la signification des paroles — la traduction de κρίνειν par « condamnation » est tout à fait impossible. Le mot καταδικάζω dont l'origine est δικάζειν (le juge) signifie, d'après tous les dictionnaires : *condamner à une punition, par jugement.*

Mais c'est peu. Ces paroles suivent celles qui disent qu'il faut présenter l'autre joue, donner la chemise, etc. Chez Luc, immédiatement après, comme explication, il est dit que, d'après la loi de Moïse, la justice s'obtient par le tribunal et par les punitions. Et moi, je vous dis, répond Christ : « Ne vous défendez pas contre le mal, c'est alors que vous atteignez la justice. »

Il semble que de cela découle naturellement qu'on ne peut pas et qu'il ne faut pas juger et condamner aux punitions. Si même il n'était pas dit après cela : *ne jugez pas et ne condamnez pas*, cela n'en serait pas moins clair, parce que Jésus-Christ enseigne de pardonner à tous. Qui donc punira s'il enseigne à tous de ne pas résister au mal, de ne pas se venger ? Même dans la première interprétation de la loi : Tu ne tueras point, il est dit : Ne te mets pas en colère contre ton frère. En

outre, est-ce que toute la doctrine du pardon, toutes les paraboles sur la femme adultère, sur le débiteur, est-ce que tout cela ne dit pas la même chose ? Mais ici, directement, en deux mots clairs, auxquels on ne peut attribuer aucun autre sens, il est dit : *Ne jugez pas par les tribunaux, ne condamnez pas à la punition*. Eh quoi ! Toutes les Églises, tous les commentateurs disent que cela signifie : évitez la médisance, ne calomniez pas — et rien de plus. Ne pas calomnier ni médire c'est déjà quelque chose, mais avant tout il ne faut pas juger par les tribunaux, ni punir, ni corriger, ni venger. C'est le principe, et c'est ce qui est dit.

Et, de nouveau, du quatrième précepte donné par Jésus, comme des trois autres, tout est rejeté. De sorte que si l'on biffait tout ce passage, — les quatre préceptes, — la doctrine de l'Église ne changerait nullement et même serait plus claire. Ce sera la même chose avec le cinquième précepte.

Cinquième précepte : Ne fais pas la guerre.

Ἠκούσατε ὅτι ἐῤῥέθη· Ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου, καὶ μισήσεις τὸν ἐχθρόν σου.

Ἐγώ δὲ λέγω ὑμῖν· Ἀγαπᾶτε τοὺς ἐχθρούς ὑμῶν, εὐλογεῖτε τοὺς καταρωμένους ὑμᾶς, καλῶς ποιεῖτε τοὺς μισοῦντας ὑμᾶς, καὶ προσεύχεσθε ὑπὲρ τῶν ἐπηρεαζόντων ὑμᾶς, καὶ διωκόντων ὑμᾶς.

Ὅπως γένησθε υἱοί τοῦ πατρός ὑμῶν τοῦ ἐν οὐρανοῖς· ὅτι τὸν ἥλιον αὐτοῦ ἀνατέλλει ἐπί πονηροὺς καὶ ἀγαθοὺς, καὶ βρέχει ἐπὶ δικαίους καὶ ἀδίκους.

Καὶ ἐάν ἀγαθοποιῆτε τοὺς ἀγαθοποιοῦντας ὑμᾶς, ποία ὑμῖν χάρις ἐστί ; ακὶ γὰρ οἱ ἁμαρτωλοὶ τὸ αὐτὸ ποιοῦσι.

Καὶ εἰ ἀγαπᾶτε τοὺς ἀγαπῶντας ὑμᾶς, ὑμῖν χάρις ἐστι ; καὶ γὰρ οἱ ἁμαρτωλοί τούς ἀγαπῶντας αὐτούς ἀγαπῶσι.

Καὶ ἐάν ἀσπάσησθε τοὺς ἀδελφοὺς ὑμῶν, τί μερισσόν ποιεῖτε ; οὐχί καὶ οἱ ἐθνικοί τὸ αὐτὸ ποιοῦσιν ;

Καὶ ἐάν δανίσητε παρ' ὧν ἐλπίζετε λαβεῖν, ποία ὑμῖν χάρις ἐστίν ; καὶ ἁμαρτωλοὶ ἁμαρτωλοῖς δανίζουσιν ἵνα ἀπολάβωσιν τὰ ἴσα.

Πλὴν ἀγαπᾶτε τοὺς ἐχθροὺς ὑμῶν καὶ ἀγαθοποιεῖτε καὶ δανίζετε μηδὲν ἀπελπίζοντες· καὶ ἔσται ὁ μισθὸς ὑμῶν πολύς, καὶ ἐσεσθε υἱοί Ὑψιστου, ὅτι αὐτός χρηστός ἐστιν τοὺς ἀχαρίστους

καὶ πονηροὺς.

Ἐσεσθε οὖν ὑμεῖς τέλειοι· ὥσπερ ὁ πατήρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς τελειός ἐστι.

Matthieu, v, 43. Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi.
44. (Luc, vi, 27. 28.) Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent ;

45. afin que vous soyez enfants de votre Père qui est dans les cieux : car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

Luc, vi, 33. (Matth., v, 46.) Et si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? puisque les gens de mauvaise vie font la même chose.
32. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? puisque

Vous avez entendu qu'il a été dit : Fais les choses agréables à ton prochain [1]) et néglige un ennemi [2]).
Et moi je vous dis : Faites les choses agréables à vos ennemis [3]) : faites les choses agréables à ceux qui vous méprisent : faites les choses agréables à ceux qui vous menacent, et priez pour ceux qui vous [4]) persécutent.
Pour que vous deveniez semblables aux fils [5]) de votre Père au ciel. Il ordonne au soleil de se lever sur les méchants et les bons, et il envoie la pluie sur les justes et les injustes.
Et si vous faites les agréables à ceux qui vous les font, quel en est le mérite ? Car tous les peuples font la même chose.

Car si vous faites les choses agréables seulement à vos frères, qu'est-ce que vous

les gens de mauvaise vie aiment aussi ceux qui les aiment.

Matthieu, V, 47. Et si vous ne faites accueil qu'à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les péagers mêmes n'en font-ils pas autant ?
Luc, VI, 34. Et si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? puisque les gens de mauvaise vie prêtent aussi aux gens de mauvaise vie, afin d'en recevoir la pareille.

35. C'est pourquoi aimez vos ennemis, faites du bien, et prêtez sans en rien espérer ; et votre récompense sera grande, et vous serez les enfants du Très Haut, parce qu'il est bon envers les ingrats et les méchants.
Matthieu, V, 48. (Luc, VI, 36.) Soyez donc parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait.

faites de plus que ce que font les autres ? Chaque peuple fait la même chose [7]).

Soyez donc bons pour tous les hommes, comme est bon pour tous votre Père au ciel.

Remarques.

1. Lévitique XIX, 17. Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur. Tu reprendras avec soin ton prochain, et tu ne souffriras point de péché en lui.

Et, outre ce passage, tous ceux où il est dit : *Aime Dieu et ton*

prochain, se rapportent à l'amour du prochain. Les passages suivants se rapportent à la haine envers les ennemis.

Exode, XXXIV, 12. Garde-toi de traiter alliance avec les habitants du pays dans lequel tu vas entrer, de peur qu'ils ne soient en piège au milieu de toi.

13. Mais vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs statues, et vous couperez leurs bocages.

Deutéronome, XX, 1. Quand tu iras à la guerre contre tes ennemis, et que tu verras des chevaux et des chariots, et un peuple plus grand que toi, ne le crains point ; car l'Éternel, ton Dieu qui t'a fait monter hors du pays d'Égypte, est avec toi.

2. Et quand il faudra s'approcher pour combattre, le sacrificateur s'avancera et parlera au peuple,

3. et il lui dira : Écoute, Israël : Vous vous approchez aujourd'hui pour combattre vos ennemis ; que votre cœur ne devienne point lâche ; ne craignez point, ne soyez point étonnés, et n'ayez aucune frayeur d'eux ;

4. car l'Éternel, votre Dieu, est celui qui marche avec vous, pour combattre pour vous contre vos ennemis, et pour vous préserver.

5. Alors les officiers parleront au peuple, disant : Qui est-ce qui a bâti une maison neuve, et ne l'a point dédiée ? qu'il s'en aille et qu'il retourne dans sa maison, de peur qu'il ne meure dans la bataille, et qu'un autre ne la dédie.

6. Et qui est-ce qui a planté une vigne, et qui n'en a point encore recueilli le fruit ? qu'il s'en aille et qu'il retourne dans sa maison, de peur qu'il ne meure dans la bataille, et qu'un autre n'en cueille le fruit.

7. Et qui est-ce qui a fiancé une femme et ne l'a point épousée ? Qu'il s'en aille et qu'il retourne dans sa maison, de peur qu'il ne meure dans la bataille, et qu'un autre ne l'épouse.

8. Et les officiers continueront à parler au peuple et diront : Si quelqu'un est timide et lâche, qu'il s'en aille et qu'il retourne en sa maison, de peur que le cœur de ses frères ne se fonde comme le sien.

9. Et aussitôt que les officiers auront achevé de parler au peuple, ils rangeront les chefs des bandes à la tête de chaque troupe.

10. Quand tu t'approcheras d'une ville pour la combattre, tu lui offriras la paix.

11. Alors si elle te fait une réponse de paix, et t'ouvre les portes, tout le peuple qui s'y trouvera te sera tributaire et te servira.

12. Que si elle ne traite pas avec toi, mais qu'elle fasse la guerre contre toi, alors tu l'assiégeras.

13. Et quand l'Éternel, ton Dieu, l'aura livrée entre tes mains, tu feras passer tous les mâles au fil de l'épée.

14. En réservant seulement les femmes, les petits enfants, les bêtes et tout ce qui sera dans la ville, savoir, tout son butin, que tu pilleras pour toi ; et tu mangeras le butin de tes ennemis, que l'Éternel ton Dieu, t'aura donné.

15. Tu en feras ainsi à toutes les villes qui sont fort éloignées de toi, et qui ne sont point des villes de ces nations ;

16. mais tu ne laisseras vivre personne qui soit des villes de ces peuples que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage ;

17. car tu ne manqueras point de les détruire à la façon de l'interdit ; savoir les Héthiens, les Amorrhéens, les Cananéens, les Phérésiens, les Héviens, les Jébusiens, comme l'Éternel ton Dieu te l'a commandé ;

18. afin qu'ils ne vous apprennent pas à faire toutes les abominations qu'ils ont pratiquées envers leurs Dieux, et que vous ne péchiez pas contre l'Éternel, votre Dieu.

19. Quand tu tiendras une ville assiégée plusieurs jours, en la battant pour la prendre, tu ne gâteras point ses arbres à coups de cognée, parce que tu en pourras manger ; c'est pourquoi tu ne les couperas point, car l'arbre des champs est-il un homme pour venir contre toi dans le siège ?

2) ἐχθρός signifie : *ennemi, adversaire*. Ce mot est employé ici avec la signification qu'il a chez Matthieu.

Au temps de Moïse le mot juif « οϊον » — ἐχθρός, signifiait *étranger, philistin*, etc. Quiconque n'était pas juif était « οϊον » ἐχθρός ; et, dans ce passage, la signification, comme homme d'un autre peuple, est déjà indiscutable, car il est opposé à un autre mot πλησὶος (Actes, VII, 27), ce qui signifie en langue évangélique, *compatriote*. On se demande qui est πλησὶος, et il apparaît que πλησὶος c'est un *étranger*, un *samaritain*. (Luc, X, 29-37).

Voici ce que dit de ce passage, Reuss[23] :

La dernière antithèse entre le point de vue légal et celui de la morale évangélique est en quelque sorte le résumé de celles qui ont précédé et en tout cas elle en est le couronnement. La loi (Lev, XIX, 18.) disait : tu aimeras ton prochain ; elle n'a dit nulle part explicitement : tu haïras ton ennemi. Mais le prochain, c'était l'Israélite, d'après les Pharisiens, c'était même seulement l'ami. La haine de l'étranger, et l'identification de l'étranger avec l'ennemi, c'étaient les conséquences naturelles, inévitables du point de vue particulariste de l'ancienne constitution religieuse. Jésus n'est donc pas injuste envers la loi en formulant son assertion comme il le fait. Ses contemporains du moins n'avaient aucun motif de le contredire à cet égard. Son accomplissement de la loi, en la ramenant à l'intention non méconnaissable du créateur, père commun de tous les hommes, établissait donc un universalisme des sentiments de fraternité tel que le monde ne l'avait point encore connu. Heureusement la formule du devoir, à cet égard, n'a pas besoin ici de commentaire, tout imparfaite qu'est toujours encore la réalisation de l'idéal. Nous nous bornerons à quelques observations de détail. Le texte de Matthieu (V, 44) a été complété dans les copies et dans les éditions vulgaires au moyen de celui de Luc, qui est plus riche d'amplifications sans rien ajouter à la pensée essentielle. L'effet de cet amour, qui ne se circonscrit pas dans les bornes tracées par les imperfections du prochain, mais qui aspire à la ressemblance de l'immensité des perfections de Dieu, c'est que le chrétien devient l'enfant de celui-ci, un fils digne de son père. Car il va sans dire que la perfection de Dieu qui nous est proposée ici comme un but idéal à poursuivre, ne peut s'entendre que de ce que nous appelons ses attributs moraux. Le fait même de l'impossibilité de jamais atteindre ce but, fait évident pour la raison et la conscience,

ne doit pas être un obstacle pour la volonté ; et le texte affirme cela au point de se servir du futur et non de l'impératif pour nous faire marcher dans cette direction. Ce qui est dit du soleil qui luit pour tous indistinctement, et de la pluie qui féconde tous les champs, ne doit pas servir de preuve matérielle et directe de l'amour universel de Dieu. Car il y a aussi des fléaux dans la nature qui frappent également, sans distinction, les hommes de toutes les conditions morales. Mais c'est une image de la grâce offerte à tous, de la longanimité qui les supporte tous, par conséquent du sentiment qui doit nous animer à l'égard de tous à notre tour. Tant que l'amour, la charité, la bienfaisance et les autres sentiments et actes sociaux se règlent sur le principe de la réciprocité, ils n'ont aucune valeur : l'intérêt n'est pas un élément moral. On trouve cela chez les plus méchants, les plus vils, les plus étrangers à la connaissance du vrai Dieu.

L'amour du chrétien doit être complètement dégagé de tout élément d'intérêt.

Quelle idée Jésus a-t-il dû se faire, ou vouloir que nous nous fassions de la nature humaine, pour lui proposer un pareil but ? Serait-ce bien celle à laquelle s'est arrêtée la théologie ? Et s'il est vrai qu'ici-bas personne n'atteint ce but, a-t-il peut-être supposé ou insinué que nous l'atteindrons le lendemain de notre mort, par l'effet d'un acte de gracieuse donation ?

Il est étrange que sachant que Jésus parle des rapports avec les étrangers, Reuss invente une signification mystérieuse des mots et ne voie pas la plus simple, et la plus claire, — ce but simple que poursuivent maintenant si infructueusement les sociétés de paix. Il paraît avoir peur d'attribuer aux paroles de Jésus une signification simple, compréhensible et profonde.

Voici ce que dit l'Église[24] :

Aimez vos ennemis : L'ennemi est celui qui fait le mal d'une façon ou de l'autre. Il y a deux sortes d'amour envers les hommes ; l'un c'est l'attrait pour l'homme dont nous approuvons la vie et les actes, qui nous plaît ; l'autre c'est la bienveillance et le désir du bien pour ceux dont nous n'approuvons pas la vie et les actes, et aux mauvaises actions desquels nous nous opposons, qu'elles soient préjudiciables à nous ou à autrui. Ce dernier sentiment, c'est l'amour que nous devons montrer pour nos ennemis. Il est impossible d'aimer les actes d'un homme qui nous offense, nous fait du tort, insulte aux lois divines et humaines ; nous ne pouvons, faisant abstraction de ces actes, que lui souhaiter le bien, ne lui pas rendre le mal pour le mal, l'assister dans ses misères et ses afflictions, le secourir, lui désirer le bien éternel. Cet amour pour les ennemis témoigne de la grande perfection de ceux qui possèdent cette vertu.

Bénissez ceux qui vous maudissent, etc. C'est le développement particulier de la pensée générale sur l'amour des ennemis ; c'est l'indication de la manière dont peut s'exprimer cet amour, pour ceux qui montrent leur hostilité de n'importe quelle façon. Bénir signifie, non seulement ne pas dire de mal des ennemis, mais en dire du bien, ne pas diminuer leurs bonnes qualités mais les exalter, les mettre en évidence ; ensuite bénir, souhaiter le bien. Il est évident qu'avec le commandement de l'amour des ennemis ne serait pas d'accord un tel amour qui nous associerait à leurs actes. Au contraire, le véritable amour exige parfois des accusations et des reproches, quand, à travers les actes hostiles, c'est la gloire de Dieu qui est offensée, ou quand les hommes se détournent de la voie du salut. C'est pourquoi Dieu lui-même et ses apôtres souvent s'adressent à leurs ennemis avec des paroles sévères et accusatrices

(Matth. XXIII, 33 ; Actes, XXIII, 3 ; 1re Épître de Jean, V, 16 ; 2e Épître de Jean, 10 ; Gal., I, 8, etc).

Vois-tu à quel degré il est monté et comme il nous a placés au sommet même de la vertu. Regarde et compte-les en commençant par le premier.

Le premier degré, ne pas commencer l'offense ; le deuxième, quand l'offense est faite n'y pas répondre par le même mal ; le troisième, non seulement ne pas faire à l'offenseur ce que tu as souffert de sa part, mais rester calme ; le quatrième, se livrer de soi-même à la souffrance ; le cinquième, donner plus que ne veut prendre l'offenseur ; le sixième, ne pas le haïr ; le septième, l'aimer ; le huitième, lui faire le bien ; le neuvième, prier Dieu pour lui.

L'Église ne comprend pas mieux ce précepte que les précédents. Elle parle de choses à côté et tâche à détruire le sens principal de la doctrine. Il est dit : Bénis tes ennemis, et l'Église dit : on peut les injurier. La parole de Jésus dit qu'il ne faut pas se défendre des ennemis, et qu'en aucun cas il ne leur faut faire la guerre. Or l'Église, depuis quinze cents ans, professe le contraire et bénit les armées.

Et cependant, ce cinquième des petits préceptes, même exprimé dans la forme sous laquelle il est arrivé jusqu'à nous est si clair, qu'un doute sur sa signification paraît impossible.

« Il vous est dit : Aime ton compatriote, russe, et méprise un Juif, un Allemand, un Français. Et moi je vous dis : Aime les gens des autres peuples, même s'ils t'attaquent, et fais-leur du bien. Dieu est le même pour les Allemands et les Russes, et il les aime tous, et vous, soyez aussi ses fils, également bons pour tous comme lui-même. »

Que peut-il être de plus logique, de plus simple, de plus clair ? Il suffit de se rappeler pourquoi ces paroles étaient prononcées, par qui, et alors, il devient encore plus évident qu'elles ne peuvent avoir un autre sens.

Pourquoi ces paroles étaient-elles prononcées ?

Jésus enseigne aux hommes le vrai bonheur, comment donc pourrait-il passer sous silence un phénomène qui jadis comme maintenant apparaît comme le plus grand mal — les hostilités des peuples et les guerres ? Sommes-nous seuls intelligents, et lui n'a-t-il pas remarqué ce mal, cette source inépuisable du mal, ne parla-t-il que de la communion avec le pain et le vin, et ne dit-il rien des associations de meurtriers — des guerres ? Et c'est ce Jésus qui a dit, que ce n'est pas pour les Juifs seuls qu'il prêche le bonheur ; c'est lui *qui ne reconnaît ni mère, ni frère, ni famille, ni religion ancienne* et qui parle à des vagabonds comme lui-même ?

Est-il possible qu'il reconnaisse l'État et ne parle pas des rapports entre les peuples, soit qu'il admette que ceux qui existent, et les

guerres, sont très bons, soit parce que les guerres, qui font souffrir des millions d'êtres et transforment d'autres millions en causes de souffrances, n'ont rien à faire avec sa doctrine ?

Au commencement Jésus dit que non seulement il ne faut pas tuer, mais que même on ne peut se mettre en colère contre un homme. Alors comment peut-il ne pas mentionner ce phénomène éternel de la guerre, pendant lequel non seulement les hommes sont en colère les uns contre les autres mais s'entretuent ? Sommes-nous seuls si intelligents que nous voyions le mal de la guerre et que Jésus ne l'ait point vu ? D'où provient et comment se justifie cette incompréhension des paroles les plus simples, voilà ce qui est étonnant.

Cette incompréhension provient de ce que la doctrine du Christ n'est pas reconnue comme la doctrine de ce que doit être la vie des hommes, mais comme un certain supplément, un ornement de la vie qui existe et qui est regardée comme vraie. La doctrine de Jésus ne concorde pas avec la vie, alors il la faut interpréter autrement. Jésus interdit toute hostilité contre un étranger ; il interdit de se défendre et ordonne de se soumettre à tout ennemi ; tandis que chez nous, il y a l'État, le Droit, etc. Sa doctrine ne concorde pas, il faut donc l'interpréter. Et on l'interprète ; et les États et les guerres subsistent. Si l'on demande : mais comment les guerres sont-elles possibles chez les peuples chrétiens ? On répond : Jésus ne parle pas des États et des guerres. Il s'ensuit que Jésus, qui interdit d'appeler un homme d'un mot grossier, qui interdit de garder même un seul adversaire, sans se réconcilier, autorise en même temps les violences, les meurtres, en d'énormes proportions. Il a oublié de parler de cela, ou cela n'a aucun rapport avec la doctrine du bonheur.

Tandis qu'en lisant comme c'est écrit, la traduction est la suivante :

Le premier précepte de Jésus — la loi concernant l'homme seul, en lui-même et dans son cœur. Prenant le commandement : *tu ne tueras point*, dont le but est que les hommes ne se nuisent pas mutuellement, Jésus dit : Non seulement ne tue pas, mais ne te mets pas en colère contre ton frère, et si ton frère est en colère contre toi, réconcilie-toi avec lui.

Le deuxième précepte concerne l'homme dans ses rapports avec la femme et la famille. Prenant le commandement : *Tu ne commettras point l'adultère*, dont le but est que les hommes ne se nuisent pas dans leurs rapports sexuels, Jésus dit : Ne considère pas la lubricité comme une chose bonne.

Le troisième précepte concerne l'homme dans ses rapports envers les autres. Prenant le commandement sur le serment, dont le but est la fidélité des rapports mutuels, Jésus dit que la source du mal ce sont

les engagements que l'homme contracte. On ne peut rien promettre. Ne prête serment pour quoi que ce soit.

Le quatrième précepte concerne le rapport de l'homme envers son pays et envers les lois de l'État. Prenant l'article de loi de son peuple, Jésus enseigne qu'on ne peut pas corriger par la punition, mais qu'il faut donner tout ce que l'on veut vous prendre, pardonner tout et ne jamais juger personne.

Le cinquième précepte de la doctrine se rapporte à ces hommes que nous appelons les ennemis, quand notre peuple est en guerre avec eux. Il ne doit pas être pour vous de peuples adversaires, d'ennemis. Si l'on vous fait la guerre, soumettez-vous, faites le bien et ne combattez pas. Faites comme Dieu pour qui il n'y a pas de différence entre les bons et les méchants. Soyez bons pour tous les hommes, à quelque peuple qu'ils appartiennent ; ne faites pas de différences entre eux.

3) Le mot ἐχθρός signifie non les ennemis personnels mais les ennemis militaires.

4) Les paroles : *bénissez ceux qui vous insultent*, ne se trouvent pas dans plusieurs manuscrits ; on ne les trouve ni dans la Vulgate ni chez Luther. Elles ont été évidemment ajoutées, et ici, défigurent le sens principal puisqu'il s'agit non des ennemis personnels mais des ennemis de la nation, des guerres.

5) Dans plusieurs copies il y a ὅμοιος υἱὸς, ce qui, de nouveau, confirme la signification de tout ce passage traitant, non des ennemis personnels, mais des ennemis de la nation.

6) Dans plusieurs manuscrits on trouve ἐθνικός, qui signifie *non juif*. Cette variante confirme de nouveau le sens de tout ce passage, comme traitant non des ennemis personnels mais des ennemis de la nation.

7) Tout le contexte de Luc relatif à ce passage a évidemment en vue l'ennemi personnel, et doit se rapporter à la règle de la non-résistance au mal. Son union avec ce passage, chez Matthieu, défigure seulement le sens particulier du texte de Matthieu qui définit le rapport envers ἐθνικοί, ἐχθροί, c'est-à-dire *les peuples étrangers*.

8) τέλειος signifie *parfait*. Ici, évidemment, la perfection signifie la bonté, qui n'est pas donnée à certaines gens. Je traduis donc par le mot *bon*.

Πάντα οὖν ὅς ἄν θέλητε ἵνα ποιῶσιν ὑμῖν οἱ ἄνθρωποι, οὕτω καὶ ὑμεῖς ποιεῖτε οὐτοῖς· αὗτος γὰρ ἔστιν ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται.

Matthieu, VII, 12. (Luc, VI, 31.) Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les leur aussi de même ; car c'est là la loi et les prophètes.

Voici : tout ce que vous désirez que les hommes vous fassent, faites-le leur ; car en cela est la loi et les prophètes [1]).

Remarques.

1) Je transporte comme conclusion du cinquième précepte ce verset qui se trouve dans le chapitre VII de Matthieu, après les paroles sur le tribunal.

Ayant prévenu ses auditeurs qu'il ne dispense pas de la loi mais qu'il donne au-dessus de la loi certains préceptes dont l'accomplissement assure le royaume de Dieu, Jésus cite ces cinq préceptes : *Ne te mets pas en colère ; ne commets pas l'adultère ; ne prête pas serment ; ne juge pas ; ne fais pas la guerre*.

Jésus dit : voilà cinq préceptes mais tous se réunissent en un seul, celui-ci : *Ce que tu désires que les autres te fassent, fais-le leur*. Ce précepte remplace toute la loi ancienne.

Sur l'aumône, le jeûne et la prière.

Προσέχετε τὴν ἐλεημοσύνην ὑμῶν μὴ ποιεῖν ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων, πρὸς θεαθῆναι αὐτοῖς εἰ δὲ μήγε, μισθόν οὐκ ἔχετε παρὰ τῷ πατρί ὑμῶν τῷ ἐν τοῖς οὐρανοῖς.

Ὅταν οὖν ποιῇς ἐλεημοσόνην, μὴ σαλπίσῃς ἔμπροσθέν σου, ὥσπερ οἱ ὑποκρεταί ποιοῦσιν, ἐν ταῖς συναγωγαῖς καὶ ἐν ταῖς ῥύμαις, ὅπως δοξασθῶσιν ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων. Ἀμήν λέγω ὑμῖν, ἀπέχουσι τὸν μισθόν αὐτῶν.

Σοῦ δὲ ποιοῦντος ἐλεημοσύνην, μὴ γνώτω ἡ ἀρισταρά σου τί ποιεῖ ἡ δεξία σου.

Ὅπως ἦ σου ἡ ἐλεημοσώνη ἐν τῷ κρυπτῷ· καὶ ὁ πατήρ σου, ὁ

βλέπων ἐν τῷ κρυπτῷ, αὐτὸς ἀποδώσει σοι ἐν τῷ φανερῷ.

Ὅταν δὲ νηστεύητε, μὴ γίνεσθε ὥσπερ οἱ ὑποκριταί, σκυθρωποί ἀφανίζουσι γὰρ τὰ πρόσωπα αὐτῶν, ὅπως φανώσι τοῖς ἀνθρώποις νηστεύοντες. Ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι ἀπέχουσι τὸν μισθόν.

Σὺ δὲ νηστεύων, ἄλειψαι σου τὴν κεφαλὴν, καὶ τὸ πρόσωπον σου νίψαι.

Ὅπως μὴ φανῇς τοῖς ἀνθρωποις νηστεύων, ἀλλὰ τῷ πατρὶ σου τῷ ἐν τῷ κρῦπτῷ· καὶ ὁ πατήρ σου ὁ βλέπων ἐν τῷ κρόπτῷ, ἀποδώσει σοι ἐν τῷ φανερῷ.

Matthieu, VI, 1. Prenez garde de ne pas faire votre aumône devant les hommes, afin d'en être vus ; autrement vous n'en aurez point de récompense de votre Père qui est aux cieux.

Prenez garde de ne pas faire la vérité [1]) aux [2]) hommes, seulement pour qu'ils voient. S'il en est ainsi, dans votre vérité il n'y a déjà plus de mérite devant votre Père qui est au ciel.

2. Quand donc tu feras l'aumône, ne fais pas sonner la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin qu'ils en soient honorés des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense.

Quand donc tu seras bon pour les hommes, ne promène pas la trompette devant toi, comme le font les comédiens dans les réunions et les rues, pour que les hommes les louent. Vous voyez vous-mêmes ! ils ont reçu leur récompense [3]).

3. Mais quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite ;

Et toi, si tu es gracieux, sois-le de façon à ignorer si c'est ta main gauche ou ta main droite qui fait quelque chose [4]).

4. afin que ton aumône se fasse en secret : et ton père qui te voit dans le secret te le

De sorte que ta pitié pour les hommes soit en secret [5]) dans ton cœur ; et ton Père qui

rendra publiquement.

16. Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air triste, comme les hypocrites ; car ils se rendent le visage tout défait, afin qu'il paraisse aux hommes qu'ils jeûnent. Je vous dis, en vérité qu'ils reçoivent leur récompense.

11. Mais toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage ;
18. afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais seulement à ton Dieu qui est en secret ; et ton Dieu qui te voit dans le secret te récompensera publiquement.

voit dans le secret de ton cœur te le rendra 6).
Et quand tu te prives de quelque chose 7) ne t'assombris pas comme le font les hypocrites qui s'assombrissent exprès pour que les hommes voient qu'ils jeûnent. Tu sais toi-même qu'ils en reçoivent leur récompense.

Toi, si tu t'abstiens de quelque chose, oins ta tête et lave ton visage.
Pour que les hommes ne voient pas que tu jeûnes, mais pour que ton Père voie dans ton âme. Et ton Père, en voyant ton âme, te 8) le rendra.

Remarques.

1) Dans plusieurs manuscrits on trouve δικαιοσύνην au lieu de ἐλεημοσύνην. Il va sans dire qu'il faut δικαιοσύνην, puisque le verset se rapporte à l'accomplissement de tout ce que prescrit Jésus. Les copistes commirent évidemment une erreur parce que, en énumérant ce en quoi consiste la vertu, Jésus, dans le deuxième verset, nomme comme l'une des premières et principales vertus ἐλεημοσύνην, *la piété*, qu'il faut entendre non dans le sens d'un acte de dévotion mais dans le sens de commisération envers les hommes.

Δικαιοσύνη, signifie ; *l'accomplissement de la vérité, la justice*. Mais ce mot a reçu chez nous une signification si éloignée de vérité, qu'il faut le remplacer par *faire la vérité* ; ποιεῖν ἐλεημοσύνην, de même que ποιεῖν δικαιοσύνην, doit être traduit : *faire la vérité*, c'est-à-dire

être miséricordieux, avoir de la pitié.

2) ἔμπροσθεν signifie indiscutablement *pour : seulement* pour les hommes.

3) De nouveau ἀμὴν est employé dans ce sens : qu'il est clair pour chacun qu'ils ont déjà reçu la récompense du fait qu'on les loue. De quelle autre récompense ont-ils besoin ?

4) C'est-à-dire fais de façon à t'adonner à l'œuvre de tout ton cœur, pour ne pas avoir le temps de discerner si tu le fais de la main droite ou de la main gauche.

5) κρυπτός, *caché* ; ἐν τῷ κρυπτῷ signifie, dans le langage évangélique, *plus que dans le secret*. « Ce qui arrivera au jour auquel Dieu jugera les actions secrètes des hommes par Jésus-Christ. » (Rom. II, 16).

6) ἐν τῷ φανερῷ ne se trouve pas dans plusieurs manuscrits, et a dû être ajouté parce qu'on n'avait pas compris la signification de ἐν τῷ φανερῷ. Ces paroles ne se trouvent pas chez Tichendorf.

7) νηστεύω, *se priver de quelque chose, s'abstenir*.

8) Je traduis ce passage (v. 16, 17, 18) avant le passage sur la prière, moins important.

Καὶ ὅταν προσεύχῃ, οὐκ ἔσῃ ὥσπερ οἱ ὑποκριται ὅτι φιλοῦσιν ἐν ταῖς συναγωγαῖς καὶ ἐν ταῖς γωνίαις τῶν πλα προσεύχεσθαν· ὅπως ἄν φανῶσι τοῖς ἀνθρώποις. Ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι ἀπέχουσι τὸν μισθὸν αὐτῶν.

Σὺ δὲ ὅταν προσεύχῃ, εἴδελθε εἰς τὸ ταμεῖόν σου, καὶ κλείσας τὴς θύραν σου, πρόσευξαι τῷ πατρί σου τῷ ἐν τῷ κρυπτῷ, καὶ ὁ πατήρ σου, ὁ βλέπων ἐν τῷ κρυπτῷ, ἀποδῶσει σοι ἐν τῷ φανερῷ.

Προσευχόμενοι δέ μὴ βαττολογήσητε, ὥσπερ οἱ ἐθνικοί· γὰρ ὅτι ἐν τῇ πολυλογία αὐτῶν εἰσακουσθήσονται.

Μὴ οὐν ὁμοιωθῆτε αὐτοῖς· οἰδε γὰρ ὁ πατήρ ὑμῶν ὧν χρείαν ἔχετε, πρὸ τοῦ ὑμᾶς αἰτησαι αὐτόν.

Matthieu, VI, 5. Et quand tu prieras ne sois pas comme les hypocrites, car ils aiment à prier en se

Et quand tu pries ne sois pas comme les menteurs ; eux, toujours [1]) prient dans les réunions et

tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues, afin d'être vus des hommes. Je vous dis, en vérité, qu'ils reçoivent leur récompense.

s'arrêtent aux carrefours des rues, pour que les hommes les voient. Tu vois toi-même ils reçoivent la récompense.

6. Mais toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet, et ayant fermé ta porte, prie ton Père qui est dans ce lieu secret : et ton Père qui te voit dans le secret te le rendra publiquement.

Et toi, si tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte et prie ton Père. Et ton Père verra dans ton âme et te rendra ton dû [2]).

7. Or quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme les païens ; car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup.

En priant ne bavardez point de la langue [3]) comme des comédiens [4]). Ils pensent que leur bavardage sera entendu.

8. Ne leur ressemblez donc pas ; car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.

Ne soyez pas comme eux, parce que votre Père sait ce qu'il vous faut avant même que vous ouvriez la bouche [5]).

Remarques.

1) φιλοῦσιν a ici le sens « font toujours » et doit être traduit par un mot : *toujours*.

2) ἐν τῷ φανερῷ manque de nouveau dans la plupart des manuscrits.

3) Il n'est pas dit, comme auparavant, ὅταν προσεύχη mais προσευχόμενοι δὲ μὴ βαττολογήσητε, *en priant ne bavardez point de la langue*, autrement dit, la prière ne consiste pas en bavardage, ni à prononcer des mots.

4) Dans plusieurs manuscrits il n'y a pas ἐθνικοί mais ὑποκριταί.

5) Dans plusieurs manuscrits il y a ἀνοίξαι τὸ στόμα — *avant que*

vous ouvriez la bouche.

Οὕτως οὖν προσεύχετε ὑμεῖς· Πατὴρ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ἁγιασθήτω τὸ ὄνομα σου.

Ἐλθέτω ἡ βασιλεία σου· γενηθήτω τὸ θέλημά σοῦ, ὡς ἐν οὐρανῷ, καὶ ἐπὶ τῆς γῆς.

Matthieu, VI, 9. (Luc, XI, 2). Vous donc priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux, ton nom soit sanctifié [1]).
10. Ton règne vienne. Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel [2]).

Voici donc, priez ainsi : Père, que ton royaume soit. Que ta volonté soit en toi et en moi.

Remarques.

1) Dans plusieurs manuscrits les mots « que son nom soit sanctifié » sont omis et remplacés par les paroles sur la venue du royaume. Ces mots, malgré toutes les tentatives des interprétations, restent cette même πολυλογία que Jésus défend. Par la même raison j'omets les mots « notre » et au « ciel » qui ne se trouvent pas chez Luc.

2) « Sur la terre comme au ciel » de nouveau des paroles inutiles ; elles n'existent pas chez Luc.

Τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δός ἡμῖν σήμερον.

Καὶ ἄφες ἡμῖν τά ὀφειλήματα ἡμῶν, ὡς καὶ ἡμεῖς ἀφίεμεν τοῖς ὀφειλάταις ἡμῶν.

Καὶ μὴ εἰσενέγκῃς ἡμᾶς εἰς πειρασμὸν, ἀλλά ῥῦσαι ἡμᾶς ἀπό τοῦ πονηροῦ.

Matthieu, VI, 11. (Luc, Donne-nous notre

XI, 3). Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
12. Pardonne nous nos péchés comme aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.
13. (Luc, XI, 4). Et ne nous induis point dans la tentation mais délivre-nous du malin [2]).

nourriture nécessaire [1]).

Et pardonne-nous nos fautes comme nous pardonnons à quiconque est coupable envers nous.

Remarques.

1) Le mot ἐπιούσιον est mal traduit par : le pain quotidien. Ce mot signifie : *nécessaire*.

2) Chez Matthieu il est dit : « Ne nous conduis pas dans la tentation mais délivre-nous du malin » ; chez Luc, dans le texte grec, il n'y a pas « délivre-nous du malin ». Ces paroles ont été évidemment ajoutées au texte de Luc. Ces deux phrases non seulement ne contiennent aucune pensée, mais introduisant un verbiage inutile, elles brisent le lien et avec ce qui précède et avec ce qui suit. Dans le verset 7 de Matthieu il est dit qu'il n'y a pas beaucoup à parler : car le Père sait ce qu'il vous faut avant que vous ouvriez la bouche et quelle est la seule chose que l'on peut désirer et demander à Dieu. Cette seule chose c'est de le reconnaître comme Père, de désirer son royaume et sa volonté et, c'est pourquoi, de pardonner à tous. Il est dit ensuite : Si vous ne pardonnez pas, votre Père ne vous pardonnera pas non plus.

Καὶ ὅταν στήκητε προσευχόμενοι, ἀφιετε εἴ τι ἔχετε κατὰ τίνος· ἵνα καὶ ὁ πατήρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς ἀφῇ ὑμῖν τὰ παραπτώματα ὑμῶν.

Εἰ δὲ ὑμεῖς οὐκ ἀρίετε, οὐδέ ὁ πατὴρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς ἀφήσει τὰ παραπτὼματα ὑμῶν.

Marc, XI, 25. (Matth., VI, 14). Mais quand

Si vous commencez à prier, pardonnez, si

vous vous présenterez pour faire cette prière, pardonnez, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos fautes.	vous en voulez à quelqu'un, afin que votre Père, au ciel, vous pardonne vos fautes.
26. (Matth., VI, 15). Que si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus vos fautes.	Si vous ne pardonnez pas, votre Père au ciel ne vous pardonnera pas vos fautes.

« Voilà ce qui vous doit remplacer la prière. » Ces versets n'ont pas d'autre sens. Mais, comme il est arrivé plusieurs fois avec la doctrine de Jésus, ici encore, les mots mêmes qu'il employait pour nier toute prière extérieure, sont pris comme le modèle de la prière, avec quelques termes obscurs en plus.

Comment peut-on dire plus clairement qu'il ne faut pas prier ?

Le temple du sacrifice est détruit. Il est dit : Ce n'est pas votre sacrifice qui est nécessaire, mais votre amour réciproque ; Dieu est esprit et il faut le servir par les actes et en esprit. C'est peu, comme s'il prévoyait l'obstination des hommes à garder la prière, Jésus dit nettement : *Ne priez pas en usant de paroles*. Toute la prière doit consister dans le désir du royaume de Dieu et dans l'accomplissement de ses lois, qui toutes se résument à ne juger personne, à aimer tous les hommes et à pardonner à tous. Eh quoi ! Ces mêmes paroles, avec lesquelles il nie la prière sont prises pour les paroles de la prière.

Voici ce que dit l'Église[25] :

Priez ainsi. Le Seigneur propose seulement le modèle à la prière chrétienne ; c'est pourquoi cela ne signifie pas que le chrétien ne doit toujours prier qu'avec les paroles de la prière de Dieu, à l'exclusion des autres. Cette prière contient l'essence de la prière chrétienne, mais d'autres détails, évidemment, peuvent faire l'objet de plusieurs prières, qui, effectivement, sont faites dans l'Église du Christ et sont employées sous telle ou telle forme par tous les peuples et toutes les religions chrétiennes.

Reuss est plus près de la vérité, mais lui aussi ne veut pas voir le sens simple, clair, des paroles, d'abord parcequ'il a compris faussement, au commencement même du sermon. Lui aussi voit dans ces paroles la prière[26].

1° La prière ne doit pas consister en formules vides de sens ou tellement nombreuses quelles servent plutôt à donner de la distraction à celui qui les récite, qu'à concentrer ses pensées sur ce qui élève l'âme à Dieu. Celui-ci n'a pas besoin d'une longue prière, parce que, à vrai dire, il n'a pas besoin de prière du tout ; il sait ce qu'il nous faut, ce que nous pouvons désirer, ce qu'il veut nous octroyer.

C'est pour nous-mêmes que nous prions, c'est-à-dire pour nous rapprocher de Dieu, pour nous laisser pénétrer et diriger par son esprit, pour amener notre volonté à se soumettre avec confiance à la sienne. La prière a rempli son but dès quelle aboutit à nous faire répéter de bon cœur ce que Jésus à dit à Gethsémani. Une prière courte, simple, mais riche et profonde d'idées suffit pleinement, bien entendu si elle part du cœur et n'est pas simplement un acte de mémoire.

2° Jésus paraît avoir un jour saisi l'occasion de donner à ses disciples, et peut-être sur leur demande même, la formule d'une pareille prière. Ça n'a pas été certes avec l'intention de la faire réciter officiellement par eux dans n'importe quelle occasion, mais pour préciser en quelques mots la nature des choses qui pouvaient devenir le sujet de la prière. L'Église n'a pas eu tort de faire de cette formule sa nourriture journalière ; l'expérience des siècles en a constaté l'inépuisable richesse.

Mais en comparant le texte conservé dans la rédaction de Luc, on voit que les premiers chrétiens n'en avaient point encore fait une formule officielle et invariable, comme cela a dû être le cas à l'époque où les copistes ont cru devoir rendre le texte moins complet conforme à celui qui, à cause de son étendue même, avait passé en usage.

Il suffira de peu de mots pour diriger l'étude de ces quelques lignes qui sont un sujet de méditation incessante pour tous les chrétiens. On serait d'autant plus sûr de se fourvoyer dans l'interprétation de l'Oraison dominicale qu'on y rechercherait des choses étrangères aux besoins et aux aspirations d'une piété, simple et naïve, et accessibles seulement à l'esprit scolastique. Ainsi rien n'est moins bien placé ici que la controverse sur le nombre des prières particulières comprises dans cette oraison, ou les prétendues découvertes relatives à leur disposition symétrique et au rapport du prologue à l'épilogue ou de l'ensemble avec le dogme de la trinité, qu'on y a cherché d'autant plus avidement que le texte s'y prêtait moins. Supposer ici des arrière-pensées dogmatiques, ou des préoccupations de forme, c'est méconnaître étrangement, et l'esprit du Seigneur et le but qu'il avait en vue en formulant cette prière.

Dans l'allocution qui est mise en tête, on remarque immédiatement le nom de Père, si rarement employé dans l'Ancien Testament, si caractéristique pour la religion de l'Évangile. Le sens de ce terme n'est pas épuisé tant qu'on songe seulement à la bonté du Créateur : il rappelle de préférence que Jésus veut faire des hommes les enfants de Dieu, et c'est cet élément à la fois pratique et mystique, le souvenir du devoir et le sentiment de l'union spirituelle, qui doit dès l'abord mettre celui qui prie dans la vraie disposition d'esprit. Il dira : Notre Père bien qu'il puisse aussi dire : Mon Père, parce qu'il aimera à se rappeler la solidarité fraternelle qui l'unit à ses semblables. Et il continuera, même au XIX^e^ siècle, à parler des Cieux comme de la résidence du Très-Haut, sans se préoccuper des questions de

cosmologie ; parce que cette expression est le symbole de la grandeur, de la puissance et de la providence de Dieu, par conséquent pour lui-même à la fois une constatation de sa dépendance, et le gage d'une foi confiante et assurée.

La première prière se présente d'abord comme une simple formule d'adoration, comme un acte d'humilité de la créature en face du Créateur. La sanctification peut être comprise comme une manifestation du respect. Mais dans ce cas même, il conviendra de substituer au nom la personne, en nous rappelant l'usage constant du langage biblique. Cependant on aurait tort de s'arrêter là. Une vraie sanctification de Dieu, dans le sens indiqué, n'étant possible que de la part de celui qui se sera sanctifié d'abord lui-même, c'est-à-dire qui se sera rendu digne d'approcher le Très-Haut, la première prière (qui ne peut même être une prière qu'à cette condition) implique donc en même temps un engagement moral, et une demande en assistance à l'effet de pouvoir s'en acquitter.

La seconde prière demande la venue, c'est-à-dire la réalisation du royaume de Dieu. C'est du moins là l'expression française dont nous nous sommes servis partout jusqu'ici pour rendre le terme que nous avons devant nous. Ici, cependant, nous avons cru devoir nous conformer à l'usage, en y substituant le mot de règne, quoique cela ne doive rien changer au sens ; il faut pourtant convenir que ce dernier mot écarte plus facilement toute conception judaïque, ou du moins se prête plus directement à celle que l'esprit de l'Évangile veut faire prévaloir. En effet, il ne s'agit pas de demander l'accomplissement d'un fait concret, visible, spécial, d'une révolution enfin qui changerait la face du monde, subitement et avec éclat, comme l'espéraient les Juifs ; mais d'exprimer le désir de voir s'établir un ordre de choses où la sainte volonté de Dieu prévaudra seule dans toutes les relations et sera l'unique règle du gouvernement des affaires d'ici-bas, une phase du développement progressif de l'humanité où l'idéal de la théocratie, tel que les prophètes l'avaient entrevu, sera devenu une réalité. Comme il est évident que ce n'est pas Dieu qui mettra obstacle à cette transformation, cette prière aussi, comme la précédente, implique la promesse, de la part de l'homme, de prêter son concours actif à une œuvre si désirable.

Cela nous fait voir aussi que Luc a pu omettre la troisième prière, qui n'est que l'explication, ou, si l'on veut, la traduction subjective de la seconde, sans qu'il manquât rien d'essentiel à la formule entière. D'un autre côté, pour faire voir que la rédaction plus complète ne renferme pas de redites, on peut faire remarquer que la seconde prière, en mentionnant le règne, relève plus particulièrement l'idée de la solidarité entre les hommes, de la communauté du but et du travail qui les doit unir ; tandis que la troisième insiste plus explicitement sur l'activité même de l'homme qui n'avait été que sous-entendue dans les deux précédentes.

Car la volonté, dont il est question ici, est bien celle qui s'adresse à l'être libre, et non celle qui régit la nature. Mais toutes les trois prières concernent les faits qui réclament la coopération des hommes : c'est une preuve de plus que la prière est essentiellement faite pour l'homme et non pour Dieu.

Quant à la quatrième prière, nous ne nous arrêterons pas à réfuter ceux qui l'interprètent allégoriquement, de manière à voir dans le pain quotidien autre chose que la nourriture et en général la satisfaction des besoins de la nature physique et de la condition terrestre : nous n'avons rien à objecter si l'on veut appeler la méditation de la parole de Dieu le pain quotidien du chrétien ; nous affirmons seulement que Jésus n'a pas voulu parler de cela ici. L'allégorie, le sens caché, sont choses étrangères à l'Oraison dominicale ; et loin de dire que le Seigneur aurait dérogé à la dignité de l'ensemble en descendant jusque dans la région matérielle, nous trouvons plutôt admirable qu'il ait su rattacher la matière même, c'est-à-dire les nécessités

physiques de notre existence, à un ordre d'idées plus élevé, nous montrer ainsi le devoir et les moyens de les sanctifier. Il y a une commune consolation pour le mortel à se pénétrer de la conviction que Dieu ne l'abandonne pas à lui seul, même dans les affaires les plus ordinaires, et la recherche de l'assistance céleste vivifie et ennoblit son travail. Quant à la formule usuelle dont nous venons de nous servir également en passant, il est positif qu'elle est inacceptable, bien qu'elle ne contienne rien qui soit déplacé dans un pareil texte. Philologiquement parlant, le terme grec, employé par les deux évangélistes, mais qui ne se rencontre chez aucun autre auteur, ne peut être ramené qu'à deux combinaisons étymologiques. Ou bien le mot doit être dérivé d'un verbe qui signifie aller, et ce sera le jour survenant, le lendemain. C'est le sens que Jérôme dit avoir trouvé exprimé dans l'évangile hébreu, le pain du lendemain. Ou bien il vient d'un nom qui signifie la substance : alors l'adjectif du texte parle de ce qui est dans la proportion de la substance, c'est-à-dire suffisant, en opposition avec ce qui est au-delà de la substance ou superflu.

Nous préférons cette dernière interprétation. Elle fait valoir un élément de réserve et de modération à l'égard des biens de cette terre, qui certes ne déparera pas l'ensemble.

En employant dans la cinquième prière le terme d'offense et offensé, nous nous sommes encore conformés à l'usage. Mais il importe de constater que ce terme affaiblit beaucoup le sens de l'original. À la lettre il faudrait dire : Remets-nous nos dettes comme nous les avons remises à nos débiteurs.

Cette formule reçoit son explication la plus simple et la plus juste par la parabole des deux serviteurs. Tout manquement au devoir soit envers Dieu soit envers le prochain, est comparé à une dette contractée dont le créancier peut, s'il le veut bien, nous faire grâce sans paiement. Cette comparaison est usitée également dans le langage rabbinique, et la langue allemande l'a conservée purement et simplement. Pour le fond on peut observer que l'humble aveu de la dette (de la culpabilité, du péché) doit rendre le pécheur plus disposé à faire aux autres ce qu'il réclame pour lui-même, ou plutôt il ne doit se présenter devant Dieu pour lui demander la remise de la grande dette, qu'autant qu'il a déjà préalablement remis la petite à son frère. C'est là ce qu'exprime le texte tel qu'il a été rétabli par la critique, ainsi que celui de Luc, bien qu'il ne soit pas exactement le même. Le texte vulgaire paraît être dû à une certaine faiblesse du sentiment moral car il exprime plutôt une promesse qu'un fait accompli, il a de plus le grand inconvénient d'introduire l'idée d'une mesure proportionnelle, qui serait à la fois à notre désavantage, et contraire à la réalité.

Dans la sixième prière aussi l'usage a introduit des corrections arbitraires. On dit fréquemment en chaire : Ne nous laisse pas succomber à la tentation, parce qu'on se trouve choqué de l'idée d'attribuer la tentation à Dieu même (Jacq., I, 13). Mais cette difficulté n'est qu'apparente, un seul et même mot grec servant à désigner les épreuves auxquelles Dieu soumet les hommes, dans un but pédagogique et salutaire, et les sollicitations venant de la part des mauvais instincts, à la suite desquelles notre faiblesse nous fait commettre des péchés, l'assertion de Jacques, confirmée par une saine intelligence de la nature de Dieu, et la prière de Jésus, qui se fonde sur la connaissance de la nature humaine, sont également dans le vrai. Le chrétien, se méfiant de lui-même, peut demander comme une grâce que Dieu veuille lui épargner les épreuves, absolument comme Jésus l'a demandé lui-même à Gethsémané, mais, comme pour lui aussi, cette prière elle-même doit être un moyen d'affermissement de la volonté, une source de force et de courage, et partant un gage de la victoire, ce que Paul exprime très bien, i Cor., X, 13.

La dernière phrase qu'on a tort de compter comme une septième prière, et que

Luc a pu omettre sans tronquer le texte, n'est à vrai dire que le complément de ce qui précède. En effet, si l'on traduit, comme nous l'avons fait, le Malin, au masculin, cela nous remet sous les yeux le fait que l'épreuve envoyée par Dieu peut devenir une véritable tentation, une occasion de chute, à cause de notre faiblesse sur laquelle agit le démon du mal. Si l'on préfère mettre le mal, au neutre, le sens revient au même, seulement la puissance du mal n'est plus personnifiée. En aucun cas il ne saurait être question de mettre : préserve-nous du malheur.

Nous avons supprimé la doxologie que l'Église grecque, dans sa liturgie, a ajoutée à l'Oraison dominicale, et qui, par cette raison même a fini par pénétrer dans les manuscrits de l'Évangile. L'Église latine ne la connaît pas, elle manque donc aussi dans la Vulgate et dans toutes les bibles catholiques. Elle parait dater du IVe siècle. Il importe peu de préciser le sens de pareilles formules. Elles servent à la glorification de Dieu et emploient généralement des locutions bibliques ; ici on pourrait à la rigueur y voir une espèce de confirmation de l'Oraison : Dieu veut et peut accorder ce qu'on lui demande, et nous l'en remercions d'avance. Observons en passant que c'est à la présence ou à l'absence de cette formule qu'on peut reconnaître le plus facilement si une traduction du Nouveau Testament est d'origine catholique ou protestante.

3o Les versets 14 et 15 ne font pas partie intégrante de l'Oraison dominicale, comme il est aisé de le voir. Peut-être est-ce un fragment d'une explication que Jésus en aurait donnée, car ils se rapportent directement à la cinquième prière. Il sera plus sûr de dire que c'est une pensée très fréquemment reproduite dans l'enseignement de Jésus, voy. Marc, XI, 25 ; Matth., XVIII, 35. L'empressement de se réconcilier avec le prochain est la condition du pardon de la part de Dieu. Sans elle la confiance dans sa grâce céleste serait illusoire.

La fausse richesse et la vraie.

Μὴ θησαυρίζετε ὑμῖν θησαυροὺς ἐπὶ τῆς γῆς, ὅπου σὴς καὶ βρῶσις ἀφανίζει, καὶ ὅπου κλέτται διορύσσουσι καὶ κλέπτουσι.

Θησαυρίζετε δὲ ὑμῖν θησαυρούς ἐν οὐρανῷ, ὅπου οὔτε βρῶσις ἀφανίζει, καὶ ὅπου κλέμται οὐ διοφύσσουσιν, οὐδέ κλέπτουσιν.

Ὅπου γὰρ ἐστιν ὁ θησαυρός ὑμῶν, ἐκεῖ ἔσται καὶ ἡ καρδία ὑμῶν.

Ὁ λυχνος τοῦ σώματος ἐστιν ὁ ὀφθαλμός· ἐὰν οὖν ὁ ὀφθαλμός σου ἁπλοῦς ᾖ, ὅλον τὸ σῶμά σου φωτεινὸν ἔσται.

Ἐάν δὲ ὁ ὀφθαλμὸς· σου πονηρός ᾖ, ὅλον τὸ σῶμα σο σκοτεινόν ἔσται· εἰ οὖν τὸ φῶς, τὸ ἐν σοὶ, σκότος ἐστὶ, τὸ σκότος πὸσον ;

Οὐδείς δύναται δυσὶ κυρίοις δουλεύειν· ἢ γὰρ τὸν ἕνα μισήσει, καὶ τὸν ἕτερον ἀγαπήσει, ἢ ἑνὸς ἀνθέξεται, καὶ, τοῦ ἑτέρου καταφρονήσει· οὐ δύνασθε θεῷ δουλεύειν καὶ μαμμωνᾷ.

Ὁρᾶτε καῖ φυλάσσεσθε ἀπὸ τὴς πλεονεξίας· ὅτι οὐκ ἐν τῷ

περισσεύειν τινὶ ἡ ζωὴ αὐτοῦ ἐστιν ἐκ τῶν ὑπαρχόντων αὐτοῦ.

Τί γὰρ ὠφεγεῖται ἀνθρωπος, ἐάν τόν κόσμον ὅλον κερδήση, τὴν δὲ ψυχὴν αὐτοῦ ξημιωθῆ ; ἢ τὶ δώσει ἄνθρωπος ἀντάλλαγμα τῆς ψυχῆς αὐτοῦ ;

Διὰ τοῦτο λέγω ὑμῖν. Μὴ μεριμνᾶτε τῇ ψυχῇ ὑμῶν, τί φὰγητε καὶ τί πίητε· μηδὲ τῷ σῶματι ὑμῶν, τί ἐνδύσησθε. Οὐχὶ ἡ ψκχῆ πλεῖόν ἐστι τῆς τροφῆς, καὶ τό σῶμα τοῦ ἐνδύματος ;

Ἐμβλέψατε εἰς τὰ πετεινά τοῦ οὐρανοῦ, ὅτι οὐ σπείρουσιν, οὐδέ θερίζουσιν, οὐδέ συνάγουσιν εἰς ἀποθήκας· καὶ ὁ πατὴρ ὑμῶν οὐράνιος τρέφει αὐτά· οὐχ ὑμεῖς μᾶλλον διαφέρετε αὐτῶν ;

Τίς δὲ ἔξ ὑμῶν μεριμνῶν δύναται προσθεῖναι ἐπί τὴν ἡλικίαν αὐτοῦ πῆχυν ἕνα ;

Καὶ περὶ ἐνδύματος τί μεριμνᾶτε ; καταμάθετε τὰ κρίνα τοῦ ἀγροῦ, πῶς αὐξάνει· οὐ κοπιᾶ, οὐδέ νὴθει.

Λέγω δὲ ὑμῖν, ὅτι οὐδέ Σολυμών ἐν πάσῃ τῇ δόξη αὐτοῦ περιεβάλετο ὡς ἕν τούτων.

Εἰ δὲ τὸν χόρτον τοῦ ἀγροῦ, σήμερον ὄντα, καὶ αὔριον εἰς κλίβανον βαλλόμενον, ὁ θεός οὐτως ἀμφιέννυσιν οὐ πολλῷ μᾶλλον ὑμᾶς, ὀλιγόπιστοι ;

Μὴ οὖν μεριμνήσητε, λέγοντες· τί φάγωμεν, ἤ τί πίωμεν, ἤ τί περιβαλώμεθα ;

Πάντα γὰρ ταῦτα τὰ ἔθνη ἐπιζητεῖ· οἶδε γὰρ ὁ πατήρ ὑμῶν ὁ οὐράνιος ὅτι χρήζετε τούτων ἁπάντων·

Μὴ οὖν μεριμνέσητε εἰς τὴν αὔριον· ἡ γὰρ αὔριον μεριμνήσει τὰ ἑαυτῆς· Ἀρκετόν τῇ ἡμέρᾳ ἡ κακία αὐτῆς.

Ζητεῖτε δὲ πρῶτον τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ, καὶ τὴν δικαιοσύνην αὐτοῦ, καὶ πάντα ταῦτο προστεθήσεται ὑμῖν.

Αἰτεῖτε, καὶ δοθήσεται ὑμῖν· ζητεῖτε, καὶ εὑρήσετε· κρούετε, καὶ ἀνοιγήσεται ὑμῖν.

Πᾶς γὰρ ὁ αἰτῶν λαμβάνει, καὶ ὁ ζητῶν εὑρίσκει, καὶ τῷ κρούοντι ἀνοιγήσεται.

Ἢ τίς ἐστιν ἐξ ὑμῶν ἄνθρωπος, ὅν ἐάν αἰτήσῃ ὁ υἱὸς αὐτοῦ ἄρτον, μὴ λέθου ἐπιδώσει αὐτῷ ;

Καὶ ἐὰν ἰχθύν αἰτήσῃ, μὴ ὄφιν ἐπιδώσει αὐτῷ ;

Εἰ οὖν ὑμεῖς, πονηροὶ ὄντες, οἴδατε δόματα ἀγαθὰ διδόναι τοῖς τέκνοις ὑμῶν, πόσῳ μᾶλλον ὁ πατὴρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς

δώσει ἀγαθὰ τοῖς αἰτοῦσιν αὐτόν ;

Matthieu, VI, 19. Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille gâtent tout, et où les larrons percent et dérobent.

Et n'amassez pas de vivres [1]) sur la terre ; ici il y a la teigne et la rouille, et les voleurs creusent et volent.

20. (Luc, XII, 33). Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne gâtent rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent point.

Mais amassez-vous des vivres dans le ciel : il n'y a ni teigne ni rouille ; les voleurs ne creusent et ne volent point.

21. (Luc, XI, 34). Car où est votre trésor, là sera aussi votre cœur.

Car là où seront vos vivres, là aussi sera votre cœur.

22. (Luc, XI, 34). L'œil est la lumière du corps : si donc ton œil est sain, tout ton corps sera éclairé.

La lumière [2]) pour le corps — les yeux [3]). Si tes yeux ne sont pas obscurcis tout ton corps sera éclairé.

23. (Luc, XI, 35). Mais si ton œil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi n'est que ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ?

Et si tes yeux sont obscurcis tout ton corps sera noir. Si donc la lumière est ténèbres, quelles seront alors les ténèbres ?

24. (Luc, XVI, 13). Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu

Personne ne peut travailler chez deux maîtres, parce qu'il considérera [4]) l'un comme rien et respectera l'autre. À l'un il plaira [5]), et il oubliera [6]) l'autre. On

et Mammon.

Luc, XII, 15. Puis il leur dit : Gardez-vous avec soin de l'avarice ; car quoique les biens abondent à quelqu'un, il n'a pas la vie par ses biens.

Matthieu, XVI, 26. Car que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ? Ou que donnerait l'homme en échange de son âme ?

Matthieu, VI, 25. (Luc, XII, 22, 23.) C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez point en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez ; ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement.

26. (Luc, XII, 24). Regardez les oiseaux de l'air ; car ils ne sèment ni ne moissonnent ni n'amassent rien dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux ?

ne peut pas travailler [7]) pour Dieu et pour Mammon.

Faites attention, gardez-vous de tout lucre [8]), car la vie de l'homme n'est pas en cela qu'il ait le superflu [9]).

Quelle utilité est pour l'homme, si même il gagne tout le monde et s'il perd son âme. Avec la richesse on ne peut racheter l'âme [10]).

C'est pourquoi je vous dis : Ne vous souciez point de ce que vous mangerez et boirez, et ne vous souciez pas de ce dont vous vêtirez votre corps. Est-ce que la vie [11]) n'est pas plus importante que la nourriture, et le corps n'est-il pas plus important que le vêtement ?

Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment pas, ne moissonnent pas, n'amassent point dans les greniers, et le Père les nourrit. Est-ce que l'homme n'est pas plus précieux que les oiseaux ?

27. (Luc, XII, 25). Et qui est-ce d'entre vous qui par son souci puisse ajouter une coudée à sa taille ?

28. (Luc, XII, 27). Et pour ce qui est du vêtement, pourquoi en êtes-vous en souci ? Apprenez comment les lis des champs croissent ; ils ne travaillent ni ne filent.

29. Cependant je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire, n'a point été vêtu comme l'un d'eux.

30. (Luc, XII, 28). Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée dans le four, ne vous revêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi ?

31. (Luc, XII, 29). Ne soyez donc point en souci, disant : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ?

32. (Luc, XII, 30). Car ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses ; et votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses-là.

34. Ne soyez donc point en souci pour le lendemain : car le

On a beau faire n'importe quoi, personne ne peut allonger sa vie [12]) du moindre instant.

Et pourquoi vous souciez-vous du vêtement. Regardez les fleurs [13]) des champs comme elles fleurissent. Elles ne travaillent pas et ne font pas de vêtements.

Et Salomon dans toute sa gloire ne se vêtit point mieux qu'une fleur des champs.

Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, celle qui vit aujourd'hui et qu'on brûlera demain, de bonne heure, alors comment ne vous vêtira-t-il pas ? Vous croyez mal.

Ainsi donc ne vous souciez pas, ne réfléchissez pas à ce que l'on mangera, boira, et avec quoi l'on s'habillera.

De cela ont besoin [14]) tous les peuples [15]) et votre Père au ciel sait que vous avez besoin de tout cela.

Ainsi donc ne vous souciez point de ce que sera demain. Demain il

lendemain aura soin de ce qui le regarde : à chaque jour suffit sa peine.

33. (Luc, XII, 31). Mais cherchez, premièrement, le royaume de Dieu et de justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

y aura d'autres soucis. Il y a assez de soucis pour chaque jour [16]).

Tâchez [17]) avant tout d'être dans la volonté de Dieu et d'avoir confiance en la volonté de Dieu. Demandez le principal et le moindre viendra soi-même [18]).

Matthieu, VII, 7. (Luc, XI, 9. Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; heurtez et on vous ouvrira.

8. (Luc, XI. 10). Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve ; et l'on ouvre à celui qui heurte.

9. (Luc, XI, 11). Et qui sera même l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ?

10. (Luc, XI, 11). Et s'il lui demande du poisson lui donnera-t-il un serpent ?

11. (Luc, XI, 13). Si donc vous, qui êtes mauvais, savez bien donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il des biens à ceux qui les lui demandent.

Demandez [19]) et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et on vous ouvrira.

Car quiconque désire reçoit, et celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe.

Y a-t-il parmi vous un homme qui, si son fils lui demandait du pain, lui donnerait une pierre ?

Arrive-t-il chez vous que si le fils demande du poisson on lui donne un serpent ?

Si vous, gens mauvais, savez ce qui est bon et le donnez [20]) à vos enfants, alors comment votre Père qui est au ciel ne donnera-t-il pas l'esprit du bonheur [21]) à celui qui le lui demandera [22]).

Remarques.

1) θησαυρός peut se traduire par « épargne », mais ce mot ne rend pas le sens exact. « Trésor » a la signification particulière de quelque chose d'extrêmement précieux. « Biens » n'a pas cette signification de chose précieuse qu'a θησαυρός. Le mot *vivres* exprime complètement cette conception.

2)λύχνος doit être traduit ici : *lumière*.

3) *L'œil*, je traduis au pluriel, car il s'agit ici de l'organe de la vue.

4) μισείν, est traduit partout *mépriser, négliger* ; moi je traduis par la périphrase : *considérer comme rien*, qui me paraît plus exacte.

5) ἀγαπᾶν, je traduis par le mot *plaire*.

6) καταφρονεῖν, *ne pas faire attention, oublier*.

7) Puisque δουλευεῖν signifie : *être ouvrier*, pour conserver cette conception il faut traduire par : *travailler pour*.

8) Dans plusieurs manuscrits il y a : πάσης πλεονεξίας.

9) Je place ici le verset de Luc, XII, 15, qui exprime d'un autre point de vue la même pensée que le verset 24 du chapitre VI de Matthieu.

10) Matthieu, XVI, 26 exprime de nouveau la même pensée, encore d'un autre point de vue, c'est pourquoi je l'ajoute ici.

11) ψυχῆ, doit être traduit : *la vie*.

12) ἡλικία, ne signifie jamais « croissance », et la traduction de ce mot par « croissance » dans la Vulgate et chez Luther est l'une des fautes grossières qui se rencontrent si fréquemment. Ἡλικία signifie : *le siècle*, c'est-à-dire *la durée de la vie*.

13) κρίνα, je traduis tout simplement : *les fleurs*.

14) ἐπιζητεῖν signifie *avoir besoin*, est traduit irrégulièrement « chercher. » En effet, si ἐπιζητεῖν signifie « chercher », alors ζητεῖν (Matth. VI, 33) doit signifier autre chose.

15) τὰ ἔθνη n'est pas traduit exactement par « païen ». Là où l'évangile parle des païens, on emploie ἐθνικοί. Ἔθνη signifie ici : *tous les peuples*.

La confirmation d'une telle traduction : dans plusieurs manuscrits, se trouve dans ce passage τὰ ἔθνη τοῦ κόσμου — « les hommes de ce monde. » (Luc, XII, 30). Tout ce passage, partout, et chez Reuss, est traduit faussement, précisément dans ce sens que seuls les païens prennent soin du corps et de l'habit, mais vous, *mes disciples*, vous ne

devez pas prendre ce soin. Ce qui n'est pas juste et d'après la signification des mots ἔπιξητεῖν et ἔθνη et d'après la variante τοῦ κόσμου. Mais le pire c'est qu'ainsi on fait dire à Jésus que les païens sont des répudiés, ce qu'il ne dit jamais et qui est contraire à sa doctrine. Il a dit : *Vous vous souciez* (Matth., VI, 28) et ensuite : « ce ne sont que les païens qui se soucient. »

16) Je place le verset 34 de Matthieu avant 33, parceque le verset 33 contient toute la pensée.

17) ζητεῖν, signifie : *chercher*.

18) Dans plusieurs manuscrits il y a : αἰτεῖτε τὰ μεγάλα, καὶ τὰ μιχρὰ ὑμῖν προστεθήσεται καὶ αἰτεῖτε τὰ ἐπουρανία καὶ τὰ ἐπιγεία προστεθὴσοεται ὑμῖν.

19) αἰτέω, sans le supplément ne signifie pas « demander » mais *désirer, aspirer à quelque chose*.

20) δόματα, *le don, ce qu'on donne*. Οἴδατε δόματα ἀγαθά — vous connaissez, vous savez, quels sont les actes bons et utiles, c'est-à-dire *vous savez ce qui est le bien et vous donnez ce bien*.

21) Dans ce passage de Luc (XI, 13) il se trouve différentes variantes. Il est dit : Ἀγαθόν δόμα, δόματα ἀγαθὰ πνεῦμα ἅγιον χάριν πνευματικήν (spiritum, bonum, donum, spiritus sancti). Toute cette variante et le texte de Luc admis, dans lequel il est dit : « Il donnera le Saint-Esprit » sont importants parcequ'il est évident que la plupart comprennent ces paroles non comme se rapportant au bien terrestre mais à cet esprit qui est nécessaire pour la participation dans le royaume de Dieu.

22) Tout ce passage (Matthieu, VII, 7-11) suit immédiatement le verset sur le jugement et là n'est pas lié à ce qui précède. Ici il est lié à Matthieu, VI, 33 par l'unité de la pensée et la forme même de l'expression ζητεῖτε.

Ne te mets pas en colère quelque offense qu'on te fasse. Ne recherche pas les joies charnelles : si tu as une femme vis avec elle. Ne promets rien. Ne défends aucunement ni ton travail ni ton repos ; sans discuter, rends tout à ceux qui veulent prendre. Ne te considère pas comme le membre d'un peuple quelconque ; ne reconnais aucune différence entre les populations, et à cause des différences de nationalités ne fais pas la guerre, ni en attaquant ni en te défendant. Soyez des vagabonds. Voilà ce qu'il est dit dans les préceptes de

Christ. Dans ces préceptes, ainsi que dans celui de faire à autrui ce que l'on veut qu'autrui nous fasse, est *toute la loi et les prophètes*.

Tels sont les gens maintenant, telle est l'organisation actuelle, tels ils étaient alors. Ce que maintenant les hommes disent et pensent de cette doctrine, les hommes le dirent et le pensèrent. Maintenant ils disent comme on disait alors : « Mais si l'on ne résiste pas au mal, si l'on donne tout ce qu'on vous prend, alors le sens de notre vie disparaît. Il n'y a plus ni État, ni propriété, ni famille. J'ai travaillé, amassé, économisé pour moi, pour ma famille, pour mon peuple, et n'importe quel individu méchant viendra m'arracher ce que j'ai, et je dois le laisser faire. Il viendra un Allemand, ou un Français, ou un Turc, il prendra ce que j'ai amassé et je dois me soumettre ? »

À cela Jésus-Christ répond directement. Il ne parle ni de la famille, ni de la société, ni de l'État. Il ne parle que de cette seule chose qui fait l'objet de sa doctrine, de cette seule chose qui est la lumière des hommes, de l'essence divine de l'homme et de son âme. Mais il répond directement à la question naturelle : qu'adviendra-t-il du fruit de mes travaux, des trésors, des richesses que j'amasse ?

Il dit : « L'homme, dans la vie, peut acquérir deux richesses : l'une, l'esprit en Dieu ; l'autre, ce qu'on appelle la richesse. Cette dernière périra, vous le savez, aujourd'hui, demain, dans cent ans ; elle périra et il n'en restera rien. La richesse en Dieu, la vie de l'esprit, seule ne périt pas et n'est pas sujette aux transformations terrestres. Amasse celle qui ne périt pas. Si ce que tu désires, ce à quoi tu aspires, la richesse que tu amasses, est un mal, quelle sera donc ta vie dirigée toute au mal. Si les yeux voient bien ils conduiront le corps où il se portera bien ; mais si tes yeux sont aveugles, ils mèneront ton corps dans le mal. Tes désirs, tes aspirations, ce sont tes yeux qui te mènent. Qu'adviendra-t-il de toi si tes désirs sont tournés vers le mal ?

« C'est pourquoi : *il est impossible de travailler en même temps pour Mammon, c'est-à-dire la richesse périssable, et pour Dieu, c'est-à-dire l'esprit qui ne périt pas*.

« L'amour de la richesse est une tromperie. Il suffit d'y réfléchir pour le comprendre. Poùrquoi existe-t-il ? Nous avons l'habitude de dire : comment ne prendrais-je pas soin de ma nourriture. Mais qui est-ce qui veut manger ? L'âme, la vie ? D'où vient-elle donc ! Ce n'est pas du pain qu'elle est parue, elle est née avant, et c'est après que nous la nourrissons avec le pain. D'où donc vient-elle ? De Dieu. Alors c'est Dieu qui a créé la vie et le pain. Et qu'est-ce qui est le plus précieux pour Dieu, de la vie ou du pain ? Assurément la vie. Alors c'est de la vie, celle qui vient de Dieu, qu'il faut se soucier ; et si Dieu

a donné la vie, il fera en sorte de la nourrir. Dieu nourrit les oiseaux : ils ne sèment pas, ne moissonnent pas ; et il vous nourrira aussi. La même chose pour le vêtement et tout ce qui vous est nécessaire. Mais ne prenez souci ni de la nourriture ni du reste, votre Père sait ce qu'il vous faut. Ne vous souciez pas de l'avenir, pour chaque jour il y a assez de mal et de soucis, et vous n'y échapperez pas.

«Pourquoi donc ajouter encore un nouveau mal en vous souciant du lendemain. Pensez seulement au moment présent, en tâchant de remplir, à ce moment même, la volonté de Dieu, et vous entrerez dans la vie. Cherchez seulement à demeurer dans le royaume de Dieu, exécutez la volonté du Père, et le reste viendra soi-même. Ne désirez que cette seule chose et Dieu vous donnera la vie, non corporelle, mais spirituelle. Il sait ce qui pour vous est le bien et vous le donnera. Cela vous paraît difficile parceque vous ne voyez pas le chemin. Il vous paraît que le chemin est partout, mais il y a un chemin, un seul, celui que je vous montre, le chemin de ces préceptes, par lequel vous entrerez dans le royaume de Dieu. N'ayez pas peur, vous entrerez parceque Dieu lui-même le désire. »

Voici comment jugent l'Église et Reuss :

La passion d'amasser les biens terrestres est incompatible avec le service de Dieu. D'ailleurs la richesse, comme une bénédiction de Dieu, n'empêche pas de servir Dieu. Les exemples : Abraham, Job, et d'autres saints.

Dans certaines limites, il est nécessaire de se soucier des misères de la vie. Christ et les Apôtres conseillaient de travailler pour satisfaire leurs besoins, tandis que l'insouciance est toujours blâmée. Ce n'est pas l'insouciance qu'enseigne Dieu, mais il interdit les soucis exagérés[27].

Et Reuss dit[28] :

Ici il importe beaucoup qu'on ne se méprenne pas sur la portée des paroles de Jésus. Il n'a pas pu vouloir recommander la négligence et l'oisiveté, ni inspirer à qui que ce soit l'indifférence pour le travail, ou enlever à celui-ci l'honneur qui lui revient (Comp. i Cor., IV,12 ; Eph., IV, 28 ; i Thess., IV, 11 ; ii Thess., III, 8 et suiv.)

Mais on connaît la méthode du Seigneur d'exprimer ses principes d'une manière absolue, de donner à ses maximes les formes du paradoxe, pour faire ressortir ce que les hommes ordinairement ne prennent pas le plus en considération, tandis qu'il affecte de laisser de côté ce qui s'entend de soi-même et n'a pas besoin d'être prêché avec une égale insistance. Il est de fait que les nécessités de la vie matérielle s'imposent au père de famille, et en général à l'immense majorité des hommes, avec une force telle qu'il ne risque guère de les perdre de vue. Il risque bien plus de se laisser complètement absorber par elles, non seulement dans ce sens qu'il détournerait son attention de toute autre chose et notamment de ses intérêts spirituels, mais encore de manière à oublier qu'il n'est pas seul à veiller à ses besoins de tous les jours, mais que Dieu y veille tout autant que lui, ou plutôt d'une façon beaucoup plus efficace et plus prévoyante. Le discours est donc adressé à la fois à ceux qui se préoccuperaient exclusivement de leurs devoirs matériels, et à ceux qui le feraient avec un certain manque de confiance dans le gouvernement providentiel du monde, aux gens de petite foi. Le souci

est donc ici autre chose que le soin légitime qu'on aurait pour les siens ou pour soi-même ; c'est ce qui entrave la liberté de l'esprit et trouble sa sérénité, ce qui naît de l'absence ou de la faiblesse de la foi en Dieu.

4. Cette idée est un peu variée dans le dernier verset, 34. Au fond, c'est toujours la recommandation de ne point se laisser absorber par les soucis matériels, mais elle est ici individualisée d'une autre manière que tout à l'heure. Occupez-vous aujourd'hui, est-il dit, de ce qui regarde le présent, le besoin immédiat. Remettez à Dieu le soin du lendemain. Chaque jour amène son devoir et sa peine. Ménagez-vous chaque jour la liberté d'esprit nécessaire pour remplir aussi les devoirs de l'autre sphère de votre vie ; n'épuisez point vos forces en agrandissant sans nécessité le cercle d'activité matérielle immédiate sur lequel vous les exerceriez ; ménagez-les en les répartissant sagement au jour le jour. De cette manière, il vous en restera toujours de disponibles pour des choses plus essentielles.

De sorte que chacun des cinq préceptes est rejeté ou déformé. Il est donc naturel de rejeter la conclusion. *Et, chose remarquable, la conclusion est rejetée et jugée paradoxale, non à cause de la fausseté de la conclusion même, mais parce qu'elle ne concorde pas avec l'état de choses existant*, de même qu'elle ne concordait pas avec lui quand elle fut proclamée. Mais c'est peu, la conclusion est reconnue fausse non parce que rien ne concorde avec sa définition (beaucoup de mendiants chrétiens sont entièrement d'accord avec elle), mais parceque nous, avec notre petit groupe d'individus, que nous appelons l'Église, nous ne sommes pas d'accord avec elle. Et là-bas, il est dit que par le chemin étroit ne rentrera pas un grand nombre, mais un *petit troupeau*. Non ! nous voulons à la fois ne pas admettre la conclusion et être le petit troupeau.

Le chemin étroit. Parabole sur la construction de la maison.

Εἰδέλθετε διὰ τῆς στενῆς πύλης· ὅτι πλατεῖα ἡ πύλη, καὶ εὐρύχωρος ἡ ἀπάγουσα εἰς τὴν ἀπώλειαν, καὶ πολλοί εἰσιν οἱ εἰσερχόμενοι δί αὐτῆς.

Ὅτι στενή ἡ πύλη καὶ τεθλιμμένη ἡ ἀπάγουσα εἰς τὴν ζωὴν, καὶ ὀλίγοι εἰσίν οἱ εὑρίσκοντες αὐτήν.

Μὴ φοβοῦ, τὸ μικρὸν ποίμνιον· ὅτι εὐδόκησεν ὁ πατὴρ ὑμῶν δοῦναι ὑμῖν τὴν βασιλείαν.

Πολλοὶ ἐροῦσι μοι ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρα· Κύριε, Κύριε, οὐ τῷ σῷ ὀνόμτι προεφητεύσαμεν, καὶ τῷ σῷ ὀνύματι δαιμόνια ἐξεβαλομεν, καὶ τῷ σῷ ὀνόματι δυνάμεις πολλὰς ἐποιήσαμεν ;

Καὶ τότε ὁμολογήσω αὐτοῖς, ὅτι οὐδέποτε ἔγνων ὑμας ἀποχωρεῖτε ἀπ' ἐμοῦ οἱ ἐργαζόμενοι τὴν ἀνομίαν.

Πᾶς οὖν ὅστις ἀπούει μου τοὺς λόγους τούτους, καὶ ποιεῖ αὐτοῦς, ὁμοιώσω αὐτόν ἀνδρί φρονίμῳ ὅστις ᾠκοδόμεσε τὴν οἰκίαν αὐτοῦ ἐπὶ τὴν πέτραν.

Καὶ κατέβη ἡ βροχή, καὶ ἦλθον οἱ ποταμοί καὶ ἔπνευσαν οἱ

ἀνεμοι, καὶ προσέπεσον τῇ οἰκίᾳ ἐκείνῃ, καὶ οὐκ ἔπεσε· τεθεμελίωτο γὰρ ἐπί τὴν πέτραν.

Καὶ πᾶς ὁ ἀκούων μου τοὺς λόγους τούτος, καὶ μὴ ποιῶν αὐτοῦς, ὁμοιωθήσεται ἀνδρί μωρῷ, ὅστις ᾠκοδόμησε τὴν οἰκίαν αὐτοῦ ἐπί τὴν ἄμμον.

Καὶ κατέβη ἡ βροχή, καὶ ἦλθον οἱ ποταμοί, καὶ ἐπνευσαν οἱ ἄνεποι, καὶ προσέκυψαν τῇ οἰκίᾳ ἐκείνῃ· καὶ ἔπεσε, καὶ ἦν ἡ πτῶσις αὐτῆς μεγάλη.

Καὶ ἐγένετο ὅτι συνετέγεσεν ὁ Ἰησοῦς τοὺς λόγους τούτους, ἐπεπλήσσοντο οἱ ὄχλοι ἐπὶ τῇ διδαχῇ αὐτοῦ.

Ἦν γὰρ διδάσκων αὐτούς ὡς ἐξουσιαν ἔχων, καὶ οὐκ ὡς οἱ γραμματεῖς.

Matthieu, VII, 13. (Luc, XIII, 24.) Entrez par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent ;

Entrez par la porte (étroite), parce que l'entrée plane et le chemin large mènent à la perte, et beaucoup y entrent.

14. Mais la porte étroite et le chemin étroit mènent à la vie, et il y en a peu qui le trouvent.

Et la porte étroite et le chemin étroit mènent à la vie, et peu nombreux sont ceux qui le trouvent.

Luc, XII, 32. Ne crains point, petit troupeau ; car il a plu à votre Père de lui donner le Royaume.

Ne crains point, petit troupeau, parce que le Père a désiré nous enseigner [1]) sa volonté.

Matthieu, VII, 22. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur ! n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? et n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? et n'avons-nous pas fait

Plusieurs me diront ce jour : Seigneur ! Seigneur ! N'avons-nous pas enseigné, n'est-ce pas pour toi que nous avons chassé le mal, et n'est-ce pas pour toi que nous avons établi le

plusieurs miracles en ton nom ?

23. Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui faites métier de l'iniquité.

24. (Luc, VI, 47). Quiconque donc entend ces paroles que je dis, et les met en pratique, je le comparerai à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc.

25. (Luc, VI, 48). Et la pluie est tombée, et les torrents se sont débordés, et les vents ont soufflé, et sont venus fondre sur cette maison-là ; elle n'est point tombée, car elle était fondée sur le roc.

26. (Luc, VI, 49). Mais quiconque entend ces paroles que je dis, et ne les met pas en pratique, sera comparé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable.

27. (Luc, VI, 49). Et la pluie est tombée, et les torrents se sont débordés, et les vents ont soufflé, et sont venus fondre sur cette maison-là ; elle est tombée et sa ruine a

pouvoir [2]) ?

Alors je leur dirai : Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, vous qui commettez les crimes.

Et voilà, celui de vous qui entend ces paroles et les met en pratique, comme un homme intelligent, bâtit sa maison sur la pierre.

La pluie a tombé, les ruisseaux ont débordé, les vents ont soufflé et fouetté cette maison, mais elle n'est point tombée, car elle a été fondée sur la pierre.

Quiconque comprend mes paroles et ne fait pas ce que je dis est semblable à un sot qui bâtit sa maison sur le sable.

Et la pluie a tombé, les ruisseaux ont débordé, les vents ont soufflé et fouetté la maison, et elle est tombée et tout a été détruit.

été grande.

28. Et il arriva que quand Jésus eut achevé ces discours, le peuple fut étonné de sa doctrine ;	Et il arriva que quand Jésus eut achevé ces paroles, le peuple fut enthousiasmé de sa doctrine.
29. Car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes et les pharisiens.	Car il les enseignait comme des hommes libres et non comme les scribes.

Remarques.

1) Dans plusieurs manuscrits il y a ἡμῖν (nous).

2) δύναμις signifie *le pouvoir*. Si l'on n'attribue pas à ce passage un sens mystique, si l'on ne *détruit pas son sens*, tout ce passage signifie seulement que les hommes qui établissent les lois de l'État et celles de l'Église diront ; « Nous avons fait tout cela et établi le pouvoir gouvernemental pour le bien et la gloire de Dieu. » C'est précisément ce qu'ils disent.

L'élection des douze Apôtres.

Ἐγένετο δὲ ἐν ταῖς ἡμέραις ταύταις ἐξῆγθεν εἰς τὸ ὄρος προσεύξασθαι· καὶ ἦν διανυκτερεύων ἐν τῇ προσευχῇ τοῦ θεοῦ.

Καὶ ὅτε ἐγένετο ἡμέρα, προσεφώνητε τοὺς μαθητὰς αὐτοῦ· καὶ ἐκλεξάμενος ἀπ' αὐτῶν δώδεκα, οὺς καὶ ἀποστόλους ὠνόμασε.

Σίμωνα, ὅν καὶ ὠνόμασε Πέτρον, καὶ Ἀνδρείαν τὸν ἀδελφόν αὐτοῦ· Ἰάκωβον καὶ Ἰωάννην, Φίλιππον καὶ Βαρθολομαῖον.

Ματθῖον καὶ Θωμᾶν. Ἰάκωβον τὸν τοῦ Ἀλφαίου καὶ Σίμωνα τὸν καλούμενον {{|Ζμλωτήν|Ζηλωτήν}}.

Ἰούδαν Ἰακώβου, καὶ Ἰούδαν Ἰσκαριώτην ; ὅς καὶ ἐγένετο προδότης.

Καὶ καταβάς μετ' αὐτῶν, ἔστη ἐπί τόπου πεδινοῦ καὶ ὀχλος μαθητῶν αὐτοῦ, καὶ πλήθος πολύ τοῦ λαοῦ ἀπὸ πάσης τῆς Ἰουδαίας καὶ Ἱερουσαλήμ, καὶ τῆς παραλίου Τύρου καὶ Σιδῶνος.

Οἳ ἦλθον ἀκοῦσαι αὐτοῦ.

Luc, VI, 12. En ce temps-là Jésus alla sur une montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu.

13. Et dès que le jour fut venu, il appela ses disciples, et il en choisit douze d'entre eux, qu'il nomma apôtres ;

14. Simon, qu'il nomma aussi Pierre, et André, son frère, Jacques et Jean, Philippe et Barthélemi.

15. Matthieu et Thomas, Jacques, fils d'Alphée, et Simon, appelé Zilote.

16. Jude, frère de Jacques, et Judas Iscariot, qui fut celui qui le trahit.

17. Étant ensuite descendu avec eux, il s'arrêta dans une plaine avec la troupe de ses disciples, et une grande multitude de peuple de toute la Judée et de Jérusalem, et de la contrée maritime de Tyr et de Sidon.

18. Qui étaient venus pour l'entendre.

En ce temps-là Jésus alla dans les montagnes pour prier ; et toute la nuit il pria Dieu.

Quand vint le jour, il appela ses disciples, choisit douze d'entre eux et les appela messagers.

Simon, celui qu'il appelait Pierre, et André, son frère, Jacques et Jean, Philippe et Barthélemi.

Matthieu et Thomas, Jacques Alphée et Simon appelé Zilote.

Jude, fils de Jacques et Judas Iscariot, celui qui devait le trahir.

Puis il descendit avec eux et s'arrêta dans la plaine, et ses disciples et une multitude de peuple de toute la Judée et de Jérusalem et des bords du Tyr et de Sidon.

Tous étaient venus pour l'entendre.

LA LOI

Exposé général du chapitre iv.

Jean a proclamé la venue de Dieu dans le monde. Il a dit que les hommes doivent se purifier par l'esprit pour connaître le royaume de Dieu.

Jésus ne connaissait pas son père charnel, et reconnaissait comme père, Dieu ; ayant entendu le sermon de Jean, il se demandait quel était ce Dieu, comment il était venu dans le monde et où il était ?

Étant allé dans le désert, Jésus apprit que la vie de l'homme est dans l'esprit, et s'étant convaincu que l'homme vit toujours par Dieu et que Dieu est toujours en l'homme, que le royaume de Dieu existe toujours et que les hommes n'ont qu'à le reconnaître, alors Jésus quitta le désert et se mit à prêcher aux hommes que Dieu fut toujours dans le monde, qu'il y est toujours, et que, pour le connaître, il faut se purifier ou renaître par l'esprit.

Il déclare que Dieu n'a besoin ni de prières, ni de sacrifices, ni de temple, qu'il le faut servir par l'esprit, faire le bien. Il déclare qu'il faut comprendre le royaume de Dieu, non dans ce sens qu'à un moment donné, dans un certain endroit, Dieu viendra, mais de telle façon que dans tout le monde et toujours, tous les hommes purifiés de l'esprit, peuvent vivre dans le pouvoir de Dieu. Il déclare que le royaume de Dieu ne vient point de façon visible, mais qu'il se trouve au-dedans de l'homme. Pour participer dans le royaume, il faut se purifier par l'esprit, c'est-à dire rehausser en l'homme l'esprit et le servir. Celui qui rehausse l'esprit entre dans le royaume de Dieu, et reçoit la vie en dehors du temps. Chaque homme a en soi la possibilité de rehausser l'esprit et de devenir le participant du royaume de Dieu. Et depuis que Jean a annoncé le royaume de Dieu, la loi juive est devenue inutile. Quiconque a compris le royaume de Dieu, par son propre effort, en élevant en lui l'esprit et travaillant pour Dieu, entre dans le pouvoir de Dieu.

Pour travailler pour Dieu et vivre dans son royaume, c'est à-dire pour se soumettre à lui et exécuter sa volonté, il faut connaître la loi de ce royaume. Et Jésus déclare en quoi doit consister le rehaussement de l'esprit et le travail pour Dieu, en quoi consiste la loi du royaume de Dieu.

Jésus prie toute la nuit. Ayant choisi douze hommes qui l'ont

entièrement compris, il va avec eux vers le peuple et dit en quoi consiste l'élévation de l'esprit et le service de Dieu, en quoi est la loi du royaume de Dieu.

La loi du royaume de Dieu consiste avant tout en ce que l'homme s'adonne complètement au pouvoir de Dieu. Et, regardant le peuple, Jésus, désignant ses disciples, dit :

« Vous êtes heureux, vous vagabonds : vous êtes dans le pouvoir de Dieu. Vous êtes heureux d'être maintenant affamés : vous aurez faim, mais vous serez rassasiés. Vous êtes heureux si vous souffrez et pleurez : après vous serez consolés. Vous êtes heureux que les hommes vous considèrent comme rien et vous chassent de partout : réjouissez-vous de cela, parce que les hommes ont pourchassé ainsi tous ceux qui ont annoncé la volonté de Dieu.

« Mais c'est vous, les riches, qui êtes malheureux, parce que vous avez déjà reçu tout ce que vous désirez et ne recevrez rien de plus. Si vous êtes maintenant rassasiés, vous serez affamés. Si vous êtes maintenant gais, vous serez tristes. Vous êtes malheureux si tous vous louent, car tous ne louent que les menteurs.

« Vous, vagabonds, vous êtes heureux, vous êtes dans le pouvoir de Dieu, mais vous n'êtes heureux qu'autant que vous êtes les vagabonds non seulement d'aspect, mais dans l'âme ; de même que le sel n'est bon que s'il en a non seulement l'aspect, mais la saveur. Vous, le sel du monde, vous êtes les maîtres du monde, si vous savez que le vrai bonheur est d'être vagabond ; mais si vous n'êtes vagabonds que d'aspect, vous êtes semblables au sel qui a perdu sa saveur, vous ne valez rien. Si vous comprenez cela, montrez par vos actes que vous voulez être des vagabonds et ne soyez pas semblables aux autres. Si vous êtes la lumière des hommes, montrez votre lumière, ne la cachez point, que les hommes voient par les actes que vous connaissez la vérité, et qu'ils comprennent en les voyant, que vous êtes les enfants de votre Père, Dieu.

« Et ne pensez pas qu'être vagabond signifie être hors la loi J'enseigne cela non pour vous délier de la loi de Dieu, mais au contraire pour que vous l'accomplissiez. Tant qu'il y a des hommes sous le ciel, la loi sur ce qu'on doit et ne doit pas faire est faite pour les hommes. La loi cessera d'exister quand les hommes eux-mêmes exécuteront tout selon la loi. Et moi je vous donne des règles pour exécuter la loi. Si quelqu'un néglige l'exécution d'une seule de ces règles, et dit qu'on peut se dispenser de l'exécuter, il sera éloigné de Dieu. Celui qui les remplira et enseignera toutes, sera le plus près de Dieu. Si donc, votre fidélité à accomplir la loi, n'est pas plus grande

que celle des pharisiens et des scribes, vous ne vous unissez pas à Dieu.

« Et voici ces préceptes :

« *Le premier précepte* : Si un homme tue un autre, il faut le juger et lui infliger un châtiment, telle est la justice des scribes et des pharisiens.

« Et moi, j'enseigne que de se mettre en colère contre son frère est aussi mal que de le tuer. J'interdis la colère contre un frère sous la même menace par laquelle les pharisiens et les scribes interdisent le meurtre. Insulter son frère est encore pire, et je l'interdis sous la menace encore plus grande. Et maltraiter son frère est pis encore, et je l'interdis encore plus sévèrement.

« Voici pourquoi je l'interdis : vous considérez qu'il est nécessaire pour Dieu, d'aller dans le temple faire des sacrifices. Vous allez faire des sacrifices. Sachez donc que la paix, la concorde, l'amour sont bien plus importants que les sacrifices, que vous trouvez importants, et que vous ne pouvez ni prier Dieu, ni penser à lui s'il existe un seul homme avec qui vous soyez en désaccord.

« Voici donc le premier précepte : Ne vous mettez pas en colère, ne vous injuriez point, et s'il vous arrive d'injurier quelqu'un, réconciliez-vous et pardonnez toutes les offenses qui vous ont été faites.

« *Le deuxième précepte* est le suivant : Les pharisiens et les scribes disent : Si tu commets l'adultère, il faut te tuer ainsi que la femme ; et si tu désires te livrer à la débauche, donne la liberté à la femme.

« Et moi je vous dis : si tu abandonnes ta femme, outre que tu es un débauché, tu la pousses à la débauche ainsi que l'homme qui s'unira à elle. Si tu vis avec ta femme et deviens amoureux d'une autre femme, tu as déjà commis l'adultère, et tu mérites qu'on t'inflige tout ce que l'on inflige à l'adultère. Sous la même menace, par laquelle les pharisiens et les scribes interdisent l'adultère, j'interdis de s'éprendre d'une femme, et je l'interdis parce que toute débauche perd l'âme. De sorte qu'il vaut mieux pour toi renoncer à la vie charnelle que perdre la vie.

« Voici donc le deuxième précepte : Satisfais ton désir charnel uniquement avec ta femme, et ne pense pas que l'amour de la femme soit une bonne action.

« Voici *le troisième précepte* : Les pharisiens et les scribes disent : Ne prononce pas en vain le nom de ton seigneur Dieu, car Dieu ne laissera pas impuni celui qui prononcera son nom en vain. Autrement dit n'invoque pas Dieu dans le mensonge. Et encore : « N'invoque pas

mon nom dans le mensonge et ne déshonore pas le nom de ton Dieu. Je suis le Seigneur (Votre Dieu) » ; c'est-à-dire ne jurez pas par moi dans le mensonge de façon à blasphémer votre Dieu.

« Et moi je dis que tout serment est un blasphème de Dieu, par conséquent : *ne jure point*. Tu ne peux rien promettre car tu es tout entier dans le pouvoir de Dieu. Tu ne peux faire qu'un cheveu blanc devienne noir, comment donc peux-tu jurer d'avance que tu feras telle ou telle chose, et le jurer au nom de Dieu. Chacun de tes serments est un blasphème à Dieu, parce que s'il t'arrivait de faire un serment contraire à la volonté de Dieu, il en résulterait que tu promettrais d'agir contre sa volonté. Chaque serment est donc un mal. En outre c'est sottise et insanité.

« Voici donc le troisième précepte : Ne prête jamais serment, à personne ; dis oui, quand c'est oui ; non, quand c'est non ; et sache que si l'on exige de toi le serment, c'est pour le mal.

« Voici *le quatrième précepte* : Vous avez entendu qu'il a été dit, autrefois : « Œil pour œil, dent pour dent ». Les pharisiens et les scribes vous disent de faire tout ce qui est écrit dans les livres anciens ; quelles punitions infliger aux différents crimes. Il est dit dans ces livres que celui qui fera périr l'âme doit donner l'âme : âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, bœuf pour bœuf, esclave pour esclave, etc.

« Et moi je vous dis : Ne luttez pas contre le mal par le mal ; non seulement n'exigez pas bœuf pour bœuf, esclave pour esclave, âme pour âme, mais ne résistez pas au mal. Si quelqu'un veut te prendre un bœuf, par le tribunal, donne-lui en un autre. À celui qui veut te prendre l'habit, donne aussi la chemise. À celui qui te frappe à te faire sauter une dent, tend l'autre joue. On veut t'obliger à faire un travail quelconque, fais-en le double. On prend ta propriété, donne-la. On ne te rend pas ton argent, ne le réclame pas. C'est pourquoi ne jugez pas, ne punissez pas et on ne vous jugera pas, on ne vous punira pas. Pardonnez à tous et l'on vous pardonnera, parce que si vous jugez les hommes ils vous jugeront. En outre, vous ne pouvez pas juger parce que nous tous sommes aveugles et ne voyons pas la vérité. Comment moi, dont les yeux sont pleins de poussière, remarquerais-je un grain de poussière dans l'œil de mon frère ? Auparavant il me faut me nettoyer les yeux. Et qui de nous a les yeux propres ? Si nous jugeons, déjà nous-mêmes sommes aveugles. Si nous jugeons et punissons les autres, nous sommes semblables à l'aveugle conduisant un aveugle. »

Et outre cela, Jésus dit encore : « Comment enseignons-nous ? Nous punissons par la violence, la torture, le meurtre, c'est-à-dire par la

colère, que nous interdit le commandement : *Tu ne tueras point*. Et qu'en résulte-t-il ? Nous voulons enseigner les hommes et nous les dépravons. Que peut-il advenir de ce qu'un disciple apprenne et demeure semblable à son maître, que fera-t-il quand il aura appris ? Ce que fait le maître : il commettra la violence et le meurtre.

« Ne pensez point trouver la justice dans les tribunaux ; porter l'amour de la justice devant les tribunaux humains c'est la même chose que de jeter des perles aux pourceaux ; ils les piétinent et les brisent.

« Voilà pourquoi je vous donne mon quatrième précepte : De quelque façon qu'on t'offense n'éteins pas le mal par le mal, ne juge pas et ne te fais pas juger ; ne punis pas, et ne porte pas plainte.

« *Le cinquième précepte* : Les pharisiens et les scribes disent : Ne sois pas hostile à ton frère, dans ton cœur ; dénonce ton prochain et tu ne porteras pas le péché pour lui. Tue tous les hommes et prends toutes les femmes et le bétail de tes ennemis ; c'est-à-dire, respecte tes compatriotes, et méprise les étrangers. »

« Et moi je vous dis : Respecte non seulement les compatriotes mais aussi les étrangers. Que les étrangers vous méprisent ou qu'ils vous attaquent, vous offensent, respecte-les et sois-leur bienveillant. C'est seulement alors que vous serez le vrai fils de votre Père. Pour lui tous sont égaux. N'être bons que pour ses compatriotes, comme tous le sont, c'est de cela que proviennent les guerres. Vous, soyez également bons pour tous les peuples et vous serez les fils de Dieu. Tous les hommes sont ses enfants, alors tous sont vos frères.

« C'est pourquoi voici le cinquième précepte : Envers les peuples étrangers observez la même chose que je vous dis d'observer entre vous. Il n'y a pas de peuples hostiles, il n'y a pas de différents royaumes et différents rois ; tous sont frères, tous sont les fils du même Père. Ne faites donc point de différence entre les hommes d'après les peuples et les pays.

« En résumé : 1° Ne vous mettez pas en colère ; 2° Ne commettez pas l'adultère ; 3° Ne faites de serment à personne, à aucun sujet ; 4° Ne jugez pas et ne vous faites pas juger ; 5° Ne faites pas de différence entre les divers peuples, ne reconnaissez ni rois ni royaumes.

« Et voici encore un précepte qui renferme tous les autres : *Faites à autrui tout ce que vous désirez que les autres vous fassent* ; quand vous vous conformerez à ce précepte, il est clair que votre vie changera. Vous n'aurez plus de biens et n'en aurez pas besoin. Ne bâtissez pas

votre vie sur la terre mais bâtissez-la en Dieu. La vie terrestre périra et la vie en Dieu ne périra point. Et ne vous préoccupez pas de la vie terrestre, car si vous y pensez vous ne pourrez déjà plus penser à la vie en Dieu. Où est l'âme, là est le cœur. S'il n'y a pas de lumière dans les yeux tout est ténèbres. Si tu désires et recherches les ténèbres alors tu iras dans les ténèbres. On ne peut regarder le ciel d'un œil et de l'autre la terre. On ne peut pas mettre son cœur dans la vie terrestre et penser à Dieu. Tu travailles ou pour la vie terrestre ou pour ton Dieu ; c'est pourquoi prends garde au lucre. La vie de l'homme ne consiste pas en ce qu'il possède, elle est de Dieu. De sorte que si même l'homme prenait pour lui tout l'univers, son âme n'en aurait point de profit. Celui donc qui perdrait sa vie pour accaparer le plus de biens possible commettrait une sottise.

« C'est pourquoi ne prenez point souci de ce que vous mangerez et boirez, ni de ce avec quoi vous vous vêtirez. La vie est plus précieuse que l'habit et la nourriture, et Dieu vous l'a donnée. Regardez les créatures de Dieu, les oiseaux. Ils ne sèment pas, ne moissonnent pas, n'amassent point, et Dieu les nourrit. Or, devant Dieu l'homme n'est pas pire que l'oiseau. Si Dieu a donné la vie à l'homme il saura le nourrir. Vous savez vous-mêmes que vous aurez beau faire des démarches, travailler, vous ne pourrez rien pour vous. Vous ne pourrez même allonger votre vie d'une heure.

« Et ne prends pas souci de l'habit, les fleurs des champs ne travaillent pas, ne tissent pas, et elles sont ornées si splendidement que Salomon n'eut jamais pareilles parures. Quoi ! Si Dieu a orné ainsi l'herbe, qui pousse aujourd'hui et sera coupée demain, comment donc vous vêtira-t-il ?

« N'ayez point de soucis ; ne dites pas qu'il faut penser à la nourriture du lendemain, au vêtement. Cela est nécessaire pour tous les hommes, et Dieu connaît ce besoin.

« Ne vous souciez donc point de ce qu'il adviendra ; ne vous souciez pas de l'avenir ; vivez du jour présent. Souciez-vous d'être dans la volonté de Dieu. Désirez ce qui est la seule chose importante et le reste viendra par surcroît. Tâchez uniquement d'être dans la volonté de Dieu et vous y serez. À celui qui frappe, on ouvre ; à celui qui demande on donne. Si vous demandez la vérité, ce dont vous avez besoin, on vous donnera le nécessaire.

« Existe-t-il un père qui donnerait à son fils une pierre au lieu de pain, ou un serpent pour un poisson ; comment donc votre Père ne vous donnerait-il pas ce dont vous avez besoin si vous le lui demandez ?

« Et en vérité vous n'avez besoin que de la vie de l'esprit, demandez-la lui donc. Prier, cela ne signifie pas faire ce que font les hypocrites dans les églises ou devant les hommes. Ils le font pour les hommes, et d'eux en reçoivent la louange. Toi, si tu désires entrer dans la volonté de Dieu, va où personne ne te voit et prie ton Père, ton esprit, et le Père verra ce qui est en ton âme et te donnera la vérité. Ne prononce pas de paroles inutiles, comme les hypocrites ; ton Père sait de quoi tu as besoin avant que tu n'ouvres la bouche.

« "Voici comment il faut prier : Notre Père ! Donne-moi ce qui me permet d'être dans ton royaume, c'est-à-dire que ta volonté soit en moi. Donne-moi la nourriture qui m'est nécessaire, et ne me punis point pour mes fautes ; de même que je ne punis personne.

« Si vous demandez l'esprit à votre Père, ne tirez vengeance de personne et votre Père ne vous châtiera point pour vos fautes. Mais si vous ne pardonnez pas aux autres, Dieu ne vous pardonnera pas non plus.

« Ne faites rien encore pour mériter les louanges humaines. Si vous avez en vue les hommes, c'est d'eux que vous viendra la récompense. Si donc tu es miséricordieux envers les hommes, ne le clame point comme le font les hypocrites pour que les hommes te louent. Ils reçoivent ce qu'ils désirent. Toi, si tu es miséricordieux envers les hommes, fais le bien de manière à ce que personne ne le voie, et ton Père le verra et te donnera ce qu'il te faut.

« Si tu souffres la misère pour Dieu, ne pleure point, n'implore pas la pitié des hommes, comme le font les hypocrites pour que les hommes les voient et les louent. Car si les hommes les louent, ils reçoivent ainsi ce qu'ils désirent. Toi n'agis pas ainsi. Si tu souffres pour Dieu, marche avec un visage joyeux afin que les hommes ne s'en aperçoivent pas ; et ton Père verra et te donnera ce qu'il te faut.

« Telle est l'entrée dans le royaume de Dieu. Il n'y a qu'une entrée, très étroite et petite. L'entrée est unique, l'espace autour est vaste, mais en y marchant on arrive à l'abîme. Seule l'entrée étroite mène à la vie ; peu nombreux sont ceux qui y ont accès.

« N'ayez pas peur, bien que le troupeau soit petit, vous entrerez parce que le Père vous enseignera sa volonté. »

FIN DU PREMIER VOLUME

1. ↑ Les interprétations de l'archevêque Mikhaïl, évangile de saint Matthieu, p. 66.
2. ↑ Nouveau Testament, t. i, p. 195.
3. ↑ Interprétation da l'archevêque Mikhaïl, pp. 67-70.
4. ↑ Page 196.
5. ↑ *Les Interprétations des évangiles*, par l'archevêque Mikhaïl. (Évangile de saint Matthieu, p. 71-74.)
6. ↑ Reuss, p. 198-200.
7. ↑ P. 202, 203.
8. ↑ P. 202.
9. ↑ *Les Interprétations* de l'archevêque Mikhaïl. (Évang. de Matthieu, p. 75.)
10. ↑ p. 203.
11. ↑ Interprétation de l'Évangile par l'archevêque Mikhaïl, p. 76.
12. ↑ Interprétation de l'Évangile par l'archevêque Mikhaïl, p. 79.
13. ↑ *Interprétation des évangiles* par l'archevêque Mikhaïl, p. 82.
14. ↑ P. 207.
15. ↑ P. 208.
16. ↑ *Interprétation des Évangiles*, par l'archevêque Mikhaïl, p. 87.
17. ↑ Reuss, pp. 209, 210.
18. ↑ *Interprétations des Évangiles*, par l'archevêque Mikhaïl, pp. 103-107.
19. ↑ *Les Interprétations des Évangiles*, par l'archevêque Mikhaïl, p. 91.
20. ↑ P. 211.
21. ↑ *Les Interprétations des Évangiles*, par l'archevêque Mikhaïl, pp. 120, 121.
22. ↑ Reuss, p. 228.
23. ↑ Pp. 212, 213.
24. ↑ *Les Interprétations des évangiles*, par l'archevêque Mikhaïl, p. 93.
25. ↑ Les Interprétations des Évangiles par l'archevêque Mikhail, p. 102.
26. ↑ p. 216-221.
27. ↑ Les Interprétations des évangiles, par l'archevêque Mikhaïl.
28. ↑ Pp. 224-226.

LES QUATRE ÉVANGILES

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

L'ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI DONNE LA VRAIE VIE
LA NOUVELLE DOCTRINE SUR DIEU

Les prophètes ont promis la venue de Dieu dans le monde. Après les prophètes, Jean proclame que Dieu est déjà dans le monde, et que, pour le reconnaître, il suffit de se rénover en esprit. Jésus se dit : si Dieu est dans le monde, je dois le connaître. Où est Dieu ? Et, dans le désert, où il se retire, Jésus apprend qu'il y a la vie de la chair, pour lui incompréhensible, et, en même temps, la manifestation de Dieu, qu'il peut comprendre, (Chap. I.)

Ayant compris cela, Jésus quitte le désert et déclare que Dieu est dans le monde, qu'il est en l'homme, mais ce n'est point ce Dieu que se représentent d'ordinaire les hommes, mais Dieu *tel qu'il s'exprime par la vie des hommes : Dieu-esprit*. (Chap. II.)

L'esprit de Dieu est en chaque homme. Chaque homme, outre son origine charnelle, outre sa dépendance de la chair, se reconnaît encore une autre origine et dépendance de l'esprit. *C'est cette conscience même qui est Dieu dans le monde*.

Dieu est le commencement de tout ; il a donné aux hommes cette conscience de lui, et ne participe d'aucune autre manière dans les affaires de ce monde. Les hommes peuvent trouver en eux-mêmes Dieu. Il est dans leur âme. C'est pourquoi la venue de Dieu dépend de la volonté des hommes, de l'effort qu'ils font pour l'accomplissement ou de la volonté de la vie charnelle ou de la volonté de l'esprit de Dieu. (Chap. III.)

La volonté de l'esprit de Dieu, c'est le bien. L'accomplissement de ce bien est régi par la loi. Cette loi s'exprime en cinq préceptes : Ne pas se mettre en colère, ne pas forniquer, ne rien promettre, ne pas lutter contre le mal, ne pas faire la guerre. (Chap. IV.)

L'observation de ces préceptes oblige *au renoncement des richesses et de toute propriété, ainsi qu'au renoncement de tout orgueil, de la violence contre autrui, et de tout ce qui fait le but des désirs charnels. La pauvreté, la mendicité, c'est l'unique moyen d'atteindre la vraie vie*.

L'ÉLECTION DES DISCIPLES ET LE DISCOURS DE JÉSUS

Ἰδών δὲ τοὺς ὄχλους, ἐσπλαγχνίσθη περὶ αὐτῶν ὅτι ἦσαν ἐκλελυμένοι καὶ ἐῤῥιμμένοι ὡσεί πρόβατα μὴ ἔχοντα ποιμένα.

Δεῦτε πρὸς μὲ πάντες οἱ κοπιῶντες καὶ πεφορτισμένοι, κἀγώ ἀναπαύσω ὑμὰς.

Ἄρατε τὸν ζυγόν μου ἐφ' ὑμᾶς καὶ μάθετε ἀπ' ἐμοῦ, ὅτι πρᾳός εἰμι καὶ ταπεινός τῇ καρδία· καὶ εὑρήσετε ἀνάπαυσιν ταῖς ψυχαῖς ὑμῶν.

Ὁ γὰρ ζυγός μου χρηστὸς, καὶ τὸ φορτίον μου ἐλαφρόν ἐστιν.

Matthieu, IX, 36. Et Jésus avait pitié des

voyant tous ces peuples il en eut compassion, parce qu'ils étaient accablés de maux, et couchés comme des brebis qui n'ont point de pasteur.
Matthieu, XI, 28. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

29. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ;
30. Car mon joug est doux et mon fardeau est léger.

hommes, de ce qu'ils ne comprennent pas en quoi consiste la vraie vie et se tourmentent, ne sachant pas pourquoi, comme les brebis sans pasteur.
Et il dit : Donnez-vous à moi vous tous qui souffrez et êtes chargés au delà de vos forces, et je vous donnerai le repos.
Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis humble et doux de cœur, et vous connaîtrez le repos, dans la vie.

Car mon joug est aisé et mon char est léger [1]).

Remarques.

1) Les hommes mettent sur eux un joug qui n'est point fait à leur mesure et s'attellent à un char trop lourd pour leurs forces. Les hommes vivant de la vie charnelle désirent trouver le repos et le calme. Ce n'est que dans la vie spirituelle qu'il y a le repos et la joie. C'est le seul joug qui soit adéquat aux forces de l'homme, et c'est ce qu'enseigne Jésus. Essayez, et vous verrez combien c'est aisé et facile.

Jean vii. Que celui qui veut connaître de moi si je dis la vérité essaye de faire ce que je dis.

Μετὰ δὲ ταῦτα ἀνέδειξεν ὁ Κύριος καὶ ἑτέρους ἑβδομήκοντα, καὶ ἀπέστειλεν αὐτοίς ἀνὰ δύο πρὸ προσώπου αὐτοῦ, εἰς πᾶσαν πόλιν καὶ τόπον οὗ ἔμελλεν αὐτὸς ἔρχεσθαι.

Ἔλεγεν οὖν πρὸς αὐτούς, Ὁ μὲν θερισμὸς πολύς, οἱ δὲ ἐργάται ὀλίγοι· δεήθητε οὖν τοῦ κυρίου τοῦ θερισμοῦ ὅπως ἐκβάλλῃ ἐργάτας εἰς τὸν θερισμὸν αὐτοῦ.

Πορευόμενοι δὲ κηρύσσετε, λέγοντες. Ὅτι ἤγγικεν ἡ βασιελεία τῶν οὐρανῶν.

Luc, x, 1. Quelque temps après, le Seigneur choisit encore soixante et douze autres disciples, qu'il envoya devant lui, deux à deux dans toutes les villes et dans les lieux où il devait aller lui-même.

Après cela, Jésus nomma encore soixante-dix hommes et les envoya par deux à sa place, dans toutes les villes et les lieux où il devait être.

2. Et il leur disait : La moisson est grande ; mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson.

Et il leur dit : Le champ est vaste mais il y a très peu d'ouvriers ; il faut que le maître envoie des moissonneurs dans le champ.

Matthieu, x, 7. Et partout où vous irez, prêchez en disant : Le royaume des cieux est proche.

Allez et annoncez : dites que le royaume de Dieu est venu [1]).

Remarques.

1) J'omets le verset 6 de Matthieu, qui ne se trouve pas chez Luc, et qui prête à Jésus une pensée contraire à sa doctrine. J'omets les mots : *guérir les malades*, etc., comme preuve extérieure de la vérité, ce qui n'est guère nécessaire pour la doctrine.

Καὶ παρήγγειλεν αὐτοῖς, ἵνα μηδέν ἀίρωσιν εἰς ὁδὸν, εἰ μὴ ῥάβδον μόνον· μὴ πήραν, μὴ ἄρτον, μὴ εἰς τὴν ξώνην χαλκόν.

Ἀλλ’ ὑποδεδεμένους σανδάλια· καὶ μὴ ἐνδύσαθαι δύο χιτῶνας.

Ἄξιος γὰρ ὁ ἐργάτης τῆς τροφῆς αὐτοῦ ἐστιν.

Marc, VI, 8. Il leur commanda de ne rien porter en chemin qu’un bâton, et de n’avoir ni sac, ni pain, ni argent dans leur bourse ;
9. et Matth., X, 10. Mais d’aller avec des sandales et de ne point se pourvoir de deux tuniques. Car l’ouvrier mérite qu’on le nourrisse.

Et il leur ordonna de ne prendre en route ni sac, ni pain, ni argent dans le sac, rien, sauf un bâton.

Mettez des lapti et un seul caftan, parce que celui qui travaille mérite son habit [1]).

Remarques.

1) ἄξιος signifie *d’un poids égal*, et ici a le sens de *conforme*. Dans ce passage ces paroles signifient que l’homme qui travaille reçoit nécessairement le salaire qui lui est dû. C’est pourquoi l’homme qui désire travailler, qui est prêt à le faire, n’a pas besoin de provision d’argent et de vêtements.

Οπου ἐὰν εἰσέλθητε εἰς οἰκίαν, ἐκει μένετε ἕως ἄν ἐξελθητε ἐκεῖθεν.

Εἰσερχόμενοι δὲ εἰς τὴν οἰκίαν, ἀσπάσασθε αὐτήν λέγοντες· εἰρήνη τῷ οἴκῳ τούτῳ.

Καὶ ἐὰν μὲν ᾖ ἡ οἰκία ἀξία, ἐλθέτω ἡ εἰρήνη ὑμῶν ἐπ' αὐτήν· ἐὰν δὲ μὴ ᾖ ἀξία ἡ εἰρήνη ὑμῶν πρὸς ὑμᾶς ἐπιστραφήτω.

Καὶ ὅσοι ἄν μὴ δέξωνται ὑμᾶς, μηδὲ ἀκούσωσιν ὑμῶν, ἐκπορευόμενοι ἐκειθεν ἐκτενάξατε τὸν χοῦν ὑποκάτω τῶν ποδῶν ὑμῶν, εἰς παρτύριον αὐτοῖς.

Marc, VI, 10. Et il leur dit : Quelque part que

Et si vous entrez dans une maison, restez-y

vous alliez, étant entrés dans une maison demeurez-y jusqu'à ce que vous sortiez de ce lieu-là.	jusqu'à ce que vous ne quittiez tout à fait ce lieu [1]).
Matthieu, x, 12. Entrant dans la maison saluez-la en disant :	Quand vous entrez dans la maison saluez le maître et dites :
que la paix soit dans cette maison.	La paix soit dans votre maison.
13. Et si cette maison en est digne, votre paix viendra sur elle ; et si elle n'en est pas digne, votre paix reviendra à vous.	Si les maîtres y sont consentants [2]) la paix sera dans cette maison, et s'ils n'y sont pas consentants votre paix restera avec vous.
Marc, vi, 11. Et lorsqu'il se trouvera des personnes qui ne voudront ni vous recevoir, ni vous écouter, secouez en vous retirant la poussière de vos pieds, afin que ce soit un témoignage contre eux.	Et si quelques-uns ne veulent pas vous recevoir ni vous écouter, sortez de là et secouez la poussière de vos semelles, comme preuve que vous n'avez besoin de rien d'eux [3])

Remarques.

1) Ne cherchez pas où l'on peut être mieux, mais demeurez où vous êtes arrivés.

2) ἄξιος, a de nouveau le sens de *conforme*. Mais je traduis par *consentants*, dans ce sens : « Si les maîtres vous reçoivent conformément à votre opinion » ; c'est-à-dire s'ils sont consentants.

3) εἰς μαρτύριον αὐτοῖς, *comme preuve*. Comme preuve de quoi ? Secouer la poussière de ses pieds en sortant de la maison peut prouver seulement qu'on ne veut emporter avec soi rien de ce qui appartient à la maison.

Καὶ ἔσεσθε μισούμενοι ὑπό πάντων διά τὸ ὄνομα μου· ὁ δὲ

ὑπομείνας εἰς τέλος, αὗτος σωθήσεται.

Ὅταν δὲ διώκωσιν ὑμᾶς ἐν τῇ πόλει ταύτη, φεύγετε εἰς τὴν ἄλλην.

Ἰδού, ἐγώ ἀποστέλλω ὑμᾶς ὡς πρόβατα ἐν μέσῳ λύκων· γίνεσθε οὖν φρόνιμοι ὡς οἱ ὄφεις, καὶ ἀκέραιοι ὡς αι περίστεραι.

Βλέπετε δὲ ὑμεῖς ἑαυτούς· παραδώσουσι γὰρ ὑμᾶς εἰς συνέδρια, καὶ εἰς συναγωγάς δαρήσεσθε, καὶ ἐπὶ ἡγεμόνων καὶ βασιλέων σταθήσεσθε ἕνεκεν ἐμοῦ, εἶς μαρτύριον αὐτοῖς.

Ὅταν δὲ παραδιδῶσιν ὑμᾶς, μὴ μεριμνήσητε πῶς ἤ τί λαλήσητε· δοθήσεται γὰρ ὑμῖν ἐν ἐκείνη τῇ ὥρᾳ τί λαλήσετε.

Οὐ γὰρ ὑμεῖς ἐστι οἱ λαλοῦντες, ἀλλὰ τὸ πνεῦμα τοῦ πατρός ὑμῶν λαλοῦν ἐν ὑμῖν.

Οὐ μὴ τελέσητε τὰς πόλεις τοῦ Ἰσραήλ, ἕως ἄν ἔλθη ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου.

Μὴ οὖν φοβηθῆτε αὐτούς.

Οὐ γὰρ ἐστι τι κρυπτόν, ὃ ἐάν μὴ φανερωθῆ· οὐδέ ἐγένετο ἀπόκρυφον, ἀλλ’ ἵνα εἰς φανερὸν ἔλθη.

Ἀνθ’ ὧι ὅσα ἐν τῇ σκοτίᾳ εἴπατε, ἐν τῷ φωτί ἀκουσθήσεται· καὶ ὃ πρὸς τὸ οὖς ἐλαλήσατε ἐν τοῖς ταμείοις, κηρυχθήσεται ἐπὶ τῶν δωμάτων.

Λέγω δὲ ὑμῖν τοῖς φίλοις μου{{|,|.}} Μὴ φοβηθῆτε ἀπὸ τῶν ἀποκτεινόντων τὸ σῶμα, καὶ μετὰ ταῦτα μὴ ἐχόντων περισσοτερόν τί ποιῆσαι.

Ὑποδείξω δὲ ὑμῖν τίνα φοβηθῆτε·φοβήθετε τὸν μετὰ τὸ ἀποκτεῖναι ἐξουσίαν ἔχοντα ἐμβαλεῖν εἰς τὴν γέενναν· ναί, λέγω ὑμῖν, τοῦτον φοβήθητε.

Οὐχί πέντε ὀτρουθία πωλεῖται ἀσσαρίων δύο ; καὶ ἐξ αὐτῶν οὐκ ἔστιν ἐπιλελησμένον ἐνώπιον τοῦ Θεοῦ.

Καὶ ἕν ἐξ αὐτῶν οὐ πασεῖται ἐπι τὴν γῆν, αυευ τοῦ πατρός ὑμῶν.

Ἀλλὰ καὶ αἱ τρίχες τῆς κεφαλῆς ὑμῶν πᾶσαι ἠρίθμηνται· μὴ οὐν φοβεῖσθε· πολλῶν στρουθίων διαφέρετε.

Λὲγω δὲ ὑμῖν, Πάς ὅς ἀν ὁμολογήση ἐν ἐμοι ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων, καὶ ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ὁμολογήσει ἐν αὐτῷ ἔμπροσθεν τῶν ἀγγέλων τοῦ Θεοῦ.

Ὁ δὲ ἀπαρνησάμενος με ἐνώπιον τῶν ἀνθρώπων ἀπορνηθήσεται

ἐνώπιον τῶν ἀγγέλων τοῦ Θεοῦ.

Μὴ νομίσητε ὅτι ἦλθον βαλεῖν εἰρήνην ἐπί τὴν γῆν· οὐκ ἦλθον βαλεῖν ἐρήνην, ἀλλά μάχαιραν.

Πῦρ ἠλθον βαλεῖν εἰς τὴν γῆν, καὶ τί θέλω εἰ ἤδη ἀνήφθη.

Βάπτισμα δὲ ἔχω βαμτισθῆναι, καὶ πῶς συνέχομαι ἕω οὐ τελεσθῆ.

Δοκεῖτε ὅτι εἰρήνην παρεγενομην δοῦναι ἐν τῆ γῇ ; οὐχί, λέγω ὑμῖν, ἀλλ' ἤ διαμερισμόν.

Ἔνονται γὰρ ἀπό τοῦ νῦν πέντε ἐν οἴκῳ ἐνί διαμεμερισμένοι, τρεῖς ἐπί δυσί, καὶ δύο ἐπί τρισί.

Διαμερισθήσεται πατήρ ἐφ' νίῷ, καὶ ὑιός ἐπί πατρί· μήτερ ἐπί.

θυγατρί, καὶ θυγάτηρ ἐπί μητρί· πενθερὰ ἐπί τὴν ὠμφην αὐτῆς, καὶ νύμθη ἐπί τὴν πεθεράν αὐτῆς.

Καὶ ἐχθροί τοῦ ἀνθρώπου οἱ οἰκιακοί αὐτοῦ.

Παραδώσει δὲ ἀδελφός ἀδελφὸν εἰς θάνατοις, καὶ πατὴρ τέκνον. καὶ ἐπαναστήσονται τέκνα ἐπί γονεῖς, καὶ θανατώσουσιν αὐτούς.

Εἰ τις ἔρχεται πρὸς με, καὶ οὐ μισεῖ τὸν πατέρα ἑαυτου καὶ τὴν μητέρα, καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τέκνα, καὶ τοὺς ἀδελφούς καὶ τάς ἀδελφάς, ἔτι δέ καὶ τὴν ἑαυτοῦ ψυχ ἠν, οὐ δύναται μου μαθητής εἶναι.

Ὁ φιῶν πατέρα ἤ μητέρα ὑπέρ ἐμὲ, οὐκ ἔστι μου ἄξιος· καὶ ὁ φιλῶν υἱόν ἤ θυγατέρα ὑπὲρ ἐμέ, οὐκ ἔστι μου ἄξιος.

Ἔλεγε δὲ πρὸ πάντας ; Εἰ τίς θέλει ὀπίσω μου ἐλθεῖν, ἀπαρνησάσθω ἑαυτόν, καὶ ἀράτω τὸν σταυρόν αὐτου καθ' ἡμέραν, καὶ ἀκολουθείτω μοι.

Ὁ εὑρών τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἀπολέσει αὐτήν· καὶ ὁ ἀπολέσας τὴν ψυχήν αὐτοῦ ἕνεκεν ἐμοῦ εὑρήσει αὐτήν.

Matthieu, x 22. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom, mais celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin.

Et l'on vous haïra à cause de ma doctrine, mais celui qui restera ferme jusqu'au bout, celui-ci sera victorieux.

23. Lors donc qu'ils

Et quand on vous

vous persécuteront dans une ville fuyez dans une autre.

persécutera dans une ville, fuyez dans une autre, et si l'on vous attaque dans cette autre fuyez dans une troisième.

16. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

Je vous envoie comme des brebis dans un troupeau de loups ; soyez donc sages comme des serpents et simples [1]) comme des colombes.

Marc, XII, 9. Pour vous tenez-vous alors sur vos gardes, car on vous livrera aux tribunaux ; on vous flagellera dans les synagogues ; et on vous fera comparaître à cause de moi, devant les gouverneurs et les rois, afin que vous me rendiez témoignage devant eux.

Tenez-vous sur vos gardes, soyez fermes parce qu'on vous traînera devant les tribunaux ; on vous flagellera dans les réunions, et l'on vous conduira devant les gouverneurs et devant les rois, pour que vous témoigniez contre moi.

Matthieu, X, 19. Lors donc qu'on vous livrera entre leurs mains, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez ni de ce que vous leur direz : car ce que vous devez dire vous sera donné à l'heure même.

Lorsqu'on vous traduira devant les tribunaux ne vous mettez point en peine de ce que vous leur direz et comment vous le direz, parce qu'on vous dira alors ce qu'il faut dire.

20. Parce que ce n'est point vous qui parlez, mais l'esprit de votre Père qui parle en vous.

Ce n'est pas vous-mêmes qui parlerez, mais l'esprit de votre Père parlera en vous.

23. Je vous le dis en vérité : Vous n'aurez point parcouru toutes les villes d'Israël, que le fils de l'homme

Vous n'aurez pas encore fait le tour des villes de la Judée que déjà paraîtra [2]) le Fils de l'homme [3]).

viendra.

26. Ne les craignez donc point.
Marc, IV, 22. Car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert et rien ne se fait en secret qui ne doive paraître en public.
Luc, XII, 3. Car ce que vous avez dit dans les ténèbres se publiera dans la lumière ; et ce que vous aurez dit à l'oreille dans une chambre sera prêché sur les toits.
4. Je vous le dis donc à vous qui êtes mes amis. Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus.
5. Mais je vais vous apprendre qui vous devez craindre : Craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a le pouvoir de jeter dans l'enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là.
6. et Matthieu, X, 29. Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux pièces de la plus petite monnaie ? et cependant il n'y en a pas un seul qui soit en oubli devant Dieu. Et néanmoins il n'en

Ne les craignez donc point.
Parce que dans l'âme est caché tout ce qui doit se manifester ; tout ce qu'on garde on ne le garde que pour être montré au monde.
Car tout ce que vous désirez dans le secret sera entendu à la lumière ; ce que vous dites bas à l'oreille, en secret, on le criera sur les toits.

Je vous le dis, mes amis, ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps mais qui ne peuvent vous faire rien de plus.

Mais je vous apprendrai de qui vous devez avoir peur. Ayez peur de celui qui tuera et anéantira votre âme [4]). Je vous dis la vérité, craignez celui-là.

On donne cinq passereaux pour un kopek, et cependant eux-mêmes ne sont pas oubliés par Dieu, et pas un ne mourra sans la permission de votre Père.

tombe aucun sur la terre, sans la volonté de votre Père.

7. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point : vous valez mieux que plusieurs passereaux.

Et les cheveux de votre tête sont tous comptés. Alors ne craignez point, vous valez plus que les passereaux.

8. Or je vous déclare que quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera aussi devant les anges de Dieu.

Je vous le dis : Celui qui sera avec moi devant les hommes, celui-ci sera le Fils de l'homme devant les forces de Dieu.

9. Mais celui qui me renoncera devant les hommes, sera renoncé devant les anges de Dieu.

Celui qui me reniera devant les hommes, se verra renié devant les forces de Dieu.

Matthieu, X, 34. Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; non je ne suis pas venu apporter la paix mais l'épée.

Ne pensez pas que j'aie apporté la paix sur la terre ; ce n'est pas la paix que j'ai apporté, mais la discorde [5]).

Luc, XII, 49. Je suis venu apporter le feu sur la terre ; et que désiré-je, si ce n'est qu'il s'allume.

Je suis venu apporter le feu sur la terre, et je désire ardemment qu'il s'enflamme.

50. Je dois être baptisé d'un baptême ; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse !

Il y a la renaissance par laquelle je dois passer, et je languis attendant qu'elle s'accomplisse.

51. Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, je vous en assure, mais la division.

Pensez-vous que j'enseigne la paix sur la terre ? Non pas la paix mais la division.

52. Car désormais s'il se trouve dans une famille cinq personnes, elles seront divisées trois contre deux et deux contre trois.

Car désormais, les cinq personnes d'une même maison seront divisées trois contre deux et deux contre trois.

53. Le père contre son fils, et le fils contre son père ; la mère contre sa fille et la fille contre sa mère ; la belle-mère contre sa belle-fille, et la belle-fille contre sa belle-mère.

Le père contre le fils, et le fils contre le père ; la mère contre la fille et la fille contre la mère ; la belle-mère contre la belle-fille, et la belle-fille contre la belle-mère.

Matthieu, X, 36. Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison.

Et l'homme aura pour ennemis ses familiers [6]).

21. Or le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils ; les enfants se soulèveront contre les parents, et les feront mourir.

Le frère livrera à la mort son frère, et le père son enfant ; et les enfants se soulèveront contre leurs parents et les livreront à la mort.

Luc, XIV, 26. Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.

Si quelqu'un veut être avec moi et ne dédaigne pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple.

Matthieu, X, 37. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi : et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.

Celui qui me préfère son père et sa mère, n'est pas d'accord avec moi. Celui qui me préfère son fils ou sa fille, n'est pas d'accord avec moi.

Luc, IX, 23. Il disait aussi à tout le monde :

Et il disait à tous : Celui qui veut être

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive.

Matthieu, X, 39. Celui qui conserve sa vie la perdra ; et celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi la retrouvera.

mon disciple doit renoncer à ses propres désirs et, à chaque moment, être prêt à la potence [7]).
Ce n'est qu'alors qu'il sera mon disciple.
Celui qui amasse pour sa vie perdra sa vie ; celui qui aura perdu sa vie pour moi sera sauvé.

Remarques.

1) ἀχέραιος signifie *simple, sans mélange*.

2) ἕως ἄν ἔλδῃ ne peut signifier que se *hausser*, la même chose dite par Jésus à Nicodème dans d'autres passages. Ici il pense εἰς φανερόν ἔλδῃ, comme chez Marc, IV, 22 : οὐ γὰρ ἐστί τί χρυπτὸν, ὅ ἐάν μὴ φανερωδῆ οὐδί ἐγένετο ἀπόκρυφον, ἀλλ' ἱνα εἰς φανερόν ἔλδῃ et ailleurs. En tout cas, ἔλδῃ ne peut être traduit comme en plusieurs autres passages par *venir*. On ne peut employer le verbe *venir* que quand quelqu'un vient de quelque part. Et ici on ne dit ni d'où il vient ni où il va. Le fils de l'homme, c'est un principe abstrait qui n'a pas la propriété de marcher.

3) J'omets le verset 23. Les paroles sur Belzébuth se rapportent au passage des accusations des Pharisiens. Il ne se trouve du reste ni chez Marc ni chez Luc.

4) L'expression « jeter dans la gehenne » s'est déjà rencontrée dans les paraboles, où sa signification est expliquée. C'est non seulement la mort corporelle mais la destruction complète, celle que subissent les mauvaises herbes, etc.

5) Chez Luc, dans le même passage (XII, 51), il est dit : διαμερισμόν, *la division* ; c'est pourquoi, μάχαιρα doit être traduit par *division*, comme dans l'épître aux Romains, VII, 35.

6) La proposition n'a pas de verbe, c'est pourquoi le verbe doit être ici au futur, comme toute la phrase. On attribue à ces paroles le sens secret que les familiers sont toujours les ennemis de l'homme. Ce verset n'a pas ce sens. Dans cette proposition est exprimé ce qui est dit auparavant : « Ils se diviseront et seront entre eux comme des

ennemis. »

7) Les paroles sur la croix, comme celles qui n'ont pas de sens avant la crucifixion de Jésus, doivent être omises.

Rien ne définit plus clairement la véritable signification de l'enseignement de Jésus que ce discours, répété dans les trois Évangiles, qu'il adresse à ses disciples avant de les envoyer répandre sa doctrine. Si ces paroles de Jésus n'avaient pas d'autre signification que celle que leur reconnaissent les Églises, elles seraient incompréhensibles. Pourquoi, en effet, faut-il frapper les disciples et les tuer, si leur prédication n'est qu'une exhortation à la réconciliation de chacun avec son frère, à la pureté corporelle, à la non-condamnation du prochain, au pardon des offenses, si elle est l'avertissement que Dieu a envoyé son fils sur la terre ? On ne peut se représenter des gens assez stupides et oisifs pour se donner la peine de poursuivre et de battre des individus coupables seulement de pareils propos. On ne peut imaginer les raisons que pourraient inventer les persécuteurs pour frapper, torturer, tuer, d'inoffensifs prédicateurs, propageant de bons principes moraux et la fable du fils de Dieu. À qui pouvaient-ils nuire ? Qui voulait les écoutait ; les autres ne les écoutaient pas ; à quoi bon frapper et persécuter ? Si même il se fût agi d'une doctrine morale bonne mais peu claire, paradoxale, comme la représentent les historiens libres-penseurs, il n'y avait pas lieu de persécuter. S'il s'agissait d'enseigner que Dieu a envoyé son fils sur la terre pour racheter le genre humain, il y avait encore moins de raison de s'emporter contre les hommes qui le croyaient et y trouvaient leur plaisir. S'agissait-il de la négation de la loi juive ? là encore il n'y avait pas lieu de persécuter, surtout les non-juifs. Or, c'étaient les non-juifs qui, alors comme après et maintenant, poursuivaient et punissaient. S'agissait-il de doctrine politique, de révolte contre les riches et les forts ? une telle révolte, alors comme après et maintenant, était vite réprimée par les riches et les forts.

C'était autre chose.

Si l'on saisit la doctrine entièrement, telle qu'elle est exprimée dans le Sermon sur la montagne et dans tout l'Évangile, si l'on comprend que Jésus interdit formellement non seulement le meurtre mais la résistance à la violence, le serment (cette chose qui paraît peu importante et conduit aux pires violences), les tribunaux (c'est-à-dire les châtiments), toute résistance à la violence et au vol, (par conséquent interdiction de la propriété, comme l'avaient compris ses

premiers disciples), la division des peuples (le fameux amour de la patrie), seulement alors on comprendra les persécutions que subit Jésus, ainsi que ses premiers disciples et les suivants, et l'on comprendra également que Jésus prévoie les persécutions que lui et ses disciples auront à subir. Ainsi devient compréhensible la division qui devait se produire et de laquelle il parle.

On conçoit que si un homme, ayant compris la doctrine, refuse de prêter serment ou d'être juge, ou de comparaître devant le tribunal, ou s'il renonce à prêter aide à ceux qui détiennent le pouvoir, à participer à la guerre, à percevoir les impôts, à exécuter les punitions, et s'il dédaigne la richesse, on conçoit que la division naisse dans sa famille si les autres membres n'ont pas reconnu la doctrine.

Jésus, évidemment, le savait. Il savait qu'il en serait ainsi ; qu'il ne pourrait en être autrement. Il savait que sa doctrine est l'étincelle qui enflamme la conscience de Dieu dans le cœur de l'homme, et qu'une fois allumée, elle ne peut s'éteindre. C'est pourquoi Jésus-Christ savait que dans chaque famille les membres se diviseraient et se porteraient les uns contre les autres ; que les uns s'enflammeraient et que les autres tâcheraient d'éteindre cette flamme. Et Jésus voulait voir au plus vite s'allumer cette flamme qui, une fois allumée, devait brûler alors et toujours, tant qu'existeront les hommes.

S'il ne se fût agi que d'une doctrine morale, de la manière de vivre dans l'état de choses existant, les propagateurs de cette doctrine, évidemment, n'eussent gêné personne ; ce ne serait plus la flamme qui embrase tout, mais une chandelle qui brûle, éclairant ceux qui sont proches d'elle.

Si ce n'eût été qu'une doctrine religieuse sur la venue de Dieu dans le monde pour sauver les hommes, personne ne la connaîtrait, de même que nous ignorons les croyances des Zoulous et des Tchouvaches, et personne ne s'en soucierait. Non seulement elle se serait éteinte, mais ne se fût même jamais enflammée.

Si ce n'avait été qu'une doctrine sociale, révolutionnaire, après s'être enflammée, depuis longtemps elle se serait éteinte, comme il est arrivé pour de pareilles doctrines en Chine et partout où il y a des hommes. Ou les pauvres se seraient emparés des biens des riches et des forts et, à leur tour, fussent devenus riches et forts, ou les riches et les forts eussent étranglé les pauvres, et l'étincelle se serait éteinte.

Mais l'étincelle ne s'est pas éteinte et elle ne s'éteindra pas parce que Jésus parle non de règles concernant la meilleure façon de vivre dans la société existante, ni de la manière de prier Dieu, ni de ce qu'est Dieu, ni des moyens de reconstruire les sociétés.

Il dit la vérité sur l'homme, sur sa vie ; et l'homme, qui a compris en quoi consiste sa vie, vivra cette vie. L'homme qui a compris le sens de la vie ne peut plus voir ce sens en autre chose. Quand il a compris qu'il y a la vie et qu'il y a la mort, il ne peut ne point aller à la vie et ne pas s'enfuir de la mort quels que soient les obstacles qui puissent se trouver sur le chemin de la vie : les préceptes moraux, Dieu, les croyances humaines, l'ordre social. L'homme qui a compris la vie ira vers elle, sans se soucier de rien, en incarnant dans sa marche tous les phénomènes de la vie : la morale, l'adoration de Dieu, l'ordre social.

Jésus-Christ a enseigné sa doctrine non pour dire aux hommes qu'il est Dieu, non pour améliorer la vie des hommes sur cette terre, non pour renverser le pouvoir, mais parce que dans son âme, comme en l'âme de chaque homme, il savait que gisait la conscience de Dieu qui est la vie et à laquelle tout mal est contraire.

Jésus-Christ savait et répétait toujours qu'il dit ce qu'il dit, et que ce qu'il dit c'est Dieu dans l'âme de chaque homme. Et, lorsqu'il envoya ses disciples, il leur dit : Ne craignez personne, ne regrettez rien, et ne pensez pas d'avance à ce que vous direz. Vivez la vraie vie ; elle est la compréhension de Dieu ; et quand il vous faudra parler, ne vous mettez pas en peine : l'esprit de Dieu parlera pour vous. Et vos paroles, dites à un petit nombre, se répandront partout, parce qu'elles sont la vérité.

Ὑπέστρεψαν δὲ οἱ ἑβδομήκοντα μετὰ χαρᾶς, λέγονες, Κύριε, καὶ τὰ δαιμόνια ὑποτάσσεται ἡμῖν ἐν τῷ ὀνόματι σου.

Εἶπε δὲ αὐτοῖς.

Πλὴν ἐν τούτῳ μὴ χαίρετε, ὅτι τὰ πνεύματα ὑμῖν ὑποτάσεται· χαίρετε δὲ μᾶλλον, ὅτι τὰ ὀνόματα ὑμῶν ἐγράφη ἐν τοῖς οὐρανοῖς.

Luc, x, 17. Or les soixante et douze revinrent pleins de joie, lui disant : Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis par votre nom.	Et ces soixante-dix hommes rentrèrent avec joie et dirent : Maître, le mal [1]) nous obéit par ta force.
18. Il leur répondit…	Il leur répondit [2])…

20. Cependant ne vous réjouissez point de ce que les esprits impurs vous sont assujettis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.

Mais ne vous réjouissez point de ce que le mal [3]) vous obéit ; réjouissez-vous de ce que vous êtes vous-mêmes dans le royaume du ciel [4]).

Remarques.

1) On trouve dans le verset 17 : τὰ δαιμόνια, et dans le verset 20 τὰ πνεύματα. Sans les versets 18 et 19, incompréhensibles, personne n'aurait eu l'idée de traduire ces deux mots grecs par *démon* ; on aurait traduit par le pluriel, c'est-à-dire *les âmes des hommes*. Le sens paraît donc celui-ci : que les hommes sont méchants et que le mal se soumet à sa doctrine.

2) J'omets les versets 18 et 19, non qu'ils présentent quelque contradiction avec la doctrine, mais parce que, dans la rédaction où ils nous sont parvenus, ils sont incompréhensibles.

3) Que sont donc ces esprits, πνεύματα ? Ce mot se rencontre chez Matthieu, Marc, Luc, Jean, dans les Épîtres, dans les Actes, et partout dans le même sens, dans le sens de force immatérielle de l'esprit, mais de l'esprit malin, non de l'esprit divin. C'est précisément ce mot qui est employé dans le premier Message de Timothée, IV, 1, et dans plusieurs autres passages. Il est très facile de traduire ce mot par le démon, le diable, et de se dire que ceux qui l'ont écrit croyaient au démon. Le malheur est, qu'en traduisant ainsi, il faut rayer tout ce passage, parce que, le diable, pour nous, ne signifie rien. Nous sommes donc obligé de trouver le sens du mot, et pour nous ce sens est nettement défini dans tous les passages où il se trouve, et surtout dans celui que nous examinons : πνεύματα signifie *le faux esprit*. Or l'esprit, c'est l'entendement ; il s'agit donc *de l'entendement faux, de la tromperie, de la fausse doctrine*, et tout cela, dans un sens plus général, *le mal*.

4) « Vos noms sont écrits dans les cieux » ne peut signifier que la participation dans le royaume du ciel.

Ἐν αὐτῇ τῇ ὥρα ἠγαλλιᾶσατο τῷ πνεύματι ὁ Ἰησοῦς, καὶ εἶπεν, Ἐξομολογοῦμαι σοι, πάτες, κύριε τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς, ὅτι ἀπέκρυψας ταῦτα ἀπό σοφῶν καὶ συνετῶν, καὶ ἀπεκάλυψας αὐτα

ηνπίοις.

Luc, x, 21. En cette même heure Jésus tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit, et il dit : Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées au petit.

Et alors Jésus se réjouit dans son esprit et dit : Je te reconnais, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre [1]). Parce que tu l'as caché aux savants et aux sages et l'as révélé aux enfants.

Remarques.

1) Ici il faut un point puisque la proposition qui suit explique pourquoi Jésus reconnaît son Père. Il reconnaît son père parce qu'il a révélé le secret du royaume de Dieu non aux sages et aux savants, mais aux enfants.

Καὶ, ὁ πατήρ, ὅτι οὕτως ἐγένετο εὐδοκία ἔμπροσθέν σου.

Luc, x, 21. Oui, Père, car il vous a plu que cela fût ainsi.

Tu es véritablement mon Père [1]), car par cela s'exprima ton [2]) amour [3]).

Remarques.

1) ὁ πατήρ, ici n'est point vocatif, ni d'après la grammaire ni d'après le sens. Il faut mettre ici une virgule, et pour la clarté j'ajoute *mon*.

2) εὐδοκία, *le désir du bien à autrui, l'amour*.

3) ἔμπροσθεν σου signifie : *devant toi*. Selon la conception juive, tout ce qui se fait devant quelqu'un doit lui être agréable. La pensée exprimée par ἐγένετο εὐδοκία ἔμπροσθεν doit se traduire *l'amour aimé de toi*.

Le sens général est celui-ci : Ce n'est ni la science ni la sagesse, qui a donné cet amour de l'esprit qui est la base de tout ; mais le rapport direct du fils à son père, révélé à tous, et, par cet amour, par l'appel du fils au père, il a révélé la vérité.

LE MAL NE SE DÉTRUIT PAS PAR LE MAL

Πάντα μοι παρεδόθη τοῦ πατρός μου· καὶ οὐδεις ἐπιγιγνῶσκει τὸν υἱόν, εἰ μὴ ὁ πατήρ· οὐδὲ τὸν πατέρα τις ἐπιγιγτώσκει, εἰ μὴ ὁ υἱός, καὶ ᾧ ἐάν βούληται ὁ υἱός ἀποκαλύψαι.

Matthieu, XI, 27 (Luc, X, 22). Mon Père m'a mis toutes choses entre les mains ; et nul ne connaît le Fils que le Père, comme nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler.

Tout m'est transmis par mon Père, et personne ne sait qui est le fils, sauf le Père. Et tout le monde ignore qui est le Père sauf le fils et celui à qui [1]) le fils le révélera.

Remarques.

1) Dans plusieurs manuscrits le verbe vouloir est omis.

« Personne ne peut connaître le fils sauf le Père, et personne ne peut connaître le Père sauf le fils. » Ces paroles signifient ce qui a été dit dans l'entretien avec Nicodème, à savoir qu'il y a en l'homme un esprit incompréhensible pour lui-même, que cet esprit, c'est le fils de l'esprit, la dernière expression de Dieu.

Ici, pour la première fois, Jésus s'identifie au Fils de l'homme, et, par *moi*, il comprend non soi-même, Jésus de Galilée, mais l'esprit qui

vit en l'homme.

Καὶ ἔρχονται εἰς οἶκον· καὶ συνέρχεται πάλιν ὄχλος, ὥστε μὴ δύνασθαι αὐτοὺς μήτε ἄρτον φαγεῖν.

Καὶ ἀκούσαντες οἱ παρ' αὐτοῦ ἐξῆλθον κρατῆσαι αὐτόν· ἔλεγον γὰρ, ὅτι ἐξέστη.

Καὶ οἱ γραμματεῖς οἱ ἀπὸ Ἱεροσολύμων καταβάντες ἔλεγον, ὅτι Βεελζεβούλ ἔχει, καὶ ὅτι ἐν τῷ ἄρχουται τῶν δαιμονίοω ἐκβάλλει τὰ δαιμόνια.

Marc, III, 20. Et ils retournèrent à la maison, où il vint une si grande foule de peuple, qu'ils ne pouvaient pas même prendre leur repas.

21. Ses parents l'ayant appris vinrent pour se saisir de lui : car ils disaient qu'il avait perdu l'esprit.

22. Et les scribes qui étaient venus de Jérusalem disaient : Il est possédé de Belzebuth, et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons.

Et ils allèrent à la maison où il s'assembla tant de gens qu'ils ne pouvaient pas même prendre leur repas.

Ses parents l'ayant appris vinrent pour s'emparer de lui, car on disait qu'il avait perdu la raison.

Et les scribes qui étaient venus de Jérusalem disaient de lui qu'il était un méchant esprit [1]) et que le mal se détruit par le mal.

Remarques.

1) Chez Jean δαιμόνιον ἔχει. Βεελζεβούλ ἔχει signifie la même chose que δαιμόνιον ἔχει et, comme on le voit par la suite.

Καὶ προσκαλεσάμενος αὐτούς, ἐν παραβολαῖς ἔλεγεν αὐτοῖς Πῶς δύναται Σατανᾶν ἐκβάλλειν ;

Καὶ ἔαν βασιλεία ἐφ' ἑαυτήν μερισθῆ, οὐ δύναται σταθῆναι ἡ βασιλεία ἐκείνη.

Marc, III, 23. Mais Jésus les ayant appelés auprès de lui leur disait en parabole : Comment Satan peut-il chasser Satan ?
24. Si un royaume est divisé contre lui-même, il est impossible que ce royaume subsiste.

Et les ayant appelés il leur dit en parabole : Comment peut-on détruire le mal [1]) par le mal ?

Et si la force [2]) se retourne [3]) contre elle-même, elle ne peut pas résister.

Remarques.

1) σατανᾶς, de nouveau a la même signification que πνεῦμα δαιμονίων.

2) βασιλεία signifie ici une *force quelconque*.

3) μερίζομαι, outre *diviser* signifie aussi *se retourner contre*. On trouve chez Marc (III, 25) : « Et si une maison est divisée contre elle-même, il est impossible que cette maison subsiste », et chez Matthieu (XII, 25) : « Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné, et toute ville ou maison qui est divisée contre elle-même ne pourra subsister », ce qui n'a pas de sens.

Chez Luc (XI, 17) il y a le mot οἶχος, déjà dans un autre sens : χαί οἶχος ἐπὶ οἶχον πίπτει. La même chose dans une variante latine. De sorte qu'ici οἶχος n'est pas une nouvelle comparaison mais renforce la première : la force ne résistera pas mais tombera comme la maison. Il est évident que le sens de ce verset est perdu. Tel qu'il est transmis, il n'ajoute rien et obscurcit seulement le texte ; c'est pourquoi il doit être exclu.

Καὶ εἰ ὁ Σατανᾶς ἀνέστη ἐφ' ἑαυτόν καὶ μεμέρισται, οὐ δύναται σταθῆναι, ἀλλά τέλος ἔχει.

Εἰ δὲ ἐγὼ ἐν {{|Βεελξεβούλ|Βεελζεβούλ}} ἐκβάλλω τὰ δαιμόνια, οἱ υἱοὶ ὑμῶν ἐν τίνι ἐκ βάλλουσι, διὰ τοῦτο κριταί ὑμῶν αὐτοι ἔσονται.

Marc, ni, 26. Si donc Satan s'élève contre lui-même, il est divisé, et il ne pourra se maintenir ; mais il touche à sa fin.

Si donc le mal se retourne contre lui-même, il ne pourra résister, et cela sera sa fin [1]).

Luc, xi, 19. Si c'est par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils ? C'est pour cela qu'ils seront eux-mêmes vos juges.

Et si je chasse le mal par le mal, alors, vous, par quoi le chassez-vous ? C'est pourquoi soyez juges pour vous-mêmes [2]).

Remarques.

1) C'est-à-dire : si le mal se retournait contre lui-même, il n'y aurait pas le mal, et pourtant il existe.

2) Si vous reconnaissez que je chasse le mal, ce ne peut être par le mal, car alors il n'y aurait pas le mal. Si vous chassez le mal, ce n'est pas par le mal, c'est par autre chose : par le bien. Par conséquent, si je chasse le mal, ce n'est certainement pas par le mal, mais par le bien.

Εἰ δὲ ἐν δακτύλῳ Θεοῦ ἐκβάλλω τὰ δαιμόνια, ἄρα ἔφθασεν ἐφ' ὕμᾶς ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ.

Luc, xi, 20. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est certain que le royaume de Dieu est venu parmi

Si je chasse le mal par l'esprit de Dieu, alors cela signifie qu'il y avait auparavant le royaume de Dieu [1]).

vous.

Remarques.

1) S'il n'y avait que σατανᾶς et δαιμόνια, c'est-à-dire la tromperie et le mal, alors le mal anéantirait le mal, la tromperie anéantirait la tromperie, le mal n'existerait plus. Mais vous-mêmes chassez le mal par le bien. Et si moi je chasse le mal par l'esprit de Dieu, cela signifie que l'esprit de Dieu était en l'homme, et, qu'encore avant moi, la volonté de Dieu était en l'homme.

Ἢ πῶς δύναται τις εἰσελθεῖν εἰς τὴν οἰκίαν τοῦ ἰσχυροῦ καὶ τὰ σκεύη αὐτοῦ διαρπάσαι, ἐὰν μὴ πρῶτον δήση τὸν ἰσχυρὸν, καὶ τότε τὴν οἰκίαν αὐτοῦ διαρπάσει.

Matthieu, XII, 29. Comment peut-il entrer dans la maison du fort et enlever ses armes, si auparavant il ne lie le fort, pour pouvoir ensuite piller sa maison.

Autrement comment quelqu'un pourrait-il entrer dans la maison d'un homme fort et le ruiner. Il faut auparavant lier le fort et, après quoi, piller sa maison [1]).

Remarques.

1) Si je chasse le mal par l'esprit de Dieu, c'est que l'esprit de Dieu était déjà en l'homme ; autrement je ne pourrais pas chasser le mal, de même que quelqu'un ne peut pas entrer dans la maison d'un homme fort et la piller si, auparavant, il n'a lié l'homme ; et l'homme est déjà lié par l'esprit de Dieu et par la conscience de son pouvoir.

Ὁ μὴ ὢν μέτ' ἐμοῦ, καὶ ἐμοῦ ἐστι· καὶ ὁ μὴ συνάγων μετ' ἐμοῦ ὀκορπίξει.

Διὰ τοῦτο λέγω ὑμῖν, Πᾶσα ἁμαρτία καὶ βλασφημία ἀφεθήσεται τοῖς ἀνθρώποις· ἡ δέ τοῦ Πνεύματος βλασφημία οὐκ ἀφεδήσεται τοῖς ἀνθρώποις.

Καὶ ὅς ἄν εἴπη λόγον κατά τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου, ἀφεθήσεται αὐτῷ ὅς δ' ἀν εἴπη κατά τοῦ Πνεῦματος τοῦ Ἁγιου, οὐκ ἀφεθήσεται αὐτῷ οὔτε ἐν τούτῳ τῷ αἰῶνι, οὔτε ἐν τῷ μέλλοντι.

Matthieu, XII, 30 (Luc, XI, 23). Celui qui n'est point avec moi est contre moi ; et celui qui n'amasse point avec moi dissipe.

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.
Qui n'amasse point dissipe.

31. (Marc, III, 28). C'est pourquoi je vous déclare que tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes ; mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne leur sera point remis.

C'est pourquoi je vous dis : Chaque erreur, chaque parole fausse, reste parmi les hommes ; et à celui qui dira une parole fausse contre le fils de l'homme, il sera pardonné, mais à celui qui parlera contre l'Esprit de Dieu, il ne sera pardonné ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir [1]).

32. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera remis ; mais si quelqu'un parle contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir.

Remarques.

1) La fausse interprétation de ce qu'est le fils de l'homme ne peut pas nuire, mais la fausse interprétation de ce qu'est l'esprit de Dieu ne peut point être pardonnée. L'homme qui ne reconnaît pas l'esprit de Dieu, par cela même, perd la vie.

Il résulte de tout ce passage que les savants, les scribes, reprochaient au Christ une doctrine qui devait engendrer encore plus de mal que celui qu'il voulait corriger. Jésus objecte que ce n'est pas lui qui corrige le monde par le mal, mais que ce sont eux, et que le monde est fait non par le mal mais par autre chose. Il dit : Moi, je

corrige le monde, non par le mal, mais par l'esprit de Dieu, par cet esprit de Dieu qui vit en nous. Si je corrigeais par le mal je n'aurais pas le pouvoir, mais je corrige par l'esprit de Dieu, qui, lui, a le pouvoir. Suivez seulement ma doctrine, et le mal sera vaincu dans le monde ; tout le mal sera détruit.

L'esprit de Dieu, c'est l'unique vie. Celui qui ne vit pas par l'esprit de Dieu est contre lui, parce qu'il perd sa vie, de même qu'un homme perd son blé s'il ne l'enlève pas du champ.

La plus grande faute que l'homme puisse commettre, c'est donc de comprendre faussement l'esprit de Dieu. Ceux qui interprètent faussement l'esprit de Dieu trompent les autres hommes, se perdent et perdent les autres. Ils sont ceux par lesquels le mal se répand dans le monde.

Ἢ ποιήσατε τὸ δένδρον καλὸν, καὶ τὸν καρπόν αὐτοὺ καλόν· ἢ ποιήσατε τὸ δένδρον σαπρόν, καὶ τὸν καρπόν αὐτοῦ σαπρόν· ἐκ γὰρ τοῦ καρποῦ τὸ δένδρον γινώσκεται.

Γεννήματα ἐχιδιῶν, πῶς δύνασθε ἀγαθα λαλεῖν, πονηροί ὀντες ; ἐκ γὰρ τοῦ περρισσεύματος τῆς καρδίας τὸ στόμα λαλεῖ.

Ὁ ἀγαθός ἄνθρώπος ἐκ τοῦ ἀγαθοῦ θησαυροῦ τῆς καρδίας ἐκβάλλει τὰ ἀγαθά· καὶ ὁ πονηρός ἄνθρωπος ἐκ τοῦ πονηροῦ θησαυροῦ ἐκβάλλει πονηρὰ.

Λέγω δὲ ὑμῖν, ὅτι πᾶν ῥῆμα ἀργόν, ὁ ἐάν λαλήσωσιν οἱ ἄνθρωποι, ἀποδώσουσι περὶ αὐτοῦ λόγον ἐν ἡμέρα κρίσεως.

Matthieu, XII, 33. Ou dites que l'arbre est bon et que le fruit en est bon aussi ; ou dites que l'arbre étant mauvais, le fruit aussi en est mauvais : car c'est par le fruit qu'on connaît l'arbre.

Ou faites un arbre bon, alors le fruit sera bon ; ou faites un arbre mauvais, et alors le fruit sera mauvais ; car c'est par le fruit qu'on reconnaît l'arbre.

34. Race de vipères, comment pouvez-vous

Vous êtes une race de vipères, on ne peut pas

dire de bonnes choses vous qui êtes méchants ? Car la bouche parle de la plénitude du cœur.
35. L'homme bon tire de bonnes choses d'un bon trésor ; et l'homme méchant tire de mauvaises choses d'un mauvais trésor.

36. Or je vous déclare que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole oiseuse qu'ils auront dite.

vous dire de bien parce que vous êtes méchants. La langue dit ce qui demande à sortir au dehors.
L'homme bon laisse sortir de son cœur ce qu'il y a amassé de bon ; et l'homme méchant laisse sortir de son cœur ce qu'il a amassé de mauvais.
Et moi je vous dis : Chaque parole oiseuse que l'homme dira sera discutée au jour du jugement.

D'après les traductions admises pour le verset 37, Jésus dit qu'on se justifiera par les paroles et qu'on se condamnera par les paroles. Une pareille idée est immorale et en pleine contradiction avec toute la doctrine.

Plusieurs fois Jésus dit : *Accomplissez des actes mais ne parlez point*. Ce verset doit être exclu ou traduit autrement. Ici je traduis λόγος dans le sens de raison qui a poussé à dire le mot. Cette interprétation concorde avec le sens de ce qui précède.

Ἀποκριθείς δὲ ὁ Ἰωάννης εἶπεν· Ἐπιστάτα, εἴδομέν τινα ἐπὶ τῷ ὀνόματι σου ἐκβάλλοντα δαιμόνια· καὶ ἐκωλύσαμεν αὐτόν, ὅτι οὐκ ἀκολουθεῖ μεθ' ἡμῶν.

Καὶ εἶπε πρὸς αὐτὸν ὁ Ἰησοῦς· μὴ κωλύετε· ὅς γὰρ οὐκ ἔστι καθ' ἡμων, ὑπέρ ἡμῶν ἐστιν.

Luc, IX, 49. Alors Jean prenant la parole lui

Et Jean lui dit : Maître nous avons vu un

dit : Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en votre nom ; et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous.

homme qui chasse le mal comme toi et nous le lui avons interdit parce qu'il ne marche pas avec nous.

50. Et Jésus lui dit : Ne l'en empêchez point : car qui n'est pas contre vous est pour vous.

Jésus lui dit : Vous avez tort, ne l'en empêchez point. Celui qui n'est pas contre nous est avec nous [1]).

Remarques.

1) Les disciples de Jésus pensent qu'il y a une doctrine particulière, émanant de Jésus, qu'il faut suivre exclusivement, et que celui qui ne la suit pas se trompe. Jésus dit : C'est à tort que vous pensez ainsi ; celui qui chasse le mal n'agit pas contre nous, mais fait la même chose que nous. Celui-ci est pour nous.

LA GUÉRISON DU PARALYTIQUE

Μετὰ ταῦτα ἦν ἑορτὴ τῶν Ἰουδαίων, καὶ ἀνέβη ὁ Ἰησοῦς εἰς Ἰεροσόλυμα.

Ἔστι δέ ἐν τοῖς Ἰεροσολύμοις ἐπί τῇ προβατικῇ κολυμβήθρα, ἡ ἐπιλεγομένη Εβραῖστι Βηθεσδά, πέντε στοὰς ἔχουσα.

Ἐν ταύταις κατέκειτο πλῆθος πολύ τῶν ἀσθενούντων, τυφλῶν χωλῶν, ξηρῶν ἐκδεχομένων τὴν τοῦ ὕδατος κίνησιν.

Jean, V, 1. Après cela il arriva une fête des Juifs et Jésus vint à Jérusalem.

Après cela il arriva une fête juive et Jésus vint à Jérusalem.

2. Or, il y a dans Jérusalem, près des

À Jérusalem, près des portes du bétail, il y a

portes du bétail, une piscine surnommée en hébreu Bethesda, et qui avait cinq passages couverts.

une piscine, on la nomme en hébreu Bethesda, qui avait cinq galeries.

3. Dans lesquels étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, et de ceux qui avaient les membres desséchés, et tous attendaient que l'eau fût remuée.

Sous les galeries étaient couchés un grand nombre de malades : des aveugles, des estropiés, des impotents. Ils attendaient [1]) le mouvement de l'eau.

Remarques.

1) ἐνδεχομενοι signifie *ceux qui attendent*. La proposition suivante : « L'ange descendit et troubla l'eau » doit être rapportée à ἐνδεχομενοι, c'est-à-dire qu'ils attendaient que l'ange descendît et troublât l'eau, et qu'alors, etc. C'est pourquoi je traduis : *Ils attendaient le mouvement de l'eau, que soi-disant l'ange*, etc., et à cette proposition j'ajoute *soi-disant*.

Ἄγγελος γὰρ κατὰ καιρόν κατέβαινεν ἐν τῇ κολυμβήθρα, καὶ ἐτάπασσε τὸ ὕδωρ· ὁ οὖν πρῶτος ἐμβάς μετὰ τὴν ταραχήν τοῦ ὕδατος ὑγιής ἐγίνετο ᾧ δήποτε κατείχετο νοσήματι.

Ἦν δὲ τις ἄνθρωπος ἐκεῖ τριάκοντα ὀκτώ ἔτη ἔχων ἐν τῇ ἀσθενείᾳ.

Τοῦτον ἰδών ὁ Ἰησοῦς κυτακείμενον καὶ γνούς, ὅτι πολύν ἤδη χρόνον ἔχει, λέγει αὐτῷ· θελεις ὑγιής γενέσθαι.

Ἀπεκρίθη αὐτῷ ὁ ἀσθενῶν· Κύριε, ἄνθρωπον οὐκ ἔχω, ἵνα ὅταν ταραχθῇ τὸ ὕδωρ, βάλλη με εἰς τὴν κολυβήθραν· ἐν ᾧ δὲ ἔρχομαι ἐγὼ, ἄλλος πρὸ ἐμοῦ καταβαίνει.

Λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς. Ἔγειγαι, ἆρον τὸν κράββατον σου καὶ περιπάτει.

Καὶ εὐθέως ἐγένετο ὑγιὴς ὁ ἄνθρωπος· καὶ ἦρε τὸν κράββατον αὐτοῦ καὶ περιεπάτει.

Jean, v, 4. Car l'ange du Seigneur descendait à certains temps dans la piscine, et l'eau s'agitait : et le premier qui y descendait après l'agitation de l'eau, était guéri, quelle que fût sa maladie.
5. Or, il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans.
6. Jésus le voyant étendu par terre, et ayant appris qu'il était couché depuis longtemps, lui dit : Veux-tu être guéri ?
7. Le malade lui répondit : Oui, Seigneur, mais je n'ai personne qui m'aide à descendre dans la piscine dès que l'eau est agitée ; et pendant le temps que je mets à y aller, un autre descend avant moi.

8. Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton lit, et marche.
9. Aussitôt cet homme fut guéri ; et prenant son lit il marcha.

Soi-disant qu'un ange descendait parfois dans la piscine et troublait l'eau, et celui qui y entrait le premier après que l'eau était troublée, était guéri, quelle que fût sa maladie.
Et il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans.
Jésus le voyant couché et ayant appris qu'il venait là depuis longtemps lui dit : Veux-tu guérir ?

Le malade lui répondit : Comment ne pas vouloir, Seigneur, mais je n'ai personne pour me descendre dans la piscine pendant que l'eau est troublée, et je n'y parviens jamais. Aussitôt que je vais me plonger, un autre me devance.
Et Jésus lui dit : Lève-toi, ramasse ton lit et marche.
Aussitôt l'homme se releva, ramassa son lit, et se mit à marcher.

Voici comment l'Église interprète ce passage[1].

Il y a dans Jérusalem. — Flavius, historien hébreu, ne mentionne pas cette piscine, mais cela n'affaiblit pas la véracité du récit. Flavius néglige de mentionner certaines

choses et circonstances des plus importantes.

Il y a. — Par la vivacité de sa narration, Jean semble se transporter à l'époque où Jérusalem n'était pas encore détruite. Il dit, *il y a*, comme si la piscine était encore devant ses yeux, ou peut-être, lors de la destruction de Jérusalem par Titus, cette piscine, avec ses galeries, fut-elle épargnée, comme bâtiment de bienfaisance publique, et existait-elle encore quand les Évangiles furent écrits, bien que sous un autre aspect que celui qu'elle présentait durant la vie du Seigneur-Dieu.

Près des portes du bétail. — Cette porte est mentionnée déjà dans le livre de Noémie. Elle se trouvait du côté nord-est du mur de la ville, sur la route du torrent de Cedra, en Gethsémani, et de la montagne de Sion (aujourd'hui porte de Saint-Étienne). Cette porte s'appelait porte du bétail, probablement parce que c'était par cette porte qu'on chassait vers le temple les animaux destinés aux sacrifices, ou parce que dans son voisinage se tenait un marché de bestiaux qu'on menait ensuite au temple.

Une piscine. — C'était un bassin dans lequel on se lavait et se baignait. Une source avait probablement creusé ce bassin d'où l'eau s'écoulait sur le sol. En hébreu, Bethesda signifie la maison de grâce, — c'est-à-dire de Dieu, parce que l'eau de la source était vivifiante, et que Dieu, par sa grâce, la donnait à son peuple.

Cinq passages couverts. — Des galeries dans lesquelles on pouvait se promener, s'asseoir, où se couchaient les malades, à l'abri du mauvais temps et des ardeurs du soleil. Au V^e^ siècle, on montrait encore cinq portiques de la piscine.

Étaient couchés, etc. — Cette source vivifiante attirait beaucoup de malades de toutes sortes (comme l'indique la variété des maladies : cécité, claudication, etc.) qui se tenaient sous ces galeries faites exprès. Peut-être venaient-ils ou ne les amenait-on là qu'à certaines époques, quand on attendait le mouvement de l'eau. Quelques-uns restaient peut-être longtemps en cette attente.

Car l'Ange du Seigneur. — La source ne possédait de vertu curable qu'à certains moments, quand l'ange de Dieu y descendait et troublait l'eau. De plus, elle n'était pas efficace pour tous, mais pour celui qui y entrait après que l'eau était troublée ; elle n'était efficace que pendant peu de temps. En revanche elle guérissait n'importe quel mal. Du récit, on ne voit pas que l'ange descendait dans la source sous une forme visible, et en troublait l'eau. C'était l'acte d'un ange invisible pour les autres, mais contemplé par l'œil spirituel des apôtres. Les malades et les autres, seulement après que l'eau était troublée, apprenaient qu'il était temps d'y entrer pour recevoir la guérison.

Les écrivains sacrés et les Juifs attribuaient, en général, les bienfaits particulièrement visibles de Dieu, manifestés dans certaines forces et dans certaines actions de la nature, à l'intermédiaire des anges auxquels était réservée par Dieu la direction de tel ou tel élément de la nature.

Ce qui, pour les autres, n'est que l'action des éléments de la nature, pour leurs regards éclairés, est l'œuvre des anges.

Cette source, comme plusieurs autres sources minérales, guérissait différentes maladies qui ne cédaient pas à l'action des remèdes ordinaires, et, comme quelques sources pareilles, elle agissait avec une efficacité particulière, périodiquement. Il semble que, par moments, l'eau de cette source jaillissait avec force et à cause de cela se troublait (elle devenait rouge de sang, comme le dit Eusèbe) ; et c'est alors qu'elle devenait particulièrement efficace pour guérir différentes maladies. Cette

recrudescence du débit de la source était due à l'action invisible de l'ange de Dieu, que l'apôtre interprétait de cette façon, et qui, pour les autres, n'était qu'un phénomène ordinaire des éléments de la nature, ce qui semblait aussi aux malades guéris par Christ.

Le premier qui y descendait. — Cette expression ne montre pas qu'il n'y avait qu'un seul malade de guéri, précisément celui qui entrait le premier dans l'eau dès qu'elle devenait trouble ; en général, elle indique que l'eau n'avait d'action énergique qu'immédiatement après s'être troublée, et qu'elle perdait peu à peu son efficacité, de sorte que seuls ceux qui avaient réussi à y entrer les premiers étaient guéris.

Était guéri. — Du récit du narrateur on ne voit pas que la guérison fut spontanée, instantanée, miraculeuse, comme les guérisons du saint Sauveur. Elle était peut-être graduelle, et c'était la source qui donnait la première poussée. Dans ce cas la guérison instantanée, par le saint Sauveur, du malade couché là-bas, était encore plus remarquable.

Qui était malade. — On ne sait pas de quelle maladie. On voit par ce qui suit qu'il ne pouvait marcher librement, qu'il était faible des jambes, et couché depuis trente-huit ans. C'est-à-dire qu'il était malade depuis trente-huit ans, et non qu'il n'avait que trente-huit ans. La durée de la maladie rendait particulièrement extraordinaire le miracle accompli.

Ayant appris qu'il était couché depuis longtemps. — Soit par les autres qui se trouvaient ici, soit directement, par son omniscience divine ; et couché, dans le sens de malade.

Veux-tu être guéri ? — Question dont le but est d'exciter la foi du malade. La question force le malade à concentrer sa pensée, à la fixer sur la personne qui l'interroge, et à attendre de lui le secours. Mais, comme on le voit, le malade ne vit point où tendait la question de son interlocuteur. En pensée il s'adresse à la source et se plaint de ne pouvoir profiter de sa vertu curative.

Oui, Seigneur. — C'est-à-dire, je veux être bien portant ; mais je n'ai personne pour m'aider à descendre dans la piscine quand l'eau est troublée, et guérir.

Et pendant le temps que je mets à y aller. — Le malade marchait très lentement et ne pouvait devancer les autres. Il répond sans blâmer personne. Il ne repousse pas Christ, comme s'il lui posait une question déplacée ; il ne maudit pas le jour de sa naissance, comme nous tous, peu courageux, le faisons quand nous sommes malades. Il répond avec douceur et timidité.

Lève-toi, etc. — Dieu a pitié de cet homme qui souffre depuis si longtemps, et, devinant en lui la foi, par sa parole puissante, il le guérit

Prends ton lit, etc, (Voir la note, Matthieu, IX, 6, 7).

Voici maintenant ce que dit Reuss de ce passage[2] :

Comme l'auteur ne précise pas l'époque de l'année où ce fait a dû se passer, il est inutile de se livrer à des conjectures pour déterminer la fête en question. Les copistes, qui ont biffé l'article, ont sans doute été du même avis (une fête quelconque). La fête, dans la pensée du rédacteur, pouvait être celle où les Juifs se rendaient à Jérusalem, de préférence une Pâque. Mais cela n'est pas absolument nécessaire, c'était toujours celle qui amena Jésus, et les récits de ce livre nous représentent Jésus comme ayant la coutume de se rendre assez régulièrement aux fêtes. On comprend que cet article gênait les lecteurs ; mais on ne voit pas pourquoi

on l'aurait ajouté, s'il n'était pas authentique.

La principale raison qu'on sait alléguer contre la Pâque, c'est qu'alors il y en aurait une de plus, et l'on a pourtant souverainement décidé que Jésus n'a pu vivre et voyager aussi longtemps. Par ce motif on se rabat ici sur la fête de Purim (les Saturnales des Juifs), célébrée en février ou mars.

Rien de certain sur l'emplacement et sur la construction du bassin de *Bethesda*. Le lieu qu'on nomme ainsi de nos jours ne porte plus de traces des anciens portiques et il n'y a plus d'eau. La porte du bétail était probablement au nord-est, dans le voisinage du temple.

Quant au phénomène physique qui se produit dans le bassin (ébullition locale intermittente de la source), il paraît qu'anciennement déjà l'explication que l'auteur en donne a soulevé des doutes. Il y a des manuscrits et autres témoins anciens qui omettent soit les derniers mots du verset 3 (*qui attendaient*, etc.), soit tout le verset 4, soit toutes ces parties du texte. Des critiques modernes, en grand nombre, ont jugé que ces témoignages étaient assez décisifs pour condamner les autres lignes en question, comme étrangères à la rédaction primitive. On suppose alors qu'il y a là une légende judaïque ou chrétienne qui aurait fini par trouver place dans le récit pour expliquer ce que dit le malade au verset 7, et qui, à tout prendre, serait indigne de l'apôtre.

À première vue, cette manière de voir est assez plausible. Comme les juifs et les chrétiens ne marchandaient nulle part l'intervention des anges dans les affaires de ce monde, on ne voit pas pourquoi elle aurait été effacée ici, si l'auteur en avait réellement parlé dans sa narration. Cependant il y a aussi des arguments à faire valoir dans le sens opposé. La question n'est pas de savoir s'il y a moyen de donner une explication naturelle du phénomène, ou si Jean a pu partager une opinion populaire ; il faut voir si l'ensemble de son texte demande que les phrases suspectes y soient comprises, ou si l'on peut les omettre sans déranger le reste. Or, on voit plus loin que l'auteur parle de l'agitation de l'eau comme d'une chose connue de ses lecteurs ; il met dans la bouche du malade des paroles qui supposent que le lecteur sait déjà de quelle condition tout exceptionnelle dépendait la guérison.

Nous demanderons donc si l'auteur, qui ailleurs explique à ses lecteurs des détails que tous les Juifs, et surtout ceux de Jérusalem, pouvaient savoir, et cela par la simple raison qu'il n'écrivait pas pour les Juifs, si l'auteur, disons-nous, a pu supposer que des étrangers connaîtraient la nature particulière de la source de Bethesda, si différente pourtant, par les phénomènes qu'elle présentait, de toutes les autres qui servaient alors à des bains hygiéniques ? Évidemment non ! Il a dû donner des explications préalables, et le verset 7 reste inintelligible si l'on efface le verset 4 et la moitié du verset 3. Nous admettons donc que ce retranchement s'est fait après coup, comme celui, non moins remarquable, des versets 43 et 44, du XXII^e^ chapitre de Luc. Le phénomène en lui-même, tel que le passage suspect le décrit, n'a rien d'étrange ; l'action de l'eau jaillissante peut parfaitement avoir été plus forte dans l'espace restreint de l'embouchure. On nous a reproché de vouloir maintenir la leçon vulgaire uniquement pour le plaisir d'attribuer à l'apôtre une superstition. Mais si les apôtres, d'après ce point de vue, font preuve de superstition en croyant à l'intervention des anges dans le monde physique, il faut biffer bien d'autres passages encore pour leur épargner ce reproche.

Quoi qu'il en soit, le fait est raconté dans un tout autre but. Il s'agit de Christ dans le monde, action sans doute essentiellement spirituelle, mais symbolisée par des guérisons du corps ; et action permanente, non soumise à des conditions de temps et

de circonstances extérieures, telles que seraient l'assistance de quelque autre force naturelle ou surnaturelle, en dehors de lui, ou bien encore une règle légale qui eût pu le gêner. C'est par cette dernière considération que le récit continue, ou plutôt qu'il passe de la narration d'un fait à l'exposition des vérités absolues, de l'histoire à la théologie.

Jésus a voulu guérir un homme malade de paralysie depuis un temps immémorial ; voici la légalité traditionnelle qui se met en travers. Il n'est pas difficile de saisir le sens profond du récit qui nous est offert.

Le terme dont l'auteur se sert pour motiver l'intervention de Jésus, a été traduit par le mot *sachant* et non *ayant appris*. De fait, la première de ces expériences n'implique pas nécessairement l'idée du miracle, mais elle ne l'exclut pas non plus, et nous croyons devoir la maintenir précisément par cette raison. Il ne s'agit pas seulement de compassion et de miséricorde, mais de la manifestation d'une puissance supérieure.

Selon moi, la particularité de ce miracle, comparé à d'autres, c'est que dans les autres miracles, parmi les choses naturelles, le miraculeux paraît comme preuve de la divinité de Jésus. Ici, au contraire, parmi le miraculeux, c'est le naturel qui paraît comme preuve de la divinité de Jésus. Le malade attend depuis vingt ans le miracle, et Jésus lui dit : N'attends rien. Ce qu'il y a en toi vivra. Éveille-toi. Si tu as la force de te lever et de marcher, marche. L'homme essaye, se lève, et marche. Tout ceci pris pour un miracle indique seulement que les miracles ne peuvent pas exister, et que malade est celui qui attend le miracle. Le miracle le plus grand, c'est notre vie. L'événement lui-même est le plus simple, il se répète continuellement parmi nous. Je connais une dame qui pendant vingt ans resta couchée ; elle ne se levait que quand le docteur lui faisait des injections de morphine. Au bout de vingt ans le docteur avoua qu'il lui avait toujours fait des injections d'eau. Ayant appris cela, la dame quitta son lit et marcha.

Le récit sur la piscine est du même ordre. Il signifie que les hommes attendent des miracles, l'intervention de Dieu, tandis que Dieu est en eux. Dieu est la vie. Donne-toi à la vie ; crois en elle, et tu seras vivant. Tous les récits suivants, sauf la raillerie de la foi au sabbat, qui renforcent le sens du récit sur la piscine, ne font qu'expliquer cette pensée que le seul miracle, la seule vérité, la seule force, c'est la vie, celle qui est en chaque homme, et que c'est à elle qu'il faut se fier.

Ἦν δὲ σάββατον ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρα.

Ἔλεγον οὖν οἱ Ἰουδαῖοι τῷ τεθεραπευμένῳ. σάββατον ἐστι, οὐκ ἔξεστι σοι ἆραι τὸν κράββατον.

Ἀπεκρίθη αὐτοῖς· ὁ ποιήσας με ὑγιῆ, ἐκεῖνός μοι εἶπεν· ἆρον τὸν κράββατον σου καὶ περιπάτει.

Ἠρώτησαν οὖν αὐτόν. τὶς ἐστιν ὁ ἄνθρωπος ὁ εἰπών σοι· ἆρον τὸν κράββατον σου, καὶ περιπάτει.

Ὁ δέ ἰάθεις οὐκ ᾔδει, τὶς ἐστιν· ὁ γὰρ Ἰησοῦς ἐξένευσεν, ὄχλου οὔτος ἐν τῷ τόπῳ.

Jean, v, 9. Or ce jour-là était un jour de sabbat.

Cela se passait le jour du sabbat.

10. Alors les Juifs dirent à celui qui avait été guéri : C'est aujourd'hui le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ton lit.

Et les Juifs dirent à l'homme : Aujourd'hui, le jour du sabbat, tu ne devrais pas ramasser ton lit.

11. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Emporte ton lit et marche.

Il leur répondit : Celui qui m'a fait lever m'a dit : Ramasse ton lit et marche.

12. Et ils lui demandèrent : Qui est cet homme qui t'a dit emporte ton lit et marche ?

Et ils lui demandèrent : Quel est cet homme qui t'a dit : Ramasse ton lit et marche ?

13. Mais celui qui avait été guéri ne savait qui c'était ; car Jésus s'était échappé au travers de la foule qui était en ce lieu-là.

Mais le malade [1]) ne savait pas qui il était, parce que Jésus s'était mêlé discrètement à la foule.

Remarques.

1) Une variante très importante, acceptée par Grisbach, est celle-ci : Au lieu de ἰαθείς, c'est-à-dire *le guéri*, comme partout, ἀσθενῶν, *le malade, le faible*.

Μετὰ ταῦτα εὑρίσκει αὐτὸν ὁ Ἰησοῦς ἐν τῷ ἱερῷ, καὶ εἶπεν αὐτῷ, Ἴδε, ὑγιὴς γέγονας· μηκέτι ἁμάρτανε, ἵνα μὴ χεῖρόν σοὶ τι γένηται.

Ἀπῆλθεν ὁ ἄνθρωπος καὶ ἀνήγγειλε τοῖς Ἰουδαίοις, ὅτι Ἰησοῦς ἐστιν ὁ ποιήσας αὐτόν ὑγιῆ.

Καὶ διὰ τοῦτο ἐδίωκον τὸν Ἰησοῦν οἱ Ἰουδαῖοι καὶ ἐζήτουν αὐτόν ἀποκτεῖναι, ὅτι ταῦτα ἐποίει ἐν σάββατῳ.

Jean, v, 14. Depuis Jésus le trouva dans le temple et lui dit : Voilà, tu as été guéri, ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.

15. Cet homme s'en alla et rapporta aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.
16. À cause de cela les Juifs poursuivaient Jésus, et cherchaient à le faire mourir, parce qu'il avait fait cela le jour du sabbat.

Ensuite Jésus le rencontra dans le temple et lui dit : Voilà, tu es guéri, prends donc garde, dorénavant ; ne te trompe pas afin qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.
Et l'homme s'en alla et raconta aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait fait lever.
Et les Juifs attaquaient Jésus, parce qu'il avait fait cela le jour du sabbat [1]).

Remarques.

1) L'homme était comme mort parce qu'il croyait en cette histoire que les Juifs avaient inventée, et attendait un miracle quelconque du dehors, ne croyant pas à la vie qui était en lui. Jésus lui montra que tous les récits sur la piscine sont de pures inventions et que le seul miracle, c'est sa propre vie. L'homme le crut et devint vivant. Ainsi la superstition est dénoncée, la vérité est prouvée, l'homme vit et marche. Il semble qu'on ne puisse plus discuter. Mais non, les hommes ont encore des raisons. Pourquoi a-t-il ressuscité l'homme le jour du sabbat ; ce qui est bien le vendredi est mal le samedi.

Ὁ δὲ Ἰησοῦς ἀπεκρίνατο αὐτοῖς· ὁ πατήρ μου ἕως ἄρτι ἐργάζεται, κἀγω ἐργάζομαι.

Διά τοῦτο οὖν μᾶλλον ἐξήτουν αὐτόν οἱ Ἰουδαῖοι ἀποκτεῖναι, ὅτι οὐ μόνον ἔλυε τὸ σάββατον, ἀλλά καὶ πατέρα ἴδιον ἔλεγε τὸν Θεόν, ἴσον ἑαυτον ποιῶν τῷ Θεῷ.

Ἀπεκρίνατο οὖν ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτοῖς· Ἀμήν, ἀμήν λέγω ὑμῖν, οὐ δύναται ὁ υἱός ποιεῖν ἄφ ἑαυτοῦ οὐδέν, ἐάν μὴ τι βλέπῃ τὸν πατέρα ποιοῦντα· ἅ γὰρ ἄν ἐκεῖνος ποιῇ, ταῦτα καὶ ὁ νιός ὁμοίως ποιεῖ.

Ὁ γὰρ πατήρ φιλεῖ τὸν υἱόν, καὶ πάντα δείκνυσιν αὐτῷ, ἅ αὐτός ποιεῖ καὶ μείξονα τούτων δείξει αὐτῷ ἔργα, ἵνα ὑμεῖς θαυμάξητε.

Jean, v, 17. Mais Jésus leur dit : Mon Père agit jusqu'à présent et j'agis aussi.

Jésus leur dit : Mon Père travaille sans cesse, et moi aussi, je travaille.

18. À cause de cela les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il avait violé le sabbat, mais encore parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu.

Et les Juifs cherchaient encore davantage [1]) ; à le tuer, non seulement parce qu'il niait le sabbat, mais encore parce qu'il appelait Dieu son Père et se faisait égal à Dieu.

19. Jésus prenant la parole leur dit : En vérité, je vous dis que le fils ne peut rien faire de lui-même à moins qu'il ne le voie faire au Père ; car tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement.

Et Jésus dit : Ne comprenez-vous donc pas que le fils de l'homme ne peut rien faire de lui-même s'il ne sait ce que fait le Père ; car tout ce que fait le Père, le fils le fait également.

20. Car le Père aime le fils et il lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui

Le Père aime le fils, et il lui montre tout, et il lui montrera encore

montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, en sorte que vous en serez remplis d'admiration.

d'autres de ses œuvres plus grandes que vous admirerez.

Remarques.

1) *Plus grandes* c'est-à-dire supérieures à la guérison corporelle.

Ὥσπερ γὰρ πατὴρ ἐγείρει τοὺς νεκροὺς καὶ ζωοποιεῖ, οὕτω καὶ ὁ υἱὸς οὓς θέλει ζωοποιεῖ.

Οὐδέ γὰρ ὁ πατὴρ κρίνει οὐδένα ἀλλά τὴν κρίσιν πᾶσαν δέδωκε τῷ υἱῷ.

Jean, v, 21. Car comme le Père ressuscite les morts et leur donne la vie, de même aussi le Fils donne la vie à ceux qu'il veut.

Comme le Père excite les mortels [1]) et les vivifie, de même le Fils vivifie qui il veut.

22. Le Père ne juge personne, mais il a donné au fils tout pouvoir de juger.

Parce que le Père ne choisit pas ; mais tout le choix [2]) est remis au pouvoir du Fils.

Remarques.

1) Le fait que le mot νεκρός ne signifie pas toujours, en langue évangélique, mort, n'a pas besoin d'être prouvé, pour quiconque a lu l'Évangile dans le texte grec. Il suffit de se rappeler le verset de Matthieu, VIII, 22 : « … et laisse les morts ensevelir leurs morts » et le verset 24 du chapitre que nous analysons, d'où l'on voit ce qu'il faut comprendre par le mot νεκρός.

2) κρίσις, dans ce passage, est toujours employé dans les deux sens : *choix, arrêt ou mort*. Un pareil emploi de synonymes est propre à la langue évangélique de Jean. Par exemple, avec les mots χάρις, ἀνάστασις, et maintenant κρίσις. Ici le mot κρίσις est employé dans

le sens de choix.

ἵτα πάντες τιμῶσι τὸν υἱόν, καθώς τιμῶσι τὸν πατέρα· ὁ μὴ τιμῶν τὸν υἱόν οὐ τιμᾶ τὸν πατέρα τὸν αὐτόν·

Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι ὁ τὸν λόγον μου ἀκούων καὶ πιστεῦων τῷ πέψαντί με, ἔχει ζωήν αἰώνιον καὶ εἰς κρίσιν οὐκ ἔρχεται, ἀλλά μεταβέβηκεν ἐκ τοῦ θανάτου εἰς τὴν ζωήν.

Jean, v, 23. Afin que tous honorent le fils, comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.
24. En vérité en vérité, je vous dis que celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne sera point sujet à la condamnation ; mais il est passé de la mort à la vie.

Pour que tous adorent le Fils comme ils adorent le Père. Celui qui n'adore pas le Fils n'adore pas également le Père qui l'a envoyé.

Sachez donc que celui qui comprend [1]) l'entendement et se fie en celui qui m'a envoyé, celui-là a la vie en dehors du temps ; et pour lui il n'est pas de mort [2]), mais il est passé déjà de la mort à la vie.

Remarques.

1) ἀκούω, *entendre, comprendre*, dans la langue du peuple.

2) Ici κρίσιν a le sens *d'arrêt de mort.*

Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι ἔρχεται ὥρα, καὶ νῦν ἐστι, ὅτε οἱ νεκροὶ ἀκούσονται τῆς φωνῆς τοῦ υἱοῦ τοῦ Θεοῦ, καὶ οἱ ἀκούσαντες ζήσονται.

Ὥσπερ γὰρ ὁ πατὴρ ἔχει ζωήν ἐν ἑαυτῷ, οὕτος ἔδωκε καὶ τῷ υἱῷ ζωὴ, ἔχειν ἐν ἑαυτῷ.

Καὶ ἐξουσίαν ἔδωκεν αὐτῷ καὶ κρίσιν ποιεῖν, ὅτι υἱός ἀνθρώπου ἐστί.

Μὴ θαυμάζετε τοῦτο, ὅτι ἔρχεται ὥρα, ἐν ᾗ πάντες οἱ ἐν τοῖς μνημείοις ἀκούσονται τῆς φωνῆς τοῦ Θεοῦ,

καὶ ἐκπορεύσονται οἱ τά ἀγαθά ποιήσαντες εἰς ἀνάστασιν ζωῆς, οἱ δέ τάφαῦλα πράξαντες εἰς ἀνάστασιν κρίσεως.

Jean, v, 25. En vérité, en vérité, je vous dis que le temps vient et qu'il est déjà venu, que les morts entendront la voix du fils de Dieu, et que ceux qui l'auront entendue vivront.

Je vous dis la vérité que l'heure est venue quand les mortels comprendront la voix du Fils de Dieu, et, l'ayant comprise, vivront.

26. Car comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même ;

Parce que, de même que le Père est vivant par lui-même, de même il a donné au Fils la vie en lui-même.

27. Et il lui a aussi donné l'autorité d'exercer le jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme.

Et il lui donne la liberté de choisir, et c'est par cela qu'il est homme.

28. Ne soyez pas surpris de cela ; car le temps viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix.

Ne soyez pas surpris de cela parce que le temps est venu quand tous les mortels comprendront la voix du Fils de Dieu.

29. Et ceux qui auront fait de bonnes œuvres en sortiront et ressusciteront pour la vie ; et ceux qui en auront fait de mauvaises ressusciteront pour la condamnation.

Et ceux qui ont fait le bien entreront dans la résurrection [1]) de la vie, et ceux qui ont fait le mal, dans l'exil de la mort.

Remarques.

1) ἀνάστασις, *excitation, résurrection* et *exil, destruction*. Chez Jean on rencontre souvent de pareils jeux de mots : χάρις — ἀντι χάριτος où le mot χάρις est pris une fois dans le sens d'*amour*, et l'autre fois dans le sens de culte. La même chose ici, la résurrection contraire à ἀνάστασις, comme l'exil. Ces mots n'ont de sens qu'ainsi interprétés.

Ἀνάστασις κρίσεως n'a aucun sens si ἀνάστασις signifie l'installation, le rétablissement. La seule possibilité de l'expliquer c'est d'attribuer à ἀνάστασις ζωῆς le sens d'*excitation*, de *résurrection*, et à ἀνάστασις κρίσεως, le sens d'*exil*, de *destruction*.

Οὐ δύναμαι ἐγὼ ποιεῖν ἀπ' ἐματοῦ οὐδεν. Καθώς ἀκουω κρίνω, καὶ ἡ κρίσις ἡ ἐμή δικαία ἐστίν, ὅτι οὐ ζητῶ τὸ θέλημα τὸ ἐμόν, ἀλλά τὸ θέλημα τοῦ πέμψαντὸς με πατρός.

Ἐάν ἐγώ μαρτυρῶ περὶ ἐμαυτοῦ ἡ μαρτυρία μου οὐκ ἔστιν ἀληθής.

Ἄλλος ἐστιν ὁ μαρτυρῶν περὶ ἐμοῦ, καὶ οἶδα ὅτι ἀληθής ἐστιν ἡ μαρτυρία ην μαρτυρεῖ περὶ ἐμοῦ.

Jean, v, 30. Je ne puis rien faire de moi-même : je juge selon que j'entends, et mon jugement est juste ; car je ne cherche point ma volonté mais je cherche la volonté du Père qui m'a envoyé.
31. Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage n'est pas digne de foi.

Je ne puis rien faire par moi-même ; comme je comprends je le fais, et mon choix est juste puisque je ne cherche pas à accomplir ma volonté, mais la volonté du Père qui m'a envoyé.
Si j'étais seul à témoigner de moi mon témoignage serait faux.

32. Il y en a un autre qui me rend

Mais il y en a un autre qui affirme de moi que

témoignage, et je sais que le témoignage qu'il me rend est digne de foi.

je fais la vérité, et vous savez [1]) que son affirmation sur moi est exacte, que je fais la vérité.

Remarques.

1) Dans plusieurs copies il y a οἴδατε.

Les versets 33, 34, 35, et le commencement du verset 36 n'ajoutent rien à la doctrine et rompent le sens : « Ce n'est pas moi seul qui témoigne, mais mes actes. »

Τὰ γὰρ ἔργα ἃ ἔδωκέ μοι ὁ πατήρ ἵνα τελειώσω αὐτὰ, αὐτὰ τὰ ἔργα, ἃ ἐγώ ποιῶ, μαρτυρεῖ παῤ ἐμοῦ, ὅτι ὁ πατήρ με ἀπέσταλκε ;

Καὶ ὁ πέμψας με πατήρ, αὐτός μαμαρτύρηκε περὶ ἐμοῦ. Οὔτε φωνήν αὐτοῦ ὀκηκόατε πώποτε, οὔτε εἶδος αὐτοῦ ἑωράκατε ;

Καὶ τὸν λόγον αὐτοῦ οὐκ ἔχετε μένοντα ἐν ὑμῖν, ὅτι ὃν ἀπέστειλεν ἐκεῖνος, τούτῳ ὑμεῖς οὐ πιστεύετε.

Ἐρευνᾶτε τὰς γραφὰς, ὅτι ὑμεῖς δοκεῖτε ἐν αὐταῖς ζωήν αἰώνιον ἔχειν, καὶ ἐκείναι εἰσιν αἱ μαρτυροῦσαι περὶ ἐμοῦ.

Καὶ οὐ θέγετε ἐλθεῖν πρὸς με, ἵνα ζωὴν ἔκητε.

Δόξαν παρὰ ἀνθρώπων οὐ λαμβάνω, ἀλλ' ἔγνωκα ὑμᾶς, ὅτι τὴν ἀγάπην τοῦ Θεοῦ οὐκ ἔχετε ἑαυτοῖς.

Ἐγώ ἐλήλυθα ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ πατρός μου, καὶ οὐ λαμβάνετε με· ἐάν ἄλλος ἐλθη ἐν τῷ ὄνοματι τῷ ἰδίῳ, ἐκεῖνον λήψεσθε.

Πῶς δύνασθε ὑμεῖς πιστεῦσαι, δόξαν παρὰ ἀλλήλων λαμβάνοντες, καὶ τὴν δόξαν τὴν παρὰ τοῦ μόνου Θεοῦ οὐ ζητεῖτε.

Μὴ δοκεῖτε ὅτι ἐγώ κατηγορήσω ὑμῶν πρὸς τὸν πατέρα, ἔστιν ὁ κατηγαρῶν ὑμῶν, Μωῦσῆς, εἰς ὃν ὑμεῖς ἠλπίκατε.

Εἰ γὰρ ἐπιστεύετε Μωῦσῆ, ἐπιστεύετε ἄν ἐμοί· περὶ γὰρ ἐμοῦ ἐκεῖνος ἐγραψεν.

Εἰ δὲ τοῖς ἐκείνου γράμμασιν οὐ πιστεύετε, πῶς τοῖς ἐμοῖς

ῥήμασι πιστεύετε.

Jean, v, 36. Car les œuvres que mon Père m'a donné le pouvoir d'accomplir, ces œuvres-là que je fais rendent ce témoignage de moi que mon Père m'a envoyé.

Car les actes que m'a enseignés mon Père pour que je les exécute, ces mêmes actes que je fais prouvent que c'est le Père qui m'a envoyé.

37. Et le Père qui m'a envoyé, a lui-même rendu témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix ni vu sa face.

Et le Père, celui qui m'a envoyé, m'a rendu et me rend témoignage, mais vous n'avez pas compris et ne comprenez pas sa voix, et vous ne le connaissez point [1]).

38. Et sa parole ne demeure pas en vous, puisque vous ne croyez point à celui qu'il a envoyé.

Et vous n'avez pas en vous son entendement, parce que vous ne croyez point qu'il m'a envoyé.

39. Sondez les Écritures, car c'est par elles que vous croyez avoir la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi.

Étudiez les Écritures par lesquelles vous croyez avoir la vie éternelle, elles me rendent aussi témoignage.

40. Mais vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie.

Mais vous ne voulez point me croire que [2]) vous aurez la vie.

41. Je ne cherche point ma gloire de la part des hommes.

Je n'accepte point le jugement des hommes.

42. Mais je sais que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu.

Mais j'ai appris qu'en vous il n'y a ni vérité ni amour divin.

43. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez

Je vous enseigne la doctrine de mon Père et vous n'acceptez pas

pas ; si un autre vient en son propre nom vous le recevrez.

ma doctrine et si un autre venait en son propre nom, vous accepteriez sa doctrine.

44. Comment pouvez-vous croire, vu que vous aimez à recevoir de la gloire les uns des autres, et que vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu.

À quoi pouvez-vous vous fier quand vous acceptez la doctrine des hommes et ne cherchez pas la doctrine du Fils de Dieu seul.

45. Ne pensez point que ce soit moi qui doive vous accuser devant mon Père : Moïse, en qui vous espérez, est celui qui vous accusera.

Ce n'est pas moi qui vous accuse devant le Père, mais Moïse en qui vous espérez.

46. Car si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi, car il a écrit de moi.

Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez aussi en moi, car il a écrit de moi.

47. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ?

Si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous en mes paroles ?

Remarques.

1) Je traduis ἑωράκατε par : vous ne le connaissez point.

2) ἵνα, que.

LA PARABOLE DE L'HÉRITAGE

Ἀκουόντων δὲ αὐτῶν ταῦτα, προσθεὶς εἶπε παραβολὴν, διὰ τὸ ἐγγὺς αὐτόν εἶναι Ἰερουσαλήμ, καὶ δοκεῖν αὐτούς ὅτι παραχρῆμα μέλλει ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ ἀναφαίνεσθαι.

Εἶπεν οὖν ἀνθροπός τις εὐγενής ἐπορείθη εἰς χώραν μακράν λαβεῖν ἑαυτῷ βασιλείαν καὶ ὑποστρέψαι.

Καλεσας δὲ δέκα δούλους ἑαυτοῦ, ἐδωκεν αὐτοις δέκα μνᾶς.

Καὶ ᾧ μὲν ἔδωκε μέντε τάλαντα, ᾧ δὲ δύο, ᾧ δὲ ἕν, ἑκάστῳ κατὰ τὴν ἰδίαν δύναμιν.

Καὶ εἶπε πρὸς αὐτοὺς, Πραγματεύσασθε.

Καὶ ἀπεδήμησεν εὐθέως.

Πορευθεὶς δὲ ὁ τὰ πέντε τάλαντα λαβὼν, εἰργάσατο ἐν αὐτοῖς, καὶ ἐποίησεν ἄλλα πέντε τάλαντα.

Ὡσαύτως καὶ ὁ τὰ δύο, ἐκέρδησε καὶ αὐτός ἄλλα δύο.

Ὁ δὲ τὸ ἕν λαβὼν, ἀπελθών ὤρυζεν ἐν τῇ γῇ, καὶ ἀπέκρυψε τὸ ἀργύριον τοῦ κυρίου οὐτοῦ.

Οἱ δὲ πολῖται αὐτοῦ ἐμίσουν αὐτόν καὶ ἀπέστειλαν πρεσβείαν ὀπίσω αὐτοῦ, λέγοντες, Οὐ θέλομεν τοῦτον βασιλεῦσαι ἐφ' ἡμᾶς.

Καὶ ἐγένετο ἐν τῷ ἐπανελθεῖν αὐτόν λαβόντα τὴν βασιλείαν, καὶ εἶπε φωνηθῆναι αὐτῷ τοὺς δούλους τούτους, οἷς ἔδωκε τὸ ἀργύριον, ἵνα γνῷ τίς τί διεπραγματεύσατο.

Καὶ συναίρει μετ' αὐτῶν λόγον.

Luc, XIX, 11. Comme ils écoutaient ce discours, Jésus, continuant, proposa une parabole sur ce qu'il était près de Jérusalem, et qu'ils croyaient que le règne de Dieu allait paraître bientôt.

Comme ils l'écoutaient, Jésus, à la fin, leur raconta encore une parabole afin 1) qu'ils ne pensent pas que le royaume de Dieu viendra sans efforts 2).

12. Il dit donc : Un homme de grande naissance s'en alla dans un pays éloigné pour prendre possession d'un royaume, et s'en revenir ensuite.

Il dit : Un homme ayant reçu un héritage, il lui fallut aller recevoir cet héritage, et s'en revenir ensuite.

13. Et ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur

Alors, il appela dix de ses serviteurs et leur

donna dix marcs d'argent.

Matthieu, XXV, 13. Et il donna cinq talents à l'un, à l'autre deux, et à l'autre un ; à chacun selon ses forces.

Luc, XIX, 13, et Matthieu, XXV, 13. Il leur dit : Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. Et il partit aussitôt.

Matthieu, XXV, 16. Or celui qui avait reçu cinq talents s'en alla et en trafiqua ; et il gagna cinq autres talents.

17. De même celui qui en avait reçu deux en gagna aussi deux autres.

18. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un s'en alla, et creusa dans la terre, et y cacha l'argent de son maître.

Luc, XIX, 14. Mais les gens de son pays le haïssaient, et ils envoyèrent une ambassade après lui pour dire : Nous ne voulons point que celui-ci règne sur nous.

15. Il arriva donc, lorsqu'il fut de retour, après avoir pris possession du royaume, qu'il commanda qu'on fît venir ces serviteurs

donna ses biens.

À l'un [3]) il donna cinq talents, à l'autre deux, un au troisième ; à chacun selon ses forces.

Et il leur dit : Voilà, faites-les valoir. Et lui-même partit.

Celui qui avait reçu cinq talents se mit à travailler avec cet argent, et gagna cinq autres talents.

La même chose fit celui qui avait reçu deux talents.

Mais celui qui n'avait reçu qu'un talent, l'enfouit dans le sol.

Les concitoyens de cet homme le regardaient négligemment et lui déclarèrent qu'ils ne le voulaient point pour roi.

Et il arriva que cet homme s'empara du royaume et retourna chez lui. Alors il fit appeler les serviteurs auxquels il avait remis l'argent, pour savoir ce

auxquels il avait donné l'argent, pour savoir combien chacun l'avait fait valoir.	que chacun d'eux en avait fait.
Matthieu, XXV, 19. Et il leur fit rendre compte.	Et il se mit à leur en demander compte.

Remarques.

1) J'omets « sur ce qu'il était près de Jérusalem », paroles qui n'ont aucun rapport avec la parabole.

Si l'on comprend, comme on le fait ordinairement, que Jésus niait cette croyance des disciples, que le royaume de Dieu allait être déclaré tout de suite, à Jérusalem, alors toute la parabole est dépourvue de sens. C'est pourquoi je préfère supprimer les paroles précitées et retenir le sens profond de la parabole lié à ce qui précède. Le fait que cette parabole est introduite par Luc, incidemment et arbitrairement, est prouvé aussi par la remarque que chez Matthieu cette parabole est rapportée à la preuve de la nécessité d'être toujours prêt à la venue du Fils de l'homme.

J'ai choisi le texte de Luc, parce qu'il inclut celui de Matthieu.

2) Παραχρῆμα, je le traduis : sans efforts.

3) J'ai réuni les paraboles de Matthieu et de Luc parce que l'une supplée l'autre et que toutes deux ont la même signification ; seulement une chose est omise dans l'une, une autre dans l'autre.

Καὶ προσελθὼυ ὐ τὰ πέντε τάλαντα λαβών, προσήνεγκεν ἄλλα πέντε τάλαντα, λέγων, Κύριε, πέντε τάλαντα μοι παρέδωκας, ἴδε, ἄλλα πέντε τάλαντα ἐκέρδησα ἐπ' αὐτοῖς.

Ἔφη δὲ αὐτῷ ὁ κύριος αὐτοῦ, Εὖ δοῦλε ἀγαθέ καὶ πιστὲ, ἐπὶ ὀλίγα ἦς πιστός, ἐπὶ πολλῶν σε καταστήσω· εἰσελθε εἰς τὴν χαράν τοῦ κυρίου σου.

Προσελθών δὲ καὶ ὁ τὰ δύο τάλαντα λαβών, εἶπε, Κύριε, δύο τάλαντα μοι παρέδωκας· ἴδε, ἄλλα δύο τάλαντα ἐκέδησα ἐπ' αὐτοῖς.

Καὶ εἶπεν αὐτῷ, Εὖ, ἀγαθέ δοῦλε· ὅτι ἐν ἐλαχίστῳ πιστός ἐγένου, ἴσθι ἐξουσίαν ἔχων ἐπάνω δέκα πόλεων.

Καὶ ἦλθεν ὁ δεύτερος, λέγων, Κύριε, ἡ μνᾶ σου ἐποιησε πέντε ὐ?νᾶς[*illisible*].

Προσελθών δὲ καὶ ὁ τὸ ἕν τάλαντα εἰληφώς, εἶπε, Κύριε, ἔργον σε, ὅτι σκληρός εἶ ἄνθρωπος, θερίζων ὅπου οὐκ ἔσπειρας, καὶ συνάγων ὅθεν οὐ διεσκόρπισας.

Καὶ φοβηθεὶς, ἀπελθών ἐκρυψα τὸ τάλαντον σου ἐν τῇ γῇ· ἴδε, ἔχεις τὸ σὸν.

Ἀποκριθείς δὲ δὲ ὁ κύριος αὐτοῦ εἶπεν αὐτῷ, Πονηρέ δοῦλε καὶ ὀκνηρέ, ἤδεις ὅτι, θερίζω ὅπου οὐκ ἔσπειρα, καὶ συνάγω ὅθεν οὐ διεσκόρπισα.

Καὶ διατί οὐκ ἔδοκας τὸ ἀργύιον μου ἐπὶ τὴν τράπεζαν, καὶ ἐγὼ ἐλθὼν σὺν τόκῳ ἄν ἔπραζα αὐτὸ.

Καὶ τοῖς παρεστῶσιν εἶπεν, Ἄρατε ἀπ' αὐτοῦ τὴν μνᾶν καὶ δότε τῷ τὰς δὲκα μνᾶς ἔχοντι.

Καὶ εἶπον αὐτῷ, Κύριε, ἔχει δέκα μνᾶς.

Λέγω γὰρ ὑμῖν, ὅτι παντί τῷ ἔχοντι δοθήσεται· ἀπὸ δὲ τοῦ μὴ εχοντος, καὶ ὁ ἔχει ἀρθήσεται ἀπ' αὐτοῦ.

Καὶ τὸν ἀχρεῖον δοῦλον ἐκβάλλετε εἰς τὸ σκότος τὸ ἐζώτερον.

Πλήν τοὺς ἐχθρούς μου ἐκείνους, τοὺς μὴ θελήσοντας με βασιλεῦσαι ἐπ' αὐτούς, ἀγάγετε ὧδε καὶ κατασφάξατε ἔμπροσθέν μου.

Matthieu, XXV, 20. Alors celui qui avait reçu cinq talents vint, et présenta cinq autres talents, et dit : Seigneur, tu m'avais remis cinq talents ; en voici cinq autres que j'ai gagnés de plus.
21. Et son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur.

Alors vint celui qui avait reçu cinq talents ; il en présenta cinq autres et dit : Maître, tu m'as remis cinq talents, avec ces talents j'en ai gagné encore cinq.

Et le maître lui dit : Bien, tu es un bon et fidèle ouvrier ; tu as été fidèle en une petite chose, je t'en confierai de grandes ; réjouis-toi avec ton maître.

22. Et celui qui avait reçu deux talents vint et dit : Seigneur, tu m'avais remis deux talents ; en voici deux autres que j'ai gagnés de plus.

Luc, XIX, 17. Et il lui dit : Cela est bien, bon serviteur, parce que tu as été fidèle dans peu de chose, tu auras le gouvernement de dix villes.

18. Et le second vint et dit : Seigneur, ton marc a produit cinq autres marcs.

Matthieu, XXV, 24. Mais celui qui n'avait reçu qu'un talent vint et dit : Seigneur, je savais que tu étais un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé, et qui recueilles où tu n'as pas répandu.

25. C'est pourquoi, te craignant, je suis allé et j'ai caché ton talent dans la terre ; voici, tu as ce qui est à toi.

26. Et son maître lui répondit : Méchant et paresseux serviteur ! tu savais que je moissonnais où je n'avais pas semé et que

Vint celui qui avait reçu deux talents. Il dit : Voici, maitre, tu m'as donné deux talents, avec ces talents j'en ai gagné encore deux autres.

Et le maître dit à l'un et à l'autre : Bien, vous êtes de bons et fidèles serviteurs et, puisque vous êtes fidèles dans une petite chose, je vous en confierai de grandes. Réjouissez-vous avec votre maître.

Puis vint le troisième qui n'avait reçu qu'un seul talent, et il dit : Maître, avec ton talent, j'en ai gagné cinq.

Puis vint l'autre, qui n'avait reçu qu'un seul talent, et il dit : Maître, voici ton talent. J'ai compris, maître, que tu es un homme cruel, que tu prends où tu n'as rien déposé et moissonnes là où tu n'as pas semé.

J'ai eu peur de toi ; je l'ai caché dans mon mouchoir et enfoui dans la terre. Voici, prends-le.

Et le maître lui dit : Tu es un méchant et paresseux serviteur, et je te jugerai d'après tes paroles. Tu savais que je suis un homme

je recueillais où je n'avais pas répandu ;

cruel, que je prends où je n'ai pas déposé et moissonne où je n'ai pas semé.

Luc, XIX, 23. Et pourquoi n'as-tu pas mis mon argent à la banque, et à mon retour je l'eusse retiré avec les intérêts ?

Pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent dans quelque affaire ; à mon retour je l'eusse retiré avec les intérêts.

24. Et il dit à ceux qui étaient présents : Ôtez-lui le marc et donnez-le à celui qui a les dix marcs.

Et le maître dit à ses serviteurs : Prenez-lui son talent et donnez-le à celui qui en a dix.

25. Et ils lui dirent : Seigneur, il a déjà dix marcs.

Et on lui dit : Maître, celui-ci en a déjà dix.

26. Aussi vous dis-je qu'on donnera à quiconque a déjà ; et que pour celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté.

Oui, mais je vous dis que quiconque prend de la peine aura le superflu, et qu'à celui qui n'en prend pas on ôtera ce qu'il a.

Matthieu, XXV, 30. Jetez donc le serviteur inutile dans les ténèbres du dehors.

Jetez donc dehors cet ouvrier inutile.

Luc, XIX, 27. Quant à mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, amenez-les ici, et faites-les mourir en ma présence.

Quant à mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je sois leur roi, qu'ils n'existent plus pour moi.

L'homme noble qui quitte sa demeure pour être roi, c'est Dieu, l'entendement, l'esprit. Son éloignement du monde, qui est en même temps sa maison, exprime cette pensée, comme la parabole du semeur, chez Marc ; qu'il ne se soucie pas de la moisson avant que le

grain ne pousse et jusqu'à la fermentation.

Dieu, ayant mis dans les hommes l'entendement, les laisse vivre seuls. Ces biens qu'il distribue aux serviteurs, c'est l'entendement. Le nombre différent de talents donnés à chacun, c'est la mesure de l'entendement. C'est la répétition de la parabole des grains qui sont tombés sur la route, sur les pierres et parmi les mauvaises herbes. Mais ici il ne peut exister de malentendu ; on ne peut croire que la croissance dépende de Dieu, des causes extérieures. Ici, il est dit nettement que l'entrée dans le royaume de Dieu dépend de l'effort que fera chacun. Seul le degré de l'entendement dépend des causes extérieures. Les concitoyens de l'homme noble qui ne veulent pas l'accepter pour roi, ce sont les hommes à qui l'entendement fait défaut, les hommes des ténèbres, ceux qui n'existent pas pour Dieu. C'est ce qui est exprimé par les mauvaises herbes dans la parabole du semeur.

Le retour de l'homme noble à la maison, c'est l'accomplissement de toute la vie, ce qui est exprimé dans la parabole des mauvaises herbes, leur destruction par le feu. La même chose est également exprimée dans la parabole sur le filet, et chez Jean par le mot : mort.

Les comptes des serviteurs, c'est l'état de ceux qui ont l'entendement déposé comme un grain.

Le compte des deux premiers serviteurs, c'est l'état de ceux qui ont retenu l'entendement, comme les grains sur la bonne terre. Leur récompense, c'est leur union avec le maître. Le compte du dernier serviteur, c'est l'état de celui qui, ayant eu l'entendement, ne l'a pas retenu, comme le grain sur la route, sur les pierres et parmi les mauvaises herbes, il est un serviteur inutile, il n'existe pas pour l'entendement. Les concitoyens qui n'ont pas reconnu le roi, ce sont les gens en dehors de l'entendement. Eux aussi n'existent pas pour l'entendement. Le talent, c'est l'entendement en l'homme. L'ouvrier qui a travaillé avec ce talent a acquis, il a accompli la volonté de son maître. Le maître l'a reçu comme un ami. Il s'unit au maître.

L'entendement et la vie sont restés l'entendement et la vie. Mais le mauvais serviteur a caché son argent. Il s'est dit : Je ne veux pas connaître le maître ; je veux travailler pour moi-même, et, pour ne pas penser au maître, il enfouit son talent. On a donné à un méchant ouvrier la vie de l'entendement, mais il n'en veut pas profiter, il pense qu'elle lui est étrangère et inutile, et il se le cache à soi-même, afin de pouvoir travailler pour la chair et non pour l'accomplissement de la volonté du maître. Le méchant serviteur n'a pas compris que ce n'est pas pour le maître mais pour lui-même que la vie de l'entendement lui

est donnée. Il se dit : le maître veut me prendre ce qu'il ne m'a pas donné — les joies de la chair ; mais je ne les lui donnerai pas, et je vivrai pour elles ; et la vie de l'entendement restera telle qu'elle est.

Mais le maître est venu et, s'étant aperçu que la vie de l'entendement ne croît point en cet homme, il la lui enlève.

Le grain de l'esprit de Dieu est semé également dans tous les cœurs et chacun peut faire croître en lui ce grain de l'esprit. Dieu a donné l'esprit à chacun. Les uns, ayant reçu cet esprit, l'ont aimé, accru en eux, l'ont doublé, et chacun, selon ses forces, lui a fait produire des fruits. Les autres, ceux qui ont déclaré au possesseur qu'ils ne veulent pas être en son pouvoir, comme le dernier serviteur, se sont dit : Pourquoi donnerais-je ma vie de la chair, les plaisirs charnels, pour l'esprit qui n'est pas à moi ? Il désire, pour cet esprit, que je lui donne ce qu'il ne m'a pas donné : ma vie charnelle. Je ferai mieux de cacher au loin cet embryon de l'esprit qui m'est donné et de vivre de la chair. Mais il perd même ce germe de l'esprit de Dieu, et sa vie de la chair se termine avec la mort.

La vie est donnée à tous. Celui qui reconnaît en soi le fils de Dieu vivra de la vraie vie, il acquerra la vraie vie. Et la vraie vie ne peut être ni plus grande ni plus petite. Si dans la vie terrestre les uns nous paraissent avoir plus, les autres moins, les uns cinq talents, les autres deux et un, pour la vraie vie ils sont tous égaux ; ils demeurent tous dans la joie de leur maître. Seulement celui qui enfouit cette vie se prive lui-même de la vie et, du domaine de la lumière, rentre dans les ténèbres.

Cette parabole exprime encore que les conceptions des hommes sur la justice ne sont pas applicables à la question de la vie et de la mort.

La conception antique que pour tel ou tel acte Dieu punit, et pour tel autre récompense, est fausse. Il n'y a ni récompense ni punition. Qui se tient à la vie reçoit encore davantage ; tandis qu'à celui qui ne s'y tient pas on enlève ce qui lui reste. Au commencement de l'Évangile, ainsi que dans l'entretien avec Nicodème et dans tous les entretiens et paraboles, Jésus ne dit qu'une chose : la vie n'est que l'entendement. La vie n'est la vie qu'autant qu'elle est l'entendement. La vie charnelle, Jésus l'appelle animale, et il l'appelle ainsi parce que, en effet, elle n'est qu'un moment qui se termine par la mort éternelle. Il ne faut donc point croire que l'homme, avec son corps, ses membres, est vivant. Non, seul est vivant celui qui reconnaît sa divinité. L'homme doit se regarder comme un être vivant non parce qu'il se meut, mange, respire, mais parce qu'il se reconnaît le fils de Dieu. Où est le commencement de tout ce monde terrestre ? nous

l'ignorons et ne pouvons le savoir. Tout ce que nous connaissons c'est cet entendement qui nous est donné, et par lequel seul nous pouvons vivre.

Le maître remit les talents aux hommes, les laissa en leur possession et s'en alla. Dieu a mis en l'homme son entendement et l'a laissé dans le monde de la mort. Si les hommes ne sentent pas sur eux le pouvoir de leur maître, cependant ils ont les talents qu'il leur donna et ils doivent en faire quelque chose. Mais chacun fait de cet entendement ce qu'il veut. L'un travaille beaucoup, l'autre moins, l'autre ne fait rien, l'autre enfin ne le reconnaît pas. Mais il ne s'agit pas d'avoir travaillé il s'agit d'avoir compris que la vie est en l'homme, qu'il travaille avec ce qui est la vie et qu'il aspire à augmenter la vie.

De plus, avec les hommes il ne s'accomplit point ce que nous avons l'habitude de regarder comme juste : c'est-à-dire qu'à un grand travail corresponde une grande récompense ; que l'homme qui n'a rien fait de nuisible ne souffre pas ; que l'homme soit responsable de ce qu'il commet. Cela se passe ainsi quand il s'agit d'un pouvoir humain quelconque qui punit un acte que nous jugeons mauvais et récompense ce que nous jugeons bien. Il n'en est point ainsi quand nous contemplons l'essence même de la vie.

Depuis le commencement jusqu'à la fin, Jésus dit qu'il ne peut être de récompense ou de punition, ni de la part des hommes ni de la part de Dieu. Le vrai bonheur, c'est l'entendement qui est lui-même le moyen, le but, et la vie.

Celui qui possède l'entendement et y rapporte toute sa vie, celui-ci vit. Celui qui n'a pas l'entendement et ne consacre pas ses efforts à l'entendement, celui-ci n'a pas la vie.

Du point de vue général, bien que plusieurs grains tombent sur les pierres et la route, ceux qui tombent sur la bonne terre compensent et il y a la récolte. Le grain qui tombe sur les pierres ou sur la route n'est point coupable et n'est pas puni, et ceux qui sont tombés sur la bonne terre ne sont point récompensés. Mais pour qu'il y ait récolte, il faut que les grains tombés sur la bonne terre produisent cinquante fois plus.

L'entendement dans le monde, en général, retourne à Dieu, bien que plusieurs êtres humains vivent sans cet entendement. Du point de vue personnel, on a donné à chacun un talent, on ne peut pas l'oublier. Si on l'oublie, on montre par là qu'il n'était pas nécessaire, et il sera repris. Si on l'oublie, comme ce serviteur, et qu'ensuite on se mette à affirmer son équité, alors on s'accuse soi-même. Pourquoi as-tu besoin du talent si tu l'as caché ? il faut le remettre à celui qui le fait

fructifier. L'entendement est en chacun, c'est la vie.

Si tu ne veux pas aller à la vie, la vie s'en ira de toi. Il n'y a ni récompense ni punition pour les hommes. Les hommes ne vivent pas pour eux. S'ils vivaient pour eux il y aurait des récompenses et des punitions pour eux. *Les hommes ne vivent pas pour eux, mais Dieu en l'homme vit pour lui*. Si l'homme vit pour Dieu, alors il vit. S'il vit pour lui sans Dieu, il ne vit pas. Et de même qu'on ne peut pas vivre plus ou moins, l'homme vit ou ne vit pas. Ici il n'y a ni punition ni récompense, il y a la vie ou la mort.

La doctrine du Christ n'est rien d'autre que l'enseignement de ce qui est la vie et de ce qui est la mort. La vie, c'est l'entendement ; le reste est la mort.

SUR LE PAIN DE VIE

Ἐν δὲ τῷ μεταξύ ἠρώτων αὐτὸν οἱ μαθηταὶ, λέγοντες, Ῥαββὶ φάγε.

Ὁ δὲ εἶπεν αὐτοῖς, Ἐγὼ βρῶσιν ἔχω φαγεῖν, ἣν ὑμεῖς οὐκ οἰδατε.

Ἔλεγον οὖν οἱ μαθηταί πρὸς ἀλλήλους, Μὴ τις ἤνεγκεν αὐτῷ φαγεῖν.

Λέγει αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς, Ἐμόν βρῶμα ἐστιν, ἵνα ποιῶ τὸ θέλημα τοῦ πέμψαντος με καὶ τελειώσω αὐτοῦ τὸ ἔργον.

Οὐχ ὑμεῖς λέγετε, ὅτι ἔτι τετράμηνον ἐστι καὶ ὁ θερισμός ἔρχεται ; ἰδού, λέγω ὑμῖν ἐπάρατε τοὺς ὀφθαλμοὺς ὑμῖν καὶ θεάσασθε τάς χώρας, ὅτι λευκαί εἰσι πρὸς θερισμὸν ἤδη.

Καὶ ὁ θερίζων μισθὸν λαμβάνει καὶ συνάγει καρπόν εἰς ζωὴν αἰώνιον· ἵνα καὶ ὁ σπείρων ὁμοῦ χαίρη καὶ ὁ θερίζων.

Ἐν γὰρ τούτῳ ὁ λόγος ἐστὶν ὁ ἀληθινὸς, ὅτι ἄλλος ἐστὶν ὁ σπείρων καὶ ἄλλος ὁ θερίζων.

Ἐγώ ἀπέστειλα ὑμᾶς θερίζειν, ὅ οὐχ ὑμεῖς κεκοπιάκατε· ἄλλοι κεκοπιάκασι, καὶ ὑμεις εἰς τὸν κόπον αὐτῶν εἰσεληλύθατι.

Jean, IV, 31. Cependant les disciples lui disaient, en l'en

Et voici qu'une fois ses disciples lui demandèrent : Maître,

priant : Maître ! mange.
32. Jésus leur dit : J'ai à manger d'une viande que vous ne connaissez pas.
33. Les disciples donc se disaient les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?
34. Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre.

33. Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Mais moi je vous dis : Levez vos yeux et regardez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à être moissonnées.
36. Celui qui moissonne en reçoit la récompense, et amasse le fruit pour la vie éternelle ; en sorte que celui qui sème et celui qui moissonne en ont ensemble de la joie.
37. Car en ceci ce qu'on dit est vrai, que l'un sème et que l'autre moissonne.

38. Je vous ai envoyé moissonner où vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé ;

as-tu mangé ?

Il leur dit : J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas.

Et les disciples se disaient entre eux : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?

Et Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir ses œuvres.
Ne dites pas qu'il y a encore quatre mois avant la moisson. Moi je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs déjà blanchis, prêts pour la moisson.

On paie celui qui moissonne, et il amasse les fruits pour la vie en dehors du temps. En sorte [1]) que celui qui a semé et celui qui moissonne se réjouissent ensemble.
Car il est juste ce dicton : que l'un sème et que l'autre moissonne.

Je vous enseigne de moissonner ce que vous n'avez pas travaillé [2]). Les autres

et vous êtes entrés dans leur travail.

ont peiné et vous avez votre part dans leur travail.

Remarques.

1) ἵνα employé dans le sens de ὥστε.

2) Notre vie corporelle.

Ces versets ne sont pas clairs. L'explication de l'Église est encore plus obscure. L'Église comprend qu'il est question ici des Samaritains, très fervents pour la doctrine. Selon moi, voici le sens de ce passage :

Après avoir dit à ses disciples que l'accomplissement de la volonté de Dieu est sa nourriture, ce qu'il s'est dit dans le désert et qu'il a dit à la Samaritaine, Jésus ajoute qu'on ne peut pas différer l'accomplissement de la volonté de Dieu comme on ajourne la moisson jusqu'à ce qu'elle soit mûre. Cette moisson est toujours mûre, c'est-à-dire que *l'accomplissement de la volonté de Dieu est toujours possible*, du moment qu'il s'agit de notre vie charnelle ; et il y a toujours de quoi moissonner, c'est-à-dire qu'il y a toujours quelque chose à sacrifier. Celui qui moissonne en reçoit la récompense — la vie en dehors du temps ; et cela réjouit également celui qui moissonne et celui qui sème, c'est-à-dire l'homme qui moissonne — qui vit par l'esprit et le Père, par Dieu — et celui qui a déposé son esprit en l'homme. Le proverbe : Ce que l'un sème, l'autre le récolte est juste dans ce cas. Dieu sème et l'homme moissonne. Je vous apprends à moissonner, à couper non ce que vous avez semé, mais ce que Dieu a fait pour vous : votre vie charnelle.

Les versets 39, 40, 41, 42, où l'on raconte comment les Samaritains eurent la foi, n'ont aucune importance ; je les omets.

Ἐργάζεσθε μὴ τὴν βρῶσιν τὴν ἀπολλυμένην βρῶσιν τὴν μένουσαν εἰς ζωὴν αἰώνιον, ἥν ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ὑμῖν δώσει· τοῦτον γὰρ ὁ πατήρ ἐσφράγισεν ὁ Θεός.

Jean, VI, 27. Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car le Père qui est Dieu l'a marqué de son sceau.

Et Jésus dit au peuple : Vous vous souciez de la nourriture terrestre et moi je vous dis : Procurez-[1])vous non cette nourriture [2]) qui périt, mais celle qui se conservera dans la vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l'homme, et qui est marquée du sceau de Dieu.

Remarques.

1) Ἐργάζεσθε, avec l'adjectif signifie se procurer.

2) Βρῶσις, signifie nourriture dans l'un et l'autre sens.

Εἶπον οὖν πρὸς αὐτὸν, Τί ποιῶμιν, ἵνα ἐργαζώμεθα τὰ ἔργα τοῦ Θεοῦ.

Ἀμπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτοὶς, Τοῦτο ἐστι τὸ ἔργον τοῦ Θεοῦ, ἵνα πιστεύσητε εἶς ὅν ἀπέστειλεν ἐκεῖνος.

Εἰπον οὖν αὐτῷ, Τί οὖν ποιεῖς σύ σημεῖον, ἵνα ἴδωμεν καὶ πιστεύσωμὲν σοι ; τί ἐργάζῃ ;

Jean, VI, 28. Ils lui dirent : Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ?
29 Jésus leur répondit : C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.
30. Alors ils lui dirent : Quel miracle fais-tu

Et ils lui dirent : Que devons-nous faire pour faire les œuvres de Dieu ?
En réponse Jésus leur dit : L'œuvre de Dieu, c'est de croire en celui qu'il a envoyé.
Quelle preuve nous donnes-tu afin que

donc, afin que nous le voyions et que nous croyions en toi ? Quelle œuvre fais-tu ?

nous croyions que toi-même le fais ? 1).

Remarques.

1) L'Église voit toujours dans ces paroles l'obligation, imposée par Jésus, de croire en lui. Jésus ne dit rien de pareil. Il exhorte ses disciples à croire ce qu'il leur dit ; et la réponse des Juifs montre qu'ils ne pensaient même pas à comprendre autrement que Jésus. Ils disent : C'est bien, tu ordonnes de croire en celui qui t'a envoyé ; et toi, que fais-tu ?

Οἱ πατέρες ἡμῶν τὸ μάννα ἐφαγον ἐν τῇ ἐρήμῳ, καθώς ἐστι γεγραμμένον, Ἄρτον ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἔδωκεν αὐτοῖς φαγεῖν.

Jean, VI, 31. Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel.

Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel 1).

Remarques.

1) Afin de ne pas se fourvoyer dans l'interprétation des paroles qui suivent, sur la manducation du corps et du sang du Fils de l'homme, paroles qui ont provoqué tant d'explications idolâtres, il ne faut pas oublier pour un moment le sens de tout ce passage, il faut se souvenir que l'idée maîtresse de la doctrine du Christ, pendant la tentation dans le désert, se présenta à lui, sous la comparaison entre la nourriture terrestre et la nourriture divine, et que ἄρτος, à proprement dire, ne signifie pas la nourriture mais l'action de manger, et que ce mot est pris à la fois dans l'une et l'autre acception. Tenté par le besoin de nourriture il se répondit que l'homme ne sera pas rassasié par le pain, mais par l'esprit de Dieu. Dans l'entretien avec la Samaritaine, de nouveau, il exprime de la même manière le sens de sa doctrine (Jean, IV, 14) : « Si tu connaissais le don de Dieu, tu me demanderais toi-même à boire de l'eau, non celle qui jaillit de la terre,

après laquelle on veut boire encore, mais une eau telle qui satisfait complètement et après laquelle on n'a plus soif ». Dans le sermon sur la montagne, empruntant encore l'image de la nourriture, Christ exprime la même chose quand il dit que l'âme est plus importante que la nourriture. À ses disciples il dit : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir ses œuvres ».

Ici c'est encore la même chose. Jésus dit : Ne vous souciez point de la nourriture qui périt, c'est-à-dire : Ne pensez pas que le pain que vous mettrez dans votre estomac vous donnera la vie, mais souciez-vous de la nourriture qui ne périt pas, c'est-à-dire de l'entendement. Votre vie est l'entendement, et l'entendement est plus que la nourriture : il est la vie. Cette vie véritable, c'est le Fils de l'homme marqué par Dieu qui vous la donne, c'est-à-dire le Fils de l'homme qui vit selon la loi de Dieu.

Le peuple demande : Que faut-il donc faire pour cultiver cette vie, cet entendement ? Jésus répond : Il suffit de croire, d'être complètement convaincu que la vie c'est l'entendement, et de vivre par cet entendement. À cela les Juifs lui citent le verset 24 du psaume 77, unissant évidemment, dans leur pensée, l'idée de la nourriture, de la manne, et du pain du ciel. Mais le pain du ciel {ἄρτος ἐκ τοῦ οὐρανου a une tout autre signification que la nourriture ordinaire. La signification du mot ἄρτος, en hébreu, est donnée dans les versets suivants du Livre de Sirach et dans les Proverbes de Salomon (Sirach, XV, 3 ; XXIV, 19, 20, 21 ; Proverbes, IX, 5) :

Εἶπεν οὖν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς, Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, Οὐ Μωύσῆς δέδωκεν ὑμῖν τὸν ἀρτον ἐκ τοῦ οὐρανοῦ· ἀλλ' ὁ πατήρ μου δίδωσιν ὑμῖν τὸν ἀρτον ἐκ τοῦ οὐρανοῦ τὸν ἀληθινόν.

Ὁ γὰρ ἄρτος τοῦ Θεοῦ ἐστιν ὁ καταβαίνων ἐκ τοῦ οὐρανοῦ. καὶ ζωὴν διδοὺς τῷ κόσμῳ.

Jean, VI, 32. Et Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Moise ne vous a point donné le pain du ciel, mais mon Père vous

Et Jésus leur dit : Vous savez donc vous-mêmes que ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel ; mais mon Père vous

donne le vrai pain du ciel ;	donne le vrai pain du ciel.
33. Car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel, et qui donne la vie au monde.	Car le pain de Dieu est ce qui descend du ciel et donne la vie au monde [1]).

Remarques.

1) Jésus écarte aussitôt le malentendu qui pourrait provenir de la confusion entre la manne du ciel et le pain du ciel, c'est-à-dire entre la loi de Moïse et celle de Dieu. Il dit : Le pain du ciel n'est pas le pain du ciel (c'est-à-dire la loi de Dieu) parce que c'est Moïse qui l'a donné, mais parce qu'il vient de Dieu et donne la vie au monde.

S'il s'agissait de la manne, dans le verset 32, on n'emploierait pas le parfait qui signifie que Dieu a donné et donne le vrai pain, c'est-à-dire l'entendement au monde ; et il n'y aurait pas le présent.

Εἶπον οὖν πρὸς αὐτὸν, Κύριε, πάντοτε δὸς ἡμῖν τὸν ἄρτον τοῦτον.

Εἶπε δὲ αὐτοῖς, ὁ Ἰησοῦς, Ἐγώ εἶμι ὁ ἄρτος τῆς ζωῆς· ὁ ἐρχόμενος πρὸς με οὐ μὴ πεινάδη, καὶ ὁ πιστεύων εἰς ἐμὲ οὐ διψὴση πώποτε.

Ἀλλ' εἶπον ὑμῖν, ὅτι καὶ ἑωράκατε με, καὶ οὐ πιστεύετε.

Jean, VI, 34. Ils lui dirent : Seigneur ! donne-nous toujours de ce pain-là.	Ils lui dirent : Eh bien, donne-nous toi aussi de ce [1]) pain-là.
35. Et Jésus leur dit : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura point de faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.	Et Jésus leur dit : Je [2]) suis le pain de vie [3]). Celui qui se donne [4]) à moi n'aura jamais faim [5]), et celui qui croit en moi n'aura

jamais soif.

36. Mais je vous l'ai déjà dit, que vous m'avez vu, et, cependant, vous ne croyez point.

Mais je vous l'ai déjà dit, et vous avez vu et voyez [6]) et ne me croyez point.

Remarques.

1) Ce pain, c'est-à-dire la loi, comme la loi de Moïse.

2) Je, moi, ma doctrine.

3) Le pain de vie — la loi de la vie.

4) Πεινάω — n'être pas satisfait ; souffrir d'un désir, aspirer. La même chose signifie aussi le mot δεψαω.

5) De nouveau ἔρχομαι, traduit, avec une obstination incompréhensible, par le verbe venir. Que peut signifier ici : Venir à moi ? Marcher à pied n'a pas de sens. Où faut-il aller ?

Luc, VI, 7. Je vous montrerai à qui ressemble tout homme qui vient à moi, et qui écoute mes paroles, et qui les met en pratique.

Jean, III, 20. Car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises.

21. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites selon Dieu.

Jean, V, 40. Mais vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie.

Jean, XIV, 6. Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi.

Actes, XIX, 18. Et plusieurs de ceux qui avaient cru venaient confesser (ἐξομολογούμενοι) et déclarer ce qu'ils avaient fait.

Ἐξομολογούμενοι signifie, littéralement, s'unir à quelqu'un.

6) Dans plusieurs manuscrits il n'y a pas με, qui détruit le sens. Sans ce με il est clair que Jésus rappelle ce qu'il a dit des hommes qui écoutent et ne comprennent pas, regardent et ne voient pas.

Πᾶν, ὅ δίδωσί μοι ὁ πατήρ, πρὸς ἐμέ ἥξει, καὶ τὸν ἐρχόμενον πρὸς με οὐ μὴ ἐκβάλω ἔζω.

Jean, VI, 37. Tout ce que le Père me donne viendra à moi et je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi.

Tout ce que le Père me donne viendra [1]) à moi ; et je ne ferai point périr celui qui se donnera à moi.

Remarques.

1) Tout ce que le Père m'a confié — comme les talents confiés par le roi à ses serviteurs — tout me reviendra de même que sont retournés au maître les talents donnés pour le travail ; et celui qui me servira, qui suivra mon exemple, ne sera pas jeté dans les ténèbres, ne sera pas anéanti.

Dans ce verset, de même que dans le suivant, deux idées sont exprimées : l'une expose en quoi consiste la doctrine de Jésus ; l'autre, quelle sera la conséquence de l'accomplissement de la doctrine. Πᾶν, est du neutre et se rapporte au commencement de la vie reçue du Père. Τόν (traduit par qui) se rapporte à celui qui suit cette doctrine. De même dans le verset 39, πᾶν signifie seul l'entendement donné par le Père, et le mot πᾶς, dans le verset 40, signifie quiconque professe la doctrine.

Ὅτι καταβέβηκα ἐκ τοῦ οὐρανοῦ, οὐχ ἵνα ποιῶ τὸ θέλημα τὸ ἐμόν, ἀλλά τὸ θέλημα τοῦ πέμψαντός με.

Τοῦτο δὲ ἐστι τὸ θέλημα τοῦ πέμψαντὸς με πατρός, ἵνα πᾶν, ὁ δέδωκέ μοι, μὴ ἀπολέσω ἐξ αὐτοῦ, ἀλλὰ ἀναστήσω αὐτὸ ἐν τῇ ἐσχάτῃ ἡμέρα.

Τοῦτο δὲ ἐστι τὸ θέλημα τοῦ πέμψαντός με, ἵνα πᾶς ὁ θεωρῶν τὸν υἱόν καὶ πιστεύων εἰς αὐτὸν ἔχη ζωήν αἰώνιον, καὶ ἀναστήσω αὐτὸν ἐγώ τῇ ἐσχάτῃ ἡμέρᾳ.

Jean, VI, 38. Car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de

Car je suis descendu et descends du ciel, pour faire non ma volonté, mais la volonté du Père

celui qui m'a envoyé. 39. Et c'est ici la volonté du Père qui m'a envoyé, que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. 40. C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que quiconque contemple le fils, et croit en lui, ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.	qui m'a envoyé. Et la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que j'éveille tout cela jusqu'au dernier jour. Car en cela est la volonté de celui qui m'a envoyé [1]). De sorte que celui qui a reconnu le fils de l'homme, et croit en lui, a la vie. Je le tiendrai vivant jusqu'au dernier jour.

Remarques.

1) Il y a ici un point. Le ἵνα qui suit doit être traduit comme ὥστε, ainsi qu'on le rencontre plusieurs fois chez Jean.

Les Juifs demandent : Montre-nous donc quelle est cette nourriture qui donne la vie ? Il répond : Vous pouvez le voir d'après moi. Je ne me nourris que de cette seule nourriture : l'accomplissement de la volonté du Père. Ma vie c'est l'entendement de Dieu, c'est pourquoi je crée sa volonté. Et la volonté du Père est que chacun comprenne en soi le Père et vive jusqu'au dernier jour par cet entendement seul.

Ἐγόγγυζον οὖν οἱ Ἰουδαῖοι περὶ αὐτοῦ, ὅτι εἶπεν, Ἐγώ εἰμι ὁ ἄρτος ὁ καταβάς ἐκ τοῦ οὐρανοῦ.

Καὶ ἔλεγον, Οὗχ οὗτός ἐστιν Ἰησοῦς Ἰωσὴφ, οὗ ἡμεῖς οἴδαμεν τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα ; πῶς οὖν λέγει οὑτος. Ὅτι ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καταβέβηκα.

Jean, VI, 41. Mais les Juifs murmuraient contre lui de ce qu'il avait dit : Je suis le pain descendu du ciel.	Et les Juifs se mirent à discuter à cause qu'il avait dit : Je suis le pain descendu du ciel.

42. Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le Fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ?	Et ils disaient : N'est-ce point Jésus, le fils de Joseph. Nous connaissons ses père et mère. Comment donc dit-il qu'il est descendu du ciel [1]).

Remarques.

1) Selon Reuss la caractéristique de l'entretien de Jean serait de forcer les interlocuteurs à comprendre les paroles de Jésus dans leur sens le plus grossier. Cette observation n'est pas toujours juste. Dans le cas présent les Juifs comprennent parfaitement bien de quoi il s'agit ; c'est ainsi qu'ils comprennent « le pain du ciel » précisément dans le sens de la loi de Dieu. Leur remarque qu'il est le fils de Joseph, et qu'ils connaissent ses parents, c'est justement ce qui a été dit chez Luc après la prédication à Nazareth. Dans le cas contraire leurs paroles n'ont aucun sens. Jésus est-il ou non le fils de Joseph, connaît-on son père et sa mère, cela n'explique nullement pourquoi il est le pain descendu du ciel. Tandis que leur étonnement de ce que lui, fils d'un charpentier, leur donne la loi de Dieu, est tout à fait compréhensible.

Ἀπεκρίθη οὖν ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτοῖς, μὴ γογγύζετε μετ' ἀλλήλων.

Οὐθείς δύναταῖ ἐλθεῖν πρὸς με, ἐὰν μὴ ὁ πατήρ ὁ πεμψας με ἑλκύση αὐτόν, καὶ ἐγώ ἀναστήσω αὐτὸν τῇ ἐσχατῇ ἡμέρα.

Jean, VI, 43. Jésus leur répondit : Ne murmurez point entre vous.	Et Jésus leur répondit : Ne discutez point entre vous.
44. Personne ne peut venir à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire, et je le ressusciterai au dernier jour.	Personne ne peut me croire, si le Père, celui qui m'a envoyé, ne l'y force, et je l'éveillerai jusqu'au dernier jour [1]).

Remarques.

1) Ici les paroles : « Je l'éveillerai jusqu'au dernier jour », me paraissent ajoutées. C'est la répétition de ce qui a été dit auparavant, et elles introduisent ici une pensée tout à fait impropre sur les conséquences qu'entraîne l'observance de la doctrine, et rompent le lien entre les versets 44 et 45.

Ἐστι γεγραμμένον ἐν τοῖς προφήταις, Καὶ ἐσονται πάντες διδακτοι τοῦ Θεοῦ. Πᾶς οὖν ὁ ἀκούσας παρά τοῦ πατρός καὶ μαθών, ἔρχεταί πρὸς με.

Οὐχ ὅτι τὸν πατέρα τις ἑώρακεν εἰ μὴ ὁ ὢν παρὰ τοῦ Θεοῦ, οὗτος ἑώρακε τὸν πατέρα.

Jean, VI. 45. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque donc a écouté le Père, et a été instruit par lui, vient à moi.
46. Ce n'est pas que personne ait vu le Père, si ce n'est celui qui vient de Dieu ; c'est celui qui a vu le Père.

Il est écrit dans les prophètes : Vous serez tous instruits par Dieu. Celui qui comprend ce qu'est le Père et a appris [1]) la vérité, celui-ci sera à moi.
Ce n'est pas que personne ait vu et voie le Père ; mais celui qui est en Dieu a vu et voit le Père [2]).

Remarques.

1) On trouve dans plusieurs copies : μαθων την ἀλήθειαν — celui qui a connu la vérité.

2) Ce verset est presque la répétition du premier verset du chapitre. Ici il contient la réponse aux doutes des Juifs et à leurs objections.

Ces objections, on peut les formuler ainsi : comment toi, simple charpentier, peux-tu nous apprendre la loi de Dieu. La loi de Dieu a été révélée par Moïse qui vit Dieu. En réponse Jésus parle de Dieu esprit qui est dans les âmes de tous les hommes et qui se révèle par l'entendement. Ce n'est pas l'homme en chair et en sang, qui voit le

Père, mais c'est l'entendement qui connaît le Père.

Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν. Ὁ πιστεύων εἰς ἐμὲ ἔχει ωὴν αἰώνιον,

Ἐγώ εἰμι ὁ ἄρτος τῆς ζωῆς.

Οἱ πατέρες ὑμων ἔφατον τὸ μὰννα ἐν τῆ ἐρήμῳ, καὶ ἀπέθανον.

Οὗτος ἐστιν ὁ ἄρτος ὁ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καταβαίνω, ἵνα τις ἐξ αὐτοῦ φάγη καὶ μὴ ἀποθάνη.

Ἐγω εἰμι ὁ ἄρτος ὁ ζῶν, ὁ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καταβάς· ἐάν τις φάγε ἐκ τούτου τοῦ ἄρτου, ζήσεται εἰς τὸν αἰῶνα· καὶ ὁ ἄρτος δὲ ὅν ἐγώ δώσω ἡ σάρξ μοῦ ἐστίν, ἣν ἐγώ δώσω ὑμέρ τῆς τοῦ κόσμου ζωῆς.

Jean, VI, 47. En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle.
48. Je suis le pain de vie.
49. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.
50. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.

51. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde.

En vérité je vous dis : Celui qui croit a la vie en dehors du temps.

Je suis le pain de vie.

Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.

Je suis ce pain qui vient du ciel. Je suis tel que celui qui s'en nourrit ne meurt point [1]).
Je suis le pain de vie, celui qui est descendu du ciel. Si quelqu'un se nourrit de ce pain il vivra éternellement. Et le pain que je vous donnerai, c'est la vie de ma chair [2]) ; je l'ai donnée au lieu de la vie du monde [3]).

Remarques.

1) De nouveau Jésus corrige l'erreur qu'ont faite les Juifs au commencement de ce passage, en appelant la manne le pain du ciel. Le pain du ciel c'est une nourriture spirituelle qui donne la vie et ne peut être détruite par la mort.

2) Σαρξ signifie l'homme de la chair.

3) Ζωή signifie tantôt la vie spirituelle, tantôt la vie charnelle ; mais Ζωή, chez Jean, signifie toujours le monde temporaire de la chair, opposé à la vie de l'esprit. C'est pourquoi ζωή doit être traduit : la vie de ce monde.

La phrase est obscure, et il n'en peut être autrement puisque dans cette phrase, par la comparaison de la doctrine avec le pain, Jésus exprime une nouvelle pensée, à savoir que sa doctrine consiste à vivre par l'esprit et à négliger la vie de la chair, pensée plusieurs fois exprimée sous d'autres formes : celui qui ne renonce pas à soi-même, celui qui ne prend pas la croix, etc. Il est dans l'intention de l'auteur de l'Évangile que la phrase soit obscure. Les Juifs n'y comprennent rien, et Jésus, ensuite, en explique le sens.

Mais c'est sur cette phrase obscure que l'on fonde les dogmes ; et, sans parler de la stupidité et de l'immoralité des dogmes, il faut du moins remarquer que cette phrase, sur laquelle s'érigent les dogmes, est traduite à contre sens. Ὑπερ ne peut pas signifier *pour* ; τοῦ κόσμου ζωῆς, ne peut pas signifier la vie des hommes. Si l'on ne tient pas compte des erreurs de traduction, cette phrase, telle qu'elle est donnée, n'est qu'un assemblage de mots dépourvus de sens.

Voici ce que l'Église dit de ce passage[3].

Le pain c'est ma chair, etc. Voilà le supplément essentiel au discours précédent sur le pain. Le Seigneur résout tout d'un coup son discours énigmatique par ce trait qui frappe ses auditeurs.

Jusqu'ici, sous l'image du pain, il parlait, en général de sa personne comme objet de la foi, tandis que maintenant il dit clairement et nettement : le pain dont je parle, c'est ma chair. « Il est clair qu'il parle ici de la mystérieuse hostie de son corps » (Theophilacte). La chair c'est la même chose que le corps, le sens corporel de Dieu-homme, mot qu'il faut comprendre ici dans son sens littéral, puisqu'il n'y a aucune raison de le comprendre au figuré. Le mot pain, dans tout le discours, a évidemment un sens figuré, et signifie ici, en général, la personne du Christ, et par le mot chair, on lui donne précisément un sens défini, concret. De même que le mot manne définit dans un sens général le pain qui, dans l'antiquité, avait nourri les Juifs dans le désert, de même le mot chair définit le sens général de pain. Ensuite il est évident que le pain que nous prenons dans le sacrement de l'Eucharistie n'est pas l'image du corps du Seigneur mais la chair même du Seigneur. Car il n'a pas dit : Le pain que je vous ai donné, c'est l'image de ma chair ; il a dit : C est ma chair *que j'ai donnée pour*

la vie du monde. C'est la parole imagée sur le sacrifice de la croix. La chair du Seigneur est apportée comme le vrai sacrifice à Dieu pour le rachat des péchés du genre humain. Puisque le sacrifice du Golgotha est encore dans l'avenir, Dieu parle de lui au futur.

Je le donnerai pour la vie du monde, c'est-à-dire pour que le monde soit vivant spirituellement, réconcilié avec Dieu par ce sacrifice. Le moyen pour atteindre cette vie, c'est la foi en la mort expiatrice du messie Dieu-homme. En raison de cette foi tous recevraient cette vie si tous croyaient, puisque le sacrifice expiatoire est apporté par Christ pour tous, pour tout l'univers, pour la vie de tous ceux qui étaient jusqu'alors éloignés de Dieu et qui se trouvaient par conséquent dans la mort spirituelle à cause du péché pour lequel le Fils de Dieu n'a pas encore accompli le sacrifice rédempteur. Ici l'on voit déjà clairement l'indication du Seigneur sur l'agneau pascal, que ses auditeurs devaient bientôt goûter pendant les fêtes de Pâque. Dans le chapitre suivant, cette indication est encore plus nette et plus décisive. Le Seigneur parle de lui-même, c'est-à-dire du véritable agneau de Pâque, qui a pris sur soi tous les péchés de l'univers. L'agneau pascal n'était que le symbole de cet agneau.

Maintenant, avant la Pâque, Dieu laissait entendre à ses auditeurs que le temps des images passe, que la vraie vérité arrive. La manducation de l'agneau pascal sera remplacée par celle du corps de Christ, sacrifié pour les péchés de tout l'univers. Vu cette discussion, le Seigneur non seulement affirme sa parole en la définissant encore plus nettement par quelques traits particuliers et en indiquant la nécessité de ce dont il parle, mais il ne répond pas à leurs questions puisque, à cause de leurs idées matérielles, ils ne pouvaient le comprendre.

Si vous ne mangez pas, etc. Réponse qui ressemble exactement à celle de Nicodème sur la rénovation (Chap. III, V. 3-5). De même que là l'expression « il naîtra de nouveau » s'applique au fait qu'il renaîtra par l'eau et l'esprit, de même ici l'expression : le pain c'est ma chair s'applique au fait de manger ma chair et boire mon sang, et, dans les deux passages, la nécessité de l'une et l'autre action est indiquée sans expliquer le comment. Le lien de la réponse avec la question est celui-ci : Vous ne comprenez pas comment je donnerai mon corps à manger ? Cela vous ne le comprendrez pas maintenant. Mais je vous dis la vérité : qu'il est absolument nécessaire de manger ma chair et boire mon sang pour atteindre la vie éternelle.

L'expression : manger ma chair, avec le supplément boire mon sang, encore plus clairement qu'auparavant, indique sa mort comme le sacrifice pour les péchés du monde, et, en même temps, fait allusion à l'agneau pascal, que bientôt on devait manger. Il est vrai que le sang de l'agneau de Pâque n'était pas uniquement réservé à la cérémonie de la Pâque, mais dans l'événement remémoré par cette cérémonie, le sang avait une grande importance. À la sortie de l'Égypte on barbouilla de sang les poutres et les portes des demeures des Juifs, en commémoration du salut de leurs fils aînés, échappés à l'ange exterminateur, et quand on tuait l'agneau pascal dans le temple, on arrosait de son sang les angles de l'autel, pour rappeler les poutres des maisons des Juifs. Aux festins de la Pâque le sang était remplacé symboliquement par le vin. Comme l'agneau pascal était l'image antérieure du Christ, et la délivrance des Juifs de l'Égypte celle de la rédemption du monde, il est nécessaire de voir dans les paroles du Christ : manger mon corps, boire mon sang, la substitution, à l'agneau pascal, du corps de Christ, et au vin symbolique du festin de la Pâque, le sang du Christ. C'est une nouvelle Pâque que Dieu présente prophétiquement dans cet entretien. Le sang, comme substance qui préserve de la mort et dont le symbole était la conservation, par le sang de l'agneau pascal, des nouveau-nés des Juifs, échappant

aux mains de l'Ange ; le corps, comme nourriture de la vie, dont le symbole était la nourriture par la chair de l'agneau pascal, c'est-à-dire, en général, la sauvegarde de la mort et le commencement de la vie. Dans ces deux faits est contenue toute l'idée de la rédemption. Alors celui qui veut bien comprendre la rédemption accomplie par Christ en mourant sur la croix doit manger son corps et boire son sang ; autrement il ne participe pas à cette rédemption, ou, en d'autres termes, il n'aura pas la vie éternelle et, non racheté, il demeurera dans la mort éternelle et dans l'éloignement de Dieu.

Celui qui mange mon corps. Ici s'exprime la même pensée que dans le verset précédent, seulement sous la forme positive, comme espérance.

Et je ressusciterai, etc. Dieu tourne les regards des croyants sur le dernier but où doit tendre cette espérance, sur le don de la vie éternelle par le fait de manger sa chair et boire son sang ; cette espérance de la résurrection après quoi sera la vie éternelle, c'est-à-dire heureuse. Le rapport entre ces paroles : *je ressusciterai*, etc. et les précédentes est le suivant : Celui qui mange mon corps et boit mon sang a en lui la vie éternelle en raison de laquelle je ne le ferai pas périr, mais le ressusciterai le dernier jour.

Car ma chair, etc. C'est la raison pour l'exhortation négative ainsi qu'affirmative de la nécessité de manger le corps du Fils de l'homme et de boire son sang.

C'est nécessaire parce que précisément cela, et cela seul, est la vraie nourriture et la vraie boisson, cela seul communique à l'homme la vraie vie, c'est-à-dire la vie éternelle. Celui qui mange toute autre nourriture et boit toute autre boisson est sujet à la mort. Le corps et le sang du Seigneur donnent l'immortalité. Par ces paroles Il veut les persuader qu'ils ne doivent pas voir là de simples paraboles, et qu'ils doivent manger son corps.

Voici ce que dit Reuss[4].

Comme il est question de manger la chair et de boire le sang de Christ, il s'est trouvé de tout temps des commentateurs qui y ont vu une allusion directe à la Sainte-Cène.

Les théologiens réformés surtout insistaient sur ce rapprochement parce qu'ils y voyaient la confirmation directe de leur conception du sacrement. Nous ne saurions cependant admettre qu'il puisse y avoir dans notre texte une allusion directe à la Sainte-Cène, parce que celle-ci n'était pas encore instituée et que Jésus parle d'une condition du salut qu'il s'agissait de remplir dès ce moment-là. Les deux phrases : celui qui *croit*, a la vie éternelle, et : celui qui *mange* de ce pain (qui est ma chair) vivra éternellement, sont absolument identiques pour le sens, malgré la diversité de la forme : *manger la chair* de Christ, est la formule figurée et symbolique pour *croire* en lui, par la raison que croire, c'est s'unir, s'assimiler intimement, entièrement. Entre la simple *chair* et *la chair* et *le sang*, il n'y a pas la moindre différence. La seconde phrase est plus complète ; c'est une locution usuelle pour désigner l'homme, soit d'après sa nature physique seule (i Cor., xv, 50), soit comme personne (Matth., xvi, 17. Gal., i, 16), mais ici elle n'introduit aucun élément nouveau ; toutes les deux équivalent au seul mot *pain*, au commencement comme à la fin du passage. Du reste l'évangéliste, ne parlant nulle part de la Cène dans son livre, aurait été volontairement inintelligible pour ses lecteurs, pour ne pas dire que Jésus l'aurait été bien davantage si telle avait été son arrière-pensée. Il peut être permis à la théologie de se servir de notre texte pour l'appliquer par analogie au sacrement, et pour jeter, par ce rapprochement, quelque lumière sur une institution au sujet de laquelle les

textes scripturaires sont extrêmement peu explicites. Mais l'exégèse ne peut que constater que le nôtre n'est pas écrit dans ce but spécial. (À l'occasion de la Cène il est parlé du *corps* de Christ et non de la *chair*.)

Une opinion plus généralement répandue parmi les commentateurs est celle qui voit dans notre 51e verset une allusion à la mort de Christ considérée comme base, cause ou moyen du salut. On trouve la preuve directe de cette interprétation, d'abord dans la mention expresse du *sang*, ensuite dans la phrase, *que je donnerai* (au futur). Que le Nouveau Testament, d'un bout à l'autre, considère la mort sanglante de Christ comme la condition du salut des hommes, cela ne saurait être l'objet d'un doute, et s'il en était question ici, il n'y aurait là rien qui dût nous surprendre. Nous pensons même qu'avec le texte vulgaire qui dit : le pain que je donnerai, c'est ma chair *que je donnerai* pour la vie du monde, l'allusion à la mort serait trop directe pour pouvoir être contestée. Mais ce second : *que je donnerai*, manque dans d'anciens témoins et pourrait bien avoir été ajouté pour compléter une phrase en apparence défectueuse. Or le reste donne un sens parfait sans cette allusion spéciale, qui est étrangère à tout le discours. Nous avons déjà dit que *chair* et *sang* ne disent pas plus ici que *chair* tout court ; cette dernière locution n'est jamais employée pour parler de la mort de Christ ; le futur du verset 51e (le pain que je donnerai) ne se rapporte pas à l'événement unique de sa mort, mais à la communion de foi qui se reproduira pour chaque individu en son temps. Les phrases : manger la chair du Fils, *me* manger, manger ce pain, sont évidemment synonymes et signifient : demeurer en lui, et le faire demeurer en soi, c'est-à-dire croire, et avoir ainsi la vie en soi, une vie désormais permanente, qui implique la résurrection. Dans tout cela il n'y a pas un mot de la mort de Christ. Et s'il était vrai que le sang doit être spécialement rapporté à cette mort, il s'en suivrait que les phrases des versets 57 et 58 seraient incomplètes et insuffisantes.

Ce raisonnement est juste dans son analyse de la doctrine de l'Église, mais il est erroné sous le rapport qu'il traduit : *Je donnerai pour la vie du monde*. Cette traduction ne peut avoir de sens, d'autant plus qu'elle attribue à ces mots la signification de rédemption ; autrement dit, elle admet que Jésus prononce des paroles dénuées de sens.

Ἐμάχοντο οὖν πρὸς ἀλλήλους οἱ Ἰουδαῖοι, λέγοντες, Πῶς δύναται οὗτος ἡμῖν δοῦναι τῆν σάρκα φαγεῖν.

Εἶπεν οὖν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς, Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, Ἐάν μὴ φάγητε τὴν σάρκα τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου, καὶ πίητε αὐτοῦ τὸ αἷμα, οὐκ ἔχετε ζωὴν ἐν ἑαυτοῖς.

Ὁ τρώγων μου τὴν σάρκα καὶ πίνων μου τὸ αἷμα, ἔχει ζωὴν αἰώνιον, καὶ ἐγώ ἀναστήσω αὐτὸν τῆ ἐσχάτη ἡμέρα.

ἡ γὰρ σάρξ μου ἀληθῶς ἐστι βρῶσις, καὶ τὸ αἷμά μου ἀληθῶς ἐστι πόσις.

Jean, VI, 52. Les Juifs donc disputaient entre eux, disant : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ?	Et ils disputaient entre eux, disant : Comment peut-il nous donner sa chair à manger.
53. Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous n'en buvez son sang, vous n'aurez point la vie éternelle.	Et Jésus leur dit : Je vous dis la vérité : Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang vous n'aurez pas la vie en vous [1]).
54. Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.	Celui [2]) qui mange ma [3]) chair et boit mon sang a la vie hors du temps [4]).
55. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage.	Car ma chair est la vraie nourriture et mon sang le véritable breuvage [5]).

Remarques.

1) Auparavant Jésus a dit que le pain du ciel, c'est-à-dire la loi de Dieu, pour lui, c'est de donner la vie de la chair pour celle de l'esprit. C'est le pain du ciel, comme il l'enseigne. Le pain de froment, c'est la nourriture de la vie du monde, et le pain, la vie elle-même, c'est la nourriture de l'esprit. Et maintenant Jésus dit que la chair et le sang, dans lesquels, selon la conception des Juifs, était la vie, doivent servir de nourriture à l'esprit. La nourriture, le pain, sont nécessaires pour la vie de la chair ; mais toute la vie de la chair n'est que la nourriture pour la vie hors du temps.

2) Τρώγω, mâcher.

3) On trouve dans plusieurs copies αὐτοῦ et non μοῦ.

4) La fin du verset a été ajoutée.

5) Mon corps et mon sang, en effet, ne sont que la nourriture et le breuvage de l'esprit, c'est la raison, l'entendement de ma vie.

Quiconque vit ne vit que parce qu'il dépense sa vie corporelle. Désire-t-il, pense-t-il, travaille-t-il, chaque action de sa vie est la consommation de sa chair et de son sang, c'est un mouvement pour la destruction de la chair.

Ὁ τρώγων μου τὴν σάρκα καὶ πίνων μου τὸ αἷμα ἐν ἐμοί μενει, κάγω ἐν αὐτῷ.

Καθώς ἀπέστειλε με ὁ ζῶν πατήρ κἀγὼ ζῶ διὰ τὸν πατέρα· καὶ ὁ τρώγων με, κἀκεῖνος ζήσεται δὲ ἐμέ.

Οὗτὸς ἐστιν ὁ ἄρτος ὁ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καταβάς. οὐ καθώς ἔφαγου οἱ πατέρες ὑμῶν τὸ μάννα, καὶ ἀπέθανον· ὁ τρώγων τοῦτον τὸν ἄρτον ζήσεται εἰς τὸν αἰῶνα.

Jean, VI, 56. Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.	Celui qui mange ma chair et boit mon sang est en moi et je suis en lui [1]).
57. Comme le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi.	Et de même que c'est le Père vivant qui m'a envoyé je vis par le Père. L'esprit qui me mange ne vivra que par ma volonté.
58. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas comme de la manne que vos pères ont mangée, et ils sont morts : celui qui mangera ce pain vivra éternellement.	Tel est le pain qui est descendu du ciel. Il n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et ils sont morts. Celui qui mangera ce pain vivra en dehors du temps [2]).

Remarques.

1) Celui qui mange ma chair, ce qui détruit mon corps, qu'est-ce donc ? C'est la source de tout : c'est Dieu. C'est l'entendement, le

commencement de tout et moi-même. Je suis en lui et lui en moi.

2) De même que par la volonté de quelqu'un — le Père de la vie (la source de tout, comme il l'appelle), je vis dans la chair, de même par ma volonté, par la volonté de mon entendement cet entendement vivra. Cette pensée est exprimée dans le passage suivant :

Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, Ἐὰν μὴ ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσών εἰς τὴν γῆν ἀποθάνη, αὐτός μόνος μένει· ἐὰν δὲ ἀποθανη, πολύν καρπόν φέγει.

Ὁ φιλῶν τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἀπολέσει αὐτὴν. καὶ ὁ μισῶν τήν ψυχήν αὐτοῦ ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ, εἰς ζωὴν αἰώνιον φυλάξει αὐτὴν.

Jean, XII, 24. En vérité, en vérité, je vous le dis : Si le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté dans la terre, il demeure seul ; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits.

Vous savez vous-mêmes que si le grain de froment, après qu'il est tombé dans la terre ne meurt pas, il demeure seul ; et que s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.

25. Celui qui aime sa vie la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.

Celui qui aime son âme la perdra ; et celui qui n'aime pas son âme la conservera éternellement [1]).

Remarque.

1) Ces versets de l'entretien d'adieu expliquent la pensée des précédents, c'est pourquoi je les place ici.

Ταῦτα εἶπεν ἐν συναγωγῇ διδάσκων ἐν Καπερναούμ.

Πολλοὶ οὖν ἀκούσαντες ἐκ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ εἶπον, Σκληρός ἐστιν οὗτος ὁ λόγος· τίς δύναται αὐτοῦ ἀκούειν.

Εἰδὼς δὲ ὁ Ἰησοῦς ἐν ἑαυτῷ, ὅτι γογγύζουσι περὶ τούτου οἱ μαθηταί αὐτοῦ, εἶπεν αὐτοῖς, Τοῦτο ὑμᾶς σκανδαλέζει.

Ἐάν οὐν θεωρῆτε τὸν υἱόν τοῦ ἀνθρώπου ἀναβαίνοντα ὅπου ἦν τὸ πρότερον.

Τό πνεῦμὰ ἐστι τὸ ζωοποιοῦν, ἡ σάρξ οὐκ ὠφελεῖ οὐδέν· τὰ ῥήματα ἅ ἐγὼ λαλῶ ὑμῖν, πνεῦμα ἐστι καὶ ζωή ἐστιν.

Jean, VI, 59. Jésus dit ces choses enseignant dans la synagogue à Capernaüm.

Il disait cela enseignant dans la réunion à Capernaüm.

60. Plusieurs de ses disciples, l'ayant ouï, dirent entre eux : Cette parole est dure : qui peut l'écouter ?

Plusieurs de ses disciples l'écoutaient et se disaient : Cette parole est cruelle ! Qui peut la comprendre ?

61. Mais Jésus, connaissant en lui-même que ses disciples murmuraient de cela, leur dit : Ceci vous scandalise-t-il ?

Mais Jésus, devinant que ses disciples murmuraient de cela, leur dit [1]).

62. Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ?

Vous êtes troublés parce que vous voyez que le Fils de l'homme devient ce qu'il était auparavant.

63. C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie.

L'esprit vit et le corps n'a besoin de rien. Ce sont les paroles que je vous ai dites qui sont l'esprit et la vie.

Remarques.

1) Ici il ne faut pas de signe d'interrogation. Ἐάν est employé par Jean dans le sens quand Jésus dit : Vous êtes troublés précisément

parce que vous croyez que le Fils de l'homme est Dieu.

L'ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI DONNE LA VRAIE VIE
EXPOSÉ GÉNÉRAL DU CHAPITRE v

Jésus avait pitié des hommes, de ce qu'ils périssent, ne sachant pas en quoi consiste la vraie vie, de ce qu'ils s'agitent et se tourmentent sans savoir pourquoi, comme des brebis abandonnées sans berger.

Jésus dit aux hommes : Vous vous souciez des biens de ce monde et vous vous êtes attelés à un char que vous ne pouvez ébranler, et vous avez sur vous un collier qui n'est pas à votre mesure. Comprenez ma doctrine, suivez-la, et vous connaîtrez le calme et la joie de la vie. Je vous donne un autre collier et un autre char : la vie spirituelle. Attelez-vous et apprenez de moi le calme et la béatitude. Il faut être doux, tranquilles et bons de cœur, et vous trouverez la béatitude dans votre vie, parce que ma doctrine, c'est un collier fait pour vous, et l'accomplissement de ma doctrine, un char léger comme il convient à vos forces. Et Jésus allait dans les villes et les bourgs, enseignant à tous la béatitude de la vie d'après la volonté divine. Ensuite il choisit parmi son entourage soixante-dix hommes et les envoya dans les endroits où il voulait aller lui-même. Il leur dit : Plusieurs ne connaissent pas le bien de la vraie vie. J'ai pitié de tous et désire enseigner tous. Mais de même que pour son champ le maître ne suffit pas, de même je ne puis suffire tout. Allez donc dans les différentes villes, et annoncez partout la venue de Dieu et la loi de Dieu. Dites que pour être bienheureux, il faut être sans toit, que toute la loi est contenue dans ces cinq préceptes : Ne pas se mettre en colère ; ne pas forniquer ; ne pas prêter serment ; ne rien promettre ; ne pas résister au mal ; ne pas aller en justice ; ne pas faire de différence entre les hommes. Et tout d'abord obéissez vous-mêmes à ces préceptes. Soyez mendiants, vagabonds, ne prenez rien avec vous, ni besace, ni pain, ni argent ; n'ayez qu'un vêtement sur le corps et qu'une paire de chaussures. Vous devez annoncer le bonheur des mendiants, c'est pourquoi vous devez vous-mêmes donner l'exemple de la mendicité. Ne choisissez pas les maîtres chez lesquels vous voulez aller, mais entrez dans la première maison venue et y restez. Quand vous entrez dans la maison, saluez le maître. Si l'on vous accueille, c'est bien ; sinon, allez ailleurs. Pour les paroles que vous prononcerez, on vous haïra, on vous attaquera, on vous chassera. Et quand on vous chassera, allez dans un autre village, et si l'on vous chasse de là-bas,

allez encore dans un troisième. On vous poursuivra comme le loup poursuit les brebis, mais n'ayez pas peur et ne faiblissez point jusqu'à la dernière heure. On vous traînera devant les tribunaux, on vous jugera, on vous fouettera et on vous amènera devant les chefs pour que vous vous justifiiez devant eux. Quand vous serez amenés devant les tribunaux, n'ayez pas peur et ne cherchez pas ce qu'il vous faut dire, l'Esprit de Dieu vous en instruira. Avant même que vous ayez parcouru toutes les villes, les hommes auront déjà compris votre doctrine et l'accepteront. Alors n'ayez pas peur, ce qui est caché dans les âmes des hommes sortira au dehors ; ce que vous direz à deux ou à trois se répandra parmi des milliers. Et, le principal, n'ayez pas peur de ceux qui peuvent tuer votre corps, car à vos âmes ils ne peuvent rien faire. N'ayez donc point peur d'eux, mais craignez que ne périssent vos corps et vos âmes, si vous vous écartez de la loi. Voilà de quoi il vous faut avoir peur.

On donne cinq passereaux pour un sou, et néanmoins ceux-ci ne meurent pas sans la volonté de Dieu. Un cheveu ne tombe pas de la tête sans la volonté divine. Alors de quoi avez-vous peur si vous êtes dans la volonté de Dieu. Celui qui, devant les hommes, défendra la volonté de Dieu, Dieu sera avec lui, et celui qui, devant les hommes, enfreindra la volonté de Dieu, celui-ci, Dieu le rejettera.

Tous ne croiront pas en ma doctrine : qu'il faut être mendiant, chemineau, ne pas se mettre en colère, ne pas forniquer, ne pas jurer ni juger, et ceux qui n'y croiront pas la haïront parce qu'elle les prive de ce qu'ils aiment ; alors la discorde éclatera.

Ma doctrine, telle la flamme, embrasera le monde ; c'est pourquoi la discorde éclatera dans le monde.

La discorde sera dans chaque maison ; le père contre le fils et la fille, et les familiers haïront celui qui comprendra ma doctrine. Et on le tuera, car pour celui qui comprendra ma doctrine, il n'y aura plus rien, ni femme, ni enfants, ni biens. Celui pour qui le père et la mère sont plus chers que ma doctrine, celui-ci n'a pas compris ma doctrine. Celui qui n'est pas prêt, en chaque moment, à toutes les souffrances du corps, pour ma doctrine, celui-là n'est pas mon disciple. Celui qui se souciera de la vie de la chair sera mort pour la vraie vie ; et celui qui perdra cette vie de la chair, selon ma doctrine, celui-là sauvera sa vie.

Soixante-dix disciples sont partis dans les bourgs et les villes et ont fait ce que Jésus leur avait ordonné de faire. À leur retour, ils dirent joyeusement à Jésus : La doctrine du diable sur la colère, l'adultère, le serment, les tribunaux, la guerre, a cédé partout ! Et Jésus leur dit :

Ne vous réjouissez pas de ce que le mal vous ait cédé, mais réjouissez-vous d'accomplir la volonté de Dieu.

Et Jésus, heureux de la force de l'Esprit, dit : Du fait que mes disciples m'ont compris et que le mal se soumet à eux, je vois que tu es l'Esprit supérieur, le commencement de tout, véritablement le père des hommes, car ce que les savants et les sages, avec toute leur science, n'ont pas compris, les innocents l'ont parfaitement compris, puisqu'ils se sont reconnus les fils du Père. Tu leur as révélé tout, comme le fait le Père, par son amour. Tout ce que l'homme doit savoir lui est révélé par l'amour du Père envers le fils, et du Fils envers le Père. Le Père ne reconnaît que celui seul qui s'avoue son Fils. Puis, Jésus, accompagné de ses disciples, s'en alla dans une maison, où une si grande foule de gens s'était réunie qu'il ne pouvait même pas manger. Ceux de son entourage vinrent et voulaient l'emmener, pensant qu'il était devenu fou. Des scribes et des Pharisiens, venus de Jérusalem, dirent : Il est devenu fou, puisque par un grand mal il veut faire disparaître un mal moindre. Pour que la mendicité disparaisse, il veut que tous soient mendiants ; pour que l'on ne punisse personne, que les brigands tuent tout le monde, et, pour qu'il n'y ait pas de guerre, que nous tous soyons tués par les ennemis.

Jésus objecte : Vous dites que ma doctrine est le mal et, en même temps, vous dites que je détruis le mal. Cela ne peut pas être. On ne peut pas, avec le mal, détruire le mal. Si je détruis le mal ma doctrine ne peut pas être le mal, parce que le mal ne peut pas lutter contre lui-même. Si le mal luttait contre lui-même, il n'existerait pas. Vous-mêmes, d'après votre loi, vous chassez le mal. Avec quoi le chassez-vous ? Par la loi de Moïse, et cette loi vient de Dieu. Moi, je chasse le mal par l'esprit de Dieu, par celui même qui toujours fut en vous. Ce n'est que par cette raison que je puis chasser le mal. Et le fait que le mal est chassé est pour vous la preuve que ma doctrine est la vraie, que l'esprit de Dieu existe en l'homme, et qu'il est plus fort que la lubricité de la chair. S'il n'était pas on ne pourrait pas vaincre. Pour piller la maison d'un homme fort il faut auparavant lier cet homme fort. Eh bien ! les hommes sont liés par l'esprit de Dieu. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Celui qui ne récolte pas dans le champ ne fait que perdre le grain, car celui qui n'est pas avec moi n'est pas avec l'esprit de Dieu. Celui-ci est l'ennemi de l'esprit de Dieu.

C'est pourquoi je vous dis que chaque erreur des hommes et chaque interprétation fausse ne sera point punie, mais l'interprétation fausse de l'esprit de Dieu sera comptée aux hommes. Si quelqu'un dit quelque chose contre l'homme, ce n'est rien ; mais s'il dit quelque chose contre ce qui est sacré en l'homme, contre l'esprit de Dieu, cela

ne lui sera point pardonné. Insultez-moi tant que vous voudrez, mais n'appelez pas le mal le bien que je fais.

On ne peut pardonner à l'homme d'appeler mal le bien, c'est-à-dire les actes que j'accomplis. Il faut être avec l'esprit de Dieu ou contre lui. Ou bien vous trouvez que l'arbre est bon, et son fruit l'est également ; ou vous le trouvez mauvais, et son fruit aussi est mauvais, parce que l'arbre est apprécié selon le fruit. Vous voyez que je chasse le mal, donc ma doctrine, c'est le bien. Celui qui chasse le mal, quelle que soit sa doctrine, ne peut pas être contre nous, mais il est avec nous, car on ne peut chasser le mal que par l'esprit de Dieu.

Après cela Jésus se rend à Jérusalem pendant les fêtes. À Jérusalem, il y avait une piscine, où, disait-on, un ange descendait, après quoi l'eau de la piscine devenait trouble, et, en cet état, guérissait le premier qui s'y plongeait, quelque maladie qu'il eût. Près de cette piscine on avait construit des portiques, et là étaient couchés toutes sortes de malades, qui attendaient que l'eau fût troublée pour s'y plonger. Jésus va vers la piscine, et voit un homme couché sous le portique. Il lui demande ce qu'il a. L'homme raconte qu'il est malade depuis trente-huit ans et qu'il attend toujours afin d'arriver le premier à la piscine dès que l'eau se trouble. Mais il n'a pu encore y parvenir ; tous y sont rendus avant qu'il ait eu le temps de bouger. Jésus le regarde et lui dit : C'est en vain que tu attends ici le miracle de l'ange ; il n'y a point de miracles, le seul miracle c'est que Dieu a donné la vie aux hommes et qu'il faut vivre de toutes ses forces. N'attends rien près de la piscine ; ramasse ton lit et vis selon Dieu, tant que Dieu t'en donnera la force. Alors Jésus lui dit : Eh bien ! tu as la force ; ne crois plus à toutes ces tromperies, ne commets plus de fautes et vis selon les forces que Dieu t'a données.

Le malade l'écouta, se leva et s'en alla. Et l'homme s'en fut raconter à tous ce qui lui était arrivé. Alors tous ceux qui avaient organisé la duperie de la piscine et y gagnaient beaucoup d'argent, en furent courroucés, et ils ne savaient comment se venger, ni comment faire accuser le malade et Jésus. Ils prirent comme prétexte que c'était le jour du sabbat, et que, selon leur loi, on ne peut pas travailler ce jour-là.

D'abord ils interrogèrent le malade et lui dirent : Comment as-tu osé relever ton lit le jour du sabbat ? Le jour du sabbat on ne doit pas travailler.

Le malade leur répondit : Celui qui m'a fait lever m'a ordonné de ramasser mon lit.

Ils demandèrent : Qui t'a fait lever ?

Il répondit : Je ne sais pas ; un homme est venu et s'en est allé.

Les Pharisiens, étant parvenus à retrouver Jésus, lui dirent : Comment as-tu pu ordonner à un homme de se lever et de ramasser son lit le jour du sabbat ? À cela Jésus répondit : Mon Père Dieu ne cesse jamais de travailler, ni les autres jours de la semaine ni le jour du sabbat ; ce n'est pas le sabbat qui a fait l'homme, c'est l'homme qui a fait le sabbat.

Alors les Juifs l'attaquèrent encore plus durement d'avoir osé appeler Dieu son père.

Jésus leur répondit : L'homme ne pourrait rien faire par lui-même si Dieu-Père, l'Esprit de Dieu en l'homme, ne le lui indiquait pas. Dieu-Père est toujours en l'homme et agit, et l'homme vit et agit. Dieu-Père, pour le bien des hommes, leur a donné la possibilité de comprendre ce qui est bien et ce qui est mal. De même que le Père donne la vie, de même l'Esprit de Dieu donne la vie. Dieu-Père ne choisit pas, ne décide rien lui-même ; ayant indiqué à l'homme ce qui est bien et ce qui est mal, il lui laisse le soin d'agir, afin que les hommes respectent l'esprit de Dieu en eux, lui obéissent, comme ils respectent Dieu et lui obéissent.

Celui qui ne respecte pas en soi l'esprit de Dieu ne respecte pas Dieu. Comprenez que celui qui se donne entièrement à une doctrine élève en soi l'esprit et met en lui sa vie ; celui-ci a la vie hors du temps et se trouve affranchi de la mort. Il est clair que maintenant les morts ayant compris le sens de leur vie, ayant compris qu'ils sont enfants de Dieu, vivront ; car, de même que le Père vit par lui-même, de même le Fils vit par lui-même. La liberté du choix constitue l'esprit de Dieu en l'homme ; c'est tout l'homme.

Ne vous étonnez pas de cette doctrine. Maintenant le temps est venu que tous les mortels se diviseront ; les uns, ceux qui font le bien, trouveront la vie ; les autres, ceux qui font le mal, disparaîtront.

Moi, je ne puis rien choisir par moi-même, et je choisis ce que j'ai compris par mon Père. Mon choix est juste s'il n'est pas guidé par mon désir mais par ce que j'ai compris du Père.

Si j'étais seul à affirmer que j'ai raison parce que tel est mon plaisir, vous pourriez ne pas me croire. Mais il y a un autre encore qui affirme de moi que je dis et fais la vérité. C'est l'esprit de Dieu, et vous savez que son affirmation est vraie. Par mes actes vous voyez que c'est le Père qui m'a envoyé, et le Père-Dieu témoigne de moi dans vos âmes et dans vos écrits. Mais sa voix, vous ne l'avez ni comprise ni connue, et vous n'avez pas un ferme entendement, parce que vous ne croyez

pas en celui qu'il a envoyé, en l'esprit de Dieu dans vos âmes.

Pénétrez-vous de ceci : Vous pensez trouver dans vos âmes la vie, vous y trouvez l'esprit de Dieu, et vous ne voulez pas me croire, que vous aurez la vie. Je ne tiens pas compte de ce que vous priez dans vos temples, et observez les jeûnes et le sabbat suivant les lois humaines. Car vous n'avez pas de véritable amour pour le vrai Dieu.

Je vous enseigne ce qu'ordonne mon Père et le vôtre et vous ne me comprenez pas, et si quelqu'un vous enseigne quelque chose de lui, vous le croyez. À quoi pouvez-vous vous fier quand vous acceptez les paroles les uns des autres et ne cherchez pas la doctrine telle que la donne le Père. Je ne suis pas seul à vous montrer que vous avez tort devant votre Père. Ce même Moïse en qui vous espérez vous montre que vous avez tort et que vous ne le comprenez pas. Si vous croyiez ce que disait Moïse, vous croiriez ce que je vous dis. Si vous ne croyez pas sa doctrine, vous ne croyez pas aussi la mienne.

Afin de leur faire comprendre qu'on peut se plier à la volonté de Dieu, sans effort, il leur dit une parabole : Un roi reçut un royaume en héritage. Pour entrer en possession de cet héritage il devait quitter pour un temps son royaume. Avant son départ il distribua sa fortune entre ses sujets, à chacun selon ses forces : à l'un cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un, et à chacun il ordonna de travailler et de faire prospérer les talents qu'il leur laissait.

Le roi parti, chacun se mit à faire ce qu'il voulut, avec ce que le roi lui avait laissé. Les uns travaillèrent et, avec leurs cinq talents, en gagnèrent cinq autres ; d'autres, avec un talent, en gagnèrent dix ; d'autres, avec deux talents, en gagnèrent deux ; d'autres, avec un talent, en gagnèrent cinq, d'autres, avec un talent, en gagnèrent un. D'autres enfin ne travaillèrent point avec l'argent du roi ; ils l'enfouirent dans la terre ; et d'autres encore non seulement ne travaillèrent pas avec le bien du maître, mais ils ne voulurent point se montrer à lui, disant qu'ils ne voulaient pas être sous sa domination.

Enfin le roi retourna dans son royaume et demanda compte à ses sujets de ce qu'ils avaient fait avec le bien confié à eux.

L'un, qui avait reçu cinq talents, dit : Avec les cinq talents j'en ai gagné cinq autres. Un autre, qui avait reçu un talent, dit : Avec un talent j'en ai gagné dix. Celui qui avait reçu deux talents en rapporta deux autres ; un autre, qui avait reçu un talent, en avait gagné cinq ; et un autre, qui avait reçu un talent, en rapportait encore un.

Le maître les loua tous et les récompensa tous également. Il leur dit : Je vois que vous êtes de bons et fidèles serviteurs ; vous avez fait

prospérer mon bien, désormais vous partagerez avec moi la possession de mes biens.

Vinrent ensuite les ouvriers qui n'avaient pas travaillé avec le bien du maître. L'un d'eux dit : Maître, avant ton départ tu m'as donné un talent. Je sais que tu es un homme sévère et que tu veux nous prendre ce que tu ne nous as pas donné. J'ai eu peur de toi, et à cause de cela j'ai caché mon talent ; le voici intact. Reprends-le. Et d'autres, qui avaient reçu cinq talents, dix talents, et ne les avaient pas employés, vinrent dire la même chose au roi. Alors il leur dit : Hommes stupides, vous dites que c'est par crainte de moi que vous avez caché vos talents dans la terre et ne les avez pas fait fructifier. Puisque vous savez que je suis sévère et prends ce que je n'ai pas donné, alors pourquoi n'avez-vous pas essayé de faire ce que je vous ai ordonné. Si vous aviez travaillé avec les talents que je vous avais remis, ils se seraient multipliés et vous auriez exécuté ma volonté. Et peut-être vous aurais-je fait grâce et ne vous trouveriez-vous pas dans une aussi mauvaise situation ; car maintenant, malgré cela, vous n'êtes pas hors de mon pouvoir.

Le maître prit les talents de ceux qui n'avaient pas travaillé et ordonna de les donner à ceux qui avaient gagné le plus.

Mais à cela les serviteurs objectèrent : Maître, ceux-ci ont déjà beaucoup. Le roi dit : Donnez à ceux qui ont gagné, car celui qui garde ce qu'il a aura encore davantage, tandis qu'à celui qui ne le garde pas on ôtera jusqu'à la dernière chose. Quant à ces ouvriers stupides et paresseux, jetez-les dehors ainsi que ceux qui m'ont fait dire qu'ils ne veulent pas être en mon pouvoir.

Le roi c'est le commencement de la vie — l'esprit.

Le monde, c'est le royaume. Mais le roi ne le dirige pas lui-même ; ainsi que le paysan, il sème le grain puis l'abandonne. Le grain, de lui-même, engendre la tige, les graines, ou une mauvaise herbe.

Le talent c'est l'entendement. Dieu-esprit met l'entendement en chaque homme, puis le laisse vivre suivant sa propre volonté. Dieu ne décide rien lui-même. Mais, ayant tout appris à l'homme, il le laisse décider. Tous n'ont pas reçu un nombre égal de talents ; on a donné à chacun selon ses forces ; et, pour Dieu, il n'existe ni grands ni petits, Dieu n'a besoin que du travail de l'entendement.

Les uns travaillent pour mériter l'argent du maître ; les autres ne travaillent pas pour le maître ; d'autres ne travaillent pas et même ne veulent pas reconnaître le maître. Les uns vivent avec l'entendement ; les autres ne vivent pas par lui ; d'autres ne le reconnaissent pas.

Le maître, à son retour, demande des comptes, c'est la mort temporaire, et le compte de la vie.

Les uns disent qu'ils ont travaillé avec l'argent du maître ; tous ceux-ci entrent dans la vie du maître ; et, qu'ils aient travaillé plus ou moins, tous également participent à la vie du maître. Celui qui accepte l'entendement, celui-ci a la vie.

Celui qui a l'entendement et se fie à celui qui l'a envoyé, possède la vie en dehors du temps ; il ne connaît pas la mort, il a passé dans une autre vie.

D'autres disent qu'ils n'ont pas travaillé avec l'argent du maître. Ils ne refusent pas cet argent, mais ils se disent que ce n'est pas la peine de travailler parce que, quoi qu'ils fassent, c'est la mort qui les attend. Ils connaissent la cruauté du maître.

D'autres ont l'entendement mais ne s'y fient point. Ils se disent : On aura beau travailler, on mourra quand même, et rien ne restera ; c'est pourquoi il ne faut rien faire.

À cela le roi dit : Me sachant cruel, tu devais d'autant plus faire ma volonté. Pourquoi donc ne l'as-tu pas essayé ? Si les hommes savent que la mort temporaire est inévitable, pourquoi donc ne pas essayer de vivre pour accomplir la volonté de Dieu par l'entendement.

Et le roi dit : Reprenez-leur le talent et donnez-le à celui qui a déjà. Pour le roi il importe peu qui aura le talent, pourvu qu'il soit ; de même qu'il importe peu au paysan que la tige sorte d'un grain ou de l'autre, pourvu qu'il ait la récolte.

Si l'entendement donne aux hommes la vie selon leur volonté, alors ceux qui ne le gardent pas ne peuvent pas vivre et se mettent hors de la vie ; et après la mort temporaire, il ne restera rien d'eux.

Pour les hommes qui ne reconnaissent pas le pouvoir du roi, celui-ci dit : Jetez-les aussi dehors.

Il y a encore d'autres hommes. Ceux-ci non seulement ne travaillent pas avec l'entendement et la vie, mais ils méprisent ce Père-Esprit qui leur a donné la vie. Ces hommes ne peuvent pas vivre, et disparaissent aussi avec la mort.

1. ↑ Interprétation de l'Évangile selon saint Jean, par l'archevêque Mikhaïl, p. 174.
2. ↑ La Bible, Nouveau Testament, vi^e^ partie, p. 166.
3. ↑ Interprétation de l'Évangile de Jean, par l'archevêque Mikhaïl, p. 135.
4. ↑ P. 190.

VI

LA NOURRITURE DE LA VIE.
CE N'EST PAS DE PAIN QUE L'HOMME SERA RASSASIÉ.

De la parenté corporelle et spirituelle.

Ἐπὶ δέ λαλοῦντος τοῖς ὄχλοις, ἰδού, ἡ μήτηρ καὶ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ εἱστήκεισαν ἔξω, ζητοῦντές αὐτῷ λαλῆσαι.

Εἶπε δὲ τις αὐτῷ, Ἰδοὺ, ἡ μήτηρ σου καὶ οἱ ἀδελφοί σου ἔξω ἑστήκασι, ζητοῦντές σοι λαλῆσαι.

Ὁ δὲ ἀποκριθείς εἶπε τῷ εἰπόντι αὐτῷ. Τίς ἐστιν ἡ μήτερ μου, καὶ τὶνες εἰσίν οἱ ἀδελφοί μου.

Καὶ ἐκτείνας τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἐπὶ τοὺς μαθητάς αὐτοῦ, εἶπεν, Ἰδού, ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδελφοί μου.

Ὅστις γὰρ ἄν ποιήση τὸ θὲλημα τοῦ πατρός μου τοῦ ἐν οὐρανοῖς, αὐτός μου ἀδελφός, καὶ ἀδελφὴ, καὶ μήτηρ ἐστίν.

Matthieu, XII, 46. Et comme Jésus parlait encore au peuple, sa mère et ses frères, qui étaient dehors, demandèrent à lui parler.

47. Et quelqu'un lui dit : Voilà, ta mère et tes frères sont là dehors, qui demandent à te parler.

Comme il parlait, sa mère et ses frères, qui se tenaient au loin, voulurent lui parler.

Quelqu'un voyant cela lui dit : Voilà ta mère et tes frères, ils sont à l'écart et voudraient le parler.

48. Mais il répondit à celui qui lui avait dit cela : Qui est ma mère et qui sont mes frères ?
49. Et, étendant sa main sur ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères.
50. Car quiconque fera la volonté de mon Père, qui est aux cieux, c'est celui-là qui est mon frère et ma sœur et ma mère.

Et Jésus lui dit : Qui est ma mère et qui sont mes frères ?

Et, montrant de la main ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères.
Car celui qui accomplit la volonté de mon Père Dieu, celui-là est pour moi le frère, la sœur et la mère [1]).

Remarques.

1) Il est dit auparavant que pour la vraie vie, il n'existe aucun souci, aucune considération ni du passé ni du temporaire ; il ne peut exister d'autre préoccupation que celle de la vie. On dit maintenant qu'entre les hommes il n'y a pas d'autre parenté que l'union de tous dans la volonté du Père.

Les hommes sont proches du royaume de Dieu selon leur union dans la volonté de Dieu.

Ἐγένετο δὲ ἐν τῷ λέγειν αὐτὸν ταῦτα, ἐπάρασα τις γυνή φωνήν ἐκ τοῦ ὄχλου εἶπεν αὐτῷ, Μακαρία κοιλία ἡ βαστάσασα σε, καὶ μαστοί οὓς ἐθήλασας.

Αὐτός δὲ εἶπε. Μενοῦνγε μακάριοι οἱ ἀκούοντες τὸν λόγον τοῦ Θεοῦ καὶ φυλάσσοντες αὐτόν.

Luc, XI, 27. Comme Jésus disait ces choses, une femme de la foule éleva la voix et lui dit : Heureux les flancs qui t'ont porté et les

Comme il disait cela, une femme du peuple éleva la voix et lui dit : Heureux le ventre qui t'a porté ; heureuses les mamelles qui t'ont

mamelles qui t'ont allaité !

allaité !

28. Mais plutôt, reprit Jésus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

Jésus lui dit ; Heureux celui qui comprend l'entendement de Dieu, et l'observe [1]).

Remarques.

1) Le bien de la vie ne peut dépendre de personne. Personne ne peut transmettre son bonheur à un autre. Le bonheur n'est que la vie de l'entendement.

Ἐγένετο δὲ πορευομένων αὐῶν ἐν τῇ ὁδῷ, εἰπὲ τις πρὸς αὐτόν,

Ἀκολουθησω σοι ὅπου ἂν ἀπέρχη, κύριε.

Καὶ εἶπεν αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς, Αἱ ἀλώπεκες φωλεούς ἔχουσι, καὶ τὰ πετεινά τοῦ οὐρανοῦ κατασκηνώνεις· ὁ δὲ υἱός τοῦ ἀνθρώπου οὐκ ἔχει ποῦ τὴν κεφαλήν κλίνῃ.

Luc, IX, 57. Et comme ils étaient en chemin, un homme lui dit : Je te suivrai, Seigneur ! partout où tu iras.
58. Mais Jésus lui répondit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

En chemin un homme dit à Jésus : Je te suivrai partout, mon Seigneur.

Et Jésus lui dit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'asile [1]).

Remarques.

1) Ce verset a une double signification. Il signifie d'abord que le fils de l'homme, dans le sens d'homme, ne doit pas se soucier de la place

où il se trouve. Où qu'il soit, peu importe, pourvu qu'il ne considère pas une place quelconque comme lui étant propre. Il doit être errant. La seconde signification, c'est que le Fils de l'homme — l'esprit de Dieu en l'homme — est en dehors de l'espace, et l'on ne peut être où il se trouve puisqu'il est partout et nulle part.

LA TEMPÊTE SUR LE LAC

Καὶ ἐγένετο ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν, καὶ αὐτὸς ἐνέβη εἰς πλοῖον καὶ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ· καὶ εἶπε πρὸς αὐτούς. Διέλθωμεν εἰς τὸ πέραν τῆς λίμνης· καὶ ἀνήχθησαν.

Πλεόντων δὲ αὐτῶν ἀφύπνωσε· καὶ κατέβη λαίλαψ ἀνέμου εἰς τήν λίμνην, καὶ συνεπληροῦντο, καὶ ἐκινδύνευον.

Προσελθόντες δὲ διήγειραν αὐτόν, λέγοντες, Ἐπιστάτα, ἐπιστάτα, ἀπολλύμεθα. Ὁ δὲ λέγει αὐτοῖς, Τί δειλοί ἐστι, ὀλογόπιστοι ; τότε, ἐγερθείς ἐπετίμησε τοῖς ἀνέμοις καὶ τῇ θαλάσσῃ, καὶ ἐγένετο γαλήνη μεγάλη.

Εἶπε δὲ αὐτοῖς, Ποῦ ἐστιν ἡ πίστις ὑμῖν.

Luc, VIII, 22. Il arriva un jour qu'il entra dans une barque avec ses disciples, et il leur dit : Passons de l'autre côté du lac, et ils partirent.
23. Et comme ils voguaient il s'endormit, et un vent impétueux s'éleva sur le lac ; la barque s'emplissait d'eau, et ils étaient en danger.
24. Alors ils vinrent vers lui, et ils le réveillèrent en lui disant : Maître ! Maître ! nous périssons. Mais lui,

Il arriva un jour qu'il entra dans une barque avec ses disciples et il leur dit : Passons sur l'autre rive du lac ; et ils voguèrent.
Et, comme ils voguaient une grande tempête s'éleva, ils étaient inondés et le danger les menaçait ; et il dormait à l'arrière.

Ses disciples s'approchant de lui l'éveillèrent et lui dirent : Maître ! Maître ! nous périssons !

étant réveillé, parla avec autorité au vent et à la tempête, qui s'apaisèrent ; et il se fit un grand calme.

Et lui, s'étant réveillé, leur dit : pourquoi avezvous peur et avez-vous si peu de foi ; puis il parla avec autorité, au vent et aux ondes, et la tempête s'apaisa.

25. Alors il leur dit : Où est votre foi ?

Alors il leur dit : Où est votre foi [1]) ?

Remarques.

1) Jésus ne montre aucune peur devant le danger. Il dort tandis que la tempête harcèle la barque et menace de la renverser. Quand ses disciples l'éveillent et lui disent qu'ils vont périr, il s'étonne et leur fait des reproches. Ils prétendent croire à la vraie vie en dehors du temps et de l'espace et, à la première occasion, par leur terreur des malheurs de cette terre, ils montrent qu'ils ne croient pas en cette vie. De même que les soucis concernant les funérailles de nos parents, les ordres de la maison, les relations familiales, les rapports sociaux ne peuvent avoir d'action sur la vie de l'esprit, de même les dangers de la mort terrestre, et la mort terrestre elle-même, ne peuvent empêcher la vie de l'esprit. Et Jésus dort, et, réveillé, il reste aussi calme.

Μὴ οὖν μεριμνήσητε εἰς τὴν αὔριον· ἡ γὰρ αὔριον μεριμνήσει τὰ ἑαυτῆς ἀρκετόν τὴ ἡμέρα ἡ κακία αὐτῆς.

Matthieu, VI, 34. Ne soyez donc point en souci pour le lendemain ; car le lendemain aura soin de ce qui le regarde. À chaque jour suffit sa peine.

Ne vous souciez donc point de l'avenir [1]), pour le présent il y a assez de mal [2]).

Remarques.

1) Dans plusieurs copies on a omis : le lendemain aura soin de ce qui le regarde (Grisbach).

2) Ce verset se retrouve dans le chapitre IV (le Sermon sur la montagne).

Εἶπε δὲ πρὸς ἕτερον, Ἀκολούθει μοι· ὁ δὲ Κύριε ἐπίτρεψόν μοι ἀπελθόντι πρῶτον θάψαι τὸν πατέρα μου.

Εἶπε δὲ αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς, Ἄφες τοὺς νεκρούς θάψαι τοὺς ἑαυτῶν νεκρούς. σύ δὲ ἀπελθών διάγγελλε τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ.

Luc, IX, 59. Il dit à un autre : Suis-moi. Et il lui répondit : Seigneur ! permets que j'aille auparavant ensevelir mon père.
60. Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts ; mais toi, va annoncer le règne de Dieu.

Et à un autre, Jésus dit : Suis-moi. Et celui-ci lui répondit : permets-moi auparavant d'ensevelir mon père.
Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir les morts, mais toi, suis-moi et annonce la bonne nouvelle de Dieu [1]).

Remarques.

1) De nouveau deux significations ; l'une : tous les soucis de ce monde, même les plus importants, comme les funérailles, ne sont que des œuvres de mort et de ténèbres. La vie n'a qu'une seule œuvre : la vie, la propagation de la vie. L'autre signification, et la plus importante, est celle-ci : Pour celui qui vit de la vraie vie, il n'y a pas de mort.

Εἶπε δὲ καὶ ἕτερος, Ἀκολουθήσω σοι, κύριε· πρῶτον δὲ ἐπίτρεψόν μοι ἀποτάξασθαι τοῖς εἰς τὸν οἰκόν μου.

Εἶπε δὲ πρὸς αὐτόν ὁ Ἰησοῦς, Οὐδείς ἐπιβαλών τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἐπ' ἄροτρον καὶ βλέπων εἰς τὰ ὀπίσω, εὔθετος ἐστιν εἰς τὴν

βασιλείαν τοῦ Θεοῦ.

Luc, IX, 61. Un autre lui dit aussi : Je te suivrai, Seigneur ! mais permets-moi de prendre auparavant congé de ceux qui sont dans ma maison.

Un autre encore lui dit : Je te suivrai, mais laisse-moi auparavant donner des ordres à la maison.

62. Mais Jésus lui répondit : Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière lui, n'est point propre pour le royaume de Dieu.

Et Jésus lui dit : Celui qui prend la charrue et regarde derrière lui n'est point propre pour le royaume de Dieu [1]).

Remarques.

1) Cette dernière expression renferme le sens des deux premières, et contient l'idée principale de tout le passage. Elle signifie que celui qui a compris la vie dans le royaume de Dieu, la vie de l'esprit, et se soucie des choses matérielles, montre, par cela même, qu'il ne vit pas de la vie de l'esprit. Si un homme vivant de la vie de l'esprit se soucie de la vie de la chair, il réussira aussi peu dans la vie de l'esprit que celui qui laboure en regardant non devant mais derrière lui.

Cette comparaison a encore cette signification : l'homme qui s'imagine vivre de la vie de l'esprit, et qui, en même temps, calcule quelles conséquences aura ce qu'il fait dans la vie, est semblable au laboureur qui, pour diriger la charrue, regarde non devant lui ce qu'il doit faire, mais derrière lui ce qu'il a fait.

Πλὴν ζητεῖτε τήν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ, καὶ ταῦτα πάντα προστεθήσεται ὑμῖν.

Luc, XII, 31. Mais cherchez plutôt le royaume de Dieu et

Ne vous efforcez que d'être dans la volonté de Dieu, et vous

toutes ces choses vous seront données par-dessus.

aurez [1]) tout le reste.

Remarques.

1) Ce verset se trouve aussi dans le chapitre IV.

JÉSUS CHEZ MARTHE ET MARIE

Ἐγένετο δὲ ἐν τῷ πορεύεσθαι αὐτούς, καὶ αὐτός εἰσῆθεν εἰς κώμην τινά· γύνη δὲ τίς ὀνόματι Μάρθα ὑπεδέξατο αὐτόν εἰς τόν οἶκον αὐτῆς.

Καὶ τῇδε ἦν ἀδελφὴ καλουμένη Μαρία, ἥ καὶ παρακαθίσασα παρὰ τοῦς πόδας τοῦ Ἰησοῦς ἤκουε τὸν λόγον αὐτοῦ.

Luc, x, 38. Comme ils étaient en chemin, il entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe, le reçut dans sa maison.
39. Elle avait une sœur nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole.

Une fois que Jésus cheminait avec ses disciples, il entra dans un bourg. Une femme, Marthe, l'invita dans sa maison.
Elle avait une sœur, Marie. Marie s'assit aux pieds de Jésus, écoutant sa doctrine [1]).

Remarques.

1) λόγος, ici, et en général partout chez Luc, signifie la doctrine.

Ἡ δὲ μάρθα περιεσπᾶτο περὶ πολλὴν διακονίαν· ἐπιστᾶσα δὲ εἰπε, Κύριε, οὐ μέλει σοι ὅτι ἡ ἀδελφή μου μόνην με κατέλιπε διακονεῖν ; εἰπὲ οὖν αὐτῇ ἵνα μοι συναντιλάβηται.

Ἀποκριθείς δὲ εἶπεν αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς, Μάρθα. Μάρθα, μεριμνᾶς καὶ τυρβάζῃ περὶ πολλὰ,

Ἑνός δὲ ἐστι χρεία. Μαρία δὲ τὴν ἀγαθήν μερίδα ἐξελέζατο, ἥτις οὐκ ἀφαι ρεθήσεται ἀπ' αὐτῆς.

Ἔλεγε δὲ πρὸς πάντας. Εἰ τίς θέλει ὀπίσω μου ἐλθεῖν, ἀπαρνησάσθω αὐτὸν καὶ ἀράτω τὸν σταυρόν αὐτοῦ καθ' ἡμέραν, καὶ ἀκολουθείτω μοι.

Ὅς γὰρ ἄν θέλῃ τὴν ψυχής αὐτοῦ σῶσαι, ἀπολέσει αὐτὴν· ὅς δ' ἄν ἀπολέση τὴν ψυχήν αὐτοῦ ἕνεκεν ἐμοῦ, οὗτος σώσε

Τί γὰρ ὠφελεῖται ἄνθρωπος κερδήσας τὸν κόσμον ὅλον, ἑαυτόν δὲ ἀπολέσας ἤ ζημιευθείς.

Ὅς γὰρ ἄν ἐπαισχυνθῇ με καὶ τούς ἐμοῦς λόγου, τοῦτον ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ἐπαισχυνθήσεται, ὅταν, ἔλθη ἐν τὴ δόξη αὐτοῦ καὶ τοῦ πατρός καὶ τῶν ἁγίῶν ἀγγέλων.

Luc. x, 40. Mais comme Marthe était distraite par divers soins, elle vint et dit à Jésus : Seigneur ! ne considères-tu point que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dis-lui donc qu'elle m'aide aussi.

Marthe qui prenait soin d'un grand repas s'approcha de Jésus et lui dit : S'il ne t'est pas indifférent que ma sœur me laisse seule servir, dis-lui de m'aider.

41. Et Jésus lui répondit : Marthe ! Marthe ! tu te mets en peine et tu t'embarrasses de plusieurs choses.

Jésus lui répondit : Marthe, Marthe, tu te mets en peine et t'embarrasses de plusieurs choses.

42. Mais une seule chose est nécessaire ; or Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée.

Tandis qu'une seule chose est nécessaire. Et Marie a choisi ce qui est le mieux, et ce que personne maintenant ne lui ôtera.

Luc, ix, 23. Et il disait à tous : Si quelqu'un veut venir après moi

Et il disait à tous : Si quelqu'un veut me suivre qu'il renonce à

qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix, et qu'il me suive.

soi-même ; qu'à chaque heure [1]) il soit prêt à tout, et alors me suive.

24. Car quiconque voudra sauver sa vie la perdra ; mais quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, celui-là la sauvera.

Celui qui veut sauver sa vie la perd ; mais celui qui perdra sa vie pour moi, celui-là la sauvera.

25. Et que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il se détruisait lui-même, et s'il se perdait lui-même ?

Quelle utilité peut-il être pour un homme de gagner tout le monde s'il se perd ou nuit à soi-même.

26. Car si quelqu'un a honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui, quand il viendra dans sa gloire, et dans celle du Père et des saints anges.

Si quelqu'un a honte de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il pensera au Père et aux forces divines.

Remarques.

1) Je traduis le mot « croix » par le sens que lui attribuent tous les interprètes ; mais je n'emploie pas le mot croix, parce que, historiquement, il n'a pas de sens dans la bouche de Jésus. Si même il savait qu'il serait crucifié, ses disciples ne pouvaient le savoir ; ce mot, pour eux, n'aurait donc point eu de sens.

LA PARABOLE DU RICHE

Εἶπε δὲ πρὸς αὐτοῦς, Ὁρᾶτε καὶ φυλάσσεσθε ἀπὸ τῆς πλεονεξίας· ὅτι αὐκ ἐν τῷ περισσεύειν τινὶ ἡ ζωή αὐτοῦ ἐστιν ἐκ τῶν ὑπαρχόντων αὐτοῦ.

Εἶπε δὲ παραβολήν πρὸς αὐτοὺς, λέγων, Ἀνθρώπου τινός μλουσίου εὐφόρησεν ἡ χώρα.

Καὶ διελογίζετο ἐν ἑαυτῷ, λέγων, Τί ποιήσω, ὅτι οὐκ ἔχω ποῦ συνάξω τοὺς καρπούς μου.

Καὶ εἶπε, Τοῦτο κοιὴσω· καθελῶ μου τᾶς ἀποθήκας καὶ μείζονας σἰκοδομήσω, καὶ συνάξω ἐκεῖ πάντα τὰ γενήματα μου καὶ τὰ ἀγαθά μου.

Καὶ ἐρῶ τῇ ψυχῇ μου, Ψυχή, ἔχεις πολλά ἀγαθά κείμενα εἰς ἔτη πολλά· ἀναπαύου, φάγε, πίε, εὐφραίνου.

Εἶπε δὲ αὐτῷ ὁ Θεός, Ἄφρων, ταύτη τῇ νυκτί τὴν ψυχήν σου ἀπαιτοῦσιν ἀπὸ σοῦ, ἅ δὲ ἡτοίμασας, τίνι ἔσται.

Οὕτως ὁ θησαυρίζων ἑαυτῷ, καὶ μὴ εἰς Θεόν πλουτῶν.

Παρῆσαν δὲ τινες αὐτῷ τῷ καιρῷ ἀπαγγέλλοντες αὐτῷ περὶ τῶν Γαλιλαίων, ὧν τὸ αἷμα Πιλᾶτος ἔμιξε μετὰ τῶν θυσιῶν αὐτων.

Καὶ ἀποκριθείς ὁ Ἰησοῦς εἶπεν αὐτοῖς, Δοκεῖτε ὅτι οἱ Γαλιλαῖοι οὗτοι ἁμαρτωλοί παρὰ πάντας τους Γαλιλαίους ἐγένοντο, ὅτι τοιαῦτα πεπόνθασιν.

Οὐχι, λέγω ὑμῖν· ἀλλ’ ἐάν μὴ μετανοῆτε, πάντες ὡσαύτως ἀπολεῖσθε.

Luc, XII, 15. Puis il leur dit : Gardez-vous avec soin de l’avarice ; car quoique les biens abondent à quelqu’un, il n’a pas la vie par ses biens.

Puis il leur dit : Faites attention, gardez-vous de tout superflu car il ne peut être de vie dans les biens de celui qui possède.

16. Il leur proposa là-dessus cette parabole : Les terres d’un homme riche avaient rapporté avec abondance.

Et il leur dit cette parabole : Il y avait un homme riche dont le blé avait rapporté avec abondance.

17. Et il disait en lui-même, Que ferai-je ? car je n’ai pas assez de place pour serrer toute ma récolte.

Et il se disait : Que dois-je faire ? car je n’ai pas où serrer ma récolte.

18. Voici, dit-il, ce que je ferai : J’abattrai mes

Voici, dit-il ce que je ferai : j’abattrai mes

greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens.

19. Puis je dirai à mon âme : Mon âme tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois et te réjouis.
20. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette même nuit ton âme te sera redemandée et ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il ?
21. Il en est ainsi de celui qui amasse des biens pour soi-même, et qui n'est point riche en Dieu.
Luc, XIII, 1. En ce même temps quelques personnes qui se trouvaient là racontèrent à Jésus ce qui était arrivé à des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices.
2. Et Jésus, cependant, leur dit : Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens parce qu'ils ont souffert ces choses ?
3. Non, vous dis-je ;

greniers et j'en bâtirai de nouveaux, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens.

Puis je dirai à mon âme : Eh bien, mon âme ! tu as beaucoup de biens et pour plusieurs années, dors, mange, bois, réjouis-toi.
Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit ton âme te sera reprise, alors que feras-tu de tes biens ?

Il en est ainsi de celui qui amasse en lui-même mais ne s'enrichit point en Dieu.
Il advint qu'il se trouvait ici des gens qui lui parlèrent de Galiléens que Pilate avait tués.

En réponse, Jésus leur dit : Pensez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs, et que c'est pourquoi cela leur est arrivé ?

Nullement, et si vous

mais si vous ne vous amendez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.

ne réfléchissez [1]) pas vous tous périrez de la même façon.

Remarques.

1) Ἐάν μὴ μετανοῆτε, ne pas modifier ses pensées sur ce qu'est la vie.

LA PARABOLE DU FIGUIER

Ἢ ἐκεῖνοι οἱ δέκα καὶ ὀκτώ, ἐφ' οὓς ἔπεσεν ὁ πύργος ἐν τῷ Σιλωάμ καὶ ἀ ἐκτείνεν αὐτούς, δοκεῖτε ὅτι οὗτοι ὀφειλέται ἐγένοντο παρὰ μάντας ἀνθρώπους τοὺς κατοικοῦντας ἐν Ἰερουσαλήμ.

Οὐχί, λέγω ὑμῖν· ἀλλ' ἐάν μὴ μετανοῆτε, πάντες ὁμοίως ἀπολεῖσθε.

Ἔλεγε δὲ ταύτην τὴν παρβολήν. Συκῆν εἶχέ τις ἐν τῷ ἀμπελῶνι αὐτοῦ πεφυτευμένην· καὶ ἦλθε καρπόν ζητῶν ἐν αὐτῇ, καὶ οὐχ εὗρεν.

Εἶπε δὲ πρὸς τὸν ἀμπελουργόν, Ἰδού, τρία ἐτη ἔρχομαι ζητῶν καρπόν ἐν τῇ συκῇ ταύτη, καὶ οὐχ εὑρίσκω· ἔκκοψον αὐτήν· ἵνα τὶ καὶ τὴν γῆν καταργεῖ.

Ὁ δὲ ἀποκριθείς λέγει αὐτῷ, Κύριε, ἄφες αὐτὴν καὶ τοῦτο τὸ ἔτος, ἕως ὅτου σκάψω περὶ αὐτὴν, καὶ βάλω κορίαν.

Κἄν μὲν ποιήση καρπόν· εἰ δὲ μήγε, εἰς τὸ μέλλον ἐκκοψεις αὐτὴν.

Luc, XIII, 4. Ou pensez-vous que ces dix-huit personnes sur qui la tour de Silvé est tombée et qu'elle a tuées, fussent plus

Supposez-vous que ces dix-huit personnes qui ont été écrasées par la tour, quand elle est tombée, le méritaient plus que tous les autres

coupables que tous les habitants de Jérusalem ?

5. Non, vous dis-je, mais si vous ne vous amendez pas vous périrez tous aussi bien qu'eux.

6. Il leur dit aussi cette similitude : Un homme avait un figuier planté dans sa vigne et il y vint chercher du fruit et n'y en trouva point.

7. Et il dit au vigneron : Voici, il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et je n'y en trouve point ; coupe-le, pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ?

8. Le vigneron lui répondit : Seigneur, laisse-le encore cette année, jusqu'à ce que je l'aie déchaussé et que j'y aie mis du fumier.

9. S'il porte du fruit, à la bonne heure ; sinon tu le couperas après cela.

habitants de Jérusalem ?

Nullement. Mais si vous ne réfléchissez pas, vous périrez tous de la même façon.

Puis il leur dit la parabole suivante : Un homme avait dans son jardin un pommier. Il vint voir s'il n'avait point de fruits et n'y trouva rien.

Alors il dit au jardinier : Voici, il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce pommier et je n'en trouve jamais. Coupe-le. Pourquoi tiendrait-il de la place ?

Et le jardinier lui dit : Maître, laisse-le encore un été, je le déchausserai et y mettrai du fumier.

Peut-être donnera-t-il du fruit ; et si après cela il n'en donne pas, tu le couperas.

La mort — la privation de la possibilité de vivre de la vraie vie de l'entendement de Dieu — à chaque moment donné est devant nous. De même qu'elle est venue chez le riche, la nuit, alors qu'il se préparait à vivre longtemps, de même elle est venue chez les hommes

tués par Pilate et chez ceux écrasés par la tour. Chaque heure de notre vie n'est qu'un hasard heureux, comme le jardinier qui demande d'attendre, pour couper le pommier, de voir s'il ne portera point de fruits.

Jean-Baptiste le disait encore aux hommes, en les invitant à changer de vie (Luc, III, 9).

Ἔλεγε δέ καὶ τοῖς ὄχλοις. Ὅταν ἴδητε τὴν νεφέλην ἀνατέλλουσαν ἀπὸ δυσμῶν εὐθέως λέγετε, Ὄμβρος ἔρχεται· καὶ γίνεται οὕτω.

Καὶ ὅταν νότον πνέοντα, λέγετε, Ὅτι καύσων ἔσται. καὶ γίνεται.

Ὑποκριταί, τὸ πρόσωπον τῆς γῆς καὶ τοῦ οὐρανοῦ οἴδατε δοκιμάζειν· τὸν δὲ καιρὸν τοῦτον πῶς οὐ δοκιμάζετε.

Τὶ δὲ καὶ ἀφ' ἑαυτῶ οὐ κρίνετε τὸ οἰκαιον.

Luc, XII, 54. Puis il disait au peuple : Quand vous voyez une nuée qui se lève du côté d'Occident, vous dites d'abord : Il va pleuvoir ; et cela arrive ainsi.

55. Et quand le vent du midi souffle, vous dites qu'il fera chaud ; et cela arrive.

56. Hypocrites ! vous savez bien discerner ce qui paraît au ciel et sur la terre ; et comment ne discernez-vous pas ce temps-ci ?

57. Et pourquoi ne discernez-vous pas aussi vous-mêmes ce

Et il dit au peuple [1]) : Quand vous voyez des nuages à l'occident, vous dites aussitôt : il va pleuvoir, et la pluie arrive.

Et quand le vent souffle du midi, vous dites qu'il fera chaud et cela arrive.

D'après l'aspect de la terre et du ciel vous savez prévoir, comment donc ne discernez-vous pas votre situation présente ?

Comment en vous-mêmes ne voyez-vous pas ce qui est juste ?

qui est juste ?

Remarques.

1) Ce passage est répété ici avec une autre signification. Chez Matthieu, il correspond à la question des Pharisiens sur les preuves ; ici, il montre que la perte de l'homme par la mort est aussi évidente que la venue de la tempête après certains indices. Comment donc savez-vous, devinez-vous, quand il y aura un orage et ne savez-vous pas, et ne voulez-vous savoir que la mort viendra ?

Συνεπορεύοντοδέ αὐτῷ ὄχλοι πολλοί· καὶ ὀτραφεὶς εἰπε πρὸς αὐτούς·

Εἰ τις ἔρχεται πρὸς με, καὶ οὐ μισεῖ τὸν πατέρα ἑαυτοῦ καὶ τὴν μητέρα, καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τὰ τέκνα, καὶ τοὺς ἀδελφούς καὶ τάς ἀδελφὰς, ἔτι δὲ καὶ τὴν ἑαυτοῦ ψυχήν, οὐ δυναταί μου μαθητὴς εἶναι.

Καὶ ὅστις οὐ βαστάζει τὸν σταυρὸν αὐτοῦ καὶ ἔρχεται ὀπίσω μου, οὐ δύναται μου εἶναι μαθητής.

Τὶς γὰρ ἐξ ὑμῶν, θέλων πύργον οἰκοδομῆσαι, οὐχί πρῶτον καθίσας ψηφίζει τὴν δαπάνην, εἰ εχει τα προς απαρτισμον ;

Ἵνα μήποτε θέντος αὐτοῦ θεμέλιον, καὶ μὴ ἰσχύοντος ἐκτελέσαι πάντες οἱ θεωροῦντες ἄρξωνται ἐμπαίζειν οὐτῷ.

Λέγοντες, ὅτι οὐτος ὁ ἄνθρωπος ἤρξατο οἰκοδομεῖν, καὶ οὐκ ἴσχυσεν ἐκτελέσαι.

Ἢ τίς βασιλεύς πορευόμενος συμβαλεῖν ἑτέρῳ βασιλεῖ εἰς πόλεμον, οἰχί καθίσας πρῶτον βουλεύεται εἰ δυνατός ἐστιν ἐν δέκα χιλιάσιν ἀπαντῆσαι τῷ μετὰ εἴκοσι χιλιάδων ἐρχομένῳ ἐπ' αὐτόν ;

Εἰ δὲ μήγε, ἔτι αὐτοῦ μόῤῥω οντος πρεσβείαν ἀποστείλας, ἐρωτᾷ τὰ πρὸς ῥὴνην.

Οὕτως οὖν πᾶς ἐξ ὑμῶν, ος οὐκ ἀποτάσσεται πᾶσι τοῖς ἑαυτοῦ ὑπάρχουσιν οὐ δύναται μου εἶναι μαθητής.

Καλόν τὸ ἅλας· ἐαν δὲ τὸ ἅλας μωρανθῆ, ἐν τίνι ἀρτυθήσεται ;

Οὔτε εἰς γῆν, οὔτε εἰς κοπριαν εὐθετόν ἐστιν· ἔξω βάλλουσιν αὐτό. Ὁ ἔχων ὦτα ἀκούειν, ἀκουέτω.

Luc, XIV, 25. Et comme une grande multitude de gens allaient avec lui, il se tourna vers eux et leur dit :

Et une multitude de gens allaient avec lui ; et s'adressant à eux il leur dit :

26. Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.

Celui qui va vers moi, et ne considère pour rien son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et toute sa vie charnelle, celui-ci ne peut être instruit par moi.

27. Et quiconque ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple.

À quiconque ne porte pas sa croix et ne fait pas la même chose que moi, je ne puis rien apprendre.

28. Car qui est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne s'asseye premièrement et ne calcule la dépense, pour voir s'il a de quoi l'achever ;

Car chacun de vous qui désire construire une maison, auparavant s'installe pour calculer la dépense. afin de savoir s'il a de quoi l'achever.

29. De peur qu'après qu'il en aura posé les fondements et qu'il n'aura pu achever, tous ceux qui le verront ne viennent à se moquer de lui ;

Pour qu'il ne lui arrive pas qu'ayant commencé et ne pouvant terminer il devienne la risée des gens.

30. Et ne disent : Cet homme a commencé à bâtir et n'a pu achever ?

Et qu'on ne dise : Voici l'homme qui a commencé à bâtir et ne peut terminer.

31. Ou qui est le roi qui, marchant pour livrer bataille à un

Et si un roi veut guerroyer contre un autre roi, avant tout il

autre roi, ne s'asseye premièrement, et ne consulte s'il pourra avec dix mille hommes aller à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille ?

réfléchira s'il peut avec dix mille soldats guerroyer contre vingt mille.

32. Autrement, pendant que celui-ci est encore loin, il lui envoie une ambassade pour lui demander la paix.

Autrement, encore de loin, il enverra une ambassade pour demander la paix.

33. Ainsi, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple.

De même chacun de vous, s'il n'abandonne pas toutes ses affaires, ne peut être instruit par moi.

34. C'est une bonne chose que le sel ; mais si le sel perd sa saveur, avec quoi l'assaisonnera-t-on ?

Le sel est bon mais s'il perd sa saveur on ne peut la lui rendre.

35. Il n'est propre ni pour la terre ni pour le fumier ; mais on le jette dehors. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !

Il n'est ni terre ni fumier ; il faut le jeter dehors. Celui qui a du bon sens comprendra.

Remarques.

1) Je traduis, Ἀποτάσσομαι : abandonner.

Jésus dit : Pour être instruit par moi de la vraie vie qui sauve de la mort, il est nécessaire de renoncer à tout.

Et, afin de ne pas regretter ce à quoi l'on renonce, il suffit de calculer les avantages et les désavantages de la vie charnelle et de la vie spirituelle. Réfléchis à ta situation dans ce monde, comme réfléchit celui qui fait bâtir une maison ou le roi qui se prépare à guerroyer.

Tu aimes ton père, ta mère, tes enfants, ta vie. Eh bien, peux-tu terminer cette vie comme une maison ? Peux-tu t'opposer à la mort qui marche vers toi de toutes ses forces ? Si tu le peux ou si tu crois le pouvoir, alors construis ta vie ; et si tu vois que tu ne le peux pas, que ta maison restera inachevée, que tu ne peux vaincre le roi qui va en guerre contre toi, alors cesse de bâtir, fais la paix et suis-moi vers cette vie que je te montre. C'est pourquoi il ne peut être de milieu. Si tu crois que cette seule vie que donne l'entendement est la vie, alors vis de l'entendement et tu ne regretteras rien, mais avec joie, tu donneras ta vie charnelle. Si, au contraire, tu ne crois pas, si tu regrettes la vie charnelle, alors mieux vaut ne pas me suivre. Le sens de ma doctrine, c'est le renoncement à la vie charnelle. Si, désirant être mon disciple, tu ne renonces pas à tout, si tu regrettes quelque chose, alors, comme le sel qui a perdu sa saveur, tu n'es déjà plus bon à rien.

LA PARABOLE DU FESTIN

Ἀκούσας δὲ τις τῶν συνανακειμένων ταῦτα, εἶπεν αὐτῷ. μακάριος ος φάγεται αρτον ἐν τῇ βασιλεία τοῦ Θεοῦ.

Ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ· ἄνθρωπος τις ἐποίησε δεῖπνον μέγα, καὶ ἐκάλεσε πολλούς.

Καὶ ἀπεστειλε τὸν δοῦλον αὐτοῦ τῇ ὥρα τοῦ δείπνου εἰπεῖν τοῖς κεκλημένοις· ἔρχεσθε, ὅτι ηδη ἕτοιμὰ ἐστι πάντα.

Καὶ ἤφξαντο ἀπὸ μιᾶς παραιτεῖσθαι πάντες. Ὁ πρῶτος εἰπεν αὐτῷ· ἀγρὸν ἠγόρασα, καὶ ἔχω ἀνάγκην ἐξελθεῖν καὶ ἰδεῖν αὐτόν· ἐρωτῶ σε, ἔχε με παρῃτημένον.

Luc, XIV, 15. Un de ceux qui étaient à table ayant ouï cela, lui dit : Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu !
16. Mais Jésus lui dit : Un homme fit un grand souper, et il y convia beaucoup de gens.

Ayant entendu cela, un de ceux qui étaient avec lui, dit : Heureux celui qui mange le pain dans le royaume de Dieu [1]).
Et Jésus dit : Un homme avait préparé un grand festin et invité beaucoup de

convives [2]).

17. Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés : Venez car tout est prêt.

Il envoya son serviteur dire aux invités qu'il était temps d'aller souper.

18. Mais ils se mirent tous comme de concert, à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il me faut nécessairement partir pour aller la voir ; je te prie de m'excuser.

Mais tous, l'un après l'autre, se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il me faut l'aller voir.

Remarques.

1) Le sens de ce verset c'est le doute dans le royaume de Dieu lui-même. Cet homme dit ; Bien, nous partageons tout, et si le royaume de Dieu n'existe pas ?

2) Cette parabole ressemble à celle de Matthieu, mais elle a une autre signification. Pour ne pas se tromper sur sa signification il faut comprendre clairement le cas en question. On a exprimé le doute sur la venue du royaume de Dieu, pour lequel il faut renoncer à la vie charnelle. La parabole exprime la réponse à ce doute. Jésus dit : Il ne peut exister de doute. On vous convie et vous savez qu'il y a un festin, mais vous n'y allez pas non parce que vous êtes occupés, non parce que vous doutez, mais parce que vous êtes préoccupés de la fausse richesse.

Καὶ ἕτερος εἶπε· ζεύγη βοῶν ἠγόρασα πέντε, καὶ πορευομαι δοκιμασαι αὐτὰ· ἐρωτῶ σε, ἔχε με παρητημένον.

Καὶ ἕτερος εἶπε· γυναῖκα ἔγημα, καὶ διὰ τοῦτο οὐ δύναμαι ἐλθεῖν.

Καὶ παραγενόμενος ὁ δοῦλος ἐκεῖνος ἀπήγγειλε τῷ κυρίῳ αὐτοῦ ταῦτα. Τότε ὀργισθείς ὁ οἰκοδεσπότης εἶπε τῷ δούλῳ αὐτοῦ· ἔξελθε ταχέως εἰς τὰς, παλτείας καὶ ῥύμας τῆς πόλεως, καὶ τοὺς πτωχούς καὶ αναπήρους καὶ χωλούς καὶ τυφλούς εἰσάγαγε ὧδε.

Καὶ εἶπεν ὁ δοῦλος· κύριε, γέγονεν ὡς ἐπέταξας, καὶ ἔτι τόπος ἐστί.

Καὶ εἶπεν ὁ κύριος πρὸς τὸν δοῦλον· ἔξελθε εἰς τὰς ὁδούς καὶ φραγμοὺς, καὶ ἀνάγκασον εἰσελθεῖν, ἵνα γεμισθῇ ὁ οἶκός μου.

Λέγω γὰρ ὑμῖν, ὅτι οὐδείς τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων τῶν κεκλημένων γεύσεταί μου τοῦ δείπνου.

19. Luc, XIV, 19. Un autre dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs, et je m'en vais les éprouver ; je te prie de m'excuser.

Un autre dit : j'ai acheté un attelage de bœufs, je vais les éprouver ; je te prie de m'excuser.

20. Un autre dit : J'ai épousé une femme ; ainsi je n'y puis aller.

Un autre dit : Je viens de me marier ; c'est pourquoi je n'ai pas le temps.

21. Le serviteur étant donc de retour, rapporta cela à son maître. Alors le père de famille, en colère, dit à son serviteur : Va-t'en promptement par les places et par les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les impotents, les boiteux et les aveugles.

Le serviteur retourna et raconta tout cela à son maître. Le maître se fâcha et dit au serviteur : Va tout de suite dans les rues et sur les places et amène-moi des mendiants, des malheureux, des boiteux, des aveugles.

22. Ensuite le serviteur dit : Seigneur on a fait ce que tu as commandé, et il y a encore de la place.

Et le serviteur dit : Maître j'ai fait tout ce que tu as ordonné, néanmoins il y a encore de la place.

23. Et le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et presse d'entrer ceux que tu

Et le maître dit au serviteur : Va donc sur les routes et les carrefours, exhorte tous à venir afin que

trouveras, afin que ma maison soit remplie :
24. Car je vous dis qu'aucun de ceux qui avaient été conviés ne goûtera de mon souper.

ma maison soit remplie.
Car je vous dis qu'aucun de ceux qui avaient été conviés ne goûtera de mon souper [1]).

Remarques.

1) Le sens de cetle parabole est simple et transparent. Il est dit dans le Sermon sur la montagne : bienheureux les mendiants et malheur aux riches ; on explique maintenant pourquoi l'on a invité les mendiants, et ils sont heureux, ils sont venus, car ils n'ont rien qui les préoccupe. Ce sont les soucis qui font obstacle aux riches : les uns ont leur champ ; les autres, leurs bœufs ; les autres, leurs noces. Les mendiants sont tous venus, mais il y a encore de la place pour ceux qui voudraient venir. Et pour venir on dit ce qu'il faut faire : il faut abandonner les soucis des choses de ce monde et des richesses. Il y a toujours de la place pour ceux qui veulent venir, c'est-à-dire rendre les richesses. Mais ceux qui ne veulent pas le faire, occupés de leurs bœufs, de leurs champs, de leurs femmes, ceux-là ne peuvent pas venir et ils ne goûteront pas au souper.

Ὡμοιώθη ἡ βασιελεία τῶν οὐρανῶν ἀνθρώπῳ βασιλεῖ, ὅστις ἐποίησε γάμους τῷ νίῷ αὐτοῦ.

Καὶ ἀπέστειλε τοὺς δούλους αὐτοῦ καλέσαι τοὺς κεκλημένους εἰς τοὺς γάμους· καὶ οὐκ ἤθελον ἐλθεῖν.

Πάλιν ἀπέστειλεν ἄλλους δούλους, λέγων· εἴπατε τοῖς κεκλημένοις. ἰδού, τὸ ἄριστόν μου ἡτοίμασα, οἱ ταῦροί μου καὶ τὰ σιτιστά τεθυμένα, καὶ πάντα ἕτοιμα· δεῦτε εἰς τοὺς γάμους.

Οἱ δὲ ἀμελήσαντες ἀπῆλθον, ὁ μὲν εἰς τὸν ἴδιον ἀγρόν, ὁ δὲ εἰς τὴν ἐμπορίαν αὐτοῦ.

Οἱ δὲ λοιποί, κρατήσαντες τοὺς δοῦλους αὐτοῦ, ὕβρισαν καὶ ἀπεκτειναν.

Ἀκούσας δὲ ὁ βασιλεύς ὠργίσθη· καὶ πέμψας τὰ στρατεύματα αὐτοῦ, ἀπώλεσε τούς φονεῖς ἐκείνους, καὶ τὴν πόλιν αὐτῶν ἐνέπρησε.

Τότε λέγει τοῖς δούλοις αὐτοῦ· ὁ μὲν γάμος ἕτοιμός ἐστιν, οἱ δὲ κεκλημένοι οὐκ ἦσαν ἄξιοι.

Πορεύεσθε οὖν ἐπί τὰς διεξόδους τῶν ὁδῶν, καὶ οσους αν εὕρητε, καλεσατε εἰς τούς γὰμους.

Καὶ ἐξελθόντες οἱ δοῦλοι ἐκεινοι εἰς τὰς ὁδούς, συνήγαγον πάντας ὅσους εὑρον, πονηρούς τε καὶ ἀγαθούς· καὶ ἐπλήσθη ὁ γάμος ἀνακειμένων.

Εἰσελθών δὲ ὁ βασιλεύς θεάσασθαι τούς ἀνακειμενους, εἶδεν ἐκεῖ ἄνθρωπον οὐκ ἐνδεδυμένον ἔνδυμα γάμου.

Καὶ λέγει αὐτῷ· ἑταῖρε, πῶς εἰσῆλθες ὧδε μὴ ἔχων ἔνδυμα γάμου ;

Matthieu, XXII, 2. Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils.

3. Il envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui avaient été invités aux noces ; mais ils n'y voulurent point venir.

4. Il envoya encore d'autres serviteurs avec cet ordre : Dites à ceux qui ont été invités : J'ai fait préparer mon dîner ; mes taureaux et mes bêtes grasses sont tués, et tout est prêt ; venez aux noces.

5. Mais eux, n'en tenant compte, s'en allèrent, l'un à sa métairie, et l'autre à son trafic.

6. Et les autres prirent ses serviteurs, et les

Voici à quoi l'on peut comparer le royaume de Dieu : un roi voulut faire les noces de son fils

Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui avaient été invités aux noces. Mais les invités n'étaient pas décidés d'y aller.

Il envoya d'autres serviteurs, leur disant : Dites aux invités que le repas est prêt ; les bœufs nourris spécialement sont tués ; tout est prêt, venez aux noces.

Mais les convives n'acceptaient pas l'invitation : les uns allaient dans leurs champs ; les autres au marché.

D'autres prirent les serviteurs, les

outragèrent et les tuèrent.	insultèrent et les tuèrent.
7. Le roi, l'ayant appris, se mit en colère, et y ayant envoyé ses troupes, il fit périr ces meurtriers et brûla leur ville.	Le roi fut offensé. Il envoya contre eux ses soldats, les fit périr et incendia leurs villes.
8. Alors il dit à ses serviteurs : le festin des noces est prêt ; mais ceux qui étaient invités n'en étaient pas dignes.	Alors le roi dit à ses serviteurs : le festin est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes.
9. Allez donc dans les carrefours des chemins, et invitez aux noces tous ceux que vous trouverez.	Allez donc dans les carrefours et invitez aux noces tous ceux que vous rencontrerez.
10. Et ses serviteurs étant allés dans les chemins, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent tant mauvais que bons, en sorte que la salle des noces fut remplie de gens qui étaient à table.	Les serviteurs étant allés sur les routes assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons, et les salles se remplirent d'hôtes.
11. Et le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'avait pas un habit de noces.	Le roi entra pour admirer ses convives, et il en aperçut un qui n'avait pas d'habit de noces.
12. Et il lui dit : Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noces ?	Et il lui dit : Ami, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noces [1]) ?

Remarques.

1) Celui qui venait à la noce devait mettre sur lui l'habit du maître.

Celui qui ne le mettait pas témoignait au maître du mépris en n'exécutant pas sa volonté.

Ὁ δὲ ἐφιμῶθη.

Τότε εἶπεν ὁ βασιλεύς τοῖς διακόνοις· δήσαντες αὐτοῦ πόδας καὶ χεῖρας, αρατε αὐτόν καὶ ἐκβάλετε εἰς τὸ σκότος τὸ ἐξώτερον· ἐκεῖ ἔσται ὁ κλαυθμός καὶ ὁ βρυγμός τῶν ὀδόντων.

Πολλοί γὰρ εἰσι κλητοί, ὀλίγοι δὲ ἐκλεκτοί.

Matthieu, XXII 12. Et il eut la bouche fermée.
13. Alors le roi dit aux serviteurs : Liez-le pieds et mains, emportez-le, et jetez-le dans les ténèbres de dehors ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.
14. Car il y en a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

Le convive se tut.

Alors le roi dit aux serviteurs : Liez-le pieds et mains ; emportez-le et jetez-le en dehors d'ici, dans les ténèbres.

Car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

« Personne ne peut venir à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jean, VI, 44).

« Tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas tous au royaume des cieux ; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » (Matthieu, VII, 21).

La parabole sur les noces du roi n'est que l'explication de ces pensées. La parabole sur les noces et celle du festin se retrouvent chez Luc. Malgré la ressemblance qui existe entre ces deux paraboles, elles sont d'une application différente. Les Églises au culte païen ainsi que les penseurs libres reconnaissent également cette différence, mais les unes et les autres voient dans ces deux paraboles l'assurance que les

Juifs ne seront pas sauvés, tandis que les païens le seront.

Il me semble que si Jésus avait eu une idée pareille, aussi simple, aussi pauvre, il ne se serait pas donné la peine de l'expliquer par des paraboles.

Le maître de la maison c'est Dieu, le festin c'est la félicité du royaume de Dieu ; l'invitation a été faite il y a longtemps déjà, enfin le moment du festin arrive, tout est prêt : cela se rapporte à l'évangile, à la bonne nouvelle que le royaume est proche et qu'avec le repentir et la foi on y entrera directement ; le serviteur qui va prendre les invités, c'est Jésus s'adressant aux Juifs, à ceux qui connaissent la loi et les prophètes, aux gens d'école, aux riches[1].

Pour celui qui lit l'Évangile tout simplement, comme il est écrit, ces paraboles sont toujours l'explication de la pensée exprimée dans les paraboles des talents, dans toute la doctrine, et dans toutes les paraboles, mais avec différentes nuances. Ces paraboles se rapprochent surtout de celle des talents. Mais tandis que la parabole des talents explique le verset où il est dit que la volonté du Père est que rien ne périsse de ce qu'il nous a donné, celles-ci expliquent cette pensée : personne ne peut venir à moi si le Père ne l'y attire.

Le père attire à lui comme le roi appelle tout le monde au souper, désirant avoir le plus grand nombre de convives. Le Père appelle à lui, attire tout le monde à lui. Si les uns ne viennent pas, les autres viendront. Si quelques grains tombent sur la route, sur les pierres, parmi les mauvaises herbes, les autres tomberont sur la bonne terre, et il y aura des fruits. Le Père non seulement a semé le champ et attend, mais il prépare le bonheur et y convie les hommes. Mais aux uns il paraît que les œuvres qui les occupent sont plus importantes que cela, et ils ne viennent pas. D'autres, comme les habitants de la ville dans la parabole des talents, ne veulent pas du tout reconnaître le roi et même injurient et tuent ses serviteurs.

Le roi tue ceux-là et emplit sa salle de festin de ceux qui désirent venir.

L'entendement appelle tous à lui. Les uns l'entendent et comprennent mais ne veulent pas lui céder. Ceux-ci restent tels qu'ils étaient avec la possibilité de la vie. Les autres ne reconnaissent pas l'entendement, lui sont hostiles, et, par cela même, se perdent. Enfin, d'autres encore s'unissent à l'entendement.

Une partie de la pensée est exprimée, l'autre concerne ceux qui reconnaissent l'entendement. Les invités qui ont exécuté la volonté du maître ont accepté les biens qu'il leur a donnés — l'habit de noces. La comparaison de l'exécution de la volonté du maître avec l'habit — présent du maître — indique que l'exécution de cette volonté n'est pas

difficile, et qu'en outre elle est un bien en elle-même (Matthieu, XI, 28-30). « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau léger. »

Les autres n'ont pas exécuté la volonté du maître ; ils n'ont pas accepté ses habits, et le maître ordonne de les jeter dehors. Il leur est arrivé la même chose qu'à ceux qui ont battu les serviteurs. Les uns, unis à l'entendement, lui obéissent ; les autres ne lui obéissent pas. Ces derniers s'anéantiront ainsi que ceux qui sont hostiles à l'entendement.

Voici comment l'Église interprète la même parabole de Matthieu : Le festin du roi (p. 400-402). On ressent de l'horreur à la lecture de ces interprétations superficielles, comme s'il s'agissait des paroles d'un curé quelconque ; on écrit ce qui vient en tête. Pour Jean Chrysostome cela signifie que les Juifs n'ont pas accepté et que les païens ont accepté, et il l'écrit sans rime ni raison, sans remarquer qu'il est dit dans le texte : les uns ont refusé et les autres ont tué. Il écrit : « C'est peu, ils ont encore tué ! » Et ces sottises et ces écarts du sens se répètent depuis mille ans.

Voici ce que dit l'Église :

Cette parabole présente, évidemment, la répudiation des Juifs et l'appel des païens. L'évangile, avant tout, était destiné aux Juifs, c'est à eux qu'il était enseigné, comme au peuple élu. Mais, dans son aveuglement, il le renia. Alors, il s'est tourné vers les païens, qui l'ont accepté. Telle est la pensée principale de la parabole. Quant aux détails et aux particularités, plusieurs ne sont que de simples ornements de la parole et ne contiennent aucun enseignement mystérieux.

Appelez les élus. — Ils étaient donc prévenus que le roi, à un certain moment, donnerait un festin, et ils avaient été invités à y participer. L'invitation portée maintenant par les serviteurs, n'est donc que l'appel au festin préparé. Les Juifs, en effet, étaient prévenus par la loi et par les prophètes du royaume du messie qui devait être révélé, et ils étaient appelés à y venir. Ensuite, quand le royaume du messie fut révélé, les Juifs y furent appelés par Jean, qui les envoya tous à Christ, en disant : « Il doit grandir et moi diminuer » ; ensuite par le fils lui-même car il dit : « Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai » (Matthieu, XI, 28). Et encore : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et boive ». Il les a appelés non par des paroles mais par des actes.

Et ils n'ont pas voulu venir. — Il est évident que tous n'ont pas refusé ; plusieurs ont cru en Jean et à Christ. Mais on veut parler de la majorité du peuple juif, qui répudia Christ.

Il a envoyé d'autres serviteurs. — Ici, par serviteurs, il faut entendre des apôtres, qui, remplis de l'esprit, témoignèrent de l'évangile dans Jérusalem et dans toute la Judée. De nouveau, solennellement, les Juifs sont appelés les invités du royaume de Dieu qui se révélait quand, selon l'expression précédente, le dîner était déjà tout à

fait prêt.

En négligeant. — Méprisant l'invitation du roi, les élus montraient ainsi du mépris pour le roi lui-même qui les avait conviés.

À leurs champs, à leur commerce. — Ils étaient si plongés dans leurs bas calculs qu'ils en négligeaient l'invitation du roi. Ainsi l'attachement aux biens de ce monde détourne de la satisfaction des besoins spirituels supérieurs. Les bas calculs de ce monde empêchent les Juifs, en la personne de leurs représentants, d'entrer dans le royaume du Christ. Mais le pire n'est pas d'avoir décliné l'invitation, c'est d'avoir mal reçu, injurié, tué les envoyés… Ils ont tué Étienne, Jacques, et injurié les apôtres.

LA PARABOLE DU MAÎTRE ET DU SERVITEUR

Ἀνθρωπός τις ἦν πλούσιος, ὅς εἶχεν οἰκονόμον. καὶ οὗτος διεβλήθη αὐτῷ ὡς διασκορπίζων τὰ ὑπάρχοντά αὐτοῦ.

Καὶ φωνήσας αὐτόν εἶπεν αὐτῷ· τὶ τοῦτο ἀκούω περὶ σοῦ ; ἀπόδος τὸν λόγον τῆς οἰκονομίας σου· οἰ γὰρ δυνήση ἔτι οἰκονομεῖν.

Εἶπε δὲ ἐν ἑαυτῷ ὁ οἰκονόμος· τί ποιήσω, ὅτι ὁ κύριος μου ἀφαιρεῖται τὴ οἰκονομίαν ἀπ' ἐμοῦ ; σκάπτειν οὐκ ἰσχύω, ἐπαιτεῖν αἰσχύνομαι.

Ἔγνων τί ποιήσω, ἵνα ὅταν μετασταθῶ τῆς οἰκονομίας, δέξωνταί με εἰς τοὺς οἴκους αὐτῶν.

Καὶ προσκαλεσάμενος ἕνα ἕκαστον τῶν χρεωφειλετῶν τοῦ κυρίου ἑαὐτοῦ, ἔλεγ τῷ πρώτῳ· πόσον ὀφείλεις τῷ κυρίῳ μου ;

Ὁ δὲ εἶπεν· ἑκατόν βάτους ἐλαίου· Καὶ εἶπεν αὐτῷ· δέξαι σου τό γράμμα, καὶ καθίσας ταχέως γράψον πεντήκοντα.

Ἔπειτα ἑτέρῳ εἶπε· σύ δὲ πόσον ὀφείλεις ; Ὁ δὲ εἶπεν· ἑκατόν κόρους σίτου. Καὶ λέγει αὐτῷ, δέξαι σου τὸ γράμμα, καὶ γράψον ὀγδοήκοντα.

Καὶ ἐπήνεσῖν ὁ κύριος τὸν οἰκονόμυν τῆς ἀδικίας, ὅτι φρονίμος ἐποίησεν, ὅτι οἰ υἱοί τοῦ αἰῶνος τούτου φρονιμώτεροι ὑπέρ τοὺς νἱούς τοῦ φωτὸς εἰς τὴν γενεὰν τὴν ἑαυτων εἰσι.

Luc, XVI, 1. Jésus disait aussi à ses disciples : Un homme avait un

Un homme riche avait un employé. Quelqu'un vint dire au maître que

économe qui fut accusé devant lui de lui dissiper son bien.
2. Et l'ayant fait venir il lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends compte de ton administration ; car tu ne pourras plus désormais administrer mon bien.
3. Alors cet économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne saurais travailler à la terre et j'aurais bonté de mendier.
4. Je sais ce que je ferai afin que quand on m'aura ôté mon administration, il y ait des gens qui me reçoivent dans leurs maisons.

5. Alors il fit venir séparément chacun des débiteurs de son maître, et il dit au premier : Combien dois-tu à mon maître ?
6. Il répondit : Cent mesures d'huile. Et l'économe lui dit : Reprends ton billet, assieds-toi là et écris-en promptement un autre de cinquante.
7. Il dit ensuite à un autre : Et toi combien

cet employé dissipait son bien.

Le maître le fit appeler et lui dit : Voici le bruit qui court sur toi. Rends-moi compte de ta gestion, car tu ne peux plus administrer ma fortune.

Et l'employé se dit à lui-même : Que ferai-je si le maître m'ôte la gestion ? Je n'ai pas la force de labourer, et j'aurais honte de mendier.

Je sais ce que je ferai afin que les bonnes gens me prennent une fois qu'on m'aura enlevé ma gestion.

Et il appela séparément chacun des débiteurs de son maître. À l'un il dit : Combien dois-tu à mon maître ?

Il répondit : Cent mesures d'huile. Et il lui dit : Prends ton billet, assieds-toi et écris-en promptement un de cinquante.

Il dit ensuite à un autre : Et toi, combien

dois-tu ? Il dit : Cent mesures de froment. Et l'économe lui dit : Reprends ton billet, et écris-en un autre de quatre-vingts.

8. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi avec habileté ; car les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière.

dois-tu ? Cent mesures de blé. Et il lui dit : Voici ton billet, écris-en un autre de quatre-vingts.

Et le maître approuva [1]) son gérant [2]) de la richesse infidèle d'avoir agi sagement, car les enfants de ce monde sont plus intelligents que les enfants de la lumière parmi eux [3]).

Remarques.

1) Ἐπαινέω ne signifie pas loué ; c'est δοξαζο qui a cette signification. Ἐπαινέω signifie approuver (i Cor. xi, 2, 17, 22) ; Ὅτι φρονίμως ἐποίησεν montre en quoi, précisément, il l'a approuvé.

2) Τὸν οἰκονόμον τῆς ἀδικίας est traduit : employé infidèle. Cette traduction n'est pas bonne parce qu'il serait dit ἄδικος, et non τῆς ἀδικίας, comme il est dit dans le verset 10 ; τῆς ἀδικίας se rapporte dans le verset suivant à τοῦ μαμωνᾶ et le sens ici est le même, c'est-à-dire que le surveillant était le gardien d'une richesse mal acquise ; c'est pourquoi j'introduis ici le mot richesse.

3) Dans son espèce.

Κἀγὼ ὑμῖν λέγω· ποιήσατε ἑαυτοῖς φίλους ἐκ τοῦ μαμωνᾶ τῆς ἀδικίας, ἵνα ὅταν ἐκλίπητε, δέξωνται ὑμᾶς εἰς τὰς αἰωνίους σκηνάς.

Ὁ πιστὸς ἐν ἐλαχίστῳ, καὶ ἐν πολλῷ πιστός ἐστι· καὶ ὁ ἐν ἐλαχίστῳ ἄδικος, καὶ ἐν πολλῷ ἄδικος ἐστιν.

Luc, xvi, 9. Et moi je vous dis aussi : Faites-vous des amis avec les

Et moi je vous dis : Faites-vous des amis de la richesse injuste afin

richesses injustes, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

10. Celui qui est fidèle dans les petites choses sera aussi fidèle dans les grandes ; et celui qui est injuste dans les petites choses sera aussi injuste dans les grandes.

que, quand il n'en sera plus, vous soyez reçus dans le tabernacle éternel.

Celui qui est fidèle [1]) dans les petites choses sera aussi fidèle dans les grandes ; et celui qui est injuste dans les petites choses sera injuste dans les grandes.

Remarques.

1) Πιστος, a ici la même signification que dans les passages suivants :

Jean, XX, 27. — Puis il dit à Thomas : Mets ici ton doigt et regarde mes mains ; avance aussi ta main et la mets dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais *crois*.

Actes, XVI, 15. — Et quand elle eut été baptisée avec sa famille, elle nous fit cette prière : Si vous m'avez crue fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison et y demeurez ; et elle nous y obligea.

i Tim., IV, 3. — Défendant de se marier, commandant de s'abstenir de viandes que Dieu a créées, afin que les fidèles et ceux qui ont connu la vérité en usent avec actions de grâces.

Εἰ οὖν ἐν τῷ ἀδίκῳ μαμωνᾶ πιστοί οὐκ ἐγένεσθε, τὸ ἀληθινόν τὶς ὑμῖν πιστεύσει ;

Καὶ εἰ ἐν τῷ ἀλλοτρίῳ πιστοὶ οὐκ ἐγένεσθε, τὸ ὑμέτερον τίς ὑμῖν δώσει ;

Οὐδείς οἰκέτης δύναται δυσί κυρίοις δουλεύειν· ἢ γὰρ τὸν ἕνα μισήσει, καὶ τὸν ἕτερον ἀγαπήσει· ἢ ἑνός ἀνθέξεται, καὶ τοῦ ἑτέρου καταφρονήσει. Οὐ δύνασθε Θεῷ δουλεύειν καὶ μαμωνᾷ.

Luc. XVI, 11. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les

Si dans la richesse injuste vous faites quelque chose de mal,

richesses injustes, qui vous confiera les véritables richesses ?
12. Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous ?
13. Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.

qui vous confiera la vraie richesse ?

Et si dans la richesse d'un autre vous n'êtes pas juste, qui vous donnera ce qui vous appartient ?
Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ; ou il considère l'un comme rien et tâche de plaire à l'autre. On ne peut travailler pour Dieu et pour la richesse.

Cette parabole est tenue pour la plus incompréhensible et la plus scandaleuse. On l'interprète de mille manières et sans résultat. Il suffit de ne pas l'interpréter faussement. Il faut dire que seuls les chemineaux, les mendiants sont admis dans le royaume de Dieu ; que celui qui possède non seulement ne peut pas entrer dans le royaume de Dieu, mais que la première condition pour y être admis est de rejeter la propriété, car on ne peut servir Dieu et Mammon, de même qu'on ne peut regarder d'un œil le ciel et de l'autre la terre. Tout cela a été dit tant de fois et de tant de façons, qu'il n'y a qu'à ne pas faire exprès de l'interpréter faussement, et la parabole devient si simple, si claire, qu'il n'est même plus besoin d'interprétation.

Voici comment raisonnent nos interprètes de l'Église[2].

Je vous dis, c'est évidemment adressé à tous les auditeurs sans exception, partisans ou non du Seigneur. Mais dans le cas présent, cette parole s'adresse surtout aux péagers, puisque la parabole est dite principalement pour eux, pour la correction et la véritable direction de leurs œuvres. Le Seigneur dit approximativement ceci : Vous autres péagers, sous certains rapports, vous pouvez profiter de l'exemple du gérant infidèle. Avec le bien de son maître il s'est acquis des amis qui le recevront sous leurs toits quand il perdra sa place. Et vous, si vous vous guidez en cette affaire par des buts lucratifs, si vous jouissez de mauvaise foi de ce que le Seigneur vous confie, alors tôt ou tard vous devrez rendre compte de vos malversations qui ne peuvent être ignorées de Celui qui est partout.

Pour ne pas rester sans toit dans le malheur, pendant que la richesse est entre vos mains, vous devez l'employer pour le profit de votre âme, à l'acquisition d'un toit éternel. Et voici le moyen d'y parvenir. Employez la richesse au profit de votre

prochain, des pauvres, des miséreux. Le gérant congédié, par sa ruse bien qu'unie à la tromperie envers le maître, est arrivé à s'assurer dans le malheur des amis et un abri. Imitez cette ruse des fils de ce siècle (sans admettre sans doute la tromperie) ; aidez de votre richesse le prochain, et les pauvres prépareront pour vous les demeures éternelles, de même que les amis ont préparé chez eux une demeure temporaire au gérant infidèle.

Par la richesse injuste, autrement dit par Mammon, Mammon étant la même chose que la richesse. La richesse est appelée injuste dans le même sens que le gérant, précédemment, est appelé infidèle et que, plus loin, elle est opposée à la vraie richesse ; c'est-à-dire dans le sens d'infidélité. La richesse engendre les tentations, les prétextes et les moyens d'agir malhonnêtement et injustement, comme le montre l'exemple du gérant, et, en ce sens, elle est infidèle, comme génératrice de l'action infidèle, tortueuse et injuste. D'autre part elle est infidèle aussi parce qu'elle est mensongère, trompeuse, passagère, par opposition avec la richesse vraie, spirituelle, la richesse de la vertu, la richesse éternelle. Par cette richesse infidèle on peut cependant, en l'employant bien, s'acquérir des amis pauvres, mendiants, qui ont besoin d'aide et de secours sur cette terre, mais qui peuvent nous fournir les demeures éternelles dans le ciel, car un tel emploi de la richesse est une vertu pour laquelle on aura en récompense le royaume du ciel.

L'interprétation de Reuss[3] est bien supérieure ; elle serait même tout à fait juste si son désir n'était d'interpréter faussement l'essentiel de la doctrine évangélique : que la propriété est incompatible avec le royaume de Dieu.

Cet homme administrait mal ; les intérêts de son patron souffraient entre ses mains, il détournait l'argent à son profit, ou ne le faisait pas valoir. Le maître apprend cela et lui enjoint de rendre ses comptes. L'économe sait qu'il perdra sa place, parce qu'il ne pourra pas se justifier ; il va se trouver sans moyens d'existence, il ne se sent pas disposé à gagner sa vie par le travail manuel.

Il imagine donc de se créer des ressources en faisant des arrangements avec les débiteurs (fermiers ?) de son maître. Comme toutes les affaires ont été entre ses mains, cette intrigue peut réussir ; le maître ne pourra pas faire intervenir les tribunaux, les billets (contrats, obligations) qui lui seront remis, seront les seuls qui existent, les seuls qui puissent obliger les débiteurs, lesquels déchargés (frauduleusement, il est vrai, au point de vue du créancier ; mais de gré à gré et valablement, en tant que l'économe avait procuration) d'une bonne partie de leur dette (fermage ?) devaient se trouver disposés à accorder des avantages à l'homme qui leur avait fait cette gracieuseté. Toute l'histoire revient donc à dire que l'homme de la parabole s'assure ce qu'on appelle aujourd'hui des pots de vin ; seulement ces pots de vin, d'après le but de la parabole, devaient se payer en nature par d'autres services à rendre. Le maître pouvait en être fâché comme propriétaire ; mais ici, où il s'agit de l'appréciation d'un acte, *considéré au point de vue de celui qui en est l'auteur*, et non d'une réalité historique, le maître ne peut s'empêcher de reconnaître que c'était un moyen *ingénieux* de parer aux éventualités. Si cet individu, dit-il, n'a pas soigné mes intérêts à moi, il a du moins pourvu aux siens propres. Et la manière dont il a été trompé lui arrache, malgré lui, sans doute, un aveu que le narrateur peut très convenablement appeler un éloge.

2° *L'application* (v. 8, 9). Ici il faut avant tout bien se pénétrer de deux choses : du sens du mot *prudence* et de la portée du comparatif et de la comparaison contenus dans le v. 8. La prudence n'est pas une qualité morale (Matth., X, 16 sect. 40), c'est

l'aptitude de l'esprit à trouver et à disposer les moyens de manière à atteindre le but et à éviter ainsi les chances contraires. Cette qualité, est-il dit, *les enfants du siècle* la possèdent généralement à un plus haut degré que *les enfants de la lumière*. Le terme d'*enfants* (fils), d'après un trope hébreu bien connu et souvent employé dans le Nouveau-Testament (Luc, X, 6 ; Marc, III, 17 ; Eph., II, 2), sert à circonscrire l'adjectif de qualité ; les enfants du siècle, du monde, sont donc des mondains, ceux qui se préoccupent avant tout ou exclusivement des intérêts matériels ; les enfants de la lumière (Jean, XII, 36 ; i Thess., V, 5 ; Eph., V, 8) sont ceux qui, éclairés par l'esprit de Dieu, dirigent leurs regards et leur activité vers le ciel et les biens qu'il nous réserve. Or l'expérience prouve que les premiers ont plus de *savoir faire* que les seconds, nous voulons dire qu'ils montrent une plus grande intelligence des conditions de la réussite dans ce qu'ils proposent.

Dans l'application spéciale à l'argent, cela veut donc dire que les premiers savent très bien s'en servir pour arriver à leurs fins, qu'ils savent faire leurs affaires, tandis que les seconds ne font pas aussi bien les leurs, et ne tirent pas des moyens dont ils disposent tous les avantages qu'il serait possible de réaliser dans leur intérêt tel qu'ils le conçoivent. La phrase accessoire : *dans leurs rapports avec leurs semblables*, applicable dans la pensée de l'orateur aux enfants du siècle seuls, et non pas également aux enfants de la lumière, découle directement de la parabole, l'économe ayant su faire ses affaires avec des gens qui le voulaient, et qui étaient de sa trempe, qui savaient trouver leur avantage à lui faire trouver le sien.

Il est donc entendu que si Jésus, à son tour, prenant la parole après le maître de la parabole (v. 9 : Et moi je vous dis), présente l'économe comme une espèce de modèle, il n'est pas question d'un jugement moral à porter sur cet homme, tout aussi peu qu'il sera question d'approuver moralement la conduite du juge qui fait son devoir pour ne pas être importuné, ou celle de l'individu qui oblige son ami à contre-cœur. On peut apprendre quelque chose, et même beaucoup, de ceux qui, à bien des égards, ne suivent pas le bon chemin ; si ceux-ci, par exemple, songent à l'avenir et se ménagent, avec les moyens dont ils disposent aujourd'hui, une position sûre pour des éventualités difficiles, pourquoi vous, *à plus forte raison*, n'agissez-vous pas d'une manière analogue, et cela avec des intentions plus pures, dans un but plus noble et plus élevé ?

Or cet avenir était, pour l'économe, le jour où il pourrait trouver un asile dans les maisons des débiteurs de son maître ; pour les disciples, enfants de la lumière, c'est la perspective des demeures éternelles. Il reste donc à examiner les deux autres points de la comparaison, les amis et le mammon.

Par les amis, la plupart des commentateurs entendent assez naturellement les hommes pour le bien desquels on aura employé sa fortune. Mais cette interprétation n'est pourtant pas à l'abri de toute objection. Comment Jésus peut-il dire, comme si cela allait de soi, que les hommes auxquels on aura fait du bien seront morts avant leurs bienfaiteurs, de manière à *recevoir* ceux-ci dans le séjour des bienheureux, quand ils y arriveront à leur tour ? Et puis sont-ce donc les hommes qui assurent une place à leurs semblables dans ce séjour-là comme les débiteurs de la parabole le font à l'égard de l'économe ? Nous croyons donc plutôt que les *amis* sont des personnes ou puissances qui disposent de ces places ; le pluriel, qui a engagé quelques interprètes à songer de préférence aux anges, ne nous gênera pas ici, parce qu'il est tout simplement emprunté au récit parabolique. L'amitié qu'on dit songer à gagner par un bon emploi des biens de la terre, c'est celle de Dieu (Luc, XIX, 17), et s'il fallait absolument aller plus loin pour justifier le pluriel, le Christ se présenterait immédiatement à notre esprit pour l'expliquer (Matth., XXV, 34, etc.).

Cette question s'est compliquée par suite d'une variante fort curieuse dans notre texte. La leçon vulgaire est traduite assez convenablement : *lorsque vous viendrez à mourir*, littéralement : *à manquer* ; mais des témoins anciens et respectables ont une leçon beaucoup moins facile et par conséquent très digne d'attention : *quand il* (le mammon) *viendra à manquer*, quand vous n'en aurez plus. Cette leçon convient très bien à la parabole : l'économe se fit des amis pour le moment où ses ressources antérieures lui feraient défaut ; le disciple de Christ doit en faire autant pour le moment où les biens matériels n'y peuvent plus rien (Matth., VI, 20 ; Luc, XII, 33).

Nous arrivons à une dernière expression du v. 9 qui est bien la plus difficile de toutes et qui a le plus dérouté l'exégèse. L'objet avec lequel on doit se faire des amis est appelé (littéralement) *le mammon de l'injustice*. Que le mot hébreu, que nous avons conservé avec l'évangéliste, signifie *la richesse, l'argent*, l'avoir pécuniaire qu'on amasse, cela n'a plus besoin d'être démontré (Matth., VI, 24). Que le génitif (*de l'injustice*) provienne d'un idiotisme de la langue hébraïque et doive être rendu par l'adjectif, cela ne souffre pas de difficulté. *Le juge de l'injustice* (Luc, XVIII, 6) est certainement un juge injuste ; dans notre texte même, deux lignes plus haut, il était question de *l'économe de l'injustice* ; et deux lignes plus bas (v. 11) l'adjectif remplace le génitif dans la phrase dont nous nous occupons. Mais qu'est-ce donc que la *richesse injuste* ? S'arrêtant à la signification ordinaire de l'adjectif, on a souvent pensé à un bien mal acquis, quoique, à vrai dire, le mot *injuste* qualifie celui qui *agit* contrairement à la justice, ce qui est autre chose. Mais enfin, devons-nous donc croire que Jésus supposait à ses disciples les biens mal acquis ? Et si cela peut avoir été le cas pour quelques-uns, pourquoi ne leur dit-il pas de rendre à qui de droit ce qu'ils ont mal acquis ? Ou bien, si cela n'était pas toujours possible, les aumônes faites avec de l'argent mal acquis effacent-elles le premier tort, de sorte que les amis au ciel n'y regarderont plus ? Et puis l'économe de la parabole était-il donc *injuste* (comme l'appelle la bible allemande ?) Il manquait à son devoir, il trompait, il était infidèle, comme l'appelle très bien la bible française. Enfin, on remarquera qu'au v. 11, l'opposé de la richesse prétendue *injuste* est la richesse *véritable*, le *vrai* trésor, ce qui nous fait voir clairement que le premier adjectif est mal traduit. Et au v. 10, le contraire *d'injuste* est fidèle, ce qui semble devoir de nouveau nous recommander de remplacer le mot *injuste* par *infidèle*.

Par ces diverses raisons on a été amené à donner au mot grec du texte le sens de *infidèle*. Pour l'économe, cela allait de soi ; la richesse infidèle devrait être celle qui trompe son possesseur parce qu'elle n'est pas assurée ; elle peut être enlevée, perdue de diverses manières, et en tout cas elle ne nous unit pas dans l'autre vie, elle est passagère. On a même signalé cet emploi du terme dans la littérature rabbinique. En apparence cette seconde interprétation est de beaucoup préférable à la première ; à y regarder de près, elle donne également prise à la critique. L'économe et l'argent peuvent être appelés infidèles tous les deux, mais chacun dans un autre sens.

L'un a positivement et méchamment *trompé* son maître, l'autre peut *manquer* accidentellement au sien. La différence nous semble assez grande pour rendre douteux l'expédient exégétique tout entier.

Mais ce qui nous détermine surtout à abandonner cette explication, c'est qu'elle ôte à l'adjectif, dans l'un des deux cas, toute valeur *morale*, tandis qu'elle la lui conserve dans l'autre cas. Jamais, dans le Nouveau-Testament, cet adjectif, d'un usage d'ailleurs si fréquent, n'est dépouillé de toute portée morale, il indique toujours un vice, c'est-à-dire une qualité positivement mauvaise, et non pas seulement un défaut, c'est-à-dire l'absence d'un avantage matériel. Voilà pourquoi nous avons hardiment mis dans notre traduction, à la place du terme impossible

d'*injuste*, et du terme insuffisant de *trompeur*, le mot *mauvais*, et si l'on veut passer en revue tous les passages de l'Évangile où Jésus parle de l'argent, on verra que nous n'avons pas eu tort. La parabole de l'économe prouvait une fois de plus que l'argent peut être une cause de péché. Et comme malheureusement il exerce sur l'homme une puissance d'attraction telle que celui-ci y résiste bien difficilement, Jésus était autorisé à le qualifier comme il le fait, lors même que nous ne voudrions pas faire valoir ici sa coutume d'employer partout les termes les plus absolus, quand il s'agit de juger soit les hommes, soit les choses.

D'après cela nous ramènerons sa pensée à cette thèse, que personne ne contestera : *l'argent est un mal, tant qu'il est un but : il peut devenir un bien, quand il est employé comme moyen pour arriver à un but élevé et salutaire*. Ce résultat sera confirmé par les maximes que Luc ajoute après la parabole.

3º *Maximes détachées* (v. 10-13). Nous ne tenons pas trop à cette désignation. Si l'on insistait pour les faire regarder comme partie intégrante de la morale de la fable, nous ne ferions pas opposition. En tout cas, Luc a été très bien inspiré en les plaçant ici. Seulement le passage parallèle de Matthieu ferait voir que, avec les moyens fournis par la tradition, ce n'était pas la seule combinaison possible.

Ces maximes sont, quand on y regarde bien, au nombre de deux : l'une (v. 13) que nous avons déjà rencontrée ailleurs ne nous arrêtera pas ici ; l'autre reproduit une seule et même pensée sous trois formes différentes (v. 10, 11, 12) : celle-ci, en effet, est dans un rapport plus intime avec la parabole. Le disciple de Christ est aussi une espèce d'économe, l'administrateur d'un bien qui ne lui appartient pas en propre, qu'il doit faire valoir dans l'intérêt de son maître (comp. de la parabole des talents). Or, la qualité essentielle, unique même, qu'on est en droit d'exiger dans l'économe (outre l'intelligence des affaires dont il n'est pas question ici), c'est la fidélité (i Cor., IV, 1).

C'est de cette qualité que parle notre texte : Celui qui n'est pas fidèle à l'égard de la chose *moindre* ne le sera pas à l'égard de *beaucoup* ; celui qui ne l'est pas à l'égard de la richesse *mauvaise* (fausse, prétendue, corruptrice) ne le sera pas à l'égard de la *vraie* richesse ; celui qui ne l'est pas à l'égard de ce qui *ne lui appartient pas*, ne recevra pas ce qui (autrement) lui était réservé. Ces sentences n'ont pas besoin de commentaires. L'une des séries d'épithètes s'applique aux biens de la terre, l'autre aux biens spirituels.

La première sentence, toute figurée, se borne à présenter leur valeur respective sous forme d'un simple rapport de quantité ; la seconde énonce ce rapport d'une manière propre et directe ; la troisième enfin, fait ressortir cet élément important, que les biens célestes sont destinés à devenir une véritable propriété, tandis que les biens de la terre, même dans le cas le plus favorable, ne sont jamais qu'un prêt.

On voit donc que la seule chose qui empêche la parabole d'être tout à fait claire, c'est la non-reconnaissance de la propriété comme mal, opposée à la doctrine, il en résulte des réticences telles que celles-ci : « L'argent est un mal tant qu'il est un but ; il peut devenir un bien, quand il est employé comme moyen… » Et être « fidèle à l'égard de la richesse mauvaise. » Il n'est dit nulle part que l'argent peut être un bien, mais partout et toujours il est dit le contraire. Ici la richesse est appelée la richesse de l'injustice, et être fidèle à l'injustice, c'est la même chose que de ne pas avoir de justice. De cette interprétation

conditionnelle du sens de la parabole, de ces réticences, outre l'obscurité il résulte aussi une interprétation grossière de cette importante parabole liée étroitement avec toute la doctrine.

Si l'on s'en tient aux paroles de l'Évangile, le sens de la parabole est très simple. L'homme pour garantir sa vie donne aux autres sa fausse propriété, qui ne lui appartient pas. Par la fausse richesse d'un autre cet homme se garantit. Autrement dit, il donne une chose étrangère, fausse, et reçoit une chose vraie. Jésus dit : faites la même chose pour recevoir la vie ; donnez la propriété imaginaire, la vie charnelle, avec tout ce qui, soi-disant, lui est nécessaire. Et si vous ne rendez pas cette fausse propriété, celle qui n'est pas en votre pouvoir, comment alors recevrez-vous la vraie vie. La vie charnelle s'exprime par la propriété ; rendez donc la propriété pour recevoir la vie.

Cette parabole n'est que l'explication sous une autre face de celle du festin, du chapitre XIV de Luc ; dans le chapitre XV, il s'agit d'autre chose. Dans le chapitre XVI, la parabole du gérant n'est que l'explication de celle du festin à laquelle elle est liée directement.

LA PARABOLE DU RICHE ET DE LAZARE

Ηκουον δὲ ταῦτα παντα καὶ οἱ φαρισαῖοι, φιλάργυροι ὑπάρχοντες. καὶ ἐξεμυκτήριζον αὐτόν.

Καὶ εἶπεν αὐτοίς. ὑμεῖς ἐστε οἱ δικαιοῦντες ἑαυτούς ἐνώπιον τῶν ἀνθρώπον, ὁ δὲ Θεὸς γινώσκει τὰς καρδίας ὑμῶν· ὅτι τὸ ἐν ἀνθρώποις ὑψηλόν, βδέλυγμα ἐνώπιον τοῦ Θεοῦ ἐστιν.

Ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται ἕως Ἰωάννου· ἀπὸ τότε ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ εὐαγγελίζεται, καὶ πᾶς εἰς αὐτήν βιάζεται.

Ἄνθρωπος δὲ τις ἦν πλούσιος, καὶ ἐνεδιδύσκετο πορφύραν καὶ βύσσον. εὐφραινόμενος καθ' ἡμέραν λαμπρῶς.

Πτωχός δὲ τις ἦν ὀνόματι Λάζαρος, ὅς ἐβέβλητο πρὸς τὸν πυλῶνα αὐτοῦ ἡλκωμένος.

Καὶ ἐπιθυμῶν χορτασθῆναι ἀπό τῶν ψιχίων τῶν πιπτόντων ἀπὸ τῆς τραπέζης τοῦ πλουσίου· ἀλλὰ καὶ οἱ κύνες ἐρχόμενοι ἀπέλειχον τὰ ἕλκη αὐτοῦ.

Ἐγένετο δὲ αποθανεῖν τὸν πτωχόν, καὶ ἐπενεχθῆναι αὐτόν ὑπὸ τῶν ἀγγέλων εἰς τὸν κόλτον Ἀβραάμ· ἀπέθανε δὲ καὶ ὁ πλούσιος, καὶ ἐτάφη.

Luc, XVI, 14. Les Pharisiens, qui étaient avares, écoutaient tout cela et se moquaient de lui.

15. Et il leur dit : Pour vous, vous voulez passer pour justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; car ce qui est élevé devant les hommes est une abomination devant Dieu.

16. La loi et les prophètes ont eu lieu jusqu'à Jean ; depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé, et chacun le force.

19. Il y avait un homme qui se vêtait de pourpre et de fin lin, et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours.

20. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, qui était couché à la porte de ce riche, et qui était couvert d'ulcères.

21. Il désirait de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; et même les chiens venaient lécher ses

Les Pharisiens entendaient cela, et comme ils aimaient l'argent ils se mirent à se moquer de lui.

Et il leur dit : Vous vous justifiez vous-mêmes devant les hommes ; mais Dieu connaît vos cœurs. Ce qui est sublime devant les hommes est une abomination devant Dieu.

La loi et les prophètes étaient avant Jean, mais depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé, et chacun, par force, y entre.

Il y avait un homme riche qui se vêtait de soie et de pourpre et qui s'amusait et festinait chaque jour.

Et il y avait un mendiant, un chemineau, nommé Lazare. Ce Lazare couvert d'ulcères était couché à la porte du riche.

Il désirait manger les miettes de la table du riche, mais 1) les chiens venaient encore avant, et ils léchaient les ulcères de Lazare.

ulcères.

22. Or il arriva que le pauvre mourut et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut enseveli.

Le mendiant vint à mourir, et les anges le portèrent chez Abraham. Le riche mourut et fut enseveli.

Remarques.

1) *Mais ;* ce mot indique que Lazare ne parvenait pas à manger les miettes, parce que les chiens s'en emparaient avant lui, et mangeaient avec une telle avidité qu'ils léchaient même les plaies de Lazare.

Καὶ ἐν τῷ ἅδη ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμούς αὐτοῦ, ὑπάρχων ἐν βασάνοις, ὁρᾶ τὸν Ἀβραάμ ἀπὸ μακρόθεν, καὶ Λάζαρον ἐν τοῖς κόλποις αὐτοῦ.

Καὶ αὐτός φωνήσας εἶπε· πάτερ Ἀβραάμ, ἐλέησον με, καὶ πέμψον Λάζαρον, ἵνα βάψη τὸ ἄκρον τοῦ δακτύλου αὐτοῦ, ὕδατος, καὶ παταψύξη τὴν γλῶσσάν μου· ὅτι ὀδονῶμαι ἐη τῆ φλογί ταύτη.

Εἶπε δὲ Ἀβραάμ· τέκνον μνήσθητι ὅτι ἀπέλαβες τὰ ἀγαθα σου ἐν τῆ ζωῆ σου, καὶ Λάζαρος ὁμοίως τὰ κακά· νῦν δὲ ὅδε παρακαλεῖται, σὺ δὲ ὀδυνᾶσαι.

Καὶ ἐπὶ πᾶσι τούτοις, μεταξύ ἡμῶν καὶ ὑμῶν χάσμα μέγα ἐστήρικται, ὅπως οἱ θέλοντες διαβῆναι ἐντεῦθεν μρὸς ὑμᾶς, μὴ δύνωνται, μηδὲ οἱ ἐκεῖθεν πρὸς ἡμᾶς διαπερῶσιν.

Εἶπε δὲ· ἐρωτῶ οὐν σε, πάτερ, ἵνα πέμψηε αὐτόν εἰς τὸν οἶκον τοῦ πατρός μου.

Ἔχω γὰρπεντε ἀδελφούς· ὅπως διαμαρτύρηται αὐτοῖς, ἵνα μὴ καὶ αὐτοί ἐλθωσιν εἰς τὸν τόπον τοῦτον τῆς βασάνου.

Λέγει αὐτῷ Ἀβραάμ· ἔχουσι Μωῦσέα καὶ τοὺς προφήτας· ἀκουσάτωσαν αὐτῶν.

Ὁ δὲ εἶπεν· οὐχί, πάτερ ἀβραάμ· ἀλλ' ἐάν τις ἀπό νεκρῶν πορευθῆ πρὸς αὐτούς, μετανοήσουσιν.

Εἶπε δὲ αὐτῷ· εἰ Μωῦσέως καὶ τῶν προφητῶν οὐκ ἀκούουσιν, οὐδέ ἐάν τις ἐκ νεκρῶν ἀναστῆ, πεισθήσονται.

Luc, XVI, 23. Et étant en enfer et dans les tourments, il leva les yeux, et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein.

Et, de l'enfer il leva les yeux et vit dans le lointain Abraham et Lazare avec lui.

24. Et s'écriant il dit : Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt, pour me rafraîchir la langue ; car je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme.

Et le riche se mit à parler et dit : Abraham, mon père, aie pitié de moi, envoie-moi Lazare afin qu'il trempe son doigt dans l'eau, et m'en donne quelques gouttes à avaler, car j'ai très chaud dans ce feu.

25. Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souviens-toi que tu as eu des biens pendant ta vie, et Lazare y a eu des maux ; et maintenant il est consolé, et tu es dans les tourments.

Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souviens-toi que tu as eu tant de biens dans la vie et que Lazare n'y eut que des maux. On l'a appelé ici, et toi tu souffres.

26. Outre cela, il y a un grand abîme entre vous et nous ; de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, non plus que ceux qui voudraient passer de là ici.

De plus, entre vous et nous il y a un grand abîme ; même si quelqu'un désirait passer de chez nous à chez vous, il ne le pourrait.

27. Et le riche dit : Je te prie donc, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père ;

Et le riche dit : Je te prie alors, père, d'envoyer Lazare dans ma maison.

28. Car j'ai cinq frères, afin qu'il les avertisse,

J'ai cinq frères, qu'il les avertisse afin qu'ils

de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments.	ne viennent pas dans ce lieu de tortures.
afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments.	avertisse afin qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tortures.
29. Abraham lui répondit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent	Et Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent.
30. Le riche dit : Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils s'amenderont.	Le riche dit : Non, père Abraham, mais si quelqu'un des morts venait chez eux, cela leur donnerait à réfléchir.
31. Et Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas non plus persuadés, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.	Et Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, un mort ressuscitât-il et vînt-il chez eux, ils ne le croiraient pas.

L'EXPLICATION DE LA PARABOLE DE LAZARE

Cette parabole, ou plutôt cet apologue, qui suit immédiatement la parabole du gérant explique la même pensée simple, à savoir que ce sont les pauvres qui sont heureux puisqu'ils reçoivent la félicité, tandis que les riches sont malheureux car ils ont reçu déjà tout ce qu'ils désiraient. Mais comme cette vérité évangélique est escamotée par les Églises, l'interprétation de cet apologue, ainsi que celle de la parabole, devient très difficile.

Voici l'élucubration de l'Église[4].

Tous ces traits désignent le luxe d'un riche et la misère de Lazare. On indique que ce riche n'était pas compatissant envers les pauvres, qu'il ne voulait ni les consoler ni soulager leurs souffrances, et ne vivait que pour son plaisir. Il ne résulte pas de la parabole que ce riche fut avare, il était seulement sans pitié pour les pauvres et était un homme sans cœur.

Emporté par les anges, c'est-à-dire que son âme était emportée par les anges. Telle était la croyance des juifs que les âmes des justes sont portées au ciel par les anges, et Dieu confirme cette croyance. Il n'est pas besoin de voir ici une expression imagée ; il faut l'accepter dans son sens littéral. Si les anges sont des esprits serviteurs, qui sont envoyés pour le salut, alors, servant de gardiens à l'homme, pendant sa vie, ils ne peuvent l'abandonner dans les moments importants, après la mort.

Dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le royaume du ciel. Cette image est prise de la coutume de se coucher pendant le festin, et cela indique l'intimité particulière de ceux qui s'allongent de cette façon. Comme les Juifs ne doutaient pas qu'Abraham, ami de Dieu, était heureux dans le paradis, dire que Lazare était couché sur le sein d'Abraham signifie que Lazare était digne du bonheur céleste.

On l'ensevelit. On ne dit pas cela du mendiant. On suppose que les funérailles du mendiant furent si pauvres qu'il n'est pas besoin d'en parler, tandis que les funérailles du riche furent magnifiques, et on en parle pour montrer que pendant et après sa mort le riche reçoit tous les honneurs de ce monde. Mais, après les funérailles, l'état du riche est bien différent de celui du pauvre. Le mendiant est sur la couche d'Abraham, et le riche est en enfer, dans les tourments. Dans la parabole, l'enfer est ainsi caractérisé : 1° c'est un endroit éloigné du lieu de béatitude des justes ; 2° c'est un lieu de souffrances ; 3° un grand abîme le sépare du séjour des âmes des saints ; 4° les souffrances y sont très grandes.

Aperçut dans le lointain, Abraham, etc. Cela sans doute augmente ses souffrances, mais en même temps lui donne l'espoir de leur soulagement. Ainsi la contemplation par les pécheurs du bonheur des justes augmente sans doute leurs souffrances en enfer, mais peut-être excite-t-elle en eux l'espoir, bien que vain, d'un soulagement quelconque.

Aie pitié de moi. Aie pitié de mes souffrances, et soulage-les. Envoie-moi Lazare, ce même mendiant qui, pendant la vie, se tint couché à la porte d'un riche, avec l'espoir de se nourrir des miettes tombant de sa table. Quel contraste étonnant, surtout pour les riches Pharisiens qui écoutaient le Seigneur et se moquaient de sa doctrine et de l'emploi juste de la richesse !

Qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt, etc. Cela veut dire que pour un gourmand, c'est l'organe de la gourmandise, la langue, qui souffre particulièrement. La chaleur lui a donné une soif terrible, sa langue est devenue sèche, et il supplie qu'on ordonne à Lazare de soulager un peu ses souffrances.

La flamme, le feu, est le symbole des souffrances les plus épouvantables ; l'image est probablement prise du supplice du feu si souvent employé chez les anciens.

Tu as eu tes biens, tous les biens, tous les plaisirs, toutes les jouissances que peut donner la richesse.

Et Lazare, des maux : la misère, le mépris, la souffrance.

Il est consolé et toi tu es dans les tourments. Il paraît que Lazare est heureux uniquement parce qu'il a souffert sur la terre, tandis que le riche souffre uniquement parce qu'il a été heureux sur la terre. Mais ici il est nécessaire de compléter la réponse par cette pensée que Lazare, dans le malheur, était juste, et le riche, avec toutes ses richesses, était injuste, ne sachant employer ses biens d'une façon juste.

Il y a un grand abîme entre nous. Sans doute, même dans le sens littéral, le lieu de souffrances des pécheurs est séparé du lieu de bonheur des justes ; mais il y a aussi l'abîme moral, selon lequel les méchants ne peuvent pas devenir bons et inversement. Cela n'est pas contraire à la doctrine de l'Église, selon laquelle ceux qui meurent repentants, grâce aux prières de l'Église, peuvent passer de l'état de souffrance à l'état de béatitude. Il faut comprendre ici, dans le sens absolu, les pécheurs et les

justes.

Voici ce que dit Reuss (p. 505) :

2º La forme de la parabole laisse beaucoup à désirer au point de vue éthique. En effet, le v. 25 dit simplement et froidement : Toi, tu es tourmenté, *parce que* tu as reçu ta part de biens sur la terre ; lui, il a eu sa part de maux, *donc* il est consolé. La rémunération future est ainsi présentée comme une simple compensation matérielle, et le mérite moral n'y entre pour rien. On peut dire, à la rigueur, et l'on ne manque jamais de dire dans l'usage homélitique un homme sans pitié, parce qu'il a laissé le pauvre mourir de misère à sa porte même ; on peut ajouter que le v. 30 parle après coup de conversion. *Mais on ne peut pas nier que d'après le texte, tel que nous l'avons, l'unique vertu de Lazare a été d'être pauvre autant qu'on peut l'être*. Il n'est pas dit le moindre mot pour expliquer que cette pauvreté dépendait de sa propre conduite, comme c'est le cas, neuf fois sur dix, dans le monde des réalités ; il n'est rien dit des qualités morales qu'il aurait eues dans sa pauvreté. Son entrée au paradis n'est motivée en aucune façon, et au point de vue de la morale, l'exégèse est forcée d'amplifier le récit pour tourner cette difficulté. On est ainsi amené *à penser qu'au gré de Jésus, la pauvreté par elle-même est un avantage et la richesse un désavantage*, en vue du but final de la vie terrestre, et l'on ne manquera pas de passages parallèles à citer en faveur de cette thèse. Cependant cela ne nous paraît pas suffire pour expliquer le texte.

3º La difficulté est précisément celle que nous avons dû chercher à écarter dans le récit précédent. Il faut donc insister sur ce fait que Jésus, pas plus ici que la première fois, n'a voulu inculquer la vérité que nous avons l'habitude d'y chercher de préférence, celle de la rémunération ; mais une autre, que nous n'y cherchons point ordinairement, savoir celle de la nécessité de *songer à temps* à l'avenir au delà de la tombe, en face des biens terrestres. C'est l'homme riche seul qui est en vue. Lazare appartient uniquement au cadre ; ou bien il sert à mettre en relief le portrait principal. La personne n'est pas plus importante dans le tableau que celle des cinq frères. Or, pour songer à l'avenir, l'homme est suffisamment instruit : il a Moïse et les prophètes. S'il ne veut pas les écouter, il n'écoutera pas non plus les ressuscités. Jésus savait par expérience que les miracles mêmes n'arrivent pas à vaincre la mauvaise volonté. Vous êtes riches ; usez de vos richesses, non pour votre plaisir seul, mais pour le bien commun ; les nécessiteux sont à vos portes. Qu'ils soient toujours méritants au même degré, c'est là une question secondaire. De nos jours un pareil principe est bien plus important et plus fécond qu'autrefois ; l'aumône individuelle est le plus souvent stérile, n'étant plus le seul moyen d'exercer la charité. C'est d'ailleurs la seule parabole dans laquelle un personnage fictif soit désigné par un nom propre. Cela a fait penser à quelques-uns qu'il s'agit ici d'une histoire véritable.

La bonne foi de Reuss et sa stupidité éclairent ici merveilleusement tout. Il dit naïvement : La difficulté est… Il pourrait ajouter que la même « difficulté », il tâche de la tourner dans le sermon sur la montagne et dans plusieurs autres passages. Il s'étonne des paroles : « parce que tu as reçu ta part de biens sur la terre » etc. Mais c'est précisément ce qui est dit dans le sermon sur la montagne, et c'est là où l'on voit que la mendicité, selon l'Évangile, est considérée comme un bien. « Mais on ne peut pas nier que d'après le texte tel que nous l'avons, l'unique vertu de Lazare a été d'être pauvre autant qu'on peut l'être. » Et que « on est amené à penser qu'au gré de Jésus la pauvreté, par elle-même est un avantage et la richesse un désavantage ». C'est vraiment amusant.

Toute la doctrine de Jésus est en ceci : qu'en réalité l'homme ne peut exprimer sa foi dans la doctrine qu'en renonçant à la propriété. Toute la doctrine est en cela et les interprètes trouvent avec étonnement qu'il considérait la richesse comme un mal et la pauvreté comme un bien. Le sens théorique de la parabole est celui-ci : la durée de la vie est donnée pour élever le fils de l'homme, pour sacrifier la vie charnelle en échange de la vraie vie. La mort viendra et l'homme sera privé de cette possibilité. Christ sous une forme rude, ironique, exprime d'une part cette pensée qu'une fois la vie terminée, quand viendra la mort, tout ce qui touche à la vie sera inutile, et, d'autre part, qu'on ne peut retourner cette impossibilité de la vie. Il ajoute qu'il ne faut chercher nulle part des preuves de l'insuffisance de cette seule vie terrestre, qu'il est clair pour chacun que les morts ne peuvent venir raconter ce qu'il leur est arrivé une fois morts, comme le fait le riche.

Le sens pratique de la parabole est le même, mais on dit ce qu'il faut précisément faire pour recevoir la vraie vie : sacrifier la vie charnelle, et la sacrifier non seulement en paroles, mais en ne retenant pas la richesse alors qu'il y a des mendiants et des affamés. La possession de la propriété, quand il existe des mendiants, est donc incompatible avec la vie. Pour rendre la vie il faut avant tout rendre la propriété, et celui qui ne la sacrifie pas ne peut recevoir la vie.

Toute cette parabole est remarquable par son ton ironique. La dernière observation : que si même les morts ressuscitaient on ne les croirait point, fait allusion à la fable de la résurrection du Christ.

LES PRINCIPAUX COMMANDEMENTS

Καὶ ἐπηρώτησεν εἷς ἐξ αὐτῶν νομικός, πειράζων αὐτόν καὶ λέγων.

Διδάσκαλε, ποία ἐντολή μεγάλη ἐν τῷ νόμῳ ;

Matth., XXII, 35. Et l'un d'entre eux, qui était docteur de la loi, l'interrogea pour l'éprouver, et lui dit :	Et l'un deux, un légiste, pour éprouver Jésus lui demanda :
36. Maître ! Quel est le plus grand commandement de la loi ?	Maître ! quel est le plus grand commandement de la loi [1]) ?

Remarques.

1) Cette conversation avec le légiste doit précéder l'entretien avec le riche adolescent. Il faut se rappeler que, d'après la loi de Moïse, comme la comprenaient les légistes et comme nous la comprenons, on ne peut pas dire que le plus grand commandement soit d'aimer Dieu et son prochain.

Deut., VI, 5 — Tu aimeras donc l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces.

Levit., XIX, 18. — Tu ne te vengeras point, et tu ne garderas point de ressentiment contre les enfante de ton peuple ; mais tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Éternel.

Dans la loi il y a beaucoup de prescriptions et l'on peut en choisir deux quelconques, c'est-à-dire, affirmer mille choses différentes, à l'aide des mots de la loi.

Aime ton Dieu et ton prochain sont les commandements principaux. C'est la pensée non de Moïse, mais de Jésus, et le légiste, en y consentant et répétant ces commandements, ne fait que répéter ce que Jésus a dit auparavant.

Dans son entretien avec l'adolescent, Jésus, ayant énuméré les commandements, à la fin des plus usuels, les résume tous dans le commandement de l'amour du prochain et répète ce qui est déjà connu. C'est pourquoi cette conversation doit être placée avant.

Ὁ δὲ Ἰησοῦς εἶπεν αὐτῷ· ἀγαπήσεις Κύριον τὸν Θεού σου ἐν ὅλη τῇ καρδίᾳ σου, καὶ ἐν ὅλῃ τῇ ψυχῇ σου, καὶ ἐν ὁλῃ τῇ διάνοια σου.

Αὕτη ἐστι πρώτη καὶ μεγάλη ἐντολή.

Δευτέρα δὲ ὁμοία αὐτῇ· ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν.

Ἐν ταύταις ταῖς δυσὶν ἐντολαῖς ὅλος ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται κρέμανται.

Καὶ εἶπεν αὐτῷ ὁ γραμματεύς· καλῶς, διδάσκαλε· ἐπ' ἀληθείας εἶπας, ὅτι εἷς ἐστι Θεὸς, καὶ οὐκ ἔστιν ἄλλος πλὴν αὐτοῦ.

Καὶ τὸ ἀγαπᾷν αὐτὸν ἐξ ὅλης τῆς καρδίας, καὶ ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς, καὶ ἐξ ὅλης τῆς ἰσχυός. καὶ τὸ ἀγαπᾶν τὸν πλησίον ὡς ἑαυτόν, πλεῖόν ἐστι πάντων τῶν ὁλοκαυτώματων καὶ τῶν θυσιῶν.

Καὶ ὁ Ἰησοῦς ἰδὼν αὐτὸν ὅτι νουνεχῶς ἀπεκρίθη, εἶπεν αὐτῷ, οὐ μακρὰν εἶ ἀπὸ τῆς βασιλείας τοῦ Θεοῦ.

Matthieu, XXII, 37. Jésus lui dit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur,

Jésus lui dit : Aime le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta

de toute ton âme et de toute ta pensée.	force.
38. C'est le premier et le grand commandement.	C'est le premier grand commandement.
39. Et voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.	Le second est celui-ci : Aime ton prochain comme toi-même.
40. Toute la loi et les prophètes se rapportent à ces deux commandements.	Dans ces deux commandements est toute la loi et les prophètes [1]).
Marc, XII, 32. Et le scribe lui répondit : Maître ! tu as bien dit, et selon la vérité, qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que lui.	Et le légiste lui dit encore : Maître ! tu as bien dit que c'est la seule loi et qu'il n'y en a pas d'autre.
33. Et que l'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute son âme et de toute sa force, et aimer son prochain comme soi-même, c'est plus que tous les holocaustes et que tous les sacrifices.	Et que l'aimer de tout son cœur, de toute sa vie [2]) et de toute sa force, et aimer son prochain comme soi-même, c'est le plus essentiel de tous les cultes.
34. Jésus, voyant qu'il avait répondu en homme intelligent, lui dit : Tu n'es pas éloigné du royaume de Dieu.	Jésus le regardant lui dit : Tu n'es pas loin du royaume de Dieu.

Remarques.

1) Mot à mot : sur ce commandement se tient la loi et les prophètes ; ou, de ces commandements dépend la loi et les prophètes.

2) Dans le Deutéronome il n'y a pas « de toute ta raison », c'est pourquoi je l'omets. Plus loin, dans ce même verset du Deutéronome, il y a : « que les choses que je vous ordonne soient dans votre cœur » (Deut., VI, 5, 8). La pensée est donc qu'il ne faut pas aimer Dieu en paroles, mais l'aimer en accomplissant sa volonté. Et sa volonté est exprimée dans le commandement suivant : *Aime ton prochain*. De sorte que Jésus répond directement à cette question du légiste quel est le plus grand commandement ? *Honore ton Dieu afin d'aimer ton prochain comme toi-même*.

SUR LE RICHE ET LA RICHESSE

Καὶ ἐκπορευομένου αὐτοῦ εἰς ὁδόν, προδρμών εἰς καὶ γονυπετήσας αὐτόν, ἐμηρώτα αὐτόν· διδάσκαλε ἀγαθὲ, τί ποιήσω, ἵνα ζωὴν αἰώνιον κληρονομήσω ;

Ὁ δὲ Ἰησοῦς εἶπεν αὐτῷ· τὶ με λέγεις ἀγαθόν ; Οὐδείς ἀγαθός, εἰ μή εἷς ὁ Θεός.

Εἰ δὲ θέλεις εἰσελθεῖν εἰς τὴν ζωὴν, τήρησον τὰς ἐντολάς.

Λέγει αὐτῷ· ποίας ; Ὁ δὲ Ἰησοῦς εἶπε· τὸ οὐ φονεύσεις· οὐ μοιχεύσεις· οὐ κλέψεις. οὐ ψευδομαστυρήσεις.

Τίμα τὸν πατέρα σου καὶ τὴν μητέρα, καὶ ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν.

Marc, X, 17. Et comme il sortait pour se mettre en chemin, un homme accourut ; et s'étant mis à genoux devant lui, il lui demanda : Mon bon maître ! que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ?

18. Matth., XIX, 17. Mais Jésus lui répondit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il

Une fois un chef accourut vers Jésus, et, tombant à genoux devant lui lui demanda : Bon [1]) Maître dis-moi quelle bonne œuvre je dois faire pour obtenir la vie éternelle ?

Et Jésus lui répondit : Pourquoi me dis-tu bon ? Il n'y a qu'un seul bon : le Père [2]).

n'y a qu'un seul bon : c'est Dieu.	
Matth., XIX, 17. Que si tu veux entrer dans la vie garde les commandements.	Si tu veux avoir la vie [3]) garde les commandements.
18. Il lui dit : Lesquels ? Et Jésus lui répondit : Tu ne tueras point ; tu ne commettras point l'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignages.	Il lui dit : Lesquels ? Et Jésus lui répondit : Tu ne tueras point : tu ne commettras point l'adultère ; tu ne déroberas pas ; tu ne prêteras pas de faux serment.
19. Honore ton père et ta mère et tu aimeras ton prochain comme toi-même.	Respecte ton Père [4]) et aime ton prochain comme toi-même.

Remarques.

1) Ἀγαθός ne peut signifier ici, ni doux, ni bon, ni vertueux, car, d'après le sens de ces paroles, Jésus ne renie pas ces qualités, mais indique au jeune homme que lui et ses disciples ne sont pas des heureux, c'est-à-dire n'éprouvent pas et ne donnent pas le bonheur terrestre, qu'ils sont au contraire parmi les plus miséreux de ce monde. La signification de ἀγαθός, dans le sens d'heureux, de bienheureux, se rencontre dans i Pierre, III, 10 :

> Car quiconque aime la vie, et souhaite de voir des jours heureux, qu'il garde sa langue de dire du mal, et ses lèvres de prononcer aucune fraude.

Ἀγαθός a le sens de bienheureux sans distinction du bonheur, c'est-à-dire du bonheur donné aux autres ou de celui qu'on éprouve soi-même ; il signifie donc à la fois *bienfaisant* et *bon*. Le jeune homme demande au chef la béatitude, le bonheur ; le moyen d'obtenir le bien, l'aisance, le bonheur. Et Jésus dit : Heureux, c'est-à-dire tout à fait satisfait, est Dieu seul, nous ne pouvons pas obtenir ce qu'on appelle le bonheur, nous ne pouvons obtenir que la vie.

2) Dans plusieurs copies il y a πατήρ et πατηρ ἐν τοῖς οὐρανοῖς au lieu de Dieu ; et cela me semble mieux parce que, selon moi, les dernières paroles : « Respecte ton père», se rapportent à Dieu-Père.

3) Jésus ne dit pas « la vie éternelle » mais, tout simplement, la vie.

4) Dans plusieurs copies les mots « et ta mère » sont omis. Je pense qu'ils ont été ajoutés, et que le Père ici, c'est Dieu ; les dernières paroles ne faisant que répéter les deux commandements dits au légiste : Respecte ton Père et aime ton prochain.

Cette supposition nous est confirmée par ce fait que les commandements : Tu ne tueras point, tu ne commettras pas l'adultère, tu ne déroberas point, tu ne mentiras pas, se trouvent dans le même ordre que chez Moïse, et que le commandement : Respecte ton père et ta mère, est mentionné le dernier. Je pense que Jésus n'énumère les quatre commandements que pour dire qu'il ne nie pas les commandements de Moïse, mais à la fin, il ajoute le sien, duquel il est dit auparavant qu'il est toute la loi et les prophètes.

Il dit : Les reconnais-tu ces commandements de Moïse et ce dernier dans lequel tout est contenu : *Aime Dieu et ton prochain* ?

Λέγει αὐτῷ ὁ νεανίσκος· πάντα ταῦτα ἐφυλαξάμην ἐκ νεότητός μου. τί ἔτι ὑστερῶ ;

Ὁ δὲ Ἰησοῦς ἐμβλέψας αὐτῷ, ἠγάπησιν αὐτόν, καὶ εἶπεν αὐτῷ· ἓν σοι ὑστερεῖ.

Εἰ θέλεις τάλειος εἶναι, ὕπαγε, πώλησον σου τὰ ὑπάρχοντα καὶ δός πτωχοῖς. καὶ ἕξεις θησαυρὸν ἐν οὐρανῷ· καὶ δεῦρο, ἀκολούθει μοι.

Matth., XIX, 20. Le jeune homme lui dit : J'ai observé toutes ces choses-là dès ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ?
Marc, X, 21. Et Jésus, ayant jeté les yeux sur lui, l'aima et lui dit : Il te manque une chose.
Matth., XIX, 21. Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor

Et le chef dit : J'ai observé tout cela dès mon jeune âge. Qu'est-ce donc que je n'ai pas encore fait ?

Jésus le regarda, sourit et dit : Il y a encore une chose [1]) que tu n'as pas faite :
Si tu veux exécuter tout, va, vends tout ce que tu as et distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor en

dans le ciel ; après cela, viens et suis-moi.

Dieu. Après cela reviens ici et suis-moi.

Remarques.

1) « Il y a encore une chose que tu n'as pas faite », c'est évidemment une raillerie. Jésus répète ses paroles et dit : Il y a une toute petite chose que tu n'as pas faite, à savoir, d'exécuter ces commandements.

Ὁ δὲ στυγνάσας ἐπὶ τῷ λόγῳ, ἀπηλθε λυπούμενος· ἦν γὰρ εχων κτήματα πολλά.

Καὶ περιβλεψάμενος ὁ Ἰησοῦς, λέγει τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ· πῶς δυσκόλως οἱ τὰ χρήματα εχοντες εἰς τὴν βασιλσίαν τοῦ Θεοῦ εἰσελεύσονται.

Οἱ δὲ μαθηταί ἐθαμβοῦντον ἐπὶ τοῖς λόγοις αὐτοῦ. Ὁ δὲ Ἰησοῦς πάλιν ἀποκριθείς λέγει αὐτοῖς· τέκνα, πῶς δύσκολον ἐστι τούς πεποιθότας ἐπὶ τοῖς χρήμασιν, εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ εἰσελθεῖν.

Marc, x, 22. Mais cet homme fut affligé de cette parole, et il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens.

L'homme fut attristé de ces paroles parce qu'il avait de grands biens, et il s'en alla.

23. Alors Jésus en regardant autour de lui dit à ses disciples : Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu !

Ayant remarqué sa tristesse Jésus se retournant dit à ses disciples : Voyez comme il est peu commode [1]) à ceux qui ont des biens [2]) d'entrer dans le royaume de Dieu.

24. Et ses disciples furent étonnés de ce discours. Mais Jésus reprenant la parole leur dit : Mes enfants, qu'il est difficile à ceux

Les disciples furent étonnés de ces paroles. Mais Jésus se tournant vers ses disciples dit : Oui, mes enfants, je vous le dis de

qui se confient aux richesses d'entrer dans le royaume de Dieu !

nouveau : Il est peu commode à ceux qui ont des biens d'entrer dans le royaume de Dieu.

Remarques.

1) δύσκολος signifie exactement non commode ; δύσκολος s'emploie le plus souvent dans le sens : impropre, incommode. Ces paroles expriment la même chose qui a été dite dans le sermon sur la montagne : qu'on ne peut servir deux maîtres, Dieu et Mammon.

2) Chez Marc et chez Luc, il n'est pas dit : aux riches, mais : à ceux qui ont la propriété.

Εὐκοπώτερον ἐστι κάμηλον διὰ τῆς τρυμαλιᾶς τῆς ῥαφίδος διελθεῖν, ἢ πλούσιον εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ εἰσεθεῖν.

Οἱ δὲ περισσῶς ἐξεπλήσσοντο, λέγοντες πρὸς ἑαυτοὺς· καὶ τὶς δύναται σωθῆναι ;

Ἐνβλέψας δὲ αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς, λέγει· παρὰ ἀνθρώποις ἀδύνατον, ἀλλ' οὐ παρὰ τῷ Θεῷ· πάντα γὰρ δυνατά ἐστι παρὰ τῷ Θεῷ.

Marc, x, 25. Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.
26. Et ils furent encore plus étonnés, et ils se disaient les uns aux autres : Et qui peut donc être sauvé ?
27. Mais Jésus les regardant leur dit : Quant aux hommes cela est impossible, mais non pas quant à

Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est au riche d'entrer dans le royaume de Dieu.
Et ils furent encore plus étonnés, et ils se disaient les uns aux autres : Qui donc peut conserver la vie ?
Et les regardant Jésus dit : Selon les hommes [1]) cela paraît impossible, et, selon Dieu, tout est possible.

Dieu ; car toutes choses
sont possibles à Dieu.

Remarques.

1) Παρὰ ici, avec le datif, signifie : dépendant du jugement de quelqu'un (i Pierre, II, 20 ; Rom., II, 13 ; Gal., III, 11, etc.) Cette signification est particulièrement nette avec le mot Θεῷ, avoir le pouvoir, la possibilité. À ses disciples, qui jugeaient cela impossible, Jésus dit : Selon les hommes, juger est impossible ; mais, selon Dieu, tout est possible.

L'idée de l'entretien est celle-ci : Un homme riche et important s'approchant de Jésus lui dit : Tu es maître du bien et du bonheur ; alors dis-nous quel bien et quel bonheur tu enseignes ?

Jésus répond : Ce n'est pas le bien et le bonheur que j'enseigne, seul Dieu-Père est bon et heureux. *Moi j'enseigne la vie ; comment recevoir la vie*. Pour recevoir la vie il faut observer les commandements, et, sauf les anciens : tu ne tueras point, tu ne commettras point l'adultère, encore celui-ci : *Respecte Dieu afin d'aimer le prochain comme toi-même*.

L'homme riche dit : J'accomplis tous ces commandements. Jésus répond : Si tu exécutais les deux derniers commandements ou au moins le dernier seul, tu n'aurais point de propriété.

Si tu observais fidèlement le commandement d'aimer ton prochain comme toi-même, tu n'aurais rien à toi ; tu aurais déjà tout distribué à ceux qui n'ont pas ; et si tu veux l'observer, va et distribue tes richesses.

Le chef, désappointé, s'en alla. Alors Jésus dit à ses disciples : Vous voyez la vérité de ce que je vous ai dit : que le royaume de Dieu appartient aux mendiants, que vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. Celui qui possède ne peut en aucune façon entrer dans le royaume de Dieu.

Ses disciples étaient épouvantés, et il leur dit de nouveau : Celui qui possède ne peut pas entrer dans le royaume de Dieu. Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est à celui qui possède d'entrer dans le royaume de Dieu.

Encore plus épouvantés, les disciples demandèrent : Comment est-ce possible ? Jésus leur dit : À en juger du point de vue humain, c'est

impossible, mais à en juger par l'esprit, selon Dieu, non seulement c'est possible, mais on ne peut même penser autrement.

Peu de paraboles ont présenté pour les interprètes plus de difficultés.

Voici ce que dit l'Église[5] :

Si tu désires être parfait. — Celui à qui il ne manque rien, pour lequel il n'y a plus d'obstacles pour obtenir la vie éternelle.

Va et vends tes propriétés, etc. Le jeune homme se flattait d'exécuter les commandements de la loi, et la loi exigeait qu'il aimât son prochain comme soi-même et Dieu par-dessus tout. Le Seigneur Dieu dit à l'adolescent que s'il a vraiment un tel amour, ou si seulement il veut l'avoir, s'il aime ou veut aimer ainsi Dieu et son prochain, comme l'exige la loi, il doit consacrer à Dieu et à son prochain sa personne et toutes ses richesses. Vends tes biens, distribue l'argent aux pauvres, et suis-moi.

Suis-moi : c'est-à-dire sois mon disciple.

Tu auras des trésors aux cieux. — Voilà la récompense de cet acte héroïque. Jésus ordonne à l'adolescent d'abandonner ses richesses, lui montrant d'ailleurs qu'il ne lui ôte point la richesse, mais lui en donne une autre, supérieure à celle qu'il lui ordonne de distribuer, supérieure autant que le ciel est supérieur à la terre. En outre, il appelle ce trésor une large et unique récompense, et telle que personne ne peut l'enlever à celui qui la possède.

Ainsi ce n'est pas assez de mépriser la richesse, il faut être prêt aux souffrances et même à la mort.

Ce commandement sur la distribution des biens aux pauvres est donné sous conditions : si tu veux être parfait. On peut dire de ce commandement ce qui est dit plus haut du célibat : tous ne peuvent pas s'y conformer. Qui peut l'observer, l'observe.

Il est difficile aux riches, etc. Christ ne blâme pas les richesses, mais ceux qui ont la possession des richesses. Le danger de la richesse dans l'œuvre du salut ou de la perfection morale n'est pas en elle-même, mais en ce qu'elle offre beaucoup de tentations à la nature faible de l'homme et beaucoup d'obstacles à l'exécution des exigences de la loi et de la volonté divines.

Il est plus aisé à un chameau, etc. C'était un proverbe répandu parmi les Juifs, et qu'emploient jusqu'à nos jours les Arabes. Pour indiquer qu'une chose est impossible ou extraordinairement difficile, on disait qu'un chameau ou un éléphant passerait par le trou d'une aiguille plutôt que cette chose ne se réalisât.

D'ailleurs quelques-uns comprennent par chameau non l'animal, mais une grosse corde qu'emploient les navigateurs pour retenir l'ancre. Dans l'un et l'autre cas, il ne faut pas, sans doute, entendre ces mots dans leur sens littéral. Par ces paroles on montre seulement l'impossibilité ou l'extrême difficulté de la chose. Mais pourquoi Jésus-Christ dit-il à ses disciples qu'il est difficile pour un riche d'entrer dans le royaume du ciel tandis qu'ils étaient pauvres et ne possédaient rien ? Probablement pour leur apprendre à ne pas avoir honte de la misère et se justifier devant eux de leur avoir conseillé auparavant de ne posséder rien.

Celui qui ne peut pas se sauver. Si pour un riche le salut est difficile, alors qu'ils ont tant de possibilités de faire le bien, qui donc alors peut faire son salut ? C'est la

conclusion du plus grand au plus petit, ou : s'il est difficile aux riches de se sauver, en est-il parmi eux qui seront sauvés ?

Ayant regardé. Chez Marc on fait remarquer comme une particularité dans cette réponse du Seigneur, qu'il a regardé d'un œil doux et bienveillant. Il a calmé les pensées qui les bouleversaient, il a détruit les doutes, car l'Évangile fait la même observation en disant : il regarda.

Il est impossible à l'homme riche de faire son salut. Avec les forces humaines c'est impossible ; mais Dieu est tout-puissant, et pour lui il n'y a rien d'impossible. Sa grâce peut faire ce que l'homme ne peut accomplir par ses propres forces et moyens. Mais comment l'impossible deviendra-t-il possible ? Si tu renonces à tes richesses, si tu les distribues aux pauvres, et si tu renonces aux méchantes espérances, car les paroles de Jésus-Christ n'attribuent pas l'œuvre de salut exclusivement à Dieu seul, elles expriment en même temps la difficulté de cet acte pour nous, ainsi qu'ii résulte du passage qui suit.

Voici ce que dit Reuss (p. 527) :

Dans cette péricope, le fond de la narration est le même chez les trois évangélistes, et les différences ne portent que sur les détails peu importants. Néanmoins ces différences sont de nature à nous faire reconnaître des rédactions plus ou moins libres ou indépendantes l'une de l'autre. Le personnage qui est mis en scène est désigné par Matthieu comme un *jeune homme* ; par Luc, comme un chef (de synagogue ou magistrat ?) ; les deux versions peuvent s'accorder à la rigueur. La question qu'il pose à Jésus paraît avoir été inspirée par un sentiment louable, à moins qu'on ne veuille supposer gratuitement qu'il était venu pour entendre dire qu'il ne lui restait plus rien à faire. Il ne se connaissait ni vices ni péchés graves ; mais il pensait qu'il fallait quelque chose de plus que la justice vulgaire pour aspirer à la félicité éternelle et, se représentant les conditions de l'entrée au royaume de Dieu comme une certaine quantité de choses à faire, il demandait à connaître ce qui pourrait encore lui manquer. Il aborde Jésus fort poliment avec une formule caressante : Mon bon Maître !

C'est à cette formule prononcée sans aucune arrière-pensée, que Jésus l'arrête pour lui faire comprendre que la chose dont il s'enquiert est infiniment plus sérieuse qu'il ne le pense :

Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul. Le Seigneur a parfaitement compris que cet homme ne doutait pas le moins du monde qu'il ne fût bon lui-même ; qu'il ne se faisait pas de soucis au sujet de la portée idéale de ce terme ou de cette notion, qu'il n'avait aucune idée de la grandeur des devoirs, mesurés d'après la sainteté absolue de Dieu et les besoins infinis de l'humanité. Eh bien, il doit apprendre avant tout à mesurer la distance qui le sépare du but, ou plutôt à entrevoir un but sur lequel il n'avait jamais jeté un regard. Le grand prophète auquel il parle, qu'il a cru devoir consulter, de préférence à tout autre mortel, au sujet des conditions du salut, décline lui-même l'honneur d'être appelé *bon* ; à plus forte raison, tout autre se gardera d'être trop présomptueux à cet égard. Dieu seul *est* bon, parfaitement, invariablement. L'homme ne doit pas être appelé bon, ni surtout s'estimer tel, non plus seulement parce qu'il a réellement des défauts et qu'il peut faire une chute, mais par une raison dont on parle moins souvent : le meilleur peut et doit toujours progresser, il lui reste toujours quelque chose à faire, chaque jour amène pour lui de nouveaux devoirs. Il n'y a pour lui jamais de sabbat réservé à la contemplation joyeuse d'une œuvre parfaitement achevée (Jean, V, 17 ; X, 4). Dans ce sens-là, nous pouvons reconnaître, sans que notre sentiment en soit

blessé, sans que nous ayons à reprocher à Jésus une affectation de fausse modestie, qu'il a pu et dû refuser la qualification que cet homme lui donnait, pour l'éclairer en même temps sur sa propre valeur morale et pour détruire les illusions qu'il se faisait. On comprend que certains lecteurs aient été offusqués d'une phrase qui paraissait contredire la thèse de l'impeccabilité de Jésus. Aussi voyons-nous dans le texte de Matthieu, tel que la critique l'a rétabli, une tentative pour faire disparaître ces autres textes qui nous ont conservé la forme authentique du discours.

Après cela, Jésus répondant au fond de la question, commence par renvoyer son interlocuteur à la loi. Il n'a pu vouloir dire qu'une observation plus ou moins rigoureuse et littérale de certains préceptes, pour la plupart négatifs, suffisait pour gagner le ciel et mériter le titre de bon. Le sermon de la montagne nous préserverait au besoin d'une pareille erreur. Mais il pouvait vouloir faire faire à son présomptueux interlocuteur un retour sur lui-même, l'amener à sonder sa conscience, et, en général, le préparer par cette catéchisation basée sur la loi, à des instructions plus spécialement évangéliques. Le *bon* Israélite est à toute épreuve, il subit l'examen avec une entière assurance et à sa grande satisfaction. Il a tout fait, tout observé, et depuis sa jeunesse. Ne faudrait-il rien de plus ? Il fait parade de ses illusions avec tant de candeur, que Jésus *le prend en affection*. Évidemment, comme Juif, il était ce qu'il pouvait et devait être. La loi, la règle traditionnelle, ne lui demandait rien de plus. Jésus va donc élargir le cercle du devoir, et se sert à ce propos d'une formule très énergique, étonnante, et même, si l'on veut, absurde au point de vue du bon sens pratique, mais parfaitement propre à rendre palpable l'idée qu'elle devait représenter. La pierre de touche qu'il applique à l'or de cette vertu légale, c'est tout simplement la question de savoir si elle irait jusqu'à l'abnégation des intérêts terrestres légitimes, en vue de biens supérieurs, mais purement spirituels. S'il pouvait rester le moindre doute à cet égard, le fait que Marc explique lui-même l'invitation de Jésus par cette autre formule : *se charger de sa croix*, et puis l'interprétation donnée plus bas, par le v. 29 des trois textes, prouvent que nous aurions bien tort de ne voir dans la phrase que nous avons sous les yeux, que le conseil positif et direct de jeter l'argent par la fenêtre. La vertu chrétienne ne doit pas se tracer de limites. L'*amour* de l'argent est une des mille pierres d'achoppement contre lesquelles la faiblesse morale vient se heurter, un des écueils qui en révèlent la fragilité. Il n'est signalé ici qu'à titre d'exemple, et l'on aurait tort de croire que cette histoire ne doit pas avoir une portée plus générale, ou qu'elle doit signaler la *richesse* elle-même, objectivement, comme un mal.

Cette seconde épreuve, le jeune homme ne la soutient pas. Le royaume de Dieu, la vie éternelle, telle qu'il l'a conçue, ne vaut pas ce prix à son gré. Jésus le voit partir à regret, et il proclame avec douleur, devant ses disciples, une vérité qu'il a bien souvent déjà répétée sous des formes diverses (Matth., VI, 19 ; XXII, 49 ; III, 44 ; X, 9, 37 ; XVI, 24 ; Luc, IX, 62 ; XII, 22 ; XIV, 26), mais qu'il trouvait bien difficile à inculquer aux hommes, celle qu'il n'y a de sauvé que celui qui sait au besoin renoncer ; qu'en vue du ciel, il faut savoir sacrifier les biens de la terre ; qu'il y a des moments décisifs où il faut choisir entre l'un et l'autre. Les hommes sont si peu disposés à faire ce choix dans le sens qui leur serait salutaire que Jésus hasarde le mot *impossible*, qu'il semble désespérer de trouver chez eux l'héroïsme moral qu'il réclame. L'image du *chameau* et du *trou de l'aiguille* a le même sens que celle de la montagne transportée par la simple parole ; c'est l'expression figurée de l'impossibilité. On n'a pas besoin pour cela de substituer (comme on l'a proposé) au chameau un câble, ou au trou de l'aiguille une étroite poterne, au risque d'amoindrir la force du dicton proverbial.

Les talmudistes et les Arabes l'ont aussi et renchérissent même sur le chameau en

le remplaçant par éléphant.

Les disciples comprennent si bien la portée des paroles de leur Maître qu'ils s'écrient tout consternés : *Qui donc peut être sauvé* ? Cela ne veut pas dire : si les riches risquent de manquer le ciel, eux qui ont tant de moyens de bien faire, à plus forte raison les pauvres qui n'ont rien à donner n'y arriveront pas. Ils veulent dire : si tout ce que les hommes désirent le plus est un empêchement dans la voie du salut, comment espérer que quelqu'un arrive jusqu'au bout ? Nous ajouterons dans le même sens : Riche et pauvre sont des termes extrêmement vagues et purement relatifs ; la quotité matérielle de la fortune terrestre ne détermine pas le degré d'attachement du cœur aux choses d'ici-bas, ni les chances plus ou moins grandes que peut avoir un homme de réussir dans ses efforts à le vaincre. Seulement le cas particulier, qui donne ici lieu à la réflexion du Seigneur, présentait cette vérité sous la forme la plus palpable et la plus populaire. Voilà pourquoi cette forme est acceptée et employée par lui.

Aussi ajoute-t-il un autre mot qui fait voir clairement que la portée du premier s'entendait bien au delà de ce qu'on appelle vulgairement l'aisance et la richesse. Si le salut, la certitude de la vie éternelle, l'entrée du royaume de Dieu, était le fait des hommes seuls, de leurs efforts constants et infatigables, de leurs forces et de leur volonté, aucun n'y arriverait. Il leur faut à tous l'appoint de forces divines, l'assistance du Saint-Esprit, l'appui de la grâce.

Pour Dieu et *par* Dieu, tout est possible. Ce passage est l'un de ceux qui prouvent de la manière la plus directe que la théologie évangélique telle qu'elle a été développée par Paul, a ses racines dans l'enseignement de Jésus lui-même.

Plus haut (Luc, XVII, 10) nous lisions que l'homme n'a point de récompense à réclamer lors même qu'il aurait fait tout son devoir ; ici nous apprenons qu'il ne peut pas même le faire sans que Dieu lui vienne en aide. Ces deux textes se complètent l'un l'autre.

Il faut interpréter tout de telle façon qu'on puisse être riche et en même temps chrétien, bien que sachant qu'il y a des pauvres qui meurent de faim. C'est ainsi que ceux qui déforment la doctrine se permettent de l'interpréter. On est tenté de se demander comment l'on peut se résoudre à interpréter ce qui a été dit tant de fois et si clairement.

L'Évangile commence par la prédication de Jean qui, mendiant, court dans le désert et exhorte ceux qui ont deux habits à en donner un à celui qui n'en a pas, et à faire de même pour la nourriture ; en même temps il reproche aux riches leurs richesses et leur cruauté. D'après les interprétations ecclésiastiques cela signifie seulement que Jean-Baptiste a oint Jésus ; quant à la richesse et à la mendicité, il ne faut voir là qu'ornements de style.

Jésus va dans le désert, chez les mendiants, et lutte contre la séduction de la richesse ; cela ne signifie rien : c'est le diable qui tente Dieu. Jésus retourne dans le monde, renonce à la famille, à la propriété, se rapproche des mendiants, prêche ; cela montre seulement l'humilité de Dieu. Jésus dit que les riches offrandes sont odieuses à

Dieu, qu'il ne se réjouit que de l'amour et de la miséricorde des hommes les uns envers les autres : ce n'est qu'une citation des Prophètes. Jésus explique que le royaume de Dieu consiste à renoncer à la vie de la chair et à vivre par l'esprit : ce n'est que l'explication des rapports entre les personnages de la Sainte Trinité, et rien de plus.

Jésus, répondant aux disciples de Jean, dit que les mendiants apprendront aussi leur bien : cela aussi n'est qu'un ornement de la phrase. Enfin Jésus use dans sa prédication de paroles claires, accessibles à tous, en disant très nettement ce que les hommes doivent faire pour exécuter sa doctrine. Ce sermon est considéré par les savants et les autres comme le passage le plus lumineux et le plus net de l'Évangile. Jésus commence sa prédication par les paroles : « Bienheureux mendiants et chemineaux, parce que le royaume de Dieu est le vôtre ; et malheureux sont les riches, parce qu'ils tiennent trop aux récompenses de ce monde ». À ces paroles on ajoute τῷ πνεύματι, qui n'est lié à rien, et toutes ces paroles sont interprétées comme une phrase sentimentale se rapportant à l'humilité. Et que la richesse, la propriété, soient la source du mal et de la cruauté, cela Jésus ne le dit pas ; ce n'est pas Christ qui a dit tout cela, mais Proudhon. Et Proudhon, socialiste et athée, ment.

De toute la prédication on n'explique et n'affirme que cette doctrine du désintéressement. Dans le chapitre V, les commandements qui sont donnés ont pour conséquence l'impossibilité de la propriété. Si l'on pardonne toutes les offenses, si l'on ne se défend pas, si l'on ne va pas chez le juge, la propriété est impossible. Mais on rejette tous ces préceptes, ne leur attribuant qu'une portée sentimentale.

Dans le chapitre VI il est dit : Ne recueillez, n'amassez rien, c'est-à-dire n'ayez rien, et si vous amassez vous ne serez pas les enfants de Dieu. Enfin il est dit nettement qu'on ne peut pas servir Dieu et Mammon. Il est clair que celui qui recueille et amasse quelque chose ne l'a pas donné aux mendiants. Et cependant il y a toujours des mendiants. C'est pourquoi on ne peut pas amasser. Du reste, cela n'a aucun sens, puisque nous sommes soumis au pouvoir de Dieu : on amassera et on mourra. Il ne faut même pas se soucier du lendemain. Cela semble pourtant net et clair. Mais Jésus paraît prévoir que les hommes voudront le masquer sous de fausses interprétations, et il ajoute des paraboles : celle du festin auquel n'assistent que les mendiants ; celle du gérant infidèle ; celle du riche et de Lazare. Il choisit de tous côtés ; il dit qu'on ne peut pas entrer dans le royaume de Dieu, si l'on possède. Mais, selon les interprètes, cela s'applique à tout autre chose qu'à la tirelire. La richesse n'empêche rien ; elle est même très belle.

Mais il y a mieux. Dans l'entretien avec l'adolescent tout cela est expliqué avec tant de simplicité, de clarté, qu'on ne peut rien interpréter faussement. Cependant les interprètes s'arrangent si bien que la tirelire reste intacte ; et ils emploient à le prouver toutes les ressources et tous les efforts de la pensée et de la parole. On a inventé un Eubion quelconque, qui n'exista jamais, et qui, soi-disant, a fondé une secte qui reconnaît la nécessité de la pauvreté pour entrer dans le royaume de Dieu. Mais Eubion signifie πτωχὸς c'est-à-dire ce que précisément Jésus a ordonné d'être, et les disciples s'appelaient les Eubions. Les Eubionistes, c'est-à-dire ceux qui ont suivi cette doctrine, forment une secte, et ceux qui ont inventé la trinité, les mystères, et qui admettent les richesses, les tribunaux, la guerre, sont les vrais disciples du Christ !

Les premiers disciples de Jésus, les apôtres, comprenaient autrement la doctrine.

Actes, II, 44. Et tous ceux qui croyaient étaient ensemble dans un même lieu, et avaient toutes choses communes.

45. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon le besoin que chacun en avait.

46. Et ils étaient tous les jours assidus au temple d'un commun accord ; et rompant le pain de maison en maison, ils prenaient leurs repas avec joie et simplicité de cœur ;

47. Louant Dieu et étant agréables à tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Église des gens pour être sauvés.

Actes, IV, 32. Or la multitude de ceux qui avaient cru n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, et personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes entre eux.

33. Et les apôtres rendaient témoignage, avec beaucoup de force, de la résurrection du Seigneur Jésus ; et il y avait une grande grâce sur eux tous.

34. Car il n'y avait personne parmi eux qui fût dans l'indigence ; parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre, ou des maisons, les vendaient et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu.

35. Ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon qu'il en avait besoin.

Mais non, ils désirent maintenir la tirelire et se considérer comme fils du royaume du ciel.

Mais assez sur la tirelire. Qu'ils la possèdent, mais qu'ils laissent en paix la doctrine de Jésus. On ne peut suivre partiellement cette doctrine ; eux-mêmes disent qu'elle est la vérité ; la vérité ne peut pas être partielle ; c'est la vérité ou le mensonge. Pour admettre la vérité en partie il faut être abêti comme le sont les gens de la soi-disant science : Renan, Strauss, Reuss, et tous ceux qui étudient la religion au

point de vue rhétorique.

Renan, par exemple, dans *les Apôtres*, dit (p. 381) :

> La foi absolue est pour nous un fait complètement étranger. En dehors des sciences positives, d'une certitude en quelque sorte matérielle, toute opinion n'est à nos yeux qu'un à peu près, impliquant une part de vérité et une part d'erreur. La part d'erreur peut être aussi petite que l'on voudra ; elle ne se réduit jamais à zéro, quand il s'agit de choses morales, impliquant une question d'art, de langage, de forme littéraire, de personnes. Telle n'est pas la manière de voir des esprits étroits et obstinés, des Orientaux par exemple. L'œil de ces gens n'est pas comme le nôtre ; c'est l'œil d'émail des personnages de mosaïque, terne, fixe. Ils ne savent voir que… etc., etc.

Autrement dit, nous ne croyons à rien et jugeons tout ; c'est nous qui avons raison, et ceux qui croient, nous les critiquons.

Nous sommes si habitués à ce galimatias scientifique qu'il ne nous stupéfait pas ; et cependant, si on l'analyse, on reconnaît le délire d'un fou qui dit : Je suis roi et tous ceux qui ne reconnaissent pas mon royaume se trompent.

L'homme qui ne croit à rien ne sait rien : c'est un homme psychiquement malade, et le savant, dans son livre, l'exprime et le déclare nettement. Dans tous ses ouvrages il parle souvent avec compassion de la doctrine du Christ et, tout d'un coup, du haut d'un principe quelconque, qu'il n'a pas exprimé, il condamne la doctrine du Christ. Mais celui qui dit quelque chose sait quelque chose, et lui, que sait-il ? On cherche en vain la réponse. *La critique et la science*. Mais qu'est-ce cela : *La critique et la science* ? La science, l'histoire, la critique historique, pour employer le ton élevé, sont des aspects de la science générale, humaine, qui toujours augmente et enrichit l'humanité. La branche dont nous nous occupons c'est l'histoire de la vie de l'humanité, de la formation et du développement du peuple, de l'État, de la société, de l'instruction. La section que nous étudions a pour objet l'histoire du développement *des religions*. Le cas particulier qui nous intéresse, c'est le développement du christianisme.

C'est bon. La première question : La science humaine est-elle une ou plusieurs ? La science indoue ou chinoise n'est pas entrée, il me semble, dans notre science, et elle nie la nôtre. On me répondra : la nôtre embrasse ou embrassera tout parce qu'elle est libre et ne cherche que la lumière. Les Chinois disent autre chose. J'y consens.

La deuxième question : La vie de l'humanité n'est-elle pas un champ trop vaste pour la science ? Pour décrire la vie d'un seul homme, le travail de mille hommes ne suffit pas. Comment donc décrire la vie de toute l'humanité ? On me répond : Il y a les généralités de la forme de la vie humaine ; nous les trouvons et ensuite nous y substituons les

phénomènes de la vie ; nous comparons, nous trouvons de nouvelles lois, nous les contrôlons par les faits ; et ces études forment l'histoire de la science.

Je demande : Eh bien ? quoi ? Ces généralités des formes dans lesquelles se manifeste la vie humaine sont-elles toujours les mêmes, invariables, absolues ?

On me répoud : oui, ces formes sont : le développement des populations et des États, les institutions, les lois, l'instruction, la religion.

Bon. Je comprends ces formes mais je ne vois pas bien pourquoi, précisément, ces formes vous occupent. Je connais encore d'autres formes de la vie : l'agriculture, l'industrie, le commerce. On me dit : nous nous en occupons dans la mesure où nos matériaux nous le permettent.

Bon. Mais je connais encore d'autres formes : l'éducation, la vie de famille. Nous en tenons compte aussi. Je connais encore les divertissements, les habits. Nous tenons compte de cela aussi. Je connais encore les rapports avec les animaux, la famille, l'organisation de la maison, la préparation des aliments. Je connais aussi le rapport dans l'espace : les hommes vivent dans un lieu ou un autre, marchent d'un endroit à l'autre. Je sais encore comment sont distribués les travaux ; comment les hommes se comportent dans l'amitié, l'hostilité, et ainsi jusqu'à l'infini.

Si l'on a choisi les formes de la constitution politique, les seules que l'on ait, jusqu'à présent, choisies et étudiées avec succès, ce n'est pas qu'elles nous intéressent particulièrement, mais parce que nous les jugeons importantes et que, parmi certaines formes gouvernementales, les unes nous paraissent meilleures, les autres pires. De sorte que les études historiques, en ce sens, se font en se basant sur notre idéal de la vie gouvernementale.

L'étude des autres objets n'est qu'un contrôle pour savoir à quel point les phénomènes étudiés s'appliquent à ceux que nous avons décidé être bons. Et tout cela est possible pour tous les phénomènes de la vie humaine, tant que nous garderons la conviction naïve que, sous certains rapports, nous connaissons ce qu'il y a de mieux. Mais ici il est arrivé aux historiens un petit désagrément. Au beau milieu de leur joie ils se sont mis à entasser dans leurs paniers, comme l'enfant ramasse ses jouets dispersés, tout ce qu'ils avaient sous la main : commerce, instruction, mœurs, folklore (ils aiment beaucoup ce mot), et bien que tout cela n'ait pu rentrer dans leur panier, leur jeu n'en a pas été gâté.

Si les hommes sont convaincus que Paris en 1880 représente l'idéal de la vie, on peut alors, s'adaptant à cet idéal, décrire n'importe quelle vie. Mais ici, au beau milieu du jeu, ils ont attrapé la religion. Diverses religions influent diversement sur la vie des peuples, et ce jouet, ils l'ont mis aussi dans le panier. Mais ce jouet était un charbon ardent, il a tout brûlé et il n'est rien resté.

En effet, prenez n'importe quel phénomène de la vie humaine. Si je suis naïvement convaincu que je sais la meilleure façon d'envisager ce phénomène, je puis le décrire dans tous les cas, suivre son développement et sa décadence.

Mais que faire avec les religions, ou, comme on dit, avec la foi ? La foi n'est pas le rapport de l'homme avec l'État, avec le marché ou le suffrage universel ; c'est quelque chose qu'il sait indubitablement et sur quoi est basée toute sa vie, de quoi découle toute sa manière d'être envers tous les phénomènes de la vie : le pays, la famille, la propriété, les plaisirs, les arts, la science, en un mot envers tout.

C'est pourquoi l'on ne peut, d'aucune façon, saisir la foi et l'introduire dans le panier historique, et si on l'y introduit on n'en peut rien faire, car on ne peut juger de l'état gouvernemental que d'après la constitution estimée la meilleure ; de l'instruction et des lois, que d'après celles qui sont estimées les meilleures. Ainsi de la religion, on ne peut rien dire : on ne peut pas dire je connais la meilleure et personne ne connaît la pareille.

Mais tout d'un coup, l'historien dit qu'il n'y a aucune religion, aucune foi ; qu'il n'y en a plus maintenant, mais qu'il y en avait autrefois… C'est-à-dire que l'historien avoue qu'il ignore ce qui est le sens de la vie ; et ainsi disparaît le sens de tout ce qu'il a dit auparavant des autres choses : tous les jouets sont brûlés.

Mais les historiens ne voient pas cela, et naïvement, ne connaissant aucune véritable religion, ils jugent la religion d'après de petits phénomènes de la vie sociale, c'est-à-dire de la vie gouvernementale, économique et autre.

C'est ainsi que Strauss critique toute la doctrine du Christ, parce que la vie allemande à laquelle il est habitué, en serait dérangée (p. 622).

Es ist nicht zu verkennen, dass in dem Muster, wie es Jésus in Lehre und Leben darstellte, neben der vollen Ausgestaltung einiger Seiten, andere nur schwach umrissen, oder auch gar nicht angedeutet sind. Voll entwickelt findet sich Alles, was sich auf Gottes- und Nächstenliebe, auf Reinheit des Herzens und Lebens der Einzelnen bezieht ; aber schon das Leben des Menschen in der Familie tritt bei den selbst familienlosen Lehrer in den Hintergrund ; dem Staate gegenüber erscheint sein Verhältnis als ein lediglich passives ; dem Erwerb ist er nicht bloss für sich, seines

Berufs wegen abgewendet, sondern auch sichtbar abgeneigt, und Alles vollends, was Kunst und schönen Lebensgenuss betrifft, bleibt völlig ausserhalb seines GesichtsKreises. Dass dies wesentliche Lücken sind, dass hier eine Einseitigkeit vorliegt, die teils in den besonderen Lebensverhältnissen Jesu ihren Grund hat, sollte man nicht leugnen wollen, da man es nicht leugnen kann. Und die Lücken sind nicht etwa der Art, dass nur die vollständige Durchführung fehlte, während der regelnde Grundsatz gegeben wäre ; sondern für den Staat insbesondere, den Erwerb und die Kunst fehlt von vorneherein der rechte Begriff, und es ist ein vergebliches Unternehmen, die Tätigkeit des Menschen als Staatsbürger, das Bemühen um Bereicherung und Verschönerung des Lebens durch Gewerbe und Kunst nach den Vorschriften oder dem Vorbilde Jesu bestimmen zu wollen. Sondern hier war eine Ergänzung, sowohl aus anderen Volkstümlichkeiten als anderen Zeit, und Bildungsverhältnissen heraus erforderlich, wie sie zum Teil schon rückwärts in demjenigen lag, was Griechen und Römer in dieser Hinsicht vor sich gebracht hatten, zum Teil aber der weiteren Entwicklung der Menschheit und ihrer Geschichte vorbehalten blieb.

Et Renan, *Vie de Jésus*, chap. XI. Le royaume de Dieu, p. 178 :

Ces maximes, bonnes pour un pays où la vie se nourrit d'air et de jour, ce communisme délicat d'une troupe d'enfants de Dieu, vivant en conscience sur le sein de leur père, pouvaient convenir à une secte naïve, persuadée à chaque instant que son utopie allait se réaliser.

Et cette sottise est tellement séduisante qu'aussitôt que l'homme n'a pas de pensées à lui, quand il ne sait rien parce qu'il ne croit rien et veut quand même philosopher, il se met à écrire l'histoire de la religion. Dans tous les romans les savants écrivent une histoire de la religion, — c'est à-dire la chose à laquelle on ne peut même penser, ce qu'un homme fou seul peut faire.

JÉSUS ET ZACHÉE

Καὶ εἰσελθὼν διήρχετο τὴν Ἰεριχώ.

Καὶ ἰδοὺ, ἀνήρ ὀνόματι καλούμενος Ζακχαῖος· καὶ αὐτὸς ἦν ἀρχιτελώνης, καὶ οὗτος ἦν πλούσιος,

Καὶ ἐζήται ἰδεῖν τὸν Ἰησουν τὶς ἐστί· καὶ οὐκ ἠδύνατο ἀπὸ τοῦ ὄχλου, ὅτι τῇ ἡλικίᾳ μικρὸς ἦν.

Καὶ προδμών ἔμποσθεν, ἀνέβη ἐπί συκομορέαν, ἵνα ἴδῃ αὐτόν· ὅτι δί ἐκείνης ἤμελλε διέρχεσθαι.

Καὶ ὡς ἦλθεν ἐπὶ τὸν τόπον, ἀναβέψας ὁ Ἰησοῦς εἶδεν αὐτὸν

καὶ εἶπε πρὸς αὐτόν. Ζακχαῖε, σπεύσας κατάβηθι· σήμερον γὰρ ἐν τῷ οἴκῳ σου δεῖ με μεῖναι.

Καὶ σπεύσας κατέβη καὶ ὑπεδέξατο αὐτόν χαίρων.

Καὶ ἰδόντες ἅπαντες διεγόγγυζον, λέγοντες, ὅτι παρὰ ἁμαρτωλῷ ἀνδρὶ εἰσῆλθε καταλῦσαι.

Σταθείς δὲ Ζακχαῖος εἶπε πρὸς τὸν κύριον· ἰδού, τὰ ἡμίση τῶν ὑπαρχόντων μου, κύριε, δίδωμι τοῖς πτωχοῖς· καὶ εἴ τινός τι ἐσυκοφάντησα, ἀποδιδωμι τετραπλοῦν.

Εἶπε δὲ πρὸς αὐτὸν ὁ Ἰησοῦς, ὅτι σημερον σωτηρία τῷ οἴκῳ τούτῳ ἐγένετο, καθότι καὶ αὐτὸς υἱὸς Ἀβραάμ ἐστιν.

Ἦλθε γὰρ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ζητῆσαι καὶ σῶσαι τὸ ἀπολωλός.

Luc, XIX, 1. Jésus étant entré dans Jéricho passait par la ville.

Étant entré à Jéricho, Jésus passa par la ville.

2. Et un homme, appelé Zachée, chef des péagers, qui était riche,

Il y avait un homme appelé Zachée, le chef des adjudicataires, qui était très riche.

3. Cherchait à voir qui était Jésus ; mais il ne le pouvait pas à cause de la foule, parce qu'il était de petite taille.

Il voulait voir qui était Jésus ; mais à cause de la foule il ne pouvait arriver à lui parce qu'il était de très petite taille.

4. C'est pourquoi il courut devant, et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là.

Il courut devant et monta sur un arbre, afin de le voir quand il passerait par là.

5. Jésus étant venu en cet endroit, et regardant en haut, le vit et lui dit : Zachée ! hâte-toi de descendre, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta demeure.

En passant devant, Jésus le regarda et lui dit : Zachée, descends vite, car je veux aujourd'hui m'arrêter dans ta maison.

6. Et il descendit promptement et le reçut avec joie.

Zachée descendit vivement et l'accepta avec joie dans sa maison.

7. Et tous ceux qui virent cela murmuraient, disant qu'il était entré chez un homme de mauvaise vie pour y loger.

Mais tous ceux qui virent cela se mirent à murmurer : Comment, il s'arrête dans la maison d'un pécheur !

8. Et Zachée, se présentant devant le Seigneur, lui dit : Seigneur ! je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, je lui en rends quatre fois autant.

Et Zachée s'approchant de Jésus lui dit : Maître, j'ai donné aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un je le lui rendrai quatre fois.

9. Sur quoi Jésus lui dit : Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham.

Jésus répondit à ces paroles : Maintenant l'enfant 1) de cette maison sera sauvé puisqu'il est fils d'Abraham 2).

10. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

Car l'œuvre du Fils de l'Homme consiste à chercher et à sauver ce qui a péri et périt 3).

Remarques.

1) Οἶκος signifie la race, la génération. Ici, par οἶκος on comprend le personnage dont on parle, c'est-à-dire Zachée. Jésus l'appelle la race de cette maison ; moi je traduis : l'enfant de cette maison.

2) L'expression : le fils d'Abraham, a une signification toute particulière, qui se trouve clairement exprimée dans l'Épître aux Galates, III, 7 : « Sachez de même que ceux qui ont la foi sont des enfants d'Abraham. » Autrement dit, celui qui croit comme Abraham et, comme Abraham, prouve sa foi, en immolant son fils.

3) Il est évident que Zachée connaissait la doctrine du Christ et

l'aimait ; autrement il n'aurait point pris tant de peine pour voir Jésus ; il est évident que Jésus l'apercevant dans une position aussi dangereuse, et remarquant l'expression de son visage et peut-être même entendant ses paroles, s'adressa à lui. Il faut supposer de même que dans la maison de Zachée, Jésus lui parla, et que les paroles de Zachée sur l'abandon de la moitié de ses biens répondaient à la doctrine de Jésus.

Καὶ καθίσας ὁ Ἰησοῦς κατέναντι τοῦ γαζοφυλακίου, ἐθεώρει πως ὁ ὄχλος βάλλει χαλκὸν εἰς τὸ γαζοφυλάκιον.

Καὶ πολλοί πλούσιοι ἔβαλλον πολλά.

Καὶ ἐλθοῦσα μία χήρα πτωχὴ ἔβαλε λεπτὰ δύο, ὅ ἐστι κοδράντης.

Καὶ προσκαλεσάμενος τοὺς μαθητάς αὐτοῦ, λέγει αὐτοῖς· ἀμήν λέγω ὑμῖν, ὅτι ἡ χήρα οὐτη ἡ πτωκὴ πλεῖον πάντων βέβληκε τῶν βαλόντων εἰς τὸ γαζοφυλάκιον.

Πάντες γὰρ ἐκ τοῦ περισσεύοντος αὐτοῖς ἐβαλον· αὕτη δὲ ἐκ τῆς ὑστερήσεως αὐτῆς πάντα ὅσα εἶκεν ἔβαλεν, ὅλον τὸν βίον αὐτῆς.

Marc, XII, 41. Et Jésus, étant assis vis à vis du tronc, regardait comment le peuple mettait de l'argent dans le tronc. Et plusieurs personnes riches y mettaient beaucoup.

Jésus s'étant assis en face du tronc regardait comment le peuple mettait l'argent dans le tronc. Et plusieurs riches passaient et y mettaient beaucoup d'argent.

42. Et une pauvre veuve vint, qui y mit deux petites pièces qui font un quadrin.
43. Alors, ayant appelé ses disciples il leur dit : Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve

Une pauvre veuve s'approcha et mit dans le tronc deux petites pièces valant un kopek. Alors il appela ses disciples et leur dit : Je vous dis que cette pauvre veuve a plus

a plus mis au tronc que tous ceux qui y ont mis.
44. Car tous les autres y ont mis de leur superflu ; mais celle-ci y a mis de son indigence tout ce qu'elle avait, tout ce qui lui restait pour vivre.

mis dans le tronc que tous les autres.

Car ceux-ci n'y ont mis que leur superflu, tandis qu'elle y a mis de ce qui lui manque, tout ce qu'elle avait ; elle y a mis toute sa vie.

Les hommes sont habitués à croire en l'inutilité du sacrifice ; c'est pourquoi Jésus dit, au sujet des deux petites pièces de la veuve, que celle qui a donné tout ce qu'elle possédait a seule vraiment donné quelque chose. Les autres n'ont rien donné n'ayant donné que leur superflu. Cette petite parabole est très importante. À un autre point de vue, elle confirme nettement que pour avoir la possibilité d'exécuter la volonté de Dieu, il est nécessaire d'être mendiant. Donner, c'est donner tout, sans rien garder pour soi.

Donner les trois quarts de ses biens, ne se priver de rien dans la vie, cela équivaut à ne rien donner du tout. D'ordinaire, les gens à qui déplaisent cette exigence et cette interprétation de Jésus (et elle déplaît à tous les riches) disent : Il a été commandé de donner tout, personne ne le fait et ne peut le faire, donc, ce n'est pas vrai ; et il est tout de même mieux de donner quelque chose de son superflu, du moins les pauvres seront rassasiés et auront un abri.

Ce raisonnement est basé sur l'incompréhension de la doctrine. Nulle part Jésus n'ordonne de donner aux pauvres pour que les pauvres soient rassasiés et contents. Il dit que l'homme, afin d'être heureux, doit donner aux pauvres tout ce qu'il possède. Il n'ordonne pas, il ne dit pas ce que chacun doit donner, mais il annonce aux hommes le vrai bonheur, et il dit que celui qui a compris le vrai bien et cherche la vraie vie, donnera absolument toute sa fortune et trouvera dans cela tout le bonheur. On ne peut servir Dieu et Mammon. Ce n'est pas une règle, mais ce doit être la réalité ; il ne s'agit pas que cela convienne ou non, mais on ne peut point agir autrement. Celui qui ne renonce pas à ses biens et n'abandonne pas sa famille pour me suivre, celui-ci ne peut pas être mon disciple ; c'est-à-dire : celui-ci ne m'a pas compris. Celui qui m'a compris, du fait

même qu'il a compris, le fera. L'adolescent qui se flatte d'avoir observé les commandements, même le commandement d'aimer le prochain comme soi-même, est dénoncé par ce fait même ; il n'a pas encore la possibilité de remplir les commandements s'il ne s'est débarrassé de la richesse. La richesse empêche d'entrer dans le royaume de Dieu. C'est pourquoi ceux qui affirment que si l'on ne peut faire ce que Jésus-Christ ordonne, il vaut cependant mieux donner quelque chose aux pauvres que de ne rien donner du tout, ceux-là ne comprennent pas ce que dit Jésus. Non seulement Jésus ne parle pas de l'utilité matérielle, il l'ignore. Il ordonne l'abandon des richesses, à seule fin qu'elles ne soient pas un obstacle dans la vie. Puis il enseigne qu'après avoir renoncé à la propriété, le bonheur de l'homme consiste à plaindre et aimer ses semblables. Alors, avant tout, pour avoir la possibilité de donner sa vie à Dieu, il faut renoncer à la richesse injuste. Ceux donc qui prélèvent ou établissent des impôts pour les pauvres doivent laisser tranquilles Jésus et sa doctrine. Christ n'ordonne pas cela. S'ils le font c'est par leur bon plaisir ; et alors qu'ils le disent. Donner de son superflu, Jésus-Christ le juge indifférent, ou plutôt il n'en dit rien ; mais il défend de donner de manière à être vu des autres.

LA MESURE DU BIEN

Καὶ ὄντος αὐτοῦ ἐν βηθανίᾳ ἐν τῇ οἰκία Σίμωνος τοῦ λεπροῦ, κατακειμένου αὐτοῦ, ἦλγε γυνή ἐχουσα ἀλάβαστρον μύρου νάρδου πιστικῆς πολυτελοῦς· καὶ συντρίψασα τὸ ἀλάβαστρον, κατέχεεν αὐτοῦ κατὰ τῆς κεφαλῆς.

Marc, XIV, 3. Et Jésus étant à Béthanie, dans la maison de Simon surnommé le lépreux, une femme vint à lui, lorsqu'il était à table, avec un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante et de grand prix, qu'elle lui répandit sur la tête,

Il arriva à Jésus de se trouver dans la maison de Simon le lépreux, et une femme [1]) s'approcha de lui ; elle était riche d'un vase contenant une huile odoriférante de grand prix ; Et la femme brisa [2]) ce vase et répandit l'huile sur la

ayant rompu le vase. tête de Jésus [3]).

Remarques.

1) Chez Matthieu et chez Marc se trouve la même expression : Σχουσα ἀλάβαστρον μύρου. On devrait la traduire ainsi : qui avait en sa propriété un vase d'huile. Je traduis : elle était riche d'un vase contenant… D'après le sens de tout ce qui suit, surtout d'après les paroles ἔχουσα μύρου, il faut comprendre que cette femme était une marchande d'huile, et que c'était tout ce qu'elle possédait, au moins présentement. Si cette femme ne portait pas toujours cette huile, elle avait dû l'aller quérir intentionnellement, et alors le sens principal du passage se perd. Au lieu de ἔχουσα, qui avait l'huile, on aurait dit : elle avait apporté de l'huile. Mais il y a ἔχουσα ; c'est pourquoi nous sommes forcés de supposer que cette femme portait toujours cette huile précieuse. Elle pouvait la porter soit pour la vendre, soit pour la transporter d'un lieu à un autre. En tout cas, cette femme portait une chose précieuse, et non seulement elle n'avait pas en vue de la dépenser, mais elle la couvait comme un trésor. Il faut bien tenir compte de cela pour comprendre la suite. Le mot précieux se trouve chez les trois évangélistes, précisément pour bien le montrer.

2) Le fait de briser le vase montre qu'elle ne pouvait pas l'ouvrir aisément, et, principalement, qu'elle ne regardait pas à la valeur de l'huile.

3) Le détail sur l'essuyage avec les cheveux est inopportun, et doit être emprunté à la rencontre avec la femme adultère.

Ἡ δὲ οἰκία ἐπληρώθη ἐκ τῆς ὀσμῆς τοῦ μύρου.

Ἰδόντες δὲ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ ἠγανακτησαν, λέγοντες· εἰς τί ἡ απώλεια αὕτη ;

Ἠσύνατο γὰρ τοῦτο τὸ μύρον πραθῆναι πολλοῦ καῖ δοθῆναι πτωχοῖς·

Λέγει οὖν εἰς ἐκ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, Ἰούδας Σίμωνος Ἰσκαριώτῆς, ὁ μέλλων αὐτόν παραδιδόναι.

Διατί τοῦτο τὸ μύρον οὐκ ἐπράθη τριακοσίων δηναρίων καὶ ἐδόθη πτωχοῖς ;

Εἶπε δὲ τοῦτο, οὐχ ὅτι περὶ τῶν πτωχῶν ἔμελεν αὐτῷ, ἀλλ' ὅτι κλέπτης ἦν, καὶ τὸ γλωσσόκομον εἰχε, καὶ τὰ βαλλόμενα

ἐβάσταγεν.

Γνούς δὲ ὁ Ἰησοῦς εἶπεν αὐτοῖς· τί κόπους παρέχετε τῇ γυναικί ; ἔργον γὰρ καλόν εἰργάσατο εἰς ἐμὲ.

Πάντοτε γὰρ τούς πτωχοὺς ἔχετε μεθ' ἑαυτῶν, καὶ ὅταν θέλητε, δύνασθε αὐτοὺς εὖ ποιῆσαι· ἐμέ δὲ οὐ πάντοτε ἔχετε.

Ὃ εἶχεν αὕτη, ἐποίησε. προέλαβε μυρίσαι μου τὸ σῶμα εἰς τὸν ἐνταφιασμόν.

Jean, XII, 3. Et la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.
Matth. XXVI, 8. Et ses disciples voyant cela en furent indignés et dirent : À quoi sert cette perte ?

Et toute la chambre fut remplie de la bonne odeur de l'huile.
Cela ne plut pas aux disciples, et ils se dirent entre eux : Pourquoi perdre inutilement une huile si chère ?

9. Car on pouvait vendre bien cher ce parfum, et en donner l'argent aux pauvres.
Jean, XIII, 4. Alors Judas Iscariot, fils de Simon, l'un de ses disciples, celui qui devait le trahir, dit :
5. Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers d'argent pour les donner aux pauvres ?
6. Il disait cela non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était larron, et qu'il avait la bourse, et qu'il portait ce qu'on y mettait.
Matth., XXVI, 10. Mais

On pourrait vendre cette huile très cher et distribuer aux pauvres.

Alors l'un des disciples, Judas l'Iscariote, celui qui le trahit, dit :

On aurait dû vendre cette huile trois cents deniers et les distribuer aux pauvres.

Il disait cela non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était larron et portait le tronc pour les pauvres.

Jésus le comprit et dit :

Jésus connaissant cela leur dit : Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? car elle a fait une bonne action à mon égard.	Pourquoi mortifiez-vous cette femme ? Laissez-la, elle a fait du bien à mon égard.
Marc, XIV, 7. Car vous aurez toujours des pauvres avec vous, et toutes les fois que vous voudrez vous pourrez leur faire du bien ; mais vous ne m'aurez pas toujours.	Des mendiants il y en a toujours près de vous et quand vous le voudrez vous pourrez leur faire du bien ; mais moi je ne serai pas toujours avec vous [1]).
7 et 8. Matth., XXVI. 12. Elle a fait ce qui était en son pouvoir : elle a embaumé par avance mon corps pour ma sépulture.	Elle a donné ce qu'elle avait ; par avance elle a couvert mon corps d'huile pour ma sépulture.

Remarques.

1) Si aux paroles : *des mendiants, il y en a toujours*, n'était ajouté : *mais moi je ne serai pas toujours avec vous*, la signification des paroles de Jésus serait celle-ci : Ne faites pas de reproches à cette femme de n'avoir pas donné aux mendiants que vous ne voyez pas et de m'avoir donné. Il y a toujours devant vous des mendiants. Celui que vous plaignez est un mendiant. Je suis mendiant et elle a eu pitié de moi, et elle a bien fait.

Mais les paroles : et moi je ne serai pas toujours avec vous, et le verset suivant où il est question de sépulture, sont regardés comme une allusion à sa mort.

Selon moi, Jésus, répondant au raisonnement de Judas sur l'utilité, dit : Dans un acte bon il n'est pas question d'utilité, et l'on peut interpréter chaque acte de telle façon qu'il soit à volonté utile ou inutile. On ne peut faire d'acte plus insensé que celui de cette femme, mais même dans cet acte on peut trouver le côté utile.

Elle a couvert mon corps d'huile. Vous dites que c'est en vain. Qu'en savez-vous ? Peut-être mourrai-je à l'instant, et il en résultera qu'elle aura très bien fait : elle aura préparé mon corps pour la sépulture.

Jésus est recouvert d'huile, comme les cadavres préparés pour la

sépulture, et il exprime en plaisantant sa pensée : que l'homme ne peut savoir ce qui est utile et ce qui ne l'est pas.

Ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅπου ἂν κηρυχθῇ τὸ εὐαγγέλιον τοῦτο εἰς ὅλον τὸν κόσμον, καὶ ὁ ἐποίησεν αὕτη, λαληθήσεται τίς μνημόσυνον αὐτῆς.

Marc, XIV, 9. Je vous dis en vérité que dans tous les endroits du monde où cet évangile sera prêché, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mémoire d'elle.

Je vous dis en vérité que dans tous les endroits du monde où l'on parlera du vrai bien, ce qu'elle a fait sera mentionné [1]).

Remarques.

1) Après la plaisanterie sur l'utilité, Jésus parle de l'importance de l'acte au point de vue du bien, et il dit ici que cet acte est la meilleure expression du bien qu'il enseigne.

Les disciples mesurent le bien à l'utilité, c'est pourquoi ils blâment la femme qu'ils rendent confuse, de sorte qu'elle ne sait plus si elle a bien ou mal agi en s'attendrissant sur Jésus et lui donnant tout ce qu'elle possédait de précieux. C'est Judas surtout qui est mécontent. Christ dit : ne la blâmez point, elle a fait le bien, le plus grand qu'elle pouvait faire. Ne parlez point des mendiants que vous ne voyez pas, dont vous n'avez point pitié, que vous n'aimez pas. Elle m'a vu, m'a plaint et m'a donné tout ce qu'elle possédait.

On ne peut faire davantage. La femme a perdu trois cents deniers parce qu'elle a eu pitié de Jésus et voulut lui faire du bien. Cet acte est-il bon ou non ? Nous sommes si habitués de vivre d'après la loi de Judas l'Iscariote qu'il n'est personne qui, devant un acte pareil, n'eût dit que c'était l'acte d'un fou et même un acte mauvais. L'exemple est des plus frappants. Le vase contenant l'huile précieuse, comme le sont

maintenant les essences de roses, est brisé, l'huile se répand, et voilà trois cents roubles de perdus. Pourquoi ? À qui est-ce utile ? Et là, dans la rue, il y a des centaines de mendiants ; ne valait-il pas mieux les leur donner ? Cela devait être agréable à Jésus ; lui-même a pitié des pauvres. Comment donc ne pas blâmer cette femme stupide ? C'est ce que fait Judas et tous les disciples après lui. Et le raisonnement qui condamne l'acte de la femme stupide est si clair, qu'on n'y peut contredire.

Mais Jésus-Christ non seulement n'a pas blâmé la femme, il la loue. Il dit : Partout, dans tout l'univers où l'on annoncera le vrai bien, on parlera de ce qu'elle a fait.

Elle a renoncé à la richesse au nom de la pitié. Par pitié, elle a fait une chose insensée aux yeux du monde. Dans son acte elle a mis les deux éléments principaux de la doctrine de Jésus : *rendre tout ce que l'on possède*, et *plaindre et aimer son prochain*. Dans un seul acte, elle a remis et eu pitié. Elle a brisé le vase contenant l'huile, elle a perdu tout ce qu'elle possédait ; elle a versé l'huile sur la tête de Jésus parce qu'elle ressentait pour lui de la pitié. Quel sera le résultat de cet acte ? C'est Judas qui y songe et qui le sait. Il dit que cette huile est répandue en vain. Mais voilà que nous, à qui est annoncé le vrai bien, grâce à l'acte stupide de cette femme, nous comprenons le sens de l'Évangile. Il est facile de condamner non seulement cet acte, mais n'importe quel acte d'amour et de commisération. On peut toujours faire quelque chose d'utile ; mais chaque acte d'amour et de commisération provoque, non en Judas, mais dans le fils de Dieu, le désir de l'imiter, de faire la même chose ou davantage. Ce n'est qu'en Judas que cet acte provoque un raisonnement sur l'utilité.

L'évangéliste Jean a expliqué la signification du raisonnement de Judas : « Il le dit, non qu'il se souciât des malheureux, mais parce qu'il était larron et portait avec lui le tronc des pauvres. »

On ne comprend pas qu'après des paroles si simples, si claires, si justes, des institutions de bienfaisance puissent exister dans la société chrétienne. Ces institutions sont basées tout simplement sur le raisonnement de Judas et contredisent absolument les paroles du Christ : « Des mendiants vous en avez toujours près de vous. » Et les explications de Jean le Théologien tendent à établir l'importance des hommes qui introduisent de pareilles institutions, alors qu'ils le font non par souci des malheureux, mais parce qu'ils portent la cassette et sont des voleurs. Par malheur les larrons (même au sens propre du mot) se trouvent trop souvent (et toujours au sens figuré), et leurs soucis ne sont point pour les malheureux, mais pour les avantages du monde et de la gloire, qui les font raisonner comme Judas et agir

comme lui.

Ἐδίδασκε γὰρ τοὺς μαθητὰς αὐτοῦ, καὶ ἔλεγεν αὐτοῖς, ὅτι ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου παραδίδοται εἰς χεῖρας ἀνθρώπων, καὶ ἀποκτενοῦσιν αὐτόν, καὶ ἀποκτανθεὶς, τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ, ἀναστήσεται.

Οἱ δὲ ἠγνόουν τὸ ῥῆμα, καὶ ἐφοβοῦντο αὐτὸν ἐπερωτῆσαι.

Marc, IX, 31. Cependant il instruisait ses disciples et il leur disait : Le fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes, et ils le feront mourir ; mais après avoir été mis à mort il ressuscitera le troisième jour.
32. Mais ils ne comprenaient point ce discours, et ils craignaient de l'interroger.

Et il enseignait ses disciples et il leur disait que le Fils de l'homme serait donné au pouvoir des hommes et qu'on le ferait mourir, mais, que mort, il ressusciterait le troisième jour.

Ils ne comprenaient point ce discours et craignaient de l'interroger.

Remarques.

Jésus dit à ses disciples et au peuple que pour suivre sa doctrine, bien qu'elle soit l'annonciation du vrai bien qui donne la vie à tous les hommes, il faut être prêt aux souffrances de cette terre, et que les anciens, les prêtres et les savants n'accepteront point la doctrine du Fils de l'homme, la rejetteront, et que le fils de l'homme, c'est-à-dire celui qui a en lui la conscience de Dieu, aura beaucoup à souffrir et endurera maintes persécutions. Les paroles : *le fils de l'homme ressuscitera le troisième jour* ou bien signifient que malgré toutes les persécutions le fils de l'homme ne peut être anéanti et bientôt ressuscitera de nouveau, ou bien elles n'ont pas de sens.

La première interprétation doit être juste parce que, aussitôt après cela, Jésus dit que prochainement, si prochainement que ceux qui sont

ici ne seront pas encore morts, la doctrine du fils de l'homme gagnera déjà tous les hommes et ne sera plus persécutée, mais triomphante.

Mais comment souffrir ? Pourquoi les hommes qui professent la doctrine de l'amour doivent-ils souffrir ? Ne peut-on ne pas souffrir, éviter ce qui force à souffrir ? Ne peut-on pas cacher ce qui révolte et met en colère les hommes ? demande Simon Pierre. Et Jésus-Christ lui répond : Ne dis pas cela ; c'est tentation. Tu penses aux choses humaines et non aux choses divines. Pour Dieu il n'y a pas de souffrances ; il n'y a pas de tourments. Celui qui veut me suivre, qui a compris ma doctrine, doit renoncer à cette vie terrestre ; il ne doit avoir ni honte ni crainte d'exposer devant les hommes toute la vérité.

Marc, IX, 31. Cependant il instruisait ses disciples et il leur disait : Le Fils de l'homme, la conscience de Dieu, est livré entre les mains des hommes. Les hommes l'ont meurtri et le meurtriront davantage, mais il se reconstituera.

Πωλήσατε τὰ ὑπάρχοντα ὑμῶν, καὶ δότε ἐλεημοσύνην. Ποιήσατε ἑαυτοῖς βαλάντια μὴ παλαιούμενα, θησαυρὸν ἀνέκλειπτον ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ὅπου κλέπτης οὐκ ἐγγίζει, οὐδὲ σὴς διαφθείρει·

Ὅταν ποιῇς ἄριστον ἢ δεῖπνον, μὴ φώνει τοὺς φίλους σου, μηδὲ τοὺς ἀδελφούς σου, μηδὲ τοὺς συγγενεῖς σου, μηδὲ γείτονας πλουσίους· μήποτε καὶ αὐτοί σε ἀντικαλέσωσι, καὶ γένηταί σοι ἀνταπόδομα.

Ἀλλ' ὅταν ποιῇς δοχὴν, κάλει πτωχούς, ἀναπήρους, χωλούς, τυφλούς.

Καὶ μακάριος ἔσῃ· ὅτι οὐκ ἔχουσιν ἀνταποδοῦναί σοι· ἀνταποδοθήσεται γάρ σοι ἐν τῇ ἀναστάσει τῶν δικαίων.

Luc, XII, 33. Vendez ce que vous avez et le donnez en aumônes ; faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor dans les cieux, qui ne manque jamais, d'où les voleurs n'approchent point, et où la teigne ne gâte rien.

Vendez ce que vous possédez et le distribuez en aumônes. Procurez-vous une bourse qui ne s'use point, un trésor inépuisable chez Dieu, où les voleurs ne peuvent approcher, ni la teigne s'installer.

Luc, XIV, 12. Il disait

Et si tu veux régaler

aussi à celui qui l'avait invité : Quand tu fais un dîner ou un souper n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni tes voisins qui sont riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour, et qu'on ne te rende la pareille.

d'un dîner ou d'un souper n'invite point tes amis, tes frères, tes parents ou tes riches voisins, afin qu'ils ne t'invitent à leur tour et ne te paient de la même façon.

13. Mais quand tu feras un festin, convie les pauvres, les impotents, les boiteux et les aveugles.

Mais quand tu fais un festin, invite les mendiants, les estropiés, les boiteux et les aveugles.

14. Et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent pas te le rendre ; car tu en recevras la récompense à la résurrection des justes.

Et tu seras heureux parce que ceux-ci n'ont point de quoi te le rendre ; mais il te sera rendu à la résurrection des justes.

L'ACCOMPLISSEMENT DE LA VOLONTÉ DE DIEU

La vie consiste à accomplir la volonté de Dieu.

Pour accomplir la volonté de Dieu, il faut donner la vie de la chair en pâture à la vie de l'esprit. Celui qui accomplit la volonté de Dieu donne la vie de la chair pour la vie de l'esprit. L'accomplissement de la volonté de Dieu n'est possible que pour donner la vie de la chair en pâture à la vie de l'esprit. En cela consiste l'accomplissement du culte de Dieu qu'a donné Jésus. C'est en cela, précisément, que le nouveau culte de Dieu remplace l'ancien. C'est en cela que consiste la différence : la loi est donnée par Moïse, le culte par l'acte est donné par Jésus-Christ. C'est en cela que consiste le culte de Dieu en esprit et par les actes.

Jésus a dit : Le royaume de Dieu appartient aux mendiants, aux

chemineaux, et non pas aux riches et aux puissants, parce que la volonté de Dieu consiste à accomplir la loi. La loi est contenue dans ces cinq commandements : ne pas se mettre en colère ; ne pas commettre l'adultère ; ne pas jurer ; ne pas juger ; ne pas faire la guerre. Celui qui accomplira cette loi ne sera ni riche ni fort, il ne possédera rien, il sera celui que les hommes appellent mendiant, chemineau. Celui-ci donnera sa vie charnelle et sera dans le pouvoir de Dieu. Être dans le royaume de Dieu et remplir la loi de Dieu, cela ne se peut que par les actes, en donnant la vie de la chair pour la vie de l'esprit. C'est en cela que consiste la particularité de la doctrine de Jésus, et la révélation de l'entendement.

Τί δὲ ὑμῖν δοκεῖ ; ἄνθρωπος τις εἶχε τέκνα δύο, καὶ προσελθών τῷ πρώτῳ, εἶπε· τέκνον, ὕπαγε, σήμερον ἐργάζου ἐν τῷ ἀμπελῶνι μου.

Ὁ δὲ ἀποκριθείς εἶπεν· οὐ θέλω. ὕστερου δὲ μεταμεληθείς, ἀπῆλθε.

Καὶ προσελθών τῷ δευτέρῳ, εἶπεν ὡσαύτως· Ὁ δὲ ἀποκριθείς εἶπεν· ἐγώ κύριε· καὶ οὐκ ἀπῆλθε.

Τίς ἐκ τῶν δύο ἐποίησε τὸ θέλημα τοῦ πατρός ; Λέγουσιν αὐτῷ· ὁ πρῶτος.

Matthieu, XXI, 28. Mais que vous semble-t-il de ceci ? Un homme avait deux fils, et s'adressant au premier il lui dit : Mon fils, va, et travaille aujourd'hui dans ma vigne.

29. Mais il répondit : Je n'y veux point aller ; cependant, s'étant repenti ensuite, il y alla.

30. Puis il vint à l'autre, et lui dit la même chose. Celui-ci

Que vous semble-t-il de ceci : Un homme avait deux fils, et s'adressant au premier, il lui dit : Va, et travaille aujourd'hui dans le jardin.

Celui-ci répondit : Je n'y veux point aller ; mais ensuite, ayant réfléchi, il y alla.

Et le père s'adressant au second dit la même chose. Celui-ci

répondit : J'y vais, seigneur, mais il n'y alla pas.
31. Lequel des deux fit la volonté de son père ? Ils lui dirent : C'est le premier.

répondit : J'obéis mon père, mais il n'y alla pas.
Lequel des deux fit la volonté du père ? On lui répondit : C'est le premier [1]).

Remarques.

1) Cette parabole ne se trouve que chez Matthieu, et elle est introduite dans le raisonnement sur l'importance de Jean. Son sens ici est très peu clair et n'ajoute rien au reste. Cependant le sens de cette parabole se rapporte directement au verset 21 du chapitre VIII et suivants, et explique la pensée exprimée dans ces versets : « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous au royaume des cieux ; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » (Matth., VII, 21.)

POUR RECEVOIR LA VRAIE VIE, ON DOIT RENONCER À LA FAUSSE VIE DE LA CHAIR

Pour la vie de l'esprit il n'est pas de différence entre les siens et les étrangers. Jésus dit que sa mère et ses frères, comme tels, ne sont rien pour lui ; à lui sont proches ceux qui remplissent la volonté de leur Père commun.

La béatitude de la vie de l'homme dépend non de ses rapports de famille, mais de la vie de l'esprit. Jésus dit que ce sont ceux qui suivent l'entendement du Père qui sont heureux. Pour l'homme qui vit de l'esprit, il n'y a pas de domicile. Les bêtes ont des demeures, mais l'homme vit de l'esprit, et c'est pourquoi ne peut avoir de demeure. Jésus dit qu'il n'y a pas de place définie pour lui. Pour accomplir la volonté du Père, il ne faut point de place définie ; cela est possible partout et toujours. La mort charnelle ne peut point être terrible pour l'homme qui s'est donné à la volonté du Père, parce que la vie de l'esprit ne dépend pas de la mort de la chair. Jésus dit que celui qui croit en la vie de l'esprit ne peut avoir peur de rien. Aucun souci ne peut empêcher l'homme de vivre de l'esprit.

Aux paroles de l'homme : qu'il remplira la doctrine de Jésus après, mais qu'auparavant il lui faut ensevelir son père, Jésus répond : Seuls

les morts doivent se soucier des morts, les vivants ne vivent qu'en accomplissant la volonté du Père. Les soucis des affaires de famille et domestiques ne peuvent empêcher la vie de l'esprit. Celui qui se soucie de ce qu'il résultera pour la vie de la chair de l'accomplissement de la volonté du Père, celui-là est semblable au cultivateur qui laboure en regardant non devant lui mais derrière lui. Les soucis concernant les joies de la chair, qui semblent aux hommes si importants, sont un rêve. L'œuvre vraie, unique, de la vie c'est l'annonciation de la volonté du Père, le respect et l'accomplissement de cette volonté.

Aux reproches de Marthe qu'elle seule prend soin du souper, tandis que Marie, au lieu de l'aider, écoute le maître, Jésus répond : Tu lui fais en vain des reproches ; occupe-toi, si tu le juges nécessaire, de ce qui réclame tes soins, mais laisse en paix ceux qui n'ont pas besoin des plaisirs de la chair, laisse-les faire cette chose qui seule est nécessaire dans la vie. Jésus dit : Celui qui désire recevoir la vraie vie, qui consiste à accomplir la volonté du Père, celui-ci doit, avant tout, renoncer à ses désirs personnels ; il ne doit pas organiser sa vie comme il le désire, mais il doit être prêt aux privations et aux souffrances de toutes sortes. Celui qui veut arranger sa vie charnelle selon son désir, fera périr la vraie vie de l'accomplissement de la volonté du Père.

Et il n'y a point avantage à acquérir pour la vie de la chair, si cette acquisition fait périr la vie de l'esprit. Ce qui fait surtout périr la vie de l'esprit, c'est le lucre, l'acquisition des richesses. Les hommes oublient qu'ils auront beau acquérir des richesses, à tout moment ils peuvent mourir, et la fortune n'est pas nécessaire pour leur vie. La mort est suspendue sur chacun de nous : la maladie, le meurtre, les accidents, à toute seconde peuvent faire cesser la vie. La mort charnelle est une condition inévitable de chaque seconde de la vie. L'homme vivant doit envisager chaque heure de sa vie comme un ajournement qui lui est accordé par une sorte de faveur. Il faut se bien rappeler cela, et ne pas dire que nous l'ignorons. Nous connaissons et prévoyons tout ce qui arrive sur la terre et sous le ciel, mais nous oublions que cette mort, que nous connaissons, nous guette à chaque seconde.

Mais si nous ne l'oublions pas nous ne pouvons pas nous adonner à la vie de la chair, nous ne pouvons pas compter sur elle.

Pour suivre ma doctrine il suffit de calculer les avantages qu'il y a à servir la vie charnelle (notre volonté), et ceux qu'il y a à accomplir la volonté du Père. Celui qui a fait exactement ce calcul, celui-là seul peut être mon disciple, et celui qui fera ce calcul ne regrettera pas le

bonheur imaginaire et la vie imaginaire en échange du vrai bien et de la vraie vie.

La vraie vie est donnée aux hommes, et les hommes connaissent et entendent son appel, mais, toujours entraînés par les soucis du moment, ils s'en privent. La vraie vie est semblable au festin qu'a fait préparer un homme riche et auquel il a convié des hôtes. Il appelle les hôtes, comme la voix de l'esprit-père appelle à lui tous les hommes. Mais certains des invités font du commerce, les autres s'occupent de leurs biens, d'autres de leurs affaires de famille, et ils ne se rendent pas au festin. Seuls les mendiants, qui n'ont point les soucis de ce monde, sont venus au festin et ont reçu le bonheur.

Ainsi les hommes, distraits par les soucis de la vie de la chair, se privent de la vraie vie. Celui qui ne renonce pas entièrement aux soucis et aux craintes de la vie de la chair ne peut accomplir la volonté du Père, parce qu'on ne peut servir en partie soi-même, en partie le Père. Il faut calculer s'il est avantageux de servir la chair. Peut-on arranger sa vie comme on le désire ? Il faut faire ce que fait l'homme qui bâtit une maison ou se prépare à guerroyer : il calcule s'il peut terminer, s'il peut vaincre. S'il voit qu'il ne le peut pas, il ne dépense pas inutilement ni le travail, ni l'armée, sans quoi il serait la risée des hommes. Si l'on pouvait arranger la vie de la chair comme on le désire, alors il faudrait servir la chair ; mais, puisque c'est impossible, mieux vaut abandonner tout ce qui concerne la chair et servir l'esprit. Mais on ne peut servir l'un et l'autre, sans quoi on perdra les deux. C'est pourquoi, pour accomplir la volonté du Père, il faut renoncer complètement à la vie de la chair.

La vie de la chair c'est cette richesse illusoire, étrangère, confiée à nous, que nous devons employer de manière à recevoir la vraie richesse. Si un homme employé au service d'un maître riche, sait que celui-ci, si bien qu'il le serve, le congédiera et ne lui laissera rien, cet employé agira sagement en faisant du bien à d'autres gens, pendant qu'il est encore au service de son maître. En effet, quand on le congédiera, ceux à qui il aura fait du bien le recevront et le nourriront. Les hommes doivent faire la même chose avec leur vie terrestre. La vie de ce monde c'est cette fortune d'un autre que chacun gère provisoirement. Ceux qui emploieront bien cette richesse d'un autre, recevront la leur, la vraie. S'ils ne rendent pas la fausse richesse, la leur, ils n'auront pas la vraie. On ne peut servir la vie fausse de la chair et celle de l'esprit ; il faut servir l'une ou l'autre. On ne peut servir la richesse et Dieu. Ce qui est grand devant les hommes est une vilenie devant Dieu. Devant Dieu la richesse est un mal. Le riche est coupable du fait même qu'il mange beaucoup et des mets

raffinés tandis que des mendiants affamés se tiennent à sa porte. En outre tous savent que de retenir la fortune sans la distribuer à autrui c'est déjà enfreindre la volonté du Père.

Une fois, un riche chef s'approcha de Jésus et se vanta de remplir tous les commandements de la loi. Jésus lui rappela qu'il y a le commandement d'aimer tous les hommes comme soi-même et que c'est en cela que consiste la volonté du Père. Le chef se flatta de l'avoir exécuté. Jésus lui répondit : Cela n'est pas vrai. Si tu voulais exécuter la volonté du Père, tu ne posséderais pas. Tu ne peux remplir la volonté du Père et posséder une propriété que tu ne donnes pas aux autres.

Et Jésus dit à ses disciples : les hommes déclarent qu'on ne peut pas vivre sans propriété et moi je vous dis que la vraie vie consiste à donner aux autres ce que l'on possède.

Un homme, nommé Zachée, ayant ouï la doctrine de Jésus, crut en lui ; et il invita Jésus dans sa maison. Là il lui dit : Je donne la moitié de ma fortune aux malheureux, et je récompenserai au quadruple celui à qui j'aurai fait tort durant ma vie. Et Jésus dit : Voilà un homme qui accomplit la volonté du Père, car il n'est pas de situation dans laquelle la volonté du Père soit exécutée, mais toute notre vie est son accomplissement, et cet homme l'a compris.

La volonté du Père, dans la vie, est que les hommes retournent à cette volonté.

Le bien ne se peut mesurer. On ne peut pas dire qu'on en a fait plus ou moins. La veuve qui donne son dernier sou donne plus que le riche qui apporte des milliers. De même on ne peut mesurer le bien par l'utile et l'inutile. L'exemple de la manière de faire le bien nous est donné par cette femme qui eut pitié de Jésus, et, follement, répandit sur lui une huile valant trois cents roubles. Judas trouve qu'elle a fait une sottise, qu'avec cet argent on aurait pu nourrir plusieurs personnes. Mais Judas est un voleur. Il a menti. En parlant de l'utilité terrestre, il ne pensait pas aux mendiants. Ce n'est ni l'utilité, ni la quantité qui sont importantes ; c'est la volonté du Père : Aimer, et vivre pour les autres.

Une fois, la mère et les frères de Jésus vinrent pour le voir, mais ils ne purent arriver jusqu'à lui, tant il y avait de gens qui l'entouraient. Un homme les ayant vus s'approcha de Jésus et lui dit : Les tiens, ta mère et tes frères sont là-bas ; ils veulent te voir. « Ma mère et mes frères, répondit Jésus, sont ceux qui ont compris la volonté du Père et l'accomplissent. »

Un homme dit à Jésus : Je te suivrai n'importe où. À cela Jésus lui répondit : Il n'y a pas d'endroits où me suivre, je n'ai ni maison ni abri. Seules les bêtes ont des tanières et des trous. L'homme est esprit ; il est partout chez lui s'il vit par l'esprit.

Une fois il arriva à Jésus de naviguer dans une barque avec ses disciples ; il voulait traverser de l'autre côté. Mais au milieu du lac une tempête s'éleva, et la barque faillit chavirer. Jésus était couché à la proue et dormait. Ses disciples l'éveillèrent et lui dirent : Maître, t'est-il donc égal que nous tous périssions ! Quand la tempête se fut calmée, il leur dit : Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous point la foi en la vie de l'esprit ?

Jésus dit à un homme : Suis-moi. Cet homme objecta : Mon vieux père est mort, laisse-moi d'abord l'ensevelir, ensuite je te suivrai. Jésus lui dit : Que les morts ensevelissent leurs morts, et toi, si tu veux être vivant, remplis la volonté du Père et annonce-la.

Un autre homme dit à Jésus : Je désire être ton disciple ; j'exécuterai la volonté du Père comme tu l'ordonnes, mais permets-moi auparavant de mettre en ordre ma maison. Jésus lui dit : Si un laboureur regarde derrière lui, il ne peut labourer. Il faut oublier tout, sauf le sillon que l'on trace ; alors on peut labourer. Si tu t'inquiètes de ce qu'il te faut pour la vie de ce monde, tu n'as pas compris la vraie vie et tu n'en peux vivre.

Ensuite il arriva que Jésus s'en vint avec ses disciples dans un bourg ; et une femme, nommée Marthe, l'invita chez elle. Marthe avait une sœur, Marie. Celle-ci, s'étant assise aux pieds du Christ, écoutait sa doctrine. Marthe travaillait à la préparation du repas. Elle s'approcha de Jésus et lui dit : Cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse servir seule ; dis-lui de m'aider.

En réponse, Jésus lui dit : Marthe, Marthe, tu te mets en peine de bien des choses, mais une seule chose est nécessaire ; et Marie a choisi cette seule chose qui est nécessaire et personne ne peut la lui ôter. Pour la vie seule la nourriture spirituelle est nécessaire.

Et Jésus dit à tous : Que celui qui veut me suivre renonce à sa volonté et soit prêt à toutes les privations et souffrances de la chair. Alors seulement, il peut me suivre. Car celui qui veut se soucier de la vie charnelle fera périr la vraie vie ; et celui qui, en remplissant la volonté du Père, fera périr la vie de la chair, celui-là sauvera la vraie vie. Et quel avantage y a-t-il pour l'homme d'accaparer tout le monde, s'il perd sa vie ou lui nuit ?

Un homme ayant entendu cela dit : s'il y a la vie de l'esprit, c'est

bien ; mais si nous donnons tout et que cette vie n'existe pas ?

À cela Jésus dit : Vous savez que l'accomplissement de la volonté du Père donne la vie à tous ; mais vous vous écartez de cette vie par des soins faux et renoncez à elle. Ce que vous faites est semblable à ceci : Un maître ayant fait préparer un dîner fit chercher les invités. L'un dit : J'ai acheté des terres, je les dois aller voir ; un autre dit : J'ai acheté des bœufs, il me faut les soigner ; un autre dit : Je viens de me marier, il faut faire les noces. Les serviteurs revinrent dire au maître qu'aucun des invités ne venait. Alors le maître envoya ses serviteurs quérir les mendiants. Ceux-ci acceptèrent, mais quand tous furent là, il restait encore de la place. Le maître en envoya chercher d'autres encore. Il dit : Va, prie-les tous de venir à mon repas, afin que j'aie beaucoup de convives et que ceux qui ont refusé par manque de temps, n'y trouvent plus de place.

Tous savent que l'accomplissement de la volonté de Dieu donne la vie, mais ils ne la font pas, distraits qu'ils sont par la tromperie de la richesse. Et Jésus dit ; Prenez garde à la richesse, car ce n'est pas de ce que tu possèdes de plus que les autres que vient ta vie.

Il y avait un homme riche qui gardait chez lui beaucoup de blé. Il se dit ; Si je construisais de vastes hangars et amassais là mes richesses ? Et je dirais à mon âme : Voilà mon âme, tout à ta guise, repose-toi, mange et vis en joie.

Et Dieu lui dit : Imbécile ! Cette nuit on prendra ton âme, et tout ce que tu as amassé pour les autres restera. C'est ce qui arrive à chacun qui amasse pour la vie de la chair et qui ne vit pas en Dieu.

Jésus leur dit encore : Vous racontez que Pilate a tué des Galiléens ; ces Galiléens étaient-ils en quelque manière pires que les autres pour que cela leur soit arrivé ? Nullement. Nous sommes tous pareils et nous périrons aussi si nous ne trouvons pas le salut de la mort. Et ces dix-huit personnes que la tour a écrasées en tombant, étaient-elles pires que tous les autres habitants de Jérusalem ? Nullement. Si nous ne nous sauvons pas de la mort, aujourd'hui ou demain nous périrons aussi.

Si nous n'avons pas encore subi le sort de ceux-ci, voici comment nous devons penser : Un pommier poussait dans le jardin d'un propriétaire. Le propriétaire vient dans son jardin, regarde le pommier et voit qu'il n'a pas de fruits. Il dit au jardinier : Voilà trois ans que je viens ici, et ce pommier est toujours stérile, il faut le couper, car il prend de la place tout à fait inutilement ! Le jardinier dit : Maître, attendons encore : je déchausserai l'arbre, mettrai du fumier autour et l'été prochain, nous verrons, peut-être donnera-t-il des fruits. S'il n'en

donne pas, alors nous le couperons.

Nous sommes ainsi tant que nous vivons de la chair et n'apportons pas le fruit de la vie ; nous sommes le pommier stérile. C'est par une faveur quelconque qu'on nous a laissés encore un été ; mais si nous ne portons pas de fruits, nous périrons comme celui qui a construit le hangar, comme les Galiléens, comme les dix-huit personnes écrasées par la tour, comme tous ceux qui ne donnent pas de fruits et périssent pour toujours.

Pour comprendre cela, il ne faut aucune sagesse particulière ; chacun le voit de lui-même. Nous pouvons deviner et raisonner d'avance non seulement en ce qui concerne nos affaires de famille, mais les phénomènes de la nature. Si le vent souffle de l'ouest, nous disons qu'il pleuvra, et cela arrive ainsi ; quand le vent vient du midi, nous disons que nous aurons le beau temps, et il en est ainsi. Nous pouvons donc prévoir le temps et nous ne pouvons pas savoir d'avance que nous tous mourrons et périrons et que le seul salut pour nous c'est la vie de l'esprit, l'accomplissement de sa volonté.

Jésus était suivi d'une multitude de peuple. Une fois il leur dit à tous : Celui qui veut être mon disciple doit ne compter pour rien son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses soeurs, et toute sa fortune, et à chaque instant, il doit être prêt à tout. Celui seul qui fait ce que je fais suit ma doctrine, et c'est lui qui sera sauvé de la mort.

Car chacun, avant d'entreprendre quelque chose, calcule si cela lui est avantageux, sinon il y renonce.

Celui qui veut bâtir une maison, d'abord s'assoira et caculera combien il lui faudra d'argent et s'il en aura assez pour la terminer, afin de n'être pas obligé d'arrêter la construction, et ainsi se faire moquer de soi. De même celui qui veut vivre de la vie de la chair doit avant tout calculer s'il peut mener jusqu'au bout ce de quoi il est occupé.

De même un roi qui veut faire la guerre, réfléchit d'abord s'il peut, avec 10.000 soldats, marcher contre 20.000 ; s'il voit qu'il ne le peut pas, il envoie des ambassadeurs pour faire la paix.

Ainsi, que chaque homme avant de s'adonner à la vie de la chair réfléchisse : peut-il guerroyer contre la mort ou est-elle plus forte que lui ? Et alors ne vaut-il pas mieux faire la paix ?

Chacun de vous doit donc, d'abord, bien examiner ce qu'il considère comme son bien : la famille, l'argent, la propriété ; puis ayant calculé cela, quelle utilité il en retirera. Il comprendra sans peine qu'il n'y en a aucune, et c'est alors qu'il pourra devenir mon disciple.

Celui qui donnera la richesse fausse, temporaire, pour la vie vraie, selon la volonté du Père, celui-là agira comme l'employé intelligent.

Un homme était employé chez un maître très riche. Cet employé s'aperçut qu'il était menacé d'être chassé par le maître et de rester sans pain ni asile.

Alors il pensa : Voici ce que je ferai : je distribuerai en cachette, aux paysans, une partie des biens du maître, je leur diminuerai leurs dettes, et alors, si le maître me chasse, les paysans, se souvenant de mes bienfaits, ne m'abandonneront pas. Ainsi fit l'employé. Il appela les paysans, les débiteurs du maître, et leur fit de nouveaux reçus. À celui qui devait cent, il marque cinquante ou soixante ; à d'autres, vingt, etc.

Le maître ayant appris cela se dit : Il a agi fort intelligemment, autrement, il aurait été obligé de mendier. Pour moi c'est un préjudice, mais selon ses calculs, il a été habile. Car dans la vie ordinaire nous tous comprenons quel est le calcul juste ; mais dans la vie de l'esprit nous ne voulons pas le comprendre.

C'est ainsi qu'il nous faut agir avec la richesse injuste, la donner afin de recevoir la vie de l'esprit ; et si nous lésinons, pour la vie de l'esprit sur des choses mesquines comme les richesses, nous ne l'aurons pas. On ne peut servir deux maîtres à la fois : Dieu et la richesse ; la volonté du père, et la nôtre. Il faut choisir.

Les orthodoxes entendent cela ; mais comme ils aiment la richesse, ils se moquent de Jésus.

Jésus leur dit : Vous vous croyez respectables parce que les hommes vous respectent à cause de votre richesse. Non, Dieu ne regarde pas l'extérieur, il regarde le cœur. Ce qui est grand devant les hommes est méprisable devant Dieu. Maintenant c'est le royaume de la terre et sont grands ceux qui y entrent ; mais dans le royaume du ciel, ce ne sont point les riches qui y entrent, ce sont ceux qui n'ont rien. Et cela est ainsi toujours, selon votre loi, selon Moïse, et selon les prophètes.

Écoutez ce que, selon vous, sont les riches et les mendiants.

Il y avait un homme riche, il se paraît de beaux habits, ne faisait rien et s'amusait chaque jour. Et il y avait un mendiant, le lépreux Lazare.

Lazare venait dans la cour du riche, pensant : peut-être me laissera-t-on les miettes du riche. Mais même les rogatons n'arrivaient pas à Lazare : les chiens du riche mangeaient tout et même léchaient les plaies de Lazare.

Tous deux moururent, Lazare et le riche. Et voilà que, de l'enfer, le riche aperçut dans le lointain Abraham et, assis à ses côtés, Lazare le lépreux. Et le riche dit : Abraham, mon père, près de toi est assis Lazare le lépreux ; toi je n'ose pas te déranger, mais envoie-moi Lazare afin qu'il trempe son doigt dans l'eau et m'en rafraîchisse les lèvres, car je brûle dans le feu.

Abraham lui dit : Pourquoi t'enverrais-je Lazare ? Dans l'autre monde tu avais tout ce que tu désirais, Lazare n'a eu que du malheur, maintenant il doit se réjouir. Et si même je voulais le faire je ne le pourrais pas, car entre vous et nous il y a un immense abîme : nous sommes les vivants, vous êtes les morts.

Alors le riche dit : Eh bien, Abraham, mon père, au moins envoie Lazare le lépreux dans ma maison. J'ai cinq frères, j'ai pitié d'eux, qu'il leur raconte tout et leur montre combien la richesse est nuisible, afin qu'ils ne tombent pas dans les tourments où je suis.

Et Abraham dit : Ils savent que la richesse est nuisible, Moïse et tous les prophètes l'ont dit. Le riche reprit : Ce serait tout de même mieux si un des morts ressuscitait et allait près d'eux ; ils réfléchiraient davantage.

Abraham répondit : S'ils n'ont pas écouté Moïse et les prophètes, ils n'écouteront pas les morts, alors même qu'ils ressusciteraient. Tous savent qu'il faut partager avec son frère et faire le bien aux hommes. Toute la loi de Moïse et tous les prophètes ne disent que cela. Vous le savez mais ne voulez pas le faire parce que vous aimez la richesse.

Un grand personnage s'approchant de Jésus lui dit : Toi, bon maître, dis-moi ce que je dois faire pour recevoir la vie éternelle ?

Jésus dit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Seul le Père est bon, et si tu désires avoir la vie exécute ses commandements.

Le grand personnage dit : Il y a beaucoup de commandements, lesquels faut-il exécuter ? Jésus répondit : Tu ne tueras point ; tu ne commettras pas l'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne mentiras pas, et encore : Respecte ton Père, exécute sa volonté, et aime ton prochain comme toi-même.

Le grand personnage dit : Tous ces commandements je les exécute depuis mon enfance, mais je te demande ce qu'il faut encore faire de plus, selon ta doctrine ?

Jésus le regarda, examinant ses riches vêtements ; puis il sourit et dit : Il y a une petite chose que tu as omise : tu n'as pas exécuté ce que tu dis. Si tu veux remplir tous les commandements et, principalement, celui d'aimer le prochain comme toi-même, vends tout de suite tout ce

que tu possèdes, et le donne aux mendiants, alors tu exécuteras la volonté du Père. Le chef, entendant cela, fronça les sourcils et s'éloigna, car il lui était dur d'abandonner ce qu'il possédait.

Et Jésus dit à ses disciples : Vous voyez qu'on ne peut, à la fois, être riche et exécuter la volonté du Père. Les disciples s'étant effrayés de ces paroles, Jésus les répéta et dit : Oui, mes enfants, celui qui possède ne peut pas suivre la volonté du Père ; un chameau passera plutôt par le trou d'une aiguille qu'un riche n'accomplira la volonté du Père.

Encore plus effrayés les disciples dirent : Mais après cela, on ne peut pas protéger sa vie. Jésus dit : Il semble à l'homme qu'on ne puisse protéger sa vie sans la propriété, mais Dieu, sans propriété, protège la vie de l'homme.

Une fois, Jésus traversa Jéricho. Le chef de cette ville était un riche adjudicataire, nommé Zachée. Ce Zachée avait entendu parler de la doctrine de Jésus et croyait en lui. Apprenant que Jésus était à Jéricho, il voulut le voir. Mais une telle multitude entourait Jésus, qu'il ne put se frayer un chemin jusqu'à lui, d'autant plus que Zachée était de très petite taille.

Alors il courut en avant et grimpa sur un arbre pour voir Jésus quand il passerait là.

En effet, en passant devant l'arbre, Jésus l'aperçut, et, ayant appris qu'il croyait en sa doctrine, il lui dit : Descends et va dans ta demeure ; j'irai chez toi. Zachée descendit de l'arbre, courut chez lui, fit des préparatifs pour recevoir Jésus, et l'accueillit avec joie.

Le peuple se mit à clabauder au sujet de Jésus : Voilà, il est allé dans la maison de l'adjudicataire, chez un voleur.

Pendant ce temps Zachée disait à Jésus : Maître, voici ce que je ferai : Je donnerai aux mendiants la moitié de mes biens, et, du reste, je rembourserai au quadruple tous ceux que j'ai lésés.

Et Jésus lui dit : Tu t'es sauvé ; tu étais mort et tu es devenu vivant ; tu te perdais et tu t'es retrouvé parce que tu as fait comme Abraham, au moment où il voulait immoler son fils, tu as montré ta foi. Car toute la vie de l'homme consiste à chercher et à trouver dans son âme ce qui fait périr.

On ne peut pas mesurer le sacrifice à sa grandeur.

Il arriva qu'une fois, Jésus et ses disciples s'assirent à côté du tronc. Des gens venaient mettre dans le tronc de l'argent pour Dieu. Les riches s'approchaient du tronc et y mettaient beaucoup ; vint à son tour une femme veuve ; elle mit dans le tronc deux petites pièces.

Jésus la désignant à ses disciples, dit : Vous voyez, cette pauvre veuve qui a mis deux petites pièces, elle a donné plus que tous les autres, car les autres ont mis ce dont ils n'avaient pas besoin pour la vie, tandis que cette femme a donné tout ce qu'elle avait : elle a donné toute sa vie.

Il arriva à Jésus de se trouver dans la maison de Simon le lépreux, et une femme entra dans la maison. Cette femme tenait un vase plein d'une huile très chère.

Jésus dit à ses disciples que sa mort était proche. Ayant entendu cela la femme eut pitié de Jésus ; elle voulut lui montrer son amour et, pour cela, répandre de l'huile sur sa tête. Oubliant la valeur de l'huile, elle brisa le vase et répandit toute l'huile sur la tête et sur les pieds de Jésus.

Les disciples se mirent à blâmer entre eux l'acte de cette femme. Judas, celui qui plus tard a trahi Jésus, dit : Que d'argent est ainsi perdu inutilement ! On aurait pu vendre cette huile trois cents roubles et faire le bonheur de combien de mendiants. Et les disciples adressèrent des reproches à la femme qui devint confuse, ne sachant si elle avait agi bien ou mal.

Alors Jésus leur dit : Vous avez tort de mortifier cette femme, elle a fait une bonne action ; et c'est en vain que vous rappelez les mendiants ; si vous voulez faire du bien aux pauvres, faites-le, il en existe toujours. Pourquoi donc en parler ? Si vous avez pitié des pauvres, allez, plaignez-les, secourez-les, mais cette femme a eu pitié de moi, et a fait le vrai bien ; car elle a donné tout ce qu'elle possédait. Qui de vous peut savoir ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas. Pourquoi savez-vous qu'il ne faut pas répandre d'huile sur moi ? Elle a versé l'huile sur moi, au moins pour préparer mon corps pour la sépulture, et c'est pourquoi c'était nécessaire. Elle a rempli véritablement la volonté du Père ; elle n'a plus pensé à elle mais a eu pitié d'un autre ; elle a oublié les calculs de ce monde et a donné tout ce qu'elle possédait,

Et Jésus dit : Ma doctrine consiste dans l'exécution de la volonté du Père ; et on ne peut exécuter la volonté du Père que par les actes, et non par les paroles. Si un fils répond à l'ordre de son père : J'obéis, j'obéis, et ne fait pas ce que le père ordonne, il n'exécute pas la volonté du Père. Mais si un autre fils, bien qu'il dise je ne veux pas obéir, se ravise et exécute l'ordre du père, celui-ci exécute la volonté du Père. C'est la même chose parmi les hommes. Ce n'est pas celui qui dit : Je suis dans la volonté du Père, qui est véritablement dans cette volonté, mais celui qui exécute ce que le Père désire.

1. ↑ Reuss, *La Bible. Nouveau-Testament*, p. 1, p 486.
2. ↑ Évangile selon saint Luc, p. 473, 474 et 475.
3. ↑ Reuss, *Interprétations des Évangiles*, p. 496-501.
4. ↑ *Les Interprétations des Évangiles*, par l'Archevêque Mikhaïl, p. 481-484.
5. ↑ *Interprétation des Évangiles* par l'archevêque Mikhaïl, pp. 352-355.

VII

LA PREUVE DE LA VÉRITÉ DE LA DOCTRINE. LES EXIGENCES DES PREUVES DU CHRIST.

Le culte de Dieu ne consiste qu'en ceci : faire l'œuvre de Dieu. La vie de l'homme vient de Dieu. La vraie vie c'est la vie en Dieu. La vie en Dieu consiste à exécuter la volonté de Dieu. La volonté de Dieu est dans la loi de Dieu. La loi de Dieu est tout entière dans ces commandements : ne pas se mettre en colère ; ne pas commettre l'adultère ; ne pas se lier par des promesses et des serments ; ne pas résister au mal ; ne pas faire de différence entre ses compatriotes et les étrangers.

Mais on ne peut exécuter la volonté de Dieu que dans la vie de ce monde. La vie de ce monde est la nourriture qui permet d'exécuter la volonté de Dieu. On ne peut exécuter la volonté de Dieu que par les actes. La doctrine de Jésus est la doctrine des actes de la vie. Le culte de Dieu est uniquement dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, c'est pourquoi on ne peut pas le satisfaire par les paroles.

Καὶ ἐξῆλθον οἱ φαρισαῖοι καὶ ἤρξαντο συζητεῖν αὐτῷ, ζητοῦντες παρ αὐτοῦ σημεῖον ἀπό τοῦ οὐρανοῦ, πειράζοντες αὐτόν.

Marc, VIII, 11. Et il vint là des Pharisiens qui se mirent à

Et les Pharisiens sortirent et se mirent à discuter, exigeant de

disputer avec lui, lui demandant, en le tentant, qu'il leur fît voir quelque miracle du ciel.

lui des preuves [1]), et examinant sa doctrine [2]).

Remarques.

1) Σημεῖον signifie la preuve, et c'est dans ce sens qu'il est employé dans le langage évangélique. Il est évident qu'ici, il a bien le sens de *preuve*, que le mot *ciel* fut ajouté plus tard et, après, transformé en miracle. Voici des passages où σημεῖον est indiscutablement employé dans le sens de preuve. Dans ces passages, en aucun cas, on ne peut lui donner le sens de miracle.

Luc, II, 12. Et voici la preuve pour vous : c'est que vous trouverez le petit enfant emmailloté et couché dans une crèche.

Jean, II, 18. Les Juifs, prenant la parole, lui dirent : Par quel *signe* nous montres-tu que tu as le pouvoir de faire de telles choses ?

Jean, VI, 30. Alors, ils lui dirent : quel signe fais-tu donc, afin que nous le voyions, et que nous croyions en toi ? Quelle œuvre fais-tu ?

ii Cor., XII, 12. Aussi les preuves de mon apostolat ont-elles éclaté parmi vous par une patience à toute épreuve, par des signes, par des merveilles et par des miracles.

ii Thess., III, 17. Je vous salue de ma propre main, moi, Paul ; ce qui est un signe dans toutes mes épîtres…

Dans ces passages, σημεῖον ne peut signifier rien d'autre que *preuve*. Dans tous les autres passages où il se rencontre, ce mot signifie toujours la même chose, et ce n'est que, très indirectement, qu'on peut le traduire par miracle.

Matth., XXIV, 3. Et s'étant assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples vinrent à lui en particulier et lui dirent : Dis-nous quand ces choses arriveront et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ?

2) Chez Matthieu (XII, 38) il n'y a pas *du ciel*.

Καὶ ἀναστενάξας τῷ πνεύματι αὐτοῦ, λέγει· τί ἡ γενεά αὕτη σημεῖον ἐπιζητεῖ. Αμὴν λέγω ὑμῖν, εἰ δοθήσεται τῇ γενεᾷ ταύτη σημεῖον.

Ἔλεγε δὲ καὶ τοῖς ὄλλοις· ὅταν ἴδητε τὴν νεφέλην ἀνατέλλουσαν ἀπὸ δυσμῶν, εὐθέως λέγετε· ὄμβρος ἔρχεται· καὶ γίνεται οὕτω.

Καὶ ὅταν νότον πνέοντα, λέγετε, ὅτι καύσων ἔσται· καὶ γένεται.

Ὑπὸ ὀκιταὶ, τὸ πρόσωπον τῆς γῆς καὶ τοῦ οὐρανοῦ οἴδατε δοκιμάζειν. τὸν δὲ καιρόν τοῦτον πῶς οὐ δοκιμάζετε ;

Τί δὲ καὶ ἀφ' ἑαυτῶν οὐ κρίνετε τὸ δίκαιον ;

Marc, VIII, 12. Et Jésus, soupirant profondément en son esprit, dit : Pourquoi cette race demande-t-elle un miracle ? Je vous dis en vérité qu'il ne lui en sera donné aucun.

Et souffrant en esprit, il dit : Quoi ! Ces hommes veulent des preuves ? Est-ce que pour ces hommes la preuve peut exister ?

Luc, XII, 54. Puis il disait au peuple : Quand vous voyez une nuée qui se lève du côté d'occident, vous dites d'abord : Il va pleuvoir, et cela arrive ainsi.

Puis il dit au peuple : Quand vous voyez un nuage à l'occident, vous pensez aussitôt qu'il pleuvra et cela arrive ainsi.

55. Et quand le vent du midi souffle, vous dites qu'il fera chaud, et cela arrive.

Et quand le vent souffle du midi, vous pensez qu'il fera beau, et cela arrive ainsi.

56. (Matth., XVI, 3). Hypocrites ! vous savez bien discerner ce qui paraît au ciel et sur la terre ; et comment ne discernez-vous pas ce temps-ci.

Vous pouvez comprendre l'aspect de la terre et du ciel [1]) ; comment donc ne comprenez-vous pas cette vie [2]) ?

57. Et pourquoi ne discernez-vous pas aussi vous-mêmes ce

Pourquoi discernez-vous, et ne raisonnez-vous pas juste ?

qui est juste ?

Remarques.

1) Le mot « hypocrites » n'existe pas dans plusieurs manuscrits de Matthieu. Je garde dans ce passage la version de Luc, plus complète.

2) Καιρός — la vie temporaire.

Τότε ἀπεκρίθησαν τινες τῶν γραμματέων καὶ φαρισαίων, λέγοντες· Διδάσκαλε, θελομεν ἀπὸ σοῦ σημεῖον ἰδεῖν.

Τῶν δὲ ὄχλων ἐπαθροιζομένων ἤρξατο λέγειν· ἡ γενεὰ αὕτη πονηρά ἐστι· σημεῖον ἐπιζετεῖ, καὶ σημεῖον οὐ δοθήσεται αὐτῖ, εἰ μὴ τὸ σημεῖον Ἰωνᾶ τοῦ προφήτου.

Matth., XII, 38. Alors quelques-uns des scribes et des pharisiens lui dirent : Maître, nous voudrions te voir faire quelque miracle.

Alors quelques-uns parmi les savants et les pharisiens s'adressèrent à Jésus et lui dirent : Maître, nous désirons voir la preuve de ta doctrine.

Luc, XI, 29. Comme le peuple s'amassait en foule, Jésus se mit à dire : Cette race est méchante ; elle demande un miracle et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas.

Et quand le peuple se fut assemblé il se mit à dire : Cette race [1]) cherche des preuves, et elle n'en aura point d'autres que la preuve de Jonas.

Remarques.

1) Le mot πονηρα (méchante) n'existant pas dans plusieurs copies, je préfère l'omettre.

Καθὼς γὰρ ἐγένετο Ἰωνᾶς σημεῖον τοῖς Νινευίταις, οὕτως ἔσται καὶ ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου τῇ γενεᾷ ταύτῃ.

Luc, XI, 30. Car, comme Jonas fut un miracle pour ceux de Ninive, le Fils de l'homme en sera un pour cette génération.

Telle fut la preuve de Jonas pour les Ninivites ; telle est la preuve du Fils de l'homme pour cette race.

Remarques.

Les paroles : « Car comme Jonas fut dans le ventre d'un grand poisson trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits » (Matth., XII, 40), pour Reuss, ont été ajoutées, par des copistes, aux paroles de Jésus. L'interprétation que leur donne l'Église, les rapportant à la résurrection, ne se lie pas même à la légende évangélique, conformément à laquelle Jésus resta au tombeau, non pas trois jours et trois nuits, mais seulement du vendredi soir au dimanche matin.

Ἄνδρες Νινευί ἀναστήσονται ἐν τῇ κρίσει μετὰ τῆς γενεᾶς ταύτης καὶ καταχρινοῦσιν· ὅτι μετενόησαι εἰς τὸ κήρυγμα Ἰωνᾶ· καὶ ἰδοὺ, πλεῖον, Ἰωνᾶ ὧδε.

Βασίλισσα Νότου ἐγερθήσεται ἐν τῇ κρίσει μετὰ τῶν ἀνδρῶν τῆς γενεᾶς ταύτης καὶ κατακρινεῖ αὐτούς· ὅτι ἦλθεν ἐκ τῶν περάτων τῆς γῆς ἀκοῦσαι τὴν σοφίαν Σολομωντος· καὶ ἰδού, πλεῖον Σολομῶντος ὧδε.

Luc, XI, 32. Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement contre cette génération et la condamneront, parce qu'ils s'amendèrent à la

Si les Ninivites s'éveillaient et si nous les comparions aux hommes d'aujourd'hui, ce serait eux qui auraient raison, parce qu'ils ont réfléchi aux

prédication de Jonas ; et voici, il y a ici plus que Jonas.

31. La reine du Midi s'élèvera au jour du jugement contre les hommes de cette génération, et les condamnera, parce qu'elle vint d'un pays éloigné pour entendre la sagesse de Salomon ; et voici, il y a ici plus que Salomon.

paroles de Jonas ; et ici, c'est plus important que Jonas.

Si la reine du Midi s'éveillait et si on la comparait aux hommes de cette génération, elle aurait raison contre eux, car elle est venue de l'extrémité de la terre entendre la sagesse de Salomon ; et ici c'est plus important.

Remarques.

Le sens de ce passage est celui-ci : Les Pharisiens et les savants exigent des preuves de la vérité de la doctrine. Jésus répond : L'entendement ne se peut procurer par rien. Jean a dit : Celui qui prononce les paroles de Dieu est de Dieu, et celui qui les comprend, par cela même, consacre leur vérité. Il n'y a pas de preuves.

Mais tous les hommes, toujours, cherchèrent l'entendement : les Ninivites et la reine du Midi, qui vint trouver Salomon. Moi je vous révèle l'entendement et vous me demandez des preuves. Des preuves, vous n'en aurez pas.

Καὶ περιεπάτει ὁ Ἰησοῦς μετὰ ταῦτα ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ. οὐ γὰρ ηθελεν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ περιπατεῖν, ὅτι ἐξήτουν αὐτὸν οἱ Ἰουδαῖοι ἀποκτεῖναι.

Ἦν δὲ ἐγγὺς ἡ ἑορτὴ τῶ Ἰουδαίων, ἡ σκηνοπηγία.

Εἶπον οὖν πρὸς αὐτὸν οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ· μετάβηθι ἐντεῦθεν καὶ υπαγε εἰς τὴν Ἰουδαὶαν, ἵνα καὶ οἱ μαθηταί σου θεωρήσποι τὰ ἔργα σου, ἃ ποιεῖς.

Jean, VII, 1. Après ces choses Jésus se tenait en Galilée ; car il ne

Après cela Jésus se rendit en Galilée ; car il ne voulait pas

voulait pas demeurer dans la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.	demeurer en Judée parce que les Juifs l'avaient condamné à mort [1]).
2. Or la fête des Juifs, appelée des Tabernacles, approchait.	Et la fête des Juifs approchait ;
3. Et ses frères lui dirent : pars d'ici et va-t'en en Judée, afin que tes disciples voient aussi les œuvres que tu fais.	Et ses frères dirent à Jésus : pars d'ici et va en Judée afin que tes disciples voient devant les autres [2]) comment tu sers Dieu.

Remarques.

1) Ὅτι ἐζήτουν αὐτὸν οἱ Ἰουδαῖοι ἀποκτεῖναι est employé plusieurs fois pour exprimer certaines dispositions dans lesquelles les Juifs étaient envers Jésus.

Dans le chapitre V, on dit qu'on voulait le tuer pour avoir violé le Sabbat. Selon la loi de Moïse, la violation du sabbat était punissable de mort. C'est pourquoi il faut supposer que ἐζήτουν ἀποκτεῖνα signifie qu'ils l'avaient jugé afin de le condamner à mort.

2) Θεωρέω — être spectateur. On doit traduire ici : « Afin que, devant les autres, ils voient tes actes ». Autrement, ces paroles n'ont pas de sens. Pourquoi aller en Judée pour que les disciples voient, alors qu'ils voient ici. Les paroles textuelles : « les actes que tu fais », je les traduis : « comment tu sers Dieu », parce que les paroles : τά ἔργα σου ἃ ποιεῖς ont la signification définie et claire de la vie en Dieu, de la bonne vie, du culte de Dieu. Ces paroles sont employées dans les passages suivants de l'évangile de Jean, et partout dans le même sens :

Jean, III, 21. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites selon Dieu.

Jean, IV, 34. Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre.

Jean, V, 20, 36. Car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, en sorte que vous en serez remplis d'admiration.

Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean, car les œuvres que mon

père m'a donné le pouvoir d'accomplir, ces œuvres-là que je fais, rendent ce témoignage de moi, que mon Père m'a envoyé.

Jean, VI, 28-29. Ils lui dirent : Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ?

Jésus leur répondit : C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.

Ce passage définit nettement ce qu'il faut entendre par « œuvres de Dieu ».

Jean, VI, 30. Alors ils lui dirent : quel miracle fais-tu donc, afin que nous le voyions, et que nous croyions en toi ? Quelle œuvre fais-tu ?

Jean, X, 37. Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point.

Jean, XIV, 14. Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.

Οὐδείς γὰρ ἐν κρυπτῷ τι ποιεῖ, καὶ ζητεῖ αὐτὸς ἐν παῤῥησίᾳ εἶναι· εἰ ταῦτα ποιεῖς, φανέρωσον σεαυτόν τῷ κόσμῳ.

Οὐδὲ γὰρ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ ἐπίστευον εἰς αὐτόν.

Λέγει οὖν κύτοῖς ὁ Ἰησοῦς· ὁ καιρός ὁ ἐμός οὔπω πάρεστιν, ὁ δὲ καιρός ὁ ὑμέτερος πᾶντοτέ ἐστιν ἕτοιμος.

Jean, VII, 4. Car personne ne fait rien en cachette, quand il veut agir franchement. Puisque tu fais ces choses, montre-toi toi-même au monde.
5. Car ses frères mêmes ne croyaient pas en lui.

6. Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu ; mais le temps est toujours propre pour vous.

Car personne ne tâche à cacher [1]) son culte de Dieu mais cherche tous les moyens de se montrer. Si tu sers ainsi Dieu, montre-toi au monde.
C'est pourquoi ses frères ne croyaient pas en sa doctrine [2]).
Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, mais pour vous le temps sans doute est arrivé.

Remarques.

1) Τι ποιεῖ devrait être traduit : « il fait quelque chose », mais dans

ce cas, le discours perdrait son sens. Tous ceux qui font quelque chose ne désirent pas le montrer au monde ; mais quiconque professe la vérité qu'il sert a Dieu pour lui. Au mot ποιεῖ, il faut ajouter ici ἔργα τοῦ θεοῦ ; une pareille abréviation se rencontre souvent.

L'expression complète est : ποιεῖν ἴργα τοῦ θεοῦ, mais souvent on emploie seulement soit ἔργον soit ποιεῖν ; et dans les deux cas la signification est la même.

2) Les paroles : c'est pourquoi ses frères ne croyaient pas en lui, c'est-à-dire en sa doctrine, confirment nettement que ἔργα (ποιεῖν) signifie doctrine.

Οὐ δύναται ὁ κόσμος μισεῖν ὑμᾶς, ἐμέ δὲ μισεῖ, ὅτι ἐγώ μαρτυρῶ περὶ αὐτοῦ, ὅτι τὰ ἔργα αὐτοῦ πονηρά ἐστιν.

Jean, VII, 7. Le monde ne vous peut haïr, mais il me hait parce que je rends ce témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises.

Et le monde ne vous haïra pas [1]), mais moi, il me haïra parce que je prouve que son culte de Dieu est un mal.

Remarques.

1) οὐ δύναται, comme dans la langue populaire russe est employé, chez Jean, simplement dans le sens du futur.

L'entretien entre Jésus et ses frères part de là : que s'il veut propager sa doctrine, l'occasion est bonne ; qu'il aille à la fête, il y aura beaucoup de monde ; devant tous, il professera sa doctrine, et alors les disciples en constateront publiquement la vérité. À cela Jésus répond : Pour vous les jours de fêtes sont favorables, mais pour moi, il n'est pas de temps particulier. C'est pourquoi ils me haïssent, car je leur montre que tout leur culte de Dieu est un mal et qu'il n'y a aucune fête.

Ὑμεῖς ἀναβητε εἰς τὴν ἑορτὴν, ἐγώ οὔπω ἀναβαίνω εἰς τὴν ἑορτήταύτην ὅτι ὁ καιρός ὁ ἐμός οὔπω πεπλήρωτοι.

Jean, VII, 8. Pour vous, montez à cette fête ; pour moi, je n'y monte pas encore, parce que mon temps n'est pas encore venu.

Vous autres allez à cette [1]) fête, mais moi je n'irai pas à cette fête, car je n'ai pas encore le temps.

Remarques.

1) Le mot *cette* répété deux fois indique de nouveau que Jésus ne reconnaît pas de fêtes.

Ταῦτα δὲ εἰπὼν αὐτοῖς, ἔμεινεν ἐν τὶ Γαλιλαίᾳ.

Ὡς δὲ ὀνέβησαν οἱ ἀδελφοί αὐτοῦ, τότε καὶ αὐτός ἀνέβη εἰς τὴν ἑορτην, οὐ φανερῶς, ἀλλ' ὡς ἐν κροπτῷ.

Jean, VII, 9. Et leur ayant dit cela il demeura en Galilée.
10. Mais lorsque ses frères furent partis, il monta aussi à la fête, non pas publiquement, mais comme en cachette.

Il dit ainsi et resta en Galilée.

Et quand ils y furent allés il vint ensuite, non pas à la fête, mais simplement [1]).

Remarques.

1) Littéralement, il est dit : pas ouvertement mais en cachette. Concernant sa venue à la fête, si l'on tient compte de ce qui a été dit auparavant, ce mot doit signifier qu'il est venu non pour la fête, non pour qu'on l'y voie, mais pour lui-même.

Οἱ οὖν Ἰουδαῖοι ἐζήτουν αὐτὸν ἐν τῇ ἑορτῇ καὶ ἔλεγον· ποῦ ἐστιν ἐκεῖνος ;

Καὶ γογγυσμὸς πολὺς περὶ αὐτοῦ ἦν ἐν τοῖς ὄχλοις· οἱ μὲν ἔλεγον, ὅτι ἀγαθὸς ἐστιν· ἄλλοι δὲ ἔλεγον· οὔ, ἀλλὰ πλανᾷ τὸν ὄχλον.

Οὐδείς μέντοι παῤῥησίᾳ ἐλάλει περὶ αὐτοῦ, διὰ τὸν φόβον τῶν Ἰουδαίων.

Jean, VII, 11. Les Juifs donc le cherchaient pendant la fête, et disaient : Où est-il ?
12. Et on tenait plusieurs discours de lui parmi le peuple. Les uns disaient : C'est un homme de bien, et les autres disaient : Non, mais il séduit le peuple.
13 Toutefois personne ne parlait librement de lui, à cause de la crainte qu'on avait des Juifs.

Les Juifs le cherchaient à la fête et demandaient : Est-il ici ou non [1]) ?
Et il y avait une grande discussion à son sujet parmi le peuple. Les uns disaient : C'est un homme de bien ; les autres disaient : Non, il induit le peuple en erreur.
Mais personne ne parlait de lui ouvertement à cause de la crainte des Juifs [2]).

Remarques.

1) Ποῦ, ici, a un sens dubitatif, comme chez Luc, VIII, 25 : Alors il leur dit : Où est votre foi ?

2) Les Juifs, sachant qu'il niait leur religion, demandent s'il est venu à la fête, ou si, par son absence, il la répudie. Et, à cette occasion, ils discutent sa doctrine, mais ils ont peur de dire ouvertement qu'il nie tout le culte de Dieu des Juifs.

L'ENTRETIEN DE JÉSUS AVEC LES PHARISIENS

Ἤδη δὲ τῆς ἑοτῆς μεσούσης, ανέβη ὁ Ἰησοῦς εἰς τὸ ἱερὸν καὶ ἐδίδασκε.

Καὶ ἐθαύμαζον οἱ Ἰουδαῖοι, λέγοντες· πῶς οὗτος γράμματα, οἶδε μὴ μεμα θηκώς ;

Jean, VII, 14. Comme on était déjà au milieu de la fête, Jésus monta au temple, et il y enseignait.
15. Et les Juifs étaient étonnés et disaient : Comment cet homme sait-il les écritures, ne les ayant point apprises ?

On était déjà au milieu de la fête quand Jésus entra dans le temple et se mit à enseigner.

Et les Juifs étaient étonnés [1]) et disaient : Comment cet homme qui n'a pas appris est-il savant [2]) ?

Remarques.

1) Θαυμάζειν signifie *être étonné*. Θαυμαστόν signifie *le miracle*. D'après une interprétation étrange on traduit par étonnement le mot qui signifie miracle, tandis qu'on traduit par miracle, les mots σημεῖον et ἔργον qui ne signifient jamais miracle.

2) Γράμματα signifie *science*. Actes, IV, V : Ἐγένετο δὲ ὀπὶ τὴν αὔριον συναχθῆναι αὐτῶν τοῦς ἄρχοντας καὶ πρεσβυτέρους καὶ τοῦς γραμματείσεις Ἱερουισαλήμ.

Comme dans la plupart des passages de l'évangile de Jean, ce passage doit être suppléé par les autres évangiles. On dit que Jésus se mit à enseigner et que le peuple fut surpris de sa doctrine. Alors, pour le sens de ce passage, il faut imaginer ce qu'il enseignait. Qu'enseignait-il donc ? Nous ne pouvons l'inventer, c'est pourquoi nous devons placer ici : ou sa doctrine sur la fausseté de l'adoration de Dieu par les Juifs, sur ce que Dieu est esprit et qu'il faut le servir en esprit et par les actes, ou le sermon sur la montagne, la doctrine de la pauvreté, les cinq commandements, et en général un des sermons, d'après l'Évangile, qui tous contiennent la doctrine de la négation du faux Dieu, et le culte de Dieu par les actes, par le bien, l'amour et l'humilité.

Ἀπεκρίθη αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν· ἡ ἐμὴ διδαχὴ οὐκ ἐστιν ἐμή, ἀλλά τοῦ πέμψαντός με.

Ἐάν τις θέλῃ τὸ θέλημα αὐτοῦ ποιεῖν, γνώσεται περὶ τῆς διδαχῆς, πότερον ἐκ τοῦ Θεοῦ ἐστιν, ἢ ἐγώ ἀπ ἐμαυτοῦ λαλῶ.

Ὁ ἀφ' ἑαυτοῦ λαλῶν τὴν δέξαν τὴν ἰδίαν ζητεῖ, ὁ δὲ ζητῶν τὴν δόξαν τοῦ πέμψαντος αὐτόν, οὗτος ἀληθής ἐστι, καὶ ἀδικία ἐν αὐτῷ οὐκ ἔστιν.

Jean, VII, 16. Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais elle est de celui qui m'a envoyé.
17. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef.
18. Celui qui parle de son chef cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est digne de foi, et il n'y a point d'injustice en lui.

À cela Jésus répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.

Celui qui désire faire sa volonté reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef.

Celui qui parle de son chef raisonne [1]) de ce qui lui semble à lui seul : tandis que celui qui raisonne de ce qu'il semble à celui qui l'a envoyé, celui-ci a raison et il n'y a point d'erreur en lui.

Remarques.

1) Ζητεῖν, jusqu'ici a été employé par l'évangéliste dans le sens de *chercher*, de *tâcher*. Maintenant, pour la première fois, Jésus emploie ce mot, et on ne peut le traduire par chercher. Ζητεῖν signifie ici *raisonner*.

Marc, XI, 18 : Ce que les scribes et les principaux sacrificateurs ayant entendu, ils *cherchaient* les moyens de le faire périr.

Marc, XIV, 1 : Ils *cherchaient* comment ils pourraient se saisir de Jésus.

11. Après quoi il *chercha* une occasion propre pour le leur livrer.

Luc, XII, 29 : Ne *cherchez* donc point ce que vous mangerez ou boirez.

Luc, XII, 2 : Ils *cherchaient* comment ils pourraient faire mourir Jésus.

i. Pierre, V, 8. Soyez sobres et veillez ; car le diable, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, *cherchant* qui il pourra dévorer.

Et surtout Jean, XVI, 19. τούτου ζητεῖτε μετ' ὀλλήλων. Dans tous ces passages ζητεῖν est traduit avec le sens de *raisonner* (en latin : cogitando, meditando, deliberando quaero.) Si l'on traduit ici δόξα, non par *gloire*, ce que ce mot ne peut signifier, mais par *raisonnement* ou par *ce qui semble*, alors ζητεῖν doit être forcément traduit *raisonner* ; alors, au lieu de mots incompréhensibles on a une représentation très claire et très exacte, qui confirme ce qui est dit au verset 17. La même chose est confirmée dans les versets suivants :

Jean, V, 30. Je ne puis rien faire de moi-même. Je juge selon que j'entends, et mon jugement est juste. Car je ne cherche point ma volonté, mais je cherche la volonté du Père qui m'a envoyé.

39. Sondez les Écritures, car c'est par elles que vous croyez avoir la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi.

44. Comment pouvez-vous croire que vous aimez à recevoir de la gloire les uns des autres, et que vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul.

Dans ces passages, toujours la même pensée est exprimée : que l'unique preuve de l'existence de Dieu est dans l'âme de l'homme. Il faut se bien rappeler qu'en parlant de sa doctrine, Jésus entend la négation de l'adoration de Dieu par les Juifs, que Dieu est esprit, que l'homme ne le reconnaît qu'en soi-même, et que la vie de l'esprit consiste dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Pour comprendre les discours de Jean, il est nécessaire de se bien rendre compte que, dans ces entretiens, Jésus confirme, prouve, explique ce qui est dit dans l'entretien avec Nicodème mais n'expose aucune autre doctrine positive. L'erreur triste et fatale de l'Église réside en ce que, dans ces paroles, elle veut voir une doctrine positive. Il n'y a ici aucune doctrine nouvelle ; c'est la confirmation de l'ancienne, exposée en particulier dans l'entretien avec Nicodème. Ce n'est qu'en se rendant bien compte de cela qu'on verra clairement pourquoi, selon Jean, les paroles de Jésus qui n'avaient rien de bien terrible contre les Juifs, provoquent leur colère. Il faut se rappeler que le prétexte de chaque entretien de Jésus avec les Juifs, c'est la négation de la religion des Juifs et de toutes les lois de Moïse. Chaque entretien débute par une question des Juifs, lui demandant de prouver la légitimité de sa négation.

Οὔ Μωῦσης δέδωκεν ὑμῖν τὸν νόμον ; καὶ οὐδείς ἐξ ὑμῶν ποιεῖ τὸν νόμον· Τί με ζητεῖτε ὄποκτεῖναι.

Jean, VII, 19. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? et néanmoins aucun de vous n'a observé la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ?

Ce n'est pas Moïse qui vous a donné la loi [1]) et personne de vous ne vit selon la loi. Pourquoi donc me condamnez-vous à mort ?

Remarques.

1) Ce n'est nullement une proposition interrogative. Jésus dit : Ce n'est pas Moïse qui vous a appris la loi de Dieu, et personne de vous n'a compris la loi. Jésus parle ici de la loi éternelle, de laquelle il a parlé dans le sermon sur la montagne. Il dit : Ce n'est pas Moïse qui vous a donné la loi ; la loi est donnée par Dieu, de sorte qu'en suivant la loi de Moïse personne de vous n'accomplit la loi. Et il leur demande sur quelle loi ils basent son arrêt de mort.

Ἀπεκρίθη ὁ ὄχλος καὶ εἶπε· δαιμόνιον ἔχεις· τὶς σε ζητεῖ ἀποκτεῖναι ;

Jean, VII, 20. Le peuple lui répondit : Tu es possédé du démon ; qui est-ce qui cherche à te faire mourir ?

Et en réponse, le peuple lui dit : Tu deviens fou [1]).

Remarques.

1) J'omets les mots : « Qui est-ce qui cherche à te faire mourir ? » parce qu'ils n'apportent rien de nouveau et ne provoquent aucune réponse de la part de Jésus. Ils sont en contradiction avec les premiers : *Tu deviens fou*, et détruisent leur sens.

Ἀπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτοῖς· ἕν ἔργον ἐποίησα, καὶ πάντες θαυμάζετε.

Jean, VII, 21. Jésus répondit, et lui dit : J'ai fait une œuvre, et vous en êtes tous étonnés.

Et en réponse, Jésus leur dit : J'ai établi le culte [1]) unique de Dieu, et cela vous paraît étonnant.

Remarques.

1) Ἔργον signifie le *culte de Dieu*, ἕν signifie unique. Double accusatif qu'il faudrait traduire littéralement : J'ai fait que la chose soit unique.

Διὰ τοῦτο Μωϋσῆς δέδωκεν ὑμῖν τὴν περιτομήν, οὐχ ὅτι ἐκ τοῦ Μωϋσέως ἐστίν, ἀλλ' ἐκ τῶν πατέρων, καὶ ἐν σαββάτῳ περιτέμνετε ἄνθρωπον.

Jean, VII, 22. Moïse vous a ordonné la circoncision (non pas qu'elle vienne de Moïse mais elle vient des pères) et vous circoncisez un homme au jour du sabbat.

Et voilà [1]), Moïse vous a ordonné la circoncision, bien qu'elle ne vienne pas de Moïse mais des pères, et vous circoncisez le jour du sabbat [2]).

Remarques.

1) Διά τοῦτο, ici, comme dans plusieurs passages de Jean, s'emploie pour lier ce qui suit à ce qui précède. Personne de vous ne remplit la loi de Dieu, et en voici la preuve.

2) L'explication de ce passage, qui d'après les interprétations de l'Église n'a aucun sens, résulte des versets précédents ; ce n'est pas Moïse qui vous a donné la loi ; personne de vous ne vit selon la loi, et de ce verset où Jésus dit qu'il remplit le culte unique, non contradictoire comme la loi de Moïse. Et il donne l'exemple de cette

contradiction intérieure qui est dans la loi de Moïse. En outre il faut se rappeler que la circoncision a deux significations : l'une extérieure, l'autre, celle de l'union avec Dieu, la même que l'observance de tous les commandements et du sabbat. Le sabbat était le signe de l'union avec Dieu. Jésus dit : En voici un exemple. Moïse vous a ordonné de faire la circoncision pour que vous soyez unis avec Dieu. L'union avec Dieu, s'affirme par l'observance du sabbat ; or vous autres, pour observer la loi de Moïse, dont le but est de maintenir l'union avec Dieu, vous violez le sabbat, l'union avec Dieu.

Εἰ περιτομὴν λαμβάνει ἄνθρωπος ἐν σαββάτῳ, ἵνα μὴ λυθῇ ὁ νόμος Μωύσεως, ἐμοὶ χολᾶτε, ὅτι λον ἄνθρωμον ὑγιῆ ἐποίησα ἐν σαββάτῳ ;

Jean, VII, 23. Si donc un homme reçoit la circoncision au jour du sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, pourquoi vous étonnez-vous parce que j'ai guéri un homme dans tout son corps le jour du sabbat ?

Si un homme fait la circoncision le jour du sabbat pour que la loi de Moïse ne soit pas violée, alors pourquoi vous autres vous étonnez-vous tous parce que j'ai guéri [1]) entièrement un homme le jour du sabbat [2]).

Remarques.

1) Ὑγιής, outre la signification *bien portant*, a aussi celle de droit, véridique, non faux. Tite, II, 8 : « Une doctrine saine, dans laquelle il n'y ait rien à reprendre, afin que les adversaires soient confus, n'ayant aucun mal à dire de vous. »

2) Tout ce passage, selon moi, est faussement compris et faussement interprété.

Voici comment l'Église l'explique[1] :

Une oeuvre. Dieu a fait plusieurs miracles à Jérusalem, à la première fête de Pâque, et, parmi les événements de la seconde moitié de la Pâque, on ne mentionne qu'un seul miracle qui fut le prétexte pour l'accuser de violer la loi du sabbat.

Vous étonnez-vous tous que je me sois décidé à le faire le jour du sabbat, en violant, selon vous, la loi du sabbat. Vous vous étonnez, vous êtes troublés, vous me poursuivez, vous me pourchassez et cherchez à me tuer. La conception de l'étonnement contient ici, en même temps, celle d'hostilité envers celui qui a provoqué l'étonnement. Mais, continue le Seigneur, si une fois j'ai violé, selon vous, la loi de Moïse, vous la violez toujours, et je vous le prouverai. Et le Seigneur développe cette pensée qu'en traits généraux il a exprimée dans le verset 19 : Moïse a établi chez vous la circoncision, correspondant aux paroles : Est-ce Moïse qui vous a donné la loi, c'est-à-dire le même Moïse qui vous a donné la loi, en général, et, entre autres, la loi sur le sabbat. Il vous a donné la loi sur la circoncision. Les paroles : *Le jour du sabbat vous circoncisez un homme* correspondent à celles-ci : Personne de vous n'agit selon la loi, c'est-à-dire en vous basant sur la loi de la circoncision vous violez celle du sabbat, puisque vous circoncisez un nouveau-né le jour du sabbat. Le Seigneur cite un fait très fréquent dans la vie courante des Juifs. Si le huitième jour, fixé selon la loi pour circoncire le nouveau-né, tombait le jour du sabbat, chaque père violait la loi du sabbat pour exécuter celle de la circoncision. Ainsi, conclut le Seigneur, si vous violez la loi du sabbat pour exécuter celle de la circoncision, et ne vous considérez pas pour ce fait les violateurs de la loi, pourquoi donc m'accusez-vous d'avoir violé la loi du sabbat, quand j'ai accompli une œuvre bien supérieure à la circoncision, quand j'ai guéri un homme le jour du sabbat. Penseriez-vous que guérir radicalement un homme est une œuvre moindre que circoncire un nouveau-né ?

Pour comprendre cette comparaison de la circoncision et de la guérison miraculeuse faite par Dieu, il faut se souvenir que dans l'un et l'autre cas il y a une action physique et une action morale. Dans la circoncision l'action physique c'est l'opération elle-même ; l'action morale c'est l'admission de l'opéré dans la société des élus de Dieu. Dans la guérison, l'action physique c'est le rétablissement complet de la santé ; l'action morale c'est le rétablissement de tout l'être. Sous les deux rapports la guérison est supérieure à la circoncision, et l'action du Seigneur est complètement justifiée par cela. Ainsi le principe fondamental, moral, sur lequel est basé ce discours justificateur est le même que celui exposé brièvement et nettement par le Seigneur dans un autre cas : Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat (Marc, II, 22). D'après ce principe, la loi du sabbat n'est pas violée dès que, pendant le sabbat, on exécute une œuvre plus importante, alors même que l'autorisation n'en soit pas exprimée dans la loi. Vous devez circoncire le jour du sabbat, vous le faites sans vous regarder comme les violateurs de la loi ; j'accomplis le jour du sabbat une œuvre plus importante que la circoncision, pourquoi donc me considérez vous comme un violateur de la loi sur le sabbat, pourquoi me poursuivez vous ; pourquoi voulez-vous me faire mourir ?

La remarque faite par le Seigneur que la circoncision n'est pas de Moïse mais des aïeux fortifie encore sa pensée. La loi du sabbat est si importante qu'elle est entrée dans les dix commandements, tandis que la loi de la circoncision ne fait pas partie des dix commandements ; elle a été transmise par les pères, c'est-à-dire par les patriarches, et Moïse ne la mentionne qu'une fois et très brièvement. Ainsi dans la pratique des Juifs, la loi la plus importante, celle qui est entrée dans les dix commandements, est violée pour l'observance d'une loi qui ne fait pas partie des dix commandements.

Reuss (*Nouveau Testament*, vie partie ; p. 201) :

Voici en deux mots le sens du raisonnement contenu dans les dernières lignes de notre texte. La guérison du paralytique, opérée pendant le sabbat, a causé parmi

vous un étonnement tel, que vous en avez même voulu à ma vie. Mais il y a des choses qui priment le sabbat (Marc, II, 27). Ainsi la circoncision, instituée longtemps avant Moïse, se pratique à jours fixes, le huitième après la naissance de l'enfant, sans égard du sabbat. Or, qu'est-ce que la circoncision en comparaison de la guérison d'un homme malade de tous ses membres ? Qu'est-ce qu'une consécration rituelle en comparaison d'un acte de bienfaisance ? Qu'est-ce que la chair en comparaison de l'esprit ? Le raisonnement est moins populaire que celui conservé par les Synoptiques (Matth., XII, 2 ; Luc, XIV, 5), mais il répond mieux à la circonstance, en tant qu'il s'agissait pour Jésus de s'autoriser de la loi même pour justifier son acte.

Il y a cependant un peu d'obscurité dans l'exposé de l'argument, et les éditions même s'en sont ressenties. Le texte vulgaire que nous suivons ici commence le verset 22 par les mots : *C'est pour cela que*, tandis que les modernes rattachent ces mots au verset précédent : vous étonnez *à cause de cela*. Cette dernière combinaison paraît plus simple, mais elle est contraire à l'usage de l'auteur, qui met régulièrement ces mots en tête de ses phrases et jamais à la fin.

Ici ils doivent insinuer que c'est à dessein que Moïse a conservé l'antique institution de la circoncision, comme telle, et sans y déroger au profit du sabbat, afin de faire ressortir la supériorité de la première ; Jésus, voulant mettre la guérison qu'il avait opérée sur la même ligne que la circoncision, comme quelque chose de supérieur au sabbat, indique ce but par l'adverbe en question placé en tête de son raisonnement. Avec l'autre ponctuation, le verset 22 est isolé du reste et le fil de l'argumentation est perdu.

Sans parler de l'impossibilité philologique d'une pareille traduction, que résulterait-il de cette traduction et de ces interprétations ? Jésus a commencé par dire que ce qu'il enseigne n'est pas de lui mais de Dieu, et que celui qui remplit la volonté de Dieu saura si ce qu'il dit est vrai ou non. À cela il ajoute que ce n'est pas Moïse qui a donné la loi éternelle, et qu'aucun d'eux ne vit d'après la loi. Et il demande : Pourquoi donc voulez-vous me tuer ? Ils répondent : Nous ne voulons point te tuer. Mais Jésus dit (d'après l'interprétation de l'Église) : Vous voulez me tuer parce que j'ai guéri un homme le jour du sabbat ; mais le sabbat n'est pas quelque chose d'important, — et on intercale ici un détail encore plus inopportun, à savoir que ce n'est pas Moïse qui a institué la circoncision, qu'elle fut instituée par les patriarches. — Vous-mêmes vous violez le sabbat, et il est beaucoup plus important de guérir un homme. Ensuite, et très mal à propos, il ajoute : Ne jugez point d'après les apparences mais selon la vérité ; et plus loin : Vous connaissez celui qui m'a envoyé, etc., et le même discours continue.

Malgré soi, on se demande pourquoi dire des choses complètement inutiles, qui rompent la marche de la pensée et qui, de la haute vérité, descendent à une polémique vulgaire ?

Mais si l'on traduit comme il faut, il n'est rien de tout cela, et ces versets contiennent toujours la même pensée et sont liés avec tous ceux qui suivent.

Jésus dit : Ce n'est pas Moïse qui vous a donné la loi, mais Dieu, et vous n'exécutez pas la loi. Pourquoi donc voulez-vous me tuer ? Ils répondent : Parce que tu deviens fou. Il dit : J'ai établi le culte unique et vous ai donné la loi unique qui ne renferme point de contradictions, et cela vous paraît bizarre. Mais il y a une chose qui ne vous paraît point bizarre : Moïse vous a donné la loi afin que vous soyez en accord avec Dieu ; l'observance du sabbat est une des conditions principales de cet accord, et vous faites la circoncision le jour du sabbat pour observer la loi de Moïse. Alors pourquoi vous paraît-il bizarre que j'aie guéri un homme, que je l'aie fait tout à fait libre le jour du sabbat ? Raisonnez non d'après la lettre, mais d'après l'esprit. Et il poursuit : Ne me demandez point qui suis-je, mais quel est celui qui m'a envoyé, etc.

Μὴ κρίνετε κατ' οφιν ἀλλὰ τὴν δικαὶαν κρίοιν κρίνατε.

Jean, VII, 24. Ne jugez point selon l'apparence, mais jugez selon la justice.

Ne jugez pas sur l'apparence, mais jugez selon la vérité [1]).

Remarques.

1) Ces paroles sont liées directement au verset 19 : Ce n'est pas Moïse qui vous a institué la loi, et personne n'exécute la loi. Celui qui jugera non sur l'apparence, mais d'après le sens même, celui-ci comprendra.

Ἔλεγον οὖν τινες ἐκ τῶν Ἰεροσολυμιτῶν· οὐχ οὗτός ἐστιν, ὀν ζητοῦσιν ἀποκτεῖναι ;

Καὶ ἴδε, παῤῥησίᾳ λαλεῖ, καὶ οὐδέν αὐτῷ λέγουσι· μηποτε ἀληθῶς ἔγνωσαν οἱ ἄρχοντες, ὅτι οὗτός ἐστιν ἀληθῶς ὁ Χριστός ;

Ἀλλά τοῦτον οἴδαμεν, πόθεν ἐστίν· ὁ δὲ Χριστὸς ὅταν ερχηται, οὐδείς γινώσκει, πόθεν ἐστίν.

Ἔκραξεν οὖν ἐν τῷ ἱερῷ διδάσκων ὁ Ἰησοῦς καὶ λέγων· κᾄμέ οἴδατε, καὶ οἴδατε, πόθεν εἰμί· καὶ ἀπ' ἐμαυτοῦ οὐκ ἐληλυθα, ἀλλ'

ἔστιν ἀληθινός ὁ πέμψας με, ὃν ὑμεῖς οὐκ οἴδατε.

Ἐγώ δὲ οἶδα αὐτόν, ὅτι παρ᾽ αὐτοῦ εἰμι, κἀκεῖνος με ἀπέστειλεν.

Ἐζήτουν οὖν αὐτόν πιάσαι, καὶ οὐδεὶς ἐπέβαλεν ἐπ αὐτόν τὴν χεῖρα, ὅτι οὔπω ἐληλύθει ἡ ωρα αὐτοῦ.

Jean, VII, 25. Et quelques-uns de ceux de Jérusalem disaient : N'est-ce pas celui qu'ils cherchent à faire mourir ?

Et quelques-uns des habitants de Jérusalem disaient : Est-ce lui, celui qu'on veut tuer ?

26. Et le voici qui parle librement, et ils ne lui disent rien. Les chefs auraient-ils en effet reconnu qu'il est véritablement le Christ ?

Voici, il le dit nettement et on ne lui répond rien. Est-ce que par hasard les chefs n'auraient pas reconnu en lui l'élu ?

27. Mais nous savons d'où est celui-ci ; au lieu que quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est.

Mais non, nous le connaissons. Et quand viendra l'élu, personne ne saura d'où il est.

28. Et Jésus criait à haute voix dans le temple, en enseignant, et il disait : Vous me connaissez et vous savez d'où je suis. Je ne suis pas venu de moi-même ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez point.

Et, enseignant dans le temple, Jésus disait à haute voix : Vous me connaissez et vous savez d'où je suis. Je ne suis pas venu de moi-même mais celui qui m'a envoyé est véritable, celui-là vous ne le connaissez point.

29. Mais moi je le connais ; car je viens de sa part et c'est lui qui m'a envoyé.

Moi je le connais, je sais que je descends de lui et que c'est lui qui m'a envoyé.

30. Ils cherchaient donc à se saisir de lui ;

Et ils voulaient le saisir ; [1]) mais

mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.

personne ne put le vaincre, car son heure n'était pas encore venue.

Remarques.

1) Ἐζήτουν οὖν αὐτόν πίασαι, καὶ οὐδείς ἐπέβαλεν ἐπ' αὐτόν., ces deux expressions peuvent signifier dans le sens propre : s'emparer de force, et, au sens figuré : le vaincre dans la discussion, le vaincre par le raisonnement. Le second sens est plus près de ce qui suit.

Πολλοί δὲ ἐκ τοῦ ὄχλου ἐπίστευσαν εἰς αὐτὸν καὶ ἔλεγον, ὅτι ὁ Χριστὸς, ὅταν ἔλθη, μήτι πλείονα σημεῖα τούτων ποιήσει, ὧν οὗτος ἐποίησεν ;

Ἤκουσαν οἱ φαρισαῖοι τοῦ ὄχλου γογγύζοντος περὶ αὐτοῦ ταῦτα, καὶ ἀπέστειλαν οἱ φαρισαῖοι καὶ οἱ ἀρχιερεῖς ὑπηρέτας, ἵνα πιάσωσιν αὐτόν.

Εἶπεν οὖν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς. ἔτι μικρόν κρόνον μεθ' ὑμῖν εἰμι, καὶ ὑπάγω πρὸς τὸν πέμψαντα με.

Ζητήσετε με, καὶ οὐχ εὑρήσετε· καὶ ὅπου εἰμί ἐγώ. ὑμεῖς οὐ δύνασθε ἐλθεῖν.

Εἶπον οὖν οἱ Ἰουδαῖοι πρὸς ἑαυτοὺς· ποῦ οὗτος μέλλει πορεύεσθαι, ὅτι ἡμεῖς οὐχ εὑρήσομεν αὐτὸν ; μὴ εἰς τὴν διασπορὰν τῶν ἑλλήνων μέλλει πορεύεσθαι καὶ διδάσκειν τούς ἕλληνας.

Τίς ἐστιν οὐτος ὁ λόγος, ὅν εἶπε· ζητήσετε με, καὶ οὐχ εὑρήσετε· καὶ ὅπου εἰμὶ ἐγώ, ὑμεῖς οὐ δίνασθε ἐλθεῖν ;

Jean, VII, 31. Cependant plusieurs du peuple crurent en lui, et ils disaient : Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci ?

Et plusieurs du peuple crurent en sa doctrine et disaient : Quand le Christ viendra, il ne le prouvera pas mieux.

32. Les Pharisiens, ayant appris ce que le peuple disait sourdement de lui, envoyèrent, de concert avec les principaux sacrificateurs, des sergents pour se saisir de lui.	Les Pharisiens ayant appris que le peuple était gêné de sa doctrine, ils envoyèrent des prêtres pour le vaincre.
33. Jésus continuant à parler au peuple leur dit : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais à celui qui m'a envoyé.	Et Jésus leur dit : Je ne suis avec vous que pour peu de temps, et je vous mène à celui qui m'a envoyé.
34. Vous me chercherez et vous ne me trouverez point, et vous ne pourrez venir où je serai.	Vous chercherez des raisons contre moi, et ne trouverez pas, et là où j'irai vous ne pourrez venir.
35. Sur quoi les Juifs dirent entre eux : Où ira-t-il donc que nous ne le trouverons point ? Doit-il aller vers ceux qui sont dispersés parmi les Grecs, et enseigner les Grecs ?	Et les Juifs se dirent : Où veut-il donc aller que nous ne le trouverons pas ? Veut-il aller chez les Grecs et les enseigner ?
36. Que signifie ce qu'il a dit : Vous me chercherez, et ne me trouverez point, et vous ne pourrez venir où je serai.	Que signifie cela : Vous chercherez et ne trouverez pas, et où j'irai vous ne pourrez pas venir ? [1])

Remarques.

1) Jésus dit : Vous discuterez contre moi et ne trouverez rien, et il ne faut point discuter mais exécuter, agir, me suivre, et vous apprendrez alors si je dis vrai.

Ἐν δὲ τῇ ἐχάτῃ ἡμέρα τῇ μεγάλη τῆς ἑοτης ἑιστήκει ὁ Ἰησοῦς· καὶ ἔκραξε· λέγων· ἐάν τις διψᾶ, ἐρχέσθω πρὸς με καὶ πινέτω.

Ὁ πιστεύων εἰς ἐμέ, καθώς εἶπεν ἡ γραφὴ, ποταμοί ἐκ τῆς κοιλίας αὐτοῦ ῥεύσουσιν ὕδατος ζῶντος.

Τοῦτο δὲ εἶπε περὶ τοῦ πνεύματος, οὗ ἔμελλον λαμβάνειν οἱ πιστεύοντες εἰς αὐτόν· οὔπω γὰρ ἦν πνεῦμα ἅγιον ὅτι ὁ Ἰησοῦς οὐδέπω ἐδοξάσθη.

Jean, VII, 37. Le dernier et le grand jour de la fête, Jésus se trouva là, et dit à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive.

Le dernier jour de la fête, Jésus restant debout dit à haute voix : Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et boive.

38. Qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de lui, comme l'Écriture le dit.

De celui qui croit en ma doctrine, de son intérieur, couleront (comme il est dit dans l'Écriture) des fleuves d'eau vive.

39. Or il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié.

Il disait cela de l'Esprit de Dieu que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui, car il n'y avait pas encore l'Esprit [1]), parce que Jésus n'était pas encore compris [2]).

Remarques.

1) Dans plusieurs copies il n'y a pas ἅγιον.

2) Δοξάζομαι, comme παραλαμβανειν, ne signifie pas glorifié, mais reconnaître, comprendre.

Πολλοί οὖν ἐκ τοῦ ὄχλου ἀκούσαντες τὸν λόγον, ἔλεγον· οὗτός

ἐστιν ἀληθῶς ὁ προφήτης.

Ἄλλοι ἔλεγον· οὐτός ἐστιν ὁ Χριστός. Αλλοι δὲ ἔλ ἐκ τῆς Γαλιλαῖας ὁ Χριστὸς ἔρχεται ;

Οὐχί ἡ γραφὴ εἶπεν, ὅτι ἐκ τοῦ σπέρματος Δαβίδ καὶ ἀπὸ Βηθλίεη τῆς κώμης, ὅπου ἦν Λαβίδ, ὁ Χριστὸς ἔρχεται ;

Σχίσμα οὖν ἐν τῷ ὄχλῳ ἐγένετο δὲ αὐτόν.

Τινὲς δὲ ἤθελον ἐξ αὐτῶν πίασαι αὐτόν· ἀλλ' οὐδείς ἐπέβαλεν ἐπ' αὐτόν τας χεῖρας.

Ἦλθον οὖν οἱ ὑπηρέται πρὸς τούς ἀρχιερεῖς καὶ φαρισαίους· καὶ εἶπον αὐτοῖς ἐκεῖνοι· διατί οὐκ ἠγάγετε αὐτόν ;

Ἀπεκρίθσαν οἱ ὑπηερέται· οὐτως ἐλάλησεν ἄνθροωπος, ὡς οὗτος ὁ ἄνθρωπος.

Jean, VII, 40. Plusieurs de la troupe ayant entendu ces paroles, disaient : Celui-ci est véritablement le prophète.

Plusieurs du peuple ayant compris sa doctrine disaient : Celui-ci est véritablement prophète.

41. D'autres disaient : celui-ci est le Christ. Et quelques autres disaient : Mais le Christ viendra-t-il de Galilée ?

D'autres disaient : Celui-ci est le véritable élu de Dieu. Les autres disaient : Est-ce que l'élu viendra de Galilée ?

42. L'Écriture ne dit-elle pas que le Christ sortira de la race de David et du bourg de Bethléem, d'où était David ?

Dans l'Écriture il est dit qu'il sera de la race de David et du village de Bethléem.

43. Le peuple était donc partagé sur son sujet.

Et à cause de lui il y avait des discussions parmi le peuple.

Quelques-uns d'entre eux voulaient le vaincre, mais personne n'y parvint.

44. Et quelques-uns d'entre eux voulaient

le saisir, mais personne ne mit la main sur lui.

43. Les sergents retournèrent donc vers les principaux sacrificateurs et les pharisiens, qui leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?

Les serviteurs retournèrent vers les prêtres, et les prêtres dirent : Pourquoi ne lui avez-vous pas donné une leçon [1]) ?

46. Les sergents répondirent : jamais homme n'a parlé comme cet homme.

Les serviteurs répondirent : Jamais aucun homme ne parla comme celui-ci [2]).

Remarques.

1) Αγω signifie apprendre, enseigner.

2) La réponse des serviteurs aux prêtres indique que ces serviteurs n'étaient pas des policiers mais les truchements des prêtres dans les interprétations de la loi et qu'ils avaient tâché de vaincre Jésus par les paroles.

Ἀπεκρίθησαν οὖν αὐτοῖς οἱ φαρισαῖοι· μὴ καὶ ὑμεῖς πεπλάνησθε ;

Μὴ τις ἐκ τῶν ἀρχόντων ἐπίστευσεν εἶς αὐτόν, ἢ ἐκ τῶν φαρισαίων ;

Ἀλλ' ὁ ὄχλος οὗτος ὁ μὴ γινώσκων τὸν νόμον, ἐπικατάρατοι εἰσι.

Λέγει Νικόδημος πρὸς αὐτοὺς, ὁ ἐλθών νυκτός πρὸς αὐτόν, εἰς ὢν ἐξ αὐτῶν.

Μὴ ὁ νόμος ἡμῶν κρίνει τὸν ἄνθρωπον, ἐάν μὴ ἀκούσῃ παρ' αὐτοῦ πρότερον καὶ γνῷ, τί ποιεῖ ;

Ἀπεκρίθησαν καὶ εἶπον αὐτῷ· μὴ καὶ σύ ἐκ τῆς Γαλιλαίας εἶ ; ἐρεύνησον καὶ ἰδε, ὅτι προφήτης ἐκ τῆς Γαλιλαίας οὐκ ἐγήγερται.

Jean, VII, 47. Les

Et les Pharisiens leur

Pharisiens leur dirent : Avez-vous aussi été séduits ?	dirent : Êtes-vous aussi dans l'erreur ?
48. Y a-t-il quelqu'un des chefs ou des Pharisiens qui ait cru en lui ?	Personne des chefs ne l'a cru ainsi que personne des Pharisiens.
49. Mais cette populace qui n'entend pas la loi est exécrable.	Mais cette plèbe ignore la loi ; maudit peuple.
50. Nicodème (celui qui était venu de nuit vers Jésus et qui était l'un d'entre eux) leur dit :	Nicodème, celui qui était venu pendant la nuit chez Jésus était avec eux ; il leur dit :
51. Notre loi condamne-t-elle un homme sans l'avoir ouï auparavant ; et sans s'être informé de ce qu'il a fait ?	Peut-on d'après notre loi condamner un homme sans connaître d'abord sa doctrine ?
52. Ils lui répondirent : Es-tu aussi Galiléen ? Informe-toi, et tu verras qu'aucun prophète n'a été suscité de la Galilée.	En réponse ils lui dirent : Serais-tu aussi Galiléen ? Cherche dans la loi, et vois si le prophète peut être de Galilée.

Jésus ne va pas célébrer la fête parce qu'il nie toute fête et tout culte extérieur. Cependant, il arrive au milieu de la fête, non pour la célébrer mais pour parler au peuple ; et, pénétrant dans le temple, il enseigne au peuple le culte de Dieu en esprit, et le peuple admire sa doctrine. Mais comment lui, un homme simple, peut-il connaître tout cela ? Il dit : Cette doctrine n'est pas de moi, c'est la doctrine de Dieu-esprit. Quand on lui demande des preuves de la véracité de sa doctrine, il dit : Pour savoir si ce que j'enseigne est la vérité, il n'y a qu'une preuve : tâcher de remplir la volonté de Dieu le Père, alors on saura si ce que je dis est la vérité ; si c'est de Dieu ou de moi-même. Et cette volonté est connue de tous. Jésus l'exprime quand il enseigne

que Dieu est Esprit, que nul ne l'a vu, que le culte des Juifs est une tromperie ; que l'esprit de Dieu n'est compréhensible qu'en l'homme.

Aux objections qu'on lui fait sur la loi de Moïse, Jésus répond que ce n'est pas Moïse qui a donné la loi, mais Dieu, et qu'ils ne comprennent pas la loi. Pour leur faire comprendre le rapport de sa doctrine envers la loi, il leur dit que la loi principale est en cette union avec Dieu que Moïse a ordonné d'exprimer par la circoncision. Mais l'exécution de cette loi est en contradiction avec la loi écrite ; et il cite l'exemple de la circoncision le jour du sabbat. Si, dit-il, la circoncision se fait le jour du sabbat, il faut alors comprendre que le commandement prime la loi, tandis que la loi est le principal.

Dans ma doctrine l'essentiel c'est de servir Dieu par les actes.

Le peuple ne comprend pas et discute si Jésus est le Messie ou non. Il leur paraît qu'il n'est pas le Messie, puisqu'ils le connaissent, tandis que personne ne connaîtra jamais le Messie. Et Jésus dit à haute voix : Vous dites que vous ne connaîtrez pas celui qui sera envoyé par Dieu. C'est vrai, vous ne le connaissez pas. Moi, le fils du charpentier, vous me connaissez, mais vous ignorez celui qui, en moi, vous parle de Dieu ; celui-ci vous ne le connaissez pas. Et c'est ce Christ, l'élu de Dieu qui vous a été promis. Il n'y en a pas d'autre et il n'en sera pas. Maintenant je vous mène au Père, suivez-moi sans discuter qui je suis, car si vous discutez qui je suis vous ne comprendrez pas le Père. Suivez-moi, je vous ai révélé la vraie vie, venez donc avec moi et connaissez cette vie : elle est comme l'eau de source, elle ne s'épuisera jamais.

Les paroles de Jésus-Christ convainquent plusieurs ignorants, mais les prêtres disent : ce maudit peuple ne connaît pas la loi ; on peut lui dire n'importe quoi, il le croit. Nicodème objecte : Cependant il faut savoir ce qu'il dit, il dit peut-être la vérité.

Ce n'est pas possible, répondent les Pharisiens. Pourquoi ? Parce qu'il est de Galilée.

Les savants répètent exactement ce que les Juifs ont dit à Christ, la même chose que disent les Églises depuis dix-huit cents ans : que, d'après les prophètes, le fils de Dieu doit venir dans un certain lieu et dans des conditions définies d'avance. Mais ils n'écoutent pas ce que dit Jésus (Jean, VII, 28) :

Vous me connaissez et vous savez d'où je suis. Je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé est véritable et vous ne le connaissez point, tandis que c'est lui seul qu'il faut connaître. Si vous ne connaissez pas celui-ci, c'est-à-dire Dieu en vous-mêmes, vous ne

pouvez pas non plus me connaître. Si je disais que je suis Christ vous me croiriez, mais vous ne croiriez pas en Dieu qui est en vous. Ce n'est qu'en croyant en Dieu qui parle par moi que vous pouvez comprendre Dieu qui est en vous.

Πάλιν οὖν ὁ Ἰησοῦς αὐτοῖς ἐλάλησε, λέγων· ἐγώ εἰμι τὸ φῶς τοῦ κόσμου ὁ ἀκολουθῶν ἐμοὶ οὐ μὴ περιπατήσει ἐν τῇ σκοτίᾳ, ἀλλ' ἕξει τὸ φῶς τῆς ζωῆς.

Jean VII, 12. Jésus parla encore au peuple et dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.

Une autre fois Jésus dit : Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres ; mais en celui-ci sera la lumière de la vie [1]).

Remarques.

1) Jean, I, 4 : C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Dans ce passage se trouve l'histoire du pardon de la femme adultère qui, de l'avis de tous les critiques, est une addition au texte. La particularité de ce chapitre c'est que là Jésus s'adresse aux Pharisiens, tandis qu'auparavant il s'adressait au peuple.

Il faut supposer qu'après leur conversation avec les serviteurs, les Pharisiens eux-mêmes sont entrés en discussion avec Jésus.

Εἶπον οὖν αὐτῷ οἱ φαρισαῖοι· σύ περὶ σεαυτοῦ μαρτυρεῖς· ἡ μαρτυρία σου οὐκ ἔστιν ἀληθής.

Ἀπεκρίθη Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτοῖς· κἂν ἐγὼ μαρτυρῶ περὶ ἐμαυτοῦ, ἀληθής ἐστιν ἡ μαρτυρία μου· ὅτι οἶδα, πόθεν ἦλθον καὶ ποῦ ὑπάγω, ὑμεῖς δὲ οὐκ οἴδατε, πόθεν ἔρχομαι καὶ ποῦ ὑπάγω.

Ὑμεῖς κατὰ τὴν σάρκα κρίνετε, ἐγὼ οὐ κρίνω οὐδένα.

Jean VIII, 13. Les Pharisiens lui dirent : Tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas véritable.	Et les Pharisiens lui dirent : Tu rends témoignage de toi-même, c'est pourquoi ton témoignage n'est pas juste.
14. Jésus leur répondit : quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est véritable, car je sais d'où je suis venu, et où je vais ; mais vous, vous ne savez d'où je viens, ni où je vais.	Et en réponse, Jésus leur dit : Quand je témoigne de moi-même, mon témoignage est juste car je sais d'où je suis venu et où je vais. Et vous ne savez pas d'où je viens et où je vais. [1])
15. Vous jugez selon la chair ; moi je ne juge personne.	Vous jugez selon la chair, et moi je ne commande [2]) personne.

Remarques.

1) Aux questions sur la véracité de sa doctrine, Jésus pose comme première preuve, que si quelqu'un fait ce qu'il dit, il reconnaîtra que sa doctrine est véritable.

Comme deuxième preuve il montre qu'il sait d'où est venue l'âme de l'homme et où elle va, tandis que ses adversaires ne le savent pas.

2) La signification *condamner* du mot κρίνω est confirmée ici par οὐδένα.

Καὶ ἐάν κρίνω δὲ ἐγώ, ἡ κρίσις ἡ ἐμή ἀληθής ἐστιν, ὅτι μόνος οὐκ εἰμὶ, ἀλλ' ἐγὼ καὶ ὁ πέμψας με πατήρ.

Καὶ ἐν τῷ νόμῳ δὲ τῷ ὑμετέρῳ γέγραπται, ὅτι δύο ἀνθρώπων ἡ μαρτυρία ἀληθής ἐστιν.

Ἐγώ εἰμι ὁ μαρτυρῶν περὶ ἐμαὐτοῦ, καὶ μαρτυρεῖ περὶ ἐμοῦ ὁ πέμψας με πατήρ.

Ἔλεγον οὖν αὐτῷ· ποῦ ἐστιν ὁ πατήρ σου ; Ἀπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς. οὔτε ἐμέ οἴδατε, οὔτε τὸν πατέρα μου· εἰ ἐμὲ ἤδειτε, καὶ τὸν πατέρα μου ἤδιτε ἄν.

Jean VIII, 16. Et quand je jugerais mon jugement serait digne de foi, car je ne suis pas seul ; mais le Père qui m'a envoyé est avec moi.

Mais quand je juge mon jugement est véritable, car je ne suis pas seul ; mais le Père qui m'a envoyé est avec moi.

17. Il est même écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est digne de foi.

Et dans votre loi il est écrit que le témoignage de deux hommes suffit.

18. C'est moi qui rends témoignage de moi-même ; et le père qui m'a envoyé me rend aussi témoignage.

Moi je témoigne de moi-même et le Père qui m'a envoyé [1]) témoigne de moi.

19. Ils lui dirent : Où est ton Père ! Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. Si vous me connaissez vous connaîtrez aussi mon Père.

Et les Juifs lui dirent : quel est ton Père ? Et Jésus répondit : Vous ne me connaissez pas et vous ne connaissez pas mon Père. Si vous me connaissiez vous connaîtriez mon Père. Si vous ne me connaissez pas, vous ne connaissez pas mon Père. [2])

Remarques.

1) Comme troisième preuve de la véracité de sa doctrine, Jésus montre qu'elle est confirmée par deux témoins, par l'homme lui-même et par son Père, Dieu.

2) À la question des Juifs : quel est ton Père ? Jésus répond :

précisément tout est là : vous ne connaissez pas votre Père ; vous ne connaissez pas votre origine. Si vous le connaissiez vous me connaîtriez aussi et tout serait clair pour vous. Il répète ce qu'il a dit à Nicodème, que la base de tout c'est de comprendre d'où est parue la vie, — l'esprit de l'homme.

Ταῦτα τὰ ῥήματα ἐλάλησεν ὁ Ἰησοῦς ἐν τῷ γαζουφυλακίῳ, διδάσκων ἐν τῷ ἱερῷ· καὶ οὐδείς ἐπίασεν αὐτόν, ὅτι οὔπω ἐληλύθει ἡ ὥρα αὐτοῦ.

Εἶπεν οὖν πάλιν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· ἐγώ ὑπάγω, καὶ ζητήσετε με, καὶ ἐν τῇ ἁμαρτίᾳ ὑμῶν ἀποθανεῖσθε· ὅπου ἐγώ ὑμεῖς οὐ δύνασθε ἐλθεῖν.

Ἔλεγον οὐν οἱ Ἰυδαῖοι· μήτι ἀποκτενεῖ ἑαυτόν, ὅτι λέγει· ὀπου ἐγὼ ὑπ'γω, ὑμεῖς οὐ δύνασθε ἐλθεῖν ;

Καὶ εἶπεν αὐτοῖς· ὑμεῖς ἐκ τῶν κάτω ἐστέ, ἐγώ ἐκ τῶν ανω εἰμί· ὑμεῖς ἐκ τοῦ κόσμου τούτου ἐστέ, ἐγώ οὐκ εἰμί ἐκ τοῦ κόσμου τούτου.

Εἶπον οὖν ὑμῖν, ὅτι ἀποθανεῖσθε ἐν ταῖς ἁμαρτίαις ὑμῶν· ἐάν γὰρ μὴ πιστευσητε, ὅτι ἐγώ εἰμι, ἀποθανεῖσθε ἐν ταῖς ἁμαρτίαις ὑμῶν.

Ἔλεγον οὖν αὐτῷ· σύ τις εἶ· καὶ εἶπεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· τῆν ἀρχήν, ὅτι καὶ λαλῶ ὑμῖν.

Οὐκ ἔγνωσαν ὅτι τὸν πατέρα αὐτοῖς ἔλεγεν.

Jean, VIII, 20, Jésus dit ces paroles dans le lieu où était le trésor, enseignant dans le temple ; et personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'était pas encore venue.

21. Jésus leur dit encore : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché ; vous ne

Jésus disait cela, près du trésor, dans le temple, et personne ne s'empara de lui par la force, parce que son heure n'était pas encore venue.

Jésus leur dit encore : je vous conduis, et vous discutez qui je suis, et vous mourrez dans votre erreur. Là

pouvez venir où je vais.
22. Les Juifs donc disaient : Se tuera-t-il lui-même, puisqu'il dit : Vous ne pouvez venir ou je vais ?
23. Et il leur dit : Vous êtes d'ici bas ; et moi je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; et moi je ne suis pas de ce monde.

24. C'est pourquoi je vous dis que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés.

ou je vais vous ne viendrez pas.
Et les Juifs se dirent : Ne se tuera-t-il point ; il a dit vous ne viendrez pas où je vais ?
Et il leur dit : Vous êtes des inférieurs, et moi je suis parmi les supérieurs. Vous êtes de ce monde et moi je ne suis pas de ce monde.
J'ai dit que vous mourrez dans votre erreur, si vous ne vous fiez pas à ce que je suis.

25. Alors ils dirent : Toi qui es-tu ? Et Jésus leur dit : Ce que je vous ai dit dès le commencement.
27. Ils ne comprirent point qu'il leur parlait du Père.

Et ils lui dirent : Qui es-tu ? Et Jésus leur répondit : Avant tout je suis ce que je vous dis [1]).
Ils ne comprirent point ce qu'il leur disait du Père.

Remarques.

1) « Je suis ce que je vous ai dit d'avance : je suis la lumière et l'entendement » ou : « Je suis ce que je vous ai dit. Je suis mon enseignement. Je suis la voie et la vérité » comme il est dit après. Jean, VIII, 26 : « J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à condamner en vous ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et les choses que j'ai entendues de lui, je les dis dans le monde » Le sens de ce verset n'est pas clair.

Voici ce qu'en dit l'Église[2].

J'ai beaucoup de choses à dire. Ces paroles sont provoquées par la question des

Juifs qui a interrompu le Seigneur. Après la réponse à la question posée le Seigneur reprend le discours commencé, v. 21-24. Il a exprimé la vérité, pénible pour le peuple, sur son triste état moral et sur ses dispositions, et maintenant il poursuit en disant qu'il a beaucoup de choses à dire sur l'état moral du peuple, pour le juger et dévoiler devant ses yeux tout l'abîme de sa chute morale, toute la peine de sa responsabilité devant le jugement de Dieu. Mais, continue le Seigneur, quelque pénible qu'il soit pour vous de l'entendre et pour moi de vous le dévoiler, je dois le faire, je dois vous dire la vérité que j'ai entendue du Seigneur.

Ils ne comprirent point que, etc. C'est la remarque de l'évangéliste sur l'effet produit par les paroles de Jésus sur ses auditeurs. Cette incompréhension paraît étrange après que le Seigneur a parlé tout le temps de Celui qui l'a envoyé, tandis qu'auparavant ils paraissaient comprendre de semblables paroles. Probablement que ceux qui entendaient souvent le Seigneur, même ses ennemis, le comprenaient, bien que d'une manière extérieure. Mais la foule qui l'entourait ne le comprenait pas, et c'est à cette foule que se rapporte l'observation de l'Évangéliste. Voilà pourquoi le Seigneur parle plus loin de son Père comme celui qui l'a envoyé.

Voici ce que dit Reuss (p. 212).

On ne saisit pas bien, à première vue, l'enchaînement logique des quelques phrases mises dans la bouche de Jésus en réponse à cette nouvelle question des Juifs. Aussi les interprètes ont-ils essayé des combinaisons très variées et qui n'arrivent guère à écarter toute espèce d'obscurité. Voici comment nous comprenons la liaison des éléments réunis dans les v. 25 et 26. À la question : Qui es-tu ? Jésus répond seulement par les mots : Je suis ce que je vous dis ; en d'autres termes : Je n'ai pas besoin de le dire de nouveau. Je l'ai dit suffisamment. L'adverbe *tout d'abord* n'est pas l'équivalent de la phrase, depuis le commencement, car il ne se lie pas avec la fin, comme on le prend ordinairement (je suis ce que je vous ai dit dès l'abord), mais il est placé en tête, de manière à dire : la première et seule réponse à donner, c'est, etc. C'est une espèce de fin de non recevoir, un refus de revenir à des explications désormais superflues, une espèce de question préalable. Puis il ajoute par antithèse : C'est de *vous* que j'ai à parler, ce serait là, pour vous, une préoccupation plus importante. La théorie a été établie, il serait temps que vous en fissiez l'application ; car ce que j'ai *à dire* de vous, c'est en même temps un jugement, une critique, un avertissement sérieux et sévère. Cela est d'autant plus nécessaire que vous n'en tenez pas compte, vous le négligez, comme si cela ne vous regardait pas, et pourtant je ne suis que l'interprète de l'autorité la plus élevée, du juge suprême, et je ne dis que ce qui est salutaire au monde. Nous ne traduisons pas : j'aurais beaucoup de choses à dire sur vous, mais je me borne à ce que le Père me dicte.

Ce verset n'ajoute rien à ce qui a été dit précédemment, et cependant, non seulement il rompt la marche de la pensée des versets 25 et 27, mais il détruit même le sens du verset 27. C'est pourquoi il faut exclure le verset 26.

Εἶπεν οὖν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· ὅταν ὑψώσητε τὸν υἱόν τοῦ ἀνθρώπου, τότε γνώσεσθε, ὅτι ἐγώ εἰμι, καὶ ἀπ' ἐμαυτοῦ ποιῶ οὐδεν, ἀλλά καθώς ἐδίδαξέ με ὁ πατήρ μου, ταῦτα λαλῶ.

Καὶ ὁ πέμψας με μετ' ἐμοῦ ἐστιν· οὐκ ἀφῆκέ με πόνον ὁ πατήρ, ὅτι ἐγώ τὰ ἀρεστὰ αὐτῷ ποιῶ πάντοτε.

Ταῦτα αὐτοῦ λαλοῦντος, πολλοὶ ἐπίστευσαν εἰς αὐτόν.

Ἔλεγεν οὖν ὁ Ἰησοῦς πρὸς τοὺς πεπιστευκότας αὐτῷ Ἰουδαίους. ἐάν ὑμεῖς μείνητε ἐν τῷ λόγῳ τῷ ἐμῷ, ἀληθῶς μαθηταί μου ἐστέ,

Καὶ γνώσεσθε τὴν ἀήθειαν, καὶ ἡ ἀλήθεια ἐλευθερώσει ὑμᾶς.

Ἀπεκρίθησαν αὐτῷ· σπέρμα Ἀβραάμ ἐσμεν, καὶ οὐδενι δεδουλεύκαμεν· ποωποτε· πῶς σὺ λέγεις, ὅτι ἐλεύθεροι γενήσεσθε.

Jean, VIII, 28. Et Jésus leur dit : Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ce que mon père m'a enseigné.

Et Jésus leur dit : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez ce que je suis. Je ne fais rien par moi-même, mais ce que m'a appris le Père, je le dis [1]).

29. Celui qui m'a envoyé est avec moi ; et le père ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.

Et celui qui m'a envoyé est toujours avec moi. Le Père ne m'a point laissé seul, parce que toujours et partout, je fais ce qui lui est agréable. Et comme il disait cela plusieurs crurent en sa doctrine.

30. Comme Jésus disait ces choses, plusieurs crurent en lui.

31. Jésus dit donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous persistez dans ma doctrine, vous serez véritablement mes disciples.

Et Jésus dit à ceux qui l'avaient cru : Si vous êtes fermes dans mon raisonnement, alors vous serez instruits par moi.

32. Et vous connaîtrez la vérité, et la vérité

Et vous saurez la vérité et la vérité vous

vous affranchira.
33. Ils lui répondirent : Nous sommes la postérité d'Abraham, et nous ne fûmes jamais esclaves de personne ; comment donc dis-tu : Vous serez affranchis ?

affranchira.
Et on lui répondit [2]) : Nous sommes de la race d'Abraham et jamais nous ne fûmes esclaves de personne : comment donc dis-tu : Vous serez affranchis ?

Remarques.

1) Que je *suis* ce que je vous dis.

2) Pas ceux qui avaient cru, mais ceux qui voulaient discuter contre lui.

Ἀπεκρίθη αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· ἀμὴν, ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν ποιῶν τὴν ἁμαρτίαν ἐστι τῆς ἁμαρτίας.

Ὁ δὲ δοῦλος οὐ μένει ἐν τῇ οἰκίᾳ εἰς τὸν αἰῶνα· ὁ υἱός μένει εἰς τὸν αἰῶνα.

Ἐάν οὖν ὁ υἱός ὑμᾶς ἐλευθερώση, ὄντως ἐλεύθεροι ἔσεσθε.

Jean, VIII, 34. Et Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous dis que quiconque s'adonne au péché est esclave du péché.
35. Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; mais le fils y demeure toujours.
36. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres.

Et Jésus leur répondit : Vous connaîtrez vous-mêmes que quiconque commet l'erreur est esclave de l'erreur.

Mais l'esclave ne reste pas toujours dans la famille, tandis que le fils y reste toujours.

De sorte que si le fils vous affranchit, vous serez véritablement libres [1]).

Remarques.

1) Ce passage n'est pas clair. D'après la première partie de la comparaison : que l'esclave ne reste pas toujours dans la famille alors que le fils y reste toujours, on attend qu'il sera dit : Tâchez donc d'être des fils et non des esclaves ; tandis qu'on dit que le fils affranchira. L'Église explique que le Fils de Dieu, deuxième personne de la Trinité, affranchira. Si Jésus voulait exprimer cela, il était inutile de dire que quiconque commet le péché est l'esclave du péché, et que l'esclave ne reste pas toujours dans la maison alors que fils y demeure toujours.

Sous-entendre sous le nom d'esclave le pécheur que Christ-Dieu affranchira n'éclaire rien mais détruit au contraire tout le sens de la comparaison.

L'homme, par sa conscience, est le fils de Dieu, et l'homme, par ses erreurs, est l'esclave de ses erreurs. Le fils reste toujours dans la famille de son père ; l'esclave n'y reste pas toujours. L'homme qui a commis le péché est devenu nommément esclave ; l'homme qui s'adresse au Père devient fils, se délivre et demeure éternellement.

On peut vivre dans la maison comme fils ou comme esclave. Seul celui qui vit comme fils est libre. Alors la vérité, celle qui nous fait libres, c'est la reconnaissance de notre filiation envers le Père.

Οἶδα, ὅτι σπέρμα Ἀβραάμ ἐστε, ἀλλά ζητεῖτέ με ἀποκτεῖναι, ὅτι ὁ λόγος ὁ ἐμός οὐ χωρεῖ ἐν ὑμῖν.

Ἐγὼ, ὁ ἑώρακα παρὰ τῷ πατρί μου, λαλῶ, καὶ ὑμεῖς οὖν, ὁ ἑωράκατε παρὰ τῷ πατρί ὑμῶν, ποιεῖτε.

Ἀπεκρίθεσαν καὶ εἶπον αὐτῷ· ὁ πατήρ ἡμῶν· Ἀβραάμ ἐστι, Λέγει αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· εἰ τέκνα τοῦ Ἀβραάμ ἦτε, τὰ ἔργα τοῦ· Ἀβραάμ ἐποιεῖτε ἄν.

Νῦν δὲ ζητεῖτὲ με ἀποκτεῖναι, ἄνθρωπον, ὅς τὴν ἀλήθειαν ὑμῖν λελάληκα, ἣν ἤκουσα παρὰ τοῦ Θεοῦ· τοῦτο Ἀβραάμ οὐκ ἐποίησεν·

Ὑμεις ποιεῖτε τὰ ἔργα τοῦ πατρός ὑμῶν. Εἶπον οὖν αὐτῷ· ἡμεῖς ἐκ πορνείας οὐ γεγεννήμεθα· ἕνα πατέρα ἔχομεν, τὸν Θεόν.

Εἶπεν οὖν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· εἰ ὁ Θεός πατή ὑμῶν ἦν, ἠγαπᾶτε ἄν ἐμέ ἐγώ γὰρ ἐκ τοῦ Θεοῦ ἐξῆλθον καὶ ἥκω· οὐδὲ γὰρ ἀπ' ἐμαυτοῦ ἐλήλυθα, ἀλλ' ἐκεῖνός με ἀπεστειλε.

Διατί τὴν λαλιάν τὴν ἐμήν οὐ γινώσκετε ; ὅτι οὐ δύνασθε ἀκούειν τὸν λόγον τὸν ἐμόν.

Ὑμεῖς ἐκ πατρός τοῦ διαβόλου ἐστέ καὶ· τάς ἐπιθομίας τοῦ πατρός ὑμῶν θέλετε ποιεῖν· ἐκεῖνος ἀνθρωποκτόνος ἦν ἀπ' ἀρκῆς καὶ ἐν τῇ ἀληθείᾳ οὐχ ἕστηκεν, ὅτι οὐκ ἔστιν ἀλήθεια ἐν αὐτῷ· ὅταν λαλῇ τὸ ψεῦδος, ἐκ τῶν ἰδίων λαλεῖ, ὅτι ψεύστης ἐστί καὶ ὁ πατὴρ αὐτοῦ.

Ἐγώ δὲ ὅτι τὴν ἀλήθειαν λέγω, οὐ πιστεύετε μοι.

Τίς ἐξ ὑμῶν ἐλέγχει με περὶ ἁμαρτίας ; εἰ δὲ ἀλήθειαν λέγω, διατί ὑμεῖς οὐ πιστεύετέμοι ;

Ὁ ὢν ἐκ τοῦ Θεοῦ τὰ ῥήματα τοῦ Θεοῦ ἀκούει· διὰ τοῦτο ὑμεῖς οὐκ ἀκούετε, ὅτι ἐκ τοῦ Θεοῦ οὐκ ἐστέ.

Jean, VIII, 37. Je sais que vous êtes la postérité d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir parce que ma parole ne trouve point d'entrée en vous.

Je sais que vous êtes de la race d'Abraham ; cependant vous voulez me tuer parce que mon entendement n'entre point en vous.

38. Je vous dis ce que j'ai vu chez mon Père : et vous, vous faites aussi ce que vous avez vu chez votre père.

Ce que j'ai compris de mon père je le dis. Vous, ce que vous avez compris de votre père vous le faites.

39. Ils lui répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous étiez enfants d'Ahraham, vous feriez les œuvres d'Abraham.

Et on lui dit : Notre père c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous étiez enfants d'Abraham vous serviriez Dieu comme lui.

40. Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui vous ai dit la vérité, que j'ai apprise de Dieu ; Abraham n'a point fait cela.

Mais maintenant vous décidez qu'il faut me tuer, moi, un homme qui vous a dit la vérité qu'il a entendue de Dieu. Abraham n'a point fait cela.

41. Vous faites les œuvres de votre père.

Vous servez votre père. On lui dit : Nous ne

Et ils lui dirent : Nous ne sommes pas des enfants bâtards ; nous n'avons qu'un seul Père qui est Dieu.

42. Jésus leur dit : Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez sans doute, parce que je suis issu de Dieu et que je viens de sa part ; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.

43. Pourquoi ne comprenez-vous point mon langage ? C'est parce que vous ne pouvez écouter ma parole.

44. Le père dont vous êtes issus c'est le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il n'a point persisté dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Toutes les fois qu'il dit le mensonge il parle de son propre fonds ; car il est menteur et le père du mensonge.

45. Mais parce que je dis la vérité vous ne me croyez point.

46. Qui de vous me convaincra de péché ? Et si je dis la vérité,

sommes pas nés de l'adultère, notre père est commun — Dieu.

Jésus leur dit : Si Dieu était votre père vous m'aimeriez parce que je suis venu de Dieu et vais à lui. Je ne suis pas venu de moi-même, c'est lui qui m'a envoyé.

C'est pourquoi vous ne comprenez point les paroles de mon entendement, et c'est pourquoi vous ne pouvez comprendre mon raisonnement.

Vous êtes du diable et vous voulez faire l'œuvre de votre père. Dès le commencement il a été meurtrier, et il n'était point dans la vérité parce qu'il n'y a point en lui de vérité. Quand il parle il dit son propre mensonge ; et il n'y a point en lui de vérité parce que le menteur est le père du mensonge.

Et moi quand je dis la vérité vous ne me croyez point.

Qui de vous dénoncera que je me trompe ? Et si je dis la vérité,

pourquoi ne me croyez-vous pas ?
47. Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu ; c'est pourquoi vous ne les écoutez pas parce que vous n'êtes point de Dieu.

pourquoi ne me croyez-vous point ?
Celui qui est de Dieu comprend les paroles de Dieu. Vous n'entendez pas parce que vous n'êtes point de Dieu [1]).

Remarques.

1) Les versets de 41 à 46 contiennent la pensée déjà exprimée que la loi de Moïse est fausse et que, ne comprenant pas la loi de Moïse, ils n'exécutent pas la loi de Dieu. Jésus leur déclare que toute leur loi n'est que mensonge, qu'ils servent le diable, le lucre, et non pas Dieu, et que c'est la raison pour laquelle ils ne peuvent pas et ne veulent pas comprendre son culte de Dieu.

Ἀπεκρίθησαν οὖν οἱ Ἰουδαῖοι καὶ εἶπον αὐτῷ· οὐ καλῶς λεγομεν ἡμεῖς, ὅτι Σαμαρείτης εἶ σύ καὶ δαιμόνιον ἔχεις ;

Ἀπεκρίθη Ἰησοῦς· ἐγώ δαιμόνιον οὐκ ἔχω, ἀλλά τιμῶ τὸν πατέρα μου, καὶ ὑμεῖς ἀτιμάζετέ με.

Ἐγώ δὲ ζητῶ τὴν δόξαν μου· ἐστιν ὁ ξητῶν καὶ κρίνων.

Jean, VIII, 48. Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu es possédé du démon ?
49. Jésus répondit : Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez.
50. Je ne cherche point ma gloire ; il y en a un

Et en réponse les Juifs lui dirent : N'avons-nous pas dit vrai que tu es un Samaritain fou ?

Jésus répondit : Je ne suis pas fou, mais j'honore mon Père et vous me déshonorez.

Je ne raisonne point de ce qu'il me paraît. Il

autre qui la cherche et qui en jugera.

existe celui qui raisonne et punit [1]).

Remarques.

1) Ces paroles ne sont pas claires, mais d'après les versets qui suivent leur sens doit être que celui qui raisonne et punit, c'est la mort.

Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν· ἐάν τῖς τὸν λόγον τὸν ἐμόν τηρήση, δάνατον οὐ μὴ θεωρήση εἰς τὸν αἰῶνα.

Εἶπον οὖν αὐτῷ οἱ Ἰουδαῖοι· νῦν ἐγνώκαμεν, ὅτι δαιμόνιον ἔχεις· Ἀβραάμ ἀπέθανε καὶ οἱ προφῆται, καὶ σύ λέγεις· ἐάν τις τὸν λόγον μουι τηρήση, οὐ μὴ γεύσεται θανάτου εἰς τὸν αἰῶνα ;

Μὴ σὺ μείζων εἶ τοῦ πατρός ἡμῶν· Ἀβραάμ, ὅστις ἀπέθανε ; καὶ οἱ προφῆται ἀπέθανον· τίνα σεαυτόν σὺ ποιεῖς ;

Ἀπεκρίθη Ἰησοῦς· ἐάν ἐγώ δοξάζω ἐμαυτὸν, ἡ δόξα μου οἰδέν ἐστιν· ἔστιν ὁ πατήρ μου ὁ δοξάζων με, ὅν ὑμεῖς λέγετε, ὅτι Θεός ὑμῶν ἐστι,

Καὶ οὐκ ἐγνώκατε αὐτόν, ἐγώ δὲ οἶδα αὐτόν· καὶ ἐὰν εἴπω, ὅτι οὐκ οἶδα αὐτός, ἔσοματι ὅμοιος ὑμῶν, ψεύστης· ἀλλ' οἶδα αὐτόν καὶ τὸν λόγον αὐτοῦ τηρῶ.

Jean, VIII, 51. En vérité, en vérité, je vous dis que si quelqu'un garde ma parole il ne mourra jamais.
52. Les Juifs lui dirent : Nous voyons bien maintenant que tu es possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi, et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais.

Je vous dis la vérité : Si quelqu'un comprend mon entendement et s'y soumet, il ne verra jamais la mort.

Les Juifs lui dirent : Maintenant nous voyons que tu es fou. Abraham est mort et les prophètes aussi, et tu dis : Si quelqu'un se soumet à mon entendement, il ne verra jamais la mort.

53. Es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes aussi sont morts ; qui prétends-tu être ?	Es-tu plus grand que notre père Abraham ? Il est mort et les prophètes aussi. Qui prétends-tu être ?
54. Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu.	Jésus répondit : Si je me reconnaissais moi-même pour tel qu'il me semble, cela ne signifierait rien. Il y a celui qui me reconnaît, celui que vous appelez votre Dieu.
53. Cependant vous ne l'avez point connu, mais moi je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous ; mais je le connais et je garde sa parole.	Cependant vous ne l'avez point connu et ne le connaissez pas, mais moi je le connais. Et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous. Mais je le connais et j'accomplis son entendement [1]).

Remarques.

1) Négation claire du Dieu extérieur. C'est la même pensée que dans l'introduction et le message de Jean : que personne n'a connu et ne connaît Dieu.

Ἀβραάμ ὁ πατὴρ ὑμῶν ἐγαλλιάσατο, ἵνα ἴδη τὴν ἡμεραν τὴν ἐμὴν· καὶ εἶδε καὶ ἐχάρη.

Εἶπον οὖν οἱ Ἰουδαῖοι πρὸς αὐτότ· πεντήκοντα ἔτη οὔπω ἔχεις, καὶ Ἀβραάμ ἑώρακας ;

Εἶπεν αὐτοίς ὁ Ἰησοῦς· ἀμὴν λέγω ὑμῖν· πρὶν Ἀβραάμ γενέσθαι, ἐγώ εἰμι.

Ἦραν οὖν λίθους, ἵνα βάλωσιν ἐπ' αὐτόν· Ἰησοῦ δὲ ἐκρύβη καὶ ἐξῆλθεν ἐκ τοῦ ἱεροῦ.

Jean, VIII, 56. Abraham, votre père, s'est réjoui de voir mon jour ; il l'a vu, et il en a eu de la joie.	Abraham, votre père, aimait ma lumière [1]) ; il la vit et en eut de la joie.
57. Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ?	Les Juifs lui dirent ; Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ?
58. Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Avant qu'Abraham fût, j'étais.	Et Jésus leur dit : En vérité je vous le dis : Avant qu'Abraham fût, j'étais.
59. Alors ils prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais Jésus se cacha et sortit du temple, passant au milieu d'eux ; et ainsi il s'en alla.	Alors ils prirent des pierres pour les lui jeter. Mais Jésus se cacha d'eux et sortit du temple.

Remarques.

1) ἡμέρα doit être traduit ici dans le sens de lumière du jour.

2) Jésus dit qu'il est *ce* qu'il leur dit, et qu'il leur dit ce qu'il sait de son père. Celui qui élévera en soi le fils de l'homme — l'entendement, recevra la vie et ne mourra pas, parce que cet entendement c'est Dieu, et il n'y en a pas d'autre, et il ne peut le cacher, le voulût-il. Quand les Juifs disent : « Comment est-ce possible que cela ne mourra pas ? », il répond que l'entendement n'est qu'un, qu'il était avant Abraham et existe en dehors du temps.

Les entretiens de Jésus avec les Pharisiens, qui exigeaient des preuves de la véracité de sa doctrine, forment d'après les synoptiques et les chapitres VII et VIII, de Jean, une causerie dans laquelle Jésus, aux questions des Juifs sur le moyen de prouver sa doctrine, répond qu'il n'y a pas de preuves de sa doctrine et qu'il n'en peut être, parce qu'elle est la doctrine de la vie et du culte de Dieu-esprit, que l'homme connaît en lui-même, mais qu'il ne peut ni voir ni montrer.

L'AVEUGLE-NÉ GUÉRI

Καὶ παράγων εἶσεν ἄνθρωπον τυφλόν ἐκ γενετῆς.

Jean, IX, 1. Comme Jésus passait, il vit un homme aveugle dès sa naissance.

En passant Jésus aperçut un homme aveugle de naissance.

Ce chapitre continue l'exposition de la même pensée et la réponse à la même question : quelles sont les preuves de la fausseté de la loi de Moïse et celles de la véracité de la doctrine de Jésus ?

Quand on analyse ce chapitre il est impossible d'admettre que l'auteur ait voulu parler de la guérison physique d'un aveugle. S'il s'agit en effet d'une guérison physique, on ne peut nullement comprendre pourquoi Jésus, après l'avoir guéri, dit qu'il est la lumière du monde et qu'il faut marcher tant qu'on a la lumière. On ne peut également comprendre pourquoi l'aveugle dit de Jésus qu'il est un *prophète*, ni pourquoi les Pharisiens disent à l'aveugle : *Rends gloire à Dieu*, et : *Tu es son disciple*. De même on ne peut comprendre pourquoi Jésus rencontrant ensuite une femme aveugle lui dit : Tu as vu le Fils de Dieu et tu le vois. Et, principalement, tout à fait incompréhensibles et inutiles sont les paroles de Jésus dans les versets 39, 40, 41 du chapitre IX :

39. Et Jésus dit : Je suis venu dans le monde pour exercer ce jugement : que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.

40. Et quelques-uns des Pharisiens qui étaient avec lui, entendirent cela, et lui dirent : Et nous, sommes-nous aussi des aveugles ?

41. Jésus leur dit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché, mais maintenant vous dites : Nous voyons. C'est à cause de cela que votre péché subsiste.

Si ce n'est qu'un miracle tel qu'il est raconté chez Marc, VIII, 22, alors tout le côté doctrinal de ce passage tombe ; si c'est une prédication, alors seules tombent les paroles sur l'onction. J'ai choisi cette dernière interprétation, qui semble d'autant plus naturelle que dans tous ces chapitres il n'y a d'inutiles et de superflues que les paroles : Il fit une pommade avec sa salive et lui en frotta les yeux.

Καὶ ἠρώτησαν αὐτόν οἱ μαρθαταί αὐτοῦ, λέγοντες· ῥαββι, τὶς ἥμαρτεν, οὗτος ἥ οἱ γονεῖς αὐτοῦ, ἵνα τυφλός γεννηθῇ ;

Jean, IX, 2. Et ses disciples lui demandèrent : Maître ! Qui est-ce qui a péché ? Est-ce lui ou son père ou sa mère, qu'il soit ainsi né aveugle ?

Et les disciples demandèrent à Jésus : Maître, en quoi [1]) a-t-il péché, lui ou son père et sa mère, qu'il est [2]) né aveugle ?

Remarques.

1) Dans une copie et dans quelques traductions on trouve τί (en quoi) ; et cette signification est plus complète.

2) Voici encore l'emploi de ἵνα dans le sens ὥστε.

Ἀπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς· οὔτε οὗτος ἥμαρτεν, οὔτε οἱ γονεῖς αὐτοῦ, ἀλλ' ἵνα φανερωθῇ τὰ ἐργα τοῦ Θεοῦ ἐν αὐτῷ.

Ἐμέ δεὶ ἐργεζεσθαι τὰ ἔργα τῦ πέμψαντος με, ἕως ἡμέρα ἐστίν· ἔρχεται νύξ, ὅτε οὐδείς δύναται ἐργάζεσθαι.

Jean, IX, 3. Jésus répondit : Ce n'est point qu'il ait péché ni son père ni sa mère ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.
4. Pendant qu'il est jour, il me faut faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé ; la nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler.

Jésus répondit : Ni lui ni ses parents n'ont péché [1]). Mais c'est afin que se manifeste en lui le culte de Dieu.

Nous [2]) devons servir Celui qui nous a envoyés, tant qu'il y a le jour ; la nuit viendra et alors personne ne pourra plus rien faire.

Remarques.

1) Ici, il faut un point, sans quoi la phrase suivante n'a pas de sens, ou a cette signification stupide qu'il est aveugle pour que les œuvres de Dieu paraissent. La réponse de Jésus renferme le même sens que ses paroles aux Juifs : « Ne cherchez pas si j'ai tort ou raison, mais suivez-moi ». Il dit : Il ne faut pas chercher qui est coupable, mais il faut servir Dieu, toujours, tant que nous sommes vivants.

2) Dans plusieurs copies et traductions on trouve le mot μήας au commencement de même qu'après le mot *envoyé*.

Ὅταν ἐν τῷ κόσμῳ ὦ, φῶς εἰμι τοῦ κόσμου.

Jean, IX, 5. Pendant que je suis au monde, je suis la lumière du monde.

Quand je suis dans le monde, je suis la lumière du monde [1]).

Remarques.

1) L'entendement est la lumière du monde. Mais si un homme, dès sa naissance, n'a pas vu la lumière, est-il coupable ou non ? interrogent les disciples. Jésus répond : Personne n'est coupable. Si nous voyons un aveugle nous ne devons pas demander qui est coupable, nous devons seulement faire les œuvres de Dieu, ces mêmes œuvres qui ne pourraient nous être manifestées s'il n'y avait pas d'aveugles. Nous devons donner la lumière à l'aveugle, non parce que Dieu fait exprès les hommes aveugles, mais parce que toute la manifestation de Dieu consiste à éclairer les ténèbres, à donner la vue aux aveugles. Tant qu'il y a le jour, nous devons travailler pour la manifestation de la lumière dans les ténèbres. Tant que nous sommes dans ce monde, nous sommes la lumière du monde. En cela est notre vraie vie.

Καὶ εἶπεν αὐτῷ ὕπαγε, νίψαι εἰς τὴν κολυμβήθαν τοῦ Σιλωαμ, ὁ ἑρμηνεύεται ἀπεσταλμένος, ἀπῆλθεν οὖν καὶ ἐνίψατο, καὶ ἦλθε

βλέπων.

Οἱ οὖν γείτονες καὶ, οἱ θεωροῦντες αὐτόν τὸ πρότερον, ὅτι τυφλός ἦν, ἔλεγον· οὐχ οὑτος ἐστιν ὁ καθήμενος καὶ προσαιτῶν·

Ἄλλοι ἔλεγον, ὅτι οὗτός ἐστιν. Αλλοι δὲ, ὅτι ομ ἐστιν. Ἐκεῖνος ἔλεγεν, ὅτι ἐγώ εἰμί.

Ἔλεγον οὖν αὐτῷ· πῶς ἀνεῴχθησάν σου οἱ ὀφθαλμοί ;

Ἀπεκρίθη ἐκεῖνος καὶ εἶπεν· ἄνθρωπος λεγόμενος Ἰησοῦς πηλὸν ἐποίησε καὶ ἐπέχρισέ μου τούς ὀφθαλμούς, καὶ εἶπέ μοι· ὕπαγε εἰς τὴν κολυμβήθραν τοῦ Σίλωὰμ καὶ νίψαι. Ἀπελθών δὲ καὶ νιψάμενος, ἀνέβλεψα.

Εἶπον οὖν αὐτῷ· ποῦ ἐστιν ἐκεῖνος, Λέγει· οὐκ οἶδα.

Jean, IX, 7. Et il lui dit : Va, et te lave au réservoir de Siloé (ce qui signifie envoyé). Il y alla donc, se lava, et il en revint voyant clair.

Et il lui dit : Va, lave-toi dans la piscine de l'Envoyé [1]). Il se purifia et vit.

8. Or, les voisins et ceux qui avaient vu auparavant qu'il était aveugle, disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis, et qui demandait l'aumône ?

Les voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant, mendiant [2]), disaient : Est-il possible que ce soit celui qui se tenait assis et mendiait [3]) ?

9. Les uns disaient : C'est lui ; d'autres disaient : Il lui ressemble ; lui disait : C'est moi-même.

Les uns disaient : C'est lui-même ; et d'autres : Il lui ressemble. Et lui disait : C'est moi-même.

10. Ils lui dirent : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ?

Ils lui dirent : Mais comment tes yeux se sont-ils ouverts ?

11. Il répondit : Cet homme, qu'on appelle Jésus, a fait de la boue, et en a oint mes yeux, et m'a dit : Va au réservoir de Siloé et t'y lave. J'y suis donc allé, et m'y suis lavé, et je

Et il leur répondit : L'homme qu'on appelle Jésus m'a appris [4]) à me purifier par un lavage dans la piscine. Je me suis purifié et maintenant je vois.

vois.

12. Ils lui dirent : Où est cet homme ? Il dit : Je ne sais.

Alors on lui demanda : Où est-il ? Il répondit : Je ne sais.

Remarques.

1) Je passe les détails stupides et inutiles du verset 6, et, dans le verset 7, au lieu des paroles καὶ εἶπεν αὐτῷ ὑηαγε, νίψαι εἰς τὴν κολυμβήθραν τοῦ Εἰλωάμ (ὅ ἐρμηνεύεται ἀπεσταλμένος), je mets simplement : dans la piscine de l'Envoyé. De cette façon, je n'omets pas un seul mot.

La vue est obtenue par la purification de l'esprit de l'Envoyé. On ne sera pas sans remarquer que dans le verset 4 il est dit qu'il faut faire les œuvres de celui qui nous a envoyés. L'aveugle se purifie, renaît, dans la piscine de l'Envoyé, c'est-à-dire de celui qui fait les œuvres de celui qui envoie.

2) Une nouvelle preuve qu'il ne s'agit pas ici d'un aveugle, c'est qu'on ne dit pas que les voisins le connaissaient aveugle, on dit qu'ils le connaissaient mendiant, προσαιτης, chez Grisbach, Tichendorf, ainsi que dans la plupart des anciennes copies.

3) Προσαιτεῖν, mendier avec persistance, exiger.

4) J'omets, comme plus haut le détail inutile.

Αγουσιν αὐτόν πρὸς τοὺς φαρισαίους, τὸν ποτε τυφλόν.

Ἦν δὲ σάββατον, ὅτε τὸν πηλὸν ἐποίησεν ὁ Ἰησοῦς καὶ ἀνέῳξεν αὐτοῦ τοὺς ὀφθαλμούς.

Πάλιν οὖν ἠρώτων οὐτὸν καὶ οἱ φαρισαῖοι, πῶς ἀνέβλεψεν.

Ἔλεγον οὐν ἐκ τῶν φαρισαίων τινές· οὗτος ὁ ἄνθρωπος οὖκ ἔστι παρὰ τοῦ Θεοῦ, ὅτι τὸ σάββατον οὐ τηρεῖ. Ἀλλοι ἔλεγον· πῶς δύναται ἄνθρωπος ἁμαρτωλός τοιαῦτα σημεῖα ποιεῖν. Καὶ σχίσμα ἦν ἐν αὐτοῖς.

Λέγουσι τῷ τυφλῷ πάλιν· σύ τί λέγεις περὶ αὐτοῦ, ὅτι ἤνοιξε σου τούς ὀφθαλμούς· ὁ δὲ εἶπεν, ὅτι προφήτης ἐστίν.

Jean, IX, 13. Ils

Et on amena aux

amenèrent aux Pharisiens celui qui avait été aveugle.

14. Or c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait de la boue et qu'il lui avait ouvert les yeux.

15. Les Pharisiens lui demandèrent aussi eux-mêmes comment il avait reçu la vue. Et il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, et je me suis lavé, et je vois.

16. C'est pourquoi quelques-uns d'entre les pharisiens disaient : Cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un méchant homme pourrait-il faire de tels miracles ? Et ils étaient divisés entre eux.

17. Et ils dirent encore à l'aveugle : Et toi que dis-tu de lui, de ce qu'il t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète.

Pharisiens celui qui avait été aveugle.

C'était le jour du sabbat que Jésus avait ouvert les yeux à l'aveugle.

Et à leur tour les Pharisiens lui demandèrent comment il avait reçu la vue. Il leur dit : je me suis purifié, et maintenant je vois.

Et les Pharisiens se mirent à parler. Les uns disaient : Cet homme n'est point dans la loi de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. D'autres disaient : Comment un pécheur pourrait-il montrer de pareils exemples [1]). Et il y avait des discordes.

Et de nouveau ils dirent à celui qui avait été aveugle : Que penses-tu de ce [2]) qu'il t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète.

Remarques.

1) Ce n'est pas une interrogation.

2) Περὶ αὐτοῦ est traduit ordinairement par *celui*. Cette traduction est erronée. Si l'on voulait dire celui, il y aurait ὡς et non ὅτι. Je

traduis par *ce*.

Οὐκ ἐπίστευσαν οὖν οἱ Ἰουδαῖοι περὶ αὐτοῦ, ὅτι τυφλὸς ἦν καὶ ἀνεβλέψεν, ἕως ὅτου ἐφώνησαν τοὺς γονεῖς αὐτοῦ, τοῦ ἀναβλέψαντος.

Καὶ ἠρώτησαν αὐτούς, λέγοντες· οὗτος ἐστιν ὁ υἱός ὑμῶν, ὃν ὑμεῖς λέγετε ὅτι τυφλὸς ἐγεννήθη ; πῶς οὖν ἄρτι βλέπει ;

Ἀπεκρίθησαν αὐτοῖς οἱ γονεῖς αὐτου καὶ εἶπον· οἴδαμεν, ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ υἱός ἡμῶν καὶ ὅτι τυφλὸς ἐγεννήθη.

Πῶς δὲ νῦν βλέπει, οὐκ οἴδαμεν, ἢ τίς ἤνοιξεν αὐτοῦ τούς ὀφθαλμοὺς, ἡμεῖς οὐκ οἴδαμεν· αὐτὸς ἡλικίαν ἔχει, αὐτὸν ἐρωτήσατε, αὐτὸς περὶ αὐτοῦ λαλήσει.

Ταῦτα εἶπον οἱ γονεῖς αὐτοῦ, ὅτι ἐφοβοῦντο τοὺς Ἰουδαίους· ἤδη γὰρ συνέτεθειντο οἱ Ἰουδαῖοι, ἵνα ἐάν τις αὐτόν ὁμολογήση Χριστόν, ἀποσυνάγωγος γένηται.

Διὰ τοῦτο οἱ γονεῖς αὐτοῦ εἶπον, ὅτι ἡλικίαν ἔχει, αὐτὸν ἐρωτήσατε.

Jean, IX, 18. Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle, et qu'il eût reçu la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère.

Et les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle et qu'il eût commencé à voir jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère.

19. Et ils les interrogèrent, et leur dirent : Est-ce ici votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?

Et ils les interrogèrent : Est-ce là votre fils que vous avez dit être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?

20. Son père et sa mère répondirent : Nous savons que c'est ici notre fils et qu'il est né

Son père et sa mère leur répondirent : Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né

aveugle.	aveugle.
21. Mais nous ne savons comment il voit maintenant. Nous ne savons point non plus qui lui a ouvert les yeux. Il a de l'âge, interrogez-le ; il parlera pour lui-même.	Mais comment voit-il maintenant, ou quelqu'un lui a-t-il ouvert les yeux, nous l'ignorons. Lui-même est assez âgé, interrogez-le, il vous parlera de lui.
22. Son père et sa mère dirent cela, parce qu'ils craignaient les Juifs, car les Juifs avaient déjà arrêté que si quelqu'un reconnaissait Jésus pour être le Christ, il serait chassé de la synagogue.	Son père et sa mère dirent cela, parce qu'ils craignaient les Juifs, car les Juifs avaient déjà décidé que si quelqu'un reconnaissait le Christ, il serait chassé de la réunion.
23. C'est pour cela que son père et sa mère répondirent : Il a de l'âge, interrogez-le.	C'est pourquoi son père et sa mère répondirent : Il est assez âgé, interrogez-le [1]).

Remarques.

1) Le traducteur et les exégètes ayant pris tout ce chapitre pour la description d'un miracle, interprètent ordinairement de telle façon que les Juifs ne croient pas à l'accomplissement du miracle, et interrogent à ce sujet l'aveugle et ses parents.

Mais il suffit de lire ce qui est écrit pour voir que les Pharisiens n'ont même pas l'idée d'un pareil témoignage. Ils demandent (Jean, IX, 10) : Comment tes yeux se sont-ils ouverts ? c'est-à-dire comment vois-tu ? Comment as-tu conquis la vue ? (Jean, IX, 15). Et de nouveau ils demandent : Comment as-tu commencé à voir ? Dans ces deux questions, il n'y a pas de témoignage, il y a seulement l'intérêt à la manière dont cela s'est fait. Ensuite ils interprètent le verset 16, non comme s'il s'agissait de savoir s'il est aveugle ou non, mais si Jésus est envoyé de Dieu ou non. Dans le verset 17, ils demandent : Que penses-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Et, dans le verset 19, ils interrogent le père et la mère et ne leur demandent pas s'il était aveugle, comme cela devrait être ; mais ils disent : Est-ce là votre fils

que vous disiez être aveugle ? comment donc voit-il ?

Ou les Pharisiens ne savent ni parler ni penser, ou ils ne demandent pas le témoignage de l'aveugle, mais ils désirent savoir ce que précisément voit cet homme, après qu'il a cessé d'être aveugle. Et ils appellent les parents afin de savoir où cet homme a pris ses idées libres. Si c'est une preuve de la cécité, alors tous les versets sont dénués de sens ; au contraire ils sont clairs si les Pharisiens désirent savoir ce que l'aveugle a vu et où il a puisé ses idées.

Ἐφώνησαν οὖν ἐκ δευτέρου τὸν ἄνθρωπον, ὃς ἦν τυφλός, καὶ εἶπον αὐτῷ· δὸς δόξαν τῷ Θεῷ· ἡμεῖς οἴδαμεν, ὅτι ὁ ἄνθρωπος οὗτος ἁμαρτωλός ἐστιν.

Jean, IX, 24. Ils appelèrent donc pour la seconde fois l'homme qui avait été aveugle et ils lui dirent : Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un méchant.

Ils appelèrent pour la seconde fois l'homme qui avait été aveugle et ils lui dirent : [1]) Reconnais Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur.

Remarques.

1) Δός δόξαν αῷ Θεῷ ne peut pas signifier : « Donne gloire à Dieu ». Selon moi, d'après le sens du mot δόξαν, la seule signification possible c'est que les Pharisiens lui ordonnent de reconnaître leur Dieu. Ce n'est qu'en interprétant ainsi que deviennent compréhensibles tous les entretiens précédents et surtout les versets 28 et 29, où les Pharisiens disent qu'ils sont les disciples de Moïse, avec qui Dieu parla en personne, et non ceux de Jésus.

Ἀπεκρίθη οὖν ἐκεῖνος καὶ εἶπεν· εἰ ἁμαρτωλός ἐστιν, οὐκ οἶδα· ἕν οἶδα, ὅτι τυφλός ὢν αρτι βλέπω.

Εἶπω δὲ αὐτῷ πάλιν· τί ἐποίησε σοι ; πῶς ἤνοιξέ σου τοὺς

ὀφθαλμούς ;

Ἀπεκρίθη αὐτοῖς· εἶπον ἰμῖν ἤδη, καὶ οὐκ ἠκούσατε· τί πάλιν θέλετε ἀκούειν ; μὴ καὶ ὑμεῖς θέλετε αὐτοῦ, μαθηταί γενέσθαι ;

Ἐλοιδόρησαν οὐν αὐτὸν καὶ εἶπον· σὺ εἶ μαθητής ἐκείνου, ἡμεῖς δὲ τοῦ Μωῦσέως ἐσμὲν μαθηταί.

Ἡμεῖς οἴδαμεν, ὅτι Μωῦσῇ, λελάληκεν ὁ Θεὸς, τοῦτον δὲ οὐκ οἴδαμεν, πόθεν ἐστίν.

Ἀπεκρίθη ὁ ἄνθρωπος καὶ εἶπεν αὐτοῖς· ἐν γὰρ τούτῳ θαυμαστόν ἐστιν, ὅτι ὑμεῖς οὐκ οἴδατε, πόθεν ἐστί, καὶ ἀνέῳξε μου τοὺς ὀφθαλμούς.

Jean, IX, 25. Il répondit : Je ne sais si c'est un méchant, je sais bien une chose : c'est que j'étais aveugle, et que maintenant je vois.
26. Ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?
27. Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et ne l'avez-vous pas entendu encore une fois ? Voulez-vous aussi être de ses disciples ?

28. Alors ils se mirent à l'injurier et ils lui dirent : Toi, sois son disciple ; pour nous nous sommes disciples de Moïse.
29. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci nous ne savons d'où il est.

Il leur répondit : Est-il pécheur ou non, je l'ignore. Je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle et maintenant, je vois.

De nouveau, ils lui dirent : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?
Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit et vous ne me croyez pas [1]). Quoi ! voulez-vous encore entendre la même chose, ou voulez-vous devenir ses disciples ?
Alors ils se mirent à l'injurier et ils lui dirent : C'est toi qui es son disciple, mais nous, nous sommes les disciples de Moïse.
Nous savons que Dieu lui-même a parlé à Moïse, mais pour lui nous ne savons pas

30. Cet homme répondit : C'est une chose étrange que vous ne sachiez pas d'où il est ; et cependant il m'a ouvert les yeux.

d'où il est.
Et il leur répondit : Voilà qui est étrange que vous ne sachiez pas d'où il est [2]) ; et cependant il m'a ouvert les yeux.

Remarques.

1) Dans plusieurs manuscrits, il y a *croire*.

2) *Vous ne savez pas d'où il est*, répétition des paroles du discours dans le temple.

Οἴδαμεν δὲ, τι ἁμαρτωλῶν ὁ Θεός οὐκ ἀκούει, ἀλλ' ἐάν τις θεοσεβής ἦ καὶ το δέλημα αἰτοῦ ποιῆ, τούτου κοόει.

Jean, IX, 31. Or nous savons que Dieu n'exauce point les méchants, mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, il l'exauce.

Nous [1]) savons que Dieu n'exauce point les pécheurs mais qu'il exauce celui qui est pieux et qui accomplit la volonté de Dieu.

Remarques.

1) « Nous » signifie évidemment que ce n'est pas simplement un mendiant aveugle qui parle, mais quiconque a compris la doctrine de Jésus.

Ἐκ τοῦ αἰῶνος οὐκ ἠκούσθη, ὅτι ἤνοιξέ τις ὀφθαλμούς τυφλοῦ γεγεννημένου.

Εἰ μὴ ἦν οὗτοις παρὰ Θεοῦ, οὐκ ἠδύνατο ποιεῖν οὐδέν.

Ἀπεκρίθησαν καὶ εἶπον αὐτῷ· ἐν ἁμαρτίαις σὺ ἐγεννήθης ὅλος, καὶ σὺ διδάσκεις ἡμᾶς. Καὶ ἐξέβαλον αὐτόν ἔξω.

Ἤκουσεν ὁ Ἰησοῦς, ὅτι ἐξέβαλον αὐτὸν ἔξω, καὶ εὑρὼν αὐτόν, εἶπεν αὐτῷ· σὺ πιστεύεις εἰς τὸν υἱόν τοῦ Θεοῦ ;

Ἀπεκρίθη ἐκεῖνος καὶ εἶπε· τίς ἐστι, κύριε, ἵνα πιστεύσω εἰς αὐτόν ;

Εἶπε δὲ αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· καὶ ἑώρακας αὐτόν, καὶ ὁ λαλῶν μετὰ σοῦ ἐκεῖνός ἐστιν.

Ὁ δὲ ἔφη πιστεύω, κύριε. Καὶ προσεκύνησεν αὐτῷ.

Jean, IX, 32. On n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né.
33. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire de semblable.
34. Ils lui répondirent : Tu es entièrement né dans le péché, et tu veux nous enseigner ? Et ils le chassèrent de la synagogue.
35. Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé ; et l'ayant rencontré il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ?
36. Il répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ?

37. Et Jésus lui dit : Tu l'as vu et c'est lui-même qui te parle.
38. Et il dit : Je crois, Seigneur ! Et il se prosterna devant lui.

On n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né.
S'il n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.

Et on lui répondit : Tu es entièrement né dans le péché et tu nous enseignes ! Et ils le chassèrent.

Jésus ayant appris qu'on l'avait chassé, et le rencontrant, lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ?
Il répondit : Qui est-il afin que je croie en lui ?

Jésus lui dit : Tu l'as vu et tu le vois, et c'est lui-même qui te parle.
Et il dit : Je crois, maître ! Et il s'inclina [1]).

Remarques.

1) L'aveugle de naissance répond aux Pharisiens ce qu'il éprouve, et il ne peut dire davantage ; il n'avait pas vu la vraie vie, et ne la comprenait pas. Jésus lui a ouvert les yeux et maintenant il ne peut plus rien dire ni pour ni contre Moïse. Il a vu la vie, il dit qu'il la voit, c'est tout ce qu'il peut dire. Mais Jésus le rencontrant après qu'il a été chassé, lui demande : Est-ce que tu crois au Fils de Dieu ? Tout d'abord l'aveugle ne comprend pas ce que c'est que le Fils de Dieu. Jésus le lui explique : le Fils de Dieu c'est ce que tu connais, c'est ce qui te parle dans ton âme, toi-même — ce qui est dit dans l'entretien avec Nicodème — tu entends sa voix et la comprends.

Καὶ εἶπεν ὁ Ἰησοῦς· εἰς κρίμα ἐγώ εἰς τὸν κόσμον τοῦτον ἦλθον, ἵνα οἱ μὴ βλέποντες βλέπωσι, καὶ οἱ βλέποντες τυφλοί γένωνται.

Καὶ ἤκουσαν ἐκ τῶν φαρισαίων ταῦτα οἱ ὄντες μετ' αὐτοῦ καὶ εἶπον αὐτῷ· μὴ καὶ ἡμεῖς τυφλοί ἐσμεν ;

Εἶπεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· εἰ τυφλοί ἦτε, οὐκ ἄν εἴχετε ἁμαρτίαν· νῦν δὲ λέγετε, ὅτι βλέπομεν, ἡ οὖν ἁμαρτία ὑμῶν μένει.

Jean, IX, 39. Et Jésus dit : Je suis venu dans le monde pour exercer ce jugement : que ceux qui ne voient point voient et que ceux qui voient deviennent aveugles.

Et Jésus dit : Je suis venu dans ce monde pour diviser [1]), pour que les aveugles commencent à voir et que ceux qui voient deviennent aveugles.

40. Et quelques-uns des Pharisiens qui étaient avec lui entendirent cela et lui dirent : Et nous, sommes-nous aussi des aveugles ?

Et des Pharisiens, et d'autres avec eux entendirent cela et dirent : Nous considères-tu comme des aveugles ?

41. Jésus leur dit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché ; mais maintenant vous dites :

Et Jésus leur dit : Si vous étiez aveugles vous ne seriez point dans l'erreur ; mais maintenant vous dites

Nous voyons. C'est à cause de cela que votre péché subsiste.

que vous voyez, et votre erreur est en vous.

Remarques.

1) Κρὶμα — division.

À la question : Pourquoi existe-t-il des gens privés de la compréhension du vrai bien ? en sont-ils eux-mêmes coupables, où sont-ce leurs parents ? Jésus répond que la question humaine : pourquoi, et la conception humaine de la justice ne sont pas applicables ici. Ni l'aveugle ni ses parents ne sont coupables. Il ne faut pas raisonner, mais il faut vivre par la lumière de l'entendement. Il était aveugle et il s'est mis à voir. Le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, n'est venu dans le monde que pour séparer ceux qui voient de ceux qui ne voient pas, et celui-là seul qui voit et ne marche pas vers la lumière, est pécheur.

Σχίσμα οὺν πάλιν ἐγένετο ἐν τοῖς Ἰουδαίοις διὰ τούς λόγους τούτους·

Ελεγον δὲ πολλοὶ ἐξ αὐτῶν· δαιμόνιον ἐχει καὶ μαίνεται· τί αὐτοῦ ἀκούετε ;

Αλλοι ἔλεγον· ταῦτα τί ῥήματα οὺκ ἔστι δαιμονεζομένου· μὴ δαιηόνιον, δύναται τυφλῶν ὀφθαλμοὺς ἀνοίγειν.

Jean, x, 19. Alors il y eut encore de la division entre les Juifs à cause de ce discours.
20. Et plusieurs d'entre eux disaient : Il est possédé du démon, et il est hors de sens ; pourquoi l'écoutez-vous ?

La division s'éleva de nouveau parmi les Juifs à cause de ces paroles.
Plusieurs d'entre eux disaient : Il est possédé ; pourquoi l'écouter ?

21. Les autres disaient : Ce ne sont pas là les discours d'un démoniaque ; le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ?	Les autres disaient : Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé. Le possédé ne peut pas ouvrir les yeux des aveugles.

Dans les deux chapitres précédents, Jésus dit que tout le culte des Juifs est faux, que la loi de Moïse est pleine de contradictions et de mensonges, qu'ils ignorent Dieu, et servent le diable, en l'appelant Dieu ; et il dit que lui leur donne la doctrine du vrai culte de Dieu par les actes.

À leurs questions sur les preuves de la véracité de sa doctrine, il dit que sa doctrine n'est pas à lui, qu'elle est à celui de qui nous tous sommes nés — la doctrine de la vie, et que pour savoir si sa doctrine est vraie, il faut vivre selon elle, comme il l'enseigne. Celui qui vivra ainsi deviendra libre. Il n'y aura pour lui ni crainte, ni mal, ni même la mort. Celui qui vivra ainsi se sentira participer au commencement de la vie — Dieu.

Celui qui vit pour la chair vit contrairement au principe de la vie, contrairement à Dieu. Il est semblable au serviteur qui demeure dans la maison du maître sans se soucier de la volonté du maître. Et il faut vivre comme le fils dans la maison du père, se confondre avec la volonté du père, et alors on vivra toujours avec le Père. Dans la vie en Dieu la mort n'existe pas ; elle fut et sera ; elle était avant le commencement du monde. Celui qui ne vit pas en Dieu ignore Dieu et on ne peut le lui expliquer. Pour comprendre Dieu, il faut vivre en Dieu. C'est pourquoi Jésus ne pouvait pas donner les preuves de la véracité de sa doctrine comme les Juifs l'exigeaient, et pour leur montrer plus clairement encore l'impossibilité de donner des preuves pareilles, il leur raconte la parabole de l'aveugle de naissance. Celui qui comprend par le cœur, celui-ci voit, et celui qui ne comprend pas ne voit pas, tant que les yeux ne lui sont pas ouverts ; et on ne peut pas prouver à un autre la véracité de la doctrine de la vie. Celui qui a compris le sens principal de la vie ne peut plus s'arrêter devant aucune considération ; il sait qu'il était aveugle et que, maintenant, il voit. Il sait qu'auparavant toute sa vie n'était que ténèbres et qu'elle est devenue la lumière. Mais pourquoi, auparavant, ne voyait-il pas la lumière, il l'ignore ; de même il ne peut savoir si celui qui lui a donné la lumière a eu raison ou tort de la lui donner le jour du sabbat.

J’étais aveugle et maintenant je vois. Il n’y a pas d’autres preuves.

JÉSUS, PORTE DE LA VIE

Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν· ὁ μὴ εἰσερχόμενοθ διὰ τῆς συμας εἰς τὴν αὐλην τῶν προβάτων, ἀλλὰ ἀναβαίνων ἀλλαχόθεν, ἐκεῖνος κλέπτης ἐστι καὶ λῃστής.

Ὁ δέ εἰσερχόμενος δὶα τῆς θύρας ποιμήν ἐστι τῶν προβάτων.

Τούτῳ ὁ θυρωρὸς ἀνοίγει, καὶ τὰ πρόβατα τῆς φωνῆς αὐτοῦ ακούει, καὶ τα ἴδια πρόβατα καλεῖ κατ’ ὄνομα καὶ ἐξάγει αὐτὰ·

Καὶ ὅταν τὰ ἴδια πρόβατα ἐκβάλη, ἔμπροσθεν αὐτῶν πορεύεται. καὶ τὰ πρόβατα αὐτῷ ἀκολουθει, ὅτι οἴδασι τὴν φωνήν αὐτοῦ.

Ἀλλοτρίῳ δὲ οὐ μὴ ἀκοουθήσωοσιν, ἀλλὰ φεύξονται ἀπ’ αὐτοῦ, ὅτι οὐκ οἴδασι τῶν ἀλλοτοίων τὴν φονήν.

Ταύτην τὴν παροιμίαν εἶπεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς. Ἐκεῖνοι δὲ οὐκ ἔγνωσαν, τίνα ἦν, ἅ ἐλάλει αὐτοῖς.

Jean, x, 1. En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui n’entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un larron et un voleur.
2. Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis.
3. Le portier lui ouvre, les brebis entendent sa voix, et il appelle ses propres brebis par leur nom, et les mène dehors.
4. Et quand il a mis dehors ses propres brebis, il marche devant elles, et les

En vérité je vous dis que celui qui n’entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais s’y glisse par un autre endroit, est un voleur et un brigand.

Mais celui qui entre par la porte est le pasteur de ses brebis.
Le gardien lui ouvre la porte et les brebis entendent sa voix. Et il connaît chaque brebis par son nom et la laisse aller dans les prés.
Et quand il a fait sortir les brebis, lui-même marche devant elles. Et les brebis le suivent

brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix.	parce qu'elles connaissent sa voix.
5. Mais elles ne suivront point un étranger ; au contraire, elles le fuiront parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers.	Mais elles ne suivront point un étranger et s'enfuiront de lui, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers.
6. Jésus leur dit cette similitude ; mais ils ne comprirent point ce qu'il leur voulait dire.	Jésus leur dit cette parabole ; mais ils ne comprirent point ce qu'il leur voulait dire.

Il s'agit toujours de la même chose : de prouver la fausseté de la religion juive et la véracité de la doctrine de Jésus. Après la parabole de l'aveugle à qui la vue a été donnée, on dit que cet éclairement aura lieu toujours, parce que la doctrine de Jésus ne consiste qu'en ce que tous les hommes connaissent, et qu'elle ne fait qu'aviver, qu'éclairer en eux, ce qui était dans leur cœur. Sa doctrine comparée aux doctrines fausses est comme l'apparition dans la bergerie du vrai berger comparée à celle du voleur qui pénètre dans la bergerie. Tous la reconnaissent immédiatement de même que les brebis reconnaissent leur pasteur. Ils sentent qu'elle les nourrira et leur donnera la vie, tandis qu'ils s'écartent de la doctrine fausse comme les brebis s'écartent du larron qui s'est introduit en franchissant la haie. Ils ne la reconnaissent pas et ont peur d'elle, pressentant le mal. Si Jésus leur disait des choses extraordinaires, étrangères aux hommes, ils pourraient avoir peur, de même que les brebis ont peur de celui qui entre par escalade dans la bergerie. Mais il leur parle de ce que tous connaissent en eux-mêmes, de la voie qui seule mène à la vie. Il entre par cette porte qui seule mène aux pâturages, à la vie. Et ce qu'il dit est connu des hommes, comme la voix du pasteur l'est des brebis. Et c'est pourquoi ils le suivront et recevront la vie.

Εἶπεν οὖν πάλιν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι ἐγώ εἰμι ἡ θύρα τῶν προβάτον.

Πάντες, ὅσοι πρὸ ἐμου ἦλθον, κλέπαται εἰσί καὶ λῃσταί· ἀλλ' οὐκ ἤκουσαν αὐτῶν τὰ πρόβατα.

Ἐγώ εἰμι ἡ θύρα. δὲ ἐμοῦ ἐάν τις εἰσέλθη σωθήσεται, καὶ εἰσελεύσεται καὶ ἐξελεύσεται, καὶ νομὴν εὑρήσει.

Ὁ κλέπτης οὐκ ἔρχεται, εἰ μὴ ἵνα κλέψῃ καὶ θύσῃ καὶ ἀπολέσῃ· Ἐγώ ἦλθον, ἵνα ζωὴν εχωσι καὶ περισσόν ἔχωσιν.

Jean, x, 7. Jésus donc leur dit encore : En vérité, en vérité je vous dis que je suis la porte des brebis.
8. Tous ceux qui sont venus avant moi ont été des larrons et des voleurs, et les brebis ne les ont point écoutés.

9. Je suis la porte : celui qui entrera par moi sera sauvé, il entrera et sortira, et trouvera de la pâture.
10. Le larron ne vient que pour dérober, pour tuer et pour détruire ; mais moi je suis venu afin que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient même avec abondance.

Et de nouveau Jésus leur dit : Je vous dis, en vérité, que ma doctrine est la porte des brebis.
Tous ceux qui sont venus avant moi ont été des voleurs et des larrons [1]), et les brebis ne les ont point écoutés.
Moi je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi il sera sauf, il entrera et sortira et trouvera son pâturage.
Le voleur ne vient que pour dérober, tuer et détruire. Moi je suis venu par la porte pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait d'une façon suffisante.

Remarques.

1) Ὅσοι πρὸ ἐμοῦ ἦλθον, κλέπται εἰσί καὶ λῃσταί…

Cela semble tout à fait clair. Tous ceux qui sont venus enseigner

avant moi étaient des voleurs et des larrons. En d'autres termes : Moïse et tous les prophètes sont de faux docteurs. Les paroles : « La loi de Moïse et les prophètes jusqu'à Jean. La loi est donnée par Moïse, la vérité par Jésus-Christ », signifient la même chose. Il semble qu'on ne puisse exprimer plus clairement la négation de la loi de Moïse. Mais voici ce qu'en fait l'Église[3] :

En vérité, en vérité (l'affirmation de la vérité indiscutable de ses paroles) *je vous dis*. Les Pharisiens ne comprenant pas la parole imagée du Seigneur, Il leur en explique le sens.

Je suis la porte des brebis, la porte qui mène aux brebis, par laquelle le pasteur entre dans la bergerie. Il est le seul véritable intermédiaire entre Dieu et son peuple, le peuple élu, la seule voie pour les pasteurs et les brebis.

Tous ceux qui sont venus, etc. Plus haut, le Seigneur a appelé voleurs et larrons ceux qui n'entrent pas par la porte mais escaladent du dehors. Ici, il appelle du même nom tous ceux qui sont venus avant lui. Il n'entend pas dire ceux qui sont entrés par la porte, mais ceux qui se sont introduits par un endroit quelconque. C'est-à-dire qu'il ne comprend pas de ce nombre les vrais guides du peuple, placés par Dieu, les prophètes et les prêtres, qui ont agi en vrais esprits, mais tous les faux guides du peuple quels qu'ils soient : les faux prophètes, les faux messies, et, particulièrement ici, les Pharisiens, les ennemis du Christ et de son esprit, et qui, cependant, se regardaient comme les directeurs du peuple, et s'appelaient les précurseurs du Seigneur.

Les brebis ne les ont point écoutés, c'est-à-dire les vrais membres du peuple élu par Dieu, ceux qui ont formé le noyau du règne du Messie, ceux qui, comme il s'exprimait, lui étaient donnés par le Père, et, en général, tous les véritables membres du royaume de Dieu. Ils n'ont pas écouté la voix des faux guides, car ceux qui les ont écoutés et suivis n'étaient pas des membres véritables du royaume de Dieu, et ne lui appartenaient qu'en apparence.

Je suis la porte. La répétition marque la valeur du terme.

Celui qui entrera par moi. Cette phrase est liée à ce qui précède sur ceux qui entrent par la porte, mais il semble qu'à la fin de ce passage l'image soit plus large, et puisque par la porte ce ne sont pas uniquement les pasteurs qui entrent et sortent mais les brebis, il faut donc comprendre par ceux qui entrent et sortent, et les pasteurs et les brebis. Mais dans un sens plus étroit, on comprend par bergerie des brebis, le royaume du Messie, l'Église du Christ, c'est pourquoi l'on emploie l'expression sera sauvé ; c'est à dire qu'il aura le salut dans le royaume du Messie.

Le mot *entrera* signifie la satisfaction du besoin, l'assurance de la sécurité morale, la protection sûre, le toit où l'on peut trouver la paix de l'esprit et le repos en Dieu, comme les brebis trouvent dans la bergerie, la protection, le toit et le repos. Les mots *sortira* et *trouvera* signifient la satisfaction des besoins de la nourriture morale, de la nourriture de la vérité, du bien, de la beauté dans le royaume du Messie, où, pour la satisfaction de tous les besoins de l'esprit, il y a l'abondance de toutes choses, un champ large où chacun peut se nourrir à sa suffisance. Dans le royaume du Christ, il y a tout pour la satisfaction de n'importe quels besoins moraux.

Le voleur vient… Je suis venu, etc. La première image dans laquelle le Seigneur se présente sous le symbole de la porte conduisant à la bergerie. Cette image est finie, et le Seigneur, continuant la même représentation imagée, pour mieux expliquer sa

pensée, change les images de sa parole et se présente non plus comme la porte mais comme le bon pasteur. Avec ce changement le Seigneur s'oppose directement, comme vrai guide du peuple, aux guides faux, qu'il nomme des voleurs. Le larron qui pénètre dans la bergerie par escalade a un but de lucre, et de plus, il est dangereux pour les brebis : il vole, il tue. Ainsi font les faux pasteurs, les faux guides du peuple, qui ne sont pas envoyés par le Christ et n'agissent pas en son nom. Tels sont les Pharisiens qui ne se guident que par le lucre et dont l'activité entraîne la perte des brebis. Ils les tuent moralement, car par leur doctrine fausse et leur activité, ils les détournent de la vraie vie en Dieu et en Christ, en lesquels est la vraie vie de l'esprit. Au contraire, le vrai pasteur, Christ, donne la vie et non la mort, la vie avec abondance. Il est venu précisément pour que ceux qui veulent être les brebis de sa bergerie aient la vie ; et la vie avec abondance, s'entend la vie spirituelle unie au Christ dans son royaume. La même pensée se retrouve en de nombreux passages où l'on promet la vie aux membres du royaume de Christ.

Avec abondance. Cette image est prise de l'abondance du champ de blé qui contient plus de grain qu'il n'en faut pour satisfaire les besoins de la nourriture. C'est la même pensée exprimée dans d'autres passages : Nous avons reçu de son abondance, etc.

Voici ce que dit Reuss (p. 234, 235) :

Les Pharisiens n'ayant pas compris ou n'ayant pas voulu comprendre, Jésus reprend son allégorie et sa polémique. Encore une fois il se nomme la porte, mais cette fois-ci, il l'est pour le troupeau lui-même. Heureuses les brebis qui savent trouver cette porte pour se mettre en sûreté dans le bercail, qui échappent ainsi aux voleurs rôdant au dehors ! Voilà en deux mots le sens de ce petit tableau, dont nous nous garderons bien d'éplucher tous les éléments. Si nous insistons par exemple sur ce que le bercail doit être le royaume de Dieu, comment expliquerons-nous que les brebis en sortiront pour trouver leur pâture ? Évidemment le mot *sortir* n'est là que pour les besoins de l'image, le pâturage n'étant pas dans le bercail. Par la même raison, nous disons *sauf* et non *sauvé*, parce qu'il est encore question d'animaux qui s'abritent. Si l'auteur a mis *quelqu'un il,* etc., c'est qu'il a mêlé à l'image une interprétation pratique parfaitement juste, mais qui brouille un peu les couleurs du tableau. Mais il va sans dire que la pâture aussi a son sens spirituel très facile à trouver. La phrase relative aux voleurs a dérouté les théologiens. On s'en est effrayé comme si l'auteur avait voulu faire dire à Jésus que tous les conducteurs antérieurs du peuple d'Israël, les prophètes compris, avaient été de faux bergers. Les Gnostiques en ont profité pour justifier leur rejet de l'Ancien Testament. Les copistes intimidés ont rayé ces deux mots : *avant moi*, comme si cela changeait le sens. Le fait est que le troupeau est la génération contemporaine, par conséquent les voleurs sont ceux qui, à cette époque-là, avaient prétendu s'emparer de la direction spirituelle de la nation juive et contre les attaques desquels Jésus était venu ouvrir aux siens (chap. VI, 45) la porte de refuge, en les recevant dans son sein ou dans ses bras. Comme il fait ici allusion à un fait, le noyau de son troupeau étant déjà formé, il pouvait dire : les brebis ne les ont pas écoutés. Par cette tournure le discours quitte le terrain de la théorie ou de l'idéal et s'engage pour un moment dans celui de l'histoire. (Nous avons fait voir dans l'introduction, p. 82, que l'expression du v. 8 dépasse le but prochain auquel nous nous sommes arrêtés ici.

Je rapporte *il sera sauf, il entrera, il sortira, il trouvera le pâturage*, aux brebis, puisque sans cela non seulement se perd le sens de la comparaison, mais celui de l'image de *la porte*.

Voici comment je comprends : Jésus-Christ se compare à une brebis, en tant qu'homme ; mais en outre, il compare sa conscience divine à la porte. C'est pourquoi, plus loin, il dit : Le larron ne vient que pour dérober, pour tuer et pour détruire ; mais moi je suis venu afin que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient même avec abondance (Jean, x, 10). Abandonnant la comparaison de la porte, il se compare au pasteur.

EXPLICATION DE LA PARABOLE DU PASTEUR ET DES BREBIS

Ἐγώ εἶμι ὁ ποιμήν ὁ καλός· ὁ ποιμήν ὁ καλός τὴν ψυχήν αὐτοῦ τίθησιν ὑπὲρ τῶν προβάτων,

Ὁ μισθωτὸς δὲ καὶ οὐκ ὢν ποιμὴν, οὗ οὐκ εἰσί τὰ πρόβατα ἴδια ; θεωρεῖ τὸν λύκον ἐρχόμενον καὶ ἀφίησι τά πρόβατα καὶ φεύγει, καὶ ὁ λύκος ἁρπάζει αὐτά καὶ σκορπίζει τά πρόβατα.

Ὁ δὲ μισθωτός φεύγει, ὅτι μισθωτός ἐστι, καὶ οὐ μέλει αὐτῷ περὶ τῶν προβάτων.

Ἐγώ εἰμι ὁ ποιμὴν ὁ καλός, καὶ γινώσκω τὰ ἐμὰ, καὶ γινώσκομαι ὑπό τῶν ἐμῶν.

Καθώς γινώσκει μὲ ὁ πατήρ, κἀγώ γινώσκω τὸν πατέρα, καὶ τὴν φυχήν μου τίθημε ὑπὲρ τῶν προβάτων.

Καὶ ἀλλά πρόβατα ἔχω, ἅ οὐκ ἐστιν ἐκ τὴς αὐλῆς, ταύτης κἀκεῖνά με δεῖ ἀγαγεῖν· καὶ τῆς φωνῆς μου ἀκούσουσι, καὶ γενήσεται μία ποίμνη, εἷς ποιμήν.

Διά τοῦτο ὁ πατήρ με ὀγαπᾷ, ὅτι ἐγω τίθημι τὴν ψυχήν μου, ἵνα πάλιν λάβω αὐτὴν.

Οὐδεὶς αἴρει αὐτὴν ἀπ' ἐμοῦ, ἀλλ' ἐγώ τίθημι αὐτὴν ἀπ' ἐμαυτοῦ· ἐξουσίαν ἐχω θεῖναι αὐτήν καὶ ἐξουσίαν ἔχω πάλιν λαβεῖν αὐτήν· ταύτην τήν ἐντολήν ἔλαβον παρὰ τοῦ πατρός μου.

Jean, x, 11. Je suis le bon berger ; le bon berger donne sa vie pour ses brebis.
12. Mais le mercenaire, celui qui n'est point le

Je suis le bon berger [1]). Le bon berger donne sa vie pour ses brebis.
Mais le mercenaire n'est point le berger ;

berger et à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, et il abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup ravit les brebis et les disperse.

13. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie point des brebis.

14. Je suis le bon berger, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent.

15. Comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis.

16. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul berger.

17. C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre.

18. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu cet ordre de mon Père.

les brebis ne sont point à lui ; voit-il venir un loup, il abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup ravit les brebis et les disperse.

Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie point des brebis.

Je suis le bon berger ; je connais mes brebis et elles me connaissent.

De même que le Père me connaît et je connais le Père, et je donne ma vie pour les brebis.

Et j'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de la même bergerie, il faut aussi que je les fasse sortir, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul berger.

C'est pour cela que mon père m'aime, parce que je donne ma vie pour la recevoir de nouveau.

Personne ne me la prend, je la donne volontairement et j'ai le pouvoir de la reprendre. Ce commandement [2]), je l'ai reçu de mon Père.

Remarques.

1) Le bon berger, comme le maître lui-même ou le fils du maître.

2) Le commandement du Père consiste à donner la vie de la chair pour la vie en Dieu.

Cette parabole des brebis et du berger qui s'est déjà présentée à Jésus-Christ, quand le peuple lui semblait pareil aux brebis dispersées sans berger, est expliquée maintenant, par Jésus-Christ, à trois points de vue différents :

1) Il dit qu'il a répété plusieurs fois qu'il y a beaucoup de chemins mais toujours une seule entrée. Il dit que la bergerie n'a qu'une porte, et qu'une sortie sur le pâturage, c'est-à-dire pour se nourrir — vivre. De même pour la vie de l'homme, il n'y a qu'une sortie : l'entendement de la vie, c'est-à-dire ce qu'il enseigne. Toute doctrine qui n'est pas basée sur l'entendement de la vie est fausse, et tous le savent, de même que les brebis savent quand un voleur escalade la haie.

2) Il dit qu'il est entré par cette porte et il appelle les hommes à l'y suivre pour recevoir la vie. Et de même que les brebis suivent le berger, qui entre par la porte et dont elles connaissent la voix, de même les hommes le suivront ; et non seulement ceux auxquels il s'adresse, mais tous les hommes. Si l'on réunit les brebis en un seul troupeau conduit par un seul berger, ainsi sa doctrine réunira tous les hommes.

3) Il dit : Outre que dans la bergerie les brebis reconnaissent distinctement le vrai berger du voleur, dans les prés, au pâturage, le vrai berger se distingue du mercenaire. Ici Jésus-Christ oppose le berger mercenaire au fils de la maison qui paît le troupeau du père. Le mercenaire s'enfuira à l'approche du loup, car il ne se soucie pas des brebis, tandis que le fils de la maison ne s'épargnera pas pour les brebis, parce que les brebis appartiennent à son père. Il n'abandonne pas les brebis parce qu'elles sont ses brebis, et qu'il est leur berger et leur maître. Ainsi la doctrine de Moïse était une doctrine fausse parce que, selon elle, il y avait le vol, le pillage, et des avantages pour ceux qui la propageaient. Selon la doctrine de Jésus, il n'y a ni vol, ni pillage, et non seulement il n'y a pas avantage pour celui qui la propage, au contraire, toute sa doctrine consiste à donner sa vie pour les autres afin de recevoir la vraie vie. C'est en cela que consiste le

commandement du Père, qu'il enseigne aux hommes.

Σχίσμα οὖν πάλιν ἐγένετο ἐν τοῖς Ἰουδαίοις διὰ τοὺς λόγους τούτους.

Ἔλεγον δὲ πολλοὶ ἐξ αὐτῶν· δαιμόνιον ἔχει καὶ μαίνεται· τὶ αὐτοῦ ἀκούετε ;

Ἄλλοι ἔλεγον· ταῦτα τὰ ῥήματα οὐκ ἐστι δαιμονιζομένου· μὴ δαιμόνιον δύναται τυφλῶν ὀφθαλμούς ἀνοίγειν.

Jean, x, 19. Alors il y eut encore de la division entre les Juifs à cause de ce discours.
20. Et plusieurs d'entre eux disaient : Il est possédé du démon, et il est hors de sens, pourquoi l'écoutez-vous ?
21. Les autres disaient : Ce ne sont pas là les discours d'un démoniaque. Le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ?

De nouveau la division se fit entre les Juifs à cause de ces paroles.

Plusieurs disaient : Il est possédé et il est fou ; pourquoi lui obéissez-vous ?

Les autres disaient : Ces paroles ne sont pas celles d'un fou. Celui qui est fou ne peut pas ouvrir les yeux des aveugles.

Les versets 22 et 23, où il est question d'une certaine fête, ayant lieu en hiver, introduisent un détail qui n'est en rien nécessaire d'autant plus que le discours prononcé dans ce cas suit immédiatement ce qui a été dit auparavant.

Ἐκύκλωσαν οὖν αὐτὸν οἱ Ἰουδαῖοι καὶ ελεγον αὐτῷ· εως πότε

τὴν ψυχὴ ἡμῶν αἴρεις ; εἰ σὺ εἶ ὁ Χριστός, εἰπὲ ἡμῖν παῤῥησία.

Ἀπεκρίθη αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· εἶπον ὑμῖν, καὶ οὐ πιστεύετε· τὰ ἔργα, ἃ ἐγὼ ποιῶ ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ πατρός μου, ταῦτα μαρτυρεῖ περὶ ἐμοῦ.

Ἀλλ' ὑμεῖς οὐ πιστεύετε, οὐ γὰρ ἐστε ἐκ τῶν προβάτων τῶν ἐμῶν, καθώς εἶπον ὑμῖν.

Τὰ πρόβατα τὰ ἐμά τῆς φώνῆς μου ἀκούει, κἀγὼ γινώσκω αὐτὰ, καὶ ἀκολουθοῦσί μοι.

Κἀγὼ ζωήν αἰώνιον δίδωμι αὐτοῖς, καὶ οὐ μὴ ἀπὸλωνται εἰς τὸν αἰῶνα, καὶ οὐχ ἁρπάσει τις σὐτὰ ἐκ τῆς χειρός μου.

Ὁ πατήρ μου, ὅς δέδωκέ μοι, μείζων πάντων ἐστι, καὶ οὗδεὶς δύναται ἁρπάζειν αὐτά ἐκ τῆς χειρὸς τοῦ πατρός μου.

Ἐγώ εἰμι ἡ ἀνάστατις καὶ ἡ ζωή· ὁ πιστεύων εἰς ἐμὲ, κἄν ἀποθάνη, ζήσεται.

Καὶ πᾶς ὁ ζῶν καὶ πιστεύων εἰς ἐμέ οὐ μὴ ἀποθάνη εἰς τὸν αἰῶνα.

Ἐγώ καὶ ὁ πατήρ ἕν ἐσμεν.

Jean, x, 24. Les Juifs s'assemblèrent autour de lui et lui dirent : Jusqu'à quand nous tiendras-tu l'esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le-nous franchement.

Les Juifs l'entourèrent et lui dirent : Jusqu'à quand nous tourmenteras-tu ? Si tu es le Christ, dis-le nous.

25. Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne le croyez pas ; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi ;

Jésus leur répondit : Je vous l'ai déjà dit et vous ne le croyez pas. La manière dont je vis, selon la doctrine de mon Père, vous montre qui je suis.

26. Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes point de mes brebis, comme je vous l'ai dit.

Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes point de mes brebis, comme je vous l'ai dit.

27. Mes brebis

Mes brebis

entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent.	comprennent ma voix, et je les connais et elles me suivent.
28 Je leur donne la vie éternelle, elles ne périront jamais ; et nul ne les ravira de ma main.	Et moi je leur donne la vie en dehors du temps, et elles ne périront pas dans ce siècle et personne ne me les ravira.
29. Mon Père qui me les a données est plus grand que tous ; et personne ne les peut ravir de la main de mon Père.	Mon Père qui me les a confiées est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir à mon Père.
XI, 25. Jésus lui dit : je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort.	Je suis le réveil et la vie. Celui qui croit en moi, bien qu'il meure, restera vivant.
26. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours.	Et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas dans ce siècle.
X, 30. Moi et mon Père nous ne sommes qu'un.	Moi et mon Père nous ne sommes qu'un.

Les Juifs supplient Jésus de leur révéler s'il est le Christ. Ils souffrent visiblement, comme ont souffert et souffrent ceux qui doutent que Christ soit la seconde personne de la sainte Trinité, qui ont peur de rejeter ce que des milliards d'hommes croient et professent comme la vraie religion sans laquelle on ne peut être sauvé, et qui craignent de reconnaître pour vérité le mensonge. Ils supplient Jésus de soulager leur âme, de les tirer du doute pénible. Et que leur répond-il ? Il continue la parabole des brebis, et dit que lui et le Père ne font qu'un ; mais il ne répond à leur question ni par oui, ni par non. *Il ne résout pas leur doute angoissant*, notre doute à tous, aux milliards d'hommes qui sont venus après lui. S'il était Dieu, comment Dieu tout-puissant, omniscient, pouvait-il ignorer toutes les

souffrances qu'auraient à supporter les Juifs ainsi que les milliards d'hommes tourmentés par le doute et privés du salut ? Pouvait-il ne pas avoir pitié d'eux et de nous ? Il n'avait qu'à dire : Oui, je suis Dieu, et les Juifs et nous tous serions heureux.

Si même Dieu n'était un saint, s'il n'était tout simplement qu'un homme, et si même il était un homme méchant, connaissant tout l'abîme du mal qui devait provenir du doute, il n'aurait pas pu ne point répondre : Oui, je suis le Christ-Messie, ou : Non, je ne le suis pas. Mais il n'a dit ni l'un ni l'autre, et tous les évangélistes ont précisément noté cette cruauté, s'il était Dieu comme le comprend l'Église, cet esquivement, s'il était homme, comme l'admettent les historiens. Il n'a dit ni l'un ni l'autre, mais il a répété encore plus haut et plus fort ce qu'il avait dit auparavant.

Expliquant qui il est, au nom de qui il enseigne, en quel sens il est Christ élu de Dieu, et en quel sens il n'est pas Christ, il dit : Moi et mon Père nous ne sommes qu'un. Il a répondu tout ce qu'il pouvait répondre. Il ne pouvait répondre autrement parce qu'il se reconnaissait Christ, l'élu de Dieu, mais non dans le sens que les Juifs donnaient au mot Christ-Messie. S'il leur eût dit qu'il était le Christ, ils eussent vu en lui le Prophète-Roi et n'auraient pu admettre qu'il était un homme ayant élevé en soi l'entendement de la vie pour l'éveiller ensuite dans les autres. S'il leur avait dit qu'il n'était pas Christ, il les eût privés du vrai bien qu'il prêchait aux hommes, et cela eût été inexact, car il se sentait Christ, l'élu de Dieu. Il leur a dit, auparavant, qu'il est venu du Père, que le Père l'a envoyé, qu'il ne fait qu'exécuter la volonté du Père, qu'il n'est que le berger qui indique aux brebis la porte de la bergerie, qu'il donne la vie éternelle à ceux qui le croient, et que le Père des hommes, Dieu, les mène à lui ; enfin que lui et le Père ne font qu'un ; c'est-à-dire qu'il est l'entendement.

Ἐβάσταsαν οὖν πάλιν λίθους οἱ Ἰουδαῖοι ἵνα λιθάσωιν αὐτὸν.

Ἀπεκρίθῆ αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· πολλὰ καλὰ ἔργα ἔδειξα ὑμῖν ἐκ τοῦ πατρὸς μου· δὶα ποῖον αὐτῶν ἔργον λιθάζετέ με ;

Ἀπεκρίθησαν αὐτῷ οἱ Ἰουδαῖοι, λέγοντες περὶ καλοῦ ἔργου οὐ λιθάζομὲν σε, ἀλλὰ περὶ βλασφημίας, καὶ ὅτι σὺ, ἄνθρωπος ὤν, ποιεῖς σεαυτὸν Θεὸν.

Ἀπεκρίθῆ ἀὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· οὐκ ἔστι γεγραμμένον ἐν τῷ νόμῳ ὑμῶν· Ἐγὼ εἶπα, θεοί ἐστε ;

Εἰ ἐκείνους εἶπε θεοὺς, πρὸς οὕς ὁ λόγος τοῦ Θεοῦ ἐγένετο, καὶ οὐ δύναται λυθῆναι ἡ γραφή.

Ὃν ὁ πατὴρ ἡγίασε καὶ· ἀπέστειλεν εἰς τὸν κόσμον, ὑμεῖς λέγετε, ὅτι βλασφημεῖς, ὅτι εἶπον υἱός τοῦ Θεοῦ εἰμι ;

Jean, x, 31. Alors les Juifs prirent encore des pierres pour le lapider.
32. Jésus leur répondit : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres de la part de mon Père ; pour laquelle me lapidez-vous ?
33. Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais c'est à cause de ton blasphème, et parce que, étant homme, tu te fais Dieu.

34. Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ?

35. Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu était adressée, et si l'Écriture ne peut être rejetée,
36. Dites-vous que je blasphème, moi que le

Et de nouveau les Juifs prirent des pierres pour le lapider.
Et Jésus leur dit : Je vous ai montré plusieurs bonnes œuvres de mon Père ; pour laquelle voulez-vous me lapider ?

Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapiderons, mais pour ton blasphème, parce que toi, étant homme, tu veux passer pour Dieu.

Et Jésus leur répondit : N'est-ii pas écrit dans votre loi : « Moi Dieu, je dis que vous êtes des dieux ? » S'il appelait dieux ceux à qui il parlait, et si l'Écriture reste intacte,

Alors, à celui que le Père aima [1]) et envoya

Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ?

dans le monde, dites-vous : « Il blasphème », parce que j'ai dit que je suis le fils de Dieu ?

Remarques.

1) Dans plusieurs copies il y a ὁ πατὴρ ἡγάπγσε la même pensée qui se trouve dans l'entretien avec Nicodème (III, 16), où, évidemment, ces paroles se rapportent à l'esprit de Dieu qui se trouve en chaque homme.

Εἰ οὐ ποιῶ τὰ ἔργα τοῦ πατρός μου, μὴ πιστεύετε μοι.

Εἰ δὲ ποιῶ, κἄν ἐμοί μὴ πιστεύητε, τοῖς ἔργοις πιστεύσατε, ἵνα γνῶτε καὶ πιστεύσητε, ὅτι ἐν ἐμοι ὁ πατήρ, κἀγώ ἐν αὐτῷ.

Jean, x, 37. Si je ne fais pas les œuvres de mon père, ne me croyez point.
38. Mais si je les fais, et que vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi et que je suis en lui.

Si je ne fais pas ce que mon Père fait, ne me croyez point.

Mais si je fais ce que mon Père fait, alors ne me croyez pas mais croyez à mes œuvres, et vous comprendrez que le Père est en moi et que je suis en lui.

Jésus dit qu'il est Christ en ce sens qu'il a en lui l'entendement, seul Dieu que nous connaissons, et c'est pourquoi Dieu et lui sont identiques. Les Juifs veulent le tuer. Il leur demande : Pourquoi ? Est-ce que l'entendement a jamais fait quelque chose de mauvais ? Les œuvres de cet entendement, les œuvres du Père, étaient-elles mauvaises ? Pourquoi donc lapider ?

Ils répondent : Tu blasphèmes en t'appelant Dieu. Et lui leur dit : Qu'y a-t-il là de blasphématoire ? Dans l'Écriture il est dit : Vous êtes des dieux. En effet, dans le Psaume 82, où Dieu reproche leur injustice aux puissants de ce monde, il est dit : « Ils ne connaissent ni n'entendent rien ; ils marchent dans les ténèbres. J'ai dit : Vous êtes dieux et vous êtes tous enfants de Jéhovah ». Alors si les hommes mauvais, dans l'Écriture à laquelle vous croyez, sont appelés dieux, comment dites-vous de moi, qui accomplis la volonté de Dieu, que je blasphème, quand je dis que je suis le fils de Dieu ? Si mes actes sont mauvais, blâmez-les ; mais croyez que les œuvres de Dieu, que je fais, sont du Père. En accomplissant les œuvres de Dieu, je suis en le Père et le Père est en moi.

Εἶπεν αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς· ἐγώ εἰμι ἡ ἀνάστασις καὶ ἡ ζωή· ὁ πιστεύων εἰς ἐμὲ, κἄν ἀποθάνη, ζήσεται.

Καὶ πᾶς ὁ ζῶν καὶ πιστεύων εἰς ἐμὲ οὐ μὴ ἀποθανῃ εἰς τὸν αἰῶνα.

Jean, XI, 25. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort.	Et Jésus dit : Ma doctrine est la doctrine de l'éveil à la vie. Celui qui croit en ma doctrine, si même il meurt sera vivant.
26. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours.	Et quiconque vit et croit en ma doctrine ne mourra point.

Ἐζήτουν οὖν πάλιν αὐτόν πιάσαι, καὶ ἐξῆλθεν ἐκ τῆς χειρός αὐτῶν,

Καὶ ἀπῆλθε πάλιν πέραν τοῦ Ἰορδάνου, εἰς τὸν τόπον, ὅπου ἦν Ἰωάννης τὸ πρῶτον βαπτίζων· καὶ ἔμεινεν ἐκεῖ.

Καὶ πολλοί ἦλθον πρὸς αὐτὸν καὶ ἔλεγον, ὅτι Ἰωάννης μὲν σημεῖον ἐποίησεν οὐδέν· πάντα δὲ, ὅσα εἶπεν Ἰωάννης περὶ

τούτου, ἀληθῆ ἦν.

Καὶ ἐπίστευσαν πολλοί ἐκεῖ εἰς αὐτὸν.

Ἐλθών δὲ ὁ Ἰησοῦς εἰς τὰ μὲρη Καισαρείας τῆς Φιλίππου, ἠρώτα τοὺς μαθητὰς αὐτοῦ, λέγων· τίνα με λέγουσιν οἱ ἄνθρωποι εἶναι, τὸν υἱόν τοῦ ἀνθρώπου ;

Οἱ δὲ εἶπον· οἱ μὲν Ἰωάννην τὸν Βαπτιστήν, ἄλλοι δὲ Ἠλίαν, ἕτεροι δὲν Ἱερεμιάν, ἤ ἕνα τῶν προφητῶν.

Λέγει αὐτοῖς ὕμεῖς· δὲ τίνα με λέγετε εἶναι ;

Ἀποκριθείς δὲ Σίμων Πέτρος εἶπε· Σύ εἶ ὁ Χριστὸς, ὁ υἱός τοῦ Θεοῦ του ζῶντος.

Ῥήματα ζωῆς αἰωνίου ἔχεις.

Καὶ ἀποκριθείς ὁ Ἰησοῦς εἶπεν αὐτῷ· μακάριος εἶ, Σίμων, βὰρ Ἰωνᾶ, ὅτι σὰρξ καὶ αἷμα οὐκ ἀπενάλυψέ σοι, ἀλλ᾽ ὁ πατήρ μου ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς.

Κἀγὼ δὲ σοι λέγω, ὅτι σύ εἶ Πέτρος, καὶ ἐπὶ ταύτῃ τῇ πέτρᾳ οἰκοδομήσω μου τήν ἐκκλησίαν, καὶ πύλαι ᾅδου οὐ κατισχύσουσιν αὐτῆς.

Jean, x, 39. Ils cherchaient donc encore à se saisir de lui ; mais il échappa de leurs mains.

Et les Juifs cherchaient de nouveau le moyen de le vaincre. Et il ne leur céda point.

40. Et il s’en alla de nouveau au delà du Jourdain, au lieu où Jean avait d’abord baptisé, et il demeura là.

Et il s’en alla de nouveau au delà du Jourdain, au lieu où Jean avait autrefois baptisé. Et il y demeura.

41. Et il vint à lui beaucoup de gens qui disaient : Jean n’a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme-ci est vrai.

Et plusieurs de ses disciples s’éloignèrent et dirent que Jean n’avait pas donné de preuves, mais que tout ce qu’il en avait dit était juste.

42. Et il y en eut là

Et là, plusieurs crurent

plusieurs qui crurent en lui.

Matthieu, XVI, 13. Et Jésus, étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples : Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme ?

14. Et ils lui répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste ; les autres Élie ; et les autres, Jérémie, ou l'un des prophètes.

15. Il leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis ?

16. Simon Pierre, prenant la parole, dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Jean, VI, 68. Tu as les paroles de la vie éternelle.

Matthieu, XVI, 17. Et Jésus lui répondit : Tu es heureux, Simon, fils de Jona ; car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux.

18. Et moi je te dis aussi que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.

en sa doctrine.

Et Jésus s'en alla dans les villages de Césarée, Philippe, et il demanda à ses disciples : Comment les hommes comprennent-ils que je suis le Fils de Dieu ?

Ses disciples lui répondirent : Les uns comprennent comme Jean-Baptiste ; d'autres comme Elie ; d'autres encore comme Jérémie ou comme l'un des prophètes.

Et il leur dit : Et vous, comment me comprenez-vous ?

Simon, dit Pierre, lui dit en réponse : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Ici sont les paroles de la vie éternelle.

Et Jésus lui répondit : Tu es heureux Simon, fils de Jona, car ce n'est pas un mortel [1]) qui te l'a révélé, mais mon Père Dieu.

Et je te dis que tu es pierre, et sur cette pierre, je bâtirai ma réunion des hommes et la mort même ne vaincra pas cette réunion [2]).

Remarques.

1) En hébreu, « la chair et le sang », signifie mortel.

2) Les paroles du verset 19 : « Tout ce que tu délieras », etc., sont placées ici arbitrairement ; pour les fins de l'Église on les a transposées de Matthieu, XVIII, 18, où elles sont adressées non à un seul, mais à tous. Ici elles n'ont point de sens, et ne sont liées à rien.

Simon a parfaitement compris ce que Jésus disait de lui-même, et il l'a exprimé complètement. Il a dit : Tu es ce que tu dis ; tu es le fils de la vie ; ta doctrine est la vie. Et Jésus lui répond : Tu es heureux, car tu l'as compris non de moi, mortel, mais de l'esprit de Dieu. Maintenant qu'à la base de ta vie est, — non mes paroles ni ma prophétie, — l'entendement de Dieu, tu es ferme, et ce n'est que sur cet entendement que sera basée la véritable union des hommes.

Τότε διστείλατο τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ, ἵνα μηδενὶ εἴπωσιν, ὅτι αὐτὸς ἐστιν Ἰησοῦς ὁ Χριστός.

Matthieu, XVI, 20. Alors il interdit à ses disciples de dire à personne que lui, Jésus, fût le Christ.

Alors il parla à ses disciples pour qu'ils ne disent à personne qu'il était le Christ [1]).

Remarques.

1) Διαστέλλω signifie diviser, distinguer ; interpréter serait trop faible. Mais pourquoi l'a-t-on traduit par interdire ? La raison en est peut-être que plus loin Jésus dit à Pierre qu'il l'a compris comme Christ en sens de Fils du Dieu vivant, et il ajoute : car ce n'est pas de moi, Jésus mortel, mais de l'esprit de Dieu, et ce n'est que sur une telle compréhension que peut se fonder la réunion des hommes. Il dit à ses disciples, après cela, qu'il leur a expliqué en quel sens il est Christ, pour qu'ils ne tombent pas dans l'erreur en disant de lui : Jésus mortel de Nazareth est le Christ.

Ce verset se trouve dans les autres synoptiques, mais le mot διαστέλλω est remplacé par ἐπιτιμάω, c'est-à-dire interdit. Le sens, comme nous le voyons, est déjà un peu affaibli.

Voici les ratiocinations de l'Église[4].

Il interdit à ses disciples, etc. Cette interdiction pouvait être motivée d'un côté, par la crainte d'allumer prématurément les passions parmi le peuple avec ses idées fausses sur le Messie ; d'un autre côté par la crainte d'éveiller prématurément, chez les Pharisiens et les chefs, une colère démesurée qui pouvait mettre en danger sa vie avant que son heure fût venue. Enfin, c'était peut-être parce que les disciples ne l'avaient pas encore compris, puisqu'ils avaient encore de lui une idée fausse, le reconnaissant pour le Messie lui-même et non pour son précurseur.

Il fallait encore le temps que ceux qui pouvaient comprendre son activité et sa doctrine pussent s'expliquer. Pourquoi a-t-il interdit ? Afin qu'une fois ses ennemis éloignés, après la consommation de son martyre sur la croix, et toutes ses souffrances terminées, quand personne ne pourrait déjà plus faire d'obstacle à sa religion et lui nuire, l'idée juste sur lui se gravât profondément et nettement dans l'esprit de ses auditeurs. Mais tant que sa puissance n'était pas démontrée d'une façon éclatante, il voulait que les apôtres se missent à la propager ; que la vérité évidente de leurs paroles et la force des événements confirmassent leur prédication. Car il est à remarquer d'une part que tantôt il fait des miracles en Palestine, tantôt subit des persécutions, et, d'autre part, que tout l'univers l'adore et croit en lui ; et qu'il ne supporte déjà plus une seule des souffrances qu'il supportait. C'est pourquoi il a ordonné de ne rien dire à personne.

Si ceux qui ont vu plusieurs miracles et entendu tant de merveilles étaient séduits au bruit seul des souffrances, et non seulement les autres apôtres, mais même le premier d'entre eux, Pierre, alors on peut s'imaginer comment était séduit le peuple qui savait que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, et le vit ensuite crucifié et bafoué ?… C'est donc tout à fait justement qu'il interdit de rien dire au peuple avant la croix.

Voici ce que dit Reuss (p. 395) :

La réponse de Simon, diversement formulée dans les trois textes, mais revenant partout au même sens, est la preuve que même, sous la déclaration positive de Jésus, il s'était formé dans l'esprit des disciples, spectateurs journaliers des miracles de leur maître et auditeurs permanents de son enseignement, la conviction arrêtée qu'il était le Christ, l'Oint de Dieu, le Messie promis, le Fils de Dieu, formules partout identiques pour le sens et qui ne disent rien sur la *nature* de la personne, mais qui expriment la notion de la *dignité* de l'envoyé. « Tu es celui que les prophètes ont annoncé, que le peuple attend, qui doit fonder le royaume de Dieu et restaurer Israël. » La *spiritualité* relative de la notion n'est pas déterminée par cette déclaration et nous allons en voir la preuve.

Tous les trois narrateurs ajoutent que Jésus interdit aux disciples de parler de cette conviction à d'autres personnes. Pourquoi cela ? Il n'y a qu'une seule réponse à donner à cette question : c'est que la notion qu'ils avaient du Christ n'était pas encore celle que Jésus voulait leur faire adopter et qu'il voulait faire prévaloir dans le monde. Leur éducation apostolique n'était pas terminée. Ils auraient répandu ou corroboré des erreurs en combinant, avec leur attachement à sa personne, les espérances populaires qu'ils partageaient.

Mais c'est affreux ! Jésus dit par tous les moyens d'expression qu'il est un homme comme tous les hommes mais qu'il propage la doctrine de l'esprit et de la filiation avec Dieu vivant, doctrine qui ne pouvait être exprimée autrement que par les paroles de Jésus. Il propage cette doctrine. Tous le comprennent à rebours. Ils comprennent qu'il s'est fait Dieu. Il se tue à dire : Je ne suis pas Dieu, vous tous êtes Dieu ; je suis un homme ; je fais mon salut par Dieu qui est en moi. Ce Dieu est en chacun ; c'est le Christ unique ; il n'y en aura pas d'autre. Mais personne ne veut le comprendre. Les uns crient : le fils de David, le reconnaissent comme Dieu et l'adorent. D'autres ne voient en lui qu'un homme et veulent le crucifier parce qu'il se dit Dieu. Enfin le disciple Simon-Pierre le comprend, et il explique aux autres disciples qu'il ne faut pas le considérer lui, Jésus, comme le Christ.

On recopie cette même phrase avec un petit changement, et il en résulte, on ne sait trop pourquoi, qu'il a ordonné de ne dire à personne qu'il est Jésus-Christ.

On a des oreilles qui n'entendent pas et des yeux qui ne voient point.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Vient ensuite ce qu'on appelle la résurrection de Lazare.

Voici ce que dit l'Église[5].

Il s'attrista en esprit et se révolta. Le mot grec traduit par s'attrista contient la conception indignation, colère, dégoût, causés par un acte révoltant ; et le mot traduit par se révolta contient la conception tressaillement. Il serait donc plus exact de traduire toutes ces phrases par : se révolta et tressaillit.

Qu'était-ce donc qui révoltait ainsi l'âme du Seigneur en ce moment ? Quelque temps après, quand les Juifs qui étaient présents exprimèrent assez clairement leurs sentiments d'hostilité envers lui, il se révolta de nouveau ; cela laisse à supposer qu'en ce moment le Seigneur était révolté par le même fait, c'est-à-dire par la conduite des Juifs. L'évangéliste dit qu'il était révolté, quand il a vu Marie pleurer ainsi que les Juifs qui l'accompagnaient ; c'est-à-dire quand il a vu d'une part, les larmes sincères de la sœur du défunt, qui était profondément attristée, et de l'autre les larmes de ces hommes (ou de quelques-uns d'entre eux) qui paraissaient aussi sincères mais avaient une sourde hostilité contre lui, ami bien-aimé des sœurs dans l'affliction.

Le Seigneur était révolté jusqu'au fond de son âme par les larmes hypocrites de ses ennemis. En outre, le Seigneur savait que cette hostilité envers lui le conduirait à la mort, et voilà que ses ennemis sont ici, et vont assister au grand miracle qui va s'accomplir. Ce miracle, la manifestation la plus éclatante et la preuve de sa dignité

de messie, aurait dû éteindre cette hostilité, mais au lieu de cela, il le savait, ce miracle allait être le motif suprême de son arrêt de mort.

De son plus grand miracle, Satan fait le signal de l'arrêt inéluctable de sa mort. Et voilà, ici, sont présents quelques membres de cette force fatale, et ils versent des larmes hypocrites. Le Seigneur se révolte en esprit ; et cette révolte était si grande qu'elle imprime une commotion physique à son corps, commotion qui, d'après le sens du mot grec, n'était pas complètement involontaire mais impliquait un certain effort du Seigneur lui-même pour retenir cette révolte spirituelle.

Plusieurs ont cru et quelques-uns sont allés chez les Pharisiens. De nouveau la division qu'indique ordinairement Jean s'élève parmi les Juifs, et elle est plus profonde qu'auparavant. Les moins aveuglés, frappés par la majesté du miracle incontestable qui s'est accompli sous leurs yeux, ont cru en Jésus comme le Messie. Mais les plus aveuglés deviennent pour ainsi dire complètement aveugles, et sont en fureur de leur méfiance. Ils vont trouver les pires ennemis du Seigneur, les Pharisiens, et leur disent ce que Jésus a fait. Aussitôt après leur dénonciation on réunit le Sanhédrin, et l'on décide de tuer le Seigneur ; il faut donc supposer que leur dénonciation fut des plus méchantes.

Dans le but de lui nuire ils ont sans doute déclaré aux Pharisiens qu'il a commis quelque chose de défendu, puisqu'il a fait ouvrir un sépulcre.

Cette méfiance haineuse et cet aveuglement en présence du miracle le plus grand et le plus indiscutable, sont extraordinaires et l'évangéliste lui-même en montre de l'étonnement. Ils ont probablement interprété à leur façon ce miracle comme ils l'avaient fait pour d'autres, disant qu'il avait eu recours à la force diabolique ou supposant une ruse quelconque. Jusqu'à quel point peut arriver l'aveuglement de l'homme dont le cœur est plein de colère, d'envie, de préjugés ?…

Reuss, (*Nouveau Testament*, p. 250.)

La prière prononcée par Jésus ne présente rien qui puisse mériter les reproches qu'on lui a fait quelquefois de nos jours, dès qu'on s'en tient au texte qui déclare que c'était une prière d'action de grâces. Jésus n'a pas demandé en ce moment le pouvoir exceptionnel de ressusciter un mort ; toujours uni à son Père, il ne peut pas être question entre eux d'une délégation de faveur pour une circonstance spéciale ; s'il a parlé à haute voix, c'est pour bien convaincre le monde que son pouvoir vient de Dieu, et que ses œuvres sont accomplies à la gloire de Dieu. S'il remercie Dieu d'avance, c'est une preuve d'autant plus irréfragable qu'il n'est pas un thaumaturge d'occasion, mais le dépositaire des forces divines, d'une manière permanente. On remarquera encore qu'il rappelle à Marthe qu'il lui avait prédit qu'elle verrait la gloire de Dieu, si elle avait la foi. Or, cette phrase est composée d'éléments des versets 4, 23 et 26, et prouve encore que la rédaction est faite pour le lecteur du livre, et non inspirée par les préoccupations d'une exactitude diplomatique. Prétendre que Jésus avait fait dire à Marthe, par quelque messager, ce que nous lisons au verset 4, c'est retomber dans l'ornière du rationalisme vulgaire, qui s'obstine à ne voir partout dans cet évangile qu'une narration à fleur de terre.

Quant au fond de l'histoire et au fait même de la résurrection de Lazare, il faut reconnaître que tous les essais d'écarter le miracle sont arbitraires, et reviennent en fin de compte à nier purement et simplement la crédibilité de l'auteur. Aucune explication, de toutes celles qu'on a proposées, ne porte en elle-même un caractère de vraisemblance et de simplicité tel, qu'on serait tenté de la substituer sans plus ni moins à la forme traditionnelle du récit. L'argument négatif le plus grave est tiré du

silence des synoptiques, mais il peut être neutralisé par la considération de nombreuses lacunes que présentent leurs récits pris individuellement.

La tradition ayant conservé le souvenir de plusieurs faits analogiques, la présence de celui-ci ne compromet pas plus particulièrement l'autorité de notre auteur. Cependant il convient de faire remarquer ici, qu'après le rationalisme, l'orthodoxie a éprouvé à son tour le besoin d'amoindrir le miracle. Si elle ne parle plus d'une simple léthargie, elle prétend cependant que l'assertion de Marthe, au verset 39, repose sur une présomption erronée. Elle aussi ne peut se décider d'admettre le retour de la vie dans un corps dont la décomposition aurait commencé d'une manière sensible. La question physiologique n'est pas de notre compétence, mais nous soutenons qu'elle n'a pas arrêté le narrateur. Il ne fait pas dire à Jésus que Marthe se trompe, mais il oppose directement la gloire de Dieu à la désolation désespérée de l'homme, la réalité de la vie nouvelle à l'absolue destruction de la vie nouvelle première. En méconnaissant ce fait non seulement on marchande le miracle en lui-même, mais on efface aussi ce qu'il est destiné à mettre en relief dans l'économie de cet ouvrage, savoir, l'antithèse radicale entre la vie physique et la vie spirituelle. À ce point de vue, nous osons affirmer que l'odeur cadavéreuse émanant du tombeau, même avant la levée de la pierre, est un trait essentiel dans le récit.

Le point de vue de Reuss est celui de la ci-nommée science. Quelque claire que soit l'insanité de pareils miracles, grâce à l'obscurantisme millénaire que l'Église nous impose, cette insanité ne nous frappe pas d'un coup. Je ne crois donc pas superflu d'expliquer comment je comprends de pareils récits sur le miracle.

Lazare, un homme de la vie duquel on ne nous dit rien, est mort. Son corps dans le cercueil est déjà en décomposition quand arrive Jésus. Jésus prononce quelques paroles et Lazare ressuscite, et ce fait doit me prouver que Jésus était le fils de Dieu et qu'il est venu nous sauver et nous enseigner la doctrine de la vérité.

Tout d'abord, que signifie ressusciter un mort ? Si un homme est mort et se putréfie, cela signifie que la vie charnelle est terminée. L'homme se remet à vivre. Que signifie cela ? Ou bien l'homme n'est pas mort, c'est-à-dire n'a pas passé le processus de la mort, ou il est arrivé quelque chose qui détruit ma conception de la vie et de la mort, c'est-à-dire que, pour moi, il n'y a plus de différence entre la vie et la mort. Dans les deux cas, il n'y a rien d'étonnant. S'il n'est pas mort, toute discussion est inutile ; si mes conceptions de la mort et de la vie charnelle ne sont pas justes, il n'y a pas non plus de quoi s'étonner.

Mais oublions ce raisonnement et disons que la résurrection est la manifestation de la puissance de Dieu. S'il en est ainsi, alors avec la puissance de Dieu nous pensons involontairement à sa sagesse, et nous devons nous demander pourquoi il a ressuscité Lazare et ne lui a pas fait pousser des ailes et deux têtes ? et nous devons reconnaître que dans cet acte de Dieu, avec sa puissance ne s'est pas exprimée sa sagesse.

On dit que Jésus ressuscita Lazare parce qu'il avait pitié de ses sœurs. Cela n'est pas divin.

Mais négligeons cela aussi. La puissance de Dieu se manifeste pour prouver sa véracité. Mais si nous admettons cela, nous devons nous demander quel lien existe entre la véracité de Dieu et la résurrection de Lazare.

Je doute que la pièce de monnaie qu'on me donne est en or ; on me démontre que cette pièce a une qualité, par exemple, qu'elle sonne bien.

Il a ressuscité Lazare et la pièce de monnaie sonne comme une pièce d'or ; mais par quoi cela me prouve-t-il que Jésus est Dieu et que la pièce est en or ? Il n'y a aucun lien causal.

Mais oublions cela aussi et admettons que le miracle atteste la divinité. Jésus a prouvé sa divinité en ressuscitant un mort. Mais c'est là une mauvaise preuve de sa divinité puisque les sorciers ressuscitent aussi, et que les spirites ont matérialisé Ketty King ; les apôtres et les reliques des saints ont aussi fait des résurrections. Si Dieu voulait prouver sa puissance par un acte extraordinaire, il aurait pu en choisir un que personne ne pût imiter ; faire une étoile rectangulaire, par exemple.

Mais oublions cela aussi, et admettons que Dieu n'ait pas songé que les hommes feraient ou raconteraient de pareils miracles. Admettons encore que c'est un miracle unique, qui ne se répéta jamais. Dieu pour prouver aux hommes sa véracité a ressuscité Lazare. Or, je suis un homme, pourquoi donc, après 1800 ans, a-t-on besoin de me prouver que Dieu, il y a dix-huit siècles, en présence d'une dizaine de personnes, ressuscita un homme ? Je serais heureux d'y croire si je le voyais, mais je ne l'ai pas vu. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas ressuscité l'homme et ne l'a-t-il pas laissé vivre jusqu'à présent ? Pour Dieu cela ne serait rien. Ou pourquoi n'a-t-il fait croître un arbre les racines en l'air, ou créé une étoile allongée en baguette et immobile ? Dans ces cas, il n'y aurait plus aucun doute ; car enfin, moi je n'ai rien vu. Je vois que les spirites font juste de pareilles opérations, et cela sous nos yeux, et ils les décrivent dans des livres en citant leurs témoins. Pourquoi donc croirais-je l'un plutôt que l'autre ? De sorte qu'on ne peut s'arrêter à rien ; et le résultat c'est que Dieu a échoué, qu'il a voulu prouver sa véracité et ne l'a pas fait, et que, de plus, par cet emploi de mauvaises preuves, il a reconnu qu'il n'a pas de bonnes preuves, que la pièce n'est pas en or et qu'on me veut donner une pièce fausse.

Le point de vue de Reuss, prétendu scientifique, comme il a été dit

plus haut, n'est même pas un point de vue, mais un faux-fuyant pour détourner les yeux de la question. Je n'ai nul besoin de savoir ce que pensait l'auteur en l'écrivant, mais j'ai besoin de savoir ce que j'en dois penser ; or, Reuss ne me le dit pas. Si l'auteur a réellement cru que Jésus a ressuscité Lazare et que par ce fait il a prouvé son origine divine, force m'est de reconnaître que l'auteur ne comprend rien à la doctrine du Christ. Et cependant du livre lui-même je puise le vrai savoir sur la doctrine du Christ et même dans ce passage les paroles du verset 25 qui contredisent nettement le récit de la résurrection matérielle de mort. Jean, XI, 25 : « Celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. » C'est ce qui est dit dans toute la doctrine : que la vie n'est pas dans le temps et dépend de la volonté de l'homme.

Mais d'après le récit il résulte que la résurrection de Lazare s'est accomplie par la volonté de Jésus. S'il n'était pas venu, on ne lui eût pas fait savoir, de même qu'on ne lui avait pas fait savoir la mort de millions de gens qui avaient foi en lui ; et il n'eût pas ressuscité Lazare.

Voilà cette contradiction intérieure qu'il faudrait résoudre, alors que le ton pseudo-scientifique pour expliquer ce que pensait un écrivain symboliste quelconque ne peut intéresser personne.

Celui qui a compris la doctrine de Jésus et qui croit en cette doctrine ne peut accepter le chapitre de la résurrection de Lazare. Seuls les gens d'Église, ceux qui n'ont jamais compris la doctrine du Christ, ont pu accepter ce chapitre et d'autres analogues. Quant aux autres, ceux qui cherchent, il ne peut être question pour eux d'interpréter le récit de la résurrection, il ne signifie rien, comme tous les miracles. Il faut purifier et rejeter cela et ne retenir que les paroles des versets 25 et 26 du chapitre XI de Jean.

Jean XI, 25. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort.

26. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Crois-tu cela ?

PREUVES DE LA VÉRACITÉ DE LA DOCTRINE

Exposé général du chapitre vii

Pour recevoir la vraie vie, il faut rendre la vie de la chair. La vie de la chair est l'aliment de la vraie vie. La doctrine de Jésus consiste à donner la vie de la chair pour la vraie vie.

Les Pharisiens et les savants disent à Jésus : Tu dis qu'il faut rendre

la vie de la chair et toutes ses joies pour recevoir la vraie vie. Mais par quoi penses-tu le prouver ?

Et Jésus gémit de pitié pour ces hommes. Le fait qu'ils lui ont demandé des preuves, lui montre déjà qu'ils ne l'ont pas compris. Il dit : Les hommes veulent des preuves, et des preuves on ne peut leur en donner. Quelles preuves charnelles voulez-vous de la vie non charnelle ? Est-ce que vous avez la preuve de tout ce que vous savez ? Quand le soir vous regardez le couchant embrasé, vous supposez que le matin le temps sera beau, et quand le matin il fait sombre vous pensez qu'il pleuvra. Vous n'avez pas de preuves mais vous supposez d'après l'aspect du ciel, et vous savez raisonner. Pourquoi donc dans ce cas ne raisonnez-vous pas aussi juste ? Si vous raisonniez sur vous-mêmes aussi justement que sur les indices du temps, vous sauriez qu'aussi sûrement qu'après le vent de l'ouest vient la pluie, après cette vie temporaire arrive la mort.

C'est pourquoi il ne peut exister pour vous d'autres preuves de la véracité de ma doctrine que la doctrine elle-même.

Il ne peut être de preuves de l'entendement.

La reine du Midi ne venait pas demander des preuves à Salomon, elle venait entendre sa sagesse. Les Ninivites ne demandent pas à Jonas ses preuves, mais ils écoutent sa doctrine et se convertissent. Vous devez faire la même chose et ne pas demander de preuves.

Après cela les Juifs essayent de le condamner à mort.

Mais Jésus est allé en Galilée et vit avec des parents.

La fête juive arrive.

Les frères de Jésus se préparent à aller à la fête et ils demandent à Jésus de venir avec eux. Ils ne croient pas en la doctrine de Jésus et lui disent : Tu dis que le culte divin des Juifs n'est pas bon et que tu connais le vrai culte de Dieu par les actes ; si tu penses réellement que personne sauf toi ne connaît le vrai culte de Dieu, alors allons ensemble à la fête ; il y aura là beaucoup de monde, et devant tout le peuple tu déclareras que la doctrine de Moïse est fausse. Si tous te croient, alors il sera clair pour tes disciples que tu as raison. Pourquoi donc se cacher ? Tu dis que notre culte de Dieu est faux, que tu connais le véritable culte de Dieu, eh bien ! montre-le à tous.

Et Jésus leur dit : Pour vous il y a un temps et un lieu déterminés pour le culte de Dieu, pour moi il n'en est pas ; je travaille toujours et

partout pour Dieu. Voilà ce que je montre aux hommes, et je leur fais comprendre que leur culte de Dieu est faux ; et c'est pour cela qu'ils me haïssent. Allez à la fête, moi j'irai quand il me plaira.

Ses frères vont à la fête, lui ne s'y rend que plus tard, vers le milieu de la fête. Les Juifs étaient vexés de ce qu'il ne respectait pas leurs fêtes et n'y était pas venu ; et ils discutaient sa doctrine. Pour les uns, il disait la vérité ; les autres l'accusaient de troubler le peuple.

Au milieu de la fête, Jésus pénètre dans le temple et se met à enseigner au peuple que leur culte de Dieu est faux, qu'il ne faut pas servir Dieu dans le temple, ni par des sacrifices, qu'il faut le servir en esprit et par les actes. Tous l'écoutent et admirent sa sagesse.

Jésus, apprenant qu'ils admirent sa sagesse, leur dit : Ma sagesse réside en ce que j'enseigne ce que je sais de mon Père. Ma doctrine consiste à exécuter la volonté de l'esprit qui me donne la vie. Celui qui suit cette volonté apprend que c'est la vérité parce qu'il fait non ce qui lui paraît bon, mais ce qui paraît bon à l'esprit qui vit en lui. Votre loi de Moïse n'est pas la loi éternelle ; c'est pourquoi ceux qui la suivent n'exécutent pas la loi éternelle, mais font le mal et le mensonge. Je vous enseigne l'accomplissement d'une seule volonté ; dans ma doctrine il ne peut être de contradiction, tandis que la loi écrite de Moïse en est pleine. Moi je vous donne telle doctrine avec laquelle l'homme devient supérieur à toutes les institutions et trouve la loi en lui-même.

Plusieurs dirent : On a prétendu qu'il était un faux prophète et cependant voilà qu'il condamne la loi et personne ne lui dit rien. Peut-être, est-il bien le vrai prophète ; les chefs l'ont peut-être reconnu. Mais il y a une chose qui n'est pas vraie : il est écrit que quand viendra l'envoyé de Dieu personne ne saura d'où il est ; tandis que lui, nous le connaissons, nous savons d'où il est ; nous connaissons toute sa parenté.

Le peuple ne comprenait toujours pas sa doctrine et toujours cherchait des preuves extérieures.

Alors Jésus leur dit : Vous me connaissez et vous savez d'où je suis, du point de vue corporel, mais vous ne savez pas d'où je suis par l'esprit. Vous ne connaissez pas celui de qui je suis par l'esprit, et c'est celui-là qu'il faut connaître. Si je disais que je suis le Christ, vous me croiriez, moi, un homme, et vous ne croyez pas à Dieu qui est en moi et en vous.

Et il ne faut croire qu'à Dieu seul. Moi je suis ici parmi vous pour peu de temps. Je vous montre la voie du salut, le retour à cette source

de la vie d'où je suis descendu. Mais vous me demandez des preuves et vous voulez me condamner. Si vous ne connaissez pas cette voie, alors quand je ne serai plus, vous ne la trouverez pas. Il ne faut pas me condamner ; il faut me suivre. Celui qui fera ce que je dis saura si je dis la vérité. Celui pour qui la vie de la chair n'est pas devenue la nourriture de l'esprit, celui qui ne cherche pas avidement la vérité, celui-ci ne peut me comprendre.

Mais que celui qui est assoiffé de vérité vienne à moi et se désaltère. Celui qui croira en ma doctrine recevra la vraie vie ; il recevra la vie de l'esprit.

Et plusieurs croyaient en sa doctrine et disaient : Ce qu'il dit est la vérité, et vient de Dieu.

Les autres ne le comprenaient pas et cherchaient toujours, selon les prophéties, les preuves qu'il était l'envoyé de Dieu.

Plusieurs discutent avec lui, mais personne ne peut le vaincre. Les Pharisiens et les savants envoient leurs aides pour discuter avec lui ; mais ceux-ci reviennent et disent : Nous ne pouvons rien contre lui ; jamais aucun homme n'a parlé comme lui. Alors les Pharisiens disent : Cela ne signifie rien qu'on ne puisse le vaincre dans la discussion et que le peuple croie en sa doctrine. Nous autres nous ne croyons pas ; aucun des chefs ne croit ; et le maudit peuple est toujours stupide et ignorant.

Alors Jésus dit aux Pharisiens : Il ne peut exister de preuves de la vérité de ma doctrine, comme il ne peut en exister de la lumière. Ma doctrine c'est la vraie lumière, cette lumière grâce à laquelle les hommes voient ce qui est bien et ce qui est mauvais. C'est pourquoi on ne peut pas prouver ma doctrine, c'est elle qui prouve tout le reste. Celui qui me suivra ne sera pas dans les ténèbres mais il aura la vie en lui. La vie et la lumière, c'est tout un.

Cependant les Pharisiens exigent de lui des preuves de la vérité de sa doctrine et lui objectent : C'est toi seul qui le dis.

Il leur répond : Si même je suis seul à le dire, j'ai raison, car je sais d'où je suis venu et où je vais. Selon ma doctrine, le sens de la vie existe ; selon la vôtre, non. En outre, ce n'est pas moi seul qui enseigne, mais ce que j'enseigne, enseigne mon Père, l'esprit. Vous ne le connaissez pas, et cela même prouve la fausseté de votre doctrine. Vous ne savez pas pourquoi est votre vie et qui est le père de votre vie. Vous ne savez pas d'où vous êtes et où vous allez.

C'est moi qui vous conduis, et vous, au lieu de me suivre, vous demandez qui je suis. C'est pourquoi vous ne pouvez pas arriver au

salut et à la vie à laquelle je vous mène. Or vous périrez si vous demeurez dans cette erreur et ne me suivez pas.

Et les Juifs lui demandent : Qui es-tu ? Il répond : Je ne suis pas quelqu'un de particulier ; en tant qu'homme je ne suis rien, mais je suis le principal, je suis la voix et la vérité, je suis l'entendement ; et quand vous ferez de l'esprit du Fils de l'homme votre Dieu, vous saurez qui je suis, car j'agis et parle non d'après moi, comme homme ; mais je dis et enseigne ce que m'a appris le Père.

Seul celui qui obéit à l'entendement, qui accomplit la volonté du Père, peut être enseigné par moi. Pour connaître la vérité il faut faire le bien. Celui qui fait le mal aime les ténèbres et marche dans les ténèbres. Celui qui fait le bien marche vers la lumière C'est pourquoi, pour comprendre ma doctrine, il faut faire le bien.

Celui qui fera le bien connaîtra la vérité ; et celui qui connaîtra la vérité sera délivré du mal et de la mort. Car quiconque est dans l'erreur devient l'esclave de son erreur. Et de même que les serviteurs ne vivent pas toujours dans la famille du maître tandis que le fils du maître y reste toujours, de même l'homme, s'il est tombé dans l'erreur et devient le serviteur de son erreur, ne vit pas toujours mais meurt. Celui seul qui est dans la vérité reste vivant toujours. Et la vérité est de ne pas être le serviteur mais le fils. De sorte que si vous êtes dans l'erreur, vous êtes des esclaves et vous mourrez. Si vous êtes dans la vérité, vous êtes les fils libres et vous vivrez.

Vous dites que vous êtes fils d'Abraham, que vous connaissez la vérité, et vous voulez me tuer parce que je vous dis la vérité. Abraham n'a pas agi ainsi. Si vous voulez tuer un homme, vous n'êtes pas les enfants du Père-Dieu, vous êtes les enfants de votre père et vous servez votre père. Vous n'êtes pas les fils du même père que moi, vous êtes les serviteurs de l'erreur et ses fils. Si votre père était le même que le mien, vous m'aimeriez parce que je suis aussi descendu de Dieu. Je ne suis pas né de moi-même, mais de Dieu. C'est pourquoi vous ne comprenez pas mes paroles, et mon entendement n'entre pas en vous. Si je suis du Père et vous du même père, vous ne pouvez pas avoir le désir de me tuer. Si vous voulez me faire mourir, c'est que nous ne sommes pas du même père. Je suis de Dieu et vous du diable. Vous voulez faire les vilenies de votre père, il fut toujours assassin et menteur, et il n'y a pas en lui la vérité. Si le diable dit quelque chose, c'est toujours quelque chose de personnel à lui et non de commun à tous ; il est le père du mensonge et de l'erreur. C'est pourquoi vous êtes les serviteurs de l'erreur et ses fils.

Vous voyez qu'il m'est aisé de dénoncer vos erreurs. Si je suis dans

l'erreur, dénoncez-moi. Et s'il n'y a pas en moi d'erreur, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

Alors les Juifs se mettent à l'insulter ; ils le traitent de fou. Il dit : Je ne suis pas fou mais je respecte le Père et vous voulez me tuer, moi, fils de Dieu. Ainsi vous n'êtes pas mes frères, vous êtes les enfants d'un autre père. Ce n'est pas moi qui affirme que j'ai raison, c'est la vérité qui parle pour moi. C'est pourquoi, je vous le répète, celui qui comprendra ma doctrine et la suivra, celui-ci ne verra point la mort.

Et les Juifs lui disent : Eh bien, n'est-ce point la vérité que tu es un Samaritain fou ? Tu te dénonces toi-même. Les prophètes sont morts. Abraham est mort et tu dis que celui qui suivra ta doctrine ne verra pas la mort. Abraham est mort, et toi, est-ce que tu ne mourras pas ? Es-tu donc plus grand qu'Abraham ?

Les Juifs s'attachent toujours à la question de savoir si ce Jésus de Galilée est un prophète important ou sans importance, et ils oublient toujours ce qu'il leur a dit de lui-même, en tant qu'homme ; ils oublient qu'il parle de l'esprit de Dieu qui est en lui.

Et Jésus dit : Je ne dis rien de moi-même. Si je parlais de moi-même, de ce qu'il me paraît à moi, alors tout ce que je dirais ne signifierait rien. Mais il existe ce commencement de tout, que vous appelez Dieu, et c'est précisément de lui que je parle. Vous autres vous ne connaissez pas le vrai Dieu, mais moi je le connais et je ne puis pas dire que je ne le connais pas. Je serais un menteur si je disais que je ne le connais pas. Je le connais et je connais sa volonté et l'accomplis. Abraham votre père n'est saint que parce qu'il a vu mon entendement et s'en est réjoui.

Les Juifs lui disent : Tu n'as pas encore cinquante ans, comment pouvais-tu vivre au temps d'Abraham ? Il leur répond : Avant qu'Abraham existât, moi j'existais, ce « moi » dont je vous parle, et qui est l'entendement.

Les Juifs prirent alors des pierres pour le lapider, mais il put leur échapper.

Et de nouveau Jésus enseigne le peuple, et dit : Je suis la lumière du monde. Celui qui me suivra ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. Si l'homme ne voit pas la lumière, ni ses parents ni lui n'en sont coupables ; mais si la lumière est en nous, notre œuvre dans la vie ne consiste qu'à éclairer les autres. Tant que nous sommes dans le monde, nous sommes la lumière du monde. Si nous voyons les hommes privés de la lumière, nous leur découvrons la lumière de ce commencement qui nous a produits. L'homme qui voit

la lumière change de telle façon que personne ne peut le reconnaître. L'homme reste le même homme mais, en lui, devient cette différence qu'ayant appris qu'il est fils de Dieu, il reçoit la lumière et voit ce qu'il ne voyait pas auparavant. L'homme qui ne voyait pas la lumière, puis l'aperçoit ne peut pas dire s'il est juste qu'il ait cessé d'être aveugle. Il ne peut que dire : Je suis régénéré ; je suis devenu autre. Auparavant j'étais aveugle, je ne voyais pas le vrai bien, et maintenant je le vois. J'ignore comment j'ai commencé à voir, mais je pense que celui qui m'a dévoilé la lumière est un homme de Dieu.

Et l'on aurait beau dire à l'homme qui a vu la lumière que cette lumière n'est pas véritable, qu'il doit prier un autre Dieu, celui qu'il ne voit pas, non celui qui lui a donné la lumière, il ne le croirait pas. Il dirait : Je ne sais rien de votre Dieu, je ne sais pas si l'homme qui m'a ouvert les yeux s'est trompé ou non, je ne sais qu'une chose : qu'auparavant je ne voyais rien et que, maintenant, je vois. Et on aura beau demander à cet homme comment ses yeux se sont ouverts, il ne dira qu'une chose : ils se sont ouverts parce que j'ai appris que le commencement de ma vie c'est l'esprit, et, ayant appris cela, je me suis senti régénéré. Vous aurez beau lui dire que la véritable loi de Dieu c'est la loi de Moïse, que Dieu lui-même l'a donnée à Moïse, que Dieu n'entre en rapport qu'avec les saints, tandis que celui qui a ouvert les yeux est un pécheur, l'homme ne répondra qu'une chose : Je ne sais rien de tout cela, mais je sais que j'étais aveugle et, maintenant, je vois. Et je sais que celui qui m'a ouvert les yeux est de Dieu, car s'il n'était pas de Dieu, il n'aurait pu le faire.

Un tel homme ne se fie qu'à l'esprit du fils de Dieu qui est en lui, et rien de plus ne lui est nécessaire.

Et Jésus dit : La doctrine sépare les hommes. Les aveugles se mettent à voir, mais ceux qui croient voir clair sont aveugles. Les hommes qui, de naissance, ne voient pas la lumière, ne sont pas coupables et peuvent commencer à voir. Mais ceux qui affirment qu'ils voient alors qu'ils ne voient rien, sont coupables.

Puis les Juifs se mettent à discuter. Les uns disent : Tout simplement, il devient fou. Les autres disent : Un fou ne peut pas ouvrir les yeux d'un homme.

Et Jésus, de nouveau, enseigne le peuple et dit : Les hommes s'attachent à ma doctrine non parce que je la prouve. On ne peut pas prouver la vérité. C'est la vérité qui prouve tout le reste. Mais les hommes s'attachent à ma doctrine parce qu'elle seule, et les hommes le savent, promet la vie. Ma doctrine est pour les hommes comme la voix connue du berger pour les brebis quand il entre par la porte de la

bergerie et les rassemble pour les conduire au pâturage.

Mais personne ne croit en votre doctrine parce qu'elle est étrangère aux hommes et qu'ils voient en elle vos lubricités. Elle est pour les hommes ce qu'est pour les brebis la vue d'un homme qui n'entre pas dans la bergerie par la porte, mais qui escalade la haie. Les brebis ne le connaissent pas, mais elles sentent que c'est un larron.

Ma doctrine est la seule vraie comme il n'y a qu'une seule porte pour les brebis. Toutes vos doctrines de la loi de Moïse sont des mensonges, elles sont comme les voleurs et les larrons pour les brebis. Celui qui suivra ma doctrine trouvera la vraie vie, de même que les brebis sortent et trouvent la nourriture si elles suivent le berger. Le larron ne vient que pour piller, voler, tuer ; le pasteur ne vient que pour nourrir et donner la vie. Et c'est ma doctrine seule qui promet et donne la vie éternelle. Parfois les bergers sont des maîtres pour qui les brebis sont toute la vie et qui donnent leur vie pour les brebis. Ce sont les vrais bergers. Mais il y a des bergers mercenaires qui ne se soucient point des brebis, parce qu'ils sont des mercenaires et que les brebis ne sont point à eux. S'il vient un loup, ces bergers abandonnent les brebis. Ce ne sont pas de vrais bergers De même il y a des maîtres qui ne sont pas de vrais maîtres ; ils ne se soucient pas de la vie des hommes. Tandis que les vrais maîtres donnent leur vie pour la vie des hommes. Je suis un tel maître. Ma doctrine consiste à donner ma vie pour les hommes.

Personne ne me la prend, mais je la donne librement pour les hommes, afin de recevoir la vraie vie. Ce commandement je l'ai reçu de mon Père. Et comme mon Père me connaît, ainsi je connais mon Père. C'est pourquoi je donne ma vie pour les hommes. C'est pourquoi mon Père m'aime parce que j'exécute ses commandements. Et tous les hommes, non seulement ceux qui sont présents ici, mais tous, comprendront ma voix, tous s'uniront en un, et leur doctrine sera unique.

Alors les Juifs l'entourent et lui disent : Tout ce que tu dis est bien difficile à comprendre et ne concorde pas avec l'Écriture. Ne nous tourmente pas. Dis-nous tout simplement et clairement si tu es ce Messie qui, d'après nos livres, doit venir dans le monde ?

Jésus leur répond : Je vous ai déjà dit qui je suis. Je suis ce que je vous dis. Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes actes, à la vie en Dieu que je mène. Selon mes œuvres vous comprendrez qui je suis et pourquoi je suis venu. Mais vous ne me croyez pas parce que vous ne me suivez pas. Celui qui me suit et fait ce que je dis me comprend. Et celui qui comprend ma doctrine et la suit reçoit la vraie

vie.

Moi et le Père-Dieu, nous ne faisons qu'un.

Les Juifs, effrayés de ces paroles, veulent ramasser des pierres pour le lapider, Mais il leur dit : Je vous ai montré beaucoup de bonnes œuvres ; pour laquelle de ces bonnes œuvres voulez-vous me tuer ?

Ils lui disent : Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous voulons te tuer, c'est parce que toi, un homme, tu veux te faire passer pour Dieu.

Et Jésus leur répond : Mais c'est précisément ce qui est dit dans vos Écritures. On rapporte que Dieu lui-même a dit aux mauvais chefs : Vous êtes des dieux !

S'il a appelé dieux des hommes pervers, alors pourquoi trouvez-vous sacrilège d'appeler fils de Dieu, ce que Dieu, ayant aimé, a envoyé dans le monde ? Chaque homme est fils de Dieu par l'esprit. Si je ne vis pas selon Dieu, ne croyez point que je suis fils de Dieu. Mais si je vis selon Dieu, d'après ma vie, croyez que je suis le fils de Dieu, et comprenez alors que le Père est en moi et moi en lui ; que moi et le Père ne faisons qu'un.

Et Jésus dit : Ma doctrine est le réveil de la vie. Celui qui croit en ma doctrine vivra même s'il meurt physiquement. Celui qui est vivant ne meurt pas.

Mais les Juifs ne savaient que décider à son égard et ne pouvaient le condamner.

De nouveau Jésus se rendit au delà du Jourdain et y demeura.

Et plusieurs crurent en sa doctrine et disaient qu'elle était vraie de même que la doctrine de Jean. Ainsi plusieurs crurent en sa doctrine.

Une fois Jésus demanda à ses disciples : Dites-moi comment les hommes ont compris ma doctrine sur le Fils de Dieu et le fils de l'homme ?

Ils lui dirent : Les uns comprennent de la même façon que la doctrine de Jean ; les autres comme la prophétie d'Élie ; d'autres encore disent qu'elle ressemble à la doctrine de Jérémie et ils comprennent que tu es prophète.

Il dit : Et vous, comment comprenez-vous ma doctrine ?

Et Simon Pierre lui dit : Selon moi, ta doctrine consiste en ceci : que tu es le fils élu du Dieu vivant. Tu enseignes que Dieu est la vie de l'homme.

Jésus lui dit : Tu es heureux, Simon, d'avoir compris cela. Ce n'est pas un homme qui pouvait te le révéler. Si tu l'as compris c'est que Dieu, en toi, te l'a révélé. Ce n'est pas un raisonnement ordinaire, ce n'est pas moi, avec mes paroles, qui te l'ai révélé, c'est Dieu mon père qui te l'a fait comprendre.

Et c'est sur cet entendement qu'est basée la réunion des hommes pour laquelle il n'y a pas de mort.

1. ↑ *Interprétation des Évangiles*. Évangile de Jean, page 269.
2. ↑ Les Interprétations des Évangiles par l'archevêque Mikhaïl, p. 297.
3. ↑ Interprétations des Évangiles par l'archevêque Mikhaïl, p. 351.
4. ↑ *Les Interprétations des Évangiles*, par l'archevêque Mikhaïl, p. 299.
5. ↑ *Les Interprétations des Évangiles*, par l'archevêque Mikhaïl, p. 391 et 398.

VIII

IL N’Y A PAS D’AUTRE VIE.

SUR LES RÉCOMPENSES DU ROYAUME DE DIEU.

Ὁ φιλῶν πατέρα ἢ μητέρα ὑπίρ ἐμέ, οὐκ ἔστι μου ἄξιος· καὶ ὁ φιλῶν υἱόν ἤ θυγατέρα ὑπὲρ ἐμέ, οὐκ ἔστι μου ἄξιος.

Καὶ ὅς οὐ λαμβάνει τὸν σταυρόν αὐτοῦ, καὶ ἀκολουθεῖ ὀπίσω μου, οὐκ ἔστι μου ἄξιος.

Ὁ εὑφών τὴν ψυχήν αὐτοῦ, ἀπολέσει αὐτήν· καὶ ὁ ἀπολέσας τὴν φυχήν αὐτοῦ ἕνεκεν ἐμοῦ, εὑρήσει αὐτήν.

Τότε ἀποκριθείς ὁ Πέτρος εἶπεν αὐτῷ· ἰδού ἡμεῖς ἀφήκαμεν πάντα, καὶ ἠκολουθησαμέν σοι· τὶ ἄρα ἔσται ἡμῖν ;

Ἀποκριθείς δὲ ὁ Ἰησοῦς εἶπεν· ἀμὴν λέγω ὑμῖν· οὐδείς ἐστιν ὅς ἀφῆκεν οἰκίαν, ἤ ἀδελφοὺς, ἤ ἀδελφάς, ἤ ματέρα, ἤ μητέρα, ἢ γυναῖκα, ἤ τέκνα, ἤ ἀγροὺς, ενεκεν ἐμοῦ καὶ τοῦ εὐαγγελίου.

Ἐάν μὴ λάβη ἑκατονταπλασίονα νόν ἐν τῷ καιρῷ τούτῳ, οἰ κίας, καὶ ἀδελφοὺς, καὶ ἀδελφὰς, καὶ μητέρας, καὶ τέκνα, καὶ ἀγροὺς, μετὰ διωγμῶν, καὶ ἐν τῷ αἰῶνι τῷ ἐρχομένῳ ζωήν αἰώνιον.

Πολλοὶ δὲ ἔσονται πρῶτοι, ἔσγατοι· καὶ οἱ ἔσγατοι, πρῶτοι.

Matthieu, x, 37. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n’est pas digne de moi ; Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n’est pas d’accord avec moi.

et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ;

38. Et celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.

39. Celui qui aura conservé sa vie la perdra ; mais celui qui aura perdu sa vie à cause de moi le retrouvera.

XIX, 27. Alors Pierre, prenant la parole, lui dit : Voici, nous avons tout quitté, et nous t'avons suivi ; que nous en arrivera-t-il donc ?
Marc, X, 29. Jésus répondit : Je vous dis en vérité, qu'il n'y a personne qui ait quitté maison, ou frères, ou sœurs, ou père ou mère, ou femme ou enfants, ou des terres, pour l'amour de moi et de l'évangile,
30. Qui n'en reçoive dès à présent, en ce siècle, cent fois autant : des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants et des terres, avec des persécutions ; et, dans le siècle à venir, la vie éternelle.
31. Mais les premiers

Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas d'accord avec moi.
Et celui qui n'est pas prêt à toutes les privations physiques et ne me suit pas, celui-là n'est pas d'accord avec moi.
Celui qui conservera sa vie corporelle, perdra sa vie, et celui qui perdra sa vie corporelle, à cause de ma doctrine, celui-ci recevra la vie.
Alors Simon-Pierre lui dit : Voici, nous avons abandonné tout et nous t'avons suivi ; qu'aurons-nous pour cela ?
Jésus répondit : Vous savez vous-mêmes que celui qui abandonnera sa famille, ses sœurs, ses frères, son père ou sa mère, son épouse ou ses enfants, ses terres, pour ma doctrine, — qui est le vrai bien,

Que celui-ci recevra maintenant, dans cette vie, cent fois plus, même s'il subit les persécutions, de la famille, des frères, des sœurs, des enfants et des terres, et dans les siècles à venir [1]) la vie éternelle.
Et plusieurs des

seront les derniers, et les derniers seront les premiers.

premiers seront les derniers, et les derniers les premiers.

Remarques.

1) Ἔρχομαι, signifie aller, passer.

La question de Pierre : Quelle sera notre récompense ? Jésus la comprend de deux façons : premièrement, quelle sera la récompense, en général, pour l'exécution de la loi, et, deuxièmement, quelle sera la récompense pour eux, étant donnés leurs sacrifices.

À la première partie de la question, sur les trônes du ciel, Jésus répond qu'ils savent eux-mêmes quelle sera la récompense. La récompense ici-bas, dans cette vie, est cent fois plus grande que les joies auxquelles les hommes renoncent, et que la vie en dehors du temps.

À la deuxième partie de la question, Jésus répond que, dans le royaume de Dieu, il n'y a ni premiers ni derniers, que les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers, que la conception du royaume de Dieu ne comporte pas de récompenses selon les mérites, comme il est dit dans la parabole des talents.

La question suivante de Pierre et la réponse de Jésus viennent, chez Matthieu, immédiatement après la conclusion de l'entretien avec le riche adolescent : que personne ne peut faire son salut s'il n'est mendiant. Ces paroles cruelles frappent les disciples. Et c'est ce sacrifice de la vie physique qui provoque la question de Pierre. D'après la concordance des chapitres, cette question vient après tous les exemples et enseignements relatifs aux sacrifices de la vie du corps à celle de l'esprit. Après quoi, Pierre demande : Mais qu'aurons-nous pour cela ?

J'omets le verset 28 de Matthieu, qui n'a pas de sens clair, où il est dit qu'ils seront assis sur douze trônes et jugeront les douze tribus d'Israël. Ou cela ne signifie rien, parce qu'absolument incompréhensible, ou c'est une raillerie, une moquerie en réponse à la question de ce que sera la récompense. Le passage qui suit indique clairement que cette réponse est purement ironique.

LA PARABOLE DU SALAIRE DU PATRON À SES OUVRIERS

Ὅμοία γὰρ ἐστιν ἡ Βασιλεία τῶν Οὐρανῷ ἀνθρώπῳ οἰκδεσποτὴ, ὅστις ἐξῆλθεν ἁμα πρωῖ μισθώσασθαι ἐργάτας εἰς τὸν ἀμπελῶνα αὐτοῦ.

Συμφωνήσας δὲ μετὰ τῶν ἐργατῶν ἐκ δηναρίου τὴν ἡμέραν, ἀμέστειλεν αὐτοῦς εἰς τὸν ἀμπελῶνα αὐτοῦ.

Καὶ ἐξελθὼν περὶ τὴν τρίτην ὥραν, εἶδεν ἄλλους ἑστῶτας ἐν τῇ αγορᾷ ἀργούς.

Κἀκείνοις εἶπεν· ὑπάγετε καὶ ὑμεῖς εἰς τὸν ἀμπελῶνα μου, καὶ ὅ ἐάν ᾖ δίκαιον, δώσω ὑμῖν· Οἱ δὲ ἀπῆλθον.

Πάλιν δὲ ἐξελθών περὶ ἕκτην καὶ ἐννάτην ὥραν, ἐποίησεν ὡσαύτως.

Περὶ δὲ τὴν ἑνδεκάτην ὥραν ἐξελθών, εὗρεν ἀλλους ἑστῶτας ἀργοὺς, καὶ λέγει αὐτοῖς· τί ὧδε ἑστήκατε ὅλην τὴν ἡμέραν ἀργοί ;

Λέγουσιν αὐτῷ, ὅτι οὐδεὶς ἡμᾶς ἐμισθώσατο. Λέγει αὐτοῖς· ὑπάγετε καὶ ὑμεῖς τὸν ἀμπελῶνα, καὶ ὅ ἐάν ᾖ δίκαιον, λήψεσθε.

Ὀψιας δέ γενομένης λέγει ὁ κύφις τοῦ ἀμπελῶνος τῷ ἐπιτρόπῳ αὐτοῖ· κάλεσον τοὺς ἐργὰτας, καὶ ἀπόδος αὐτοῖς τὸν μισθόν, ἀρξὰμενος ἀπὸ τῶν ἐσχάτων ἕως τῶν πρώτων.

Καὶ ἐλθόντες οἱ περὶ τὴν ἑνδεκάτην ὥραν, ἔλαβον ἀνά δηνάριον.

Ἐλθόντες δὲ οἱ πρῶτοι, ἐνόμισαν, ὅτι πλείονα λήψονται· καὶ ἔλαβον καὶ αὐτοί ἀνά ὃηναριον.

Λαβόντες δὲ ἐγόγγυζον κατὰ τοῦ οἰκοδεσπότου,

Λέγοντες, ὅτι οὗτοι οἱ ἐσχατοι μίαν ὡραν ἐποίησαν, καὶ ἴσους ἡμῖν αὐτούς ἐποίησας, τοῖς βαστάσσι τὸ βαρος τῆς ἡμέρας καὶ τὸν καύσωνα.

Ὁ δὲ ἀποκριθείς εἶπεν ἑνί αὐτῶν. ἑταῖρε, οὐκ ἀδικῶ σε· οὐχί δηναρίου. συνερώνεσας μοι ;

Ἆρον τὸ σὸν καὶ ὕπαγε· θέλω δὲ τούτῳ τῷ ἐσχάτῳ δοῦναι, ὡς καὶ σοί.

Ἢ οὐκ ἔξεστί μοι ποιῆσαι ὅ θέλω ἐν τοῖς ἐμοῖς, ἢ ὁ ὀφθαλμός σου πονηρός ἐστιν, ὅτι ἐγὼ ἀγαθός εἰμι ;

Οὐτως ἐσονται οἱ ἔσχατοι πρῶτοι· καὶ οἱ πρῶτοι ἔσχατοι· πολλοί γὰρ εἰσι κλητοί, ὀλίγοι δὲ ἐκλεκτοί.

Matthieu, XX, 1. Car le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit dès la pointe du jour afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne.
2. Et ayant accordé avec les ouvriers, à un denier par jour, il les envoya à sa vigne.

3. Il sortit encore environ la troisième heure du jour, et il en vit d'autres qui étaient dans la place sans rien faire,

4. Auxquels il dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable.
5. Et ils y allèrent. Il sortit encore environ la sixième et la neuvième heure, et il fit la même chose.

6. Et vers la onzième heure il sortit, et il en trouva d'autres qui étaient sans rien faire, auxquels il dit : Pourquoi vous tenez-vous ici, tout le jour sans rien faire ?
7 Et ils lui répondirent : Parce que

Car voici à quoi est semblable le royaume de Dieu : le maître sortit le matin afin de louer des ouvriers pour travailler dans son jardin.
Ayant convenu du prix avec les ouvriers, pour la journée, il les envoya dans son jardin.
Plus tard, pendant le déjeuner, il sortit pour surveiller et vit d'autres ouvriers inoccupés.

Il leur dit : Allez vous aussi travailler dans mon jardin ; je vous paierai ce qu'il faudra.

Ils y allèrent. De nouveau, vers neuf heures, le maître sortit au marché et trouva d'autres ouvriers inoccupés. Il leur fit la même proposition.
À midi le maître retourna au marché, et vit encore des ouvriers sans ouvrage. Il leur dit : Pourquoi restez-vous ainsi toute la journée sans rien faire ?
Ils répondirent : Personne ne nous a

personne ne nous a loués. Et il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne, et vous recevrez ce qui sera raisonnable.

loués. Et il leur dit : Alors allez vous aussi à mon jardin, et vous recevrez ce qu'il faut.

8. Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à celui qui avait le soin de ses affaires : Appelle les ouvriers et leur paye leur salaire, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers.

Quand le soir fut venu, le maître dit à son employé : Appelle les ouvriers et distribue-leur leur salaire, en commençant par ceux qui sont venus les derniers jusqu'aux premiers.

9. Et ceux qui avaient été loués sur la onzième heure étant venus, ils reçurent chacun un denier.

À ceux qui étaient venus à midi on donna un denier.

10. Or, quand les premiers furent venus, ils s'attendaient à recevoir davantage ; mais ils reçurent aussi chacun un denier.

Ceux qui étaient venus les premiers s'attendaient à recevoir davantage ; mais eux aussi reçurent un denier.

11. Et l'ayant reçu, ils murmuraient contre le père de famille,

Alors ils se mirent à exprimer leur mécontentement à l'égard du maître.

12. Disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et tu les as égalés à nous qui avons supporté la fatigue de tout le jour et la chaleur.

Quoi ! dirent-ils, les derniers n'ont travaillé qu'une partie de la journée, et tu les traites comme nous, qui avons travaillé et peiné toute la journée.

13. Mais il répondit à l'un d'eux, et lui dit : Mon ami, je ne te fais point de tort ; n'as-tu

Le maître dit à l'un d'eux : Mon ami, je ne te fais point de tort ; n'avons-nous pas

pas accordé avec moi à un denier par jour ?

convenu que tu travaillerais pour un denier ?

14. Prends ce qui est à toi et t'en va ; mais je veux donner à ce dernier autant qu'à toi.

Prends, mon ami, ce qui t'est dû et va à ta place. Je veux donner aux derniers autant qu'à toi. Ne suis-je pas maitre de mon bien ? Ou bien es-tu devenu envieux parce que tu vois que je suis bon ?

15. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est à moi ? Ton œil est-il malin de ce que je suis bon ?

16. Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers ; car il y en a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

Ainsi les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers.

Les paroles qui suivent : « Car il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus », sont évidemment ajoutées et sont inutiles. Du reste, elles n'existent pas dans plusieurs manuscrits. Elles ne sont pas davantage chez Tischendorf. Chez Luc, les disciples disent ces paroles à Jésus, après l'explication au sujet du pardon qu'il faut faire non pas sept fois mais septante fois sept. Il est évident que ces paroles, comme celles de Pierre, se rapportent à toutes les prescriptions sévères qui imposent le renoncement de la vie du corps. La possibilité de la vraie vie est donnée à tous les hommes. Celui qui la veut la prend ; celui qui ne la veut pas ne la prend pas. Celui qui reçoit la vraie vie, la possède. Elle est égale pour tous, et, à elle, ne peuvent s'appliquer nos conceptions : plus, moins, avant, après. On exprimerait en langage philosophique disant qu'elle est en dehors du temps, de l'espace et des causes.

Mais nous sommes si habitués à la récompense, dans la vie terrestre, que nous ne pouvons renoncer à la pensée que celui qui accomplira tout ce qui, selon nous, peut plaire à Dieu, (que nous nous représentons en dehors de nous, tandis que Jésus ne cesse de dire que personne n'a jamais vu Dieu) sera récompensé, et, dans ce cas, nous

voulons établir des rapports envers Dieu semblables aux rapports humains, de maître à serviteur. Nous voulons plaire à quelqu'un, faire ce que nous ne comprenons pas et ne désirons pas, afin de complaire à la volonté du maître. Mais, en revanche, si nous admettons que notre mauvaise conduite doit être punie, si nous aimons nous-mêmes punir pour leurs fautes nos serviteurs, nous voulons aussi être récompensés quand nous exécutons la volonté d'un autre. Et malgré que toute la doctrine de Jésus nie cette représentation, nous tous, et ses disciples, lui demandons quelle sera notre récompense pour avoir abandonné nos fils, nos maisons, notre vie, afin de suivre sa doctrine. Que demandons-nous donc ?

Nous demandons quelle récompense nous recevrons pour assister au festin auquel on nous convie. Quelle récompense nous recevrons pour nous être assis dans cette barque de salut, qui est prête à nous recevoir. Quelle récompense nous aurons pour avoir abandonné femme, enfants, maison et l'avoir suivi. Autrement dit, quelle récompense nous recevrons pour avoir échangé la douleur contre la joie, les chaînes contre la liberté, la mort contre la vie.

Et il répond : premièrement, vous ne sacrifiez rien. Vous donnez dans cette vie, la famille, les enfants, les biens, et tout cela, même si les persécutions s'y ajoutent, vous sera rendu au centuple, et, deuxièmement, vous recevrez la vraie vie. Quelle autre récompense voulez-vous encore ? Être assis sur un trône, comme les rois, et juger les peuples ?

Dans ce monde de la mort je vous apporte la vie unique, possible, l'unique planche de salut. Et vous, prêts à saisir cette planche, vous demandez quelle récompense on vous donnera pour ce faire ?

LE PLUS GRAND EST CELUI QUI EST LE SERVITEUR DE TOUS

Καὶ προσπορεύονται αὐτῷ Ἰάκωβος καὶ Ἰωάννης, οἱ υἱοὶ Ζεβεδαίου, λέγοντες· Διδάσκαλε, θέλομεν ἵνα ὅ ἐάν αἰτήσωμεν ποιήσῃς ἡμῖν.

Ὁ δὲ εἶπεν αὐτοῖς τί θέλετε ποιησαί με ὑμῖν ;

Ὁ δὲ εἶπον αὐτῷ· δός ἡμῖν ἵνα ἐκ δεξιῶν σου καὶ εἷς ἐξ εὐωνύμων σου καθίσωμεν ἐν τῇ δόξῃ σου.

Marc, x, 35. Alors Jacques et Jean, fils de Zébédée, vinrent à lui et lui dirent : Maître ! Nous voudrions que tu nous fisses ce que nous te demanderons.
36. Il leur dit : Que voulez-vous que je fasse ?
37. Ils lui dirent : Accorde-nous que nous soyons assis dans ta gloire, l'un à ta droite, et l'autre à ta gauche.

Les frères de Zébédée, Jacques et Jean, vinrent trouver Jésus et lui dirent : Maître, nous voudrions que tu fisses pour nous ce que nous te demanderons.
Il leur dit : Que voulez-vous que je fasse [1] ?

Et ils lui dirent : Fais que nous deux soyons, dans ta doctrine, égal à toi [2].

Remarques.

1) En d'autres termes, vous dites une chose insensée.

2) Les disciples demandent à Jésus pourquoi eux-mêmes sont si peu intelligents tandis que lui est si sage, et ils le prient de les rendre aussi sages que lui.

Ὁ δὲ Ἰησοῦς εἶπεν αὐτοῖς· οὐκ οἴδατε τί αἰτεῖσθε. Δύνασθε πιεῖν τὸ ποτηριον, ὅ ἐγώ πίνω, καὶ τὸ βάπτισμα, ὅ ἐγώ βάπτίζομαι, βαπτισθῆναι ;

Marc x, 38. Et Jésus leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire, et être baptisés

Et en réponse, Jésus leur dit : Vous ne savez vous-mêmes ce que vous demandez. Sur la terre vous pouvez faire la même chose que

du baptême dont je dois être baptisé ?

moi [1]), vous pouvez vous régénérer de l'esprit comme je me suis régénéré.

Remarques.

1) Boire la coupe, selon l'expression juive, signifie avoir le même sort dans la vie matérielle ; vivre sa vie de la même façon.

Λέγουσιν αὐτῷ· δυνάμεθα.

Καὶ λέγει αὐτοῖς· τὸ μὲν, ποτήριόν μου πίεσθε, καὶ τὸ βάπτισμα. ὅ ἐγω βαπτίζομαι, βαπτισθήσεσθε· τὸ δὲ καθίσαι ἐκ δεξιῶν μοῦ καὶ ἐξ εὐωνύμων μοῦ, οὐκ ἔστιν ἐμόν δοῦναι, ἀλλ' οἷς ἡτοίμασται ὑπό τοῦ πατρός μου.

Matthieu XX, 22. Ils lui dirent : Nous le pouvons.
23. Et il leur dit : Il est vrai que vous boirez ma coupe, et que vous serez baptisés du même baptême dont je serai baptisé ; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder, si ce n'est à ceux pour qui mon père l'a préparé.

Ils dirent : Nous le pouvons.

Et il leur dit : Vous pouvez vivre comme moi et vous régénérer de l'esprit ; cela vous le pouvez ; mais faire que vous soyez ainsi que moi, cela n'est pas en mon pouvoir, mais dans le pouvoir de mon père.

Vous faire semblables à moi, vous donner la même raison, cela n'est point en mon pouvoir ; c'est dans le pouvoir de mon père, et la répartition en est différente de même qu'est différente la distribution de l'argent. Mais vivre comme moi, vous régénérer par l'esprit, cela

vous le pouvez.

Καὶ ἀκούσαντες οἱ δέκα, ἠγανάκτησαν περὶ τῶν δύο ἀδελφῶν.

Ὁ δὲ Ἰησοῦς προσκαλεσάμενος αὐτούς, εἶπεν· οἴδατε, ὅτι οἱ ἀρχοντες τῶν ἐθνῶν κατακύριευουσιν αὐτῶν, καὶ οἱ μεγάλοι κατεξουσίαζουσιν αὐτῶν.

Οὐχ οὕτως δὲ ἔσται ἐν ὑμῖν· ἀλλ' ὅς ἐάν θέλη ἐν ὑμῖν μέγας γενέσθαι, ἔστω ὑμῶν διάκονος.

Καὶ ὅς ἐάν θέλη ἐν ὑμῖν εἶπαι πρῶτος, ἔστω ὑμῶν δοῦλος.

Ὑμεῖς δὲ οὐχ οὐτως· ἀλλ' ὁ μείζων ἐν ὑμῖν, γενέσθω ὡς ὁ νεώτερος· καὶ ὁ ὑγούμενος, ὡς ὁ διακονῶν.

Ὥσπερ ὁ νίός τοῦ ἀνθρώπου οὐκ ἦλθε διακονῆθηναι, ἀλλὰ διακονῆσαι, καὶ δοῦναι τὴν ψυχὴν αὐτοῦ λύτρον ἀντί πολλῶν.

Matthieu XX, 24. Les dix autres ayant ouï cela, furent indignés contre ces deux frères.
25. Et Jésus, les ayant appelés, leur dit : Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands leur commandent avec autorité.

26. Mais il n'en doit pas être ainsi parmi vous, au contraire, quiconque voudra être le plus grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur.
27. Et quiconque voudra être le premier entre vous qu'il soit

Les dix autres disciples ayant entendu cela se fâchèrent contre les deux frères.
Et les ayant appelés, Jésus leur dit : Vous savez que ceux qui se considèrent comme les chefs du peuple, dominent les hommes. Et que les fonctionnaires gouvernent le peuple.
Parmi vous cela ne doit pas être. Si quelqu'un de vous veut devenir plus grand qu'il soit le serviteur.

Et quiconque veut devenir le premier, qu'il soit esclave.

votre esclave.

Luc, XXIX, 26. Il n'en doit pas être de même entre vous ; mais que celui qui est le plus grand parmi vous soit comme le moindre, et celui qui gouverne, comme celui qui sert.	Celui qui est considéré comme le plus petit est le plus grand ; celui qui est considéré comme le serviteur est avant tous.
Matthieu, XX, 28. Comme le Fils de l'homme est venu non pour être servi mais pour servir, et donner sa vie pour la rançon de plusieurs.	Car le fils de l'homme n'est pas venu pour qu'on le serve mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la plus grande chose [1]).

Remarques.

1) Πολλὰ, au pluriel, signifie : la chose importante, la plus grande chose.

Le dernier verset, source principale du malentendu duquel est sorti le dogme stupide et immoral de la rédemption, a pourtant une signification très simple et très claire, qui résulte nettement du sens de tout le passage. Le fils de l'homme, l'homme unique de la divinité, se trouve chez tous les hommes. L'existence du fils de l'homme n'a d'autre fin que de retourner à la source : Dieu. L'entendement du Dieu unique en tous les hommes c'est ce que nous appelons la vie. En retournant à la source unique, le fils de l'homme rétablit son unité. De cela découle l'amour des hommes entre eux. De cela découle le premier commandement : l'amour de Dieu, et le second, qui lui est semblable : l'amour du prochain.

La vie terrestre n'est que pour être donnée en rançon pour la vraie vie. Les fils de Zébédée veulent être aussi sages que Jésus-Christ. Il leur dit : Quel besoin en avez-vous ? Vivre et renaître en esprit, vous le pouvez comme moi ; ce que vous voulez c'est donc être plus important, plus puissant que les autres.

Mais, selon ma doctrine, il n'y a ni grands ni petits, ni importants, ni infimes. Les rois, pour gouverner leurs peuples, ont besoin d'être plus puissants et plus importants que les autres ; mais vous autres, vous n'avez pas besoin de cela, parce que, selon ma doctrine, il est avantageux d'être moins important que les autres. Selon ma doctrine, celui qui est le plus petit est le plus grand. Selon ma doctrine, il faut être serviteur, esclave. Tout le sens de ma doctrine est uniquement en cela : l'œuvre du fils de l'homme est de donner aux autres sa vie matérielle pour recevoir la vraie vie.

Ηλθε γὰρ ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου σῶσαι τὸ ἀπολωλός.

Τί ὑμῖν δοκεῖ ; ἐάν γένηται τινι ἀνθρώπῳ ἑκατόν πρόβατα, καὶ πλανῆθη ἓν ἐξ αὐτῶν· οὐχι ἀφείς τὰ ἐννενηκονταεννέα ἐπὶ τά ὄρη, πορευθείς ζητεῖ τὸ πλανώμενον ;

Matthieu, XVIII, 11. Car le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu.
12. Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis et qu'il en ait une égarée, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt dix-neuf pour s'en aller par les montagnes chercher celle qui s'est égarée ?

L'œuvre du fils de l'homme consiste [1]) ; à sauver ce qui périt.

Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis et que l'une d'elles s'égare, n'abandonnera-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller chercher partout celle qui s'est égarée ?

Remarques.

1) Je traduis ἦλθε par *l'œuvre… consiste à*, puisque les mots « le fils de l'homme est venu pour » ne signifient que cela. Je préfère ma traduction qui exclut le double sens de « est venu ».

Καὶ ἐάν γένηται εὑρεῖν αὐτό, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι χαίρει ἐπ' αὐτῷ μᾶλλον, ἢ ἐπί τοῖς ἐννενηκονταεννέα τοῖς μὴ

πεπλανημένοις.

Καὶ ἐλθών εἰς τὸν οἶκον, συγκαλεῖ τοὺς φίλους καὶ τοὺς γείτονας, λέγων αὐτοῖς· συγχάρητί μοι, ὅτι εὗρον τὸ πρόβατον μου τὸ ἀπολωλός.

Οὕτως οὐκ ἔστι θέλημα ἔμπροσθεν τοῦ πατρὸς ὑμῶν τοῦ ἐν οὐρανοῖς, ἵνα πόληται εἷς τῶν μικρῶν τούτων.

Matthieu, XVIII, 13. Et s'il arrive qu'il la trouve, je vous dis, en vérité, qu'il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont point égarées.

Et s'il arrive qu'il la trouve, vous savez vous-mêmes qu'il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont point égarées.

Luc, XV, 6. Et, étant arrivé dans la maison, n'appelle ses amis et ses voisins, et ne leur dise : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue.

Et, il réunira voisins et amis et leur dira : Je m'en réjouis : j'ai trouvé la brebis qui s'était égarée.

Matthieu, XVIII, 14. Ainsi, la volonté de votre Père qui est aux cieux n'est pas qu'aucun de ces petits périsse.

Ainsi votre Père, au ciel, désire qu'aucun de ces petits ne périsse.

Le verset de Luc, XV, 7, qui continue la comparaison, détruit le sens de la parabole, et, en accentuant la signification de la joie au ciel, introduit la conception fausse que quelqu'un se réjouit davantage du pécheur que du juste. C'est pourquoi je retiens les paroles de Matthieu et les applique aux deux paraboles de Luc.

Le sens des paraboles découle de la première phrase de Matthieu : que le fils de l'homme est venu pour sauver ce qui périt. Les hommes se réjouissent d'avoir retrouvé ce qui était perdu ; et ils appliquent toutes leurs forces à ce but. Il en est de même du fils de l'homme, puisque le désir du Père, qui a envoyé la lumière au monde, son seul désir immuable, est le retour de son entendement.

Η τίς γυνὴ δραχμας ἔχουσα δέκα, ἐάν ἀπολέση δραχμην μίαν, οὐχί ἅπτει λύχνον, καὶ σαροῖ τὴν οἰκίαν, καὶ ζητεῖ ἐπιμελῶς, ἕως, ὅτου εὕρη ;

Καὶ εὑροῦσα συγκαλεῖται τὰς φίλας καὶ τὰς γείτονας, λέγουσα· συγχάρητέ μοι, ὅτι εὗρον τὴν δραχμὴν ἥν ἀπώλεσα.

Οὕτω λέγω ὑμῖν, χαρὰ γίνεται ἐνώπιον τῶν ἀγγέλων τοῦ Θεοῦ ἐπὶ ἑνὶ ἁμαρτωλῷ μετανοοῦντι.

Λέγων πρὸς αὐτούς.

Οταν κληθῇς ὑπό τινος εἰς γάμους, μὴ κατακλιθῇς εἰς τὴν πρωτοκλισίαν· μήποτε ἐντιμότερός σου ᾖ κεκλημένος ὑπ' αὐτοῦ.

Καὶ ἐλθὼν ὁ σὲ καὶ αὐτὸν καλέσας, ἐρεῖ σοι· δός τούτῳ τόπον· καὶ τότε αρξη μετ' αἰσχύνης τὸν ἔσχατον τόπον κατέχειν.

Ἀλλ' ὅταν κληθῇς πορευθείς ἀνάπεσον εἰς τὸν ἔσχαταν τόπον· ἵνα ὅταν ελθη ὁ κεκληκώς σε, εἴπη σοι· φίλε, προσανάβηθι ἀνῶτερον· τότε ἔσταῖ σοι δόξᾶ ἐνώπιον τῶν συνανακειμένων σοί.

Ὅτι πᾶς ὁ ὑψῶν ἑαυτὸν ταπεινωθήσεται· καὶ ὁ ταπεινῶν ἑαυτὸν ὑψωθήσεται.

Ὁ δὲ Ἰησοῦς ἰδών τὸν διαλογισμόν τῆς καρδίας αὐτῶν,

Καὶ λέγει αὐτοῖς· εἴ τις θέλει πρῶτος εἶναι, εσται πάνπων εσχατος καὶ πάντων διάκονος.

Luc, xv, 8. Ou qui est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume une chandelle, ne balaye la maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle ait trouvé sa drachme ?

9. Et qui, l'ayant trouvée, n'appelle ses amies et ses voisines, et ne leur dise : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé la

Si une femme, ayant dix drachmes, en perd une, elle allumera la chandelle, et balayera sa demeure, et cherchera jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée.

Et quand elle l'aura trouvée, elle dira à ses voisines : Je me réjouis, j'ai trouvé la drachme qui était perdue.

drachme que j'avais perdue.

10. (Matthieu, XVIII ; 14). Je vous dis qu'il y a de même de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui s'amende.

Ainsi votre Père au ciel, désire qu'aucun de ces petits ne soit perdu.

Luc, XIV, 7. Il proposait aussi aux conviés une parabole :

Et il leur dit :

8. Quand quelqu'un t'invitera à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que toi,

Si tu es invité à une noce, ne te mets pas à la première place, afin qu'il n'arrive pas qu'il y ait un invité plus considérable que toi,

9. Et que celui qui vous aura invités, et toi et lui, ne vienne et ne te dise : Cède la place à celui-ci, et qu'alors tu n'aies la honte d'être mis à la dernière place.

Et que le maître ne vienne et te dise : Cède-lui la place ; et qu'alors, honteux, tu ailles t'asseoir à la dernière place.

10. Mais quand tu seras invité, va te mettre à la dernière place, afin que quand celui qui t'a invité viendra, il te dise : Mon ami, monte plus haut. Alors cela te fera honneur devant ceux qui seront à table avec toi.

Mais si l'on t'invite va te mettre à la place la plus modeste, afin que, quand le maître te verra, il te dise : Mon ami, mets-toi à cette place, plus honorifique, alors tu seras honoré devant les invités.

11. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Luc, IX, 47. Jésus

Et Jésus, connaissant

voyant les pensées de leur cœur,
Marc, IX, 35. Il leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous.

leurs pensées,

Leur dit : Celui qui veut être le premier sera le dernier de tous et le serviteur de tous.

Les disciples, se représentant de nouveau le royaume de Dieu comme quelque chose de terrestre, discutent qui d'entre eux sont les meilleurs et demandent lesquels sont les plus importants ?

Jésus répond : Aucun n'est meilleur ni plus important que les autres, parce que le royaume de Dieu consiste à trouver les autres meilleurs que soi-même. Dès que l'homme se mesure aux autres, en se demandant lesquels sont les meilleurs, il cesse d'établir ce rapport affectueux, sans lequel il devient pire. C'est pourquoi, dans le royaume de Dieu, il ne peut être question de meilleur. C'est l'essence du royaume de Dieu, et cela ne peut être autrement.

C'est la même chose qu'à un festin de noce : si un invité, sans en être prié, va se mettre à la place la plus en vue, il se prépare un affront. Au contraire, s'il est modeste, s'assied au loin, et qu'on le place au premier rang, il en reçoit de l'honneur. L'élévation de soi-même est incompatible avec ce qu'est le royaume de Dieu.

LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Εἶπε δὲ· ἀνθρωπός τις εἶχε δύο υἱούς.

Καὶ εἶπεν ὁ νεώτερος αὐτῶν τῷ πατρί. πάτερ, δός μοι τὸ ἐπιβάλλον μέρος τῆς οὐσίας. Καὶ διεῖλεν αὐτοῖς τὸν βίον.

Καὶ μετ' οὐ πολλὰς ἡμέρας συναγαγών ἅπαντα ὁ νεώτερος υἱός ἀπεδήμησεν εἰς χώραν μακράν. καὶ ἐκεῖ διεσκόρπισε τὴν οὐσίαν αὐτοῦ, ζῶν ἀσώτως.

Δαπανήσαντος δὲ αὐτοῦ πάντα, ἐγένετο λιμὸς ἰσχυρὸς κατὰ τὴν χώραν ἐκείνην· καὶ αὐτὸς ἤρξατο ὑστερεῖσθαι.

Καὶ πορευθείς ἐκολλήθη ἑνί τῶν πολιτῶν τῆς χώρας ἐκείνης·

καὶ ἔπεμψεν αὐτὸν εἰς τοὺς ἀγροὺς αὐτοῦ βόσκειν χοίρους.

Καὶ ἐπεθύμει γεμίσαι τὴν κοιλίαν αὐτοῦ ἀπὸ τῶν κερατίων ὧν ἤσθιον οἱ χοῖροι· καὶ οὐδεὶς ἐδίδου αὐτῷ.

Εἰς ἑαυτὸν δὲ ἐλθών, εἶπε. πόσοι μίσθιοι τοῦ πατρός μου περισσεύουσιν, ἄρτων, ἐγὼ δὲ λιμῷ ἀπόλλυμαι ;

Ἀναστὰς πορεύσομαι πρὸς τὸν πατέρα μου καὶ ἐρῶ αὐτῷ· πάτερ, ἥμαρτον εἰς τὸν οὐρανόν καὶ ἐνώπιόν σου.

Καὶ οὐκέτι εἰμὶ ἄξιος κληθῆναι υἱός σου· ποίησόν με ὡς ἕνα τῶν μισθίων σου.

Καὶ ἀναστὰς ἦλθε πρὸς τὸν πατέρα ἑαυτοῦ. Ἔτι δὲ αὐτοῦ μακρὰν ἀπέχοντος, εἶδεν αὐτὸν ὁ πατὴρ αὐτοῦ, καὶ ἐσπλαγχνίσθη· καὶ δραμὼν ἐπιέπεσεν ἐπὶ τὸν τράχηλον αὐτοῦ, καὶ κατεφίλησεν αὐτόν.

Εἶπε δὲ αὐτῷ ὁ υἱός· πάτερ, ἥμαρτον εἰς τὸν οὐρανόν καὶ ἐνώπιον σου, καὶ οὐχέτι εἰμὶ αξιος κληθῆναι υἱός σου.

Εἶπε δὲ ὁ πατὴρ πρὸς τοὺς δούλους αὐτοῦ· ἐξενέγκατε τὴν στολὴν τὴν πρώτην, καὶ ἐνδύσατε αὐτὸν, καὶ δότε δακτύλιον εἰς τῆν χεῖρα αὐτοῦ, καὶ ὑποδήματα εἰς τοὺς πόδας.

Καὶ ἐνέγκαντες τὸν μόσχον τὸν σιτευτὸν θύσατε· καὶ φαγόντες εὐφρανθῶμεν.

Ὅτι οὐτος ὁ υἱός μου νεκρὸς ἦν, καὶ ἀνέζησε· καὶ ἀπολωλῶς ἦν, καὶ εὑρεθη. Καὶ ἤρξαντο εὐφραίνεσθαι.

Ἦν δὲ ὁ υἱός αὐτοῦ ὁ πρεσβύτερος ἐν ἀργῷ. καὶ ὡς ἐρχόμενος ηγγισε τῆ οἰκία ἤκουσε συμφωνίας καὶ χορῶν.

Καὶ προσκαλεσάμενος ἕνα τῶν παίδων, ἐπυνθανετο τί εἴη ταῦτα ;

Ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ, ὅτι ὁ ἀδελφός σου ᾒκει· καὶ ἔθυσεν ὁ πατήρ σου τὸν μόσχον τὸν σιτευτὸν ὅτι ὑγιαίνοντα αὐτόν ἀπέλαβεν.

Ὠργίσθη δὲ, καὶ οὐκ ἤθελεν εἰσεθείν. Ὁ οὖν πατὴς αὐτοῦ ἐξελθών παρεκάλει αὐτόν.

Ὁ δὲ ἀποκριθείς εἶπε τῷ πατρί· ἰδού, τοσαῦτα ἔτη δουλεύω σοι, καὶ οὐδέποτε ἐντολήν σου παρῆλθον, καὶ ἐμοι οὐδέποτε ἔδωκας ἔριφον, ἵνα μετὰ τῶν φίλων μου εὐφρραν θῶ.

Ὅτι δὲ ὁ υἱός σου οὗτος, ὁ καταφαγών σου τὸν βιον μετὰ πορνῶν, ἦλθεν, ἔθυσας αὐτῷ· τέκνον, σύ πάντοτε μετ’ ἐμοῦ εἶ, καὶ πάντα τὰ ἐμὰ σά ἐστιν.

Ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ· τέκνον, σύ πάντοτε μετ' ἐμοῦ εἶ, καὶ πάντα τὰ ἐμὰ σά ἐστιν.

Εὐρρανθῆναι δὲ καὶ χαρῆναι ἔδει, ὅτι ὁ ἀδελός σου οὗτος νεκρος ἦν, καὶ ἀνέζησε· καὶ ἀπολωλὼς ἦν, καὶ εὑρέθη.

Οὕτως οὐκ ἔστι θέλημα ἔμπροσθεν τοῦ πατρὸς ὑμῶν τοῦ ἐν οὐρανοῖς, ἵνα ἀπόληται εἰς τῶν μικρῶν τούτων.

Luc, xv, 11. Il leur dit encore : Un homme avait deux fils.

Et Jésus dit : Un paysan avait deux fils.

12. Le plus jeune dit à son père : Père ! donne-moi la part du bien qui me doit échoir. Et le père leur partagea son bien.

Le cadet dit à son père : Donne-moi ma part. Et le père la lui donna.

13. Peu de jours après, ce plus jeune fils, ayant tout amassé, s'en alla dehors dans un pays éloigné, et il y dissipa son bien en vivant dans la débauche.

Et bientôt, ce cadet, ayant amassé toute sa part, s'en alla au loin. Et il dépensa tout ce qu'il possédait.

14. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine en ce pays-là, et il commença à être dans l'indigence.

Après qu'il eut tout dépensé, il survint en ce pays-là une grande famine. Et il commença à connaître la faim.

15. Alors il s'en alla, et se mit au service d'un des habitants de ce pays-là, qui l'envoya dans ses terres pour paître les troupeaux

Il s'entendit avec un habitant qui l'envoya dans ses terres, garder les pourceaux.

16. Et il eût bien voulu se rassasier des carouges que les pourceaux

Personne ne lui donnait rien. Il mangeait les glands des chênes que

mangeaient ; mais personne ne lui en donnait.
17 Étant donc rentré en lui-même il dit : Combien y a-t-il de gens aux gages de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim !
18. Je me lèverai et m'en irai voir mon père, et je lui dirai : Père ! j'ai péché contre le ciel et contre toi.
19. Et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes domestiques.
20. Il partit donc et vint vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit, et fut touché de compassion, et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa.
21. Et son fils lui dit : Père ! j'ai péché contre le ciel et contre toi, et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.
22. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez la plus belle robe et l'en revêtez ; et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds.

23. Et amenez un veau gras et le tuez ;

mangeaient les pourceaux.

Et il réfléchit et se dit : Combien y a-t-il d'ouvriers chez mon père qui mangent du pain tant qu'ils en veulent, et moi je meurs de faim.
Eh bien, j'irai chez mon père et je lui dirai : Père, je suis coupable devant Dieu et devant toi.
Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, mais prends-moi comme ouvrier.

Et il alla chez son père. Le père le reconnut encore de loin, et, poussant un ah ! courut à sa rencontre, se jeta à son cou et l'embrassa.

Et le fils dit : Père, je suis coupable devant Dieu et devant toi ; je ne suis pas digne d'être appelé ton fils.
Et le père dit à ses ouvriers : Apportez le meilleur caftan et l'en revêtez ; donnez-moi l'anneau le plus précieux que je lui mette au doigt ; donnez-lui de bonnes chaussures.
Et amenez un veau gras et le tuez, et

mangeons et réjouissons-nous.

24. Parce que mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu mais il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir.

25. Cependant son fils aîné, qui était à la campagne, revint ; et comme il approchait de la maison, il entendit les chants et les danses.
26. Et il appela un des serviteurs à qui il demanda ce que c'était.
27. Et le serviteur lui dit : Ton frère est de retour, et ton père a tué un veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé.
28. Mais il se mit en colère et ne voulut point entrer. Son père donc sortit et le pria d'entrer.
29. Mais il répondit à son père : Voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais contrevenu à ton commandement, et tu ne m'as jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis.
30. Mais quand ton fils

réjouissons-nous.

Parce que mon fils qui était pour moi comme mort maintenant est redevenu vivant, il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir.
Pendant ce temps, le fils aîné était dans les champs. Comme il approchait de la maison, il entendit les chants et les réjouissances.
Il appela un gamin et lui demanda : Que se passe-t-il chez nous ?

Le gamin lui répondit : Ton frère est de retour, et ton père a ordonné de tuer un veau parce qu'il est revenu sain et sauf.
Mais le frère aîné se fâcha et ne voulut point entrer. Alors le père sortit vers lui et l'appela.
Et le fils aîné dit : Voilà combien d'années que je travaille pour toi, je n'ai jamais enfreint tes ordres, et tu ne m'as jamais donné, même un agneau, pour me réjouir avec mes amis.
Et quand ce fils, qui a

que voici, qui a mangé tout son bien avec des femmes débauchées, est revenu, tu as fait tuer un veau gras pour lui.

dépensé toute sa fortune en débauches, revient, tu fais tuer pour lui un veau gras.

31. Et son père lui dit : Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi.

Et le père lui dit : Mon fils ! tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi.

32. Mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé.

Mais, comment ne me réjouirais-je pas de ce que ton frère qui était comme mort, est revenu à la vie. Il était perdu, et il est retrouvé.

Matthieu, XVIII, 14. Ainsi la volonté de votre Père qui est aux Cieux n'est pas qu'aucun de ces petits périsse.

Ainsi votre père, aux cieux, veut que pas un seul homme, même le dernier, périsse.

Le fils de l'homme est venu, c'est-à-dire, il vit, il existe, pour sauver ce qui périt. Son existence, c'est le retour de l'entendement des hommes. En cela est sa vie. Ceux qui sont près de lui sont avec lui, et il ne les sent pas ; mais ceux qui se sont éloignés de lui, il les appelle et les cherche.

LA PARABOLE DES OUVRIERS DANS LE JARDIN DE L'ÉTRANGER.

Καὶ ηρξατο αὐτοις ἐν παραβολαῖς λέγειν· ἀμπελῶνα ἐφύτευσεν ανθρωπος, ναὶ περιέθηκε φραγμὸν, ναὶ ὤρυξεν ὑπολήνιον, ναὶ ᾠκοδόμησε πύργον, ναὶ ἐξέδοτο αὐτὸν γεωργοῖς, ναὶ ἀπεδήμησε,

Καὶ ἀπέστειλε πρὸς τοὺς γεωργούς τῷ καιρῷ δοῦλον, ἵνα παρα τῶν γεωργῶν λάβη ἀπὸ τοῦ καρποῦ τοῦ ἀμπελῶνος.

Οἱ δὲ λαβόντες αὐτόν ἔδειραν, καὶ ἀπέστειλαν κενόν.

Καὶ πάλιν ἀπέστειλε πρὸς αὐτοὺς ἄλλον δοῦλον· κἀκεῖνον λιθοβολήσαντες ἐκεφαλαίωσαν, καὶ ἀπέστειλαν ἠτιμωμένον.

Καὶ πάλιν ἄλλόν ἀπέστειλε· κἀκεινον ἀπέκτειναν· καὶ πολλοὺς ἄλλοῦς, τοὺς μὲν δὲροντες, τοὺς δὲ ἀποκτείνοντες.

Ἔτι οὖν ἕνα υἱόν ἐχων ἀγαπητόν αὐτοῦ, ἀπέστειλε καὶ αὐτὸν πρὸς αὐτοὺς ἔσχατον, λέγων, ὅτι ἐντραπήσονται τὸν υἱόν μου.

Ἐκεῖνοι δὲ οἱ γεωργοὶ εἶπον πρὸς ἑαυτοὺς, ὅτι οὗτος ἐστιν ὁ κληρονόμοσε· δεῦτε, ἀποκτείνωμεν αὐτὸν, καὶ ἡμῶν ἔσται ἡ κληρονομία.

Καὶ λαβόντες αὐτὸν, ἀπέκτειναν, καὶ ἐξέβαλον ἔξω τοῦ ἀμπελῶνος.

Τί οὖν ποιήσει ὁ κύριος τοῦ ἀμπελῶνος.

Λέγουσιν αὐτῷ· κακους κακῶς ἀπολέσει αὐτούς· καὶ τὸν ἀμπελῶνα ἐκδόσεται αλλοις γεωργοῖς, οἵτινες ἀποδώσουσιν αὐτῷ τοὺς καρπούς ἐν τοῖς καιροῖς αὐτῶν.

Λέγει αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· οὐδέποτε ἀνέγνωτε ἐν ταῖς γραφαῖς· λίθον ὅν ἀπεδοκίμασαν οἱ οἰκοδομοῦντες, οὗτος ἐγενήθη εἰς κεφαλὴν γωνίας· Παρὰ Κυρίου ἐγένετο αὐτη, καὶ ἔστι θαυμαστή ἐν ὀφθαλμοῖς ἡμῶν.

Marc, XII, 1. Et il se mit ensuite à leur parler en paraboles : un homme planta une vigne, il l'environna d'une haie, et y fit un creux pour un pressoir ; il y bâtit une tour, et il la loua à des vignerons et s'en alla.

Et il se mit à leur parler en paraboles : un homme planta un jardin, l'entoura d'une haie, y creusa un étang, y construisit une maison, et la loua à des paysans et partit.

2. Et dans la saison, il envoya un de ses serviteurs vers les vignerons, afin de recevoir d'eux du fruit

Au terme fixé, il envoya un de ses serviteurs chez les paysans, afin de recevoir, comme il

de la vigne.

3. Mais l'ayant pris, ils le battirent et le renvoyèrent à vide.

4. Il leur envoya encore un autre serviteur, mais ils lui jetèrent des pierres, et lui meurtrirent toute la tête, et le renvoyèrent après l'avoir traité outrageusement.

5. Et il envoya encore un autre qu'ils tuèrent ; et plusieurs autres, dont ils battirent les uns et tuèrent les autres.

6. Enfin, ayant un fils qu'il chérissait, il le leur envoya encore le dernier, disant : Ils auront du respect pour mon fils.

7. Mais ces vignerons dirent entre eux : C'est ici l'héritier ; venez, tuons-le et l'héritage sera à nous.

8. Et le prenant, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne.

9. Que fera donc le maître de la vigne ?

Matthieu, XXI, 41. Ils lui répondirent : Il fera périr misérablement ces méchants, et il louera sa vigne à d'autres vignerons, qui

était convenu, les fruits du jardin.

Les fermiers saisirent le serviteur, le battirent et le renvoyèrent sans rien.

Le maître leur envoya un autre serviteur ; mais ils lui jetèrent des pierres, le blessèrent à la tête, et, après l'avoir injurié, le renvoyèrent.

Le maître envoya encore un autre, qui aussi fut battu ; et plusieurs autres qu'il envoya encore furent battus et estropiés.

Le maître avait un fils aimé, à la fin il l'envoya chez les fermiers, se disant : Peut-être auront-ils du respect pour mon fils.

Mais les fermiers pensèrent : C'est le maître aussi ; si nous le tuons tout sera à nous.

Et ils le saisirent, le tuèrent, et le jetèrent hors du jardin.

Que doit donc faire le maître du jardin ?

On lui répondit : Tuer ces bandits et louer le jardin à d'autres qui donneront les fruits du jardin.

lui en rendront les fruits en leur saison.

42. Et Jésus leur dit : N'avez-vous jamais lu dans les Écritures ces paroles : La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée est devenue la principale pierre de l'angle : ceci a été fait par le Seigneur, et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux ?

Et Jésus leur dit : N'avez-vous jamais lu les Écritures : La pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée est devenue le soutien principal de la voûte. Et ce soutien vient de l'Éternel, et il est étonnant devant nos yeux [1]).

Remarques.

1) Ce passage se rapporte au Psaume cxviii, 22, 23. Ces versets, dans le psaume, n'ont pas de sens défini, et l'on n'y voit pas ce qui peut les unir à la parabole. Dans le Nouveau Testament, trois fois la mention de la pierre se rencontre dans le même sens :

Actes, IV, 10, 11. Sachez, vous tous, et tout le peuple d'Israël, que c'est au nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts ; c'est par lui que cet homme se présente guéri devant vous.

C'est cette pierre qui a été rejetée par vous qui bâtissez, qui a été faite la principale pierre de l'angle.

i Pierre, II, 6. C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture : Voici, je mets en Sion la principale pierre de l'angle, choisie et précieuse ; et qui croira en elle ne sera point confus. (Ésaïe, XXVIII, 16).

i Romains, IX, 31, 32, 33. Et qu'Israël, qui cherchait la loi de la justice, n'est point parvenu à la loi de la justice.

Pourquoi ? Parce qu'ils ne l'ont point cherchée par la foi, mais par les œuvres de la loi ; car ils ont heurté contre la pierre d'achoppement.

Selon qu'il est écrit : Voici, je mets en Sion la pierre d'achoppement et la pierre de scandale ; mais quiconque croira en lui ne sera point confus.

Dans ces différents passages, la pierre signifie la base de tout, la base de la vie et de la doctrine. L'expression ; *la pierre d'angle*, pour exprimer *la base de tout* se rencontre d'abord chez Ésaïe, c'est pourquoi, pour expliquer ce passage, il faut rétablir le passage d'Esaïe.

Ésaie, XXVIII, 14-18. C'est pourquoi écoutez la parole de l'Éternel, vous, hommes moqueurs, qui dominez sur ce peuple qui est à Jérusalem ;

Car vous avez dit : Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre. Quand le fléau débordé traversera, il ne viendra point sur nous ; car nous avons mis le mensonge pour notre confiance, et la fausseté nous mettra à

couvert.

C'est pourquoi ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Voici, je mettrai pour fondement une pierre en Sion, une pierre éprouvée, une pierre angulaire et précieuse, pour être un fondement solide ; celui qui croira ne se hâtera point.

Et je mettrai le jugement à l'équerre, et la justice au niveau ; la grêle enlèvera la confiance du mensonge et les eaux inonderont ce qui mettait à couvert.

Et votre accord avec la mort sera aboli, et votre intelligence avec le sépulcre ne tiendra point ; quand le fléau débordé traversera, vous en serez accablés.

Ainsi donc cette pierre est celle qui résistera à la mort, c'est la justice et la vérité. Mais cette pierre, d'après le sens du psaume, les hommes ont commencé à bâtir et ne l'ont pas prise. Et cependant cette base est donnée par Dieu, et pour nous elle est étonnante.

Διά τοῦτο λέγω ὑμῖν, ὅτι ἀρθήσεται ἀφ' ὑμῶν ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ, καὶ δοθήσεται ἔθνει ποιοῦντι τοὺς καρπούς αὐτῆς.

Matthieu, XXI, 43. C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à une nation qui en rendra les fruits.

C'est pourquoi je vous dis : Vous perdez le royaume de Dieu, et il sera donné à ceux qui en rendent les fruits.

Cette parabole, qui est très profonde, est complètement perdue, à cause de la signification particulière qui lui est donnée. Cette parabole continue directement la pensée renfermée dans celle de l'ouvrier qui est venu du champ, à savoir : que la foi est basée non sur ce que les hommes nous promettront mais sur la conscience de notre rapport envers Dieu.

Ce rapport, exprimé dans la parabole des ouvriers du jardin et dans celle de l'ouvrier venu du champ, l'est ici à un nouveau point de vue. Jésus se place au point de vue des hommes ordinaires, convaincus que la vie leur est donnée pour leur amusement et qui condamnent cette base spirituelle de la vie qui nie la vie physique. Cette parabole met en relief l'idée exprimée dans la parabole de l'ouvrier qui a enfoui son

talent dans la terre et, en outre, injurie le maître parce qu'il est cruel. Comme dans tous les passages doctrinaux, Jésus exprime la même pensée fondamentale : que la vie est un don de Dieu, le principe divin, et que l'homme, l'ayant compris, peut, en se confondant avec le principe de la vie, sauver sa vie vraie. Mais, dans cette parabole, Jésus exprime cette pensée d'un autre point de vue : il montre ce qu'il advient des hommes qui ne comprennent et ne veulent comprendre cela. Il montre quelle stupidité paraît la vie pour les hommes qui se sont imaginé que la vie n'est qu'un phénomène physique. Il dit : la situation des hommes dans le monde est semblable à celle des ouvriers dans le jardin affermé. Il faut travailler, il faut vivre. Que tu le veuilles ou non, tu travailleras pour vivre ; tu travailleras et vivras mais non pour toi-même ; tu as beau vivre, beau travailler, toujours tu travailleras pour les autres, autrement dit, le jardin ne t'appartient pas. Si tu ne reconnais pas le maître du jardin, celui qui t'a envoyé ici, et ne fais point ce qu'il t'a ordonné, alors le maître te chassera, te tuera, et en enverra d'autres.

Le semeur sème : certains grains périssent, d'autres croissent. C'est la même chose dans le monde des hommes.

Ceux qui ne remplissent pas la volonté de Dieu périssent et sont remplacés par d'autres. Le sens principal de la parabole est négatif. Jésus se représente vivement la stupidité de la vie, s'il n'y a pas de maître, s'il n'y a pas la volonté précise du maître. Aussitôt que les hommes oublient le maître ou ne veulent pas le connaître, la vie devient semblable à un jeu stupide quelconque : travailler toute sa vie pour un étranger, se tourmenter, écouter des exigences de conscience qui ne mènent à rien, les étouffer, et ensuite mourir. Et si l'on ne reconnaît pas le maître, il n'y a pas et ne peut y avoir d'autre vie. La vie est une stupidité. Cette vie ne prend de sens que quand les hommes reconnaissent le maître, et lui rendent les fruits, quand les hommes reconnaissent Dieu, travaillent pour lui et confondent leur vie avec la volonté de Dieu.

Le maître a loué les ouvriers. Les uns sont venus dès le matin, les autres à midi, d'autres encore, le soir. Le maître a donné à tous le même salaire.

Quand les ouvriers qui travaillaient depuis le matin en ont fait le reproche au maître, celui-ci leur a dit : Vous ai-je promis davantage ? Si vous n'êtes pas contents c'est simplement parce que vous êtes méchants.

Les hommes ont reçu la vie corporelle afin de la rendre pour la vie en dehors du temps. Pendant cette vie, que tu as reçue, tu demandes

quelle récompense tu auras, ou pourquoi tu n'as pas la récompense que tu désires. Quand ton serviteur te sert, l'en remercies-tu ? Lui demandes-tu quelle récompense il doit en avoir ? Il a fait ce qu'il devait faire, et reçoit pour son travail la récompense convenue une fois pour toutes : la nourriture et un abri.

Ainsi, quiconque est entré dans la volonté de Dieu, vit selon la volonté de Dieu, ne peut ni se comparer aux autres ni trouver sa récompense plus grande ou plus petite. La seule vie vraie, le bien unique, ne peut être une vie plus grande ou plus petite, ni un autre bien.

LA FOI EST SEMBLABLE AU GRAIN DE MOUTARDE.

Καὶ εἶπον οἱ ἀπόστολοι τῷ κυρίῳ· πρόσθες ἡμῖν πίστιν.

Εἶπε δὲ ὁ κύριος, εἰ εἴχετε πίστιν ὡς κόκκον σινάπεως, ἐλέγετε αν κῆ συκαμίνῳ ταύτη· ἐκριζώθητι, καὶ φυτεύθητι ἐν τῆ θαλάσση· καὶ ὑπὴκουσεν ἄν ὑμίν.

Luc, XVII, 5. Alors les Apôtres dirent au Seigneur : Augmente-nous la foi.

Et les disciples dirent à Jésus : Fais que nous ayons la foi.

6. Et le Seigneur leur dit : Si vous aviez de la foi aussi gros qu'un grain de semence de moutarde, vous pourriez dire à ce figuier : déracine-toi, et va te planter dans la mer ; et il vous obéirait.

Et Jésus leur dit : Si vous aviez de la foi aussi gros [1]) qu'une graine de bouleau vous eussiez dit : Arbre, va te planter dans la mer, et vous obéirait-il [2]) ?

Remarques.

1) ὡς signifie *semblable*, c'est-à-dire la foi, dont j'exprime

l'importance par le grain de semence de moutarde. On ne peut prendre le grain de semence de moutarde comme image de la plus petite chose, et on ne l'emploie jamais dans ce sens. Le grain de la semence de moutarde est pris comme comparaison avec le royaume du ciel qui se trouve au dedans des hommes ; et ici il doit avoir la même signification.

2) La dernière partie du verset doit être interrogative. Selon la construction de la phrase grecque, on peut traduire par : *vous eussiez dit et il vous obéirait*, mais dans ce cas la conjonction καὶ devant ἐλέγετε, manque. Si l'on traduit interrogativement, c'est la particule μή qui manque. L'une et l'autre traductions ne sont pas tout à fait exactes, mais la première donne un sens absurde, tandis qu'avec la seconde le sens est clair et logique.

Ce passage, si odieusement stupide comme l'Église l'interprète, est particulièrement important, parce qu'il donne la définition exacte de ce que Jésus appelle la foi. L'Église n'y voit rien, sauf la possibilité de faire des miracles.

Augmente-nous la foi. Applique la foi, augmente la foi. L'exigence du Seigneur, de pardonner au prochain ses crimes s'il se repent, paraît aux apôtres si difficile à satisfaire, qu'ils sentent le besoin de multiplier leur foi, et ils le demandent au Seigneur. Le pardon du prochain, c'est le triomphe suprême de l'amour, la plus grande victoire sur l'égoïsme, et tel triomphe, telle victoire ne peuvent être que les fruits d'une foi très grande.

Si vous aviez, etc. Le Seigneur ne nie point, par cela, la présence de la foi dans l'âme de ses disciples, mais il montre que leur foi est loin du degré qu'elle doit atteindre et, qu'en effet, elle a atteint.

Ce figuier. Le Seigneur désigne probablement un figuier qui se trouvait à côté d'eux.

Il vous obéirait. L'arbre est représenté comme animé et comprenant. Il obéirait à l'ordre des apôtres, s'ils atteignaient à ce degré de la foi qui est nécessaire pour cela.

Qui de vous, etc. Le lien de cette parabole avec les paroles du Seigneur qui précèdent est le suivant : Quand votre foi aura crû dans votre âme, elle accomplira de grands miracles. Mais observez-vous, prenez garde à ne pas être orgueilleux de vos propres mérites, pour ne pas perdre les fruits d'une telle foi[1].

Et voici ce que dit Reuss (Nouveau Testament, première partie, p. 507) :

Dans le troisième fragment, la réponse ne va pas bien à la question. Il serait possible que Luc, ne connaissant pas l'occasion dans laquelle Jésus avait fait sa déclaration assez paradoxale, ait supposé de son chef, qu'elle avait été provoquée par une question des disciples. En tout cas, le passage parallèle (Matth., XVII, 20)

nous empêchera de traduire cette question par : Augmente notre foi ! à quoi Jésus aurait répondu : Un peu suffit, pourvu qu'elle soit vivante et réelle. Mais le *peu* dont parle Jésus n'est pas opposé à une demande de *plus*, il est opposé à rien du tout. Il reprochait aux disciples de n'avoir pu opérer une guérison faute de foi. Ils pouvaient donc lui dire : Donne-nous-en ! Mais que cette demande ait été formulée ou non, Jésus n'y répond pas par une très simple raison : la foi ne se donne pas de la main à la main (quoi qu'en disent les théologiens) ; elle vient de dedans, elle naît spontanément, et sa puissance est telle que, pour parler d'une manière figurée, la plus petite quantité, le germe déjà, suffit pour faire l'impossible. Celui qui en est à la demander ne la possède pas ; autrement il se sentirait aussi la puissance qu'elle confère. La réponse de Jésus, en supposant la demande faite réellement, contient donc implicitement un refus et un regret.

Ce passage a une profonde signification. Les disciples disent : Augmente en nous la foi. Et lui leur parle de ce qu'est la foi. Il dit : Si vous aviez la foi, que je vous ai figurée par l'image d'un grain de moutarde, la plus petite de toutes les graines mais qui donne un arbre des plus grands, vous n'en eussiez pas cherché davantage. La foi semblable au grain de moutarde, c'est la foi en ce que le petit grain, qui paraît le plus petit de tous, est l'embryon d'une chose immense. La foi en ce qui est en vous le plus imperceptible — la vie, l'esprit, c'est l'embryon de la vie vraie. Si vous croyiez cela, c'est-à-dire si vous le saviez aussi indubitablement que le fait que du grain de moutarde croîtra un arbre, vous ne demanderiez pas d'augmenter la foi. La foi est une connaissance indiscutable. Et ici il prononce des paroles qu'on peut entendre de deux manières. Si les dernières paroles du verset 6 ont la signification que leur donne l'Église, alors il dit : Si vous aviez une pareille foi, vous n'auriez rien demandé, et rien ne vous paraîtrait étonnant. Si ces paroles ont un sens interrogatif, alors il dit : La foi est une connaissance indiscutable. Du fait que vous savez qui vous êtes, vous savez qu'en vous il y a l'embryon de l'esprit de Dieu. D'après la parabole du grain de moutarde, et pour vous, il n'est point besoin de miracle. Il n'en peut être de plus admirable que ce fait qu'en vous est l'embryon de l'esprit de Dieu.

De sorte que, dans les deux versions, ce verset indique que cette base, c'est la conscience en soi de l'esprit de Dieu et qu'il ne peut être rien de plus admirable et de plus convaincant. Et alors la parabole suivante, sur l'ouvrier des champs, en découle nettement. Toute la force de la parabole du grain de moutarde est en ceci : qu'en chacun il y a l'embryon de Dieu et que la seule affaire est de remplir ce pourquoi on a été envoyé.

Τίς δὲ ἐξ ὑμῶν δοῦλον ἔχων ἀροτριῶνια ἢ ποιμαίνοντα, ος

εἰσελθόντι ἐκ τοῦ ἀγροῦ ἐρεῖ. εὐθεῶν παρελθῶν ἀνάπεσαι ;

Ἀλλ' οὐχί ἐρεῖ αὐτῷ· ἑτοίμασον τί δειπνήσω, καὶ περιζωσάμενος διακόνει μοι, ἕως φάγω πίω· καὶ μετὰ ταῦτα φάγεσαι καὶ πίεσαι σύ ;

Μὴ χάριν ἔχει τῷ δούλῳ ἐκείνῳ, ὅτι ἐποίησε τὰ διαταχθέντας οὐ δοκῶ.

Οὐτω καὶ ὑμεῖς, ὅταν ποιήσητε πάντα τὰ διαταχθέντα ὑμῖν, λέγετε, ὅτι δοῦλοι ἀχρεῖοί ἐσμεν· ὅτι ὅ ὠφείλομεν ποιῆσαι· πεποιήκαμεν.

Luc, XVII, 7. Qui de vous, ayant un serviteur qui laboure ou qui paisse les troupeaux, et les voyant revenir des champs lui dise aussitôt : Avance-toi et te mets à table ?

8. Ne lui dira-t-il pas plutôt : Prépare-moi à souper et ceins-toi, et me sers jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; et après cela tu mangeras et tu boiras ?

9. Sera-t-il redevable à ce serviteur parce qu'il aura fait ce qui lui avait été commandé ? Je ne le pense pas.

10. Vous aussi de même, quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, parce que nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire.

Si quelqu'un de vous a un ouvrier, un laboureur ou un berger, quand cet ouvrier retourne du champ, lui dira-t-il aussitôt : Eh bien, mon cher, mets-toi vite à table ?

Non, il dira : Eh bien, mon ami, prépare-moi à souper, et sers-moi pendant que je mangerai et boirai, ensuite tu t'asseoiras, pour manger et boire.

Eh quoi ! remercies-tu beaucoup le serviteur parce qu'il a fait ce que tu lui avais ordonné ? C'est douteux.

Ainsi vous, si même vous faites tout ce qu'on vous a ordonné, pensez de vous que vous n'êtes qu'un mauvais ouvrier et que vous n'avez fait que ce que vous étiez obligés de faire.

Ce que nous appelons la vie terrestre, c'est la mort. Aujourd'hui ou demain elle se terminera. Il suffit de compter ce que nous pouvons obtenir d'elle pour comprendre que tout ce qui est terrestre n'est que le commencement d'une demeure que nous ne pouvons terminer, et que son sens n'est que la possibilité de la vie en Dieu, qui ne se détruit pas. Il faut profiter de cette possibilité ; en cela seul est la vraie vie. Est-ce bien ou mal, cela nous plaît-il ou non, le trouvons-nous juste ou non, qu'importe, c'est ainsi et il n'y a rien d'autre. Quand nous le trouvons injuste c'est que nous y appliquons la mesure terrestre. Et dans la vraie vie il n'existe ni plus grand ni plus petit. Il dit : Le bon maître paie à tous également, à ceux qui travaillent depuis l'aube comme à ceux qui ne travaillent que le soir. Et c'est parce que le maître est bon que tu t'offenses. On voit que tu es méchant si tu ne peux comprendre le vrai bonheur qui ne se mesure pas, n'est pas récompensé, mais qui se répand partout et toujours. Et il leur dit : Tu demandes quelle récompense tu auras ? Alors tu veux la récompense pour toi, de quelqu'un, pour quelque chose. Pourquoi donc, selon toi, dois-tu recevoir une récompense ? Parce que tu fais précisément ce qui t'est nécessaire, qu'il est inévitable de faire pour vivre ; c'est pour cela qu'il te faut récompenser ? Si tu veux envisager Dieu comme un serviteur envisage son maître, soit. Le serviteur travaille ; on le nourrit pour son travail, et c'est tout. Peut-être voudrait-on être assis sur un trône au ciel, avoir une centaine de femmes, et tout le reste, mais ce n'est pas de ma faute, ce n'est pas moi qui ai inventé qu'on ne peut avoir tout cela, que tout cela est la mort. Aujourd'hui l'on est vivant, demain on est mort, le corps se décompose, puis il n'en reste rien. C'est ainsi, et à cela on ne peut échapper.

C'est dans ce monde de la mort que je vous enseigne comment acquérir la vraie vie. Au milieu de la peste, du péril, je vous tends la planche de salut, et vous demandez quelle récompense vous aurez parce qu'on vous a sauvés. Ce n'est pas la récompense qu'il faut demander, mais il faut tâcher de se sauver.

DE L'AVÈNEMENT DU ROYAUME DE DIEU.

Ἀπεκρίθη αὐτοῖς καὶ εἶπεν· οὐκ ἐρχεται ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ μετὰ παρατηρήσεως.

Οὐδὲ ἐροῦσιν. ἰδοὺ, ὧδε, ἤ· ἰδοὺ, ἐκεῖ. Ἰδού γὰρ, ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ ἐντός ὑμῶν ἐστιν.

Εἶπε δὲ πρὸς τούς μαθητάς· ἐλεύσοντα ἡμέραι, ὅτε ἐπιθυμήσετε μίαν τῶν ἡμερῶν τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου ἰδεῖν, καὶ οὐκ ὄψεσθε.

Luc, XVII, 20. Il leur répondit : Le Règne de Dieu ne viendra point avec éclat.

21. Et on ne dira point : le voici qui est ici, ou : le voilà qui est là. Car voici, le règne de Dieu est au milieu de vous.

22. Il dit aussi à ses disciples : le temps viendra que vous désirerez de voir l'un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez point.

Et il leur dit : Le royaume de Dieu ne vient point d'une façon visible.

On ne vous dira point : le voici, ou le voilà, parce qu'il est en vous.

Et il dit aux disciples : le temps viendra quand vous désirerez voir un des jours [1]) du salut du fils de l'homme et vous ne le verrez point.

Remarques.

1) Ἡμέρα, au pluriel, d'après le sens hébraïque, signifie *de la vie*, comme on le voit clairement :

Hébreux, V, 7. C'est ce Jésus qui pendant les *jours* de sa chair ayant offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui le pouvait délivrer de la mort, fut exaucé et délivré de ce qu'il craignait.

VII, 3. Sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement de jours, ni fin de vie ; étant ainsi semblable au Fils de Dieu, il demeure sacrificateur pour toujours.

Luc, I, 7. Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile et qu'ils étaient tous deux avancés en âge (προβεβηκότες ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτῶν ἦσαν).

Ici ἡμέρα a la signification de *pour le salut*, c'est-à-dire le moyen ; ou, tout simplement, le salut.

Cette signification est définie aussi par les versets 27 et 28 du chapitre XVII de Luc, et par le verset 37 du chapitre XXIV de Matthieu où il est dit que le jour du fils de l'homme sera ce que fut pour Noé et Lot, le jour quand l'un entra dans l'arche et l'autre sortit de Sodome.

Le même signification a ἡμέρα.

ii Corinth., VI, 2. Car il est dit : Je t'ai exaucé dans le temps favorable, et je t'ai secouru au *jour* du salut. (Ésaïe, XLIX, 8).

Voici maintenant ce temps favorable, voici maintenant ce *jour* du salut.

Καὶ ἐροῦσιν ὑμῖν· ἰδού ὧδε, ἤ· ἰδοὺ, ἐκεῖ· μὴ ἀπέλθητε, μηδὲ διώξητε.

Ὥσπερ γὰρ ἡ ἀστραπὴ ἡ ἀστραπτουσα ἐκ τῆς ὑπ' οὐρανόν, εἰς τὴν ὑπ' οὐρανόν λάμπει· οὕτως ἔσται καὶ ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ἐν τῇ ἡμέρα αὐτοῦ.

Ηρώτον δὲ δεῖ αὐτὸν πολλὰ παθεῖν, καὶ ἀποδοκιμασθῆναι ἀπὸ τῆς γενεᾶς ταύτης.

Luc, XVII, 23. Et on vous dira : le voici qui est ici ; ou : le voilà qui est là ; mais n'y allez point, et ne le suivez point.
24 Car comme l'éclair brille et il fait voir depuis un côté de ciel jusqu'à l'autre, il en sera ainsi du fils de l'homme dans son jour.
25. Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette génération.

Et [1]) si l'on vous dit : le voici ou le voilà, n'y allez point, ne le suivez point.

Car il est comme l'éclair qui brille d'un bout à l'autre du ciel. Tel sera le fils de l'homme, son jour du salut.
Mais avant tout il lui faut souffrir beaucoup, et supporter [2]) de sa naissance [3]).

Remarques.

1) Dans quelques manuscrits il y a ἐάν.

2) Ἀποδοκιμασθῆναι est traduit *être rejeté*, ce que ce mot ne signifie jamais et ne peut signifier.

Ἀποδοκιμασθῆναι signifie : exiger, examiner, essayer. Ἀπὸ signifie l'éloignement, l'accomplissement.

3) Γενεά signifie la naissance.

On commence et continue à parler de la mort ; on dit que l'homme, inévitablement, mourra, périra, s'il n'est sauvé par la doctrine de Jésus. En quoi donc ce salut ? Dans le rehaussement de l'esprit.

Mais comment rehausser l'esprit ? Il leur dit : Le royaume de Dieu, c'est-à-dire l'union avec la volonté de Dieu, n'est ni ici ni là-bas, il est en vous-mêmes. Le moment viendra quand vous sentirez l'inévitabilité de la mort, chercherez le salut, mais déjà vous ne trouverez plus ce qui est passé. Si l'on vous dit : Voilà, votre salut est ici, ou là, ne le croyez pas. Le salut du fils de l'homme, comme l'éclair, brille une seconde ; il est en vous, il n'est que dans le moment présent de la vie. Il est dans l'esprit pour lequel le temps n'existe pas. Que l'homme cherche le salut en ce présent, et, avant tout, qu'il souffre et supporte beaucoup.

Καὶ καθὼς ἐγένετο ἐν ταῖς ἡμέραις Νῶε, οὕτως εσται καὶ ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου.

Ἤσθιον, ἔπινον, ἐγάμουν ἐξεγαμίζοντο, ἄχρι ἧς ἡμέρας εἰσῆλθε Νῶε εἰς τὴν κιβωτόν· καὶ ἦλθεν ὁ κατακλϋμός, καὶ ἀπώλεσεν ἅπαντας.

Ὁμοίως καὶ ὡς ἐγένετο ἐν ταῖς ἡμέραις Λώτ· ἤσθιον, ἔπινον, ἠγόραζον, ἐπώλουν, ἐφύτευον, ᾠκοδόμουν.

Ἧ δὲ, ἡμέρα ἐξῆλθε Λώτ ἀπὸ Σοδόμων, ἔβρεξε θεῖον καὶ πῦρ ἀπ' οὐρανοῦ καὶ ἀπώλεσεν ἅπαντας.

Luc, XVII, 26. Et ce qui arriva du temps de Noé, arrivera de même, au temps du Fils de l'homme.
27. On mangeait, on buvait, on prenait et on donnait en mariage, jusqu'au jour que Noé

Et comme ce fut dans la vie de Noé, ainsi sera le jour [1]) du salut du fils de l'homme.

On mangeait, on buvait, on se mariait, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et le

entra dans l'arche, et le déluge vint qui les fit tous périr.

déluge vint qui fit périr tout le monde.

28. De même aussi, comme du temps de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait et on bâtissait.
29. Mais le jour que Lot sortit de Sodome, il plut du ciel, du feu et du soufre qui les fit tous périr.

La même chose fut au jour de Lot : on mangeait, on buvait, on s'adonnait au négoce, on plantait, on bâtissait.
Mais ce jour, quand Lot sortit de Sodome, il tomba une pluie de feu et de soufre qui fit périr tout le monde.

Remarques.

1) Dans quelques copies, il y a ἡμέρα, au singulier. Ici, évidemment, on comprend ἡμέρα σωτηρίας.

Κατὰ τὰ αὐτὰ ἔσται ᾗ ἡμέρα ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ἀποκαλύπτεται.

Luc, XVII, 30. Il en sera de même au jour que le Fils de l'homme paraîtra.

Il en sera de même le jour [1]) que le fils de l'homme sera révélé.

Remarques.

1) Ἡ ἡμέρα ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ἀποκαλύπτεται, le jour que le fils de l'homme sera révélé. Le jour de la révélation du fils de l'homme, c'est la même chose pour lui que le jour de Noé et de Lot, c'est-à-dire le jour où il apprendra son salut.

De même que Noé et Lot ont été sauvés, de même l'homme fera son salut s'il comprend le sens de la vie, quand il aura compris que la vie est dans l'esprit. Aussi rien ne change dans le monde, et ne changera,

quand celui qui a élevé en soi l'esprit du fils de l'homme, abandonne les soucis de ce monde. Et de même qu'ont péri les hommes qui ne sont point entrés dans l'arche de Noé, et les gens de Sodome qui n'en sont pas sortis avec Lot, de même périssent maintenant les hommes de ce monde qui n'ont pas transporté leur vie dans l'esprit du fils de Dieu.

L'avènement du fils de l'homme, ou sa manifestation, c'est la manifestation de la vie de l'esprit pour laquelle n'existe point la mort. Le signe de la manifestation c'est la mort. La mort physique, de même que le déluge et la pluie de feu, c'est en quelque sorte l'éloignement de la vie de l'homme mort.

Dans le langage de l'Église, il est admis de désigner tout ce passage par la fin du monde.

Reuss s'exprime ainsi (Nouveau Testament, première partie, p. 609) :

D'après nos textes, Jésus aurait prédit : 1° la ruine de Jérusalem ; 2° son propre retour pour l'établissement éclatant de son royaume ; 3° la connexité de ces deux faits ; 4° leur proximité ou leur accomplissement pendant l'existence de la génération contemporaine. Or, il faut avant tout remarquer que ces textes ne sont pas les seuls du Nouveau Testament qui parlent de ces choses, et qu'on aurait tort de négliger les nombreux passages parallèles qui peuvent servir à l'intelligence de notre péricope. À la vérité, il n'est question nulle part ailleurs de la destruction de Jérusalem, et l'auteur de l'Apocalypse se permet très explicitement la conservation du temple. En revanche, la perspective de la prochaine fin du monde, de la *parousie* du Christ pour une époque antérieure à l'extinction totale de la présente génération, revient souvent et chez presque tous les auteurs du premier siècle ; l'Évangile selon saint Jean est le seul livre qui ne reproduise pas cette idée. Dans nos évangiles synoptiques mêmes, nous l'avons déjà rencontrée plusieurs fois.

Or, la prédiction, ainsi formulée et comprise, ne s'étant point réalisée, on a cherché différents moyens de sauvegarder l'autorité du texte, malgré cet embarras provenant de la nature des faits positifs. Les orthodoxes ont dit que la venue était invisible lors de la ruine de Jérusalem. Les rationalistes ont dit qu'il parle uniquement de celle-ci et non d'une parousie ultérieure. Les théoriciens du juste milieu ont prétendu que la difficulté n'est qu'apparente, en ce que ce n'est pas l'époque, mais les faits en eux-mêmes, qui ont été l'objet de la prophétie. La lettre du texte renverse toutes ces échappatoires, elle parle d'une parousie *visible, postérieure* à la ruine de Jérusalem, mais la suivant *immédiatement*. Reste donc le dilemme que voici : *Ou bien Jésus s'est trompé, ou bien nous ne sommes pas bien renseignés* sur ce qu'il a dit. Et, dans ce dernier cas, ou bien il n'a pas du tout prononcé des paroles telles que nous les lisons ici, ou bien ce qu'il a pu dire a été imparfaitement compris. Mais en présence de tous les autres témoignages, il sera tout aussi impossible de regarder ceux-ci comme de pures inventions, qu'il serait téméraire de le traiter lui, de visionnaire et d'enthousiaste, alors que tant de paroles incontestablement authentiques constatent son admirable sagacité et sa merveilleuse pénétration, à l'égard des destinées réservées à sa cause. Ce n'est donc que la dernière alternative qui mérite d'être sérieusement prise en considération. Or, il est de fait que l'auditoire auquel Jésus s'adressait était imbu d'idées préconçues sur l'avenir ; ces idées, loin de

s'affaiblir sous l'influence des autres éléments de l'enseignement du maître, gagnaient en force et en vivacité à mesure que les convictions relatives à sa personne et à sa dignité messianique devenaient plus énergiques. D'un autre côté, Jésus, alors même qu'il tâchait d'élever ses disciples à des points de vue plus spiritualistes, ne jugeait pas nécessaire d'éviter absolument les formes populaires, les images familières au commun de ses auditeurs. On sera donc autorisé à admettre que son enseignement en tant qu'il avait en vue l'avenir comprenait : 1° la prédiction positive d'une catastrophe nationale, terrible et définitive ; 2° la perspective des destinées de l'Évangile, représentées comme une manifestation permanente, sensible, visible même de son esprit et de sa puissance ; et 3° les conseils pratiques à donner à chacun individuellement au sujet de ses rapports avec le royaume à venir, conseils d'autant plus pressants que ces rapports pouvaient dépendre de la durée très incertaine de l'existence actuelle de chacun.

Ne partageant point l'opinion de Reuss, pour qui la personne de Jésus présente de l'intérêt, je ne puis également croire, avec lui, que Jésus ait voulu prédire quelque chose. Qu'il ait voulu ou non prédire quelque chose, pour nous, chrétiens, c'est absolument indifférent. L'important pour nous est ce qu'il enseignait. Et il enseignait, comme dit Reuss avec beaucoup de justesse, que le jour du salut du fils de l'homme vient pour chacun, comme il est venu pour Noé. Il ne peut exister le moindre doute que Jésus parlait tout simplement de la mort de chaque homme, événement indiscutablement plus important pour l'humanité que la chute du feu du ciel. Le fait que dans tous les évangiles, aussitôt après ce passage suivent les exhortations d'être toujours prêt à la mort, le prouve indiscutablement.

On pourrait ajouter encore beaucoup de contradictions à celles que cite Reuss. L'une surtout est remarquable. Dans le verset 20 du chapitre XVII de Luc, il est dit clairement que le royaume de Dieu ne viendra pas avec des signes extérieurs. Pour accepter le verset sur les miracles, il faut donc rejeter celui-ci ainsi que celui où il est dit que le royaume de Dieu est en nous (Luc, XVII, 21).

Ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρα, ὅς ἔσται ἐπὶ τοῦ δώματος καὶ τὰ σκεύη αὐτοῦ ἐν τῇ οἰκίᾳ, μὴ καταβάτω ἆραι αὐτά· καὶ ὁ ἐν τῷ ἀργῷ, ὁμοίως μὴ ἐπιστρεψάτω εἰς τὰ ὀπίσω.

Μνημονεύετε τῆς γυναικός Λώτ.

Luc, XVII, 31. En ce jour-là que celui qui sera en haut de la

Le jour du salut, que celui qui est sur le toit, et qui a son habit dans

maison, et qui aura ses meubles dans la maison, ne descende pas pour les emporter ; et que celui qui sera aux champs ne revienne point sur ses pas.

la maison, ne descende pas du toit ; et que celui qui est aux champs ne retourne point.

32. Souvenez-vous de la femme de Lot.

Souvenez-vous de la femme de Lot [1]).

Remarques.

1) Elle se retourna, regrettant les choses de la terre, et elle périt. Celui qui, travaillant à la charrue, se retourne, n'est pas mûr pour le royaume de Dieu.

Quand sera révélée à l'homme l'importance de la vie de l'esprit et de la vie de la chair, c'est-à-dire le fils de l'homme, alors l'homme, ayant compris que sa vie est en péril, ne devra pas se retourner, mais, comme Noé et Lot, qu'il marche et abandonne tout. Pour que ne puisse être le moindre doute sur cette signification de ce passage, Jésus ajoute :

Ὃς ἐάν ζητήση τὴν ψυχὴν αὐτοῦ σῶσαι, ἀπολέσει αὐτῆν· καὶ ὅς ἐάν ἀπολέση αὐτήν. ζωογονήσει αὐτὴν.

Luc, XVII, 32. Quiconque cherchera à sauver sa vie la perdra ; et quiconque l'aura perdue la retrouvera.

Qui voudra sauver sa vie terrestre la perdra ; et qui la perdra la fera féconde de l'éternité.

Καθημένου δὲ αὐτοῦ ἐπί τοῦ ὄρους τῶν ἐλαιῶν, προσῆλθον αὐτῷ οἱ μαθηταί κατ' ἰδίαν, λέγοντες· εἰπέ ἡμῖν, πότε ταῦτα ἔσται ; καὶ τί τό σημεῖον τῆν σῆς παρουσίας, καὶ τῆς συντελείας τοῦ αἰῶνος ;

Matth., XXIV, 3. Et s'étant assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples vinrent à lui en particulier et lui dirent : Dis-nous quand ces choses arriveront ? et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ?

Et s'étant assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples vinrent à lui, un par un, et lui dirent : Dis-nous quand cela arrivera ? et quel sera l'indice de l'avènement de ta doctrine [1]), et de l'atteinte de la vie éternelle [2]) ?

Remarques.

1) Il faut comprendre ici le mot *ton*, dans le sens de *ta doctrine*.

2) Συντέλεια signifie *l'atteinte* ; αἰών signifie *l'éternité* ; le sens est donc ici : *l'atteinte de la vie éternelle*.

Les disciples interrogent : tu promets la vie éternelle, et, puisque tu dis qu'il ne se produira rien de visible, comment donc saurons-nous si nous avons ou non atteint cette vie éternelle, et quand ?

Ce verset est pris des chapitres qu'on appelle ordinairement *l'accomplissement du siècle*. L'analyse de ces chapitres se trouve chez tous les exégètes de l'Évangile. Ces chapitres renferment une série de pensées compliquées, étrangères à l'idée principale. Je garde de ces chapitres, d'après les synoptiques, ce qui a un sens précis. L'impossibilité de donner à ces pensées une explication quelconque, de dénouer les contradictions, est évidente pour tout lecteur sans parti pris, et tout cela est expliqué chez Reuss.

Selon moi, il n'entre dans ces chapitres que très peu d'emprunts faits aux écrivains, du moins dans les passages qui ont perdu tout sens, mais il y a une interversion des versets d'un passage à l'autre. Ainsi, dans le chapitre XXIV de Matthieu, les versets 1-3 (et les versets correspondants de Marc et de Luc) ont pour sujet la négation du temple, exposée dans le chapitre II de Jean. Les versets 6-14 contiennent le discours aux disciples avant leur mission précédente.

Les versets 15-25 forment un supplément évident, d'après les paroles de Marc (XIII, 14 : « Que celui qui les lit y fasse attention »). Les versets 26 à 28 sont la répétition de ce qui a été dit sur le royaume de Dieu en nous. De 29 à 31 ce sont des prédictions se rapportant à quelque chose de matériel et qui portent le cachet de la déformation d'une autre pensée quelconque. Après ces versets, tout le reste est compréhensible. C'est uniquement pour plus de clarté, que je trouve meilleur de transporter la parabole de l'olivier après la parole : personne ne connaît le temps.

Après avoir expliqué que le royaume de Dieu se manifeste instantanément dans l'esprit de l'homme, en dehors du temps, Jésus dit de nouveau que pour la manifestation du royaume de Dieu dans l'esprit de l'homme, il ne peut être question ni de lieu ni de temps.

Περὶ δὲ τῆς ἡμέρας ἐκείνης καὶ τῆς ὥρας οὐδείς οἶδεν, οὐδὲ οἱ ἄγγελοι οἱ ἐν οὐρανῷ, οὐδέ ὁ υἱός.

Καὶ ἀποκριθέντες λέγουσιν αὐτῷ· ποῦ, κύριε ; ὁ δὲ εἶπεν αὐτοῖς· ὅπου τὸ σῶμα, ἐκεῖ συναχθήσονται καὶ οἱ ἀετοί.

Marc, XIII, 32. Pour ce qui est de ce jour et de cette heure, personne ne le sait, non pas même les anges qui sont dans le ciel, ni même le Fils, mais seulement le Père.

Pour ce qui est du jour du salut et de l'heure, personne ne sait rien, ni les forces de Dieu ni le fils de Dieu.

Luc, XVII, 37. Et ses disciples lui dirent : Où sera-ce, Seigneur ? Et il leur dit : en quelque lieu que soit le corps mort, les aigles s'y rassembleront.

Et ils lui dirent encore : Où ? Il leur répondit : là où est la charogne, les corbeaux se rassemblent [1]).

Remarques.

1) J'omets les versets 34-36 du chapitre XVII de Luc où il est dit que l'un sera pris et l'autre abandonné.

La pensée exprimée par ces paroles est la même que celle du Message des disciples : la doctrine de Jésus produira la division.

L'inopportunité de ce verset dans ce passage s'explique par cela que tout ce passage, — la fin du monde et l'accomplissement du siècle, compris par les écrivains de façon matérielle — est composé d'extraits de différents passages, comme on le verra plus loin.

Le fait que ces versets ont été ajoutés plus tard est confirmé par cette question des disciples : *Où ?* qui ne peut se rapporter à eux ; par les paroles du verset 33 : « Celui qui perdra sa vie, celui-ci l'acquerra », le mot *où* se rapporte directement à « acquerra la vie », où ?

Mais à cette question, où ? Jésus répond : *nulle part*. Pour le royaume de Dieu, le lieu n'existe pas.

Si vous parlez de ce qu'il y a dans le monde, sachez que dans le monde tout est mort, tout est charogne ; et là où se trouve la charogne, les corbeaux se rassemblent.

Le royaume de Dieu ne vient pour personne d'une manière visible. On ne peut pas dire : il est ici, il est là. Si vous désirez voir dans le temps le fils de Dieu, c'est-à-dire le royaume de Dieu, et que l'on vous dise : le voilà, il est ici… il est là-bas, n'y allez pas, ne le croyez pas, car il est en dehors du temps et de l'espace. Regardez en vous-mêmes. Comme la foudre, dont la lumière est instantanée, il éclaire vos âmes. Mais auparavant, il vous faut beaucoup souffrir et éprouver beaucoup de choses. Mais comme il a été au jour de Noé et de Lot, quand vous serez déjà tout près de la perte, comme ils l'étaient, alors paraîtra en vous le fils de l'homme. Et là où cette lumière intérieure te trouvera, ne retourne pas à la vie ancienne.

Mais quelle preuve que nous avons déjà reçu cette vie, qu'elle est déjà arrivée ? demandent les disciples. Il leur répond : personne ne le sait, cette preuve n'existe pas et on ne peut dire où cela aura lieu. Où ? on peut le dire de la charogne, des corbeaux, mais pour la chose spirituelle, il n'existe ni lieu ni temps.

Ἀπὸ δὲ τῆς συκῆς μάθετε τὴν παραβολήν· ὅταν αὐτῆς ἤδη ὁ κλάδος ἁπαλὸς γένηται καὶ ἐκφύῃ τὰ φύλλα, γινώσκετε ὅτι ἐγγὺς τὸ θέρος ἐστίν.

Οὕτω καὶ ὑμεῖς, ὅταν ταῦτα ἴδητε γινόμενα, γινώσκετε ὅτι ἐγγύς ἐστιν, ἐπὶ θύραις.

Marc, XIII, 28. Apprenez ceci par la comparaison d'un figuier : quand ses branches commencent à être tendres, et qu'il pousse des feuilles, vous connaissez que l'été est proche.

Prenez exemple du figuier : quand ses branches commencent à être tendres et qu'il pousse des feuilles, vous connaissez que l'été est proche.

29. Vous aussi de même, quand vous verrez que ces choses arriveront, sachez qu'il est proche et à la porte.

Ainsi vous, quand vous voyez que cela est arrivé [1]) vous comprenez que le royaume de Dieu est proche, qu'il est à la porte.

Remarques.

1) *Que cela est arrivé*, on explique, ordinairement, qu'il s'agit de tout ce qui avait été prédit auparavant ; mais ces prédictions ne se sont pas réalisées (incompréhensible). On dit non πάντα ταῦτα, mais tout simplement ταῦτα, alors ταῦτα se rapporte directement à ce qui est dit du figuier. Jésus dit : une preuve de l'été, c'est la vie. Une preuve du royaume de Dieu, c'est l'union avec la volonté de Dieu ; c'est la vie dans la volonté de Dieu.

Ἀρχομένων δὲ τούτων γίνεσθαι, ἀνακύψατε καὶ ἐπάρατε τὰς κεφαλὰς ὑμῶν· διότι ἐγγίζει ἡ ἀπολύτρωσις ὑμῶν.

Luc, XXI, 28. Lors donc que ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut, et levez la tête, parce que votre délivrance approche.

Et quand cela commencera à arriver, alors redressez-vous, et levez les yeux [1]), car votre salut approche [2]).

Remarques.

1) Dans plusieurs manuscrits il y a *les yeux*.

2) J'ai déplacé ce verset parce qu'il renferme l'explication de la parabole du figuier. Il n'y a pas de preuves, sauf la conscience de la vie en Dieu. Cette conscience s'exprime par les actes, comme la croissance des feuilles au printemps. Quand vous la sentirez, alors levez les yeux et n'ayez pas peur. Sachez alors que votre salut est commencé. C'est un indice, c'est une preuve.

SUR LA PRIÈRE.

Ελεγε δὲ καὶ παραβολήν αὐτοῖς πρὸς τὸ δεῖν πάντοτε προσεύχεσθαι καὶ μὴ ἐκκακεῖν.

Luc, XVIII, 1. Jésus leur dit aussi cette parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier et ne se relâcher point.

Et Jésus leur fit un sermon pour leur montrer qu'il faut toujours prier [1]), et ne se point relâcher.

Remarques.

1) Προσεύχομαι, signifie d'abord désirer, chercher, aspirer à quelque chose. Puisqu'il a été dit qu'il ne faut prier que le saint-esprit, il ne faut pas oublier ici que la prière, le désir, ne doit être que pour obtenir de Dieu la possibilité de vivre dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire le royaume du saint-esprit. Dans ce verset j'ai remplacé le mot parabole par *sermon*, puisqu'il renferme le sermon sur la prière ; et les paraboles du chapitre XI de Luc, ont, sans aucun doute, le même sens.

Καὶ ἐγένετο ἐν τῷ εἶναι αὐτόν ἐν τόπῳ τινὶ προσευχόμενον, ὡς ἐπαύσατο, εἶπέ τις τῶν μαθητῶν αὐτοῦ πρὸς αὐτὸν, κύριε, δίδαξον ἡμᾶς προσεύχεσθαι, καθώς καὶ Ἰωάννης ἐδίδαξε, τούς μαθητάς αὐτοῦ,

Εἶπε δὲ αὐτοῖς· ὅταν προσεύχησθε, λέγετε· Πάτερ, ὑμῶν, ὅ ἐν τοῖς οὐρανοῖς· ἁγιασθήτω τό ὄνομά σου· ἐλθέτω ἡ βασιλεία σου· γενηθήτω τὸ θέλημά σου, ὡς ἐν οὐρανῷ, καὶ ἐπὶ τῆς γῆς.

Τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δίδου ἡμῖν τὸ καθ' ἡμέραν.

Καὶ ἄφες ἡμῖν τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν, καὶ γὰρ αὐτοὶ ἀφιέμεν παντὶ ὀφείλοντι ἡμῖν· καὶ μὴ εἰσενεγκης ἡμᾶς εἰς πειρασμὸν, ἀλλά ῥῦσαι ἡμᾶς ἀπό τοῦ πονηροῦ.

Luc, XI, 1. Un jour que Jésus était en prière en un certain lieu, après qu'il eut achevé sa prière, un de ses disciples lui dit : Seigneur, enseigne-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples.

2. Et il leur dit : Quand vous priez, dites : Notre Père qui es aux cieux, ton nom soit sanctifié ; ton règne vienne ; ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

3. Donne-nous chaque jour notre pain quotidien.

4. Pardonne-nous nos péchés ; car nous pardonnons aussi à tous ceux qui nous ont offensés ; ne nous abandonne point à la

Il arriva que Jésus priait en un certain lieu, et quand il eut terminé, un de ses disciples lui dit : Maître, apprends-nous à prier, comme Jean l'apprit à ses disciples.

Et Jésus leur dit : Quand vous priez, dites : Père ! que tu sois sacré en nous, que ton [1]) règne soit déclaré, c'est-à-dire que ton esprit descende sur nous et nous purifie [2]).
Donne-nous la nourriture [3]) de l'esprit ; celle qui donne la vie [4]).
Et ne nous réclame [5]) pas ce que nous devons, parce que nous ne réclamons pas à ceux qui nous doivent.

tentation, mais délivre-nous du malin.

Remarques.

1) Dans plusieurs manuscrits il y a ni *notre* ni *Père qui est au ciel*. Chez Bèze il y a ἐφ' ἡμᾶς (en nous) ce qui donne un sens plus clair.

2) Dans plusieurs manuscrits, il n'y a pas : *sur la terre comme au ciel*. Les paroles : *que ton esprit descende sur nous et nous purifie* se rencontrent dans les citations des écrivains anciens de l'Église.

3) Ἄρτος, signifie la nourriture de l'esprit.

4) Ἐπιούσιος se rencontre une seule fois, et précisément dans cette prière. D'après le sens, cela signifie *ce qui donne l'existence*.

5) Ne nous réclame pas ce que nous devons. Nous devons à l'entendement notre vie ; nous ne lui donnons pas notre vie de la chair, c'est pourquoi nous sommes des débiteurs insolvables. La seule chose que nous puissions faire c'est de ne pas compter avec les hommes et de demander que Dieu ne compte pas avec nous.

Τίνα δὲ ὑμῶν τὸν πατέρα αἰτήσει ὁ υἱός ἄρτον, μὴ λίθον ἐπιδώσει αὐτῷ ; ὅ καὶ ἰχθύν, μὴ ἀντί ἰχθύος ὀφιν ἐπιδώσει αὐτῷ ;

Ἢ καὶ ἐάν αἰτήση ὠόν, μὴ ἐπιδώσει αὐτῷ ὀκορπίον ;

Εἰ οὖν ὑμεῖς πονηροὶ ὑπάρχοντες, οἴδατε ἀγαθά δόματα διδόναι τοῖς τέκνοις ὑμῶν, πόσῳ μᾶλλον ὁ πατὴρ ὁ ἐξ οὐρανοῦ δώσει πνεῦμα ἅγιον τοῖς αἰτοῦσιν αὐτόν.

Luc, XI, 11. Qui est le père d'entre vous qui donne à son fils une pierre lorsqu'il lui demande du pain ? Ou s'il lui demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson ?

Quel est le père d'entre vous qui donne à son fils une pierre, quand il lui demande du pain ; ou qui lui donne une vipère, quand il demande du poisson ?

12. Ou s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ?
13. Si donc vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent.

Ou qui lui donne une araignée quand il demande un œuf ?
Si vous, qui vivez mal, savez donner un cadeau à vos enfants, combien plus votre Père-Dieu donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le demanderont.

Καὶ εἶπε πρὸς αὐτοὺς· τὶς ἐξ ὑμῶν ἕξει φίλον, καὶ πορεύσεται πρὸς αὐτὸν μεσονυκτίου, καὶ εἴπη αὐτῷ· φίλε, χρῆσόν μοι τρεῖς ἄρτους.

Ἐπειδὴ φίλος παρεγένετο ἐξ ὁδοῦ πρὸς με, καὶ οὐκ ἔχω ὅ παραθήσω οὐτῷ.

Κἀκεῖνος ἔσωθεν ἀποκριθείς εἴπη· μή μοι κόπους πάρεχε ἤδη ἡ θύρα κέκλεισται, καὶ τὰ παιδία μου μετ' ἐμοῦ εἰς τὴν κοίτην εἰσίν· οὐ δύναμαι ἀναστὰς δοῦναί σοι.

Λέγω ὑμῖν, εἰ καὶ οὐ δώσει αὐτῷ ἀναστὰς, διά τὸ εἶναι αὐτοῦ φίλον· διά γε τὴν ἀναίδειαν αὐτοῦ ἐγερθείς δώσει αὐτῷ ὅσων χρήζει.

Κἀγὼ ὑμῖν λέγω· αἰτεῖτε, καὶ δοθήσεται ὑμῖν· ζητεῖτε, καὶ εὑρήσετε· κρούετε, καὶ ἀνοιφήσεται ὑμῖν.

Luc, XI, 5. Puis il leur dit : Si quelqu'un de vous avait un ami qui vînt le trouver à minuit et qui lui dît : Mon ami prête-moi trois pains.
6. Car un de mes amis est venu me voir en passant, et je n'ai rien à lui présenter.

Et il leur dit : Si tu as un voisin qui vient chez toi à minuit et te dit : Mon ami, donne-moi trois pains.

Car un de mes amis est venu me voir en passant et je n'ai de quoi le nourrir.

7. Et que cet homme, qui est dans sa maison, lui répondît : Ne m'importune pas, ma porte est fermée et mes enfants sont avec moi au lit, je ne saurais me lever pour t'en donner.

8. Je vous dis que quand même il ne se lèverait pas pour lui en donner parce qu'il est son ami, il se lèverait à cause de son importunité, et lui en donnerait autant qu'il en aurait besoin.
9. Et moi je vous dis : Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez, heurtez et on vous ouvrira.

Le voisin ne dira pas de l'intérieur de sa maison : Ne m'importune pas, ma porte est fermée, mes enfants sont au lit avec moi, je ne puis me lever et te donner du pain.
Je pense que si ce n'est par amitié qu'il se lève et lui donne du pain, c'est pour ne pas avoir honte devant lui qu'il s'empressera de lui donner ce qu'il demande.

Et je vous dis : Demandez et on vous donnera ; celui qui cherchera trouvera ; et on ouvrira à celui qui frappera.

LA PARABOLE DU JUGE ET DE LA VEUVE.

Λέγων· κρῖτής τις ἦν ἔν τινι πολει τὸν Θεὸν μή φοβουμενος καὶ ἄνθρωπον μὴ ἐντρεπόμενος.

Χήρα δὲ τις ἦν ἐν τῆ πόλει ἐκείνη· καὶ ἤρχετο πρὸς αὐτὸν, λέγουσα, ἐκδίκησὸν με ἀπὸ τοῦ ἀντιδίκου μου.

Καὶ οὐκ ἠθελησεν ἐπὶ χρόνον· Μετὰ δὲ ταῦτα εἶπεν ἐν ἑαυτῷ· εἰ καὶ τὸν Θεὸν οὐ φοβοῦμαι καὶ ἄνθρωπον οὐκ ἐντρέπομαι.

Διά γε τὸ παρέχειν μοι κόκον τὴν χἠραν ταύτην, ἐκδικήσω αὐτήν· ἵνα μὴ εἰς τέλος ἐρχομένη ὑπωπίαζῃ με.

Εἶπε δὲ ὁ κύριος· ἀκούτατε τί ὁ κριτὴς τῆς ἀδικίας λέγει ;

Ὁ δὲ Θεὸς οὐ μὴ ποιήσει τὴν ἐκδίκησιν τῶν ἐκλεκτῶν αὐτοῦ τῶν βοώντων πρὸς αὐτὸν ἡμέρας καὶ νυκτός, καὶ μακροθυμῶν ἐπ'

αὐτοῖς ;

Λέγω ὑμῖν, ὅτι ποιήσεν τὴν ἐκδίκησιν αὐτῶν ἐν τάχει. Πλὴν ὁ υἱός τὸ ἀνθρώπου ἐλθών ἀρα εὑρήσει τὴν πίστιν ἐπί τῆς γῆς ;

Luc, XVIII, 2. Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait point Dieu, et qui n'avait aucun égard pour personne.
3. Il y avait aussi dans cette ville-là une veuve qui venait souvent à lui et qui lui disait : Fais-moi justice de ma partie adverse.
4. Pendant longtemps, il n'en voulut rien faire. Cependant il dit enfin en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie nul égard pour aucun homme,
5. Néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas toujours me rompre la tête.
6. Et le Seigneur dit : Entendez-vous ce que dit ce juge injuste ?

7. Et Dieu ne vengera-t-il point ses élus, qui crient à lui jour et nuit, quoiqu'il diffère sa vengeance ?

8. Je vous dis qu'il les

Il dit : Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu et n'avait point d'égards pour les hommes.
Et dans cette ville il y avait une veuve. Cette veuve venait chez le juge et lui disait : Juge-moi en vérité avec mon offenseur.
Pendant longtemps le juge ne voulut point juger, mais ensuite il se dit : Bien que je ne craigne point Dieu et ne me soucie point des gens ;

Néanmoins pour que cette veuve ne m'importune plus, je la jugerai en vérité, afin qu'elle ne se mette hors d'elle et ne me crève les yeux.
Et Jésus dit : Comprenez bien ce que dit le juge de la non-justice [1]).
Alors comment Dieu n'agirait-il pas en vérité avec ses élus, avec ceux qui le prient jour et nuit et qui souffrent ?
Je vous dis que tout de

vengera bientôt. Mais quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ?

suite il agira avec eux en vérité. En outre [2]) le fils de l'homme, après être paru, trouvera la foi sur la terre [3]).

Remarques.

1) L'accent est ici sur *non-justice*. Comprenez ce que dit ce juge de la non-justice. Lui-même était forcé de faire *droit*, de dire la vérité.

2) Πλήν, ici signifie : *en outre*.

3) Le signe d'interrogation ne fait ici qu'obscurcir le sens.

Priez toujours, cherchez, aspirez. Le juge injuste lui-même craint la veuve indigente, et agit selon son désir, alors comment Dieu ne ferait-il pas ce qu'on lui demande ? Mais même s'il n'y a pas Dieu sous le ciel, il est impossible de ne pas croire au fils de l'homme dans l'âme humaine.

Εἶπε δὲ πρὸς τούς μαθητὰς αὐτοῦ· διὰ τοῦτο ὑμῖν λέγω, μὴ μεριμνᾶτε τῖ ψυχῆ ὑμῶν.

Τίς δὲ ἐξ ὑμῶν μεριμνῶν δύναται προσθεῖναι ἐπὶ τὴν ἡλικίαν αὐτοῦ πῆχυν ἕνα ;

Πλήν ζητεῖτε τῆν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ, καὶ ταῦτα πάντα προστεθήσεται ὑμῖν.

Ἔστωσαν ὑμῶν αἱ ὀσφύες περιεζωσμέναι καὶ οἱ λύχνοι καιὸμενοι.

Καὶ ὑμεῖς ὁμοιοι ἀνθρωποις προσδεχομένοις τὸν κύριον ἑαυτων, πὸτε ἀναλύσει ἐκ τῶν γάμων· ἵνα ἐλθόντος καὶ κρούσαντος, εἰθέως ἀνοίξωσιν αὐτῷ.

Μακάριοι οἱ δοῦλοι ἐκεῖνοι, οὺς ἐλθών ὁ κύριονς εὐρήσει γρηγοροῦντας· ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι περιζώσεται καὶ ἀνακλινεῖ αὐτοὺς, καὶ παρελθών διακονήσει αὐτοῖς.

Καὶ ἐὰν ἔλθη, ἐκ τῆ δευτέρα φυλακῆ, καὶ ἐν τῆ τρίτη φυλακῆ ἔλθη καὶ εὕρη ὕτω· μακάριοι εἰσιν οἱ δοῦλοι ἐκεῖνοι.

Τοῦτο δὲ γινώσκετε ὅτι εἰ ἤδει ὁ οἰκοδέσποτης ποία ὡρα ὁ κλέπτης ἔρχεται, ἐγρηγόρησεν ἄν, καὶ οὐκ ἄν ἀφῆκε διορυγῆναι

τὸν οἶκον αὐτοῦ.

Καὶ ὑμεῖς οὖν γίνεσθε ἕτοιμοι· ὅτι ἧ ὡρα οὐ δοκεῖτε ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ἔρχετοι.

Luc, XII, 22. Et il dit à ses disciples : C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez point en souci pour votre vie…

Et il dit à ses disciples : C'est pourquoi ne vous souciez point de votre vie.

25. Et qui de vous peut par ses inquiétudes ajouter une coudée à sa taille ?

Qui de vous par le souci allongera sa vie même d'une heure [1]) ?

31. Mais cherchez plutôt le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

Ne cherchez que d'être dans la volonté de Dieu, tout le reste viendra de soi-même.

35. Que vos reins soient ceints et vos chandelles allumées.

Soyez ceints, prêts, et que la veilleuse brûle toujours chez vous.

36. Et soyez comme ceux qui attendent que leur maître revienne de noces, afin que, quand il viendra et qu'il heurtera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt.

Soyez comme les serviteurs qui attendent leur maître qui doit revenir de chez des amis, afin que, quand il viendra, on lui ouvre immédiatement.

37. Heureux ces serviteurs que le maître trouvera veillant quand il arrivera ! Je vous dis en vérité qu'il se ceindra, qu'il les fera mettre à table, et qu'il viendra les servir.

Heureux les serviteurs que le maître trouvera prêts. Vous savez vous-mêmes qu'il les fera mettre à table et les régalera.

38. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisième veille, et qu'il les trouve dans

Et s'il vient à la première, à la seconde ou à la troisième heure de la nuit, ce sera la

cet état, heureux ces serviteurs-là !

39. Vous savez que si un père de famille était averti à quelle heure un larron doit venir, il veillerait, et ne laisserait pas percer sa maison.
40. Vous donc aussi soyez prêts, car le fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne penserez point.

même chose ; ces serviteurs seront heureux.
Vous savez que si un maître de maison connaissait quand viendra le larron, il ne dormirait pas et ne laisserait pas ruiner sa demeure.
Vous donc aussi soyez prêts, car vous ne savez pas quand s'en va 2) le fils de l'homme.

Remarques.

1) Les versets de Luc, XII, 26-30 sont cités au chapitre IV, dans le Sermon sur la Montagne.

2) Ἔρχεται, ici peut signifier *s'en aller*, et alors il devient compréhensible qu'on parle de la mort. La traduction *venir* détruit tout le sens : où, d'où, comment ?

Voici ce que dit Reuss (Nouveau testament, première partie, p. 470) :

Ici encore, la simple comparaison des textes parallèles fait ressortir ce qu'il y a d'arbitraire dans la rédaction des divers éléments réunis par l'évangéliste en un discours continu, lequel, à vrai dire, serait à considérer comme la suite de celui de la péricope précédente.

Nous voyons bien la liaison des idées qui forme le trait d'union entre les deux parties que nous avons séparées : la parabole de l'homme surpris par la mort, la mention faite de trésors impérissables, la promesse du royaume, tout cela peut être envisagé comme préludant aux exhortations que nous lisons ici et qui tendent essentiellement à inculquer le devoir de se tenir prêt pour le moment suprême. C'est cette association d'idées qui a dû guider Luc dans l'arrangement successif des maximes éparses, recueillies par lui et classées d'après leur affinité plus ou moins facile à saisir. Mais, par les textes correspondants du premier Évangile, nous voyons que cet arrangement n'est pas le fait de la tradition primitive, ni d'une source écrite qui l'aurait imposée aux narrateurs plus récents ; nous voyons même que le sens de l'un ou de l'autre mot a été mal compris ou diversement interprété, que tout ne se range pas naturellement dans ce cadre général une fois adopté ; enfin, notre texte même n'a pas complètement effacé les traces du genre de travail que nous venons de signaler. Voyez : versets 41, 42, 54, et surtout aussi le passage subit du pluriel au singulier, verset 58. D'après cela nous serons autorisés à étudier le sens propre et prochain de chaque maxime indépendamment du contexte.

1º (V. 35-40). Soyez prêts à tout moment ! Cette idée est exprimée par plusieurs images. Celle de la ceinture serrée nous représente un voyageur qui se met en route, ou l'ouvrier qui met la main à la besogne ; celle de la lampe allumée peint une scène domestique, où les gens de la maison veillent plus ou moins avant dans la nuit, quand le maître est dehors, assistant à un festin, pour qu'au moment de son retour, dont l'heure n'est pas fixée d'avance, la porte lui soit immédiatement ouverte, la cour éclairée, et qu'il puisse être conduit dans la chambre.

Enfin une troisième image, celle du voleur, est destinée à mettre en relief l'idée de l'incertitude absolue du moment précis où chacun sera mis en demeure de faire voir, par le fait, qu'il s'était tenu prêt.

Toutes ces images sont claires et transparentes. Dans celle du voleur, il faut faire abstraction de tout autre élément (notamment de toute considération morale) pour ne s'en tenir qu'au seul point de comparaison, que nous venons d'indiquer. Dans l'allégorie du maître, revenant au milieu de la nuit, il faut mettre de côté tout ce que l'exégèse traditionnelle a dit d'une *noce* pour s'arrêter à ce seul fait que le retard prolongé du maître est de nature à fatiguer le serviteur et l'entraîne à se livrer au sommeil. Le fait que, dans l'une de ces images, c'est le maître lui-même qui veille pour attendre le voleur, tandis que dans l'autre ce sont les serviteurs qui veillent pour attendre le maître, ce fait prouve surabondamment que la pensée intime qu'il s'agissait d'exprimer, ne s'attache pas aux personnes représentées, mais à l'acte de veiller, qui est le seul élément commun aux diverses images. Mais il y a là une autre question, plus intéressante au point de vue théologique, et, en même temps, plus difficile à résoudre.

Quel est ce moment suprême de l'épreuve décisive dont Jésus a voulu faire ressortir l'importance, ce moment à la fois certain et incertain, inévitable et attendu ? Nos évangélistes ont positivement songé à la parousie du Christ, à son retour triomphant pour l'établissement de son royaume, et l'Église l'a toujours compris ainsi. La phrase qui termine notre texte : *Le Fils de l'homme viendra* à l'heure où vous n'y penserez pas, ne laisse aucun doute à cet égard. Nous trouverons encore plus d'un passage qui confirme cette interprétation et qui fera voir clairement que Jésus a dû, dans de pareilles circonstances, se servir de termes qui l'autorisaient assez directement. Néanmoins, ses paroles sont susceptibles d'être appliquées d'une manière plus immédiatement pratique, plus indéfiniment solitaire encore. Si nous nous bornions au premier sens, elles auraient perdu à peu près toute leur force aujourd'hui que la perspective d'une fin prochaine du monde actuel, telle que la conservait la théologie judéo-chrétienne, ne captive plus guère les esprits ; tandis qu'elles subsistent, aussi sérieuses, aussi pressantes qu'au premier jour, si nous les supposons adressées, non à l'humanité considérée comme un seul tout et attendant sa destinée collectivement, mais à chaque homme individuellement, en vue de sa fin particulière et du moment où il sera appelé à rendre compte, pour sa part personnelle, de l'usage qu'il a fait de son existence sur la terre, de ses moyens d'agir, et des instructions reçues. Nous ne craignons pas d'affirmer que ce point de vue peut être revendiqué à l'égard de la plupart des textes en question sans qu'il leur soit fait violence, et il resterait seulement à examiner si l'autre élément, celui que nous avons signalé d'abord, a été introduit par suite d'une méprise des auditions et de la tradition, ou s'il doit être considéré comme une partie intégrante et authentique de l'enseignement de Jésus. Mais, dans ce dernier cas, il restera encore la grande question de savoir si, dans sa bouche, ce n'était là qu'une forme imagée de la pensée, dont il empruntait les contours aux conceptions populaires relatives à l'avenir, ou bien s'il faut admettre que pour lui aussi l'idée de la proximité d'une grande révolution humanitaire effaçait la différence entre la sphère des destinées de notre

espèce et celle des destinées individuelles.

C'est là une question capitale pour l'appréciation de l'enseignement de Jésus. Nous aurons à y revenir.

Τίς ἄρα ἐστίν ὁ πιστὸς δοῦλος καὶ φρόνιμος, ὃν κατέστησεν ὁ κυριος αὐτοῦ ἐῶί τῆς θερπείας αὐτοῦ, τοῦ διδόναι αὐτοῖς τὴν τροφὴν ἐν καιρῷ ;

Μακάριος ὁ δοῦλος ἐκεῖνος, ὃν ἐλθών ὁ κύριος αὐτοῦ εὑρήσει ποιοῦντα οὕτως.

Ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὅτι ἐπί πᾶσι τοῖς ὑπάρχουσιν αὐτοῦ καταστήσει αὐτὸν·

Ἐὰν δὲ εἴπη ὁ κακός δοῦλος ἐκεῖνος ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ· χροίζει ὁ κύριος μου ἐλθεῖν.

Καὶ ἄρξηται τύπτειν τούς συνδούλους, ἐσθίειν δὲ καὶ πίνειν μετά τῶν μεδούντων.

Ἥξει ὁ κύριος τοῦ δούλου ἐκείνου ἐν ἡμέρα, ᾗ οὐ προσδοκᾷ καὶ ἐν ὥρᾳ, ᾗ οὐ γινώσκει.

Matthieu, XXIV, 45. Qui est donc le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur ses domestiques pour leur donner la nourriture dans le temps qu'il faut ?

Est-ce que le serviteur, celui que le maître a placé au-dessus des esclaves, pour les nourrir à temps, ne sera pas fidèle et prudent ?

46. Heureux le serviteur que son maître trouvera faisant ainsi quand il arrivera.

Heureux le serviteur si son maître vient et trouve qu'il a fait tout ce qu'il fallait.

47. Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens.

Je vous dis en vérité que le maître le placera à la tête de tous ses biens.

48. Mais si c'est un

Mais si le serviteur

méchant serviteur, qui dise en lui-même : Mon maître tarde à venir,

49. Et qu'il se mette à battre ses compagnons de service, et à manger et à boire avec des ivrognes ;
50. Le maître de ce serviteur-là viendra le jour qu'il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas.

méchant se dit à lui-même : le maître tardera encore à rentrer,
Et qu'il se mette à battre les autres serviteurs, et à manger et à boire avec des ivrognes,
Le maître de ce serviteur viendra au moment que celui-ci ne l'attend pas, et ce sera malheur à lui.

Remarques.

1) J'omets le verset 51, sur les hypocrites, verset tout à fait incompréhensible.

Βλέπετε, ἀγρυπνεῖτε καὶ προσεύχεσθε οὐκ οἶδα γὰρ πότε ὁ καιρὸς ἐστιν.

Ὡς ἄνθρωπος ἀπόδημος ἀφείς τὴν οἰκίαν αὐτοῦ, καὶ δοὺς τοῖς δούλοις αὐτοῦ τὴν ἐξουσίαν, καὶ ἑκάστῳ τὸ ἔργον αὐτοῦ, καὶ τῷ θυρωρῷ ἐνετειλατο ἵνα γρηγορῖ.

Γρηγορεῖτε οὖν· οὐκ οἴδατε γὰρ πότε ὁ κύριος τῆς οἰκίας ἔρχεται, ὀψέ ᾗ μεσονυκτίου, ἢ ἀλεκτοροφωνίας, ἢ πρωΐ.

Μὴ ἐλθών ἐξαίφνης, εὑρη ὑμᾶς καθεύδοντας.

Ἃ δὲ ὑμῖν λέγω, πᾶσι λέγω· γρηγορεῖτε.

Marc, XIII, 33. Prenez garde à vous, veillez et priez ; car vous ne savez quand ce temps viendra.
34. Il en est comme d'un homme qui, allant en voyage, laisse sa

Ainsi ne vous endormez pas ; vous ne savez pas quand vient le moment.

Quand l'homme a quitté sa maison, il a donné la liberté à ses

maison, et en donne la conduite à ses serviteurs, marquant à chacun sa tâche, et qui ordonne au portier d'être vigilant.

serviteurs, a indiqué à chacun son travail et a ordonné au gardien de ne pas dormir.

35. Veillez donc car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra ; si ce sera le soir ou à minuit, ou à l'heure que le coq chante ou le matin ;

Ne dormez pas, parce que vous ne savez pas quand viendra le maître de la maison : le soir ou à minuit, ou à l'aube ou le matin,

36. De peur qu'arrivant tout à coup il ne vous trouve endormis.

De peur qu'il ne vous trouve endormis,

37. Or ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez.

Ce que je vous dis, je le dis à tous : Soyez toujours prêts [1]).

Remarques.

1) Le mot Γρηγορεῖτε n'est employé que dans la version des septante, et, dans les évangiles, il signifie *veiller, garder*.

Προσέχετε δὲ ἑαυτοῖς μήποτε βαρυνθῶσιν ὑμῶν αἱ καρδίαι ἐν κραπάλη, καὶ μέθη καὶ μερίμναις βιωτικαῖς, καὶ ἐπιστῇ ἐφ' ὑμᾶς αἰφνίδιος ἡ ἡμέρα ἐκείνη.

Ὡς παγίς γὰρ ἐπλεύσεται ἐπὶ πάντας τοὺς καθημένους ἐπι πρόσωπον πάσης τῆς γῆς.

Ἀγρυπνεῖτε οὖν, ἐν παντί καιρῷ δεόμενοι, ἵνα καταξιωθῆτε ἐκφυγεῖν ταῦτα πάντα τὰ μέλλοντα γίνεσθαι καὶ σταθῆναι ἔμπροσθεν τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου.

Luc, XXI, 34. Prenez donc garde à vous-

Retenez-vous donc, afin que vos cœurs ne

mêmes, de peur que vos cœurs ne soient appesantis par la gourmandise, par les excès du vin, et par les inquiétudes de cette vie, et que ce jour-là ne vous surprenne subitement.

soient pas alourdis par la nourriture et l'ivrognerie, ni par les inquiétudes de la vie, et que ce jour ne vous surprenne à l'improviste.

35. Car il surprendra comme un filet tous ceux qui habitent sur la face de la terre.
36. Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter toutes ces choses qui doivent arriver, et de subsister devant le fils de l'homme.

Car il est semblable à un filet jeté sur tous ceux qui habitent la terre.
Veillez donc en luttant à tout moment, afin d'être dignes d'éviter tout ce qui sera, et pour être dignes [1]) du fils de l'homme.

Remarques.

1) Σταθῆναι, devenir, être digne.

Pour recevoir le royaume de Dieu, qui est en vous, négligez la vie de la chair, craignez tout ce qui vous écartera de l'entendement de Dieu, afin de pouvoir éviter ce qui arrive parfois et d'établir en vous le fils de l'homme.

Γρηγορεῖτε οὖν, ὅτι οὐκ οἴδατε ποίᾳ ὥρᾳ ὁ κύριος ὑμῶν ἔρχεται.

Διὰ τοῦτο καὶ ὑμεῖς γίνεσθε ἕτοιμοι. ὅτι ᾗ ὥρᾳ οὐ δοκεῖτε, ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ἔρχεται.

Matthieu, XXIV, 42. Veillez donc ; car vous ne savez pas à quelle

Ne dormez pas car vous ne savez pas à quelle heure viendra le

heure votre Seigneur doit venir.
44. C’est pourquoi vous aussi tenez-vous prêts ; car le Fils de l’homme viendra à l’heure que vous ne pensez pas.

maître.

C’est pourquoi soyez prêts, le Fils de l’homme viendra à l’heure que vous ne pensez pas.

LA PARABOLE DES VIERGES FOLLES.

Τότε ὁμοιωθήσεται ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν δέκα παρθένοις, αἵτινες λαβοῦσαι τᾶς λαμπάδας αὐτῶν, ἐκῆλθον εἰς ἀπάντησιν τοῦ νυμφίου.

Πέντε δὲ ἦσαν ἐξ αὐτῶν φρόνιμοι, καὶ πέντε μωραί.

Αἵτινες μωραί, λαβοῦσαι τὰς λαμπάδας ἑαυτῶν, οὐκ ἔλαβον μεθ’ ἑαυτῶν ἔλαιον.

Αἱ δὲ φρόνιμοι ἔλαβον ἔλαιον ἐν τοῖς ἀγγείοις αὐτῶν μετὰ τῶν λαρπάδων αὐτῶν.

Χρονίζοντος δὲ τοῦ ὑμφίου, ἐνύσταξαν πᾶσαι καὶ ἐκάθευδον.

Μέσης δὲ νυκτὸς κραυγὴ γέγονεν· ἰδού, ὁ νυμφίος ἐρχεται, ἐξέρχεσθε εἰς ἠπάντησιν αὐτοῦ.

Τότε ἠγέρθησαν πᾶσαι αἱ παρθένοι ἐκεῖναι, καὶ ἐκόσμησαν τὰς λαμπάδας αὐτῶν.

Αἱ δὲ μοραί ταῖς φρονίμοις εἶπον· δότε ἡμῖν ἐκ τοῦ ἐλαίου ὑμῶν, ὅτι αἱ λαμπάδες ἡμῶν σβέννυνται.

Ἀπεκρίθησαν δὲ αἱ φρόνιμοι, λέγουσαι· μήποτε οὐκ ἀρκέση ἡμῖν καὶ ὑμῖν· πορεύεσθε δὲ μᾶλλον πρὸς τούς πωλοῦντας, καὶ ἀγοράσατε ἑαυταῖς.

Ἀπεκρομένων δὲ αὐτῶν ἀγοράσαι, ἦλθεν ὁ νυμφίος· καὶ αἱ ἕτοιμοι εἰσῆλθου μετ’ αὐτοῦ εἰς τούς γάμους. καί ἐκλείσθη ἡ θύρα.

Ὕστερον δὲ ἔρχονται καὶ αἱ λοιπαὶ παρθένοι, λέγουσαι· κύριε, κύριε ἄνοιξον ἡμῖν.

Ὁ δὲ ἀποκριθεὶς εἶπεν· ἀμὴν λέγω ὑμῖν, οὐκ οἶδα ὑμᾶς.

Γρηγορεῖτε οὖν, ὅτι οὐκ οἴδατε τὴν ἡμέραν οὐδὲ τὴν ὥραν, ἢ ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἔρχεται.

Ἐκεῖνο δὲ γινώσκετε, ὅτι εἰ ἤδει ὁ οἰκοδεσπότης, ποίᾳ φυλακῇ ὁ κέπτης ερχεται, ἐγρηγόρησεν ἄν, καὶ οὐκ ἄν εἴασε διορυγῆναι τὴν οἰκίαν αὐτοῦ.

Matthieu, xxv, 1. Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent au-devant de l'époux.

Alors le royaume de Dieu sera semblable à dix vierges. Elles ont pris leurs lampes et sont allées à la rencontre de l'époux.

2. Or, il y en avait cinq d'entre elles qui étaient sages, et cinq qui étaient folles.

Cinq d'entre elles étaient sages, et cinq étaient folles.

3. Celles qui étaient folles, en prenant leurs lampes, n'avaient point pris d'huile avec elles.

Les folles prirent leurs lampes mais ne prirent point d'huile.

4. Mais les sages avaient pris de l'huile dans leurs vaisseaux avec leurs lampes.

Les sages prirent leurs lampes et de l'huile dans leurs vaisseaux.

5. Et comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.

Comme l'époux tardait, elles toutes s'endormirent.

6. Et sur le minuit on entendit crier : Voici l'époux qui vient, sortez au-devant de lui.

Tout d'un coup, au milieu de la nuit, on cria : Voici l'époux. L'époux vient ! Allez au-devant de lui.

7. Alors ces vierges se levèrent toutes, et préparèrent leurs lampes.

Alors toutes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes.

8. Et les folles dirent

Et les folles dirent aux

aux sages : Donnez-nous de votre huile car nos lampes s'éteignent.

9. Mais les sages répondirent : Nous ne le pouvons de peur que nous n'en ayons pas assez pour nous et pour vous ; allez plutôt vers ceux qui en vendent, et en achetez pour vous.

10. Mais pendant qu'elles en allaient acheter, l'époux vint ; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée.

11. Après cela les autres vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, seigneur, ouvre-nous !

12. Mais il leur répondit : je vous dis en vérité que je ne vous connais point.

13. Veillez donc car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle le Fils de l'homme viendra.

XXIV, 43. Vous savez que si un père de famille était averti à quelle veille de la nuit un larron doit venir, il veillerait, et ne laisserait pas percer sa maison.

---

sages : Donnez-nous de votre huile, sans quoi nos lampes s'éteindront.

Mais les sages leur répondirent : C'est impossible, car il n'y en a pas assez pour vous et pour nous ; allez plutôt dans la boutique et en achetez.

Pendant qu'elles en allaient acheter, l'époux vint. Celles qui étaient prêtes, entrèrent à la noce, et la porte fut fermée derrière elles.

Après cela les autres vierges vinrent et dirent : Maître, maître, ouvre-nous !

Mais il leur répondit : Je vous dis en vérité que je ne sais qui vous êtes.

Ainsi ne dormez pas, car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle viendra le Fils de l'homme.

Vous savez aussi que si le maître de la maison connaissait le moment quand le larron viendra, il ne dormirait pas et ne laisserait pas percer sa maison.

Le royaume du ciel est en dehors du temps et de l'espace ; il est en vous, en votre vie présente. Vous désirez faire retourner ce jour quand il était en vous, mais il est trop tard. Le royaume de Dieu c'est votre liberté de vivre dans ce monde comme des fils et non comme des esclaves, votre liberté de vivre par le présent. Si vous avez laissé échapper cette vie, vous ne pouvez déjà plus la retrouver.

Εἶπε δὲ τις αὐτῷ· κύριε, εἰ ὀλίγοι οἱ σωζόμενοι ; ὁ δὲ εἶπε πρὸς αὐτοῦς.

Ἀγωνίζεσθε εἰσελθεῖν διὰ τῆς στενῆς· ὁτι πολλοί, λέγω ὑμῖν, ζητήσουσιν εἰσελθεῖν, καὶ οὐκ ἰσχύσουσιν.

Ἀφ' οὗ ἄν ἐγερθ&, ὁ οἰκοδεσπότης, καὶ ἀποκλείση, τὴν θύραν, καὶ ἄρξησθε ξω ἑστάναι καὶ κρούειν τὴν θύραν, λέγοντες· κύριε, κύριε, ἄνοιξον ἡμῖν. Καὶ ἀποκριθείς ἐρεῖ ὑμῖν· οὐκ οἶδα ὑμᾶς πόθεν ἐστέ.

Luc, XIII, 23. Et quelqu'un lui dit : Seigneur ! n'y a-t-il que peu de gens qui soient sauvés ? Et il leur dit :

Et quelqu'un lui dit : Maître, n'y aura-t-il que peu de gens qui seront sauvés ? Il répondit :

24. Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car je vous dis que plusieurs chercheront à y entrer, et qu'ils ne le pourront.

Efforcez-vous [1]) d'entrer par la porte étroite, car je vous dis que plusieurs chercheront le moyen d'y entrer et ne le pourront pas [2]).

25. Et quand le père de famille se sera levé, et qu'il aura fermé la porte, et que vous, étant dehors, vous vous mettrez à heurter et à dire : Seigneur, Seigneur ! ouvre-nous, il vous répondra : Je ne

Quand viendra [3]) le maître de la maison et qu'il aura fermé la porte, si [4]) vous, étant dehors, vous mettez à heurter, à crier : Maître, maître, ouvre-nous ! il vous répondra : Je ne vous

sais d'où vous êtes.

connais pas et ne sais d'où vous venez.

Remarques.

1) Ἀγωνίζεσθε, *s'efforcer, lutter*. Ce n'est pas en vain qu'ici ce mot est opposé à ζητήσουσιν et lié à ἡ βασιλεία βιάζεται. Dans ce passage est exprimée la même pensée que dans ces paroles : « Le royaume de Dieu se prend par force ? »

2) Ἰσχυω, ici, comme dans les Actes, XIX, 20, a le sens d'augmenter de forces.

3) Cette phrase se traduit ainsi : quand le maître de la maison aura fermé sa porte et que vous commencerez à heurter, etc., traduction qui n'est pas juste : ἀφ' οὗ ἄν ne signifient jamais quand.

4) Dans quelques manuscrits il y a : le maître *viendra. S'éveillera* ne convient pas avec ce qui est exprimé ensuite : que le maître se leva exprès pour fermer la porte.

Τότε ἄρξεσθε λέγειν· ἐφάγομεν ἐνῶπίον σου καὶ ἐπίομεν, καὶ ἐν ταῖς πλατείαις ἡμῶν ἐδίδαξας.

Καὶ ἐρεῖ· λέγω ὑμῖν, οὐκ οἶδα ὑμᾶς, πόθεν ἐστέ· ἀπόστητε ἀπ' ἐμοῦ πάντες οἱ ἐργάται τῆς ἀδικίας.

Luc, XIII, 26. Alors vous direz : Nous avons mangé et bu en ta présence, et tu as enseigné dans nos places publiques.
27. Et il vous répondra : Je vous dis que je ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous tous qui faites métier de l'iniquité.

Alors vous vous mettrez à dire : Nous avons bu et mangé en ta présence et tu nous as enseignés.

Et il vous répondra : Je vous dis que je ne vous connais pas et ne sais d'où vous venez. Retirez-vous de moi vous tous qui commettez l'injustice.

Après avoir expliqué que le fils de l'homme ne se trouve nulle part, ni dans le temps ni dans l'espace, Jésus-Christ explique la même chose par des similitudes. Il dit que puisque le jour du fils de l'homme — le salut du fils de l'homme, est en dehors du temps, les hommes qui portent en eux l'entendement de Dieu ne doivent point se le représenter dans le temps, mais toujours en dehors du temps ; ils doivent vivre de la vie du fils de l'homme, se confondre avec lui.

Si, comme le fait l'Église, on voit une indication sur le temps dans les similitudes du maître de la maison et des vierges, et si, par l'époux, on entend la venue de Christ dans le temps, alors tout le sens de la doctrine disparaît, et l'on est amené à affirmer ce que, précisément, Jésus niait.

Ces similitudes signifient précisément que pour le fils de l'homme le temps n'est pas. Le veilleur de nuit n'est le veilleur de nuit qu'afin de ne pas dormir pendant la nuit, car il ne peut savoir quand on aura besoin de lui. De même les vierges ne sont venues que pour rencontrer l'époux. La même chose avec le fils de l'homme. Le fils de l'homme n'est le fils de l'homme que pour vivre toujours comme le fils dans la maison de son père, et non comme un esclave, et pour toujours reconnaître en soi Dieu.

Le maître de la maison dans laquelle le larron a creusé un souterrain ne se laisserait pas ruiner s'il savait quand le voleur viendra. Ainsi on ne peut connaître le temps. Toujours et jamais. Il faut que le maître arrange sa maison de telle façon qu'on ne puisse rien dérober chez lui. C'est ainsi avec l'entendement de Dieu. Il ne vient pas et ne s'en va pas ; pour lui le temps n'existe pas. Il y a l'entendement, cela signifie que déjà est commencée la vie du fils de l'homme en dehors du temps.

Après cela on demande à Jésus si beaucoup seront sauvés ? Il ne répond pas à cette question parce qu'il n'y peut répondre.

Pour le fils de l'homme il n'y a ni lieu ni temps, il n'y a donc ni beaucoup ni peu. Le grain est jeté en tous. Mais à cela, il dit : il ne faut pas se demander qui sera sauvé et comment, mais il faut travailler, lutter, forcer la porte, car ceux qui raisonnent n'entreront pas. Il y avait un moment quand ils pouvaient entrer, ils ne l'ont pas fait, la porte s'est refermée et aucun raisonnement ne peut aider. Il ne faut pas raisonner, il faut agir. Entrent ceux qui luttent et font la vérité !

Ceux qui font l'injustice ne peuvent entrer parce que le maître ne les connaît pas, et qu'ils n'existent pas pour lui. En enseignant sur la vie du fils de l'homme dans tous les hommes, sur son indépendance

du lieu et de l'heure, Jésus-Christ parle de la vie des hommes, en général. Pour le fils de l'homme, la mort n'est pas. La mort n'est que le phénomène des ténèbres. La mort c'est tout ce qui n'est pas le fils de l'homme. Si Jésus parlait de la mort des hommes, alors il devrait dire que l'âme ressuscitera ; mais il ne dit cela nulle part et paraît éviter la question de la mort physique. Il ne l'évite pas, mais cette conception n'existe pas dans sa doctrine. La mort de chaque individu est les mêmes ténèbres que chaque acte de ceux des hommes qui ne vivent pas par l'entendement de Dieu. La mort, dans sa doctrine, c'est l'état dans lequel il est impossible de vivre par l'entendement de Dieu. C'est ce que, dans ses comparaisons, il exprime par la porte fermée.

SUR L'AVÈNEMENT DU FILS DE L'HOMME.

Μέλλει γὰρ ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ερχεσθαι ἐν τῇ δόξη τοῦ πατρός αὐτοῦ, μετὰ τῶν ἀγγέλων αὐτοῦ, καὶ τότε ἀποδώσει ἑκάστῳ κατὰ τὴν πρᾶξίν αὐτοῦ.

Matth., XVI, 27. Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses anges ; et alors, il rendra à chacun selon ses œuvres.

Car le fils de l'homme viendra avec ses forces, et il rendra à chacun selon son œuvre [1]).

Remarques.

1) Je répète ici ce verset pour éclairer celui de Matthieu, XXV, 31, où il est dit ce qu'il adviendra lors de la venue du fils de l'homme dans la gloire du Père. Le mot ἐν est très souvent employé dans la langue évangélique au lieu de εἰς. Ainsi (Matthieu, XIV, 3) : Ὁ γὰρ Ἡρώδης κρατήσας τόν Ἰωάννην ἔδησεν αὐτὸν καὶ ἔθετο ἐν φυλακῇ.

Ὅταν δὲ ελθῃ ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου ἐν τῇ δόξῃ αὐτοῦ, καὶ πάντες οἱ ἅγιοι ἄγγελοι μετ' αὐτοῦ, τότε καθίσει ἐπὶ θρόνου δόξης

αὐτοῦ,

Καὶ συναχθήσεται ἔμπροσθεν αὐτοῦ πάντα τὰ ἔθνη· καὶ ἀφοριεῖ αὐ τοὺς ἀπο ἀλλήλων, ὥσπερ ὁ ποιμὴν ἀφορίζει τὰ πρόβατα ἀπὸ τῶν ἐρίφων.

Καὶ στήσει τὰ μὲν πρόβατα ἐκ δεξιῶν αὐτοῦ, τὰ δὲ ἐρίφια ἐξ εὐωνύμον.

Matth., XXV, 31. Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire.
32. Et toutes les nations seront assemblées devant lui ; et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs.

Quand le fils de l'homme prendra toute son importance et toutes ses forces, alors il s'affermira sur le siège de son importance.
Et tous les hommes paraîtront devant lui, et il les séparera les uns des autres, comme le berger sépare les brebis des boucs.

33. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

Et il chasse les brebis à droite et les boucs à gauche.

L'avènement du fils de l'homme, dans le sens du Père, ne signifie que l'élévation du fils de l'homme. Quand cette élévation du fils de l'homme a lieu, les hommes s'en trouvent séparés en deux groupes, de même que le berger sépare les brebis des boucs. Ici la signification du fils de l'homme est telle : diviser le monde, séparer les vivants des morts.

Τότε ἐρεῖ ὁ βασιλεύς τοῖς ἐκ δεξιῶν αὐτοῦ· δεῦτε οἱ

εὐλογημένοι τοῦ πατρός μου, κληρονομήσατι τὴν ἡτοιμασμένην βασιλείαν ἀπὸ καταβολῆς κόσμου.

Matthieu, XXV, 34. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez vous qui êtes bénis de mon Père, possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.

Alors le potentat dira à ceux qui seront à droite : Vous qui êtes aimés de mon père, venez ici, vous recevrez le royaume qui vous a été préparé et qui vous appartient de droit [1]).

Remarques.

1) C'est la même pensée que celle exprimée dans les paroles : « Avant qu'Abraham fût, j'étais » et, dans celles-ci : « Pour Dieu, tous sont vivants. »

Ἐπείνασα γὰρ, καὶ ἐδώκατε μοι φαγεῖν· ἐδίψησα, καὶ ἐποτίσατε με· ξένος μὴν, καὶ συνηγάγετε με.

Γυμνός, καὶ περιεβάλετε· με· ἠσθένητα, καὶ ἐπεσκέψασθέ με· ἐν φυλακῇ ἤμην, καὶ ἤλθετε πρὸς με.

Τότε ἀποκριθήσονται αὐτῷ οἱ δίκαιοι, λέγοντες κύριε, πότε σὲ εἴδομεν πεινῶνα, καὶ ἐθρέψαμεν ; ἢ διψῶντα, καὶ ἐποτίσαμεν ;

Πότε δὲ σε εἴδομεν ξένον, καὶ συνηγάγομεν ; ἢ γυμνόν, καὶ περιεβάλομεν ;

Πότε δὲ σε εἴδομεν ἀσθενῆ, ἢ ἐν φυλαᾷ, καὶ ἤλθομεν πρὸς σε ;

Καὶ ἀποκριθείς ὁ βασιλεύς ἐρεῖ αὐτοῖς, ἀμὴν λέγω ὑμῖν ἐφ' ὅσον ἐποιήσατε ἑνί τούτων τῶν ἀδελφῶν μου τῶν ἐλαχίστων, ἐμοὶ ἐποιμσατε.

Τότε ἐρεῖ καὶ τοῖς ἐξ εὐωνύμων· πορεύεσθε ἀπ' ἐμοῦ οἱ κατηραμένοι εἰς τὸ πῦρ τὸ αἰώνιον, τὸ ἡτοιμασμένον τῷ διαβόλῳ καὶ τοῖς ἀγγέλοις αὐτοῦ.

Ἐπείνασα γὰρ, καὶ οὐκ ἐδώκατε μοι φαγεῖν ἐδίψησα, καὶ οὐκ ἐποτίσατε με.

Ξένος ἤμην, καὶ οὐ συνηγάγετε με· γυμνὸς, καὶ οὐ περιεβάλετε με· ἀσθενὴς, καὶ ἐν φυλακῇ, καὶ οὐκ ἐπεσκέψασθε με.

Τότε ἀποκριθήσονται αὐτῷ καὶ αὐτοί, λέγοντες· κύριε, πότε σὲ εἴδομεν πεινῶντα, ἢ διψῶντα, ἢ ξένον, ἢ γυμνόν, ἢ ἀσθενῆ, ἢ ἐν φυλακῇ, καὶ οὐ διηκονήσαμεν σοι ;

Τότε ἀποκριθήσεται αὐτοῖς, λέγων· ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ἐφ' ὅσον οὐκ ἐποιήσατε ἑνί τούτων τῶν ἐλαχίστων, οὐδέ ἐμοι ἐποιήσατε.

Καὶ ἀπελεύσονται οὗτοι εἰς κόλασιν αἰώνιον· οἱ δὲ δίκαιοι εἰς ζωὴν αἰωνιον.

Matthieu, XXV, 35. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli.

Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais vagabond et vous m'avez recueilli.

36. J'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous m'êtes venus voir.

J'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez soigné ; j'étais en prison et vous m'avez visité.

37. Alors les justes lui répondirent :
Seigneur ! quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim et que nous t'avons donné à manger : ou avoir soif et que nous t'avons donné à boire ?

Alors les justes lui répondront : Quand t'avons-nous vu affamé et t'avons-nous donné à manger ; quand t'avons-nous vu avoir soif et t'avons-nous donné à boire ?

38. Et quand est-ce que nous t'avons vu étranger, et que nous t'avons recueilli ; ou nu et que nous t'avons vêtu ?

Quand t'avons-nous vu vagabond et t'avons-nous recueilli, ou nu et t'avons-nous vêtu ?

39. Ou quand est-ce que nous t'avons vu malade ou en prison et que nous sommes venus te voir ?

Quand t'avons-nous vu malade ou en prison et t'avons-nous visité ?

40. Et le roi cependant leur dira : Je vous dis en vérité qu'en tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me les avez faites.

Et le potentat leur répondra : Vous savez vous-mêmes que tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, vous me l'avez fait.

41. Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits ! et allez dans le feu éternel, qui est préparé au diable et à ses anges.

Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, vous que je n'aime pas, dans les ténèbres extérieures [1])
préparées pour le mal et pour ses forces.

42. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire.

Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire.

43. J'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité.

J'étais vagabond et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité.

44. Et ceux-là lui répondront aussi : Seigneur ! Quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, ou soif, ou être étranger ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous ne t'avons point assisté ?

Alors ceux-ci lui répondront : Maître, quand t'avons-nous vu ayant faim ou soif, ou errant, ou nu, ou malade ou prisonnier, et ne t'avons-nous pas secouru ?

45. Et il leur répondra : Je vous dis en vérité qu'en tant que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, vous ne me l'avez pas fait non plus.
46. Et ceux-ci s'en iront aux peines éternelles ; mais les justes s'en iront à la vie éternelle.

Et il leur répondra : Vous savez vous-mêmes que si vous n'avez pas fait tout cela au plus petit de vos frères, vous ne me l'avez pas fait non plus. Et ceux-ci iront en exil éternel [2]) et les justes dans la vie éternelle.

Remarques.

1) Chez les anciens écrivains de l'Église, on rencontre cette variante : εἰς τὸ σκότος τύ ἐξώτερον ; dans un des manuscrits se trouve εἰ τὸ πῦρ τὸ ἐξώτερον, dans le feu *extérieur*, c'est-à-dire en dehors de la vie ; pensée exprimée plusieurs fois auparavant.

2) Κόλασις, sauf le sens de punition, signifie encore *retraite, écart, retranchement.*

Quand le fils de l'homme est élevé dans son importance, quand la vie de l'esprit est comprise, le fils de l'homme rend à chacun selon ses actes. Le fils de l'homme, l'esprit de l'homme, est le potentat de la vie, et c'est lui qui sépare les hommes. C'est ce qui est dit chez Jean, v : Le père ne juge pas, ne sépare personne, mais il a transmis à son fils tout jugement et division, et le fils sépare les hommes comme le berger sépare les brebis des boucs. Et aux premiers il dit : Venez et recevez ce qui vous est destiné depuis le commencement du monde, c'est-à-dire recevez cette vie non charnelle, la vie de l'esprit, qui n'a ni commencement ni fin et que vous avez retenue en vous.

IL N'Y A PAS D'AUTRE VIE

Exposé général du chapitre VIII

Vous serez mendiants, vagabonds, vous serez humiliés. Mais celui qui aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, celui-ci n'a pas compris ma doctrine. Celui qui n'est pas prêt à endurer toutes les souffrances, toutes les privations physiques, celui-ci ne m'a point compris. Celui qui acquerra tout ce qu'il y a de meilleur pour la vie physique, celui-ci perdra la vraie vie. Et celui qui perdra sa vie physique pour l'accomplissement de ma doctrine, celui-ci recevra la vraie vie.

Et à ces paroles de Jésus, Pierre lui dit : Tout cela est juste et nous t'avons écouté, nous avons rejeté tous les soucis matériels, nous avons abandonné tous nos biens, nous sommes devenus des vagabonds et t'avons suivi ; quelle récompense en aurons-nous ?

Jésus dit : Tu sais toi-même ce que tu as abandonné et celui qui abandonne sa famille, ses sœurs, ses frères, son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses biens, et suit ma doctrine du vrai bonheur, reçoit cent fois plus, même dans cette vie, que les sœurs, les frères, les champs, et tout ce qui est nécessaire. En outre, dans cette même vie, il reçoit aussi la vie en dehors du temps. Et quant à ta supposition que vous recevrez une récompense pour ce que vous avez fait, tu te trompes. Il n'y a pas de récompense dans le royaume de Dieu. Le royaume de Dieu est le but et la récompense. Dans le royaume de Dieu tous sont égaux, il n'y a ni premiers ni derniers.

Voici à quoi est semblable le royaume de Dieu : Un maître est allé le matin louer des ouvriers pour son jardin. Il a loué les ouvriers une drachme pour la journée et les a envoyés dans le jardin pour travailler.

L'après-midi, il a loué d'autres ouvriers, et les a aussi envoyé travailler dans le jardin.

Le soir il en a loué d'autres, qu'il a aussi envoyé travailler. Et avec tous le prix était fixé à une drachme.

Le moment de la paye arrive. Le maître ordonne de payer tous les ouvriers également, en commençant par les derniers et finissant par les premiers.

Ceux-ci, voyant qu'on donnait une drachme aux derniers venus pensèrent recevoir davantage. Mais eux aussi ne reçurent qu'une drachme. Alors ils maugréèrent disant que les autres n'avaient travaillé qu'une partie de la journée, tandis qu'eux avaient travaillé la

journée entière. Ils trouvaient cela injuste. Alors le maître s'approcha de l'un d'eux et dit : Pourquoi murmures-tu ? T'ai-je lésé ? Je t'ai loué pour un certain prix et te le paie. N'étions-nous point convenus d'une drachme ? Prends ce qui te revient et va-t-en. Car si je veux payer aux derniers autant qu'à toi, n'en ai-je point le droit ? Ou bien est-ce parce que tu vois que je suis bon que tu deviens envieux ?

Dans le royaume du ciel, il n'y a ni premiers ni derniers. C'est pour tous la même chose. Celui qui exécute la volonté de Dieu et rend la vie de la chair, celui-ci acquiert la vie de l'esprit, et il est dans la volonté de Dieu. Et rien d'autre ne peut approcher l'homme de la volonté de Dieu. Le royaume de Dieu se conquiert avec effort.

Une fois, deux de ses disciples, Jacques et Jean, s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Maître, promets-nous de faire ce que nous te demanderons. Il leur dit : Que désirez-vous ? Ils répondirent : Être tel que toi.

Et Jésus leur dit : Vous me demandez ce qui n'est pas en mon pouvoir. Vous pouvez vivre de la même façon que moi, et vous pouvez aussi renaître en esprit comme moi, mais vous faire tels que moi, cela n'est point en mon pouvoir. Tous les hommes sont nés différents, et à chacun est donné un degré différent d'entendement. Mais tous peuvent également exécuter la volonté de Dieu et recevoir la vie.

Les autres disciples ayant entendu cela se fâchèrent contre les deux frères, de ce qu'ils voulaient être semblables au maître, et supérieurs à eux.

Jésus les appela et leur dit : Si vous deux, Jean et Jacques, m'avez demandé de vous faire tels que moi afin d'être supérieurs aux autres disciples, vous vous êtes trompés. Et si vous autres, disciples, vous vous fâchez contre eux, parce qu'ils veulent être supérieurs à vous, vous vous trompez. Ce n'est que dans le monde qu'existent les rois et les chefs et où celui qui est supérieur dirige le peuple. Mais parmi vous il ne peut être ni supérieurs ni inférieurs.

Parmi vous, pour être plus grand que les autres, il faut être le serviteur de tous, car c'est en cela qu'est la doctrine du fils de l'homme. Il est, non pour qu'on le serve, mais pour lui-même servir tous, et pour donner sa vie de la chair contre la vie de l'esprit. L'esprit-Dieu cherche le salut de ce qui périt. Dieu désire le salut des hommes, et il se réjouit, de même que le berger, quand il retrouve une seule brebis perdue. Et quand une seule est en danger de perte, il abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres et va sauver celle qui se perd.

De même, si une femme perd un kopek, elle balaie toute sa chaumière et cherche jusqu'à ce qu'elle retrouve son kopek. Dieu aime ce qui périt et l'appelle à soi.

Et il leur raconta encore par une similitude qu'on ne peut se hausser jusqu'à ceux qui vivent dans la volonté de Dieu. Il leur dit : Si l'on t'invite à un festin, ne te mets pas à la place d'honneur, car il viendra quelqu'un de plus honoré que toi, et le maître te dira : Va te mettre là-bas, et laisse ici celui qui vaut plus que toi ; alors tu auras honte. Mets-toi plutôt à la toute dernière place, alors le maître t'ira trouver et te fera asseoir à la première place ; et ce sera un honneur pour toi.

Ainsi, dans le royaume de Dieu il n'y a pas de place pour l'orgueil : celui qui s'élève, par cela même s'abaisse ; et celui qui s'abaisse, qui se juge indigne, par cela même s'élève dans le royaume de Dieu.

Un homme avait deux fils. Le cadet lui dit : Père donne-moi ma part. Le père la lui donna.

Quand le cadet eut reçu sa part, il s'en alla à l'étranger, y dépensa toute sa fortune et tomba dans la misère. Il en arriva même à garder les pourceaux, et il souffrait tellement de la faim qu'il mangeait avec les porcs, les glands du chêne. Une fois, il se mit à réfléchir à sa vie, et se dit : Pourquoi me suis-je séparé de mon père et l'ai-je quitté ? Chez mon père, il y avait de tout en abondance, et même les ouvriers de mon père mangent à leur faim, tandis que moi, je dois partager la nourriture des pourceaux. Si j'allais chez mon père, je me jetterais à ses genoux et lui dirais : Père, pardon, tu vois, je suis devant toi, mais je ne suis pas digne d'être appelé ton fils ; prends-moi comme ouvrier. Ayant ainsi réfléchi, il alla chez son père. Comme il arrivait, son père, de loin encore, le reconnut, courut à sa rencontre et, l'entourant de ses bras, se mit à l'embrasser.

Et le fils dit : Père, je suis coupable envers toi ; je ne suis pas digne d'être appelé ton fils. Mais le père, sans même l'écouter, dit à ses serviteurs : Apportez-lui le meilleur habit et les meilleures bottes, habillez-le, chaussez-le, et courez vite prendre un veau gras, et tuez-le. Réjouissons-nous, car mon fils qui était mort est redevenu vivant ; il était perdu, et il est retrouvé.

Le fils aîné qui revenait des champs, en approchant de la maison, entendit des chants et des cris joyeux. Il appela un jeune garçon et lui demanda pourquoi il y avait une telle fête chez eux. Le garçon lui répondit : Ne sais-tu donc pas que ton frère est de retour, et ton père se réjouit ; il a ordonné de tuer un veau gras, pour fêter joyeusement le retour de son fils.

Le frère aîné se sentit offensé et n'alla point à la maison. Le père sortit vers lui et l'appela.

Alors il dit à son père : Voilà tant d'années que je travaille pour toi, je n'ai pas désobéi à tes ordres, et pour moi tu n'as jamais tué le veau gras. Mon frère cadet, au contraire, a quitté la maison, a dépensé toute sa fortune dans les débauches, et voilà que pour lui tu fais tuer le veau gras.

Le père lui dit : Toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais comment ne me réjouirais-je pas de ce que ton frère, qui était parmi les morts, soit revenu à la vie ; que lui, qu'on croyait perdu, soit retrouvé ?

Ainsi, notre Père au ciel désire que pas un seul homme, même le plus misérable, ne périsse, qu'il soit vivant.

Voici à quoi ressemble la vie des hommes qui ne comprennent pas qu'ils vivent dans ce monde non pour boire, manger, s'amuser, mais afin de travailler pour Dieu, pendant toute leur vie :

Le maître a planté un jardin, il l'a arrangé et a fait tout ce qu'il fallait pour que le jardin donne le plus de fruits possible. Il a envoyé des ouvriers dans ce jardin pour qu'ils y travaillent, ramassent les fruits, et lui paient le prix convenu.

Le maître, c'est Dieu ; le jardin, c'est le monde ; les ouvriers, ce sont les hommes. Dieu n'a créé le monde et n'y a envoyé les hommes qu'afin que ceux-ci rendent à Dieu ce qui appartient à Dieu : l'entendement de la vie qu'il a mis en eux.

Le terme est venu et le maître envoie un serviteur chercher la redevance. Dieu, dans l'âme des hommes, leur dit sans cesse ce qu'ils doivent faire pour lui et, sans cesse les appelle.

Les ouvriers chassent l'envoyé du maître et continuent à vivre, s'imaginant que le jardin est leur propriété et qu'ils s'y trouvent par leur propre gré. Les hommes ont chassé d'eux le rappel de la volonté de Dieu et continuent à vivre chacun pour soi, s'imaginant qu'ils vivent pour les joies de la vie physique.

Alors le maître envoie encore et encore ses serviteurs, puis son fils, pour rappeler les ouvriers au devoir. Mais ceux-ci sont devenus tout à fait stupides, et se mettent en tête que s'ils tuent le fils du maître, qui vient leur rappeler que le jardin n'est pas à eux, on les laissera alors tout à fait tranquilles. Ils le tuent. Les hommes n'aiment pas le souvenir de l'esprit qui vit en eux et qui leur montre qu'il est éternel tandis qu'eux ne le sont pas ; et ils tuent, autant qu'ils le peuvent, la conscience de l'esprit. Ils ont enveloppé dans leur mouchoir et ont

enfoui la drachme qui leur avait été donnée. Que doit donc faire le maître ? Rien, sinon chasser ces ouvriers et en envoyer d'autres. Que doit faire Dieu ? Semer jusqu'à ce qu'il y ait des fruits. C'est ce qu'il fait. Les hommes ne comprennent pas que cette conscience spirituelle qui est en eux, et qu'ils cachent parce qu'elle les gêne, est cet entendement, qui est le fondement de la vie. Ils rejettent la pierre sur laquelle tout se tient. Or ceux qui ne prennent pas pour base la vie de l'esprit, ceux-là n'entrent pas dans le royaume de Dieu et ne reçoivent pas la vie. Pour recevoir la vie et le royaume de Dieu, il faut toujours se rappeler sa situation, ne pas attendre de récompense, mais sentir son devoir.

Alors les disciples dirent à Jésus : Augmente-nous notre foi. Dis-nous quelque chose pour que nous croyions plus fortement en la vie de l'esprit et ne regrettions pas la vie de la chair. Il faut rendre, toujours rendre pour la vie de l'esprit ; et tu dis toi-même qu'il n'y a pas de récompense.

À cela Jésus leur dit : Si vous aviez une foi telle que celle qui vous fait croire que le grain de bouleau produira un grand arbre, alors vous croiriez qu'il y a en vous l'embryon unique de la vie de l'esprit duquel naîtra la vraie vie. La foi ne consiste pas à croire en des choses extraordinaires ; elle consiste à comprendre sa situation et en quoi consiste le salut. Si tu comprends ta situation, tu n'attendras pas la récompense, mais tu travailleras à conserver ce qui t'est donné. Si tu reviens des champs avec un ouvrier, tu ne le feras pas mettre à table, mais tu lui ordonneras de s'occuper du bétail et de préparer le souper, et après seulement tu lui diras : mange et bois. Tu ne remercies pas un ouvrier parce qu'il a fait ce qu'il fallait. Et l'ouvrier ne s'offense pas, mais travaille et attend pour recevoir ce qui lui revient.

Ainsi faites, vous, ce qu'il faut, et n'oubliez pas que nous, les mauvais ouvriers, n'avons pas fait ce qu'il fallait, et n'attendez point de récompense. Le souci ne doit pas avoir pour objet d'obtenir une récompense, mais ce qu'il faut pour la recevoir : ne pas être un mauvais serviteur. Il faut se soucier non de ce qu'il y aura une récompense, mais de ce qu'il y aura la vie. Cela ne peut être autrement, mais il faut prendre soin de ne pas perdre cette vie, de ne pas oublier qu'elle nous est donnée pour porter ses fruits et accomplir la volonté de Dieu, et il ne nous faut pas penser que nous l'avons remplie et que nous méritons une récompense.

C'est seulement alors que vous comprendrez qu'il existe le royaume de Dieu duquel je vous parle, et que ce royaume de Dieu est l'unique salut de la mort, et qu'il ne paraîtra pas de manière qu'on le puisse voir. Du royaume de Dieu qui sauve de la mort on ne peut pas dire : le

voilà, il est arrivé, ou : le voici, il va venir ; il est par ici, il est par là. Il est en vous, dans votre âme. Si donc, quand le moment viendra, vous voulez trouver le salut dans la vie et vous mettez à le chercher, vous ne le trouverez nulle part et jamais. Si l'on vous dit : le salut est ici, là-bas, ne le cherchez point hormis en vous-mêmes. Car le salut est comme l'éclair qui brille instantanément et partout, et il n'y a pour lui ni temps ni espace ; il est en vous.

De même que le salut était pour Noé et pour Lot, de même il est toujours pour le fils de l'homme. Toute la vie reste la même pour tous les hommes. Tous mangent, boivent, se marient, mais quand vient le déluge et la pluie de feu, quand vient la mort physique, les uns périssent, les autres sont sauvés. Quand viendra pour vous le royaume de Dieu en vous, alors aucun de vous ne pensera plus à la chair. Et ne vous retournez pas comme la femme de Lot. On ne peut pas labourer si on regarde derrière soi. Ne te souviens que du présent.

Les disciples demandent encore : Comment savoir que le jour du salut est venu et que nous avons atteint la vie éternelle ?

Et Jésus leur répond : Personne ne peut connaître où et quand cela arrivera à l'homme. On ne peut ni le montrer ni le prouver. La seule chose que vous pouvez savoir c'est qu'aussitôt vous sentirez en vous la vie vraie. Il arrivera avec vous ce qui arrive avec l'arbre au printemps : il semblait mort, et tout d'un coup vous voyez que les branches commencent à s'amollir, les bourgeons gonflent, les feuilles poussent. C'est ce que vous sentirez en vous. Vous sentirez en vous la vie et la vie jaillira de vous. Quand vous sentirez cela, sachez que le royaume de Dieu et le jour du salut sont proches. C'est pourquoi ne vous souciez point de la vie physique. Ne cherchez qu'à être dans la volonté de Dieu. Le reste viendra de soi-même. Et il leur dit qu'il faut toujours désirer cette seule chose et ne pas s'attrister du reste.

Ensuite les disciples lui dirent : Apprends-nous à prier.

Il leur dit : Toute votre prière doit se borner à ceci :

Père, que ton esprit soit saint en nous, que ta volonté soit en nous. Donne-nous la vie de l'esprit. Ne nous réclame pas sévèrement ce que nous te devons et nous ne réclamerons pas à ceux qui nous doivent. Ne compte pas avec nous.

Si un fils demande du pain à son père, celui-ci ne lui donne point une pierre ; de même qu'il ne lui donnera point un serpent en place de poisson. Si donc, vous autres, hommes méchants, donnez à vos enfants ce qui leur est bon et non mauvais, comment donc notre père, celui de qui nous sommes descendus, le père de l'esprit, ne nous donnerait-il

pas cet esprit, cela seul que nous lui demandons ? Non seulement un père, mais n'importe quel étranger, ne refuse pas ce qu'on lui demande avec persévérance. Si même tu viens à minuit chez ton voisin lui demander du pain pour donner à manger à ton hôte, tu sais que sinon par amitié, mais par acquit de conscience, il t'en donnera. Si tu demandes on te donnera ; si tu frappes, on t'ouvrira. Il ne faut pas attendre que Dieu nous donne l'esprit qui sauve de la mort, quand nous ne le cherchons pas, quand nous ne le demandons même pas.

Et Jésus leur dit : Il y avait un juge méchant qui ne craignait ni Dieu ni les hommes. Une veuve pauvre s'adressait à lui. Il ne voulait pas lui faire justice. Mais la veuve, nuit et jour, accablait le juge de ses suppliques. Et le juge se dit : Que faire, je vais lui rendre justice comme elle le veut, sans quoi elle ne me laisserait pas tranquille.

Comprenez donc que si ce juge injuste a fait cela, comment Dieu ne ferait-il pas ce dont on le prie jour et nuit ? Si Dieu existe il le fera. S'il n'y a pas Dieu, mais au lieu de lui le juge injuste, il y a quand même le fils de l'homme, qui cherche la vérité et auquel il est impossible de ne pas croire. Cherchez le royaume de Dieu et sa vérité, partout, en tout temps, et le reste viendra de soi-même. Ne vous souciez point de l'avenir. Tâchez seulement d'éviter le mal du présent.

Soyez toujours prêts, comme les serviteurs qui attendent leur maître, afin de lui ouvrir dès qu'il arrivera. Les serviteurs ignorent quand le maître reviendra, s'il rentrera tôt ou tard, et ils doivent être toujours prêts. Et ils ont reçu le maître, ils ont exécuté sa volonté, et il en résultera du bien pour eux. La même chose avec la vie. Toujours, à chaque moment, il faut vivre de la vie de l'esprit, sans songer au passé ou à l'avenir, et sans se dire : à cette époque je ferai telle ou telle chose. Si le maître savait quand viendra le voleur il ne dormirait pas. Ainsi vous aussi ne dormez jamais, parce qu'il n'y a pas de temps pour la vie du fils de l'homme ; il ne vit que dans le présent et ignore quand est le commencement et quand est la fin de sa vie. Notre vie est semblable à celle de l'esclave que le maître a placé à la tête de sa maison. Il est heureux pour cet esclave qu'il exécute toujours la volonté du maître. Mais s'il se dit : le maître ne viendra pas de sitôt, et qu'il néglige la maison de son maître, alors, celui-ci, revenant à l'improviste, le chassera.

Ainsi ne vous tourmentez pas, mais vivez toujours dans le présent par la vie de l'esprit. Pour la vie de l'esprit, le temps n'est pas. Veillez à ne pas vous alourdir, à ne pas vous obscurcir par l'ivrognerie et les soucis, afin de ne pas laisser passer le moment du salut. Le moment du salut est un filet qui est jeté sur tous : il est là toujours. C'est pourquoi vivez toujours de la vie du fils de l'homme.

Mais à quoi est semblable le royaume du ciel ? Dix vierges étaient allées avec leurs lampes à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient sages, cinq étaient folles. Les folles prirent leurs lampes mais n'emportèrent pas assez d'huile. Les sages prirent leurs lampes et assez d'huile. Tandis quelles attendaient l'époux, elles s'endormirent. Quand l'époux fut annoncé, les folles s'aperçurent qu'elles avaient peu d'huile et allèrent en acheter. Pendant ce temps l'époux arriva. Les vierges sages qui avaient de l'huile entrèrent avec lui et les portes furent fermées. Les vierges n'étaient allées avec leurs lampes que pour rencontrer l'époux, et elles avaient oublié qu'il était précieux non que les lampent brûlent, mais qu'elle brûlent au moment précis. Mais pour brûler au moment précis, elles devaient brûler sans cesse. La vie n'est que pour rehausser le fils de l'homme, et le fils de l'homme est toujours. Il est hors du temps. C'est pourquoi, pour le servir, il faut vivre en dehors du temps, dans le présent seul. Faites donc des efforts, accomplissez des actes pour entrer dans la vie de l'esprit. Si vous ne faites pas d'efforts vous n'entrerez pas.

Vous direz : Nous avons dit ceci et cela ; mais si vous ne faites pas de bons actes, il n'y aura pas la vie entière, car le fils de l'homme a le pouvoir de donner à chacun ce qu'il mérite.

Tous les hommes se divisent selon qu'ils servent ou non le fils de l'homme. Par leurs actes ils se divisent comme le sont, dans un troupeau, les brebis des boucs.

Les uns riront, les autres pleureront. Ceux qui auront servi le fils de Dieu recevront ce qui leur appartient depuis le commencement du monde : la vie, celle qu'ils ont conservée. Et ils ont conservé la vie parce qu'ils ont servi le fils de l'homme. Ils ont nourri un affamé, vêtu un homme nu, recueilli le vagabond, visité les prisonniers. Il ont vécu par le fils de l'homme. Ils ont senti qu'il est seul en tous les hommes, et c'est pourquoi ils les ont aimés. Il est seul en tous. Et ceux qui n'ont pas vécu par le fils de l'homme, ceux-ci ne l'ont pas servi ; ils n'ont pas compris qu'il est seul en tous ; c'est pourquoi ils ne sont pas unis à lui, ont perdu la vie et ont péri.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

ERRATA

Page 43. — 8e ligne du haut, *au lieu de* : de ses œuvres que…, il faut *lire* : de ses œuvres plus grandes, que…

Page 43. — Remarques. *Au lieu de* : 1) Dans certains manuscrits il n'y a pas le mot davantage, *lire* : 1) *Plus grandes* c'est-à-dire supérieures à la guérison corporelle.

Page 44. — La traduction du verset : Jean, v, 23 est omise. *Il faut lire* : Pour que tous adorent le Fils comme ils adorent le Père. Celui qui n'adore pas le Fils n'adore pas également le Père qui l'a envoyé.

Page 66. — Ligne 16. *Au lieu de* la citation de l'Évangile, *il faut lire* : Si tu connaissais le don de Dieu, tu me demanderais toi-même à boire de l'eau, non celle qui jaillit de la terre, après laquelle on veut boire encore, mais une eau telle qui satisfait complètement et après laquelle on n'a plus soif.

Page 94. — Ligne 12. *Après les mots*… la force. *Il faut lire* : Alors Jésus lui dit : Eh bien ! tu as la force ; ne crois plus à toutes ces tromperies, ne commets plus de fautes et vis selon les forces que Dieu t'a données.

1. ↑ L'évangile de Luc, pp. 488, 489.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Berniepyt
- Yland
- Acélan
- Dudenw
- Jahl de Vautban
- Yann
- M0tty
- Toto256
- Cantons-de-l'Est
- Hsarrazin

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur